


# La crise de la conscience européenne : 1680-1715 / Paul Hazard,...

PAUL HAZARD
de l'Académie française

# LA CRISE DE LA CONSCIENCE EUROPÉENNE

1680-1715

BOIVIN & C^ie^

# LA CRISE

DE LA

# CONSCIENCE EUROPÉENNE

(1680-1715)





PAUL HAZARD
de l'Académie Française
Professeur au Collège de France

# LA CRISE
DE LA
# CONSCIENCE
# EUROPÉENNE
(1680-1715)

*ANCIENNE LIBRAIRIE FURNE*
BOIVIN & C^IE, ÉDITEURS
3-5, Rue Palatine
PARIS (VI^e)

# PRÉFACE

*Quel contraste ! quel brusque passage ! La hiérarchie, la discipline, l'ordre que l'autorité se charge d'assurer, les dogmes qui règlent fermement la vie : voilà ce qu'aimaient les hommes du dix-septième siècle. Les contraintes, l'autorité, les dogmes, voilà ce que détestent les hommes du dix-huitième siècle, leurs successeurs immédiats. Les premiers sont chrétiens, et les autres antichrétiens ; les premiers croient au droit divin, et les autres au droit naturel ; les premiers vivent à l'aise dans une société qui se divise en classes inégales, les seconds ne rêvent qu'égalité. Certes, les fils chicanent volontiers les pères, s'imaginant qu'ils vont refaire un monde qui n'attendait qu'eux pour devenir meilleur : mais les remous qui agitent les générations successives ne suffisent pas à expliquer un changement si rapide et si décisif. La majorité des Français pensait comme Bossuet ; tout d'un coup, les Français pensent comme Voltaire : c'est une révolution.*

*Pour savoir comment elle s'est opérée, nous nous sommes engagés dans des terres mal connues. On étudiait beaucoup le dix-septième siècle, autrefois ; on étudie beaucoup le dix-huitième siècle, aujourd'hui. A leurs confins s'étend une zone incertaine, malaisée, où l'on peut espérer encore découvertes et aventures. Nous l'avons parcourue, choisissant pour la borner deux dates non rigoureuses : d'une part, les environs de* 1680, *et d'autre part,* 1715.

*Nous y avons rencontré Spinoza, dont l'influence commençait de s'y faire sentir ; Malebranche, Fontenelle, Locke, Leibniz, Bossuet, Fénelon, Bayle, pour ne citer que les plus grands, et sans parler de l'ombre de Descartes qui l'habitait encore. Ces héros de l'esprit, chacun suivant son caractère et*

*son génie, étaient occupés à reprendre, comme s'ils eussent été nouveaux, les problèmes qui sollicitent éternellement les hommes, celui de l'existence et de la nature de Dieu, celui de l'être et des apparences, celui du bien et du mal, celui de la liberté et de la fatalité, celui des droits du souverain, celui de la formation de l'état social — tous les problèmes vitaux. Que faut-il croire ? comment faut-il agir ? et toujours cette question surgissait, alors qu'on l'avait crue définitivement réglée :* quid est Veritas ? *En apparence, le grand siècle se prolongeait dans sa majesté souveraine, et ceux qui se mêlaient de penser et d'écrire n'avaient plus qu'à reproduire les chefs-d'œuvre qui venaient de naître à profusion. C'était à qui composerait des tragédies comme Racine, des comédies comme Molière, des fables comme La Fontaine ; les critiques épiloguaient sur la moralité du poème épique ou sur l'emploi du merveilleux chrétien ; ils n'avaient jamais fini d'exalter la règle des trois unités, triomphe de l'art. Mais dans le* Tractatus theologico-politicus *et dans l'*Ethique, *dans l'*Essai concernant l'entendement humain, *dans l'*Histoire des variations des églises protestantes, *dans le* Dictionnaire historique et critique, *dans la* Réponse aux questions d'un provincial, *se livrait un débat au prix duquel ces préoccupations misérables semblaient n'être que jeux de vieillards fatigués, ou d'enfants. Il s'agissait de savoir si on croirait ou si on ne croirait plus ; si on obéirait à la tradition, ou si on se révolterait contre elle ; si l'humanité continuerait sa route en se fiant aux mêmes guides, ou si des chefs nouveaux lui feraient faire volte-face pour la conduire vers d'autres terres promises. Les « rationaux » et les « religionnaires », comme dit Pierre Bayle, se disputaient les âmes, et s'affrontaient dans un combat qui avait pour témoin toute l'Europe pensante.*

*Les assaillants l'emportaient peu à peu. L'hérésie n'était plus solitaire et cachée ; elle gagnait des disciples, devenait insolente et glorieuse. La négation ne se déguisait plus ; elle s'étalait. La raison n'était plus une sagesse équilibrée, mais une audace critique. Les notions les plus communément reçues, celle du consentement universel qui prouvait Dieu, celle*

*des miracles, étaient mises en doute. On reléguait le divin dans des cieux inconnus et impénétrables ; l'homme, et l'homme seul, devenait la mesure de toutes choses ; il était à lui-même sa raison d'être et sa fin. Assez longtemps les pasteurs des peuples avaient eu le pouvoir dans leurs mains ; ils avaient promis de faire régner sur la terre la bonté, la justice, l'amour fraternel : or ils n'avaient pas tenu leur promesse ; dans la grande partie dont la vérité et le bonheur étaient l'enjeu, ils avaient perdu : et donc ils n'avaient plus qu'à s'en aller. Il fallait les chasser s'ils ne voulaient point partir de bonne grâce. Il fallait, pensait-on, détruire l'édifice ancien, qui avait mal abrité la grande famille humaine ; et la première tâche était un travail de démolition. La seconde était de reconstruire, et de préparer les fondations de la cité future. Non moins impérieusement, et pour éviter de tomber dans un scepticisme avant-coureur de la mort, il fallait bâtir une philosophie qui renonçât aux rêves métaphysiques, toujours trompeurs, pour étudier les apparences que nos faibles mains peuvent atteindre, et qui doivent suffire à nous contenter ; il fallait édifier une politique sans droit divin, une religion sans mystère, une morale sans dogmes. Il fallait forcer la science à n'être plus un simple jeu de l'esprit, mais décidément un pouvoir capable d'asservir la nature ; par la science, on conquerrait à n'en pas douter le bonheur. Le monde ainsi reconquis, l'homme l'organiserait pour son bien-être, pour sa gloire, et pour la félicité de l'avenir.*

*A ces traits, on reconnaît sans peine l'esprit du dix-huitième siècle. Nous avons voulu montrer, précisément, que ses caractères essentiels se sont manifestés beaucoup plus tôt qu'on ne croit d'ordinaire ; qu'on le trouve tout formé à l'époque où Louis XIV était encore dans sa force brillante et rayonnante ; qu'à peu près toutes les idées qui ont paru révolutionnaires vers* 1760, *ou même vers* 1789, *s'étaient exprimées déjà vers* 1680. *Alors une crise s'est opérée dans la conscience européenne ; entre la Renaissance, dont elle procède directement, et la Révolution française, qu'elle prépare, il n'y en a pas de plus importante dans l'histoire des idées. A*

*une civilisation fondée sur l'idée de devoir, les devoirs envers Dieu, les devoirs envers le prince, les « nouveaux philosophes » ont essayé de substituer une civilisation fondée sur l'idée de droit : les droits de la conscience individuelle, les droits de la critique, les droits de la raison, les droits de l'homme et du citoyen.*

*
* *

*Trente-cinq années de la vie intellectuelle de l'Europe, qu'il était impossible de découper dans le temps sans tenir compte des années qui les ont suivies, et plus encore de celles qui les ont précédées ; des assises où l'on fit comparaître l'homme lui-même, pour lui redemander s'il était né innocent ou coupable, s'il voulait parier sur le présent ou sur l'éternité ; des idées si vivaces, munies d'une telle force agressive ou défensive, que cet autrefois n'a pas cessé d'agir, et que dans notre façon de poser les problèmes religieux, philosophiques, politiques, sociaux, nous continuons pour une part ces grandes querelles inapaisées ; des œuvres massives et denses, écrites avec une prodigalité singulière par des gens qui se souciaient moins de la perfection de la forme que de l'efficacité et de l'abondance de leurs arguments ; des œuvres abstruses, théologiques, philosophiques ; des rapports nombreux de pays à pays, des passages, des contagions, des influences, des phénomènes qui paraissent inexplicables dans leur milieu local, et qu'il fallait faire rentrer dans l'atmosphère européenne pour les pouvoir comprendre ; des orientations à trouver dans ce paysage montagneux, des lignes de faîte, des routes et des sentiers ; des caractères à dessiner, des physionomies à saisir dans leurs traits familiers, dans leur colère ou dans leur sourire : c'était, à n'en pas douter, une lourde entreprise. Nous ne nous excuserons pas de l'avoir tentée. Car sans ignorer ce qui reste à faire et à refaire derrière nous, et tout en sachant bien qu'on ne connaît un arbre que par l'étude minutieuse des racines et des branches, nous pensons qu'il est utile, quelquefois, de tracer des voies provisoires dans les confuses forêts*[1].

1. *Nous avons publié, dans la* Revue des Deux Mondes *du 15 août, du*

*
* *

*Il y a des périodes lyriques : il est doux, lorsqu'on les étudie, d'écouter leurs harmonies, d'aspirer leurs effluves sonores, de se laisser conduire par leurs musiques subtiles jusqu'à l'ineffable : toute la terre n'est plus qu'un chant. La période que nous avons abordée n'est pas telle ; elle a ignoré les cadences et les rythmes ; elle a fait contresens sur la nature même de la poésie ; elle n'a pas connu le pouvoir des charmes. Ce n'est pas que les valeurs imaginatives et sensibles aient tout d'un coup disparu, ni que les humains aient cessé pour un temps de se livrer à leurs jeux et à leurs passions ; nous avons marqué, au contraire, à côté du travail de l'intelligence pure, la vie persistante des couleurs et des formes, et les contradictions du cœur. Ici le piétisme, ailleurs le quiétisme, nous ont révélé les aspirations et les frémissements de grandes âmes inquiètes que la raison ne contentait point, et qui cherchaient un Dieu d'amour. Mais ce mysticisme même a contribué à la crise de conscience qui caractérise essentiellement l'époque. Il a dénoncé l'alliance de la religion et du pouvoir, et échappant au contrôle des Églises orthodoxes, ne voyant dans la foi qu'élan individuel et spontanéité primitive, brisant l'ordre établi, il a joué pour son compte le rôle d'élément novateur : de même qu'on introduisit alors dans la société un ferment d'anarchie, en opposant la vertu primitive du sauvage aux erreurs et aux crimes de la civilisation.*

*Ces années rudes et denses, toutes remplies de querelles et d'alarmes, et lourdes de pensée, n'en ont pas moins leur beauté propre. A suivre ces vastes mouvements, à voir les masses d'idées se désagréger pour se reformer ensuite suivant d'autres modes et d'autres lois, à considérer nos frères humains cherchant courageusement leur route vers leurs destins inconnus,*

1er *et du* 15 *septembre* 1932, *dans la* Revue de littérature comparée *d'octobre-décembre* 1932, *dans l'*Europe centrale *du* 21 *octobre et du* 25 *novembre* 1933, *divers fragments du présent ouvrage. On ne les retrouvera ici que sous une forme sensiblement modifiée.*

*sans jamais se laisser décourager ni abattre, on éprouve je ne sais quelle émotion rétrospective. Il y a de la grandeur dans leur obstination, dans leur acharnement ; et si le propre de l'Europe, comme nous le montrerons, est de ne se contenter jamais, de recommencer toujours sa recherche de la vérité et du bonheur, il y a dans cet effort une beauté douloureuse. Ce n'est pas tout. En étudiant la naissance des idées, ou du moins leurs métamorphoses ; en les suivant le long de leur route dans leurs faibles commencements, dans la façon qu'elles ont de s'affirmer et de s'enhardir, dans leur progrès, dans leurs victoires successives et dans leur triomphe final, on en arrive à cette conviction profonde, que ce sont les forces intellectuelles et morales, non les forces matérielles, qui dirigent et qui commandent la vie.*

*PREMIÈRE PARTIE*

---

# LES GRANDS CHANGEMENTS PSYCHOLOGIQUES

## *CHAPITRE I*

# DE LA STABILITÉ AU MOUVEMENT

Demeurer ; éviter tout changement, qui risquerait de détruire un équilibre miraculeux : c'est le souhait de l'âge classique. Elles sont dangereuses, les curiosités qui sollicitent une âme inquiète ; dangereuses et folles, puisque le voyageur qui court jusqu'au bout du monde ne trouve jamais que ce qu'il apporte : son humaine condition. Et quand il trouverait autre chose, il n'en aurait pas moins émietté son âme. Qu'il la concentre, au contraire, pour l'appliquer aux problèmes éternels, qu'on ne résout pas en se dissipant. Sénèque l'a dit : le premier indice d'un esprit bien réglé est de pouvoir s'arrêter, et demeurer avec soi-même ; et Pascal a découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos, dans une chambre.

L'esprit classique, en sa force, aime la stabilité : il voudrait être la stabilité même. Après la Renaissance et la Réforme, grandes aventures, est venue l'époque du recueillement. On a soustrait la politique, la religion, la société, l'art, aux discussions interminables, à la critique insatisfaite ; le pauvre navire humain a trouvé le port : puisse-t-il y rester longtemps, y rester toujours ! L'ordre règne dans la vie : pourquoi tenter, en dehors du système clos qu'on a reconnu pour excellent, des expériences qui remettraient tout en cause ? On a peur de l'espace qui contient les surprises ; et on voudrait, s'il était possible, arrêter le temps. A Versailles, le visiteur a l'impression que les eaux elles-

mêmes ne s'écoulent pas ; on les capte, on les force à nouveau, on les relance vers le ciel : comme si on voulait les faire servir éternellement.

Dans la deuxième partie du *Don Quichotte*, au chapitre XVI, Cervantes met en scène un gentilhomme au manteau vert, que le Chevalier de la Triste Figure rencontre sur sa route. Ce gentilhomme se hâte vers son logis, où il doit retrouver le bonheur avec la sagesse. Il a du bien, sans excès ; il passe sa vie avec sa femme, ses enfants, ses amis ; ses divertissements favoris sont la chasse et la pêche, mais aux équipages, aux faucons, aux lévriers, il préfère un héron apprivoisé, une perdrix familière ; il possède dix douzaines de volumes, qui lui suffisent ; il dîne quelquefois chez ses voisins, et quelquefois les invite chez lui : ses repas sont sans luxe et sans lésine. Il aime une liberté raisonnable, la justice, la concorde ; il donne aux pauvres, en prenant garde de ne pas céder à la vanité ; il tâche de remettre en paix ceux qui sont divisés ; il est dévot à la Vierge, et plein de confiance dans la miséricorde infinie de Dieu. C'est ainsi qu'il se dépeint lui-même ; et Sancho, tout ému, sautant à bas de son âne, saisit le pied du gentilhomme et se met à l'embrasser. « Que faites-vous là, mon frère ? » — « Laissez-moi baiser votre pied, lui dit Sancho, car vous me semblez le premier saint à cheval que j'aie vu de ma vie. »

Don Diego de Miranda, l'homme au manteau vert, n'est pas un saint ; il est seulement chargé de préfigurer, en 1615, l'idéal de la sagesse classique. Il ne méprise pas le Chevalier errant, et même il conserve en son âme un certain goût de l'héroïque ; mais il se garde bien de le suivre sur les routes. Il sait que l'existence ne peut rien fournir de plus heureux qu'une harmonie de l'esprit, des sens, et du cœur ; et puisqu'il a trouvé le secret de bien vivre, il le garde ; il l'appliquera jusqu'à son dernier jour.

Mais tout passe ; son secret ne vaudra plus guère pour ceux qui le suivront ; et quand ses petits-fils arriveront à l'âge d'homme, ils trouveront bien démodé le chevalier au manteau vert. Ils dédaigneront cette façon qu'il avait de se

contenter ; ils rompront la trêve, l'heureuse trêve qui permettait l'activité dans l'apaisement ; et libérant les impatiences trop longtemps contenues, ils s'en iront au loin chercher des doutes. Si, avec le temps, nous voyons le goût du voyage se renforcer et se répandre ; si des explorateurs sortent de leur village, de leur province, de leur pays pour savoir comment vivent et pensent les autres hommes : nous comprendrons à ce premier signe qu'un changement s'opère dans les principes qui dirigeaient la vie. « Si vous êtes curieux, allez voyager [1] ... »

*
* *

Quand Boileau prenait les eaux de Bourbon, il pensait être au bout du monde ; Auteuil lui suffisait. Paris suffisait à Racine ; et tous deux, Racine et Boileau, furent bien gênés, lorsqu'ils durent suivre le Roi dans ses expéditions. Bossuet n'alla jamais à Rome ; ni Fénelon. Molière n'alla jamais revoir la boutique du barbier de Pézenas. Les grands classiques sont stables. Les errants, ce seront Voltaire, Montesquieu, Rousseau ; mais on n'a pas passé des uns aux autres sans un obscur travail.

Le fait est qu'à la fin du XVII^e siècle, et au commencement du XVIII^e, l'humeur des Italiens redevenait voyageuse ; et que les Français étaient mobiles comme du vif argent : à en croire un observateur contemporain, ils aimaient tant la nouveauté qu'ils faisaient de leur mieux pour ne pas conserver longtemps un ami ; qu'ils inventaient tous les jours des modes différentes ; et que, s'ennuyant dans leur pays, ils partaient tantôt pour l'Asie et tantôt pour l'Afrique, afin de changer de lieu et de se divertir [2]. Les Allemands voyageaient, c'était leur habitude, leur

1. Trotti de la Chétardie, *Instructions pour un jeune Seigneur, ou l'idée du galant homme*. Paris, 1683, p. 68.
2. Giovanni Paolo Marana, *Lettre d'un Sicilien à l'un de ses amis, contenant une agréable critique de Paris et des Français*, 1700 et 1710.

manie ; impossible de les retenir chez eux. « Nous voyageons de père en fils, sans qu'aucune affaire nous en empêche jamais », dit l'Allemand que Saint-Évremond met en scène dans son amusante comédie cosmopolite, *Sir Politick Would-be* ; « si tôt que nous avons appris la langue latine, nous nous préparons au voyage ; la première chose dont on se fournit, c'est d'un *Itinéraire*, qui enseigne les voies ; la seconde, d'un petit livre qui apprend ce qu'il y a de curieux en chaque pays. Lorsque nos voyageurs sont gens de lettres, ils se munissent en partant de chez eux d'un livre blanc, bien relié, qu'on nomme *Album Amicorum*, et ne manquent pas d'aller visiter les savants de tous les lieux où ils passent, et de le leur présenter afin qu'ils y mettent leur nom... » Cet Allemand-là n'épargnait pas sa peine : il lui fallait gravir les montagnes, jusqu'à leur cime ; suivre les rivières de leur source à leur embouchure, en comptant tous les passages et tous les ponts ; étudier les ruines des amphithéâtres et les débris des temples ; voir, en prenant des notes, les églises, les abbayes, les couvents, les places publiques, les hôtels de ville, les aqueducs, les citadelles, les arsenaux ; relever les épitaphes des tombeaux ; n'oublier ni les clochers, ni les carillons, ni les horloges ; et tout abandonner pour courir ailleurs, s'il entendait parler du sacre du Roi de France ou de l'élection de l'Empereur.

Les Anglais voyageaient, c'était le complément de leur éducation ; les jeunes seigneurs fraîchement sortis d'Oxford et de Cambridge, bien pourvus de guinées et flanqués d'un sage précepteur, franchissaient le détroit et entreprenaient le *grand tour*. On en a vu de toute espèce; certains se contentaient de connaître le muscat de Frontignan et de Montefiascone, les vins d'Ay, d'Arbois, de Bordeaux, de Xérez, tandis que d'autres, avec conscience, étudiaient tous les cabinets d'histoire naturelle, toutes les collections d'antiquités. A chacun son caractère : « Les Français voyagent ordinairement pour épargner, de sorte qu'ils apportent quelquefois plus de dommage que de profit dans les endroits où ils logent. Les Anglais, au contraire, sortent d'Angleterre

avec de bonnes lettres de change, avec un bel équipage et une grande suite, et font de magnifiques dépenses. On compte que, dans la seule ville de Rome, il y a pour l'ordinaire plus de cinquante gentilshommes anglais, et toujours avec des gens à leurs gages, et qu'à tout prendre ils dépensent chacun pour le moins deux mille écus par an ; de sorte que la seule ville de Rome tire tous les ans d'Angleterre plus de trente mille pistoles effectives. » De même à Paris, « où il ne manque jamais de voyageurs anglais. Un marchand anglais me disait l'autre jour qu'il avait fait compter en France à des gentilshommes anglais cent trente mille écus dans l'espace d'un an ; et ce marchand n'est pourtant pas des plus riches banquiers. » C'est Gregorio Leti qui nous le dit, aventurier et migrateur : Gregorio Leti [1], qui eut au moins cinq patries, puisqu'il naquit à Milan, se fit calviniste à Genève, panégyriste de Louis XIV à Paris, historien d'Angleterre à Londres, pamphlétaire au service des Etats en Hollande, où il mourut l'année 1701. Des savants enrichissaient leur science de ville en ville, comme Antonio Conti, Padouan, qui fut en 1713 à Paris, en 1715 à Londres, où il intervint dans la querelle du calcul infinitésimal ; il se rendit à Hanovre pour conférer avec Leibniz, et, en passant par la Hollande, eut soin de rendre visite à Leuwenhoeck. Des philosophes voyageaient, et non pas afin d'aller méditer en paix dans un poêle, mais pour voir les curiosités du monde : tels Locke et Leibniz. Des rois voyageaient ; Christine de Suède meurt à Rome en 1689 ; et le Czar Pierre part pour l'Europe en 1696.

Genre littéraire aux frontières indécises, commode parce qu'on y pouvait tout verser, les dissertations érudites, les catalogues des musées, ou les histoires d'amour, le Voyage triomphait. Il pouvait être une relation pesante, toute chargée de science ; ou bien une étude psychologique ; ou bien un pur roman ; ou bien le tout à la fois. Qui le critiquait, qui

1. Grégorio Leti, *Historia e Memorie sopra la vita di O. Cromvele.* Amsterdam, 1692. Trad. fr., 1694 ; réédition, 1703, p. 46.

le louait : mais les éloges et les critiques, aussi bien, montraient la place importante qu'il avait prise, et comment on ne pouvait plus se passer de lui. Le même goût qui le faisait prospérer favorisait aussi l'industrie des itinéraires et des guides. On n'avait qu'à choisir : *Le Gentilhomme étranger voyageur en France*, *Il Burattino veridico, ovvero Istruzione generale per chi viaggia*, *Guia de los caminos para ir por todas las provincias de España, Francia, Italia, y Alemania.* Les villes célèbres ont droit à un traitement particulier, *La ville et la république de Venise*, *Description de la ville de Rome en faveur des étrangers*, *Guida de' Forestieri curiosi di vedere ed intendere le cose le più notabili della regal città di Napoli*, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la Ville de Paris.* Il existe un titre charmant, qu'on ne peut lire sans avoir envie de prendre la poste, sans entrevoir un horizon plein de douces promesses : les Délices. *Les Délices de l'Italie* ; *Les Délices et Agréments du Danemark et de la Norvège* ; *Les Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande* ; *L'État et les Délices de la Suisse.* Et toutes ces Délices, réunies, donnent *Les Merveilles de l'Europe.*

*
* *

Mais la *Galerie agréable du monde* n'est-elle pas plus séduisante encore ?

L'Europe, en effet, ne cessait plus de travailler à découvrir le monde, et à l'exploiter ; le XVII^e^ siècle continuait la tâche que le XVI^e^ lui avait léguée. Dès 1619, un obscur écrivain, P. Bergeron ; dès 1636 Thommaso Campanella, professaient ceci : l'exploration du globe, ayant contredit quelques-unes des données sur lesquelles reposait la philosophie ancienne, doit provoquer une nouvelle conception des choses [1]. Cette idée, qui d'abord a cheminé lentement,

1. Voir, pour l'effet du voyage sur les idées, immédiatement avant l'époque qui nous intéresse, Henri BUSSON, *La pensée religieuse française de Charron à Pascal*, 1933, p. 284.

s'accélère à mesure que les Hollandais non seulement organisent le commerce des Indes orientales, mais décrivent les étrangetés qu'ils y trouvent ; à mesure que les Anglais, non seulement font flotter leur pavillon sur toutes les mers, mais publient la plus copieuse littérature de voyages qui soit au monde ; à mesure que Colbert propose à l'activité des Français les riches colonies et les comptoirs lointains : que de récits en reviendront, « faits par ordre du Roi » ! Le Roi ne se doutait pas que de ces récits eux-mêmes, naîtraient des idées capables d'ébranler les notions les plus chères à sa croyance, et les plus nécessaires au maintien de son autorité.

Ainsi s'augmente une production qui va jusqu'à la démesure, Narrations, Descriptions, Rapports, Recueils, Collections, Bibliothèques, Mélanges curieux ; les gens qui ne bougent pas de chez eux, qui ne connaîtront ni les grands lacs d'Amérique, ni les jardins de Malabar, ni les pagodes chinoises, restés au coin du feu liront ce que les autres ont raconté. MM. des Missions étrangères, les Capucins, les Franciscains, les Récollets, les Jésuites, racontent la conversion des infidèles ; les captifs de Tunis, d'Alger, ou du Maroc, racontent comment ils ont été persécutés pour leur foi ; les médecins au service des Compagnies racontent leurs observations ; les marins racontent glorieusement leur tour du monde, Dampier, Gemelli Carreri, Wood Rogers. C'est un signe des temps que le départ aventureux de ces protestants réfugiés, qui, le 10 juillet 1690, s'embarquèrent à Amsterdam et quittèrent une Europe ingrate, pour aller chercher sur la route des Indes orientales un Eden où ils recommenceraient la vie. Mais ils ne l'ont pas trouvé.

Les consciences s'émeuvent devant un tel apport ; et, vers la fin du siècle, on les saisit en plein travail. Sir William Temple s'est retiré du tracas des affaires politiques ; il n'a plus d'autre soin que celui de cultiver ses beaux jardins de Moor Park, et son esprit. Nous pouvons le suivre dans sa méditation. Que de contrées, jadis ignorées, ou considérées comme barbares, nous sont à présent connues, grâce aux

relations des marchands, des marins, et des voyageurs! Or, dans ces pays nouvellement entrés dans notre horizon et qui forment aujourd'hui la matière des conversations savantes, se sont produites des découvertes non moins fécondes, se sont accomplies des actions non moins remarquables, que celles qui alimentaient traditionnellement notre esprit. Ce n'est pas seulement leur étendue, leur terroir, leur climat, leurs productions qui appellent l'intérêt: mais leurs lois, leurs coutumes, la constitution de leurs États, de leurs Empires... Aussi William Temple étudie-t-il la politique et la morale de la Chine, du Pérou, de la Tartarie, de l'Arabie; en contemplant la carte du monde nouveau, il reprend l'examen des principes qui dirigeaient le monde ancien [1].

Souvent, il est vrai, le voyageur qui revenait avec une pensée qu'il croyait originale l'avait déjà dans ses bagages, au moment de son départ : mais il ne se trompait pas, en la tenant pour efficace. Car lorsqu'il la ramenait à Amsterdam, à Londres, à Paris, elle était enorgueillie d'elle-même, parée de hardiesse, et douée du pouvoir qui lui manquait d'abord. Il est parfaitement exact d'affirmer que toutes les idées vitales, celle de propriété, celle de liberté, celle de justice, ont été remises en discussion par l'exemple du lointain. D'abord, parce qu'au lieu de réduire spontanément les différences à un archétype universel, on a constaté l'existence du particulier, de l'irréductible, de l'individuel. Ensuite, parce qu'aux opinions reçues, on peut opposer des faits d'expérience, mis sans peine à la portée des penseurs. Aux preuves dont on avait besoin quand on voulait contredire tel ou tel dogme, telle ou telle croyance chrétienne, et qu'il fallait aller chercher péniblement dans les réserves de l'antiquité, vinrent s'ajouter des preuves nouvelles, fraîches et brillantes : les voici rapportées par les voyageurs, et désormais sous la main. Pierre Bayle invoque à maintes reprises ces témoignages que garantissent

1. *Essay upon Heroick Virtue.* Dans les *Miscellanea* de 1690.

des autorités récentes. « M. Bernier nous assure dans sa curieuse relation des États du Grand Mogol... » — « Les voyages de M. Tavernier nous apprennent... » — « Les relations de Chine nous apprennent... » — « Voyez la relation du Japon par la Compagnie hollandaise... » — A propos du charivari qu'on fait pour délivrer la lune : « Les Perses pratiquent encore cette ridicule cérémonie, au rapport de Pietro della Valle. Elle est aussi en usage dans le royaume de Tunquin, où l'on s'imagine que la lune se bat alors contre un dragon : voyez la nouvelle Relation de M. Tavernier. » — « La remarque que je viens de faire sur l'étendue de l'impudicité parmi les chrétiens me fait souvenir d'avoir lu dans la Relation de M. Rycaut... La Relation de M. Rycaut a fait trop de bruit pour ne pas vous être connue... » — Et quand il veut montrer — point capital — que l'existence de Dieu n'est pas assurée par le consentement universel, voici l'argument que lui fournit le voyage, docile à son appel : « Que me répondrez-vous si je vous objecte les peuples athées dont Strabon parle, et ceux que les voyageurs modernes ont découverts en Afrique et en Amérique ? » [1]

De toutes les leçons que donne l'espace, la plus neuve peut-être fut celle de la relativité. La perspective changea. Des concepts qui paraissaient transcendants ne firent plus que dépendre de la diversité des lieux ; des pratiques fondées en raison ne furent plus que coutumières ; et inversement, des habitudes qu'on tenait pour extravagantes semblèrent logiques, une fois expliquées par leur origine et par leur milieu. Nous laissons croître nos cheveux, et nous nous rasons la barbe tout unie ; les Turcs se rasent les cheveux, et laissent croître leur barbe. La main droite est chez nous le côté honorable, chez les Turcs c'est la main gauche : contrariétés qu'il ne faut pas juger, mais accepter telles qu'elles sont. Les Siamois tournent le dos aux femmes, quand elles

1. *Pensées sur la Comète*, 1683, ch. XIV, LXXIII, LXXXIX, CXXIX, CLXV ; et passim.

passent ; ils pensent leur montrer du respect en ne jetant pas la vue sur elles. Nous pensons différemment ; mais qui a raison ? qui a tort ? Quand les Chinois jugent de nos mœurs selon les idées particulières qu'ils se sont formées depuis quatre mille ans, peu s'en faut qu'ils ne nous regardent comme des barbares ; et quand nous jugeons des mœurs chinoises, nous les trouvons bizarres et folles. Le P. Le Comte, de la Compagnie de Jésus, qui s'exprime ainsi dans son livre *Des cérémonies de la Chine*, en tire cette conclusion philosophique : « Nous nous trompons également, parce que les préventions de l'enfance nous empêchent de considérer que la plupart des actions humaines sont indifférentes d'elles-mêmes, et ne signifient proprement que ce qu'il a plu aux peuples d'y attacher dans leur première institution. » On va loin avec de telles maximes ; on va droit à l'idée de la relativité universelle. « Il n'y a rien, dit Bernier, que ne puisse l'opinion, la prévention, la coutume, l'espérance, le point d'honneur, etc. » — « Le climat, dit Chardin, le climat de chaque peuple est toujours, à ce que je crois, la cause principale des inclinations et des coutumes des hommes... » et il ajoute : « Le doute est le commencement de la science ; qui ne doute de rien n'examine rien ; qui n'examine rien ne découvre rien ; qui ne découvre rien est aveugle et demeure aveugle. » En lisant ces phrases si chargées de sens, nous comprenons la remarque de La Bruyère, dans son chapitre *Des Esprits forts* : « Quelques-uns achèvent de se corrompre par de longs voyages, et perdent le peu de religion qui leur restait : ils voient de jour en jour un nouveau culte, diverses mœurs, diverses cérémonies... »

*
* *

Ils arrivèrent, ces Étrangers-Symboles ; ils arrivèrent avec leurs coutumes, leurs lois, leurs valeurs originales ; ils s'imposèrent à la conscience d'une Europe qui était avide de les interroger sur leur histoire et sur leur religion.

Ils donnèrent les réponses qu'on leur demandait ; chacun la sienne.

L'Américain était embarrassant. Perdu dans son continent si tard découvert, il n'était fils ni de Sem, ni de Cham, ni de Japhet : de qui pouvait-il bien être le fils ? Les païens nés avant l'incarnation du Christ avaient du moins leur part du péché originel, puisqu'ils descendaient tous d'Adam : mais les Américains ? Et par quel mystère encore avaient-ils échappé au déluge universel ? — Ce n'est pas tout. Les Américains n'étaient que des sauvages, comme chacun sait : quand ou voulait s'imaginer ce qu'étaient les humains avant l'invention de la société, on les prenait pour modèles, vague horde de gens qui allaient tout nus. Mais voici qu'un soupçon s'affirmait : un sauvage était-il nécessairement une créature inférieure et méprisable ? n'y avait-il pas des sauvages heureux ?

Comme les cartographes anciens dessinaient, sur les continents, des plantes, des animaux et des hommes : sur la carte intellectuelle du monde marquons la place et l'importance du Bon Sauvage. Non pas que le personnage soit nouveau ; mais c'est vers le temps que nous étudions, entre l'un et l'autre siècle, qu'il prend définitivement sa forme et qu'il devient agressif. Déjà toute une préparation s'était opérée ; des missionnaires des différents ordres, louant en lui des mérites qui devaient le rehausser, ne s'étaient guère souciés de savoir si les vertus qu'ils prônaient étaient ou n'étaient pas chrétiennes. Imprudents dans leur zèle, ils vantaient une simplicité que les sauvages tenaient de la nature, disaient-ils ; une bonté, une générosité, qu'on ne trouvait pas toujours chez les Européens. Quand ces idées eurent bien mûri, alors se produisit, ainsi qu'il arrive, un homme qui n'eut plus qu'à les présenter avec verve, avec violence, et aussi avec talent : cette dernière condition est la plus nécessaire. Ce fut un baron de Lahontan, esprit rebelle ; fourvoyé dans les armées du Roi, il aborda, en 1683, aux rives de Québec. Il pensa d'abord faire carrière au Canada, car il n'était ni sot ni lâche ; comme lieu-

tenant, ensuite comme capitaine, il prit part aux expéditions contre les Iroquois ; mais indiscipliné, aigri, de déboire en déboire il déserta, et revint traîner en Europe une existence manquée. Or quand il publia, en 1703, ses *Voyages*, ses *Mémoires* et ses *Dialogues*, il laissa un monument plus durable sans doute qu'il ne pensait lui-même, bien qu'il ne se méprisât point.

Adario le sauvage discute avec Lahontan le civilisé ; et ce dernier a le mauvais rôle. A l'Évangile, Adario oppose triomphalement la religion naturelle. Aux lois européennes, qui ne cherchent à inspirer que la crainte du châtiment, il oppose la morale naturelle. A la société, il oppose un communisme primitif, qui assure en même temps justice et bonheur. Vive le Huron ! s'écrie-t-il. Il prend en pitié le pauvre civilisé, sans vertu, sans force, incapable de pourvoir à sa nourriture, à son logement ; dégénéré et moralement abêti ; masque de carnaval, avec son habit bleu, ses bas rouges, son chapeau noir, son plumet blanc, ses rubans verts ; mourant à toute heure, car il se tourmente sans cesse pour acquérir du bien et des honneurs qui ne laissent dans son âme que dégoût. Vigoureux, bon marcheur, bon chasseur, résistant à la fatigue et aux privations, que le sauvage est beau, qu'il est noble, en comparaison ! Son ignorance même est un privilège : ne sachant ni lire ni écrire, il s'épargne une foule de maux ; la science et les arts sont une source de corruption. Il obéit à sa bonne mère, la nature : et donc; il est heureux. Les civilisés sont les vrais barbares : que l'exemple des sauvages leur apprenne à retrouver la liberté et la dignité humaines.

A côté du Bon Sauvage, le Sage Égyptien revendique sa place : mais il n'est pas encore tout à fait formé, il va se formant.

Il va se formant par un travail de mosaïque : pierres d'Hérodote et de Strabon, toujours reprises et jamais usées ; éloges apportés par les chronologistes [1] qui tendent à dépos-

1. Voir plus loin, première partie, chap. II.

séder l'Hébreu de sa gloire sacrée pour la conférer à l'Égyptien ; récits des voyageurs. Ces derniers rappelaient que sur l'antique terre d'Égypte étaient nées la musique et la géométrie ; que dans le ciel d'Égypte, on avait pour la première fois marqué la place des constellations. On se souvient des admirables pages de Bossuet dans son *Discours sur l'Histoire Universelle.* Les Scythes et les Éthiopiens n'étaient que des barbares : il appartenait à l'Égypte de donner l'image d'une parfaite civilisation. C'était une nation grave et sérieuse, dont l'esprit, solide et constant, avait horreur de la nouveauté ; la gloire qu'on lui a donnée d'être la plus reconnaissante fait voir qu'elle était aussi la plus sociable. Non seulement elle avait fondé les lois, mais elle les observait, vertu plus rare. Elle jugeait les morts ; par la décision de ce tribunal suprême, elle séparait les bons d'avec les méchants, et réservait aux premiers l'honneur des grands tombeaux, tandis que les seconds étaient jetés à la voirie. Elle avait permis au Nil d'inonder son sol pour le fertiliser ; elle avait bâti les Pyramides.

Or, si Bossuet s'exaltait ainsi, c'est qu'il était nourri des souvenirs de l'antiquité ; et c'est encore qu'il avait lu, la plume à la main, le récit d'humbles Capucins missionnaires, qui avaient visité la Haute Égypte. Plein d'enthousiasme, il espérait, sur leur foi, qu'on ressusciterait un jour la belle Thèbes aux cent portes. Une telle entreprise n'était-elle pas digne du Grand-Roi ? « Si nos voyageurs avaient pénétré jusqu'au lieu où cette ville était bâtie, ils auraient sans doute encore trouvé quelque chose d'incomparable dans ses ruines : car les ouvrages des Égyptiens étaient faits pour tenir contre le temps... Maintenant que le nom du Roi pénètre aux parties du monde les plus inconnues, et que ce prince étend aussi loin les recherches qu'il fait faire des plus beaux ouvrages de la nature et de l'art, ne serait-ce pas un digne objet de cette noble curiosité, de découvrir les beautés que la Thébaïde renferme dans ses déserts, et d'enrichir notre architecture des inventions de l'Égypte ? »

Mais ce qu'il n'admettait pas, c'est qu'on cherchât, là-

bas, une philosophie à la fois très antique et nouvelle. Il y avait un esprit inventif et bizarre, un aventurier du nom de Giovanni Paolo Marana, Génois qui avait eu maille à partir avec Gênes, et qui était venu se mettre au service de Louis XIV, non point d'une façon désintéressée. Entre autres imaginations, il publia l'année 1696 un étrange roman, les *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire, sur plusieurs matières de morale et d'érudition.* Ce roman met en scène un vieillard de quatre-vingt-dix ans, plus rose et plus frais qu'une jeune fille. D'où vient cette fraîcheur préservée ? C'est qu'il a longtemps vécu en Égypte : en Égypte, on apprend à connaître le secret des élixirs qui prolongent la vie. On y apprend surtout la vraie philosophie, qui n'a rien de chrétien... Dans le même roman paraît encore un jeune Égyptien, qui est toute vertu, toute science, et qui est capable d'improviser des développements admirables sur les sujets les plus difficiles. Telle est la vertu de cette terre païenne et cependant bénie.

Laissons passer les années : les figures se feront plus précises, plus riches ; le décor s'organisera, sistres, papyrus, ibis et lotos ; et nous aurons enfin le Sage Égyptien, le *Séthos* de l'abbé Terrasson, qui fera les délices du XVIII^e^ siècle. Séthos ne sera pas un héros, mais un philosophe ; non pas un roi, mais un conservateur ; non pas un chrétien, mais un initié aux mystères d'Éleusis : modèle des gouvernants, et de tous les hommes.

L'Arabe mahométan ne semblait pas destiné à la même fortune ; car Mahomet en entendait de dures : fourbe ; vil imposteur ; barbare qui avait mis la terre à feu et à sang ; fléau du ciel. Mais ici, les savants vinrent ajouter leur effort à celui des voyageurs ; ce sont eux qui explorent la durée. A mieux connaître la civilisation orientale s'appliquèrent M. d'Herbelot, et M. Galland son élève et successeur, professeur au Collège royal ; M. Pococke, professeur pour l'Arabie à l'Université d'Oxford ; M. Reland, professeur de langues orientales et d'antiquités ecclésiastiques à Utrecht ;

M. Ockley, professeur d'arabe à l'Université de Cambridge. Ils lurent les textes originaux ; et dès lors, ils virent l'Arabe avec des yeux nouveaux.

Ils firent observer, ces savants hommes, qu'une foule immense n'aurait pas suivi Mahomet, si celui-ci n'avait été qu'un visionnaire et qu'un épileptique ; jamais une religion qu'on dépeint comme grossière et misérable n'aurait pu vivre et progresser. Mais si, au lieu de répéter les plus fausses légendes, on interroge les Arabes, on s'aperçoit que Mahomet et ses sectateurs, par les dons du cœur et de l'esprit, n'étaient pas inférieurs aux héros fameux des autres peuples. Quel mal les Gentils n'ont-ils pas dit de la religion chrétienne ? quelles absurdités n'ont-ils pas proférées sur son compte ? Il en va toujours ainsi, quand on juge les choses du dehors. On a réfuté des propositions que les Mahométans n'avaient pas soutenues, des erreurs qu'ils n'avaient pas commises : ce triomphe était trop facile. En vérité, leur religion était parfaitement cohérente, et noble, et belle ; allons plus loin : leur civilisation était admirable ; après que la barbarie eut recouvert le monde, qui a maintenu les droits de la pensée et de la culture ? Les Arabes...

L'évolution qui va de la défaveur à la sympathie s'est accomplie dans un court espace d'années. En 1708 elle est achevée ; c'est la date où Simon Ockley exprime soit une vérité, soit une illusion qui, deux cents ans plus tard, paraîtra encore digne d'être discutée : il conteste que l'Occident l'emporte sur l'Orient. Car l'Orient n'a pas vu naître moins de génies ; et l'existence est plus heureuse, en Orient. « Pour ce qui regarde la crainte de Dieu, la discipline des appétits, la prudente économie de la vie, la décence et la modération dans toutes les conditions et dans toutes les circonstances ; pour ce qui est de tous ces points (les plus importants, après tout) : si l'Ouest a ajouté quelque progrès que ce soit, si petit qu'il soit, à la sagesse de l'Est, je dois avouer que je me trompe singulièrement. » Ces idées cheminent ; elles parviennent jusqu'à un Français, le comte de Boulainvilliers, qui, rendant grâces à Herbelot, à Pococke, à Reland,

à Ockley, écrit dans l'ombre une *Vie de Mahomet*, où la transformation achève de s'opérer : chaque nation possède une sagesse qui lui est particulière ; Mahomet figure la sagesse des Arabes, comme le Christ a figuré celle des Juifs.

Le témoin railleur de nos manies, de nos défauts, et de nos vices ; l'étranger qui se promène dans les rues de nos villes, observant et critiquant ; le personnage qui amuse et désoblige à la fois, chargé de rappeler à une nation fière d'elle-même qu'elle ne tient ni toute la vérité, ni toute la perfection ; indispensable sans doute à la littérature européenne puisqu'elle l'adopte comme un de ses types favoris, et le fait servir cent fois avant de se lasser de lui : quel pays allait le fournir, la Turquie ou la Perse ?

La Turquie parut l'emporter; une de ses faces était tournée vers l'Europe, on la connaissait mieux ; un Anglais, secrétaire d'un ambassadeur, Sir Paul Rycaut, l'avait décrite avec tant de vie, qu'à partir de 1666 son livre était devenu un des classiques du voyage, et d'édition en édition se trouvait entre toutes les mains ; beaucoup d'autres récits avaient suivi le sien. Ce même Marana qui fut curieux de l'Égypte, exploita la Turquie : il commença de faire paraître, en 1684, un *Espion du Grand Seigneur* qui eut une prodigieuse fortune, et fonda une famille presque innombrable d'enfants et de petits-enfants. L'espion Mamut, qui se faisait appeler Tite de Moldavie, était assez mal fait, laid de visage et taciturne : discret, modeste, il passait inobservé, et vécut quarante-cinq ans dans Paris sans attirer l'attention ; le jour, il circulait ; le soir, il rentrait dans sa chambre, et écrivait au Divan de Constantinople, son maître ; ou bien à Haznabardassy, chef et garde du trésor de sa Hautesse ; ou bien à l'aga des janissaires ; ou bien à Mehemet, page eunuque de la Sultane mère ; ou bien à l'invincible vizir Azem. Ses lettres étaient pleines d'irrespect, soit pour les choses de la politique, soit pour celles de la guerre, soit pour celles de l'Église ; il se moquait de tout.

Mais le Persan prit sa revanche ; et la victoire finit par

lui rester. Pour deux raisons, sans doute. D'abord il n'existe guère de voyages plus passionnants à lire, malgré leur manière lente, que ceux de Chardin. Ce bijoutier, fils de bijoutier, qui se rendit en Perse pour y vendre ses montres, ses bracelets, ses colliers et ses bagues ; ce protestant auquel la Révocation de l'Édit de Nantes interdisait la France, avait naturellement l'âme exotique. Il connaissait Ispahan mieux que Paris ; et surtout, il l'aimait mieux. De sorte qu'à le lire, le plus borné des lecteurs dut comprendre qu'il y avait là-bas, très loin, en Asie, des êtres humains qui n'étaient inférieurs à lui en aucune façon, et dont pourtant la vie différait profondément de la sienne ; à la notion de supériorité, qui lui était familière, il fallut qu'il substituât celle de différence : quel changement psychologique ! En Perse, tout est *autre* : les repas que l'on prend au cours de la route, les remèdes qu'applique à sa manière un médecin du cru, le caravansérail où l'on s'arrête pour dormir ; tout est autre, les vêtements, les fêtes, les deuils ; la religion, la justice, la loi. Or ces Persans ne sont pas des barbares : ils sont au contraire extrêmement raffinés ; civilisés presque trop, et un peu las de l'être depuis si longtemps. Chardin souligne l'existence et la légitimité de cet « autre monde » ; il a instruit ses lecteurs « de tout ce qui pouvait mériter la curiosité de notre Europe, touchant un pays que nous pouvons appeler un autre monde, soit pour la distance des lieux, soit pour la différence des mœurs et des maximes... »[1]

La seconde raison qui permit au Persan d'évincer le Turc est si claire, qu'il suffit de la mentionner : après des brouillons, des esquisses, il se rencontra, pour exploiter une matière désormais prête, non plus un homme de talent, mais un homme de génie qui s'appelait Montesquieu.

Peu s'en fallut que le Siamois ne vînt s'ajouter à cette troupe bariolée. Au Siam, Louis XIV voulait installer le commerce français, et répandre la vraie foi. On amorça

1. Préface du *Journal du Voyage du chevalier Chardin en Perse*, 1686.

des échanges: en 1684, les Parisiens virent arriver des mandarins siamois, grande merveille ; en 1685, une mission française se rendit au Siam ; en 1686, une nouvelle mission siamoise vint en France; en 1687, une seconde mission française renouvela la tentative. Alors parurent des relations écrites par les savants ecclésiastiques et par les diplomates mêlés à l'affaire. D'où la curiosité du public. D'où, par un mécanisme psychologique qui ne change pas, l'image embellie des Siamois, pieux, sages, éclairés. Par exemple, on raconte que lorsqu'on a proposé au Roi de Siam de se convertir, il a répondu que si la Providence divine avait voulu qu'une seule religion régnât sur le monde, rien ne lui aurait été plus facile que d'exécuter ce dessein; mais puisque Dieu avait toléré une foule de religions dissemblables, on devait conclure qu'il préférait être glorifié par une prodigieuse quantité de créatures le louant chacune à sa manière. En rapportant ces propos, on s'émerveille : eh quoi ! ce prince de Siam, qui pourtant ignore les sciences de l'Europe, a exposé avec une force et une netteté remarquables la raison la plus plausible de la philosophie païenne contre la seule vraie religion !... Les conclusions qu'on tire de tout cela tournent à l'hétérodoxie. Les Siamois souffrent toute sorte de religions, et leur Roi permet à des missionnaires chrétiens de prêcher librement dans leurs villes : les Européens sont-ils aussi larges, aussi tolérants ? Et que diraient-ils, si les Talapoins, c'est le nom des prêtres de là-bas, s'avisaient de venir en France pour y prêcher leur foi ? — Les Siamois ont une religion parfaitement ridicule ; ils adorent un Dieu extravagant qui s'appelle Sommonokhodom ; et cependant, leurs mœurs sont pures et même austères ; un chrétien n'a rien à redire à la conduite de leur vie. Morale et religion ne sont donc pas nécessairement liées ?

Une révolution de palais vint contrarier les desseins de l'ambassade française ; le Roi de Siam ne se convertit pas, l'entreprise fut abandonnée ; les Talapoins furent éclipsés par le Philosophe chinois.

*
* *

Car dans cette géographie des idées, aucun pays ne compte autant que la Chine.

Parce qu'ils avaient les plus vastes ambitions, et qu'ils espéraient, atténuant les différences, glissant sur les oppositions, amener à la foi chrétienne, qui sait ? la masse énorme de l'Asie, les vaillants et savants Jésuites qui avaient su conquérir à Pékin l'estime de l'Empereur essayaient de montrer la philosophie chinoise si voisine du Catholicisme qu'on pouvait les assimiler l'une à l'autre, avec un peu de bonne volonté. D'après eux, Confucius, qui avait façonné l'âme de son pays, professait une doctrine où l'on sentait à tout instant passer des souffles divins ; il estimait que la nature humaine était venue du Ciel très pure et très parfaite, qu'elle s'était pervertie dans la suite, et qu'il fallait maintenant lui rendre sa première beauté : par conséquent, les Chinois ses disciples devaient obéir à Dieu, se conformer à ses volontés, aimer leur prochain comme eux-mêmes. En lisant les préceptes de ce Confucius, on croyait trouver un docteur de la nouvelle foi, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de l'état de nature ; un saint Paul avant la lettre, un saint Paul chinois. C'est sans doute que la Chine avait puisé dans leur source les principes de la vérité ; les enfants de Noé, qui se répandirent dans l'Asie orientale, avaient apporté avec eux les semences que Confucius ne fit que cultiver. Né 478 ans avant le Christ, il disait souvent, tel un prophète : Dans l'Occident se trouve le véritable saint. Soixante-cinq ans après la naissance du Christ, l'Empereur Mimti, interprétant cette parole du Maître, et sollicité par un songe, envoya vers l'Occident des ambassadeurs, avec ordre de continuer leur voyage jusqu'à ce qu'ils eussent rencontré le saint. En ce temps-là, saint Thomas prêchait dans les Indes la foi chrétienne ; et si ces mandarins s'étaient acquittés de leur mission, au lieu de s'arrêter dans

la première île à cause du danger de la mer, peut-être la Chine aurait-elle fait partie de l'Église romaine...

De même, si les Jésuites avaient réussi dans leur effort d'assimilation, peut-être l'Europe n'aurait-elle pas perçu le caractère irréductible de cet Extrême Orient qui s'imposait à ses regards. Ils tentèrent en 1697 leur suprême effort : ils publièrent alors leur grand ouvrage, *Confucius, Sinarum Philosophus*, livre qui intéressait moins la science que la doctrine, moins les faits que l'interprétation des faits, puisqu'il était destiné avant tout aux jeunes missionnaires : pêcheurs d'hommes, qui, mieux instruits des ressemblances possibles, en deviendraient plus capables de prendre les âmes dans leurs filets : soldats du Christ, ainsi munis d'armes appropriées à leurs nouveaux combats.

Mais ils échouèrent ; et l'année 1700 marqua la date où il apparut qu'il était impossible de faire entrer dans les cadres anciens les nouveautés qu'apportait la connaissance de l'Orient. La querelle des Cérémonies chinoises éclaira, précisa deux attitudes mentales, et obligea de choisir. Elle était aussi vieille que les premières missions à la Chine, les ordres rivaux n'ayant jamais cessé de reprocher aux Jésuites leur indulgence, leur parti pris, leur tendance à l'accommodation. Mais lorsque ces ordres virent le succès des Pères, et qu'ils finirent par assimiler les Chinois à des presque chrétiens, à des chrétiens, ils protestèrent avec tant de vigueur qu'ils portèrent la question non seulement devant les autorités, mais devant le grand public : on sait la virulence que prennent les débats théologiques, lorsqu'ils passent dans un tel milieu. Ne vous y trompez point, disaient-ils, les Jésuites vous abusent. Les Chinois sont idolâtres ; les Chinois adorent leurs ancêtres, les Chinois adorent Confucius. Les Jésuites de la Chine permettent à leurs néophytes de se prosterner devant l'idole de Chinhoam, d'honorer leurs défunts avec des cérémonies pleines de superstition, de sacrifier à leur docteur Cun-fu-zu ; ils leur cachent le mystère de la Croix du Sauveur ; ils ne leur administrent pas l'Extrême-Onction ; ils négligent les cérémonies du baptême.

Et ce disant, MM. des Missions étrangères déférèrent les écrits du Père Le Comte et du Père Le Gobien, qu'ils accusaient principalement de trahir la foi chrétienne, à la Sorbonne et à Rome.

Le combat fut acharné. Rome décida d'envoyer à la Chine un légat, pour procéder à une nouvelle enquête ; mais, sans attendre, la Sorbonne condamna les Jésuites. Impossible, désormais, de réduire l'inconnu au connu, la religion chinoise au Catholicisme, et la Chine à la Chrétienté. Il fallait admettre l'existence d'un être irréductible, dont on ne pouvait nier ni l'étrangeté, ni la grandeur.

Les libertins de toute espèce avaient pour la Chine le goût le plus décidé :

> Vossius apportait un traité de la Chine
> Où cette nation paraît plus que divine.

Il y disait que les Chinois ne reconnaissent pour nobles que les gens de lettres ; qu'ils ne conservent la mémoire que de leurs princes justes et pacifiques ; que les conseillers et les favoris de l'Empereur, tous philosophes, reprennent le maître avec autant de liberté que les prophètes reprenaient autrefois les rois de la Judée : sinon, ils encourent la censure et l'indignation du peuple. La Mothe Le Vayer, dit-on, avait de la peine à se retenir de s'écrier : *Sancte Confuci, ora pro nobis* : et ce, avant d'avoir lu les ouvrages du philosophe chinois. Quand ils le connurent mieux, qu'ils assistèrent à la querelle des cérémonies et que deux choses apparurent clairement, la première, que la civilisation chinoise était admirable, et la seconde, qu'elle était foncièrement païenne : pour les esprits forts, quelle aubaine à exploiter ! En politique :

*Les Chinois sont privés de la Révélation ; ils donnent à la puissance de la matière tous les effets que nous attribuons à la nature spirituelle, dont ils rejettent l'existence et la possibilité. Ils sont aveugles, et peut-être opiniâtres.*

*Mais ils sont tels depuis quatre à cinq mille ans ; et leur*

*ignorance, ou entêtement, n'a privé leur état politique d'aucun de ces merveilleux avantages que l'homme raisonnable espère, et doit tirer naturellement de la société : commodité, abondance, pratique des arts nécessaires, études, tranquillité, sûreté* [1].

En religion :

*Il y a lieu de s'étonner qu'entre les diverses religions du monde, il ait pu s'en trouver une seule qui, sans le secours de la Révélation, rejetant également les systèmes merveilleux et les fantômes de la superstition et de la terreur, que l'on prétend être de si grande utilité pour la conduite des hommes, ne se soit établie que sur le devoir naturel* [2].

Les Chinois sont des athées ; non pas d'un athéisme négatif, comme celui des sauvages de l'Amérique, mais d'un athéisme positif, délibéré, voulu : et ils n'en sont pas moins sages et vertueux. Ils sont pieux — et spinozistes :

*Autant que je puis juger des sentiments des lettrés de la Chine par les relations que nous en donnent les voyageurs, et surtout le Père Gobien dans son* Histoire de l'Édit de l'Empereur de la Chine en faveur de la religion chrétienne, *il me semble qu'ils conviennent tous avec Spinoza qu'il n'y a point d'autre substance dans l'univers que la matière à laquelle Spinoza donne le nom de Dieu, et Straton celui de Nature* [3].

Plus encore que le Bon Sauvage, que le Sage Égyptien, que l'Arabe Mahométan, que le Turc ou le Persan railleurs, le Philosophe Chinois enchante ceux qui appellent et qui hâtent la venue d'un ordre nouveau.

1. Boulainvilliers, *La Vie de Mahomed*, 1730, p. 180-181.
2. Id., *Réfutation des erreurs de Spinoza*, 1731, p. 303.
3. Collins, *Lettre à Dodwell sur l'immortalité de l'âme*, 1709. Trad. française, Londres, 1769, p. 289.

*
* *

Les voyageurs d'Europe ont en général une curiosité paisible ; les voyageurs d'Amérique, d'Afrique ou d'Asie, poussés par le goût de l'aventure, par la cupidité, par la foi, sont plus passionnés ; les voyageurs dans l'irréel vont jusqu'à la fureur.

Ils sont nombreux, nous n'avons que l'embarras du choix. Suivrons-nous Jacques Sadeur dans la Terre australe, où il séjourna durant trente-cinq ans et plus ? suivrons-nous le capitaine Siden chez les Sevarambes ? ferons-nous connaissance avec l'île de Caléjava, où tous les hommes sont raisonnables ? avec l'île de Naudeley, modèle de bonnes mœurs ? avec le puissant royaume de Krinke Kesmes ? Nous délecterons-nous au récit des aventures de Jacques Massé ? Ce ne sont pas des œuvres d'art que ces récits imaginaires ; les héros qu'ils nous présentent sont de redoutables bavards, qui ne reculent jamais devant un long discours, devant une lourde digression ; leur style est sans aile. Infatués d'eux-mêmes, ils ne nous épargnent ni l'étalage de leurs connaissances, ni l'analyse détaillée de leurs vertus. Les auteurs, pour la plupart des errants, des transfuges, sont heureux d'exposer dans leurs livres les sentiments qui leur ont valu la réprobation de leur caste ; les autres, bourgeois de tranquille apparence, épanchent leurs rêves refoulés.

La recette est toujours la même : on commence par l'histoire d'un manuscrit, transmis ou retrouvé miraculeusement : d'où vient que cette fiction n'a jamais cessé de séduire les écrivains, et qu'ils la reprennent effrontément les uns après les autres, comme si elle était toujours fraîche ? —Le manuscrit raconte l'épopée d'un héros aventureux, qui a couru des périls de mer, et qui, ayant fait naufrage, a pris pied sur une terre inconnue, de préférence australe. Ici commence l'essentiel : l'abondante description d'un pays dont les géographes n'avaient pas idée. On entasse

des souvenirs empruntés aux Utopies, aux expéditions lointaines ; on ajoute des traits saugrenus, et volontiers des gaudrioles : ainsi Jacques Sadeur est hermaphrodite ; heureusement pour lui, car le pays où il aborde est peuplé d'hermaphrodites, qui prennent pour des monstres ceux qui n'ont qu'un seul sexe, et les tuent. Mais de telles gentillesses ne sont qu'accessoires. Le vrai jeu consiste à se transporter dans une terre imaginaire, et à prendre en examen l'état religieux, politique, social, du vieux continent ; à montrer que le christianisme en général, et le catholicisme en particulier, sont absurdes et barbares ; que les gouvernements en général, et la monarchie en particulier, sont iniques et détestables ; que la société est à refaire de fond en comble. Quand cette démonstration est achevée, le héros du voyage fictif n'a plus qu'à regagner l'Europe pour y mourir.

Ce qui frappe dans ces romans, c'est une volonté continue de détruire. Pas une tradition qui ne soit contestée, pas une idée familière qui soit admise, pas une autorité qu'on laisse subsister. On démolit toutes les institutions ; on contredit à cœur joie. De sages vieillards apparaissent à point nommé pour remplacer par leurs sermons laïques les ministres du culte ; ils vantent les républiques incorruptibles, les oligarchies tolérantes, la paix qui s'obtient par la persuasion, la religion sans prêtres et sans églises, le travail allégé qui devient un plaisir; ils prônent la sagesse qui règne sur leurs terres, sur leurs terres admirables qui ont perdu la notion du péché. Ils dogmatisent, contre les dogmes. Là-dessus, un saut d'imagination ramène dans l'aventure, une obscénité ragaillardit le lecteur : du moins l'auteur le pense. Puis il recommence à montrer comment notre vie quotidienne est fatiguée, usée, déraisonnable, triste ; et à peindre les jours heureux que l'on mène dans ces pays qui n'existent pas.

Ce qui frappe encore, c'est le triomphe de l'esprit géométrique. Tout régler au cordeau, tout ordonner suivant le nombre et la mesure : ce désir poursuit les auteurs, persiste jusque dans leurs rêves et dans leurs folies. Redoutable, inflexible, est cette tendance égalisatrice. Elle s'applique

à toutes les manifestations de la vie, même au langage, qui ne doit rien avoir d'empirique, qui doit être entièrement rationnel. Elle s'applique aux habitations : des « Sézains » ; dans chaque sézain, seize quartiers ; dans chaque quartier, vingt-cinq maisons ; dans ces maisons, quatre chambres, qui contiennent chacune quatre hommes : voilà un pays bien organisé. Des rues régulières, de grands bâtiments carrés tous d'une même façon : voilà une ville bien construite. Des jardins parfaitement carrés, où les arbres sont rangés suivant qu'ils portent des fruits plus ou moins utiles et agréables : quels beaux jardins ! Avec des chiffres on prouve tout, même l'impossibilité de la résurrection des corps. Supposez un pays qui a 41.600 villages ; chaque village comprend 22 familles, et chaque famille 9 personnes : total : 38.230.000 habitants, que représentent 10.400.000 pieds cubiques de chair. Cette masse se renouvelle tous les soixante ans ; au bout de dix mille ans, calculez ce qu'elle deviendrait : elle formerait un monceau incomparablement plus grand que la terre ; et donc, la résurrection des corps est impossible. — Les montagnes, dans l'inégalité qu'elles présentent aux regards, sont irritantes : aussi les Australiens n'ont-ils pas hésité, ils les ont aplanies.

Quand on s'est enivré de cet esprit-là, et qu'on se réveille devant le concret, on souffre. Ou plutôt on soumet le concret lui-même, bon gré mal gré, à une transformation géométrique. On dit que la venue du Christ, parce qu'elle embarrasse la raison, n'est pas vraie ; que la Bible, parce qu'elle n'est pas claire, est fausse ; et que la seule sagesse consiste à n'admettre que l'évident. Celui de tous les utopistes qui a davantage pensé et cherché, Tyssot de Patot, l'auteur des *Voyages et Aventures de Jacques Massé* (1710), écrit dans ses *Lettres* : « Il y a tant d'années que je me promène dans les chemins vastes et éclairés de la géométrie, que je ne souffre qu'avec peine les sentiers étroits et ténébreux de la religion... Je veux de l'évidence ou de la possibilité partout [1]. »

1. Tyssot de Patot, *Lettres choisies*, 1727, L. 67.

Ce sont des livres où l'on rencontre beaucoup de sottises, dans beaucoup de bric-à-brac ; où attendent des idées mal dégrossies, mais violentes ; des sentiments gauchement exprimés, mais puissants. Ils présagent non seulement Swift, Voltaire, Rousseau : mais l'esprit jacobin ; mais Robespierre.

*
* *

Voyager : ce ne fut pas encore chercher d'éblouissantes images, promener sous des cieux divers une sensibilité avide de saisir ses propres altérations. Ce fut, du moins, comparer les mœurs, les principes, les philosophies, les religions ; arriver au sens du relatif ; opposer ; douter. Parmi ceux qui coururent le monde pour rapporter chez eux de l'inconnu, il y eut plus d'un libertin.

Lire les récits de voyages, ce fut s'évader ; ce fut passer de la stabilité d'esprit au mouvement. Que d'idées, timides ou paresseuses, furent excitées par la connaissance de l'empire de la Chine ou du royaume du Grand Mogol ! En voyant ces dogmes contradictoires, dont chacun prétendait traduire la seule et unique vérité ; en considérant ces civilisations dissemblables, dont chacune revendiquait la seule et unique perfection, comme on apprit à ne plus croire ! — « Ceux-là sont aveugles et sans expérience, qui s'imaginent que l'Europe est un pays plein, qui n'a nul besoin de ses voisins... Il n'est point de doute que, si elle pouvait communiquer avec les Australiens, elle ne fût tout autre qu'elle n'est maintenant. » [1]

Elle n'a pas communiqué avec les Australiens ; mais parmi tous les pays qui la sollicitèrent, elle a communiqué de préférence avec l'Orient. Un Orient qui, tout déformé par elle, n'en conservait pas moins assez de force originale pour

1. Gabriel DE FOIGNY, *La Terre australe connue*, 1676, chap. XI.

représenter une valeur non chrétienne, une masse d'humanité qui avait construit à part sa morale, sa vérité, et son bonheur.

Ce fut une des raisons pour lesquelles la conscience de la vieille Europe se troubla, et, voulant être bouleversée, le fut.

## *CHAPITRE II*

## DE L'ANCIEN AU MODERNE

Les Anciens ; les chers Anciens : admirables modèles. Quand ils s'étaient mêlés d'écrire, toujours ils avaient produit de nobles œuvres ; philosophes, ils avaient donné au monde une morale que le Christianisme n'avait eu qu'à compléter ; dans l'action, ils s'étaient comportés en héros ; non point fabuleux, comme les Roland et les Amadis : mais vrais. De sorte que pour écrire, pour penser et pour vivre, il n'y avait guère qu'à les imiter.

Tout d'un coup (du moins c'est ainsi qu'apparaissaient les choses) des impies étaient venus, des blasphémateurs : les Modernes, qui avaient renversé l'autel des dieux antiques. Et voici que cette seule parole, *moderne*, avait pris une valeur inouïe : formule magique, qui conjurait la force du passé. Après avoir été moderne timidement, on fut moderne vaniteusement, d'un air provoquant. On abandonna le parti des grands morts, pour se laisser aller à la joie, d'ailleurs facile et insolente, de sentir en soi l'afflux d'une jeune vie, même éphémère ; on aima mieux parier sur le présent que sur l'éternel. On pensa, comme le Trivelin de Marivaux, qu'avoir quatre mille ans sur les épaules n'était plus une gloire, mais un insupportable fardeau. Une superstition naquit, dont nous ne sommes pas débarrassés. « Le nouveau, qui est cependant le périssable par essence, est pour nous une qualité si éminente que son absence nous corrompt toutes les autres et que sa présence les remplace. A peine de nullité, de mépris, et d'ennui, nous nous contrai-

gnons d'être toujours, plus *avancés* dans les arts, dans les mœurs, dans la politique et dans les idées, et nous sommes formés à ne plus priser que l'étonnement et l'effet instantané de choc... »[1]

Du passé au présent : cet autre glissement, d'où vient-il ? D'où vient qu'une partie de l'Europe pensante dénonça le culte de l'antiquité qu'avaient professé la Renaissance et tout l'âge classique ? La fameuse Querelle des Anciens et des Modernes, que l'on donne volontiers comme l'explication de ce revirement, n'en est que le signe ; c'est sa raison d'être qu'il faut trouver.

Au profond des consciences, l'histoire fit faillite ; et le sentiment même de l'historicité tendit à s'abolir. Si l'on abandonna le passé, c'est qu'il apparut inconsistant, impossible à saisir, et toujours faux. On perdit confiance dans ceux qui prétendaient le connaître ; ou bien ils se trompaient, ou bien ils mentaient. Il y eut comme un grand écroulement, après lequel on ne vit plus rien de certain, sinon le présent : et tous les mirages durent refluer vers l'avenir.

*
* *

D'abord, on sentait bien que les historiens modernes n'étaient pas très sûrs.

Il y en avait beaucoup : Mézeray, le P. Maimbourg, Varillas, Vertot, Saint-Réal, le P. Daniel, le P. Buffier, qui enferma les rois et les reines, les traités et les batailles, les empires, les provinces et les villes dans de petits vers à retenir par cœur. Et Laurence Eachard, Edward Hyde, comte de Clarendon, Abel Boyer, Gilbert Burnet, le plus connu de tous. Et Antonio de Solis, qui, en 1684, dota l'Espagne de sa brillante Histoire de la Conquête de Mexico. Et beaucoup d'autres, qui voudraient être rappelés du royaume des ombres, mais qu'il faut y laisser, en bonne justice. Si diffé-

1. Paul Valéry. *Regards sur le monde actuel*, 1931, p. 161.

rents qu'ils fussent, ils se trouvaient d'accord sur plusieurs points : l'histoire est une école de morale, un tribunal souverain, un théâtre pour les bons princes, un échafaud pour les mauvais. Elle apprend à connaître les caractères, car elle est « une anatomie spirituelle des actions humaines ». Surtout elle est une œuvre d'art ; comme dit M. Cordemoy, lecteur de Mgr le Dauphin : « il vaut mieux employer son temps à la composition, et à arranger les faits de l'histoire, qu'à les rechercher ; il vaut mieux aussi songer à la beauté, à la force, à la netteté et à la brièveté du style, qu'à paraître infaillible dans tout ce qu'on écrit. » Dramatique, pathétique, elle exige une mise en scène somptueuse ; les batailles, les conjurations, les révolutions, les schismes, excellente matière, beaux sujets. Oratoire, elle se rapproche de la poésie, qui n'est elle-même qu'une forme de l'éloquence, une éloquence rimée. Noble, son élément naturel est le sublime. Elle comporte nécessairement, c'est sa loi, des discours, des descriptions, des maximes, des analyses, des parallèles, comme celui-ci : Charles-Quint et François Ier, face à face : « La Providence ne s'est pas contentée de les faire naître en même temps, dans un même royaume et dans une étroite liaison de sang ; mais elle a voulu qu'ils tirassent leur principal éclat l'un de l'autre ; ce qui est si vrai qu'après que l'un d'eux eut été mis hors le rang, l'autre demeura sans vertu et ne fit plus que des fautes... Commençons donc ce fameux parallèle par ce qu'il y a de moins connu dans l'histoire de nos grands héros, et continuons-le, s'il se peut, dans toute l'exactitude que demandent Aristote et Plutarque, les plus grands maîtres en ce genre d'écrire [1]... »

Bref, tous les historiens de ce temps-là voulaient être des Tite-Live, encore plus éloquents, encore plus ornés. Et tous auraient adhéré sans doute à la formule qu'élaborait un des théoriciens du genre, le P. Le Moyne : « L'histoire est une narration continue de choses vraies, grandes et publi-

1. Varillas, *Histoire de François Ier ; à laquelle est jointe la comparaison de François Ier avec Charles-Quint par le même auteur*, 1684.

ques, écrite avec esprit, avec éloquence et avec jugement, pour l'instruction des particuliers et des princes, et pour le bien de la société civile [1]. »

Ils écrivaient de belles préfaces; ils disaient que leur plus vif souci était de se montrer impartiaux. Seulement, comme ils admettaient aussi qu'il était dans leur rôle de défendre leur roi, leur pays, leur religion, en chaque circonstance ils prenaient parti, et ne cherchaient plus à trouver la vérité, mais à soutenir des thèses. Catholiques et protestants s'affrontaient, la plume à la main ; celui-ci prônait Louis XIV, et cet autre Guillaume d'Orange ; ainsi naissaient d'interminables disputes, dont les plus bruyantes furent celles qui accompagnèrent *The history of the Reformation of the Church of England* (1679-1715) de Gilbert Burnet ; l'*Histoire du Luthéranisme* (1680) et l'*Histoire du Calvinisme* (1682) du P. Maimbourg ; l'*Histoire des Révolutions arrivées en Europe en matière de religion* (1686-1689) de Varillas.

Ils ne se gênaient pas. Saint-Réal romance le caractère et la vie de Don Carlos, les épisodes de la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise : puisque les romanciers prennent volontiers leur bien dans l'histoire, pourquoi ne ferait-il pas de l'histoire un roman, à peine moins faux ? — Varillas devenu vieux et ne voyant plus très clair, dictait pendant plusieurs heures par jour, sans prendre la peine de vérifier quoi que ce fût. Il n'avait pas attendu d'être vieux pour inventer des faits ; un de ses rivaux lui reproche d'avoir raconté, entre autres fantaisies, la fin tragique des amours de François Ier avec Mme de Chateaubriand : d'après Varillas, M. de Chateaubriand, rentrant de Pavie, en 1526, avait fait enfermer sa femme infidèle dans une chambre tapissée de noir ; pour savourer sa vengeance, il pouvait, sans être vu, la voir se livrer à son chagrin, à son désespoir ; jusqu'à ce qu'il la fît saigner par deux chirurgiens. Mais en fait, en 1532, dans un voyage qu'il fit en Bretagne, Fran-

1. Le P. Le Moyne, *De l'Histoire*, 1670, pp. 76-77.

çois I[er] donna à la dame le revenu de diverses seigneuries ; et quand elle mourut, en 1537, il laissa au mari l'usufruit de ses biens... — Laurence Eachard, écrivant l'histoire d'Angleterre depuis Jules César, estime qu'une époque raffinée, comme celle où il vit, n'a pas à consulter les écrits grossiers des moines ; de sorte qu'il s'est contenté de refondre et au besoin d'imiter ce qu'il a trouvé de bon chez les auteurs anciens et modernes : avouant ce que les autres avaient coutume de faire sans l'avouer. — Les anecdotes qu'on nous rapporte ne sont pas invraisemblables : comme Vertot avait fini d'écrire la narration du siège de Malte, et qu'on lui indiquait des documents, il répondit qu'il était trop tard, que son siège était fait. Le P. Daniel alla voir les volumes de la Bibliothèque du Roi, passa une heure au milieu d'eux, et se déclara fort content. Heureux homme ! Il dit lui-même que la citation des manuscrits fait beaucoup d'honneur à un écrivain ; qu'il en a vu un assez grand nombre ; mais que cette lecture lui a procuré plus de peines que d'avantages. Et facilement nous l'en croyons.

Un édifice si pompeux, si fragile, comment résisterait-il au moindre choc ? Déjà le doute est à l'intérieur, dans la conscience même de ces historiens. Car ce sont des humanistes, mais attardés ; et ils perçoivent vaguement ce retard. Un scrupule les travaille ; même triomphants, ils n'ont pas l'esprit en repos ; et tout en chantant devant le public leurs airs de bravoure, ils sont inquiets : *Quid est veritas* ?

La vérité, est-ce la simple vraisemblance dans les faits douteux ? « cette apparence de logique qu'un peu de méditation suffit à donner aux choses ? » un accord intérieur, une harmonie résultant d'une composition habile, une création de l'art ? Qu'elle est difficile à saisir ! Jusqu'où est-il permis d'aller pour la rencontrer ? a-t-on le droit « de faire le curieux chez autrui, d'entrer dans les cabinets, de lever les voiles, de tirer les rideaux qui cachent le secret des familles, et de chercher là de quoi entretenir la curiosité des hommes » ? Combien de fois deux auteurs, ou trois ou qua-

tre, racontant le même siège, la même bataille, en ont donné des versions différentes ; et alors, laquelle choisir ? Par quel miracle les événements, dès qu'ils se présentent sous la plume, prennent-ils un air romanesque ? Telles sont les questions qui troublent ces historiens. Certes ils sont superficiels, incapables d'une recherche suivie, à la fois verbeux et pressés de finir ; ils escamotent les difficultés ; ils ignorent comment on accède aux sources, comment on retrouve sous les couches successives la première couleur ; ils manquent d'esprit critique : mais pas assez pour écarter sans peine un malaise sournois. On en trouve l'expression dans une *Méthode pour étudier l'histoire* que publie en 1713 Lenglet Dufresnoy, assez libre esprit, mais brouillon. Prenez garde, dit l'auteur ; rien n'est plus difficile que d'éviter l'erreur ; entourez-vous de précautions, suivez des règles sûres ; n'acceptez pas tout, examinez, criblez ; doutez à propos, devant le singulier et l'extraordinaire ; cherchez les raisons que les auteurs peuvent avoir de se tromper, de vous tromper. Soyez critiques : *autrement, il arriverait qu'on donnerait à la vérité et au mensonge le même degré d'autorité.* Tel est le danger qui menace, on s'en rend compte ; on le traduit par un mot qui revient souvent aux lèvres, par un mot que l'on condamne mais qu'on est impuissant à écarter : au pyrrhonisme qui épouvantait déjà Pascal, on ajoute le mot *historique.*

En 1702, un professeur de grande réputation, Jacob Perizonius, qui déjà enseignait à l'Université de Leyde l'histoire latine et grecque, fut chargé d'un cours d'histoire des Provinces Unies. Il dut prononcer un discours inaugural, suivant l'usage, en présence des magistrats de la ville, des professeurs ses collègues, des étudiants ; et il choisit comme thème le pyrrhonisme historique. Dans de belles phrases latines, il fit entendre qu'on était arrivé, désormais, à une époque où l'on critiquait tout, et où l'on allait volontiers aux extrêmes ; que l'histoire était en pleine crise ; que les uns acceptaient sottement les fables qui l'ont faussée, tandis que les autres niaient tout son contenu ; que ce dernier état

d'esprit, plus brillant, plus séduisant, et qui progressait, était particulièrement dangereux. S'il l'emportait, c'en serait fait de tout, on tomberait dans le scepticisme universel. Aussi l'orateur affirmait-il la possibilité d'une certitude historique ; aussi s'écriait-il : *Valeat tandem Pyrrhonismus* ! Au diable le Pyrrhonisme !

Mais il avait trop à faire. Trois groupes, au moins, menaient alors l'assaut contre l'histoire : les cartésiens, suivant leur maître : lequel disait qu'il n'est pas plus d'un honnête homme de savoir le grec et le latin, que le suisse et le bas-breton ; et l'histoire de l'empire germain ou romanique, que celle du plus petit Etat qui se trouve en Europe. Malebranche renchérissait : les historiens racontent les pensées des autres, et ne pensent pas ; Adam, dans le Paradis terrestre, possédait la science parfaite : savait-il de l'histoire ? Évidemment non ; donc, la science parfaite n'était pas l'histoire ; et pour ce qui est de lui, Malebranche, il se contentait de savoir ce qu'Adam avait su... Le vrai, pour un tel esprit, ne se cherche et ne se trouve que par la méditation ; la vérité n'est pas historique, elle est métaphysique. — De leur côté, les jansénistes, les moralistes rigoureux, se méfiaient de cette forme de l'éternelle *libido sciendi*. Mais les plus acharnés étaient les libertins.

Car l'histoire était comme leur ennemie personnelle ; et ils allaient disant qu'elle était incertaine et fausse ; qu'elle était vile, étant remplie de flatteries adressées aux puissants ; qu'on l'accommodait comme les plats en cuisine, mettant la même viande en autant de ragoûts qu'il y a de pays au monde ; que s'il fallait la lire, ce n'était pas pour connaître les faits, mais seulement pour voir l'interprétation que chaque homme, chaque parti, chaque peuple en donnait ; et que tout entière, elle n'était en somme qu'un pyrrhonisme perpétuel.

Les Français se distinguaient par la vivacité de leurs attaques ; mais ils n'étaient pas les seuls ; de Leipzig, J. B. Mencken, fils du fondateur des *Acta Eruditorum*, tonnait contre les historiens, qu'il englobait dans la vaste troupe

des charlatans. Charlatans ils sont, parce que les uns, pour égaler la gloire de Tite-Live, parsèment leurs récits de longs et ennuyeux discours, attribuant les sentences les plus fines aux hommes les plus grossiers ; parce que d'autres, comme désespérant d'avoir des lecteurs s'ils ne présentaient aux yeux des tableaux agréables, chargent leurs pages d'ornements usés ; parce que d'autres encore, pour flatter les Mécènes qui les paient, imaginent des généalogies, ou même fabriquent des faux. Charlatan entre les charlatans, le Français Varillas ; mais d'une manière générale tous les historiens sont des charlatans, puisque, dans leurs préfaces, ils promettent de donner au public une vérité qu'on ne voit jamais venir...

C'est juste, pensaient les sages ; après tant d'Histoires de France, nous n'avons pas une seule Histoire de France qui soit digne de crédit. Ni d'ailleurs d'Histoire d'Angleterre ; ni quelque histoire que ce soit. Jadis, on croyait les yeux fermés ; aujourd'hui, l'heure du doute est venue. « N'aura-t-on pas raison de placer à notre temps l'époque du pyrrhonisme de l'histoire [1] ? »

*
* *

Douter aussi de l'histoire romaine ; s'arrêter à la pensée que les écrivains anciens n'étaient ni moins partiaux, ni moins légers, ni moins charlatans que les autres — ce serait plus douloureux.

Car Romulus, et les héros qui l'avaient précédé, suivi, étaient pour tous les lettrés des connaissances familières. On les pratiquait dès le collège : on écrivait leur langue ; voire même on composait leurs lettres et leurs discours. Elle s'organisait admirablement, cette histoire vénérée ; elle était racontée d'un ton si sûr, avec une noblesse si soutenue, qu'elle semblait ne pas laisser de place au men-

1. Paulian, *Critique des Lettres pastorales de M. Jurieu*, 1689, pp. 78-80.

songe. C'était une épopée vécue. Un jour — très exactement l'*annus mundi* 2824, quatre cents ans avant la fondation de Rome — Énée était arrivé dans le Latium, avec ses Troyens échappés à la fureur des flammes qui venaient de réduire en cendres Ilium ; il avait erré pendant trois ans sur les mers. Latinus régnait alors ; ce prince généreux, compatissant aux malheurs d'Énée, l'avait reçu avec bonté ; et pour le retenir chez lui par des liens aussi forts que doux, il lui avait donné en mariage sa propre fille Lavinie. Turnus, roi des Rutules, prince jaloux, leur avait fait la guerre ; battu, sa mort avait rendu la tranquillité au Latium, et assuré à Énée le sceptre que Latinus lui laissa en mourant, comme un héritage qui appartenait à l'époux de sa fille. [1] Tout cela s'ordonnait comme une belle tragédie ; ces Romains étaient vrais comme ceux qu'on admirait sur la scène, avec leur casque à plume et leur petit jupon.

Mais non ; on devait en rabattre, et corriger, à grand chagrin, la fausse image de ces amis très chers. Peut-être même fallait-il se persuader qu'ils n'étaient que des fantômes ; le jour allait paraître, ils se dissipaient dans les airs. Une voix, qui n'était jamais vaine, déjà les avait dénoncés comme irréels. Elle osait dire que les hommes étant toujours les mêmes, puérils, vaniteux, crédules, et particulièrement sensibles sur la question de leurs origines : tels ils sont aujourd'hui, revendiquant pour la nation à laquelle ils appartiennent de vains titres d'ancienneté, et tels ils étaient jadis. Les Romains inventaient des chimères que nous avons acceptées, que nous avons chéries :

*Les Romains n'ont pas été exempts de cette vanité. Ils ne se sont pas contentés de vouloir appartenir à Vénus par Énée, conducteur des Troyens en Italie ; ils ont rafraîchi leur alliance*

1. D'après Laurence Eachard, *The Roman History from the building of the City...* 1694. Vertot, dans son *Histoire des Révolutions arrivées dans le gouvernement de la République romaine* (1719), s'il varie quelquefois sur les faits, ne parle pas autrement.

*avec les dieux par la fabuleuse naissance de Romulus, qu'ils ont cru fils du dieu Mars, et qu'ils ont fait dieu lui-même après sa mort. Son successeur Numa n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la déesse Égérie, et ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses cérémonies. Enfin les destins n'eurent aucun soin que de fonder Rome si on les en croit. Jusque-là qu'une providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses rois aux différents besoins de son peuple.*

*Je hais les admirations fondées sur des contes, ou établies par l'erreur des faux jugements. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les Romains, que c'est leur faire tort que de les favoriser par des fables.* [1]

Cette voix si forte et si claire, ces idées si hardies, troublaient la sécurité d'une foi paisible. Les choses vraies que Saint-Évremond voulait qu'on admirât, comment les distinguer des fausses ? Comment, surtout, détruire l'idée d'un ensemble parfaitement arrêté, pour la remplacer par l'idée d'évolution, à peine concevable alors ? Comment faire reculer le passé, le rejeter au fond des âges, sous prétexte que c'est seulement au loin et dans l'ombre qu'on peut le deviner tel qu'il fut ?

A Leyde, Jacob Gronovius récuse l'existence de Romulus ; et Henry Dodwell la met en doute, à Oxford. Pendant près de deux mille cinq cents années, une infinité d'auteurs ont écrit que la vestale Rhéa Sylvia ayant eu deux enfants nés de ses amours avec Mars, Romulus et Rémus, ces jumeaux furent exposés sur le Capitole et allaités par une louve : or cette fable est tellement absurde qu'elle mérite à peine d'être réfutée. *Certe nulla est, praeter sacram, historia quae non primas suas origines fabulis immixtas habeat. Historia Romana ante Romulum nulla fide digna. Vel Romuli ipsius*

1. Saint-Évremond, *Réflexions sur les divers génies du peuple romain, dans les différents temps de la République.*

*fortasse dubia.* Il est sûr qu'il n'existe aucune histoire, sauf l'Histoire Sainte, qui ne soit mêlée de fables dans ses premières origines. L'histoire romaine avant Romulus est indigne de foi. Et même l'histoire de Romulus est peut-être douteuse... Voilà ce que l'on commence à dire : plus tard on démontrera l'incertitude absolue des quatre premiers siècles de Rome.

De l'histoire grecque, parlons à peine : elle apparaissait comme étant encore plus trompeuse. Croirait-on que les Athéniens, cependant les plus doctes des hommes, n'ont eu d'annales réglées qu'à une époque extrêmement tardive ; de sorte que leurs origines et leurs commencements leur ont tout à fait échappé ? Ils ont tout brouillé, les années, les cycles ; ils ne retrouvaient même plus la date de leurs fêtes ; Aristophane met en scène les dieux, se plaignant de ce que la lune ne les avertit pas à propos de ces bons moments : ce qui les frustre des festins publics, et les oblige à retourner affamés au ciel. Qu'on se fie aux annalistes grecs, après cela !

Ce dont on s'aperçoit, c'est que non seulement on ne tient pas la vérité en matière d'histoire ancienne, mais qu'on ne possède même pas les instruments nécessaires pour la saisir. Comment les Anciens mesuraient-ils ? comment comptaient-ils ? Il faudrait tout de même le savoir, avant d'oser parler des réalités de leur vie : autrement, on se condamne à une perpétuelle inexactitude, et on parle dans le vide. Ces préoccupations apparaissent dans des assemblées savantes comme l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres. On n'y manque ni de connaissances, certes, ni de bonne volonté ; mais on y manque d'une méthode sûre. On cherche, on doute, on montre un appétit de connaître qui reste insatisfait ; on acquiert cette triste sagesse, qui consiste à savoir qu'on ne sait rien.

*
* *

Soit, laissons ce qui est profane ; et fions-nous à la seule histoire qui compte, après tout ; à l'histoire dictée par Dieu.

Ici tout devient aisé. Depuis la création du monde jusqu'à l'avènement de Jésus-Christ, il s'est écoulé 4004 ans ; ou 4000, si l'on veut épiloguer à tout prix. En l'année 129 la terre a commencé à se remplir,et les crimes à s'augmenter. En l'année 1656 eut lieu le Déluge ; en 1757, les hommes ont essayé de construire la Tour de Babel. La vocation d'Abraham s'est décidée en 2083. La loi écrite a été donnée à Moïse 430 ans après la vocation d'Abraham, 856 ans après le Déluge, et la même année que le peuple hébreu sortit de l'Égypte. Grâce à ces points de repère fermement établis, Bossuet composant son noble *Discours sur l'Histoire universelle*, voit s'ordonner une série d'époques qui se découpent d'elles-mêmes dans le temps ; sous d'harmonieux et majestueux portiques se déroule la voie triomphale qui conduit au Messie. Il était si doux de la suivre, que de simples et naïves âmes remplissaient leur vie de concordances et de souvenirs, et qu'elles évoquaient non seulement l'année, mais le mois, mais le jour, où advinrent les faits mémorables que l'Histoire Sainte rapporte. Des fidèles ouvraient leur livre de prières : 18 février, l'an 2304 devant la Nativité de Notre-Seigneur, Noé envoya hors de l'arche une colombe ; 10 mars, Jésus reçut des nouvelles de la maladie de Lazare ; 21 mars, Jésus maudit le figuier, 20 août, l'an du monde 930, ce jour mourut Adam, premier homme... [1]

A ces croyances naïves, à cette sécurité vint s'opposer alors la chronologie.

Elle semblait n'être qu'une modeste discipline, utile certes aux écoliers pour leur meubler la mémoire et les empêcher de commettre de sottes confusions : mais sèche et revêche ; corps décharné, où l'on ne voyait plus que les nerfs et les os. Or, à mesure que s'aggravaient l'impression de désordre dans les archives des hommes, elle gagnait en importance, en dignité ; elle devenait un art nécessaire, et même une science. On l'appelait la doctrine des temps et des

1. Cité par Henri BREMOND, *Histoire littéraire du sentiment religieux en France*, t. X, 1930, chap. VI.

époques ; « comme la navigation donne des règles aux pilotes pour les conduire sur mer sans s'égarer dans les voyages au long cours, la chronologie nous en donne pour voyager sûrement dans le vaste et obscur pays de l'antiquité. » Voyage au long cours, en effet, au long cours des siècles révolus et des races mortes ! Si elle n'a pas exactement conscience de ses propres lois, du moins elle les applique : elle juge de la vraisemblance d'un texte, quel qu'il soit, non par l'autorité qui le soutient, mais par l'arithmétique ; peu lui importe la langue dans laquelle ce texte est écrit, français, latin, grec, ou hébreu ; peu lui importe son origine, son caractère ; elle passe du profane au sacré par la nature même de son être, qui ne veut être que calcul ; elle ne sait qu'une chose, c'est qu'elle doit additionner exactement. Au fond de leurs bibliothèques, penchés sur leurs livres, compulsant et comparant, des spécialistes, inspecteurs et vérificateurs des comptes de l'histoire, s'occupent de besognes ingrates, et en apparence inoffensives : tel est leur plaisir, telle est leur passion : fixer quelques dates, faire de l'arithmétique avec les années. Ils criaillent entre eux ; et si par hasard les gens du monde entendent le bruit de leurs disputes, ils ne feront qu'en rire : passe-temps de cuistre. Quand ces savants auront fini ; ou pour mieux dire quand ils auront poussé plus loin leurs recherches (car ils ont commencé depuis longtemps, depuis la Renaissance ; et ils ne finiront jamais), plus que les impies et les rebelles, ils auront jeté le trouble dans les consciences, et accrédité l'idée que, dans le passé, rien n'est sûr. Incrédules, ils ne le sont pas tous ; certains comptent et recomptent pour défendre les calculs traditionnels contre les nouveaux chronologistes, de telle sorte qu'entre les uns et les autres se livre, pendant des années et des années, un combat obscur et décisif. Leibniz y prend part, et Newton.

L'addition courante paraissait pourtant bien facile. Adam vécut cent trente ans, et engendra un fils à sa ressemblance ; il lui donna le nom de Seth. Et les jours d'Adam, après qu'il eut engendré Seth, furent de huit cents ans ; et il engendra

des fils et des filles. Tout le temps qu'Adam vécut fut donc de neuf cent trente ans ; puis il mourut. Seth vécut cent cinq ans, et engendra Enoch. Et Seth vécut, après qu'il eut engendré Enoch, huit cent sept ans... Le total de ces générations successives donne les quatre mille ans qui séparent la création du monde de la naissance du Christ. Mais peut-être manque-t-il des anneaux à la chaîne ; sans doute l'énumération n'est-elle pas complète ; probablement les Hébreux avaient une façon particulière de calculer... Si, pour sortir de leur incertitude, les chronologistes se mettent à employer la méthode comparative, et à demander des dates et des chiffres aux nations voisines des Juifs, grand Dieu ! que de discordances ! Les difficultés se multiplient, et on n'aboutit qu'à « des ténèbres plus que cimmériennes ».

Deux peuples, si nous allons tout de suite à l'essentiel, faisaient éclater les cadres, prétendant qu'ils duraient non pas depuis quatre milliers d'années, pâle gloire, mais depuis des dizaines, depuis des centaines de milliers d'années. Les Égyptiens si sages, si justes, auxquels on avait accordé par ailleurs tant de marques d'estime, sur la question des dates se montraient fous. Entêtés de leur antiquité et de leur noblesse, ils jugeaient « qu'il était beau de se perdre dans un abîme infini de siècles, qui semblait les approcher de l'éternité ». Pourtant on avait peine à les récuser, puisqu'ils étaient excellents calculateurs et qu'ils possédaient des chroniques bien établies. Au IIIe siècle avant Jésus-Christ, « le fameux Manéthon, prêtre ou sacrificateur de la ville d'Héliopoli », avait écrit l'histoire de l'Égypte, sur l'ordre du roi Ptolémée Philadelphe ; or il y énumérait une série de dynasties royales dont le début se plaçait avant l'époque traditionnellement assignée au Déluge, et qui se continuait sans interruption, même à travers l'époque des grandes eaux. Une chronique encore plus ancienne, écrite bien avant le règne des Ptolémée, tenait qu'il y avait eu des rois chez les Égyptiens « pendant l'espace de 36.525 ans, jusqu'à Mectanèbes, le dernier de tous, qui fut chassé du

trône par Ochus roi des Perses, dix-neuf ans avant la monarchie d'Alexandre le Grand ». [1]

De même les Chinois, savants astronomes, judicieux esprits, bien munis de calendriers et d'annales, prétendaient exister, pour peu qu'on eût voulu leur prêter foi, depuis une époque si reculée, qu'ils auraient devancé le moment où Dieu créa la lumière, les impudents ! Auprès des premiers empereurs de la Chine, Adam n'apparaissait plus que comme un tard venu. « ... Yam-Quam-Siem prétend que depuis le commencement du monde jusqu'au règne de l'Empereur Tienski, qui commença à régner l'an 1620, il n'y a pas moins de dix-neuf millions trois cent soixante-dix-neuf mille quatre-vingt-seize ans. » [2]

Grave problème pour les consciences d'alors ; problème que, dans les cercles savants de toute l'Europe, on essayait de résoudre, péniblement, lentement. En 1672, un chronologiste anglais, John Marsham, crut avoir trouvé : il était bien vrai que les Égyptiens avaient eu trente dynasties royales qui, si on les mettait bout à bout, dépasseraient l'âge du monde : mais justement, il ne fallait pas les mettre bout à bout ; car il s'agissait de dynasties collatérales, et non pas successives ; elles avaient régné parallèlement, dans différentes parties du pays... En 1687, le Père Paul Pezron, religieux de l'étroite observance de l'Ordre de Cîteaux, proposa une autre réponse : quatre mille ans, il le reconnaissait, étaient insuffisants pour faire une place aux antiques Égyptiens. Mais quatre mille ans, c'est le terme fixé par le texte hébreu de la Bible. Suivez au contraire la version des Septante : elle vous concédera cinq mille cint cents ans, environ ; et dans ces quinze siècles supplémentaires, annales et dynasties seront à l'aise. Le P. Pezron triomphe, mais non pas pour longtemps. Outre que ces années supplémentaires semblaient encore insuffisantes aux calculateurs, on jugea

1. Le P. Paul Pezron, *L'antiquité des temps rétablie*, 1687, chap. xv.
2. Le P. Greslon, *Histoire de la Chine sous la domination des Tartares* 1671, l. I, chap. ix, p. 42.

téméraire de choisir entre les différents textes de l'Écriture au nom des Égyptiens et des Chinois ; et l'on fit entendre au P. Pezron qu'il tombait de la chronologie dans l'impiété : on échangea des traités, des dissertations, sans courtoisie. D'Italie, le P. Astorini lança une conjecture que reprit le P. Tournemine, en 1703 ; dans l'usage courant, après avoir cité un millésime, 1600 par exemple, si l'on vient à énoncer une date voisine, on ne répète plus le chiffre entier ; on dit : en 1600, telle chose advint ; et telle autre, dans les années 610... Il en était peut-être de même chez les Juifs ; et faute de comprendre leur habitude, prenant leurs appellations à la lettre, nous enlevons à l'histoire quelques milliers d'années... Mais comment prouver que cette façon de compter, tout italienne, était en usage chez les Hébreux ? D'ailleurs elle n'aboutirait qu'à substituer des incertitudes à des incertitudes...

Cet embarras en suscite un autre, non moins cruel. Écoutons encore Bossuet : « Dieu donc ayant affranchi son peuple de la tyrannie des Égyptiens pour le conduire en la terre où il veut être servi, avant de l'y établir, lui propose la loi selon laquelle il doit y vivre. Il écrit de sa propre main, sur deux tables qu'il donne à Moïse au haut du mont Sinaï, le fondement de cette loi, c'est-à-dire le Décalogue, ou les dix Commandements qui contiennent les premiers principes du culte de Dieu et de la société humaine. Il dicte au même Moïse les autres préceptes... » Mais il y a des gens pour penser que si les Égyptiens représentent une haute antiquité et une profonde sagesse ; que si les Hébreux ont longtemps vécu sous la domination des Égyptiens : logiquement, nécessairement, une civilisation supérieure doit avoir agi sur une civilisation inférieure ; et donc, les Égyptiens doivent avoir agi sur les Hébreux. Telle est la thèse soutenue d'abord par John Marsham, et avec plus de rigueur et de science en 1685, par John Spencer, préfet de Corpus Christi à Cambridge. Tous deux prêtent aux Égyptiens, qu'ils admirent, une influence décisive sur la loi, sur les préceptes et sur les rites : circoncision, baptême,

temples, sacerdoce, sacrifices, cérémonies, viennent des Égyptiens ; quand Moïse, pour sauver son peuple décimé par les serpents, instituait un serpent d'airain qui guérissait ceux qui le regardaient, loin d'accomplir un miracle il ne faisait que répéter une antique incantation égyptienne. Mais alors, le peuple élu aurait été tributaire, dans ses croyances essentielles, d'un peuple païen ; Dieu n'aurait plus dicté ses commandements, sur le mont Sinaï ; Moïse n'aurait fait que copier les Égyptiens, ses maîtres et seigneurs.

Le bon, le studieux Huet, évêque d'Avranches, qui avait chargé sa maison de tant de livres, qu'un jour elle s'écroula, dit-on, à travers mille et mille lectures poursuit un pieux dessein : il veut rétablir Moïse dans sa juste place, la première. Il se charge de montrer que toute la théologie des païens dérive des actes ou des écrits de Moïse ; que les dieux des Phéniciens, des Égyptiens, des Perses, et aussi bien des Thraces, des Germains, des Gaulois, des Bretons, des Romains, procèdent de Moïse, ne sont que des transpositions de Moïse. C'est ce qu'il fait, dans sa *Demonstratio evangelica*, en 1672 ; et encore dans ses *Quaestiones alnetanae de concordia rationis et fidei*, en 1690 : sans voir qu'on pouvait aisément retourner l'argument contre lui : si l'on trouve tant de ressemblances entre les croyances mosaïques et celles de l'antiquité païenne, est-ce Moïse qui les a inspirées aux autres peuples, ou des peuples plus anciens qui ont légué leurs traditions à Moïse ? Pauvre Huet ! le voilà rangé, à cause du succès même de son livre, au rang des impies. « Mon père, dit doucement Louis Racine, n'approuvait pas l'usage que ce savant voulait faire en faveur de la religion de son érudition profane. » Et Antoine Arnauld, rudement : « Il est difficile de faire un livre qui soit plus impie, et plus capable de persuader aux jeunes libertins qu'il faut avoir une religion, mais qu'elles sont toutes bonnes ; et que le paganisme même peut entrer en comparaison avec le Christianisme. »

Voilà où menaient les meilleures intentions du monde ;

on allait de difficulté en difficulté, de doute en doute. Ce fut un moment douloureux du conflit qui, de génération en génération, et sous des formes particulières à chacune, oppose la science à la foi. Écoutons l'abbé Renaudot qui, en 1702, devant l'Académie des Inscriptions, juge le livre de John Marsham ; il exprime à la fois son estime et son angoisse : l'ouvrage « est parfait dans son genre pour l'ordre, la méthode, la netteté, la brièveté et la profonde érudition dont il est rempli. Mais il est difficile d'excuser l'auteur de ce que, par prévention pour les antiquités égyptiennes, ou pour quelque autre motif, il affaiblit tellement tout ce qui relève l'antiquité et la dignité des Écritures, qu'il a fourni plus de sujets de doute aux libertins que n'ont fait la plupart de ceux qui ont attaqué la religion ouvertement. »

On hésitait ; on ne savait plus. Certes, on pouvait rester à l'intérieur de la forteresse, repousser les arguments des chronologistes, déclarer que ces Chaldéens et ces Babyloniens, avec les myriades d'années qu'ils demandaient pour satisfaire leur orgueil, n'étaient que des menteurs ; que saint Augustin avait dit le dernier mot en la matière : si les auteurs profanes nous rapportent des choses contraires à l'histoire contenue dans la Bible, tenons-les pour fausses.

Mais dès qu'ils s'exposaient au dehors, mal défendus contre des armes que l'apologétique n'avait pas encore émoussées, les combattants couraient de périlleuses aventures. Des chiffres, vertigineux et vagues, restaient dans les esprits : 23.000 ans, 40.000 ans, 100.000 ans, 170.000 ans. Fallait-il faire comme ce Père Antonio Foresti qui choisit des dates non parce qu'elles sont véritables, mais parce qu'elles sont commodes ? Entre deux opinions extrêmes, dont l'une veut que le monde ait commencé depuis 6.984 ans, et l'autre qu'il ait commencé depuis 3.740 ans, il compte soixante et dix opinions intermédiaires : il ne peut pourtant pas les accepter toutes, ni toutes les vérifier : il faut bien qu'il se décide, pour des raisons pratiques dans lesquelles la science n'a plus rien à voir. Pour ces mêmes raisons, Fo-

resti choisit parmi les auteurs : les auteurs tant qu'ils sont se contredisent, allez voir qui a tort ! On ne peut en préférer un sans s'éloigner des autres : il faut pourtant se décider.

A moins qu'on n'imitât la prudence de ce Perizionus qui, devant les étudiants de Leyde, avait repoussé le pyrrhonisme envahissant. Neuf ans après son discours inaugural, il dit son mot dans la querelle de la chronologie, avec sa netteté coutumière, et avec une sagesse un peu désabusée. Détruire les arguments de ses prédécesseurs est relativement facile. Reconstruire est plus compliqué ; car des Égyptiens eux-mêmes, on ne tire rien de sûr. Ce qu'on peut faire tout au plus, c'est d'établir entre les événements des diverses nations antiques quelques synchronismes ; sans risquer de dates. Perizonius essaie ainsi de sauver les débris d'un grand naufrage.

Que devenaient-elles, les certitudes de jadis ? les vues simplistes et grandioses ? les affirmations paisibles ? la croyance aux dates inébranlables ? Comment reconnaître les volontés de la Providence dans ce qui n'apparaissait plus que chaotique ? Comment accepter la valeur du fait en matière de connaissance, quand les faits semblaient se dérober aux prises ? Les nouveaux venus infirmaient à la fois l'histoire, la Providence, l'autorité.

L'impression finissait par devenir angoissante. Eh quoi ! plus on cherchait, moins on trouvait ? La durée se couvrait de brumes, et les gestes qu'on faisait pour les dissiper ne réussissaient qu'à les épaissir. « Le temps, qui consume toutes choses, et qui semble vouloir tout mettre dans un oubli éternel, a presque ravi à l'homme la connaissance de sa durée et de son antiquité. Cela est si vrai, qu'après tous les soins qu'on a pris de nos jours pour découvrir son étendue, et pour savoir combien de siècles se sont écoulés depuis l'origine du monde jusqu'à la venue du Messie, non seulement l'on n'a point trouvé la vérité, l'on s'en est même beaucoup éloigné... » [1]

1. Le P. Paul Pezron, *L'antiquité des temps rétablie*, 1687, p. 8.

*
* *

Il y avait cependant un moyen de refaire l'histoire : par l'érudition. Tout un peuple d'érudits travaillait, appliqué à d'ingrates besognes ; à éditer des textes, à déchiffrer des documents, à gratter des pierres, à frotter des monnaies. Tout un petit peuple courageux, passionné ; une fourmilière, qui avait ses artisans et même ses guerriers. De bons ouvriers, amoureux des rudes besognes, cherchaient à établir des certitudes, importantes ou menues, mais inébranlables ; et sans interprétations hâtives, sans préjugés, sans art déformateur, à exhumer des matériaux solides, acquis pour toujours. Ils s'appelaient Francesco Bianchini, qui demandait à l'archéologie les données certaines que n'offraient pas les textes ; Richard Bentley, le *master* de Trinity College, le conservateur de la Bibliothèque royale, le maître des études classiques, esprit d'une incomparable vigueur ; Pufendorf, qui savait bien la valeur des archives ; Leibniz. Celui-ci s'enferme dans les bibliothèques, cherche les vieux parchemins, se plaît à les recopier lui-même, ordonnances royales ou rapports diplomatiques ; il estime qu'un code de relations internationales doit s'appuyer sur des actes authentiques, déclarations de guerres, traités de paix, et autres pièces, et non pas sur des phrases. Bibliothécaire du duc de Brunswick, il entreprend d'écrire l'histoire de la dynastie régnante ; et après une longue attente, il publie un gros volume, puis deux autres, qui ne répondent pas au goût du jour, et qui sont bourrés de documents puisés aux bonnes sources. A ceux qui s'étonnent autour de lui, il ne craint pas de dire qu'il a fait œuvre plus utile que s'il s'était livré à des développements de rhétorique ; qu'on n'a jamais rien vu de pareil à son ouvrage ; qu'il a projeté une lumière nouvelle sur des siècles couverts d'une obscurité effrayante, levé beaucoup d'incertitudes et réformé beaucoup d'erreurs.

Comme on travaille dans tous les pays ! Henri Meibom s'applique à mettre au jour les Antiquités germaniques ;

Thomas Gale, Thomas Rymer, les documents anglais ; Nicolas Antonio, les sources de l'histoire littéraire espagnole. Comme on travaille, dans le vaste atelier de science organisé par les Jésuites, et où les Bollandistes se distinguent en particulier ! Comme on travaille chez les Bénédictins, qui acquièrent leur réputation proverbiale de patient et de constant labeur ! D'un si grand zèle, que l'impétueux Rancé, réformateur de la Trappe, reproche à ces laborieux de consacrer à la science un temps et un amour qu'ils devraient réserver à Dieu : dom Mabillon relève le défi, d'où une longue et noble querelle dont le bien suprême est l'enjeu.

De leur côté peinent des bénédictins laïques, Étienne Baluze, Charles Du Cange ; et tous ensemble permettent à l'érudition de remporter quelques-unes de ses plus belles victoires. Rappelons qu'en 1678, Du Cange publie son *Glossarium mediae et infimae latinitatis* ; qu'en 1681, Mabillon publie son *De re diplomatica libri V* ; qu'en 1708, Montfaucon publie sa *Palaeographia graeca*. Mais s'il fallait prendre un exemple unique de ces savantes vies, peut-être est-ce encore Antonio Muratori que nous choisirions de préférence : vie consacrée tout entière à sauver de l'oubli les titres de l'humanité. Du matin au soir enfermé dans sa bibliothèque de Modène, qu'il ne quittera guère que pour un voyage d'exploration savante à travers les archives d'Italie, pendant plus d'un demi-siècle Muratori entassera in-folio sur in-folio. Ses écrits littéraires, philosophiques, polémiques, qui suffiraient à la gloire de tout autre, ne représentent que ses moments de récréation ; par eux il se délasse d'une tâche obstinément menée : recueillir d'abord tous les témoignages possibles sur l'Italie, et moins encore sur l'époque romaine que sur le Moyen Age, totalement ignoré ; ensuite, ressusciter dix siècles.

L'Angleterre s'intéressait plus volontiers peut-être aux études grecques, la Hollande aux études latines, la France à l'histoire ecclésiastique et à l'hagiographie ; l'Italie à son propre passé. Mais il n'y avait pas de cloisons étanches, on travaillait dans tous les pays. Quand des richesses de bon

aloi seront enfin accumulées ; quand de jeunes sciences, comme la numismatique, auront été chercher jusque dans la terre le souvenir des civilisations disparues ; quand l'admirable leçon de patience et de modestie que donnent ces travaux aura corrigé les esprits, alors le scepticisme historique sera détruit.

Mais quand, aussi, la besogne sera-t-elle achevée ? combien faudra-t-il d'années, de décades, et de siècles, pour que l'on sache sans supposer, pour que l'on affirme sans mentir ? C'est une tâche presque désespérante que de retrouver quelques pierres seulement de la mosaïque immense, et les chercheurs ont à peine commencé de les assembler qu'ils doivent rejoindre le peuple des morts ; ils sont vaincus par un passé qui s'avance sur eux, et les recouvre à leur tour. A supposer même qu'ils réussissent le miracle de la résurrection, ceux auxquels ils tendent leurs parcelles de vie retrouvée, et qui doivent les mettre en œuvre pour rendre aux choses abolies leur forme, leur couleur et leur frémissement, n'en veulent pas. Car c'est un fait qu'en ce temps-là, les érudits et les historiens travaillaient côte à côte, en s'ignorant. Et même leurs routes divergeaient de plus en plus ; une génération commençant à poindre, qui voulait de l'aisance, de la légèreté, et n'aimait rien qui n'eût un air facile. D'une part, les tâcherons, qui écrivaient mal, qui chargeaient de références les marges de leurs livres, qui étaient lourds, qui étaient obscurs, condamnés volontaires aux travaux sans gloire. De l'autre les historiens, génies élevés, dédaignant de s'abaisser aux minuties, laissant aux esprits médiocres les recherches pointilleuses, évitant des discussions qui auraient étouffé le feu qui les animait. Les esclaves amassaient des matériaux que les grands seigneurs des lettres méprisaient.

* * *

Qu'est-ce enfin que l'histoire ? Un amas de fables, quand elle raconte l'origine des nations ; et ensuite un amas

d'erreurs. On croit surprendre chez l'homme qui passe pour le type même du sceptique, chez Fontenelle, un accent de tristesse et presque de désespoir, quand cette constatation s'impose à son esprit :

*Avec quelle prodigieuse lenteur les hommes arrivent à quelque chose de raisonnable, quelque simple qu'elle soit ! Conserver la mémoire des faits tels qu'ils ont été, ce n'est pas une grande merveille ; cependant il se passera plusieurs siècles avant qu'on soit en état de le faire, et jusque-là, les faits dont on gardera le souvenir ne seront que des visions et des extravagances...*

*On nous a si fort accoutumés pendant notre enfance aux Fables des Grecs, que quand nous sommes en état de raisonner, nous ne nous avisons plus de les trouver aussi étonnantes qu'elles le sont. Mais si on vient à se défaire des yeux de l'habitude, il ne se peut qu'on ne soit épouvanté de voir toute l'ancienne histoire d'un peuple qui n'est qu'un amas de chimères, de rêveries, et d'absurdités. Serait-il possible qu'on eût donné tout cela pour vrai ? à quel dessein nous l'aurait-on donné pour faux ? quel aurait été cet amour des hommes pour des faussetés manifestes et ridicules, et pourquoi ne durerait-il plus ?*

A cette manière d'écrire l'histoire en succède une autre, qui a régné chez les peuples savants et policés ; elle consiste à étudier les motifs des actions, et les caractères : elle n'est pas moins fausse que la première. Car l'homme est nécessairement passionné, crédule, mal instruit, ou négligent ; « il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toutes choses, indifférent et appliqué ». C'est impossible. Tout au plus l'historien élabore-t-il un système *à priori*, qui forme un tout bien lié, comme les métaphysiciens ; il dispose de quelques faits, dont il imagine les causes ; son œuvre est plus incertaine encore, plus sujette à caution qu'une spéculation philosophique. La seule histoire utile serait le compte des erreurs et des passions humaines :

*Nous sommes des fous qui ne ressemblons pas tout à fait à ceux des Petites Maisons. Il n'importe à chacun d'eux de savoir quelle est la folie de son voisin, ou de ceux qui ont habité sa loge avant lui ; mais il nous est fort important de le savoir. L'esprit humain est moins capable d'erreur, dès qu'il sait et à quel point et en combien de manières il en est capable, et jamais il ne peut trop étudier l'histoire de nos égarements.*

Voilà tout ce que l'histoire peut donner, d'après ce moderne, champion des Modernes dans la grande Querelle. Que le présent s'occupe du présent ! On emploie plusieurs années, dans les écoles, à faire lire aux jeunes gens les historiens de Rome : comme on ferait mieux de les instruire de l'époque dans laquelle ils sont appelés à vivre ! Car enfin, on ne voit pas bien quelles lumières on pourrait tirer pour les affaires de notre temps, d'un Cornelius Nepos, d'un Quinte Curce, ou de la première décade de Tite-Live ; quand même on en aurait appris tout le contenu par cœur, quand même on aurait dressé une table exacte de toutes les expressions et sentences qui sont enfermées dans ces écrits. Il est inutile de savoir précisément le nombre des vaches et des moutons que les Romains menaient avec eux lorsqu'ils triomphèrent des Equiculans, des Herniciens et des Volsques. [1] Mais le présent, mais la vie, mais l'avenir, appellent et enivrent. *Ratio vicit, vetustas cessit...*

1. S. von Pufendorf, *Einleitung zu der Historie der vornehmsten Reiche und Staaten... in Europa*, 1682. Préface. Voir aussi Malebranche, *De la Recherche de la vérité*, 1674 ; II, chap. iv, v, vi.

## CHAPITRE III

# DU MIDI AU NORD

L'Europe semblait être achevée. Chacun de ses peuples avait des caractères si bien connus, et si décidément marqués, qu'il suffisait de prononcer son nom pour que surgît une série d'adjectifs qui lui appartenaient en propre, comme on dit que la neige est blanche et le soleil brûlant. Les Suisses ? — Ils sont sincères, raisonnables, loyaux, simples, et d'un cœur ouvert ; ils ont du courage, de la résolution, et ne se laissent pas attaquer longtemps par leurs ennemis qu'ils ne les chargent ; ils sont constants, fidèles, courageux, d'une taille avantageuse ; ils forment de bons soldats, dont la plupart servent en France : mais ils veulent être bien payés : point d'argent, point de Suisse. — Les Allemands ? — Ils sont belliqueux, et deviennent des soldats remarquables quand une fois ils sont disciplinés ; ils ont assez d'inclination pour le négoce, et exercent bien toute sorte de métiers. Ils ne se portent pas volontiers à la sédition, et se tiennent à la forme de gouvernement dont ils ont pris la coutume. Ils constituent un grand corps, malheureusement travaillé par d'infinies divisions, religieuses et politiques... — « Les Polonais sont braves, aiment les lettres et les arts, un peu la débauche, et sont tous catholiques », prononçait en 1708 l'honnête Nicolas de Fer, géographe de Sa Majesté catholique et de Monseigneur le Dauphin. — « Les Hongrois sont bien faits, ils aiment la guerre et les chevaux, sont hardis, farouches, et grands buveurs. Les personnes de qualité y sont magnifiques, les femmes y sont

belles et sages. » — « Les Suédois sont honnêtes gens et braves, aimant les arts et les sciences. L'air du pays est froid, pur et sain ; les forêts y sont remplies de bêtes féroces et fauves... Les Danois ont à peu près les mêmes mœurs que les Suédois. Les Norvégiens semblent plus simples et sont fort francs. »

Quand les gens de lettres cherchaient un caractère tout fait, les nationalités ainsi comprises leur offraient un répertoire commode. Qui voulait composer un ballet, un divertissement de cour, sans se fatiguer l'imagination mettait en scène des étrangers, des Napolitains ou des Esclavons plus marqués, plus usés que les pères nobles ou les valets de comédie. En 1697, Houdar de la Motte fait représenter par l'Académie royale de musique un ballet qui s'appelle l'*Europe galante.* « On a choisi des nations de l'Europe celles dont les caractères se contrastent davantage et promettent plus de jeu pour le théâtre : la France, l'Espagne, l'Italie et la Turquie. On a suivi les idées ordinaires qu'on a du génie de leurs peuples. Le Français est peint volage, indiscret et coquet ; l'Espagnol, fidèle et romanesque ; l'Italien, jaloux, fin et violent ; et enfin, l'on a exprimé, autant que le théâtre l'a pu permettre, la hauteur et la souveraineté des sultans, et l'emportement des sultanes. » Prenons les mêmes clichés, et poussons-les au noir : alors les fades adjectifs deviendront des injures, sans que le procédé change. En 1700, Daniel de Foe écrit un pamphlet politique à grand éclat, *The true-born Englishman* ; chaque pays reçoit son compliment, c'est facile :

Pride, the First Peer, and President of Hell,
To his share Spain, the largest province fell...

Lust chose the torrid zone of Italy,
Where Blood ferments in Rapes and Sodomy...

Drunkness, the darling favourite of Hell,
Chose Germany to rule...

Ungover'nd Passion settled first in France,
Where mankind lives in haste, and thrives by chance.
A dancing nation, fickle and untrue... [1]

Ils se sont si souvent affrontés, heurtés, tous ces frères ennemis ; ils se sont si souvent réconciliés, alliés, embrassés ; si longtemps ils ont vécu côte à côte, à travers tant de tourments et de misères, qu'ils croient se connaître ; et l'idée qu'ils se font l'un de l'autre jamais plus ne changera. — Quelle erreur ! Dans le ciel occidental, des constellations pâlissent, et d'autres se mettent à briller ; la lumière ne vient plus du même point. Ce qui change, ce ne sont pas seulement les frontières, rendues mouvantes par d'incessantes guerres ; ce sont les forces intellectuelles de l'Europe, ses composantes ; c'est la direction de son âme collective : non sans lutte et sans souffrance ; non sans une nouvelle révolution.

*
* *

L'hégémonie intellectuelle avait toujours été un bien de famille ; elle ne sortait pas de la latinité. L'Italie l'avait exercée au temps de la Renaissance ; puis l'Espagne avait eu son siècle d'or ; et la France, enfin, venait de recueillir l'héritage. L'idée que les barbares du nord fussent capables de rivaliser avec ces reines aurait paru imperti-

1. *Orgueil, le premier Pair, et le Président de l'Enfer*
*Pour sa part eut l'Espagne, la plus vaste province...*

*Luxure choisit la zone torride de l'Italie,*
*Où le sang fermente en viols et en sodomies...*

*L'ivrognerie, la chère favorite de l'Enfer,*
*Prit sous sa loi la Germanie...*

*La Passion sans frein s'établit d'abord en France,*
*Où les gens vivent dans la hâte, et prospèrent par chance :*
*Nation de danseurs, volage et menteuse...*

nente et ridicule ; qu'avaient-ils à offrir ? le monstrueux Shakespeare ? ou bien, du côté de l'Allemagne, des poètes grossiers et gothiques ? Ces gens-là ne comptaient pas. Se disputant entre elles, ombrageuses et chicanières tant qu'on voudra, l'Italie, l'Espagne et la France n'en avaient pas moins des prétentions souveraines, toutes les trois filles de Rome.

Seulement, l'Espagne avait cessé de rayonner. Non qu'elle ne projetât sur l'Europe quelques-unes de ses lumières éternelles ; mais c'est une dure tâche, pour une nation, que de conserver le premier rang ; il faut qu'elle ne se fatigue pas, qu'elle ne s'épuise pas, que sans cesse elle renouvelle et exporte sa gloire. Or l'Espagne ne vivait plus dans le présent ; les trente dernières années du XVII^e^ siècle, comme d'ailleurs les trente premières du XVIII^e^, sont presque vides ; dans son histoire intellectuelle, jamais comme en ce temps-là, a dit Ortega y Gasset, son cœur n'a battu au ralenti. Elle se repliait sur elle-même ; elle demeurait apathique et superbe. On la visitait encore, mais les voyageurs ne dissimulaient pas leur dédain ; ils critiquaient les défauts d'un peuple superstitieux et d'une cour ignorante, dissertaient sur la décadence du commerce, raillaient la paresse et la vanité des habitants ; en fait de littérature ils donnaient des exemples de son style enflé et précieux, de ses pièces irrégulières et baroques, scandale des connaisseurs. On commençait même à dire que non seulement l'Espagne avait perdu sa force et son pouvoir, mais qu'encore elle était infidèle à son génie : son romanesque, sa fierté, son point d'honneur, son amour de la justice, son désintéressement parfait, toutes ces qualités qui lui appartenaient en propre. Cervantes les avait tournées en ridicule dans son *Don Quichotte* ; et les Espagnols, ayant applaudi Cervantes, s'étaient démentis, s'étaient trahis. Absurde idée ; mais il n'en faut pas d'autres, pour que des peuples en concurrence portent sur leurs voisins affaiblis un jugement décisif.

L'Italie restait autrement vivace, autrement souple

aussi, et capable de changer le caractère de sa production, cherchant dans d'autres domaines, dans la science, une gloire que les lettres ne lui procuraient plus. Elle agissait au dehors par le souvenir de Rome : à aucun moment de son histoire elle n'a cessé de l'invoquer, lui confiant ses espérances. Elle agissait par son langage doux et sonore, qui continuait à s'apprendre, langage de la musique, langage de l'amour. Elle agissait par ses chanteurs, ses danseurs, ses librettistes, ses musiciens : son opéra faisait les délices du monde civilisé. Elle agissait à l'est plus qu'à l'ouest, sur la rive dalmate, en Autriche, en Pologne. Ce n'étaient pas là, somme toute, des avantages méprisables. Mais on était arrivé à une époque où l'on demandait de la pensée : et elle n'en fournissait plus. Elle déclinait. Que de voyageurs la parcouraient encore ! Pour ne citer que les plus connus : Gilbert Burnet ; Misson, huguenot réfugié, qui accompagnait un jeune seigneur dans son *grand tour* ; William Bromley ; Montfaucon et Dom Briois son confrère ; Addison. De leurs notes, de leurs lettres, de leurs récits, que ressort-il, sinon une admiration continue pour tout ce qui est antique, et un dédain progressif pour tout ce qui est vivant ? sinon le déclassement politique, moral, intellectuel, d'une Italie qui devient, sous leurs yeux, la terre des orangers et des ruines, la terre des morts ?

C'est l'heure de la France. Pendant quarante ans au moins, elle dirige la politique européenne ; amis et ennemis constatent, comme dira plus tard Horace Walpole, « les progrès étonnants que son pouvoir a faits, depuis le traité de Munster en 1648, jusqu'à la Révolution arrivée en Angleterre, et aux premiers commencements de la grande Alliance en 1689 » : cette ascension, cette force, cette gloire, sont le signe d'une intense vitalité. La France est une personne morale ; sa volonté d'unité, sa volonté d'expansion, se succèdent en vertu d'une logique qui devient de plus en plus consciente. Unie, ses ardeurs ne sont pas éteintes, mais dirigées ; elle est prête à déployer au dehors une énergie qui de longtemps ne déviera plus. Son roi est tout disposé à

l'action, au rayonnement ; il sera la lumière, voire même le soleil ; il construit un système solaire, dont Versailles est le centre, et dont il veut que les peuples européens soient les satellites : il représente « un effort systématique pour établir la beauté d'un ordre intellectuel dans le monde. »[1]

La France est richement peuplée ; semée de villes et de villages, guerrière, fourmillant d'une noblesse toujours en état de porter les armes ; ses habitants sont enjoués, vifs, souples, et pleins d'agrément ; actifs, habiles, capables de réussir en toutes entreprises, surtout dans celles qui demandent plus de pénétration d'esprit que de longue application ; au reste, inconstants, légers, et se faisant gloire de leurs débauches : jusque-là même qu'il s'en trouve parmi eux qui s'en vantent quelquefois, bien qu'ils n'y aient point de part... Tel est le cliché, qui ne laisse pas de contenir quelques vérités à l'épreuve du temps. Mais voici que l'idée d'une prodigieuse réussite s'ajoute à ces traits pour leur conférer un éclat nouveau. En France règnent la politesse, la courtoisie, la culture, la douceur de vivre. En France se donnent rendez-vous les étrangers de qualité, qui arrivent de tous les pays d'Europe pour se former dans les Académies ou pour se polir à la cour ; séduits par les manières françaises, ces étrangers se mettent à l'école, à l'école du raffinement. Paris, par ce concours même, prend le premier rang parmi toutes les villes. Son charme est fait de liberté et d'aisance ; à Paris, personne ne vous demande compte de vos actions : vous voulez changer de vie, vous n'avez qu'à changer de quartier. Si quelqu'un s'avise d'y paraître aujourd'hui tout couvert d'or, et demain habillé de bure, qui s'en occupe ? On y trouve tout ce qu'on peut demander, et sur-le-champ. Le monde ne fournit aucune invention pour mieux goûter les plaisirs de la vie qu'aussitôt elle n'y soit en usage. Rome, jadis, s'élevait au-dessus de toutes les cités du monde : maintenant, c'est Paris.

1. Salvador DE MADARIAGA, *Englishmen, Frenchmen, Spaniards*, London, 1928, Ed. espagnole, 1929. Ed. française, 1931.

Tandis que les anciennes rivales semblent épuisées, la France produit le miracle d'une profusion continue de chefs-d'œuvre : et non pas de ceux qu'un pays consacre tels, pour se consoler ; mais de chefs-d'œuvre adoptés par l'univers. Après les Descartes, les Corneille, paraissent les Molière, les Racine, les La Fontaine, les Bossuet ; et cette génération-là n'est pas tout à fait passée, que les Massillon, les Regnard, les Lesage viennent la soutenir. Cette production dure trois quarts de siècle. En même temps qu'on réimprime les tragédies, les comédies, les fables, les sermons d'auteurs vite devenus classiques, d'autres livres se publient, qui s'ajoutent à la masse pour augmenter sa puissance et accélérer son mouvement : comment un tel apport ne couvrirait-il pas l'Europe ? Ainsi la tradition de la suprématie se prolonge et s'affirme de jour en jour. Qu'on suppute la force de propagation des plus grands auteurs ; qu'on ajoute la foule de ceux qui suivaient ces illustres ; qu'on ajoute encore ceux du troisième et du quatrième ordre, menue monnaie dont nous avons oublié l'effigie, mais qui se répandait et circulait partout, les Bouhours, les Rapin, les Fleury, et tant d'autres : alors nous pourrons imaginer l'étendue, la profondeur, et la multiplicité de notre action. [1]

Tant et tant que pour l'aristocratie intellectuelle de l'Europe, les traductions ne sont même plus nécessaires, et que le français tend à devenir la langue universelle. C'est ce que dit Guy Miège, Génevois établi à Londres, qui publie un dictionnaire français-anglais et anglais-français parce que « la langue française est dans un certain sens en train de devenir universelle » ; c'est ce que dit Gregorio Leti, qui, à Amsterdam, traduit en français sa *Vie de Cromwell* : en français, « parce que la langue française est devenue, en ce siècle, la plus généralement connue par toute l'Europe : soit que la grandeur de la France l'ait rendue plus florissante, comme on vit autrefois que la puissance des Romains

1. Nous verrons plus loin, IVe Partie, ch. II, les restrictions qu'il convient d'apporter, suivant les divers pays, aux effets de cette influence.

répandit leur langage par tout l'univers ; soit que la langue française, cultivée comme elle l'est, ait des beautés particulières, dans la netteté sans affectation que l'on y remarque ». Mais de tous les témoignages qu'il serait facile d'accumuler ici, aucun sans doute n'est plus significatif que celui de Bayle : « La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe, et une langue que l'on pourrait appeler transcendantelle, par la même raison qui oblige les philosophes à donner ce titre aux natures qui se répandent et se promènent dans toutes les catégories... » [1]

Les livres, le langage, les mœurs aussi, et l'appareil de la vie. Dans la salle d'études de ce château qui veut imiter Versailles, appliqué à diriger l'éducation du jeune seigneur, vous trouverez un précepteur français. Les habits, les robes, les perruques, sont à la française. A qui demanderait-on des leçons de danse, sinon aux maîtres des élégances, au *French dancing master* qui dispute la place aux Italiens ? Descendez jusqu'aux cuisines ; vous y trouverez chefs et maîtres-queux qui accommodent les plats à la française, sommeliers qui débouchent des flacons de vins français. « On dirait qu'aujourd'hui, on ne peut plus faire un dîner, un souper de quelque qualité sans des vins qui viennent de l'étranger, qu'on apporte dans des fiasques de verre épais, que nous nommons bouteilles, pour appeler du mot français même le récipient... » — « Et nous, braves Italiens, singes ridicules, dit Muratori, nous nous hâtons de copier les métamorphoses françaises, et toutes les modes françaises, comme si elles venaient de la cour suprême de Jupiter. » [2] — Si nos ancêtres revenaient en ce monde, dit l'Allemand Thomasius, dans son *Discours sur l'imitation des Français* (1687), ils ne nous reconnaîtraient plus ; nous sommes des dégénérés, des bâtards. Aujourd'hui, tout doit

1. *Nouvelles de la République des lettres*, nov. 1685, art. 5.
2. D'après Giulio Natali, *Il Settecento*, Milano, 1929, P. 68 et sv.

être français chez nous : français les habits, les plats, le langage, françaises les mœurs, français les vices... [1]

Non seulement à l'italien, à l'espagnol, mais au latin, qui formait un des liens de la communauté européenne, le français se substitue. « Tout le monde veut savoir parler français ; on regarde cela comme une preuve de bonne éducation ; on s'étonne de l'entêtement qu'on a pour cette langue et cependant on n'en revient point ; il y a telle ville où, pour une école latine, on en peut bien compter dix ou douze de françaises ; on traduit partout les ouvrages des Anciens, et les savants commencent à craindre que le latin ne soit chassé de son ancienne possession... » [2] A toutes les causes qu'on a données de cet avènement, et qui sont toutes vraies : valeur intrinsèque de la langue, qualité de la pensée, soins jaloux d'un peuple qui considère les questions de grammaire et de vocabulaire comme capitales, et qui, seul au monde, possède une institution d'État pour veiller sur l'usage des mots, l'Académie ; à toutes ces raisons, profondes, subtiles, et justement analysées, ajoutons la demande même d'une Europe en voie de renouvellement. Le latin sent la scolastique, la théologie ; il a comme une odeur de passé ; il cesse peu à peu d'appartenir à la vie. Excellent instrument d'éducation, il ne suffit plus quand on sort des classes. Le français apparaît comme une nouvelle jeunesse de la civilisation : il modernise les qualités latines. Il est clair, il est solide, il est sûr : et il est vivant. La science, qui cherche à expliquer le monde autrement que par les causes efficientes, veut une autre expression que celle qui a contenté le Moyen Age. De même, si, en 1714, aux traités de Rastadt, le français devient la langue de la diplomatie, c'est que les diplomates ne se contentent plus, en 1714, de ce qui suffisait à la chancellerie du Saint Empire romain germanique. Même cet air de désinvolture et

1. Christian Thomasius, *Von Nachahmung der Franzosen, Nach den Ausgaben von 1687 und 1701*. Stuttgart, 1894.
2. *Nouvelles de la République des lettres*, août 1684, article 7.

de légèreté qu'on reproche aux Français, leur sert : ils sont comme dégagés d'un passé trop lourd. Les moralistes étrangers critiquent leurs manières, leur coquetterie, leur mondanité : ils ont beau dire, les Français sont *à la mode.* Ce gallicisme s'implante en Italie à la fin du XVII^e siècle en même temps qu'on expose aux vitrines des magasins des poupées vêtues à la mode de Paris, à la dernière mode du jour. Les Anglais ne l'emploient pas moins ; les dames arrangent leurs cheveux *as the mode is* ; les librairies recommandent *The à la mode secretary* ; Thomas Brown, dans *The Stage-Beaux tossed in a Blanket*, raille l'*Hypocrisie à la mode* ; Farquhar, dans *The constant couple*, oppose « the A la mode Londres » à « the A la mode France » ; Steele met au théâtre *The funeral, or Grief à la mode* ; et Addison nous donne dans le prologue qu'il écrit pour cette comédie, le secret de cet engouement :

Our author...
Two ladies errant has exposed to wiew :
The first a damsel, travelled in romance ;
The other more refined : she comes from France... [1]

C'est le cas particulier d'un mouvement général ; c'est une offre qui répond à une demande : et ainsi s'explique que la France domine, non par quelque rigueur, car la force serait impuissante à fonder un royaume durable dans le domaine de l'esprit ; mais par un consentement universel. Partout : en Espagne, et même dans les colonies espagnoles, jusqu'à Lima, où l'on joue en 1710 une adaptation de *Rodogune* et un décalque des *Femmes Savantes* ; en Hollande, où le génie local cherche en vain à se défendre par l'œuvre d'Antonides van der Goes ; en Pologne, où nous voyons l'influence italienne diminuer, et grandir l'influence française ; partout, notre langue résonne, nos œuvres sont

1. Notre auteur... — a mis en scène deux dames errantes ; — la première est une damoiselle, qui a voyagé en imagination ; — la seconde plus raffinée : elle vient de France...

représentées ou sont lues, notre esprit met sa marque sur les esprits.

Or, peu de temps après que la France a établi cet empire, une rivale apparaît ; et cette rivale, chose inouïe, est une puissance du nord.

*
* *

L'Angleterre contrecarrait d'abord la politique française. A la France, elle ne voulait laisser ni la mer, ni le continent ; elle luttait non seulement contre son hégémonie, mais même contre le principe d'autorité qui fondait le pouvoir royal. Un duel s'engage entre Louis XIV et Guillaume d'Orange, un duel entre deux héros symboliques. Lorsqu'en 1688 Guillaume d'Orange eut chassé Jacques II du royaume d'Angleterre, et accepté de régner à sa place sous le contrôle du Parlement, Louis XIV prit sous sa protection personnelle le fugitif, le logea magnifiquement à Saint-Germain-en-Laye, et défendit en sa personne le représentant du droit divin. Mais aussi, lorsqu'on eut longuement combattu, lorsque la France dut céder à la coalition, et qu'en 1697 on signa la paix à Ryswick, quelle humiliation pour le grand Roi ! Il dut reconnaître le pouvoir de son adversaire, l'admettre, le légitimer, par son consentement ; et trahir la cause de Jacques II, son cousin, son frère.

Quel était donc ce peuple qui imposait ainsi sa volonté à l'Europe, et qui infligeait à la France, en une seule fois, plus d'humiliations qu'elle n'en avait reçu durant cinquante années ? Toute l'opinion française se passionnait, depuis la cour jusqu'à la canaille, s'il est vrai que sous le décor majestueux d'*Athalie*, on retrouve la Révolution d'Angleterre ; et puisqu'aussi bien on chantait à Dijon, en 1709, une chanson comme celle-ci :

Le grand-père est un fanfaron,
Le fils un imbécile,
Le petit-fils un grand poltron,
Ah ! la belle famille !

Que je vous plains, peuples français,
Soumis à cet empire !
Faites ce qu'ont fait les Anglais,
C'est assez vous le dire.....

Au début de son renouveau, ce peuple puissant et tenace ne paraissait pas très doué pour les lettres. Comme Louis XIV demandait à son ambassadeur à Londres de lui dire quels étaient les artistes et les écrivains d'Angleterre, l'ambassadeur répondait que les lettres et les sciences abandonnent quelquefois un pays pour en aller honorer un autre à son tour ; que présentement, elles avaient passé en France ; que s'il en restait quelques vestiges en Angleterre, ce n'était que dans la mémoire de Bacon, de Bucanan ; et d'un Miltonius qui s'était rendu plus infâme par ses dangereux écrits que les bourreaux et les assassins de leurs rois.

Mais bientôt, on devait concéder aux Anglais un privilège : celui de penser. Et ici encore, l'opposition naissait : à la France, l'art de vivre en société, la conversation, les belles manières, les raffinements de l'esprit. A l'Angleterre, la force individuelle, la profondeur et l'audace de la recherche, la libre réflexion. Si cette dernière n'avait eu que des écrivains faciles, que les auteurs de comédies vives et dissolues qui prolongeaient sur le théâtre les mœurs de la Restauration, Wycherley, Congreve, Vanbrugh ou Farquhar, elle aurait dû se contenter d'une place de suivante : car elle imitait la France, et cyniquement, elle pillait ses auteurs. Mais voici quelle débattait publiquement de plus hautes questions que celle de savoir comment il faut conduire une intrigue amoureuse, ou peindre le caractère d'un débauché. Loin d'écarter les problèmes religieux en les tenant pour réglés, elle ne cessait d'opposer les différentes manières que l'homme peut avoir de comprendre ses rapports avec la divinité : mysticisme puritain d'un Bunyan, conformisme éclairé d'un Clarke, d'un Tillotson, déisme déchaîné d'un Toland. Avec Locke, elle élaborait une nouvelle philosophie. Avec Newton, elle opérait une révolution dans

la science : les *Philosophiae naturalis principia mathematica* sont de 1687. D'où la force vitale que l'Angleterre représentait, et que l'on admirait même en France :

Les Anglais pensent profondément ;
Leur esprit, en cela, suit leur tempérament ;
Creusant dans les sujets, et forts d'expériences,
Ils étendent partout l'empire des sciences... [1]

Enfin, ils osèrent, avec l'aide du temps, revendiquer la gloire des lettres : et dès lors, l'empire de l'esprit fut décidément divisé. Lorsqu'à la mort de Dryden, en 1700, ils pensèrent avoir perdu leur seul grand poète, voici qu'ils connurent un prodigieux renouveau. Si on leur demandait des philosophes, ils répondaient : Cudworth, Berkeley ; des moralistes : Addison, Seele, Arbuthnot, Shaftesbury ; des érudits : Bentley ; des poètes : Pope, Gay, Prior ; un génie capable d'exceller dans tous les genres : Swift : à ne parler que des plus grands. Ils sentaient si vivement le prix de cette richesse, qu'ils honoraient, qu'ils comblaient de faveurs leurs écrivains et leurs savants : les savants et les écrivains français, à présent, enviaient les Anglais ; les rôles étaient changés. Elle était arrivée, l'époque du triomphe, l'époque où la plante vigoureuse, longtemps travaillée par la sève, donnait enfin sa suprême fleur.

On sent, chez les historiens de la littérature anglaise, une émotion rétrospective, quand ils abordent le récit de ces grandes années. En 1702, écrivait Edmund Gosse, « la reine Anne monte sur le trône, et sous son règne si court, il y eut une brillante renaissance des lettres anglaises, entre les mains d'un groupe d'hommes de talent et d'originalité peu ordinaires. Entre 1711 et 1714, toute une floraison d'œuvres importantes, en prose et en vers, jaillit presque simultanément des presses de Londres. Ce fut comme si un nuage, obscurcissant depuis longtemps les cieux, eût été balayé par

1. La Fontaine, *Fables*, livre XII (1694). *Le renard et les raisins.*

le vent, et eût révélé quelque splendide constellation. En 1702, aucun pays d'Europe n'était, plus que l'Angleterre, dans un triste état de vide intellectuel ; en 1712, la France elle-même n'aurait pas pu se comparer à sa voisine par la qualité et la quantité de ses productions. » Année 1713 : prodigieuse année ! « Le petit volume de dialogues que Berkeley publia sous le titre de *Hylas et Philonoüs* appartient à l'*annus mirabilis*, 1713, quand Pope, Swift, Arbuthnot, Addison, Steele, étaient tous au plus haut point de leur génie, et que l'Angleterre offrait tout à coup un groupe de talents littéraires si brillants qu'il ne fut égalé ou approché nulle part en Europe. »

C'en était fait ; du nord venait la lumière ; le nord avait le droit de s'opposer glorieusement au midi ; et l'on pourrait appliquer aux produits de l'esprit la revendication d'un poète du temps :

> What fine things else you in South can have,
> Our North can show as good, if not the same... [1]

Et comme ils étaient orgueilleux de leur victoire, ces Anglais arrivés au premier rang ! Ils se retournaient pour voir le chemin parcouru, et disaient que d'une situation quasi désespérée, menacés dans leur liberté, leur religion, leur sol même, par le plus puissant des rois, en peu de temps les affaires de l'Europe avaient pris une face si nouvelle, que, grâce au ciel, les méchants avaient été abattus et les justes exaltés : les justes, c'étaient eux. Ils vantaient leur philosophie, leur littérature, tout leur être. En ces années commence un mouvement dont les conséquences se font sentir jusqu'à nos jours. Qui croirait, en effet, que dès 1713, on oppose la langue anglaise au français ? « La langue anglaise, rivale de la grecque et de la latine, est également fer-

1. John Rawlet, *An account of my life in the North*. Dans les *Poetick Miscellanies*, London, 1687. « Toutes les belles choses que vous pouvez avoir dans le sud — Notre nord peut en montrer d'équivalentes, sinon les mêmes... »

tile et énergique, et ennemie de toute contrainte (de même que la nation qui la parle), elle se permet tout ce qui peut contribuer à la beauté et à la noblesse de l'expression ; au lieu que la française, énervée et appauvrie par le raffinement, toujours timide et toujours esclave des règles et des usages, ne se donne presque jamais la moindre liberté et n'admet point d'heureuses témérités... »[1]

*
* *

Pour que cette force vive s'épanche et agisse à son tour, bien des conditions doivent être remplies. Il faut d'abord, semble-t-il, qu'aux vieux clichés se substitue une image plus réelle et plus séduisante. Les gens de qualité se rendaient volontiers à Paris ; mais qui s'avisait d'aller visiter Londres ? Or, à partir de 1660 commença la période active du voyage d'Angleterre. Les obstacles étaient nombreux : des mœurs que l'on croyait barbares, une langue incompréhensible, et avant toutes choses, pour arriver là-bas, cette rude mer qu'il fallait franchir et qui épouvantait les cœurs : on connaît l'histoire du bon abbé normand qui se rendit à Cherbourg pour risquer la traversée, et qui, à la vue des vagues, abandonna l'expédition et rentra chez lui. Les habitants des villes côtières, plus aguerris, donnèrent l'exemple ; partirent aussi des gentilshommes qui se rendirent à la cour des Stuarts, des savants, des lettrés, et même de simples curieux. Le bateau, la douane, les voitures de poste et les auberges, perfides aux arrivants ; la route, les champs, et les gazons les plus beaux du monde ; Londres et ses curiosités, la Tamise couverte de vaisseaux, Westminster, la Tour ; les mœurs bizarres des Anglais, la façon dont ils mangeaient, dont ils buvaient, l'étrange façon qu'ils

1. Abel Boyer, *Préface* à la traduction du *Caton* d'Addison, 1713.

avaient de s'amuser, violemment, tristement : les peines et les plaisirs de la découverte donnaient aux relations une allure discrètement héroïque. Bref, en 1715, on commençait à voir l'Angleterre ; les générations successives n'auront plus la peine de tracer l'esquisse ; il leur suffira de retoucher, de reprendre sans cesse un tableau qui désormais a pris place dans la galerie des nations.

* * *

Bientôt elles essaimeront en Allemagne les idées anglaises. Quand la maison de Hanovre deviendra souveraine en Angleterre, les deux pays seront liés par la politique. Ils sont liés, au moins en partie, par la religion protestante, par une commune haine contre le papisme, par une commune protestation contre Rome. En 1697, un professeur de Tubingen, André Adam Hochstetter, exalte dans un discours latin l'utilité du voyage en Angleterre : *Oratio de utilitate peregrinationis anglicanæ.* Je ne vanterai pas, dit l'orateur, la fertilité de l'Angleterre ; je ne vanterai pas les curiosités de Londres, la grande ville ; je parlerai, bien plutôt de sa science ; et davantage encore, de sa religion. « Qui parmi nous ignore avec quel courage viril, sous le règne de Jacques II, des hommes d'élite se sont opposés aux émissaires de la synagogue romaine, et ont défendu une cause qu'ils ont en commun avec nous ? » Suivra la philosophie avec Locke. Suivra la littérature. L'effet le plus certain de la pensée anglaise sur la pensée allemande sera de détacher celle-ci des modèles français, trop différents de son essence profonde ; de lui fournir des modèles plus voisins, plus familiers ; de l'aider à se dégager, jusqu'à ce qu'elle soit arrivée à la forme originale. Au cours du XVIIIe siècle, on verra se manifester, sur la terre allemande, les conséquences de l'avènement de l'Angleterre : la rebellion contre l'hégémonie française ; et contre celle-ci, une ligue du nord.

Mais pour atteindre les pays du midi, quelle route suivre ? Ils risquaient d'attendre longtemps, les livres parus à Londres ; car la langue anglaise était ignorée sur le continent ; rares étaient les Latins capables de la lire, plus rares encore ceux qui la parlaient. Le rythme de la diffusion n'aurait pu être accéléré que par quelque prodigieuse aventure. Par exemple : l'anglais se serait servi du français lui-même, partout connu ; le français se serait chargé de répandre les trésors cachés dans l'Ile. « Ce serait dommage que de si excellents ouvrages fussent enfermés dans les bornes étroites des Iles Britanniques. Quelque belle que soit la langue anglaise, la française a ce grand avantage sur elle qu'elle est comme la langue de communication entre presque toutes les nations de l'Europe. On peut en effet dire de la langue française comparée avec l'anglaise par rapport à l'étendue ce que Cicéron dit du grec et du latin de son temps dans le *Pro Archia* : « graeca leguntur in omnibus gentibus ; latina suis finibus, exiguis sane, continentur... »[1] Juste à point, une équipe de traducteurs se serait formée ; des Français en grand nombre seraient venus s'établir à Londres; industrieux, cultivés, ils auraient pris contact avec la littérature anglaise, se seraient intéressés à elle, auraient choisi et publié ses meilleurs ouvrages, à la fois pour gagner leur vie et pour témoigner leur reconnaissance au pays qui les accueillait. Certes, il eût été impossible de trouver un moyen de diffusion plus rapide : mais en rêve...

Ce fut pourtant ce qui advint, lorsque la persécution religieuse chassa de France pasteurs, professeurs, écrivains, les obligea de se réfugier à Londres, et fit d'eux les interprètes de la pensée anglaise. Dans la réalité, tout ne se passa pas de cette façon schématique ; déjà il y avait eu des approches, des préparations ; rien ne se fit *ex abrupto*. En outre, les exilés ne travaillèrent pas moins à étendre en

1. Extrait de l'*Avertissement* mis par Ricotier en tête de sa traduction de S. Clarke, *De l'existence et des attributs de Dieu*, Amsterdam, 1717.

Angleterre la connaissance de la littérature française, qu'à exporter la littérature anglaise en Europe. Reste qu'un des effets les moins attendus de la Révocation de l'Édit de Nantes fut de pourvoir l'Angleterre de toute une tribu d'intermédiaires, qui hâtèrent singulièrement la diffusion de ses œuvres et l'extension de son pouvoir : à la veille de son renouveau, elle eut à sa disposition les hérauts qui allaient annoncer sa gloire au monde civilisé.

Que furent-ils ? Non pas des génies ; mais des esprits curieux, des esprits actifs ; des caractères vigoureux, qui acceptèrent virilement la grande aventure de l'exil, et ne se contentèrent pas du pain qui nourrit le corps. Des amis de la nouveauté... Abel Boyer, qui commence ses études à l'Académie protestante de Puylaurens, a dix-neuf ans lorsque Louis XIV révoque l'Édit de Nantes ; il passe en Hollande, arrive en Angleterre en 1689, et se fait précepteur pour vivre. Il publie des traductions du français, des ouvrages scolaires, et, en 1702, ce Dictionnaire royal que des générations entières consulteront, et qui, utile aux Anglais, chez les Français, deviendra classique. Il traduira le *Caton* d'Addison, qui représentera sur le continent le chef-d'œuvre de la tragédie britannique ; il deviendra l'annaliste presque officiel de l'Angleterre ; il sera mêlé aux querelles littéraires du temps, et mourra paisiblement, après mille traverses, dans une maison que, comme un bon bourgeois de Londres, il s'est fait bâtir à Chelsea. — Fils de pasteur, Pierre des Maizeaux passe en Suisse au moment de la persécution contre les protestants, étudie la théologie à Berne, à Genève : son père souhaite qu'il devienne « son successeur fidèle pour réédifier les murailles de Jérusalem abattues ». Il cherche fortune en Hollande, où il fait la connaissance de Pierre Bayle : celui-ci n'est pas un bon professeur d'orthodoxie. Aussi des Maizeaux ne sera-t-il point pasteur, mais homme de lettres, et libéré. Il passe en Angleterre : la Suisse, la Hollande, l'Angleterre, que de réfugiés ont suivi cette route ! Parce qu'entre autres travaux, il a édité Saint-Évremond

et Bayle, qu'il a été l'ami de Shaftesbury, de Toland, de Collins, qu'il a publié des pièces détachées de Locke, de Toland, étudié à Chillingworth, qu'il a réuni les textes d'un débat essentiel entre Leibniz, Clarke, Newton, sur la philosophie, sur la religion, sur la science, et qu'enfin siégeant dans les cafés, collaborant aux gazettes, écrivant nombre de lettres, fournissant des places aux quémandeurs, trouvant des ressources pour les désemparés, il fut au carrefour de tous les chemins où passaient non seulement les idées, mais les hommes : pour toutes ces raisons, il représente l'échange, avec ce qu'il a de fébrile, d'aventureux, d'inquiétant, et aussi d'utile et d'infiniment fécond dans la vie de l'esprit.

Avec Pierre Coste, nous arrivons sans doute au sommet de la hiérarchie de ces bons ouvriers. Pierre Coste, né à Uzès en 1668, destiné à la carrière ecclésiastique, est envoyé à l'Académie de Genève : ses études terminées, on aurait fait de lui un professeur ou un pasteur, quelque part dans les Cévennes ; il aurait célébré le culte et sermonné les fidèles ; il serait mort dans son étroit horizon. La Révocation de l'Édit de Nantes l'empêche de rentrer en France ; il devient errant. On le voit aux Universités de Lausanne, de Zurich, de Leyde ; il est reçu proposant par le synode de l'église Wallonne d'Amsterdam, en 1690. Après quoi il entre dans une imprimerie comme correcteur d'épreuves ; en 1697, il passe en Angleterre ; et sa place dans l'histoire des idées est désormais fixée. Il sera précepteur dans d'illustres familles, et parcourra l'Europe avec les élèves choisis qu'il dirigera dans leur *grand tour*. Il sera membre de la Société royale de Londres ; il publiera des discours philosophiques, des traités d'histoire ; il éditera La Bruyère, Montaigne, La Fontaine. Il traduira du grec, Xénophon ; de l'italien, Gregorio Leti, Redi ; mais surtout, il traduira de l'anglais : l'*Essai sur l'usage de la raillerie* de Shaftesbury ; le *Traité d'optique* de Newton. Newton ; Shaftesbury ; contribuer à faire connaître ces grands hommes en France, et par la France dans toute la latinité, ce serait une grande

tâche. La sienne est encore plus belle. Car il est l'interprète de Locke. Attentif, passionné, il met en français l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* et ouvre à l'Europe l'accès de la philosophie anglaise. « Les Français ont autant d'obligations à M. Coste, que les Anglais en ont à Locke... » [1]

Puisque nous ne pouvons nous retenir, en suivant le cheminement des idées, de nous émerveiller quelquefois de leurs routes imprévues, étonnons-nous encore de la promptitude, de la facilité avec laquelle la France accepte le rôle que les circonstances lui imposent. Cette puissance qui paraît au nord, et qui menace son hégémonie, non seulement elle l'accepte, mais elle la sert. A sa propre activité créatrice, elle ajoute une activité nouvelle : elle va introduire les valeurs nordiques sur les marchés latins. Empressée elle jouera le rôle d'introductrice de la pensée britannique, auprès de sa clientèle italienne, espagnole, portugaise. Quelquefois même, elle s'interposera entre le nord et le nord, de telle sorte qu'une œuvre venue de Londres passera par Paris avant d'aller franchir le Rhin. Mais, beaucoup plus souvent, elle transmettra non seulement ses productions, mais les productions anglaises, et ensuite les productions germaniques, à Rome, à Madrid, à Lisbonne. Elle les transmettra, non pas comme un simple courrier, indifférent à ce qu'il transporte ; au contraire, elle fera leur toilette ; elle les accommodera « aux usages communs de l'Europe » : c'est-à-dire au goût qui règne en Europe par son fait, au goût français. Ces Anglais ne sont pas clairs, il faut les décanter ; ils n'obéissent pas aux lois de la logique formelle, il faut introduire de l'ordre dans leurs idées ; ils sont diffus, il faut les abréger ; ils sont grossiers, il faut les affiner. Elle se met à l'œuvre, change, coupe, retaille les habits, met sur les visages de la poudre et du rouge. Les personnages qu'elle présente au monde, après son travail sont encore exotiques, mais à peine : juste assez pour plaire

1. d'Argens, *Lettres morales*, l. XXIII.

sans effaroucher. Elle connaît ses mérites ; elle connaît le goût de son public et dès lors elle prend en mains, avec ses propres intérêts, ceux de l'Angleterre et ceux de l'Europe. Les traducteurs qu'elle emploie se haussent en dignité ; leur tâche n'est plus celle d'un simple manœuvre qui vise à la fidélité servile ; ils deviennent des créateurs, en second ; à tout le moins des plénipotentiaires. « Toutes les fois que je n'ai pas bien compris une pensée en anglais, parce qu'elle renfermait quelque rapport douteux (car les Anglais ne sont pas si scrupuleux que nous sur cet article), j'ai tâché, après l'avoir comprise, de la déterminer si nettement en français, qu'on ne pût éviter de l'entendre. C'est principalement par la netteté que la langue française emporte le prix sur toutes les autres langues... Sur quoi il me vient dans l'esprit qu'on pourrait comparer un traducteur avec un plénipotentiaire. La comparaison est magnifique, et je crains bien qu'on me reproche de faire un peu trop valoir un métier qui n'est pas en grand crédit dans le monde. Quoi qu'il en soit, il me semble que le traducteur et le plénipotentiaire ne sauraient bien profiter de tous leurs avantages, si leurs pouvoirs sont trop limités... »[1] — La France, intermédiaire entre la pensée anglaise et les pays latins : c'est encore un courant qui prend ici naissance, pour traverser tout le XVIII^e^ sicle, et au delà.

*
* *

Des vaisseaux qui viennent débarquer leurs marchandises jusqu'au centre de la ville, tant il est vrai que la ville tout entière n'est qu'un vaste port ; des édifices somptueux, la Bourse, la Banque, l'Hôtel de la Compagnie des Indes ; des maisons cossues le long des canaux ; une activité réglée, un air de richesse ; ni mendiants ni pauvres, des commerçants solides, des bourgeois fleuris : c'est Amsterdam, telle

1. Pierre Coste, *Avertissement* de la traduction de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain*, Amsterdam, 1700.

que se la représentent les étrangers. Pour eux, la Hollande est une terre de délices :

Je vois régner sur ces rivages
L'innocence et la liberté.
Que d'objets dans ce paysage,
Malgré leur contrariété,
M'étonnent par leur assemblage !
Abondance et frugalité,
Autorité sans esclavage,
Richesses sans libertinage,
Noblesse, charges, sans fierté :
Mon choix est fait... [1]

La Hollande est prospère et puissante. Si, en matière de commerce, elle a l'Angleterre pour concurrente ; si, après 1688, elle tend à devenir la chaloupe attachée au vaisseau de haut bord ; si elle perd peu à peu l'esprit belliqueux, l'esprit d'aventure qui avaient fait d'elle une grande puissance maritime et coloniale, ce changement ne veut pas dire qu'elle soit appauvrie ; elle jouit de son opulence. Elle a d'ailleurs un autre moyen de faire rentrer l'or et l'argent dans ses coffres : la banque. Elle offre le premier modèle d'un état capitaliste ; et la finance continue à l'enrichir.

Par cet afflux et ce reflux de richesses, elle est naturellement médiatrice. Elle est médiatrice en politique, puisqu'elle a besoin d'une Europe équilibrée, d'une Europe pacifique. Et de même, elle offre aux religions une terre d'asile. Celui qui met son zèle à convertir le Juif est un bon chrétien, mais pas un bon négociant. La Hollande favorise la liberté de conscience, d'abord parce qu'elle a longtemps subi persécution pour sa croyance, et que son histoire est celle d'une lutte héroïque en faveur de l'indépendance de l'esprit ; ensuite parce qu'il n'est ni négoce, ni banque possible, si l'on demande aux gens leur extrait de baptême. Donc elle tolère, à côté de ses temples, des églises et des synagogues. Cette tolérance n'est pas absolue ; les que-

1. Pièce attribuée à J.-B. Rousseau, et recueillie dans les *Œuvres de Chaulieu*, Ed. 1774, t. II, page 304.

relles des pasteurs obligent le pouvoir public à intervenir ; et celui-ci comme en aucun lieu de ce monde, combat les principes qui tendraient à le ruiner. Mais, même relative, cette liberté est rare et belle.

Médiatrice, la Hollande l'est encore par ses Universités. Autour de ses chaires se groupent des étudiants venus de l'est et de l'ouest, du nord et du midi, pour entendre des professeurs qui ne sont pas seulement Hollandais, mais Français, mais Allemands. Chez elle « se sont rencontrés les gens, les livres et les idées de différents pays ; et il s'y est fait des échanges spirituels comme il ne peut s'en rencontrer nulle part ailleurs à cette époque... Durant tout le XVII$^{e}$ siècle et pendant une grande partie du XVIII$^{e}$, des Anglais, des Français, des Écossais, des Danois, des Suédois, des Polonais et des Hongrois, mais un nombre bien plus grand de ressortissants de l'Empire ont fait leurs études à Leyde, Franeker, Groningue et Utrecht... » [1]

Quand arrive la Révocation de l'Édit de Nantes, la Hollande est prête. Déjà elle avait l'habitude, cette tolérante et bienveillante terre, de voir arriver les Anglais qui s'exilaient de leur pays, les royalistes sous Cromwell, les républicains sous Charles II ; au milieu de tant de troubles et de révolutions, chaque fois qu'un Anglais de marque avait des raisons de croire qu'il n'était plus en sûreté dans son pays, il gagnait la Hollande, qu'il s'appelât Shaftesbury, Locke ou Collins ; et il attendait en sécurité que fussent finis les mauvais jours. Aux environs de 1685, ce furent les huguenots français qui se présentèrent aux portes de ses villes ; et suivant sa coutume, elle les accueillit d'un cœur compatissant si nombreux qu'ils fussent. Elle s'ingénia, et sut leur trouver des places dans ses ateliers, dans son armée, dans ses écoles. Elle les admit au nombre des siens, parce qu'elle était elle-même protestante, parce qu'elle haïssait la politique de Louis XIV, et parce qu'elle était humaine.

1. J. Huizinga, *Du rôle d'intermédiaires joué par les Pays-Bas entre l'Europe occidentale et l'Europe centrale*. Centre européen de la fondation Carnegie, Bulletin n° 7, 1933.

Alors commença le temps de son grand rôle international. A une Europe qui cherchait l'expression de sa propre conscience, manquaient encore des journaux qui fussent vraiment européens ; en échange de la liberté et de l'hospitalité qu'elle leur offrait, généreuse, les huguenots français firent à la Hollande ce don magnifique. Plusieurs fois on avait essayé, jamais on n'avait réussi, pour des raisons diverses. Le *Journal des Savants*, doyen vénérable, malgré des efforts répétés pour entrer en contact avec la pensée étrangère, restait trop borné à la France ; les *Philosophical Transactions* se tournaient plus volontiers vers la science que vers la philosophie; le *Giornale dei Letterati* manquait de vitalité, d'envergure; les *Acta Eruditorum* de Leipzig étaient trop lourds: bref une place restait à prendre. Or voici qu'elles paraissaient maintenant, ces gazettes attendues ; elles paraissaient en Hollande. Au mois de mars 1683, les *Nouvelles de la République des lettres* de Pierre Bayle ; au mois de janvier 1686, la *Bibliothèque universelle et historique* de Jean Le Clerc ; au mois de septembre 1687, l'*Histoire des ouvrages des savants* de Basnage de Beauval. Trois journaux rédigés en français et qui cherchaient une clientèle européenne.

Ils ne furent pas longs à l'obtenir. Quel émoi parmi les auteurs, à l'idée qu'un journal allait leur dispenser ou leur refuser à son gré la gloire qui dépasse les frontières, la gloire qui vaut pour tous les pays, universelle ! Quel écrivain ne souhaita de s'entendre juger ? lequel ne remercia, s'il se crut loué suivant ses mérites ? lequel ne protesta, s'il se crut déprécié ? — « J'ai sujet de me plaindre, monsieur, de la manière peu honnête dont vous parlez de moi dans l'article des *Nouvelles de la République des Lettres* du mois de juillet, au *Supplément*... Ne violez pas le droit des gens ; gardez des mesures d'honnêteté dans vos *Nouvelles* ; observez les règles de la charité chrétienne... »[1] — Ou bien : « Tout le monde me demande mon ouvrage depuis ce que

1. L'abbé de Ville à Pierre Bayle. De Chambéry, le 31 août 1686. (Dans le *Choix de la correspondance inédite de Pierre Bayle*, publié par Emile Gigas, Copenhague, 1890).

vous en avez dit dans les *Nouvelles* de décembre ; il est déjà par avance dans l'estime de nos savants, qui sont persuadés que jamais homme n'a mieux su que vous pénétrer le fond d'un livre et lui donner son juste prix. »[1] — « Depuis que j'ai l'avantage de lire vos ouvrages, je les ai considérés comme un des temples les plus sacrés de l'immortalité, et où les places se doivent rechercher par de grands soins appuyés de beaucoup de mérite... » [2] Mais il n'y aura pas d'appel plus émouvant que celui qu'un jour, Vico adressera de Naples à Jean Le Clerc : à Naples on ne lui rend pas justice ; mais que Jean Le Clerc le veuille, et le nom de Vico sera connu par toute l'Europe. [3]

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière... A l'est aussi, des changements de valeur sont en train de s'opérer. La Pologne, fatiguée d'avoir tant combattu, d'avoir dépensé tant d'héroïsme, après la geste de Sobieski que toute l'Europe admire, s'absorbe dans des divisions intérieures. Elle avait enseigné à la Moscovie, longuement, fortement, la civilisation européenne : elle agissait sur sa rude voisine par sa littérature, par ses beaux-arts par sa science, par ses conceptions politiques : or la Moscovie va chercher d'autres modèles. Cependant la puissance de la Suède s'écroule, et Charles XII va terminer son épopée à Pultava. Ainsi de grands premiers rôles quittent le devant de la scène et d'autres prennent leur place. On apprend à Paris, et sans qu'on semble d'abord attacher une grande importance à cette nouvelle, que le 18 janvier 1701, à Kœnigsberg, l'électeur de Brandebourg, Frédéric III, a pris la couronne royale, et s'est fait appeler Frédéric Ier, roi de Prusse. Et chez les Moscovites, que se passe-t-il ? Un de ces grands ducs qu'ils nomment *czaar* en leur langue, de cette masse asiatique veut faire une force civilisée ; il demande des leçons à l'Allemagne, à la Hongrie, à la Hol-

1. François Bernier à Pierre Bayle. A Paris, 28 février 1686.
2. Denis Papin à Pierre Bayle, le 26 juin 1685.
3. E. Nicolini, *Due lettere inedite di G. B. Vico à Giovanni Le Clerc.* (*Rev. de litt. comparée*, t. IX, année 1929, p. 737.)

lande, à l'Angleterre et à la France ; si bien que, d'année en année, la Moscovie se transforme : changements dans les mœurs, dans les habitudes, dans les modes, dans la façon de se coiffer, dans la façon de se vêtir ; un voyageur hollandais, Cornelis Van Bruyn, perçoit si vivement ces modifications, qu'il se hâte de dessiner des costumes locaux afin d'en conserver le souvenir : « comme ce changement pourra effacer avec le temps jusqu'à la mémoire des anciens habillements du pays, j'ai peint sur la toile ceux des demoiselles... » Les vieilles nations s'étonnent, et admirent la stature colossale que prend Pierre le Grand, Empereur de toutes les Russies.

Mais l'avènement de ces deux grandes forces ne concerne encore que l'avenir : c'est plus tard que la Prusse et la Russie agiront dans l'ordre intellectuel. Pour le moment, le fait capital est celui-ci : l'hégémonie de l'esprit n'est plus exclusivement latine ; l'Angleterre demande à partager le pouvoir ; elle est consciente de sa valeur, proclame volontiers sa propre gloire, et même éprouve à l'égard des Portugais, des Espagnols, des Italiens, des Français, de tous ces Latins, un mépris qu'elle dissimule mal. Ce ne sont que des esclaves. « Quant à nous, Britanniques, nous avons, grâce au ciel, un plus juste sens du gouvernement, qui nous a été donné par tradition ancestrale. Nous possédons la notion de peuple et celle de constitution ; nous connaissons la structure du pouvoir législatif et du pouvoir exécutif... Les maximes que nous en tirons sont aussi évidentes que celles des mathématiques. Cette connaissance, qui va croissant, nous montre chaque jour davantage la valeur du sens commun en politique ; et ceci doit nécessairement nous amener à comprendre sa valeur dans la morale, qui en est le fondement. » [1] Ainsi Shaftesbury vante la politique anglaise. Cependant Addison exalte, par comparaison avec l'Italie, son sens de la liberté : que tu es belle, ô Italie !... Mais à quoi servent tous ces dons, les sourires de la nature et les

1. Shaftesbury, *Freedom of wit and humour* (1709), I, 3.

charmes de l'art, si l'oppression et la tyrannie règnent chez toi ? Les pauvres habitants regardent en vain l'orange qui se dore et le grain qui se gonfle, ils respirent en vain le parfum des myrtes : ils meurent de faim au milieu de leurs champs fertiles ; ils meurent de soif au milieu de leurs vignes... Liberté ! tu rends joyeuse la misère ; c'est toi qui donnes au soleil sa splendeur, et au jour son plaisir. La Liberté est la déesse de l'Angleterre, qui n'envie pas les avantages d'un climat plus humain, car elle devrait les payer trop cher ; la Liberté est sur ses rochers stériles. Que d'autres aiment les palais, les tableaux, les statues ; le soin de l'Angleterre est de veiller sur le destin de l'Europe, de menacer les rois présomptueux, d'écouter les prières de leurs voisins affligés...[1]

« Plus je vois les Anglais et plus je les admire ; généralement parlant ils nous passent en tout. »[2] Du moins ils comptent ; du moins ils affirment leur force ; du moins ils représentent un esprit nouveau. — Lequel ?

1. Addison, *A letter from Italy, to the right honourable Charles lord Halifax, in the year 1701.*
2. Daniel Larroque à Pierre Bayle, 12 juillet 1686.

*CHAPITRE IV*

# HÉTÉRODOXIE

C'était en 1678, Bossuet entrait en conférence avec le pasteur Claude ; Mme de Duras, hésitante encore entre le Protestantisme qu'elle allait quitter et le Catholicisme qu'elle voulait choisir, avait demandé ce débat ; et les deux apologistes, l'un en face de l'autre, combattaient pied à pied pour la possession d'une âme, et pour leur vérité, pour leur foi. Quand on en vint aux droits de la conscience individuelle, Bossuet pressa Claude : la liberté que réclament ces Messieurs de l'Église réformée, jusqu'où va-t-elle ? N'a-t-elle pas de limite ? Et donc, *un particulier, une femme, un ignorant, quel qu'il soit, peut croire, et doit croire, qu'il lui peut arriver d'entendre mieux la parole de Dieu que tout un Concile, fût-il assemblé des quatre parties du monde et du milieu, que tout le reste de l'Église* ? Claude répondit : *Oui il en va ainsi* [1].

1. Bossuet, *Conférence avec M. Claude, touchant l'infaillibilité de l'Église*, 1682. Dans la *Réponse au livre de Monsieur l'Évêque de Meaux, intitulé Conférence avec M. Claude*, Quévilly et Rouen, 1683 (p. 485 et sv.), le pasteur Claude s'explique dans les termes suivants : « Je commencerai par la proposition de ce Prélat, *que* selon nous *chaque particulier, pour ignorant qu'il soit, est obligé de croire qu'il peut mieux entendre la parole de Dieu que les Synodes les plus universels, et que toute l'Église ensemble.* Cette proposition peut être prise en deux sens, l'un, que chaque particulier, pour ignorant qu'il soit, est obligé de croire qu'il peut mieux entendre la parole de Dieu que les vrais Synodes les plus universels, composés de gens de bien, de personnes pieuses, sages et savantes, assemblées au nom de Jésus-Christ, et que tout le reste de la vraie Église ensemble. L'autre, que chaque particulier fidèle, que Dieu accompagne de son Saint-Esprit, est obligé de croire qu'il pourra mieux entendre la parole de Dieu que les faux Synodes les plus universels, qui seront composés de mondains, d'intéressés et d'hypocrites, c'est-à-dire de

L'éternel conflit entre l'autorité et la liberté, porté sur le terrain religieux, ce jour-là prit un tour aigu ; ce jour-là s'opposèrent violemment, cruellement, les principes entre lesquels les hommes ont à choisir pour diriger leur vie. Claude et Bossuet, champions de deux causes adverses, forts entre les forts, devant une âme en délibération sur son propre sort, devant la France, devant l'Europe, défendaient l'un le droit de penser sans contrainte, le droit d'examiner sans restriction, le droit de faire prévaloir les décisions d'une conscience individuelle sur le consentement général ; l'autre, la volonté de penser en commun, la joie austère d'obéir à une discipline une fois pour toutes acceptée, la nécessité de reconnaître une autorité pour continuer à vivre.

A cette date, Claude défendait une cause qui semblait près d'être vaincue, et Bossuet, une cause triomphante. L'hétérodoxie reculait ; le Luthéranisme allemand se desséchait, s'épuisait, se vulgarisait, de l'aveu même des plus éclairés d'entre les pasteurs ; le Protestantisme anglais semblait menacé, d'un côté par les catholiques amis des Stuarts, de l'autre par les dissidents de toute espèce ; l'offensive de la Contre-Réforme avait regagné une bonne partie de l'Europe centrale ; jamais les partisans par excellence de l'ordre et de la discipline, les Jésuites, n'avaient été plus puissants.

La France, le plus logique et comme le plus implacable de tous les pays quand il s'agit d'idées, s'enivra de ce goût d'unité parfaite. Un roi tout-puissant, qui a réduit le problème politique à un dogme simple, éprouve une gêne, une souffrance, a le sentiment d'une tâche non finie, aussi longtemps qu'une dissidence demeure au fond des cœurs, aussi longtemps qu'une minorité s'attache à une religion rebelle ; régler même la croyance, uniformiser même la foi, proscrire

gens à qui Dieu ne communique point son esprit, et mieux que tous les mondains ensemble, quoique faussement ils s'attribuent le nom d'Église. » Le premier sens, dit Claude, est une pure imputation que les protestants rejettent. Le second sens comporte une vérité si évidente que Bossuet n'en saurait tirer victoire.

le Protestantisme, ne laisser subsister qu'une seule Église dans un État enfin bien ordonné : tel fut le rêve de Louis XIV. Il tendit à réduire à néant la Religion prétendue réformée, d'abord par la controverse, par les conversions ; et peu à peu, par la force. On lui disait, et il croyait très volontiers, que la Réforme qui avait autrefois désolé la France par le fer et par le feu, était non seulement désarmée, abattue, humble, mais presque anéantie, languissante, et tendant à sa fin. Encore un effort à faire, écrivait le P. Maimbourg dans son *Histoire du Calvinisme*, et « le funeste embrasement qui a fait tant de ravage en France, et dont il ne reste aujourd'hui presque plus que la fumée, sera bientôt entièrement éteint. Et comme nous sommes tous unis dans la monarchie très chrétienne, par le lien d'une même loi qui nous oblige tous également à l'obéissance que nous devons rendre inviolablement à un seul roi que Dieu nous a donné, j'espère que nous le serons aussi par le lien d'une même foi. » La France donnant l'exemple, et la France étant le modèle de l'Europe, pourquoi ne pas penser que l'Angleterre reviendrait au Catholicisme à son tour ? Le P. Maimbourg entrevoyait déjà cette conversion ! « Il y a lieu d'espérer qu'un jour viendra, que Dieu dissipant par la force de la lumière de sa grâce les ténèbres qu'un funeste schisme, suivi de l'hérésie, a répandues depuis plus d'un siècle sur l'Angleterre, fera de nouveau briller aux yeux des Anglais le soleil de la vérité qui réunira tous les esprits dans la profession de cette même foi que saint Grégoire le Grand leur fit annoncer. » Ainsi, par la vertu du roi très glorieux et très chrétien, serait restituée la belle robe sans couture que portait le Christ ; ainsi serait assuré le triomphe de l'orthodoxie.

Lorsque au mois d'octobre 1685, Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes, il resta dans la logique de ses principes. Il fut seulement infidèle à l'esprit chrétien ; et il se trompa sur la nature de la conscience humaine. Celle-ci ne souffre pas violence ; c'est sa noblesse, c'est sa gloire. L'extrême oppression ne fait que la révolter. Ainsi peu de gestes furent-

ils plus décisifs, plus lourds de conséquences pour l'orientation de l'avenir. Dans la mesure où l'on peut s'arrêter à une date pour fixer les mouvements de la pensée, il est vrai de dire que 1685 marque l'aboutissement des effets victorieux de la Contre-Réforme ; après, c'est le reflux.

*
* *

Du dehors, en effet, quelle clameur s'éleva ! quels cris d'alarme ! La révolution anglaise de 1688 ne fut pas seulement politique, mais religieuse ; le triomphe de Guillaume d'Orange ne fut pas seulement celui du Parlement, mais encore celui de la Réforme ; on n'exalta pas seulement, dans sa personne, le défenseur des droits du peuple, mais le sauveur de la religion, le héros du Protestantisme. A tous les pays du nord, Louis XIV apparut comme l'ennemi par excellence, l'ennemi de la foi librement consentie. On répétait que son acte était la preuve manifeste, le symbole de son arbitraire, de son injustice, de sa brutalité, de sa violence, de son mépris des droits de la personne humaine ; ce Machiavel, cette Bête de l'Apocalypse, cet Antéchrist, non content de vouloir imposer au monde la force de ses armes, non satisfait de ses conquêtes et de ses hypocrites annexions, prétendait dominer les âmes, et substituer sa loi à l'appel divin ! Cette réprobation fut si forte, qu'elle s'étendit jusqu'au nouveau monde : Benjamin Franklin raconte que dans son enfance, à l'Old South Church de Philadelphie, il entendit flétrir « ce vieux maudit, persécuteur du peuple de Dieu, Louis XIV. »[1]

Et les Français chassés de France, quel ferment pour l'Europe protestante ! Ils prenaient l'univers à témoin des maux qu'on leur faisait souffrir. Pendant des années on les avait circonvenus, traqués ; et parce qu'ils avaient refusé d'être parjures, on les traitait en criminels. Sans parler

1. *Writings of B. Franklin*, éd. Smith, t. VI, pp. 86 et 87.

de Genève, de Berlin, ou de Budapest, le Refuge de Hollande, le Refuge d'Angleterre, qui comptaient des églises par dizaines et des fidèles par milliers, constituaient des forteresses d'opposition. Ils mettaient au service de la Réforme des forces multiples, ces rudes Français, ces Français inflexibles, dès longtemps formés à la résistance et au combat : le prestige de ceux qui souffrent pour leur foi l'évidence de l'injustice qu'ils avaient subie ; une force polémique ravivée ; le prosélitisme de leur race ; une exaspération sentimentale qui ne devait finir qu'avec leur existence et qu'ils légueraient encore à leurs descendants.

Comme elle a changé, la voix du pasteur Claude, après que Louis XIV a révoqué l'Édit ! Claude déclare que le temps est passé, où l'on pouvait opposer argument à argument, raison à raison, et où il n'était de triomphe que dans la bonne foi ; qu'on l'a trompé ; qu'on l'a arraché de son temple ; qu'on l'a forcé à prendre dans les vingt-quatre heures le chemin de l'exil. Affreux souvenirs ! Les dragons arrivaient, se saisissaient des avenues et des portes des villes, y mettaient des gardes, et puis avançaient l'épée à la main, en criant : « Tue ! Tue ! ou catholiques ! Parmi mille hurlements, et mille blasphèmes, ils pendaient les gens, hommes et femmes, par les cheveux, ou par les pieds, aux planchers des chambres, ou aux crochets des cheminées ; et ils les faisaient fumer avec des bottes de foin mouillé... Ils leur arrachaient les poils de la barbe et les cheveux de la tête, jusqu'à une entière dépilation. Ils les jetaient dans de grands feux qu'ils avaient allumés exprès, et ne les en retiraient que quand ils étaient à demi rôtis. Ils les attachaient sous les bras avec des cordes, et les plongeaient et replongeaient dans des puits, dont ils ne les ôtaient qu'après qu'ils avaient promis de changer de religion... » Le Roi de France ignore-t-il que la foi est une chose qui vient d'en haut et qui ne dépend pas de la politique humaine ? que les voies de la contrainte ne sont propres qu'à faire des athées ou des hypocrites, ou à exciter en ceux qui sont sincères une fermeté et une persévérance qui se met au-dessus des supplices ?

Ne comprend-il pas qu'en usant de tels procédés, il s'est mis hors la loi des États de l'Europe ? qu'en ayant scandaleusement violé la parole de ses prédécesseurs et la foi publique, on n'aura désormais confiance ni en ses promesses, ni en ses traités ? [1]

Beaucoup d'autres pasteurs, pleurant sur les rives de Babylone, jetèrent ainsi l'anathème ! Jacques Basnage, Jacques Saurin l'orateur, Élie Benoist, Isaac Jaquelot. Mais si on veut comprendre jusqu'à quel point put se porter alors la colère déchaînée, il faut écouter un moment Pierre Jurieu. Il était belliqueux de sa nature ; mais il se contint, aussi longtemps qu'il demeura sur la terre de France : exilé, ce fut un furieux. Ce que les autres disaient avec dignité, il le disait en termes délirants ; se donnant tort par ses excès, par ses divagations : mais poussé par des sentiments qu'il n'était pas seul à éprouver. Du haut des remparts, il veillait, dénonçant le papisme, le Concile de Trente ; exaltant la Réforme ; excitant ses fidèles à la résistance ; les conjurant de ne pas céder à la force, leur adressant des lettres pastorales, comme faisaient les évêques de la primitive Église pour les chrétiens persécutés. Il prophétisait ; les temps étaient proches où le règne de l'Antéchrist allait finir ; où l'empire du démon allait consommer sa ruine ; où la véritable Église de Dieu allait reprendre sa couronne de gloire. En 1710, en 1715 tout au plus, c'en serait fait, les protestants rentreraient en France, triomphants. Et il y avait des gens pour le croire, pour le suivre, pour discuter sur les dates de l'heureux retour : en 1720, en 1730, les exilés reprendraient possession de Jérusalem. — Or il ne se contentait pas de ces cris, de ces fureurs, de ces délires. Il entrait au service de l'électeur de Brandebourg et du Roi d'Angleterre contre la France ; il préparait les révoltes des protestants dans divers lieux du royaume ; il organisait un service d'espionnage sur son

1. *Les plaintes des protestants cruellement exilés du royaume de France*, Cologne, 1686.

propre pays, envoyait, recevait, payait des agents. De haine en haine, Jurieu l'injurieux était descendu jusqu'à ce rôle, qu'il joua jusqu'à sa mort, en 1713.

*
* *

Le véritable esprit des gazettes françaises de Hollande, celui même que nous cherchions à définir, le voici : elles sont non-conformistes ; elles font entendre la voix de l'hétérodoxie.

Dans les *Nouvelles de la République des Lettres* il n'y a rien qui concerne les tragédies, ou les comédies, ou les romans, ou les épîtres, ou les odes ; rien non plus dans la *Bibliothèque universelle.* L'*Histoire des ouvrages des savants* commence à faire une place aux belles-lettres, mais timidement, mais confusément. Certes nous constaterons un progrès ; à mesure que les années passeront, que l'Angleterre deviendra plus riche en auteurs de talent et de génie, l'information se fera plus abondante ; mais avant 1715, ce qui les intéresse essentiellement, ce n'est pas la littérature, c'est la pensée. Ces journalistes sortent des séminaires protestants. Aussitôt qu'ils entendent parler de morale, de doctrine, ils tressaillent ; ils reconnaissent le langage qu'ils ont appris dans leurs académies, et, se rappelant leurs études, leurs méditations, ils retrouvent leur raison d'être. Ils prennent la plume et sur des thèmes familiers, se mettent à écrire d'abondance. N'allons pas voir en eux des dilettantes, empressés à découvrir des œuvres de beauté qu'ils apprécieront en artistes, en gourmets ; de la beauté ils n'ont aucun souci. Les grands ouvrages de M. Arnaud, de M. Nicole ; l'exégèse de M. Richard Simon ; et si d'Angleterre il s'agit, les traités d'Isaac Barrow, de Thomas Brown, de Gilbert Burnet, de Henry Dodwell, excitent leur verve. Avec ces auteurs-là, ils ont une commune mesure : ils se comprennent, ils s'entendent jusque dans la savoureuse dispute, leur pain quotidien. Jansénisme ou molinisme, libre

arbitre ou prédestination, providence ou fatalité, voilà qui est de leur ressort. La règle des trois unités leur paraît avoir moins d'intérêt que l'explication philosophique du monde. Ils ne sont pas non plus des cospomolites-nés ; ils appartiennent à une autre tribu que celle des voyageurs et des errants : ardente tribu, qui comprend les commentateurs de l'Écriture, les Pères de l'Église, les hérésiarques, les philosophes de la Renaissance, les promoteurs de la Réforme, les juges de l'Inquisition, les docteurs du concile de Trente ; et les vivants qu'ils affrontent, le P. Maimbourg, François Lamy, Bossuet : la tribu des théologiens.

Maintenir dans sa force, dans sa vitalité, l'esprit animateur de la Réforme : telle est la première tâche des gazetiers de Hollande. Ils continuent l'œuvre des huguenots leurs pères, en la multipliant, en lui donnant une sonorité nouvelle. Ni la France, ni Rome ne s'y trompent ; malgré les tentatives de Bayle pour amadouer les autorités et même pour flatter le pouvoir royal, son journal est interdit à Paris et condamné à Rome. Regardons d'un peu près Jean Le Clerc, l'auteur des trois *Bibliothèques* : homme intarissable. Ses journaux ne meurent que pour renaître ; les éditeurs changent, et il continue ; les volumes s'entassent et font sa joie ; il se plaint de sa fatigue et c'est son plaisir. Il ajoute à sa production de journaliste une masse d'ouvrages ; il représente le type, commun à cette époque, des érudits qui sans doute passaient la nuit à écrire, après avoir écrit pendant le jour : comment auraient-ils laissé tant de pages, autrement ? Des ouvrages d'érudition, de critique, d'exégèse, de philosophie, d'histoire. Des éditions : Érasme, Grotius. Des traductions de l'Écriture Sainte. Des mélanges. Toutes besognes, et jusqu'à la révision du *Dictionnaire* de Moreri...

Mais au long de cette laborieuse route, il ne change pas. Jean Le Clerc n'est pas un homme de lettres ; sa prose ne comporte aucun apprêt, aucune coquetterie; il ne semble jamais sensible à la musique des mots ; il se contente d'une abondance lourde. Jean Le Clerc prêche, il agit. Il a étudié

à Genève où il était né ; il est entré dans le ministère ; il a passé par l'académie de Saumur ; il a servi à l'église wallonne, puis à l'église de la Savoie, à Londres ; enfin fixé à Amsterdam, il est, pendant vingt-sept ans, professeur de philosophie, d'humanités et d'hébreu au collège des Arméniens de cette ville. « Il a fait son étude de trois choses : belles-lettres, philosophie, théologie... » Par belles-lettres, entendez la pratique du latin, du grec, de l'hébreu ; entendez les servantes de la philosophie et de la théologie. Tel il est dans sa vie, tel dans ses livres, et tel dans ses journaux : il profite de toute occasion pour reprendre le problème religieux, et l'exposer à sa façon. « Il n'a pas connu l'art de plaire et d'instruire, qui est si au-dessus de la science... » [1] C'est qu'il ne l'a pas cherché ; c'est qu'il a voulu, comme il le dit dans l'avertissement de sa *Bibliothèque ancienne et moderne*, non pas divertir, mais enseigner la vérité et la vertu.

Il n'en allait pas autrement pour les livres que la Hollande imprimait à tour de bras. « Dans toute la terre il n'y a que dix ou douze villes où l'on imprime un nombre considérable de livres. En Angleterre : Londres et Oxford ; en France : Paris et Lyon ; en Hollande : Amsterdam, Leyde, Rotterdam, La Haye et Utrecht ; en Allemagne : Leipzig ; et voilà presque tout. » [2] Cinq grands centres de librairie, quand l'Angleterre et la France n'en comptaient guère que deux chacune : c'est une belle proportion. Il y avait, nous dit-on, quatre cents imprimeurs ou libraires à Amsterdam. Ils n'étaient pas seulement Hollandais, mais Allemands, Français, Anglais, Juifs. On trouvait parmi eux d'excellents esprits, qui ne s'intéressaient pas seulement à la partie commerciale de leur métier ; et aussi des forbans. « Friponnerie de certains libraires d'Amsterdam sur une insigne falsification », proteste le *Journal des Savants* du 29 juin 1682, parce qu'il a été non seulement copié, mais travesti en

1. VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV. Catalogue des Écrivains français.*
2. Témoignage datant de 1699 ; cité par H. J. REESINK, *L'Angleterre et la littérature anglaise dans les trois plus anciens périodiques français de Hollande*, 1931, p. 93.

Hollande. — « Voilà quelle est leur méthode », proteste Bayle en 1693 ; « ils ne donnent presque rien à un auteur, et principalement lorsque la copie est de nature à pouvoir être imprimée à Paris. Ils se réservent à la contrefaire ici, sans qu'elle leur en coûte rien pour l'auteur... »

Par ces moyens, les livres pullulaient : ceux que l'on trouvait ailleurs ; et ceux que l'on ne trouvait nulle part. Un manuscrit trop hardi n'avait pas preneur en France, sinon grâce à ces relâchements d'autorité qui sont dans l'humeur du pays ; il était encore plus difficile de le publier en Italie ; en Espagne, en Portugal, l'entreprise était quasi désespérée. Au contraire, une œuvre proscrite par les censeurs, condamnée par les pouvoirs officiels, en Hollande trouvait sa vie, rencontrait un imprimeur et un libraire pour lui donner l'essor. Fénelon, envoyé dans le Poitou pour catéchiser les nouveaux convertis, insinue qu'on devrait faire imprimer pour eux des traités d'apologétique catholique, avec la fausse indication d'une ville de Hollande : cette étiquette inspirerait confiance à des lecteurs encore pénétrés de l'esprit protestant. Qu'un catholique comme Arnauld se permît de faire publier ses ouvrages en Hollande, c'était pour Jurieu une indignité, une félonie ; la Hollande était la terre des Saints, la citadelle de Dieu, qui devait, selon lui, rester interdite aux papistes ; à la France les livres catholiques, à la Hollande les livres réformés. Tel libertin français tenait un compte ouvert à La Haye : là-bas, la pensée s'exprimait sans contrainte ; là-bas, les auteurs n'étaient asservis ni aux préjugés politiques, ni aux dogmes religieux ; c'est donc là-bas qu'un libre esprit devait se fournir.

Et les livres défendus, les livres condamnés, les livres maudits, malgré les précautions prises aux frontières pénétraient en contrebande dans la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand. Ils se cachaient dans les bagages des voyageurs ; ils passaient par les places du nord, ou par les ports de la Manche, et arrivaient jusqu'à Paris. Les défenseurs de l'orthodoxie protestaient, comme on peut le croire.

Les *Mémoires* de Trévoux, dont les auteurs montaient la garde, savaient bien que leur vigilance était souvent trompée. « Titre imposant, beau papier, beaux caractères, belles estampes, c'est la petite oye d'un livre ; presque toujours merveilleuse en Hollande. Belle enseigne, qui n'adresse pas toujours à de bonnes marchandises ; il en vient souvent de contrebande de ce pays-là. » [1] Et Bossuet : « Il nous est venu depuis peu de Hollande un livre intitulé : *Histoire critique des principaux commentateurs du nouveau Testament...*, par M. Simon, prêtre. C'est un de ces livres qui, ne pouvant trouver d'approbateur dans l'Église catholique, ni par conséquent de permission pour être imprimés parmi nous, ne peuvent paraître que dans un pays où tout est permis, et parmi les ennemis de la foi. Cependant, malgré la sagesse et la vigilance du magistrat, ces livres pénètrent peu à peu ; ils se répandent, on se les donne les uns aux autres ; c'est un attrait pour les faire lire qu'ils soient recherchés, qu'ils soient rares, qu'ils soient curieux : en un mot, qu'ils soient défendus... » [2]

La Hollande n'était pas seule à publier des livres hostiles à Louis XIV et à Rome. La Suisse aussi en produisait ; et l'Allemagne, et l'Angleterre, où ils foisonnaient, car, dit Richard Simon, en matière de religion les Anglais sont de grands chercheurs. De sorte que de Genève à Londres, l'hétérodoxie, maintenant, assiégeait la France. Le rôle particulier des Hollandais, et davantage encore des huguenots français réfugiés en Hollande, était de faire pénétrer jusqu'au cœur de la France elle-même ces sentiments et ces idées rebelles.

*
* *

La scission s'aggravait : « Mais quelle terrible parole de retranchement Dieu n'a-t-il pas fait entendre sur la terre

1. Février 1719 ; article XV.
2. *Défense de la tradition et des Saints Pères, Préface* (Ed. Lachat, p. 8).

dans le siècle passé ! L'Angleterre, rompant le lien sacré de l'unité, qui peut seul retenir les esprits, s'est livrée à toutes les visions de son cœur. Une partie des Pays-Bas, l'Allemagne, le Danemark, la Suède sont autant de rameaux que le glaive vengeur a retranchés et qui ne tiennent plus à l'ancienne tige... »[1] La Révocation de l'Édit de Nantes n'a fait que donner plus de force et d'éclat à la terrible parole de retranchement ; elle a marqué le renouveau d'une alliance intellectuelle et morale dont l'activité ne cessera pas, même lorsque les armées auront signé la paix en Europe. « Maintenant, c'est quasi tout le nord qui s'oppose au sud de l'Europe ; c'est la plus grande partie des peuples germaniques opposés aux Latins. »[2] En effet, la Réforme, apparemment vaincue en France, hors de France est plus puissante et plus unie. « Votre prétendue Réforme, à ne regarder que les soutiens du dehors, ne fut jamais ni plus puissante ni plus unie. Tout le parti protestant se ligue... A l'extérieur, la Réforme est tout ensemble, plus fière et plus menaçante que jamais. »[3] La Réforme, ou plus précisément le Calvinisme.

Le Luthéranisme, en effet, est davantage « relégué dans le Septentrion »[4] ; il se replie sur lui-même, content d'une action circonscrite et localisée ; il n'est pas entraîné vers les grandes conquêtes par un pays vainqueur ; et comme il manque d'ambition, il manque de souplesse. Le Calvinisme, au contraire, triomphe, avec le triomphe même de l'Angleterre. Les deux traités que John Locke publie en 1690 pour sanctionner théoriquement l'arrivée au pouvoir de l'homme le plus représentatif peut-être du Calvinisme en Europe, Guillaume d'Orange, veulent être le code nouveau de la politique moderne : et tout parés du prestige de la ré-

1. FÉNELON, *Sermon pour la fête de l'Épiphanie*, 6 janvier 1685.
2. Leibniz à Bossuet, 18 avril 1692.
3. BOSSUET, *Premier avertissement aux Protestants*, 1689. — Voir aussi les considérations historiques que l'Abbé PRÉVOST publiera plus tard dans *Le Pour et Contre*, t. I, nombre 10.
4. Le P. MAIMBOURG, *Histoire du Luthéranisme*, 1680, p. 268.

cente victoire, ils s'inspirent de l'esprit de Genève, qu'on y reconnaît aisément. Les maîtres et les amis de John Locke en Angleterre, en France, en Hollande, ont été des calvinistes ; ses idées, ses arguments, viennent de ses lectures calvinistes, et naturellement il les renforce de nombreuses citations de la Bible ; son refus d'obéir sans condition à l'arbitraire, est le même refus qu'au XVIe siècle, les communautés calvinistes ont opposé aux évêques et aux princes oppresseurs. Le Calvinisme, ici, représente la liberté de conscience, transposée dans le domaine politique. Même le fait qu'il entre au service de l'État anglais n'aliène pas ce privilège ; tant est vif le souvenir historique des luttes qu'il a soutenues pour défendre son principe ; tant paraît éclatant l'abus de pouvoir que Louis XIV vient de commettre, au nom du droit divin des rois.

C'est ici, encore, que se confirment et que s'achèvent en gloire les effets de l'accord conclu jadis à Genève entre capitalisme et religion. En même temps que grandit le prestige d'une Angleterre qui, après la Hollande, s'empare peu à peu du commerce du monde, grandit le prestige d'une religion qui, loin de la contrarier, favorise l'activité pratique. Car enfin, comme l'écrit un contemporain, il y a une espèce d'inaptitude naturelle aux affaires dans la religion papiste ; tandis qu'au contraire, parmi les réformés, un plus grand zèle favorise leur inclination au commerce et à l'industrie, étant donné qu'ils tiennent la paresse pour illégitime. [1] Appelé à exercer son métier, ou pour mieux dire sa fonction, par un décret irrévocable du ciel ; prédestiné aux achats et aux ventes, comme d'autres à écrire et à prêcher ; pratiquant les mêmes vertus que demandent à la fois la volonté de Dieu et la prospérité de son négoce, activité, conscience, prudence, épargne, le marchand qui va prendre dans la société européenne une place de plus en plus considérable, passe sans remords, sans scrupule, sans hésitation, de son

1. Cité par R. H. Tawney, *Religion and the Rise of capitalism*, Londres, 1926, Préface.

comptoir à son temple, le front haut, sûr d'obéir à son double devoir, fier d'assurer à la fois sa place présente sur la terre et sa place future dans le ciel.

La revanche du Calvinisme : c'est ainsi qu'achève de se caractériser, au moins pour une part, le déplacement de pouvoir qui s'opère du midi au nord.

* * *

Mais ne pourrait-on concevoir une dissidence qui, se disciplinant avec les années, rétablirait à l'intérieur d'elle-même une unité seconde ? une manière de croire qui, tout opposée qu'elle fût au Catholicisme, ne souffrirait aucune exception ? bref, une orthodoxie protestante ?

C'est un désir, c'est une volonté qui se manifestèrent souvent, à travers le désordre de ces années de lutte. On sentit le danger de l'émiettement, de l'effritement ; on vit où menait la tendance à diviser les églises en chapelles, les chapelles en minuscules communautés, de façon à ne plus avoir, pour finir, que des individus isolés, et hostiles les uns aux autres. On rêva de se resserrer, de communier dans un Credo unique ; pourquoi pas, puisqu'on avait su s'allier contre l'ennemi du dehors, le papisme ? On établit des formules hors desquelles on déclara qu'il n'y avait pas de salut. On travailla dans ce dessein en Angleterre ; on travailla, plus activement peut-être, dans une Hollande à qui l'arrivée de nombreux ministres français imposait des préoccupations nouvelles. Une confession orthodoxe, voilà justement ce que le synode de Dordrecht adopta et proposa à la signature des pasteurs, au mois d'avril 1686; il fallait ou bien y souscrire, ou bien sortir de l'Église réformée. Les synodes des années suivantes veillèrent sur le maintien des doctrines, firent comparaître les schismatiques, condamnèrent, exclurent des fidèles de la Table Sainte, suspendirent des officiants. Leurs arrêts étaient à peine moins rigoureux que ceux de l'Église romaine, qu'ils abhorraient. « La compagnie, qui a souverainement à cœur de maintenir l'ortho-

doxie et l'uniformité de sentiments entre ceux qui sont appelés parmi nous à prêcher la doctrine de vérité et l'Évangile de paix, s'étant appliquée sérieusement et religieusement à examiner les justes précautions qu'elle doit prendre pour fermer la porte à des innovations dangereuses, et après plusieurs prières adressées à Dieu sur ce sujet, a arrêté, conformément à nos anciens règlements, de ne déclarer aucun pasteur appelable parmi nous, qu'il ne nous ait assuré de sa conformité de sentiments avec notre confession de foi en général, et avec les arrêtés du synode de Dordrecht en particulier, aussi bien que de sa soumission à tous les ordres de notre discipline... »[1] Jurieu faisait figure de Grand Inquisiteur : il dénonçait, poursuivait, foudroyait ; contre les délinquants en matière de conscience, il ne craignait même pas d'en appeler au pouvoir séculier, de demander la destitution ou l'emprisonnement de ceux qui ne pensaient pas comme lui. « Dieu nous garde », écrivait Bayle, que Jurieu traînait devant les magistrats d'Amsterdam et qu'il faisait casser de son emploi, « Dieu nous garde de l'inquisition protestante ; elle serait dans cinq ou six ans si terrible, que l'on soupirerait après la romaine comme après un bien... »[2]

Mais le danger n'était pas là. Tout ce que l'Angleterre de Guillaume d'Orange pouvait faire à l'égard des dissidents n'était pas de les unir, mais bien plutôt de les tolérer : elle leur demandait leur adhésion politique et leur laissait leur foi ; elle n'admettait pas le Catholicisme qui dépendait de Rome, elle admettait le non-conformisme qui ne dépendait que de lui-même. Et pour la Hollande, elle n'était plus qu'un fourmillement de sectes. Celles qui s'étaient manifestées, dès les premiers pas de la Réforme, celles qui s'étaient développées chemin faisant, les plus anciennes et les plus récentes, toutes se retrouvaient chez elle, et s'affron-

1. *Extrait des articles résolus dans le Synode des Eglises wallonnes des Pays-Bas, assemblé à Rotterdam* (1686). *Article VI.* Cité par Frank Puaux, *Les précurseurs de la Tolérance en France au XVII*e *siècle*, 1881. — Voir, dans ce même ouvrage, les *Délibérations du Synode d'Amsterdam* (1690).

2. Lettre du 17 décembre 1691.

taient en champ clos. Arminiens et Gomariens, Coccéiens et Voétiens, Trinitaires et Antitrinitaires, chaque opinion doctrinale, chaque nuance d'opinion sur la grâce, sur l'Écriture, sur les droits de la conscience, sur la tolérance, même sur la nature du pouvoir civil, dressaient l'un contre l'autre des partis irrités. La bataille était incessante, non seulement à cause de l'honnêteté parfaite d'esprits rigides, qui voulaient à tout prix défendre leur vérité ; non seulement à cause du plaisir et de l'utilité de la dispute, qui fait jaillir la lumière, comme « le choc de deux cailloux, qui convertit en étincelle une matière sombre et ensevelie dans un corps grossier » ; mais à cause du principe même qui est dans le génie du Protestantisme.

Si le Protestantisme, en effet, parmi ses manifestations diverses comporte une révolte de la conscience individuelle contre l'ingérence de l'autorité dans les matières de foi, de quel droit une autorité s'imposera-t-elle aux consciences ? Qui fixera le point où cesse l'orthodoxie, et où l'hétérodoxie commence ? Dire, au nom du Protestantisme, que telle ou telle opinion sur le libre arbitre et sur la prédestination est un dogme ; à bien plus forte raison, dire que le magistrat est en droit d'employer son autorité pour abattre l'idolâtrie et empêcher le progrès de l'hérésie ; dire qu'un homme a le droit d'empêcher un autre homme d'enseigner, ou seulement de croire ce que sa conscience lui dicte, c'est tomber dans l'illogisme pur.

D'où l'impuissance des synodes à regrouper soit les pasteurs, soit les fidèles, en une masse soumise ; à empêcher la multiplication des sectes ; à retrouver le mot qui arrêterait l'esprit d'examen dans son travail infatigable. Un nom revient avec une fréquence particulière dans les débats théologiques du temps : le Socinianisme. C'est, à son premier stade, l'hérésie de Fausto Sozzini, qui s'est manifestée en Pologne à la fin du XVI^e^ et dans la première partie du XVII^e^ siècle ; chassés de Pologne, les disciples et les successeurs de Socin essaiment en Prusse, en France, et trouvent dans la Hollande leur terre d'élection. Là se forme la Congrégation des

*Frères polonais* ; là Wiszowaty, petit-fils de Socin, publie en 1665 sa *Religio rationalis*, un des bréviaires du Socinianisme. A ce point, le fleuve se renforce d'un affluent français. Lorsqu'en 1669 le pasteur Isaac d'Huisseau, de Saumur, donne son livre sur la *Réunion du christianisme*, il propose d'appliquer à la religion la réforme que Descartes a accomplie dans la philosophie : on ne croira plus rien, désormais, que ce qu'on trouvera expliqué clairement dans l'Écriture ; on ne conservera que les vérités simples et universelles qui s'y sont inscrites, et qui sont d'accord avec les préceptes de la raison. Donc pas de tradition ; et à vrai dire pas d'Église ; Dieu, la Bible, la conscience individuelle, rien d'autre, et rien de plus. Toute l'Église réformée de France se dispute au sujet de ces principes ; les dragonnades et l'exil, loin d'arrêter les divisions, les exaspèrent ; Papon, gendre d'Isaac d'Huisseau, ayant recueilli l'hérésie, Paponistes et Antipaponistes se déchirent ; il n'est pas de synode qui tienne contre les progrès de l'esprit socinien.

S'il est vrai, en effet, que la secte décroît en tant que secte, et qu'elle est « fort diminuée dans son état visible », elle se multiplie « invisiblement » : ses principes diffus entrent dans les consciences, et les amènent à substituer un état d'esprit rationnel à un état d'esprit religieux. Socinien, qu'est-ce à dire ?

Le grand principe des sociniens, d'après Bossuet, est qu'on ne peut nous obliger à croire ce que nous ne connaissons pas clairement. *Socinianismus*, écrit Poiret, *finem et scripturam subjicit rationi.* Les sociniens, écrit Pufendorf, ne font de la religion chrétienne qu'une philosophie purement morale. Jurieu a la manie de voir du Socinianisme partout ; et sans doute n'a-t-il pas tout à fait tort, tant est manifeste ce glissement général vers le rationalisme. Les sociniens, s'écrie-t-il, sont partisans de l'indifférence des religions ; ils nient le mystère : et le sentiment du mystère, c'est l'essence même de l'esprit religieux... Mais la page la plus redoutable est écrite par Richard Simon, rapportant la condamnation de d'Huisseau : « Le petit troupeau, en exerçant une si

grande sévérité contre le ministre d'Huisseau, a voulu intimider un grand nombre d'autres ministres qui sont dans les mêmes principes que lui. Il avait communiqué son dessein à plusieurs ministres des Provinces qui l'avaient approuvé ; en sorte que si l'on n'avait usé de cette rigueur, c'en était fait du Calvinisme en France. Les plus habiles de cette secte se seraient déclarés ouvertement arminiens, pour ne pas dire sociniens. Ils se sont contentés de l'être dans leur intérieur, et de s'expliquer là-dessus avec leurs bons amis seulement. La crainte qu'ils ont de perdre leurs emplois leur a fait prendre ce parti. Ils ne souscrivent à leur confession de foi que par politique, *persuadés qu'ils sont que Calvin et les autres premiers Réformateurs n'ont fait la Réformation qu'à demi...* »[1] Page haineuse et calomnieuse, mais qui, du moins, met en relief le fait dont Richard Simon est l'observateur clairvoyant : la Réforme continue à se réformer.

Les pasteurs de Hollande polémiquent avec ceux d'Allemagne. Les pasteurs de la dispersion qui se trouvent à Londres luttent contre le Socinianisme, qui a passé le détroit. Les efforts pour unir Calvinisme et Luthéranisme autrement que par les liens d'une parenté ancienne, pour amener les deux Églises à une seule profession de foi, restent vains.

Ainsi les catholiques ont beau jeu pour dire que les protestants, depuis qu'ils sont sortis de l'Église romaine, sont entrés dans un labyrinthe. De même Bossuet a beau jeu pour publier, en 1688, son *Histoire des variations des Églises protestantes* ; pour montrer que ces Églises protestantes ont varié dans le passé ; qu'elles varient sans cesse ; que leur essence même est la variation. De morceau en morceau elles s'émiettent, jusqu'à n'être plus que poussière. Impossible de les resserrer, de les contenir, puisque toutes ont le même droit à l'existence ; elles résultent, toutes, du même principe de recherche qui, d'examen en examen demande le changement. Par là s'explique la multitude de confessions de foi que l'historien ne peut qu'enregistrer, et aussi bien

1. Richard SIMON, *Lettres choisies*, t. III, l. 3.

l'inutilité des tentatives faites pour concilier des groupes, qui, de leur nature, vont se subdivisant.

*
* *

On peut répondre à Bossuet en l'attaquant, en lui disant que l'Église catholique a varié elle-même ; ainsi fait Jacques Basnage, parmi ses nombreux contradicteurs. On peut lui répondre que l'Église protestante n'a pas varié sur les points essentiels : ainsi fait Gilbert Burnet.

A moins qu'on ne prenne le parti d'accepter ses dires non plus comme une accusation, mais comme un honneur, et qu'on ne tienne l'esprit d'examen pour le privilège d'une humanité qui ne reçoit pas la vérité d'en haut, mais qui, péniblement, travaille à la dégager, à la construire elle-même.[1] A moins qu'en considérant les dangers d'une autorité excessive, ou d'une excessive liberté, on ne choisisse délibérément, si dangers il faut courir, les seconds. Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, l'année 1705, se pose la question presque en propres termes. Que d'athées autour de lui ! Beaucoup de livres dont il rend compte dans son journal tendent à réfuter l'athéisme : preuve que l'athéisme devient de plus en plus menaçant. Jadis, on n'examinait pas, on ne doutait pas de ce que les maîtres enseignaient, on jugeait sur leur parole. Aujourd'hui, on prend l'habitude contraire, on cesse de faire confiance à l'autorité. Faut-il préférer la première attitude ? — Jean Le Clerc n'hésite pas. L'incrédulité est un mal ; mais la disposition qui porte à tout croire sans contrôle est pire ; elle vient d'une stupidité d'esprit, et d'une négligence pour la vérité. Mieux vaut une nation où il y ait beaucoup de lumières, et quelques athées, qu'une nation ignorante qui ne douterait jamais des sentiments reçus. Les lumières produisent la vertu, même s'il y a des

1. Voir A. Rébelliau, *Bossuet historien du Protestantisme*, 3e éd., 1909, p. 571.

gens qui abusent d'elles. L'ignorance ne produit que la barbarie et les vices.

La pensée qu'exprime ainsi Jean Le Clerc l'arminien, le socinien, est celle qui va prévaloir dans toute la première partie du XVIII[e] siècle. Le temps est passé où Descartes, sentant que sa pensée allait l'emporter au delà des terres connues, dans la pratique s'imposait volontairement des règles de prudence : « la première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant en toute autre chose suivant les opinions les plus modérées et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. » Le temps est venu de l'hétérodoxie, de toutes les hétérodoxies ; des indisciplinés, des rebelles, qui, pendant le règne de Louis XIV foisonnaient dans l'ombre, et n'attendaient que le signal de la libération ; des savants, qui vont refuser d'accepter la tradition sans la contrôler ; des jansénistes, qui vont ranimer leur flamme jamais éteinte ; des piétistes de toute espèce ; des exégètes ; des philosophes. Le temps de Pierre Bayle.

## *CHAPITRE V*

# PIERRE BAYLE

Pierre Bayle est venu du comté de Foix, méridional chassé vers le nord, comme tant d'autres, qui ont apporté là-bas leur agilité d'esprit, leur goût des idées, leur rudesse de caractère, et leur incroyable vitalité. Il était protestant, son père était ministre du culte ; il avait appris le latin et le grec à son école, et continué ses études à l'Académie de Puylaurens. Mais sur la route qu'il avait prise, et qui le mènera dans des régions si lointaines qu'il y demeurera presque seul, ayant dépassé tous ses compagnons ; sur la route où nous allons le suivre, pour montrer les étapes d'une pensée qui part de la religion pour arriver à un état voisin du scepticisme pur, à ses débuts il s'arrêta : ayant lu des livres de controverse, il se convertit au Catholicisme, poursuivit sa philosophie au collège des Jésuites de Toulouse : après quoi, « les premières impressions de l'éducation ayant regagné le dessus »[1], il rentra dans l'Église réformée, heureux comme celui qui habitait le pôle et qui revoit le soleil ; il partit pour Genève, en 1670. « C'était un temps où je disputais assez bien. Je venais frais émoulu d'une école où l'on m'avait enseigné la chicanerie scolastique, et je puis dire sans vanité que je ne m'en acquittais pas mal. »[2]

Un pas de plus, et d'Aristote il vint à Descartes : un cours de philosophie qu'il rédigea, lorsqu'il fut nommé professeur à l'Académie de Sedan, nous le montre disciple de la pensée

1. Bayle à Pinson de Riolles, Rotterdam, 25 juin 1693.
2. Bayle à Basnage, 5 mai 1675.

claire et de l'évidence rationnelle. Ces goûts-là ne sont jamais sans prosélytisme et sans passion. Se serait-il contenté de son enseignement ? Aurait-il répété d'année en année sa leçon monotone ? C'est peu probable. De Sedan, il a envoyé au *Journal des Savants* une lettre sur les comètes et sur les présages que le rédacteur s'est bien gardé de prendre ; retouchée, démesurément augmentée, publiée, cette lettre devint, en 1682, l'éclatant signal de sa libération.

Il sentait en lui un appel ; c'était un besoin de sa nature : chercher ; examiner ; en toutes choses peser le pour et le contre ; ne rien accepter, sans un jugement préalable de son propre tribunal. Et donc, lorsqu'on eut fermé l'Académie de Sedan, pour cause de religion, et qu'après avoir cherché un gagne-pain, *incertum quo fata ferrent*, Bayle fut appelé par ces Messieurs de Rotterdam qui lui offrirent un poste dans leur École très illustre, nous pouvons voir là une rencontre admirable de la Providence, à supposer qu'il crût encore en elle, et de ses forces vives : il continuera d'être professeur, pour gagner son pain ; mais son vrai métier ou pour mieux dire sa fonction, son office, sera d'être journaliste ; pour conduire les hommes vers les vérités impitoyables, qui le séduisent déjà.

C'est là qu'il faut l'imaginer, dans sa chambre de Rotterdam, ardent et frêle ; solitaire ; détaché de la vie des sens : on aperçoit bien chez lui de fortes affections familiales, mais aucun amour. Des livres en quantité ; jamais assez de livres. Des nouvelles aussi ; que, par grâce, des diverses capitales de l'Europe, ses amis lui envoient des nouvelles ! « Je vois bien que mon insatiabilité de nouvelles est une de ces maladies opiniâtres contre lesquelles tous les remèdes blanchissent ; c'est une hydropisie toute pure ; plus on lui en fournit plus elle demande. » [1] Mais les livres ont quelque chose de plus précis ; ils représentent une pensée arrêtée, qu'on peut exactement saisir, qui ne fuit plus sous les prises ; ils excitent et provoquent l'esprit : on a devant soi un adver-

1. Bayle à Minutoli, 27 février 1673.

saire qui a disposé ses arguments pour une bataille rangée, quelle joie de lancer contre lui les troupes agiles des répliques, des arguments, des raisons ! A travers le livre on atteint l'auteur, on lui dit son fait, on lui montre sa misère. Mais la personne n'apparaît que comme la conséquence du livre : contre les livres Pierre Bayle mène ses grands combats. A partir d'ici, aucun événement ne compte dans sa vie qui ne soit d'ordre intellectuel : il lit, il écrit, il discute ; il trouve « dans l'étude autant de douceur et de plaisir que d'autres en trouvent dans le jeu et le cabaret ». La *libido sciendi* le tient : tout connaître, pour tout critiquer.

Journaliste, il ne donne pas encore la mesure de son emportement polémique : « nous vous trouvons comme le bon vin d'Italie, *dolce piccante*, et nous vous voudrions même plutôt, malins comme nous sommes, *piccante dolce* », lui écrit Bernier, le 11 avril 1686. Il s'oblige à quelques ménagements. Mais l'esprit général des *Nouvelles de la République des Lettres* n'en est pas moins marqué. Elles invitent le lecteur à penser sur les matières les plus graves : rien n'étant plus grave que les raisons de croire ou de douter, que toutes les idées s'opposent librement ! Parmi les idées, que celles qu'on laissait volontairement dans l'ombre, mécréantes, révoltées, prennent une place d'honneur ! Que l'hétérodoxie, ailleurs étouffée, désormais trouve sa revanche ! Que chaque avis s'exprime ; et que les plus hardis aient maintenant un aspect glorieux : « Ceux qui murmurent contre la tolérance des livres d'hérétiques devraient savoir que toutes sortes d'esprits ne sont pas propres pour le goût de l'Inquisition. » Les orthodoxes même, dit Bayle, doivent sans crainte affronter l'hérésie : ou bien consentiraient-ils à attribuer leur triomphe à l'impossibilité où ils mettraient l'adversaire de donner ses raisons ? [1]

Il y avait dans sa nature une pointe de fébrilité : sans fièvre, aurait-il pu abattre cette masse énorme de travail ?

1. *Nouvelles de la République des Lettres*, juillet 1685, art. IX. *Réflexions sur la tolérance des livres hérétiques.*

Il rédigeait le texte, il corrigeait les épreuves ; sa peine n'était pas là, l'encre d'imprimerie a si bonne odeur ! Sa peine venait, bien plutôt, de ses lecteurs incontentables, qui, émettant des opinions contradictoires, et croyant chacun tenir toute la raison, donnaient une assez juste idée de la stupidité humaine ; sa fatigue venait de ces innombrables lettres qu'il lui fallait écrire, tous les jours se dispersant. Quand on compose un ouvrage, on le laisse et on le reprend, on ouvre un livre, on se délasse par le changement de travail; mais quand on écrit des lettres, il faut aller à bride abattue, on s'épuise. Il mena ce train-là pendant trois années, de mars 1684 à février 1687, puis il passa la main.

Mais déjà la route l'avait repris, l'avait conduit vers le passage décisif. Parmi les défenseurs du Protestantisme, il était au premier rang. Avec un flux de paroles, avec l'abondance d'un torrent qui entraîne tout dans son cours, arguments et injures, il avait réfuté le P. Maimbourg. Lorsque les mesures de persécution s'accentuèrent et qu'il lui tomba sous la main un livre venu de France, dont l'auteur exaltait Louis XIV pour avoir rendu le royaume tout catholique sous sa domination [1], il reprit la plume [2] : il allait dire, lui, Pierre Bayle, ce qu'il en pensait : « Si on avait la force et la signification présente de ce mot-là, on n'envierait pas à la France *d'être toute catholique sous le règne de Louis le Grand*, car il y a si longtemps que ceux qui se sont donné ce nom par excellence tiennent une conduite qui fait horreur, qu'un homme honnête devrait regarder comme une injure d'être appelé catholique ; et après ce que vous venez de faire dans le royaume très chrétien, ce devrait être désormais la même chose que de dire la religion catholique, et de dire la religion des malhonnêtes gens. »

On lit, dans l'Évangile selon saint Luc, au chapitre XIV,

1. *La France toute catholique sous le règne de Louis le Grand, ou Entretiens de quelques protestants français*, Lyon, 1684.

2. *Lettre écrite de Londres à M. l'abbé de ***, chanoine de N.-D. de ***. Ce que c'est que la France toute catholique sous le règne de Louis le Grand.* A Saint-Omer, chez Jean Pierre Lami, 1686.

la parabole du maître de maison qui avait préparé un banquet pour des invités qui se dérobèrent. Alors le maître dit à son serviteur : va-t'en promptement par les places et par les rues de la ville, et amène ici les pauvres, les impotents, les boiteux et les aveugles. Ensuite le serviteur dit : Seigneur, on a fait ce que tu as commandé ; et il y a encore de la place. Et le maître dit au serviteur : va dans les chemins et le long des haies, et force d'entrer ceux que tu trouveras...

*Force-les à entrer* ; *Compelle intrare* ; c'est le mot que saint Augustin a repris, pour ramener les Donatistes à l'Église d'Afrique, et celui que des apologistes catholiques ont repris à leur tour, pour montrer comment on a eu raison d'employer la force contre les protestants. [1] Contre eux, Bayle est pris d'un sursaut d'indignation, dont la violence dépasse encore les précédents : car il s'agit ici du plus profond et du plus cher de sa pensée [2]. Employer la force dans les matières de conscience : quelle horreur ! quelle infamie ! Et Bayle va d'injure en injure, d'exclamation en exclamation : l'Église romaine, qui revendique pour elle l'autorité et l'infaillibilité ; qui prétend imposer aux âmes la loi du plus fort ; qui ose employer des convertisseurs, moitié monstres et moitié dragons, n'est qu'une mégère et qu'une prostituée ; avec les catholiques, qu'on n'ait plus désormais de commune mesure : car ils reviennent toujours à leur vieux jargon, nous sommes l'Église et vous êtes des rebelles ; donc nous pouvons vous châtier sans que vous nous puissiez rendre le droit à la pareille : intolérable prétention ! Oh ! puisse l'Europe demeurer divisée, comme elle l'est ! Puissent les peuples qui se sont délivrés de l'autorité de Rome ne jamais retomber sous son joug !

1. *Conformité de la conduite de l'Église de France pour ramener les Protestants avec celle de l'Église d'Afrique pour ramener les Donatistes*, 1685.

2. *Commentaire philosophique sur ces paroles de Jésus-Christ : « Contrains-les d'entrer » ; où l'on prouve par plusieurs raisons démonstratives qu'il n'y a rien de plus abominable que de faire des conversions par la contrainte, et où l'on réfute tous les sophismes des convertisseurs à contrainte, et l'apologie que saint Augustin a faite des persécutions.* Traduit de l'anglais du sieur Jean Fox de Bruges, par M. J. F. (1686).

Ce ne sont pas là de mauvaises garanties pour ses coreligionnaires du Refuge ; et Bayle devrait avoir droit à quelque reconnaissance dans son parti. Mais tout recommence ; le pouvoir de contrainte que l'on refuse aux catholiques, on ne saurait l'accorder davantage aux protestants ; l'exigence rationnelle ne considère jamais un mystère que comme une difficulté provisoire, que ce mystère soit accepté par des prêtres ou par des pasteurs ; la lumière naturelle veut remplacer la lampe qui veille devant le tabernacle, qu'il s'agisse d'une église ou d'un temple ; de sorte que Bayle, en combattant ses ennemis, par les armes mêmes qu'il emploie ruine ses amis. Il dit que la conscience ne dépend que d'elle-même ; que si, de bonne foi, elle adopte ce qui lui paraît être la vérité, aucune pression extérieure ne peut agir légitimement sur elle ; que la conscience qui se trompe sans malice, la conscience errante, n'est pas coupable et ne saurait être forcée. Un athée, qui croit devoir être un athée, n'est inférieur en rien à un protestant orthodoxe. Ce mot même : orthodoxe ne peut se tolérer, puisqu'il suppose une direction imposée aux esprits... A ces propos, Jurieu se voila la face. Bayle est socinien ! s'écrie-t-il. Socinien, et même un peu davantage, s'il est vrai que Bayle lui-même s'explique sur ce terme de la façon que voici :

*A Dieu ne plaise que je veuille étendre, autant que font les sociniens, la juridiction de la lumière naturelle, et des principes métaphysiques, lorsqu'ils prétendent que tout sens donné à l'Écriture qui n'est pas conforme à cette lumière et à ces principes-là est à rejeter, et qu'en vertu de cette maxime ils refusent de croire la Trinité et l'Incarnation : non, non, ce n'est pas ce que je prétends sans bornes et sans limites. Je sais bien qu'il y a des axiomes contre lesquels les paroles les plus expresses et les plus évidentes de l'Écriture ne gagneraient rien, comme que le tout est plus grand que sa partie ; que si de choses égales on ôte choses égales, les résidus en seront égaux ; qu'il est impossible que deux contradictoires soient véritables ; ou que l'essence d'un sujet subsiste réellement après la destruc-*

*tion du sujet. Quand on montrerait cent fois dans l'Écriture le contraire de ces propositions ; quand on ferait mille et mille miracles, plus que Moïse et que les Apôtres, pour établir la doctrine opposée à ces maximes universelles du sens commun, l'homme fait comme il est n'en croirait rien ; et il se persuaderait plutôt, ou que l'Écriture ne parlerait que par métaphores et par contre-vérités, ou que ces miracles viendraient du démon, que de croire que la lumière naturelle fut faussée dans ces maximes.*

*... Je le répète encore une fois : à Dieu ne plaise que je veuille étendre ce principe autant que font les sociniens ; mais s'il peut avoir certaines limitations à l'égard des vérités spéculatives, je ne pense pas qu'il en doive avoir aucune à l'égard des principes et pratiques généraux qui se rapportent aux mœurs. Je veux dire que, sans exception, il faut soumettre toutes les lois morales à cette idée naturelle d'équité, qui, aussi bien que la lumière métaphysique, illumine tout homme venant au monde...*

*Il faut nécessairement en venir là, que tout dogme particulier, soit qu'on l'avance comme contenu dans l'Écriture, soit qu'on le propose autrement, est faux, lorsqu'il est réfuté par les notions claires et distinctes de la lumière naturelle, principalement à l'égard de la Morale* [1].

*
* *

Un dictionnaire, entreprendre un dictionnaire : pour un homme de sa trempe, n'est-ce pas une idée bizarre ? Il nous répondra lui-même : « Environ le mois de décembre, 1690, je formai le dessein de composer un dictionnaire critique, qui contiendrait un recueil des fautes qui ont été faites, tant par ceux qui ont fait des dictionnaires que par d'autres écrivains, et qui réduirait sous chaque nom d'homme ou de ville les fautes concernant cet homme ou cette ville... »[2] Cette idée, il ne l'a pas réalisée tout entière ; sous les noms

1. *Commentaire philosophique*, première partie, I, 1.
2. Bayle à son cousin Naudé, 22 mai 1692.

qui se succèdent par ordre alphabétique, il a placé quelques données positives ; et ses plus vives hardiesses, c'est dans les notes qu'il les a semées, qu'il les a enfouies ; de sorte que l'expression suprême de sa pensée, on ne la rencontre que par exception à l'endroit où on l'attend ; il aimait ce jeu de cache-cache, et il y excellait. Mais malgré les atténuations qu'il doit apporter à son projet, s'il voulait avoir quelque chance de ne pas épouvanter du premier coup les éditeurs, les libraires et le public, ce *Dictionnaire historique et critique* reste le réquisitoire le plus accablant qu'on ait jamais dressé pour la honte et pour la confusion des hommes. Presque à chaque nom surgit le souvenir d'une illusion, d'une erreur, d'une fourberie ou même d'un crime. Tous ces rois qui ont fait le malheur de leurs sujets ; tous ces papes qui ont abaissé le Catholicisme au niveau de leurs ambitions, de leurs passions ; tous ces philosophes qui ont bâti des systèmes absurdes ; tous ces noms de villes, de pays qui rappellent des guerres, des spoliations, des massacres... Et, secondement, ces indécences, ces perversions : car si Bayle les rappelle avec une évidente complaisance, c'est peut-être que les libraires les lui avaient demandées pour achalander le lecteur, comme il le dit ; c'est peut-être pour se divertir un peu, comme il le dit encore, en rappelant qu'autre chose est raconter des vilenies que l'on a commises, autre chose égayer un récit par quelques propos libres ou galants ; mais n'est-ce pas bien plutôt parce qu'à la masse de nos faussetés s'ajoute la masse de nos anomalies, de nos dérèglements, et qu'à nos erreurs, dans l'ordre de l'esprit, correspondent nos vices dans l'ordre de la moralité ? S'y ajoutent, troisièmement, les fables de ceux qui ont raconté ce qu'avaient fait les autres ; tant de fables qui viennent de leur légèreté, ou de leur bêtise ou de leur cupidité, ou de leur corruption ! Quel spectacle !

Il faut nettoyer tout cela, et telle est justement la première tâche que Bayle entreprend avec une délectation triste. Sus aux « légendaires » ! Tout le monde s'est trompé : les Anciens, qui mentaient comme nous parlons, spontanément ; les Modernes, aveuglés par le prestige des Anciens ;

les plus capables, les plus respectables d'entre les auteurs se sont trompés ; La Mothe Le Vayer lui-même s'est trompé ; et Gassendi. Il y a des professionnels du mensonge, comme Moreri, qui a fait un dictionnaire comme il n'en faut pas faire, un dictionnaire non critique, un dictionnaire débordant de faussetés. C'est un empoisonneur public ; réfutons-le point par point ; numérotons ses mensonges, il a menti douze fois ici et là quinze fois : saisissons-le à la gorge, point de quartier. Par ce travail impeccable, on rétablira la vérité dans ses droits. Dure et belle loi que celle de la république des idées ! » Cette république est un état extrêmement libre. On n'y reconnaît que l'empire de la vérité et de la raison et, sous leurs auspices, on fait la guerre innocemment à qui que ce soit. Les amis ont à se garder de leurs amis, les pères de leurs enfants... » [1]

Ce courage, cet amour de la bataille, cette volonté de désabuser les hommes, supposent l'idée qu'on peut atteindre une vérité qui subsiste malgré tous les efforts contraires : la vérité des faits que dégage la critique, la connaissance du réel. Mais comme cette connaissance, comme cette vérité sont difficiles à saisir ! Comme l'erreur est puissante, et si profondément enracinée qu'elle trouve toujours l'occasion de renaître ! « Il n'y a point de mensonge, pour si absurde qu'il soit, qui ne passe de livre en livre et de siècle en siècle. Mentez hardiment, imprimez toutes sortes d'extravagances, peut-on dire au plus misérable lardonniste de l'Europe, vous trouverez assez de gens qui copieront vos contes, et, si l'on vous rebute dans un certain temps, il naîtra des conjonctures où l'on aura intérêt de vous faire ressusciter... » [2] On ne convainc jamais que les convaincus, tant l'esprit est rebelle à la vérité, même évidente.

Les faits sont-ils dans la réalité tels que nous les recevons ? La nouvelle école de philosophie n'aboutit-elle pas à faire croire qu'ils sont seulement des modifications de notre âme ?

1. *Dictionnaire*, art. *Calius*, note *D*.
2. *Ibid.*, art. *Capet*, lettre *Y*.

Elle vient de procurer aux pyrrhoniens des avantages qu'il est facile de concevoir [1] :

*À peine connaissait-on dans nos écoles le nom de Sextus Empiricus ; les moyens de l'époque qu'il a proposés si subtilement n'y étaient pas moins inconnus que la terre australe, lorsque Gassendi en a donné un abrégé qui nous a ouvert les yeux. Le cartésianisme a mis la dernière main à l'œuvre ; personne parmi les bons philosophes ne doute plus que les sceptiques n'aient raison de soutenir que les qualités des corps qui frappent nos sens ne sont que des apparences. Chacun de nous peut bien dire,* je sens de la chaleur à la présence du feu, *mais non pas,* je sais que le feu est tel en lui-même qu'il me paraît. *Voilà quel était le style des anciens pyrrhoniens. Aujourd'hui la nouvelle philosophie tient un langage plus positif : la chaleur, l'odeur, les couleurs, etc., ne sont point dans les objets de nos sens ; ce sont les modifications de mon âme ; je sais que les corps ne sont point tels qu'ils me paraissent. On aurait bien voulu en excepter l'étendue et le mouvement, mais on n'a pu ; car, si les objets des sens nous paraissent colorés, chauds, froids, odorants, encore qu'ils ne le soient pas, pourquoi ne pourraient-ils point paraître étendus et figurés, en repos et en mouvement, quoiqu'ils n'eussent rien de tel ?... Voilà les avantages que ces nouveaux philosophes procureraient aux pyrrhoniens, et à quoi je veux renoncer...*

Bayle ne saurait y renoncer toujours ; son esprit est assiégé ; on le voit bien. Malgré lui peut-être, et peut-être aussi suivant une propension qui est dans sa nature, il glisse vers le pyrrhonisme, à force d'affronter la vérité et l'erreur. Sait-on jamais où peut aboutir un principe ? » Le même principe qui sert quelquefois contre le mensonge rend quelquefois de mauvais offices à la vérité... » [2] Ce que l'on finit par trouver toujours, en cherchant, c'est le contradictoire : [3]

1. *Dictionnaire*, art. *Pyrrhon*.
2 et 3. *Ibid.*, art. *Takiddin*.

« En un mot, le sort de l'homme est dans une si mauvaise situation que les lumières qui le délivrent d'un mal le précipitent dans un autre. Chassez l'ignorance et la barbarie, vous faites tomber les superstitions, et la sotte crédulité du peuple si fructueuse à ses conducteurs, qui abusent après cela de leur gain pour se plonger dans l'oisiveté et dans la débauche ; mais en éclairant les hommes sur ces désordres, vous leur inspirez l'envie d'examiner tout, ils épluchent et ils subtilisent tant, qu'ils ne trouvent rien qui contente leur misérable raison... »

Il existe une méthode ; en faisant effort on peut la distinguer, et même la resserrer dans une formule. « Il n'y a point de système qui, pour être bon, n'ait besoin de ces deux choses : l'une, que les idées en soient distinctes ; l'autre, qu'il puisse donner raison des expériences. » [1] Si on appliquait cette méthode, on tiendrait à la fois la vérité abstraite, et la vérité concrète qui en est l'épreuve. Mais comment l'appliquer ? Pour ce qui est de la vérité concrète, les hommes brouillent et faussent tous les faits ; dans le *Dictionnaire historique et critique*, la critique démolit l'histoire. Pour ce qui est de la vérité abstraite, les hommes ne voient jamais les idées distinctement ; les verraient-ils, que ces idées leur apparaîtraient comme elles sont : douées d'une égale force, d'une égale probabilité, et se tuant l'une l'autre.

*
* *

Encore Bayle ne s'arrête-t-il pas à ce point. Si nous voulons connaître sa pensée totale, et voir comment elle revint, avec une sorte d'obsession lucide, aux problèmes qu'à son goût elle n'a jamais suffisamment éclaircis, il faut aller jusqu'à la *Réponse aux questions d'un Provincial*, qu'il commença de publier en 1704, et que la mort interrompit. Il n'abandonna ni sa manière, faite d'élans et de sursauts ; ni son habitude de partir de la lettre imprimée, récit histo-

1. *Dictionnaire*, art. *Manichéens*, note *D*.

rique, traité, dissertation, pour réagir et contredire ; ni ses ironies cruelles. Mais ses sursauts furent plus vifs, s'il est possible, et ses élans plus soutenus ; ses réactions furent plus vigoureuses, son analyse plus implacable. Le provincial est censé l'interroger sur le contenu d'un livre, sur la fixation d'une date, sur un fait historique, sur un simple point de curiosité. En quelques phrases, Bayle dégage les données de la question avec une netteté toujours admirable : pas de faux-fuyants ; aucune ombre ; aucune place pour ces marges grises où peut encore s'abriter un reste d'erreur ; pas d'excuse, pas d'indulgence, pas de pardon. Autour de lui, les mêmes problèmes se posent incessamment : Dieu permet-il de laisser prouver son existence par le consentement universel ? Dieu a-t-il concédé aux hommes la liberté, ou bien est-ce la fatalité qui les conduit ? S'il y a un Dieu, pourquoi a-t-il créé l'injustice, et, sous toutes ses formes, le mal ? Inlassablement aussi, Bayle proposera sa solution : sa solution qui tend à dire qu'il est impossible de rien affirmer, de rien savoir.

Et ce grand tâcheron revient à sa besogne, plus hardi, plus conscient de sa responsabilité. Il veut montrer décidément qu'entre la religion et la philosophie, il n'y a pas de commune mesure : tant que l'on confondra l'une et l'autre, on criera dans le désert. Bayle prétend ne pas attaquer la croyance comme telle ; il se donne même l'air de la respecter ; il ne fait que suivre et que répéter, dit-il, les arguments de ceux qui la défendent : n'avouent-ils point qu'il y a dans toute religion un mystère initial ? C'est cela même, un mystère incompatible avec la raison ; une position d'esprit incompatible avec les opérations, avec l'être même d'un esprit qui pense. Plus que jamais, il se place dans la forteresse pour l'ébranler ; au milieu de ses défenseurs, pour jeter le trouble parmi eux. Il leur dit que, si l'on admet la Révélation, la Religion est vraie; ses dogmes s'en suivent avec logique. Seulement, il ajoute que la Révélation est indémontrable. Autre chose est croire, autre chose faire usage de sa raison.

Pas de milieu, pas de partage ; repousser tel ou tel dogme pour retenir tel ou tel autre dogme, c'est contradiction flagrante, c'est absurdité. « Je crois m'être aperçu par quelques-unes de vos lettres qu'à l'égard de la Trinité et de quelques autres articles du Christianisme, vous prétendez que la raison soit obligée de se captiver sous l'autorité de Dieu ; mais que, pour ce qui regarde le péché d'Adam et toutes ses suites, il faut soumettre l'Écriture au tribunal des philosophes. Vous me feriez pitié si vous aviez effectivement cette pensée, et si vous poussiez si loin le disparate... »[1] Vous êtes partisan du mystère ? Alors croyez-le, soit que la philosophie s'en accommode, soit qu'elle ne s'en accommode pas, soit qu'elle le réfute par des arguments invincibles. Mais dès lors, n'ayez pas la prétention de raisonner... Ceux que Bayle veut convaincre de bêtise ou de folie, ce ne sont pas seulement les catholiques, ou les calvinistes, mais aussi bien les Juifs, les Mahométans ; et les déistes encore, qui croient prouver Dieu par la lumière naturelle ; tous ceux-là, ce sont des « religionnaires »[2], ainsi qu'il les appelle ; et en face d'eux, il y a les « rationaux ».

Mais une fois que les deux puissances sont ainsi séparées, les rationaux, pour peu qu'ils restent logiques avec eux-mêmes, doivent examiner leur propre principe, et ici commence le trouble. Hélas ! la philosophie ne répare pas les brèches qu'elle fait, malgré tous les soins qu'elle prend ; si elle est très capable de détruire les affirmations reçues, elle est incapable de mettre à leur place autre chose que des interrogations. L'homme est-il libre ? Est-il soumis à la fatalité ? « On ne finit point, quand on s'engage aux questions de liberté ; chaque parti a des ressources infinies... » — « Le libre arbitre est une matière si embarrassée et si féconde en équivoques que, lorsqu'on la traite à fond, on se

1. *Réponse aux questions d'un provincial*, t. III, ch. CXXVIII, 1706.

2. *Ibid.*, ch. CXXXIV... « les Religionnaires (permettez-moi de me servir de ce mot pour désigner en commun les Juifs, les Payens, les Chrétiens, les Mahométans, etc.) »

contredit mille fois et que la moitié du temps on tient le même langage que ses antagonistes et que l'on forge des armes contre sa propre cause... »[1] — L'âme est-elle immortelle ? Elle l'est, à moins qu'elle ne le soit point et qu'elle appartienne à la matière. — Existe-t-il un Dieu souverainement sage, souverainement bon ? Peut-être ; mais comment expliquer, par quelque argument que ce soit, que ce Dieu sage et bon se plaise à faire souffrir ses créatures dans leur corps et dans leur âme ? qu'il se plaise à les rendre coupables ? Cette perspective, qui se présente à lui au moindre regard ; cette constatation d'un fait, qui irrite le sentiment en choquant la raison, sont particulièrement affreuses à Bayle. Il frémit : « Ceux qui permettent le mal qu'il leur est aisé d'empêcher sont blâmables ; ceux qui laissent périr une personne qu'ils pourraient facilement sauver, sont coupables de sa mort. Demandez à une simple paysanne : les mères, qui, regorgeant de lait, aimeraient mieux laisser mourir de faim leurs enfants que de leur donner à téter, ne seraient-elles pas aussi criminelles que si elles les jetaient dans l'eau ? Les pères qui, voyant un de leurs fils tout prêt à mettre dans sa bouche un morceau empoisonné, le laisseraient faire, quoiqu'ils sussent qu'un petit mot d'avis ou un clin d'œil l'empêcherait de s'empoisonner, ne seraient-ils pas aussi dénaturés que s'ils lui donnaient du poison eux-mêmes ? »[2]

Comment comprendre que Dieu ressemble à cette mère dénaturée, à ce père criminel ? Les bonnes âmes s'évertuent ; un théologien anglican, William King, a la naïveté de croire qu'il vient de justifier, une fois pour toutes, l'existence du mal ; il a publié un gros traité en latin, où il s'imagine avoir résolu l'insoluble. Il n'a rien résolu ; c'est la quadrature du cercle.

Quel tissu de contradictions que l'homme ! « L'homme est le morceau le plus difficile à digérer qui se présente à tous les

1. *Réponse aux questions d'un provincial*, t. III, ch. CXLII, 1706.
2. *Ibid.*, ch. LXXIV et suivants. Réfutation du traité de W. King, *De origine mali*, Londres, 1702.

systèmes. Il est l'écueil du vrai et du faux; il embarrasse les naturalistes, il embarrasse les orthodoxes... Il y a là un chaos plus difficile à débrouiller que celui des poètes. » On cherche à combattre l'erreur et l'on craint d'apercevoir, à la fin de cette lutte, que notre âme est mieux proportionnée au mensonge qu'à la vérité. [1] On met toute sa confiance dans la force de la droite raison, et puis on s'aperçoit que cette raison est faible et veule. » La raison ne peut tenir contre le tempérament ; elle se laisse mener de triomphe en triomphe, ou en qualité de captive, ou en qualité de flatteuse. Elle contredit les passions pendant quelque temps, et puis elle ne dit mot, et se chagrine en secret, et enfin elle leur donne son approbation. » [2] On s'aperçoit qu'elle n'est jamais tout à fait certaine de ses affirmations, que les notions en apparence les plus évidentes ne sont jamais que des problèmes ; de nouveau, le pyrrhonisme menace, et la pensée se corrode.

*
* *

Alla-t-il jusqu'au scepticisme absolu ? — Il y serait allé, s'il avait cédé à la pente naturelle de son esprit ; le jeu du pour et du contre était pour lui le suprême plaisir. Il serait allé jusqu'aux grandes régions vides où il n'y a plus de raison d'agir, plus de raison d'exister, s'il avait été parfaitement logique, s'il n'avait tenu compte que des résultats de ses expériences humaines, et des conclusions qui, tous les jours plus fortement, s'imposaient à son esprit. Il aurait pu, il aurait dû aboutir à ce que Le Clerc appelle le pyrrhonisme métaphysique et historique, au doute total.

Mais il a résisté. Sa vaillance, l'idée qu'il avait d'une mission à remplir, une haine de l'erreur plus forte que les doutes qu'il pouvait avoir sur la vérité, une raison qui n'acceptait pas entièrement ses défaites, et par-dessus tout, un effort conscient de sa volonté, lui permirent de ne pas accomplir

1. *Réponse aux questions d'un provincial*, t. III, ch. CIII, 1706.
2. *Ibid.*, t. I, ch. XIII, 1704.

le dernier pas. Il n'a jamais voulu perdre l'idée d'un certain bien moral à accomplir, d'un progrès à favoriser. Dans ce sens, le *Dictionnaire* nous offre un passage émouvant ; c'est à l'article *Mâcon, note D : Pourquoi je touche ces effroyables désordres.* Ces effroyables désordres, ces guerres de religion qui ont servi de prétexte aux pires barbaries, ces « inhumanités », ne vaudrait-il pas mieux en abolir la mémoire, en effacer le souvenir ? Les redire, n'est-ce pas nourrir dans les esprits une haine irréconciliable ? » Ne peut-on pas me dire qu'il semble que j'aie dessein de réveiller les passions, et d'entretenir le feu de la haine, en répandant par ci par-là dans mon ouvrage les faits les plus atroces dont l'histoire du siècle passé fasse mention ? — Non pas. « Comme toutes choses ont deux faces, on peut souhaiter pour de très bonnes raisons que la mémoire de tous ces effroyables désordres soit conservée soigneusement. » Les gouvernants, les ecclésiastiques, les théologiens, doivent être avertis des maux passés, pour qu'ils les évitent dans l'avenir... Ainsi, des deux faces que présentent toutes choses, Bayle choisit celle où il peut lire un peu d'espoir. Même en doutant d'atteindre jamais la vérité absolue, il voulait croire que le faux était une maladie contagieuse, et qu'il avait la tâche de circonscrire ses ravages. Médecin d'aveugles, qui avait du moins le devoir de dessiller quelques yeux.

Il n'imita pas les faibles esprits qu'il avait raillés : « Ils font les fiers et les braves contre Dieu pendant la vigueur de leur santé et dans la bonne fortune ; mais quand ils se croient accablés ou de maladie, ou de disgrâce, ou de vieillesse, ils passent ordinairement jusqu'à la superstition ; et, s'ils se croient au voisinage de la mort, ils ont plus de soin que les autres de se munir de tous les préparatifs du voyage de l'autre monde... » Jusqu'à ses derniers jours, il continua d'être agressif. Contre qui n'avait-il pas pris les armes ? Sherlock, Tillotson, Cudworth, W. King, Le Clerc, Jurieu, Arnauld, Nicole, Bernard et, enfin, M. Jaquelot, qui avait attaqué le *Dictionnaire*, et avait prétendu démontrer l'accord de la raison et de la foi, était plus qu'un

adversaire ; c'était un symbole des idées qui ne veulent pas être définitivement éclaircies, des difficultés qui ne veulent pas céder à la raison, de la faiblesse humaine. Épuisé, persécuté d'une toux et d'une fluxion sur la poitrine, travaillé par la fièvre, il utilisait le temps qu'il mettait à mourir pour répliquer encore, et s'il regretta quelque chose, ce fut de partir avant d'avoir réfuté les erreurs de M. Jaquelot.[1]

Sa pensée critique est comme une essence trop forte pour être employée à l'état pur, et faite tout exprès pour être diluée : ce qui advint. Par le *Dictionnaire*, sortant du domaine des controverses entre théologiens et mise à la portée de tous, de façon « qu'on vit les objections dans tout leur jour » ; inspirant les hétérodoxes de tous les pays, elle devint maîtresse d'incrédulité : « Il est de notoriété publique que les ouvrages de M. Bayle ont rempli de doutes un grand nombre de lecteurs et ont répandu du doute sur les principes de la morale et de la religion qui étaient le plus universellement reçus... »[2]

*
* *

Il y avait eu, après les batailles d'idées du XVI^e^ siècle, une proposition de paix, une trêve offerte : les problèmes qui avaient si longtemps tourmenté les hommes, on les considérerait comme résolus ; moyennant quoi on pourrait vivre, sans le tourment des perpétuelles anxiétés, des perpétuels

1. Isaac Jaquelot, *Conformité de la foi avec la raison ; ou Défense de la religion contre les principales difficultés répandues dans le Dictionnaire historique et critique de M. Bayle.* Amsterdam, 1705, in-4°. C'étaient les temps héroïques où personne ne voulait laisser le dernier mot à l'adversaire, où d'obstinés lutteurs poursuivaient leurs ennemis jusqu'au delà de la mort. Voyez Le Clerc, *Bibliothèque choisie*, t. XII, 1707 ; article V ; article VII, *Remarques sur les Entretiens posthumes de M. Bayle* ; et *Avertissement* : « Je savais tout ce que M. Bayle pouvait dire contre moi, et j'étais résolu d'essuyer tous ses emportements et toutes ses injures, plutôt que de lui donner le plaisir de parler le dernier, qu'il recherchait avec passion. »
2. *Bibliothèque germanique*, t. XVIII, année 1729.

retours. On agirait ; on tournerait son zèle vers les pures créations de l'esprit ; on jouirait des plaisirs de la société ; et, devenus sociables, les hommes seraient sinon tout à fait heureux, du moins contents. Ils mettraient même, dans leur acceptation, de l'héroïque et du grandiose ; et il y aurait du sublime jusque dans leur sécurité volontaire ; comme il y a, dans l'organisation, dans la hiérarchie, dans les lois d'une ruche, dans sa production, dans sa multiplication, un ordre qui suppose mille et mille sacrifices.

Mais comment rendre cette paix durable, si les principes psychologiques sur lesquels elle se fonde, avant même qu'elle ne soit établie se mettent à changer ? Les voyageurs, les errants, les curieux, les tourmentés, et la race incertaine de ceux qui détestent les demeures stables ; les modernes, qui dans l'état d'esprit historique ne voient plus que faiblesse et duplicité ; les nouveaux venus qui ne comprennent même pas la façon de penser des Latins ; et tous ceux qui protestent, et tous ceux qui doutent, et ne considèrent à aucun degré le problème politique comme résolu, encore moins le problème religieux : comment cette masse composite et puissante se contiendrait-elle ? Elle va déclarer la guerre aux croyances traditionnelles, pour commencer.

---

*DEUXIÈME PARTIE*

# CONTRE LES CROYANCES TRADITIONNELLES

## *CHAPITRE I*

# LES RATIONAUX

Attendu que, depuis des années, une inconnue, nommée la Raison, a entrepris d'entrer par force dans les Écoles de l'Université; qu'à l'aide de certains quidams facétieux, prenant le surnom de Gassendistes, Cartésiens, Malebranchistes, gens sans aveu, elle veut examiner et expulser Aristote... [1]

C'était vrai. Elle entrait en jeu, la Raison agressive ; elle voulait examiner non pas seulement Aristote, mais quiconque avait pensé, quiconque avait écrit ; elle prétendait faire table rase de toutes les erreurs passées, et recommencer la vie. Elle n'était pas une inconnue, puisqu'on l'avait toujours invoquée, dans tous les temps ; mais elle se présentait avec une face nouvelle.

La cause, et particulièrement la cause finale ? Ce n'est plus cela qu'elle prétendait être. — Une faculté « par où l'on suppose que l'homme se distingue des bêtes, et en quoi il est évident qu'il les surpasse de beaucoup ? » Sans doute ; mais à condition d'étendre sans limites, et jusqu'aux extrêmes audaces, les pouvoirs de cette faculté supérieure. Son privilège était d'établir des principes clairs et véritables, pour arriver à des conclusions non moins claires et non moins véritables. Son essence était d'examiner ; et son premier travail, de s'en prendre au mystérieux, à l'inexpliqué, à l'obscur, pour projeter sa lumière sur le monde.

1. François Bernier et N. Boileau Despréaux. *Requête des maîtres ès arts...* 1671.

Le monde était plein d'erreurs, créées par les puissances trompeuses de l'âme, garanties par des autorités non contrôlées, répandues à la faveur de la crédulité et de la paresse, accumulées et fortifiées par l'œuvre du temps: aussi devait-elle se livrer d'abord à un immense déblayage. Détruire ces erreurs innombrables, c'était sa mission, elle avait hâte de l'accomplir. Mission qu'elle tenait d'elle-même, de la valeur de son être propre.

Les rationaux accouraient à son appel, actifs, zélés, intrépides.

Ils était français, anglais, hollandais, allemands ; un Juif haï par le ghetto, Spinoza, leur prêtait le concours de son génie. Comme ils étaient divers ! Comme ils étaient partis de points opposés, pour arriver au même but ! Cette concentration de forces est saisissante.

*
* *

Ce sont d'abord les libertins. Libertins anglais, comme William Temple, qui, retiré du tracas de la politique, chercha le bonheur dans une douce vie paisible, sagement épicurienne ; et surtout, les libertins français. Elle n'était pas jeune, cette race libertine ; elle avait répandu et donc dilué, deux philosophies au moins. D'abord celle de l'école padouane, celle de Pomponazi, de Cardan. Ensuite celle de Gassendi, dans la mesure où elle était non chrétienne. Gassendi, reprenant le système d'Épicure, et ses atomes, et son âme matérielle, avait épuré ses idées en les compliquant : jusqu'à leur donner la dignité d'une philosophie qui n'était pas si facile à comprendre et qui joignait, à l'autorité d'une tradition ancienne, un caractère de nouveauté. De sorte qu'en le suivant, les libertins avaient formé groupe, gagnant en importance et comme en dignité.

Mais Gassendi avait affronté Descartes ; entre eux s'était engagé un duel avec de vives reprises ; les adversaires avaient fait assaut devant une galerie attentive. O

pur esprit ! ô mens ! disait Gassendi à Descartes. Et Descartes à Gassendi : « Dites-moi donc, je vous prie, ô chair... »[1]

Gassendi avait été vaincu. Certes, il lui restait encore des disciples ; on en compte en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie : peu nombreux ; effacés, éclipsés par la gloire de Descartes qui conquiert l'Europe pensante ; ensuite par celle de Locke, astre nouveau. A Paris, François Bernier, qui donnait en 1674 un *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi* fort bien reçu du public et plusieurs fois réédité, prolongeait les effets d'une doctrine qu'il avait reçue de la bouche même du maître : mais ce n'était plus avec l'ardeur des convictions fortes ; aux éloges, il ajoutait un *après tout* qui en limitait la portée : « La philosophie de Gassendi, laquelle après tout me semble la plus raisonnable de toutes, la plus simple, la plus sensible, et la plus aisée... » Ce qui triomphait en lui, c'était le doute : « Il y a plus de trente ans que je philosophe, très persuadé de certaines choses, et voilà cependant que je commence à en douter... » Il était comme Simonides : lequel, ayant demandé premièrement un jour de délai au roi Hyero, qui voulait savoir de lui ce que c'était que Dieu, le lendemain il le pria de lui en accorder deux, le jour d'après quatre, et ainsi de suite ; jusqu'à ce que, le roi s'étonnant de ce qu'il multipliait perpétuellement le nombre des jours, il lui répondit que plus il y pensait et plus il trouvait la chose obscure.

Donc, les libertins n'ont pas de doctrine formelle. Ce ne sont pas de profonds philosophes, concédons-le, que ceux des petits soupers ; comme bréviaire, ils se contentent souvent de feuilleter d'un doigt léger les *Odes* d'Horace ; leur métaphysique est courte. D'où vient pourtant qu'ils inspirent tant d'inquiétude aux gardiens de la pensée orthodoxe ? Justement, c'est qu'ils manquent de sens métaphysique. Leur nature est spontanément rebelle, indocile et obstinée ;

1. *Petri Gassendi Disquisitio metaphysica, seu dubitationes et instantia adversus Renati Cartesii metaphysicam, et responsa.* Amstelodami, 1644, in-4°.

leur culture aristocratique ne fait que renforcer leur doute. Ils sont pareils à mille petits ruisseaux agiles, que l'on rencontre partout dans les domaines de l'esprit, et qui iront grossir le fleuve de l'incrédulité. Intelligence qui prétend penser par elle-même, volonté qui refuse de se laisser réduire, ce ne sont pas de profonds philosophes, mais des « philosophes », déjà ; des gens pour qui le mystère n'est jamais qu'une énigme déchiffrable ; et, s'ils ne la déchiffrent pas, ils cessent de la considérer, peu leur importe ; ils vivent à côté de la religion, non pas en elle. Puisque ténèbres il y a, et puisque nous ne pouvons les dissiper, profitons du moins de cette vie mortelle ; goûtons élégamment les plaisirs qu'elle offre ; et puis cédons au destin. Abandon moral, peut-être, interprétation qui n'est qu'un pis aller, mais parti qui a séduit alors beaucoup d'esprits qui n'étaient pas vulgaires.

Tels les libertins français : espèce trop raffinée, qui devra ou bien se renouveler par des alliances avec des espèces plus frustes et plus fortes, ou bien périr. Tel, successeur de Guy Patin et de La Mothe Le Vayer, Jean Dehénault qui traduisit Lucrèce, comme tant d'autres, et qui, mieux que d'autres, exprima sur un mode mélancolique et ferme ses négations :

> Tout meurt en nous quand nous mourons ;
> La mort ne laisse rien et n'est rien elle-même ;
> Du peu de temps que nous vivons
> Ce n'est que le moment extrême.
> Cesse de craindre ou d'espérer
> Cet avenir qui la doit suivre.
> Que la peur d'être éteint, que l'espoir de revivre
> Dans ce sombre avenir cessent de t'égarer.
> L'état dont la mort est suivie
> Est semblable à l'état qui précède la vie.
> Nous sommes dévorés du temps.
> La nature au chaos sans cesse nous rappelle.
> Elle entretient à nos dépens
> Sa vicissitude éternelle.
> Comme elle nous a tout donné,

Elle aussi reprend tout notre être.
Le malheur de mourir égale l'heur de naître,
Et l'homme meurt entier, comme entier il est né... [1].

Telle Mme Deshoulières ; telle Ninon de Lenclos, qui fut persuadée qu'elle n'avait pas d'âme, et qui ne démordit point de cette opinion, même en son extrême vieillesse, même à sa mort.

La plus brillante fleur de la race fut messire Charles de Saint-Denis, maréchal de camp des armées du Roi très chrétien. Depuis 1661, date à laquelle il s'exila en Angleterre, fuyant la défaveur des ministres et du Roi de France, jusqu'à sa mort, en 1703, Saint-Évremond ne connut guère d'autre occupation que d'être libertin : aussi eut-il le temps de devenir le libertin type, le libertin par excellence, apparaissant comme tel aux Français qui le regrettaient, aux Anglais qui l'aimaient, et aux Hollandais encore, chez lesquels il séjourna longuement. Il avait, si l'on veut, quelque chose d'un peu attardé dans sa personne et dans certaines dispositions de son esprit : comme un homme qui, ayant eu à changer ses habitudes et sa vie alors qu'il était déjà dans la force de l'âge, doit faire effort pour ne pas être le prisonnier de son passé. C'est ainsi qu'il restait « honnête homme », même quand les honnêtes gens devenaient de plus en plus rares autour de lui, et que ce beau type humain, perdant sa force, prenait rang parmi les souvenirs. En honnête homme, il ne se piquait de rien ; et, s'il prenait souvent la plume, ce n'était pas, expliquait-il, en docteur qui écrit pour instruire et pour dogmatiser, mais en homme du monde qui, dans une grande oisiveté, cherche à passer le temps. Toute cette mathématique, cette physique dont il voyait que l'on s'occupait tellement autour de lui, n'étaient pas de son gibier. Pour son compte, il ne trouvait point de science qui touchât les honnêtes gens, hors la morale, la politique

1. Imitation du chœur de l'acte second de la *Troade* de Sénèque, Œuvres diverses, 1670 ; cité par Frédéric Lachèvre, les *Œuvres de Jean Dehénault* 1922, p. 27.

et les belles-lettres : attitude rétrograde à une époque où la science allait soutenir et compléter l'œuvre de la philosophie ; où celui qui restait en dehors de la science, risquait de rester en marge de la vie. Saint-Évremond aimait l'étude délicate des auteurs anciens, les comparaisons balancées qu'un critique institue noblement entre historiens, entre orateurs ; les parallèles, les portraits, et tous les exercices où un esprit naturellement fin trouve à exercer sa psychologie ; il pratiquait la conversation, cela va sans dire. Lorsque Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, vint s'établir à Londres et ouvrit salon, ses vœux furent comblés : un salon où aller tous les jours, c'était le point fixe qui, jusque-là, manquait à sa vie.

Il était épicurien, estimant que, de toutes les opinions des philosophes concernant le souverain bien, il n'y en a point qui paraisse aussi raisonnable que celle d'Épicure. Il voulait vivre selon la nature, et si, à vrai dire, il ne savait pas très bien ce que c'était que cette nature, il s'entendait à merveille à vivre douillettement. Protégé par le pouvoir, même quand le pouvoir changeait de maître et passait des mains de Jacques II à celles de Guillaume III ; peuplant ses jours de douces habitudes réglées ; gourmand, un peu trop, dosant les plaisirs avec minutie pour mieux les savourer, il était délicieusement égoïste. L'idée de la privation, du renoncement, de la mortification de la chair, de l'ascétisme, lui faisait horreur. La modération, la mesure, l'indifférence qui permet d'éviter la fureur des passions, l'égoïsme délicat, il les tenait pour vertus essentielles, de même que l'application à conserver la santé, bien précieux, dont l'accoutumance nous fait faire trop peu de cas. Comme il était âgé d'environ soixante-dix ans, une infirmité le gêna. « M. de Saint-Évremond avait les yeux bleus, vifs et pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite et le souris malin, la physionomie agréable et spirituelle, la taille avantageuse et bien prise, la démarche noble et assurée. Vingt ans avant sa mort, il lui vint une loupe entre les deux yeux, qui grossit ensuite beaucoup », nous raconte

des Maizeaux, son premier biographe et son éditeur. Mais il se fit une raison. Peu importe qu'on ait une grosse loupe entre les deux yeux, pourvu que l'on continue à vivre. « Huit jours de vie valent mieux que huit jours de gloire après la mort. »

Il chérissait cette vie qu'il eut l'habileté de prolonger si longtemps et qui, après les traverses de sa jeunesse, lui fut si doucement favorable. Il ne voyait pas d'autre bien, et il aurait souscrit sans doute, entre autres épitaphes qu'on écrivit en son honneur, à celle que voici :

Aimé de plus d'un roi, cher à plus d'une dame,
Il connut peu l'orgueil, peu l'amoureuse flamme ;
Écrire, et bien manger, fut son double talent.
Il nourrit pour la vie un amour violent,
Connut à peine Dieu, mais point du tout son âme...

Il nourrit, certes, un amour violent pour la vie, et pour ce qui fait apprécier la vie : la liberté de disposer de soi-même ; entre toutes les libertés, celle d'un esprit qui n'accepte que sa propre loi.

Faut-il voir en lui une âme plus complexe ? Faut-il croire qu'il a soigné son propre mythe, et qu'il a voulu léguer au monde son portrait dessiné suivant la mode libertine, tandis que le vrai Saint-Évremond, d'un cœur nostalgique, ne doutait qu'à demi et espérait toujours ? Ce n'est pas sûr, bien qu'on l'ait fort joliment soutenu. Car lorsqu'il s'inquiète de notre condition misérable, et qu'il demande soit de s'élever jusqu'aux anges, soit de descendre jusqu'à la bête, il invoque non pas le Dieu qui est mort sur la croix, et que cette seule demande offenserait, mais la nature :

Un mélange incertain d'esprit et de matière
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de lumière,
Pour savoir justement et nos biens et nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature, élève-nous à la clarté des anges,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux... [1].

1. Cité par A. M. Schmidt, *Saint-Évremond ou l'humaniste impur*, 1932, p. 141.

En tout cas, si même le portrait savamment composé différa d'un original plus riche en hésitations, en contradictions, celui-ci demeurera secret ; et ce fut le libertin qui agit : « Si on prend en main sa vie et ses ouvrages, pour y trouver un homme grave et sévère et une vie de philosophe, on n'en lira pas beaucoup sans reconnaître qu'on s'était extrêmement trompé, et qu'en imitant sa conduite, on ne pourrait nullement passer pour un philosophe fort sérieux, et fort détaché des plaisirs des sens... A l'égard de ses écrits, si l'on y cherchait une profonde science de la philosophie, ou de l'antiquité, ou une sévérité de stoïcien, ou d'anachorète, on s'adresserait fort mal, et on les lirait d'un bout à l'autre peut-être avec l'indignation de n'y trouver rien de ce qu'on y voudrait. » Un épicurien léger : tel le juge, entre autres, Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque choisie*, lorsqu'il rend compte de l'édition de ses œuvres parues à Amsterdam [1].

Quelles nouveautés offre-t-il dans sa propre espèce, ce libertin bifrons, précurseur du nouveau siècle ? Une pointe de cosmopolitisme, d'abord, non seulement parce qu'il s'est intéressé à la littérature du pays où il vivait, qu'il a traduit *Volpone*, qu'il a écrit une comédie « à la manière des Anglois », *Sir Politick Would-be* : mais parce qu'il a conçu l'idée de relativité, comme il avait conçu l'idée d'évolution en histoire. Il a compris que chaque nation, possédant des mœurs, une manière d'être, un génie, qui lui sont propres, représente une valeur qu'une autre nation ne saurait réduire à sa propre loi ; il s'est refusé à voir, dans un étranger, un barbare ; il a appliqué aux relations internationales cette même tolérance qu'il professait pour les idées. Comme il y a du vrai dans tout système, il y a des qualités dans chaque peuple : « A la vérité, je n'ai point vu de gens de meilleur entendement que les Français qui considèrent les choses avec attention, et les Anglais qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations pour revenir à la facilité du discours et à une certaine liberté d'esprit qu'il faut possé-

1. Année 1706, t. IX.

der toujours, s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde, ce sont les Français qui pensent, et les Anglais qui parlent. »

Par cette volonté de compréhension, il se tourne vers l'avenir. Et encore, par une impression de tranquillité et de bien-être, dans son état a religieux. Il n'a pas le sentiment d'être un révolté ; au prix de quelques sacrifices faits à la coutume, aux apparences, il s'installe dans l'incrédulité avec autant de quiétude que d'autres dans la foi ; s'il y a des libertins qui ont souffert persécution pour leurs idées, il obtient, au contraire, récompense et gloire ; Saint-Évremond, ce n'est déjà plus le libertinage militant, c'est le libertinage triomphant. N'est-il pas glorieusement enterré à Westminster, dans le coin des poètes ? — Surtout, il nous montre l'attirance vers de plus fortes doctrines, plus agressives, plus capables de fournir des aliments substantiels à des esprits avides de nouveautés. Pendant son séjour en Hollande, de 1666 à 1672, il a fait la connaissace d'un certain Juif, qui s'appelle Spinoza ; il a pris plaisir, comme dit des Maizeaux, à voir « quelques savants et philosophes célèbres qui étaient alors à La Haye, et particulièrement Heinsius, Vossius et Spinoza ». Nous ne savons pas au juste ce qu'ils se confièrent ; mais nous savons que, longtemps après leurs entrevues, le souvenir de Spinoza hanta Saint-Évremond. « Dans l'humble et méditatif solitaire de Ryneburg et de Stille Veerkade, le libertinage français, qui n'est encore que velléité de libération, impatience de la règle et révolte contre le dogme, en un mot fronde spirituelle, cherche et pense avoir trouvé le théoricien de son impiété, le métaphysicien qui en fonde en raison et en traduit en doctrine la tendance la plus profonde... » [1]

1. Gustave Cohen, *Le Séjour de Saint-Évremond en Hollande et l'entrée de Spinoza dans le champ de la pensée française*, 1926. — Dehénault fit le voyage de Hollande pour rencontrer Spinoza. « C'était un homme d'esprit et d'érudition, aimant le plaisir avec raffinement, et débauché avec art et délicatesse. Mais il avait le plus grand travers dont un homme soit capable : il se piquait d'athéisme et faisait parade de son sentiment avec une

Ainsi les libertins veulent être cités d'abord, malgré leur appauvrissement doctrinal ; jamais ils n'ont accepté la trêve philosophique que proposait le classicisme à la française ; ils ont refusé d'admettre quelque doctrine que ce fût comme définitivement établie ; toujours ils ont douté, ils ont nié. Leur indocilité prépare les rébellions futures. Ils sont comme une réserve d'incroyance. Cela est si vrai que, dans les polémiques de l'époque, quand on ne prend pas le temps de distinguer entre les opinions, les sectes et les systèmes, d'examiner les différences et de fixer les limites, et lorsqu'on est pressé de marquer d'un signe les esprits que l'on considère comme dangereux pour la foi : ceux qui critiquent de trop près le texte des Évangiles, ceux qui refusent de croire à la révélation et aux miracles, les indifférents, les déistes, et les athées, pêle-mêle, on les appelle des libertins.

Mais il est très vrai aussi que les libertins ne se suffisent plus à eux-mêmes et qu'à la fin du XVII^e siècle, ils doivent demander l'appui d'une pensée philosophique plus cohérente et plus forte. Si libertinage veut dire incrédulité, d'une part, et de l'autre, goût de vivre voluptueusement, évoquant ainsi une liberté double, celle de l'esprit et celle des sens, le temps est en train de transformer ces deux caractères. Les incrédules sont à la recherche de doctrines nouvelles qui remplacent leur gassendisme maigre et démodé ; dans Voltaire, il y aura autre chose et plus qu'un libertin. Les voluptueux demanderont des plaisirs moins délicats, moins mesurés ; ils se montreront plus débauchés, plus cyniques ; dans le libertinage de la Régence, il y aura autre chose que la recherche d'un équilibre et, bien plutôt, l'affectation d'un excès ; les roués se caractériseront moins par l'indépendance de la pensée que par l'indécence des mœurs.

fureur et une affectation abominables. Il avait composé trois différents systèmes de la mortalité de l'âme, et avait fait le voyage de Hollande exprès pour voir Spinoza, qui cependant ne fit pas grand cas de son érudition. » (Dubos à Bayle, 27 avril 1696 ; dans le *Choix de la Correspondance de Pierre Bayle*, par E. Gigas, 1890.)

La Fare et Chaulieu font la transition ; Chaulieu surtout, qui pense que le vin et les femmes comptent au premier rang parmi les biens que nous offre la sage nature, et qui répondit un jour à des couplets de son ami Malézieux par cette profession de foi :

Pour répondre à tes chansons,
Il faudrait de la Nature
De Lucrèce ou d'Épicure
Emprunter quelques raisons ;
Mais sur l'essence divine
Je hais leur témérité,
Et je n'aime leur doctrine
Que touchant la Volupté.

Je suis cet attrait vainqueur,
Ce doux penchant de mon âme
Que grava d'un trait de flamme
Nature au fond de mon cœur ;
Dans une sainte mollesse
J'écoute tous mes désirs ;
Et je crois que la sagesse
Est le chemin des plaisirs...

Le mot lui-même est en train de changer de sens ; il faut préciser, il faut dire *des libertins d'esprit* [1], si l'on veut marquer qu'il ne s'agit pas du libertinage des sens. Tandis que « ceux qui donnent ou dans le déisme, ou dans cette sorte de doutes... s'appellent par excellence les *esprits forts.* » [2]

*
* *

*Nulla nunc celebrior, clamorosiorque secta quam Cartesianorum*, s'écrie un contemporain, dans un ouvrage au titre significatif : *Historia rationis* [3]. Le fait est qu'à la fin

1. Pierre Bayle, *Dictionnaire*, article *Arcesilas* : « Le vrai principe de nos mœurs est si peu dans les jugements spéculatifs que nous formons sur la nature des choses, qu'il n'est rien de plus ordinaire que des chrétiens orthodoxes qui vivent mal, et que des libertins d'esprit qui vivent bien. »
2. Pierre Bayle, *Pensées sur la Comète*, § cxxxix.
3. *Historia Rationis*, auctore D. P. D. J. U. D. (P. Collet), 1685, Art. XIII, p. 107.

du siècle, Descartes est roi. Royauté non pas absolue, puisqu'il n'en est jamais de telles dans des domaines de l'esprit et que, même dans les formes de pensée les plus dépouillées et les plus abstraites, certaines originalités nationales ou raciales subsistent et ne s'aliènent pas. Descartes n'arrive pas à conquérir cette partie de l'intelligence anglaise, cette partie de l'intelligence italienne qui défendent et maintiennent l'existence spécifique de l'Angleterre, de l'Italie. Mais, dans la mesure où les penseurs spéculent dans le plan de l'universel, Descartes règne. Il n'est pas un Français se mêlant de réfléchir qui ne subisse à quelque degré son influence, jusques et y compris ses adversaires ; pas un étranger de marque qui n'ait reçu de lui à tout le moins une excitation à penser, à philosopher. Locke reconnaît sa dette ; et Spinoza, pour ses débuts, a exposé le système cartésien ; et peut-être personne n'a-t-il pénétré plus profondément que lui dans la pensée du maître. Lorsque Vico, un peu plus tard, essaiera de doter l'Italie d'une philosophie qui lui soit propre, l'ennemi qu'il devra combattre ne sera pas Aristote, détrôné, mais Descartes, régnant. On enseigne officiellement la doctrine de Descartes dans les écoles de Hollande ; et des écoles de Hollande, elle passe en Hongrie, importée par les étudiants qui reviennent des Universités de Leyde, de La Haye, d'Amsterdam, d'Utrecht, de Franeker. C'est sa doctrine que l'Allemagne adopte pour se libérer de la scolastique ; ici encore, si l'on mesure l'intensité d'une action à la réaction qu'elle provoque, rappelons-nous que le grand Leibniz s'applique à réfuter Descartes. Dénoncés d'abord, mis à l'index, persécutés, condamnés, les disciples de Descartes, au bout d'un demi-siècle désormais révolu, occupent les chaires, dictent des cours, remplissent des livres, sont aux honneurs : à eux l'autorité.

Quand une doctrine atteint cet extrême degré de diffusion où elle est connue de ceux même qui ne l'ont jamais pratiquée, où elle influe sur ceux même qui n'ont pris aucun contact direct avec les livres où elle s'exprime, il va de soi qu'elle a dû abandonner en route beaucoup de ses richesses

et que seule agit encore cette partie de sa substance qui se mêle pour toujours à l'héritage humain. La glande pinéale, siège de l'âme ; les animaux-machines, qui sont insensibles au plaisir et à la douleur ; le plein, les tourbillons ; la physique de Descartes, et même sa métaphysique, sont tombés en chemin. Que reste-t-il donc essentiellement ? Son esprit ; sa méthode, définitive acquisition ; ses règles lumineuses pour la conduite de l'esprit, si simples et si fortes que, si elles n'éclairent pas toute la vérité, du moins elles nous permettent d'écarter une partie des ténèbres.

La confiance dans la raison considérée comme instrument de connaissance certaine, « le mouvement qui va du dedans au dehors, du subjectif à l'objectif, du psychologique à l'ontologique, de l'affirmation de la conscience à celle de la substance » [1] : telles sont les valeurs inaliénables que Descartes lègue à la deuxième et à la troisième génération de ses successeurs. Croyons-en Fontenelle : « C'est lui, à ce qu'il me semble, qui a amené cette nouvelle méthode de raisonner, beaucoup plus estimable que sa philosophie même, dont une bonne partie se trouve fausse ou fort incertaine, selon les propres règles qu'il nous a apprises... »

Elle ne s'arrête plus, cette raison déchaînée ; elle ne reconnaît ni tradition ni autorité qui vaille ; elle déclare « qu'il n'y a nul inconvénient à renoncer à tout pour examiner tout ». Du concret, elle veut faire table rase. Le mot magique, capable d'arrêter les forces qui menacent de devenir dangereuses par l'excès même de leur puissance ; le mot sage, que le maître avait si vite et si prudemment prononcé, les apprentis sorciers ne le connaissent plus ; le connaîtraient-ils qu'ils ne voudraient pas l'employer. A eux, la terre et le ciel ! A eux, tout le connaissable ! A eux la littérature et l'art ! Aux prises de l'esprit géométrique, rien, pensent-ils, n'échappera. A eux la théologie ! Un professeur de mathématique, Jean Jacob Scheuchzer, vantant l'es-

1. Menendez y Pelayo, *Historia de las ideas esteticas. Siglo XVIII, Introducción.*

prit géométrique dans les matières de théologie [1], cite avec orgueil, avec reconnaissance, la *Préface* que Fontenelle a mise à son *Histoire de l'Académie royale des sciences depuis le règlement fait en* 1699. « L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie qu'il n'en puisse être tiré, et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de politique, de morale, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision, l'exactitude qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique qui se répand plus que jamais, et qui en quelque façon se communique de proche en proche même à ceux qui ne connaissent pas la géométrie. Quelquefois un grand homme donne le ton à tout son siècle ; celui à qui on pourrait le plus légitimement accorder la gloire d'avoir établi un nouvel art de raisonner, était un excellent géomètre. » C'en est fait, les temps sont révolus ; Descartes le géomètre a donné le ton à l'ère nouvelle. — Mais si cet esprit géométrique vient à rencontrer la croyance et qu'on l'applique sans réserve aux matières de foi, qu'arrivera-t-il ? Ce serait alors « l'éponge des religions » : il tendrait à les effacer toutes. [2]

Est-il plus curieux exemple de la façon dont le cheminement d'une doctrine développe avec logique des conséquences contradictoires ? La démonstration en a été établie avec une acuité si parfaite qu'il n'y a plus guère qu'à la rappeler, en l'admirant. [3] A la religion, la philosophie cartésienne apporte un soutien très précieux, d'abord ; mais cette même philosophie contient en elle un principe d'irréligion, qui apparaît avec le temps, qui agit, qui travaille et qu'on utilise pour saper les bases de la croyance. La doctrine car-

1. *Praelectio de Matheseos usu in theologia, habita a Jh. Jacobo Scheuchzero, Med. D., Math., P.*, Tiguri, 1711.
2. *Nouvelles de la République des Lettres*, nov. 1684, art. 1.
3. G. Lanson, *L'influence de la philosophie cartésienne sur la littérature française* (*Etudes d'histoire littéraire*, 1930).

tésienne procurait une certitude, une sécurité ; elle proposait au scepticisme une retentissante affirmation ; elle démontrait l'existence de Dieu, l'immatérialité de l'âme ; elle distinguait la pensée d'avec l'étendue, la noble idée d'avec la sensation ; elle marquait la victoire de la liberté sur l'instinct : bref, elle était un rempart contre le libertinage. Or voici qu'elle affermissait le libertinage et le renforçait. Car elle préconisait l'examen, la critique ; elle exigeait impérieusement l'évidence, même en des matières jadis soustraites par l'autorité aux lois de l'évidence ; elle attaquait l'édifice provisoire qu'elle avait construit pour abriter la foi. Bon gré mal gré, et pourvu seulement qu'on ne voulût pas s'abuser soi-même, il fallait bien voir le point précis où elle aboutissait, le point où elle venait discuter les dogmes et l'essence même du dogmatisme. De sorte qu'elle avait chassé Aristote : « les pauvres Péripatéticiens et les disciples d'Aristote doivent être bien confus, de voir que le Verbe Éternel est devenu cartésien sur ses vieux jours... » [1] Mais laissez passer quelque temps : et vous verrez jusqu'où iront les effets de la pensée cartésienne : « Vous seriez bien étonné si Descartes revenait maintenant au monde. Je crois que vous verriez en lui le plus redoutable ennemi du christianisme. » [2]

*
* *

A ce divorce, qui va s'affirmant, un homme s'opposera de toutes les forces de son esprit : c'est le P. Malebranche qui, sa vie durant, ne cessera de penser que « la religion, c'est la vraie philosophie ».

Celui-là n'est pas très loin du philosophe pur, tel que le vulgaire se l'imagine : il n'est tout à fait à son aise que dans les régions de l'infini ; il se nourrit d'idées, il a besoin de si

1. Jurieu, *L'esprit de M. Arnauld*, 1684, p. 78.
2. L. A. Caraccioli, *Dialogue entre le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV*, La Haye, 1751, p. 39.

peu de matière ! Il eût été capable d'inventer la métaphysique si elle n'eût existé avant lui. Originale et charmante figure, simple en apparence, très complexe pour peu qu'on la regarde de près. Frêle, maladif, son tempérament le portait, comme dit Fontenelle, pour qui Malebranche est un sujet d'étonnement et d'amusement malicieux, vers un parti de sagesse et d'abstention que sa volonté lui commandait : de sorte que, pour une fois, le tempérament et la volonté, la chair et l'esprit se sont trouvés d'accord. Il s'est réfugié dans la Congrégation de l'Oratoire, craignant le monde, effarouché devant la vie, et il a fui le tracas des charges et des honneurs ; vraiment, il a tenu la plus modeste place en toute humilité de cœur. Riche, il s'est débarrassé de son bien en le donnant. Il avait quelques-unes au moins des vertus qui font les saints. Mais, tout candide qu'il était et parfaitement ingénu, il était subtil aussi, et tenace, et volontaire ; rien au monde ne lui aurait fait abandonner ses idées ; quand elles suscitaient des difficultés, il avait une manière toute à lui de se jeter dans d'autres difficultés jusqu'à ce qu'elles fussent enfin inextricables, et lui-même triomphant.

Un jour, il rencontra la pensée cartésienne, qui lui fut une illumination. Jusque-là, il ne savait trop que faire de son intelligence, cherchant sa voie ; après il n'a plus hésité : il serait cartésien et chrétien, les deux ensemble. Les différences, il les concilierait. L'orientation de toute sa vie fut décidée ce jour-là.

Il méditait longuement, intensément, et lorsque sa pensée lui paraissait mûre, il publiait de gros traités de métaphysique qui firent du bruit ; la gloire vint à lui comme d'elle-même, une très vive gloire que nous avons peine à nous figurer aujourd'hui, mais qui rayonna plus loin que la France et dura plus longtemps que sa vie. Il eut des lecteurs, des disciples et même des fanatiques : un séminariste de Naples, Bernardo Lama, s'enfuit de sa patrie et vint jusqu'à Paris, afin de connaître le fameux Malebranche. Paisible et fort éloigné de tout esprit querelleur, il suscitait

pourtant des réponses si nombreuses et des réfutations si passionnées, auxquelles il répondait avec une conviction si vigoureuse, qu'il vécut en perpétuel état de guerre philosophique. De la cellule austère où il s'enfermait pour penser, soustrait à la société, dédaigneux de la nature, partait à grand éclat « ce dernier essai de libre philosophie chrétienne». Et c'est cette tentative, servie par la qualité d'une pensée éprise des plus grands jeux, qui a touché les âmes et compté éminemment dans l'histoire des idées.

L'évidence rationnelle : telle est la parfaite lumière à laquelle Malebranche aspire avec une ferveur mystique, car le mysticisme s'allie en lui au culte de la raison. D'une âme pieuse, il travaille à ce que la vie individuelle et cosmique, à ce que l'être tout entier, apparaissent comme la réalisation d'un ordre qui explique et qui contient la foi.

Or, si nous considérons le monde, nous y constatons, à côté d'un ordre général indéniable, des désordres embarrassants. Les phénomènes, les monstres dénoncent l'existence du mal physique ; le péché dénonce l'existence du mal moral. Ces désordres, la tâche du philosophe est de les expliquer.

Pour que, dans aucun cas, l'anormal ne se produisît ; pour que, dans chaque cas, une âme sur le point de commettre le péché ne succombât point à la tentation ou, y ayant succombé, obtînt la grâce nécessaire pour se repentir, il faudrait supposer un Dieu qui interviendrait à tout moment ; qui, à tout moment, se dérangerait pour accomplir des miracles ; qui violerait lui-même les lois qu'il a établies comme inviolables : au désordre se substituerait la multiplicité infinie des contre-ordres divins.

C'est ici que Malebranche qui ne saurait supposer chez Celui qui peut tout cette indigne prodigalité de moyens, intervient pour nous dire que Dieu agit par des volontés générales et non particulières. Dieu doit céder aux intérêts de la sagesse, puisqu'il est la sagesse suprême. Il l'aime invinciblement ; il l'aime d'un amour naturel et nécessaire. Il ne peut se dispenser de suivre la conduite qui porte le

caractère de ses attributs : une conduite rationnelle et qui ne se contredit pas.

La pluie tombe à la fois sur le champ qu'elle doit arroser pour qu'il devienne fertile, et sur le chemin, sur le ruisseau, sur la mer : alors nous nous étonnons. Mais laquelle des deux conduites est la plus raisonnable ou bien intervenir chaque fois qu'il pleut pour limiter l'aire de la pluie ; ou bien laisser agir les lois générales du mouvement ? Si cette seconde manière est plus logique et plus digne, Dieu ne peut pas ne pas la choisir.

Certes, Dieu ne veut la damnation ni de cet incrédule ni de ce méchant. Mais il ne peut perpétuellement intervenir pour donner la foi à tous les incrédules et la bonté à tous les méchants. Car ce serait une façon d'agir incompatible avec la notion d'un être infiniment sage, infiniment parfait et, dès lors, le salut universel ne saurait être opéré.

Tout ce que Dieu peut faire, c'est d'établir des causes occasionnelles : ministres qui agissent en second et dont la fonction est d'elle-même établie une fois pour toutes. Jésus-Christ est établi par son Père comme l'unique cause occasionnelle de toutes les grâces ; il les fait répandre sur les hommes pour lesquels il prie en particulier ; et ces hommes seront sauvés sans qu'il en coûte au Père des volontés particulières. Et Jésus-Christ lui-même prie selon que l'ordre le demande, selon que l'édifice spirituel que Dieu veut élever a besoin de pierres vivantes. Il obéit à ce même principe de simplification, d'économie de forces, qui est la logique, la vérité et la vie.

Ainsi raisonne Malebranche. Partout où menace une dissidence entre la philosophie et la foi, qu'il s'agisse de la transubstantiation ou des passages controversés de l'Écriture, il accourt, il est là, il explique : faites un plus large crédit à la raison, comprenez mieux la valeur et la puissance de l'ordre, et tout s'éclairera ; l'harmonie sera rétablie. Son agilité est infinie, ses tours de force tiennent du prodige ; il étaie un château d'idées par un autre, considérant les miracles d'équilibre comme des preuves de solidité. Seulement,

il ne s'aperçoit pas qu'en subordonnant Dieu à son Ordre vainqueur, à sa Raison triomphante, à sa Sagesse longue, il lui enlève du même coup ses privilèges, et les motifs d'exister ; ou bien Dieu n'est plus qu'un agent, ou bien il est l'univers qui se construit suivant des lois nécessaires ; de sorte qu'à son corps défendant, et malgré sa volonté affirmée, malgré ses prodiges d'ingéniosité, il n'est pas difficile d'attribuer au très chrétien Malebranche une doctrine antichrétienne. Vous n'avez pas prévu, lui dit Fénelon dans la *Réfutation* qu'il écrit contre lui, que vous vous engagiez à soumettre la foi à la philosophie, et à autoriser les principes des sociniens contre nos mystères. Un admirateur même, comme Pierre Bayle, qui appelle le P. Malebranche et M. Arnauld les deux plus grands philosophes du monde (inquiétante admiration), et qui voit dans le *Traité de la nature et de la grâce* « l'ouvrage d'un génie supérieur et l'un des plus grands efforts de l'esprit humain », ne se trompe pas sur les aboutissements de cette métaphysique. « A proprement parler, Malebranche suppose que la bonté et que la puissance de Dieu sont renfermées dans des bornes assez étroites, qu'il n'y a aucune liberté en Dieu, qu'il est nécessité par sa sagesse à créer, et puis à créer précisément un tel ouvrage, et puis à le créer précisément par de telles voies. Ce sont trois servitudes qui forment un *fatum* plus que stoïcien... » Ce sur quoi Bayle établit deux syllogismes : la mineure du premier et la majeure du second ne font qu'exprimer, affirme-t-il, la doctrine du P. Malebranche.

Le premier :

*Dieu ne peut rien vouloir qui soit opposé à l'amour nécessaire qu'il a pour sa sagesse* ;

*Or le salut de tous les hommes est opposé à l'amour nécessaire que Dieu a pour sa sagesse* ;

*Donc Dieu ne peut pas vouloir le salut de tous les hommes.*

Le second :

*L'ouvrage le plus digne de la sagesse de Dieu comprend, entre autres choses, le péché de tous les hommes et la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes ;*

*Or Dieu veut nécessairement l'ouvrage le plus digne de la sagesse ;*

*Il veut donc nécessairement l'ouvrage qui comprend, entre autres choses, le péché de tous les hommes et la damnation éternelle de la plus grande partie des hommes.* [1]

Quelle aventure ! Être non seulement pieux, dévot, mais profondément catholique, catholique par toutes les pratiques de sa vie, catholique par l'intime de sa foi. Et en même temps, donner à la raison une telle place, qu'elle semble absorber tout, même Dieu !

***

Nous avons eu des contemporains sous le règne de Louis XIV, a déclaré Diderot en parlant de lui-même et des philosophes, ses frères. C'est vrai ; il a eu des contemporains sous le règne de Louis XIV, et non pas seulement dans les dernières années du Grand Roi, où nous savons bien que le corps politique et social allait se décomposant, mais beaucoup plus tôt, à une époque telle que nous n'y voyons, d'ordinaire, qu'orthodoxie assurée et majesté fulgurante. En fait, au moment même où l'autorité religieuse et l'autorité royale s'affirment comme inébranlables, elles sont déjà minées. Si nous ne considérons que la littérature, et plus particulièrement la littérature française, cependant les années qui vont de 1670 à 1677, nous avons une impression qui est toute de souveraineté, de paix, de grandeur. *Les Femmes savantes* datent de 1672 et *Le Malade imaginaire*, de 1673.

1. *Réponse aux questions d'un Provincial*, t. III, ch. CLI.

Racine donne *Bajazet* en 1672, *Mithridate* en 1673, *Iphigénie* en 1674, *Phèdre* en 1677. En 1670, Bossuet prononce l'*Oraison funèbre* d'Henriette d'Angleterre et se voit nommer précepteur du Dauphin, pour l'éducation duquel il va composer le *Traité de la connaissance de Dieu et de soi-même*, la *Politique tirée de l'Écriture sainte*, le *Discours sur l'Histoire universelle*. L'*Art poétique* de Boileau est de 1674. Et cette masse d'œuvres n'est pas seulement éblouissante : elle est compacte, elle est solide, elle est équilibrée. Mais qu'on détache un peu les yeux de la littérature, dont l'éclat est si séduisant qu'il empêche, souvent bien à tort, de voir des valeurs plus profondes auxquelles la littérature elle-même, plus tard, obéira ; qu'on regarde les grands courants de la pensée philosophique : et on découvrira des éléments en plein travail, qui sont en train de désagréger cette force, avant même qu'elle ne soit arrivée au terme de son développement ; comme un arbre porte encore des fleurs et des fruits quand déjà ses racines ont commencé à périr.

Ne l'oublions pas ! le *Tractatus theologico-politicus* parut dès 1670 ; et il apportait assez de nouveautés pour bouleverser de fond en comble la société qui l'accueillit. Spinoza disait en son latin, paisiblement, qu'il fallait faire table rase des croyances traditionnelles pour recommencer à penser sur de nouveaux plans ; que les choses en étaient venues à un point où personne ne pouvait plus distinguer un chrétien d'un Juif, d'un Turc, ou d'un païen. La croyance ayant perdu son action sur la morale, l'âme s'était corrompue ; et le mal venait de ce qu'on avait fait consister la religion non plus dans un acte intérieur, examiné, consenti, mais dans le culte extérieur, dans des pratiques machinales, dans l'obéissance passive aux ordres des prêtres ; des ambitieux s'étaient emparés du sacerdoce, et avaient tourné en avidité sordide le zèle de la charité ; de là des disputes, des jalousies, des haines. De la religion chrétienne, il ne restait que formalisme et préjugés, préjugés qui changent les hommes en brutes, en leur ôtant le libre usage de leur jugement, en étouffant la flamme de la raison humaine. C'est

de cette raison qu'il fallait partir, de nouveau. En son nom, il fallait détruire deux constructions illogiques et ruineuses : la cité de Dieu, la cité du Roi.

L'Écriture ; on citait toujours l'Écriture, pour imposer l'obéissance; de l'Écriture on tirait tous les dogmes, toute la superstition. Et qu'était donc au juste l'Écriture ? Il n'y avait pas eu de Prophètes, interprètes de Dieu, écrivant sous sa dictée ; mais de pauvres hommes, qui remplaçaient par une imagination forte, par une certaine richesse en métaphores, la faiblesse de leur pensée. Il n'y avait pas eu de peuple élu pour garder toujours la loi divine, mais un peuple qui comme les autres avait passé, avait péri. Il n'y avait pas eu de miracles ; la nature suivant sans interruption un ordre immuable, la violation de ses lois prouverait non pas que Dieu est puissant, mais qu'il n'existe pas. Si donc on écarte de l'Écriture tous les préjugés dont on l'a chargée pour le travestir ; si on l'interprète en vertu des règles critiques qui conviennent à tous les textes du monde, on voit bien ce qu'elle est : une œuvre humaine, pleine d'hésitations, de contradictions, d'erreurs. Le Pentateuque ne saurait être de Moïse ; les livres de Josué, des Juges, de Ruth, de Samuel, des Rois, ne sont pas authentiques ; ainsi du reste. Et Spinoza, assurant tous ses pas, s'arrêtant chaque fois qu'il le fallait pour regarder si les lecteurs le suivent, arrivait à sa première conclusion : la religion chrétienne n'était qu'un phénomène historique, qui s'expliquait par le moment où il s'était produit, par les circonstances à travers lesquelles il s'était prolongé ; et qui n'avait qu'un caractère transitoire, non pas éternel ; relatif, non pas absolu.

Ensuite Spinoza s'en prenait aux rois, et recommençait une démonstration : que les rois ont exploité à leur avantage le préjugé religieux ; le régime monarchique est l'art de tromper les hommes, puisqu'il décore du nom de religion la crainte où les puissants veulent que le peuple demeure asservi ; les sujets appellent devoir d'obéissance ce qui n'est en réalité que l'intérêt du roi ; ils croient combattre

pour leur salut, quand ils assurent leur propre servitude ; au prix de leur sang, ils fortifient la puissance et exaltent l'orgueil d'un seul homme, qui les traite comme des moyens, et qui, leur enlevant leur liberté, leur enlève leur raison de vivre. S'ils veulent sortir de cet état, ils n'ont à leur disposition qu'un remède : appliquer à la nature et au but des constitutions politiques le même esprit d'examen qui sert à confondre la superstition ; et pour ce faire, commencer par penser librement. Ils comprendront alors que l'État n'est pas fait pour le despote, que le pouvoir n'est qu'une délégation consentie par les sujets, que la démocratie est la forme de gouvernement la plus rapprochée du droit de nature, et qu'en tout état de cause, le but des institutions politiques est d'assurer à l'individu la liberté de la croyance, de la parole et de l'action.

Qu'on songe à la valeur explosive de ces affirmations en 1670, et l'on ne s'étonnera pas de voir que Spinoza parut à ses contemporains le Destructeur par excellence, et le Maudit. Ce Juif, fils d'une race abhorrée, et rejeté lui-même par sa race, passant étrangement sa vie dans la solitude, n'aimant ni le plaisir ni l'argent ni les honneurs, occupé à polir des verres de lunettes et à penser, fut un objet de curiosité, d'étonnement, et de haine. Il s'appelait Benedictus, et c'est Maledictus qu'il eût fallu dire ; il était l'épineux, comme devient épineuse une terre maudite par Dieu. L'athéisme était né avec la Renaissance italienne, qui avait ressuscité par le paganisme ; il avait été répandu par Machiavel, par l'Arétin, par Vanini. Herbert de Cherbury et Hobbes avaient été ses grands tenants : maintenant se produisait le plus néfaste de tous — Spinoza [1].

Aujourd'hui, c'est bien plutôt parmi les constructeurs qu'on le range, parmi les constructeurs vertigineux. Contre l'idée qu'il abattrait sans rebâtir, lui-même protestait passionnément ; et le *Tractatus* ne saurait se bien comprendre,

1. *De tribus impostoribus magnis liber, cura editus Christiani Kortholti, S. Theo. D. et Professoris Primarii*, Kilonii, 1680.

si on n'y lit cette volonté positive. A plus forte raison l'*Éthique*, qui parut en 1677, après sa mort, offrait-elle le plus somptueux palais de concepts, dont les voûtes se confondaient avec le ciel. Géométrique, mais aussi vibrante tout entière d'un souffle de vie, l'*Éthique* prend comme matériaux le divin et l'humain dont elle ne fait plus qu'une seule catégorie, et elle inscrit sur son fronton que Dieu est tout, que tout est Dieu. La suprême audace était dans l'armature même de la construction, que ceux qui sont privés du don métaphysique auront toujours peine à suivre du regard. Spinoza montrait ses plans, ses théorèmes, ses déductions ; il expliquait : j'entends par cause de soi ce dont l'essence enveloppe l'existence ou ce dont la nature ne peut être conçue que comme existante. J'entends par substance ce qui est en soi et est conçu par soi, c'est-à-dire ce dont le concept peut être formé sans avoir besoin du concept d'une autre chose. J'entends par attribut ce que la raison conçoit dans la substance comme constituant son essence. Il existe donc une substance unique, constituée par une infinité d'attributs, dont chacun exprime une essence éternelle et infinie : Dieu. Tout ce qui est, est en Dieu, et rien ne peut être, ni être conçu sans Dieu. Dieu est pensée, Dieu est étendue, et l'homme, âme et corps, est un mode de l'Être. Comme tel, il tend à persévérer dans son être, par un effort qui s'appelle volonté, quand il est rapporté à l'âme ; appétit, quand il est rapporté au corps ; désir, quand l'âme prend conscience de cet effort ; de sorte que le désir devient l'élément fondamental de la vie morale.

Dès lors, toutes les valeurs établies sont bouleversées.

Les hommes prenaient leur point de départ en eux-mêmes, dans leurs apparences transitoires, dans leurs habitudes, dans leurs faiblesses, dans leurs défauts, dans leurs vices, et, par un jeu absurde de leur imagination complaisante, ils créaient une divinité à leur ressemblance, avide, intéressée, sensible aux flatteries, vindicative, cruelle. Mais lui, Spinoza, tout au contraire, commençait par Dieu, et, dans ce Dieu rationnel, il réintégrait l'homme. L'homme n'était

plus un empire dans un empire ; il se fondait, désormais, dans l'ordre universel. Du même coup, le problème du mal ne se posait plus. « Tout ce qui est, est au même titre une expression nécessaire de l'essence divine ; toute force qui agit est, dans la mesure même où elle agit, une manifestation de la puissance divine ; par conséquent, Dieu étant le bien absolu, toute créature a exactement autant de droit que de puissance, toute action, se rattachant par le même lien de nécessité à l'être de Dieu, s'accomplit avec la même légitimité... »[1]

Le problème de la liberté se posait autrement ; de liberté d'indifférence, il ne pouvait plus être question, mais seulement de l'assimilation progressive de la pensée à une substance qui comprend qu'elle n'est plus déterminée à agir que par soi-même. Un homme est esclave quand il est dans l'impuissance de gouverner et de contenir ses passions ; mais une affection cessant d'être passive aussitôt que nous nous en formons une idée claire et distincte, un homme devient libre quand il est capable d'ordonner et d'enchaîner les affections de son corps suivant l'ordre de l'entendement, et de les subordonner à l'amour de Dieu.

La quête du bonheur, aussi, prenait un autre sens, et, changeant de route, enfin, arrivait à son terme. Le bonheur n'est pas la satisfaction des passions, comme le pensent les êtres grossiers qui ne s'élèvent pas jusqu'aux degrés supérieurs de la connaissance. Il n'est pas non plus le renoncement à tous les plaisirs de ce monde, dans l'attente d'un paradis que, sous une forme ou sous une autre, les diverses religions se plaisent à imaginer. Le bonheur, c'est l'intelligence du vrai, c'est l'adhésion aux lois de l'ordre universel et la conscience de le réaliser dans son être particulier. Spinoza croit l'avoir atteint pour son compte, ce bonheur qui apporte avec lui la paix ; il prend pitié des pauvres hommes errants ; il leur montre comment sa philosophie doit servir à la pratique de la vie :

1. Léon Brunschvicg, *Spinoza et ses contemporains*, 3e éd., 1923, p. 105.

« I. Suivant cette théorie, nous n'agissons que par la volonté de Dieu, nous participons de la nature divine, et cette participation est d'autant plus grande que nos actions sont plus parfaites et que nous comprenons Dieu davantage ; or, une telle doctrine, outre qu'elle porte dans l'esprit une tranquillité parfaite, a cet avantage encore qu'elle nous apprend en quoi consiste notre souveraine félicité, savoir, dans la connaissance de Dieu, laquelle ne nous porte à accomplir d'autres actions que celles que nous conseillent l'amour et la piétié... II. Notre système... nous apprend aussi à attendre et à supporter d'une âme égale l'une et l'autre fortune : toutes choses, en effet, résultent de l'éternel décret de Dieu avec une absolue nécessité, comme il résulte de l'essence d'un triangle que la somme de ses trois angles est égale à deux droits. III. Un autre point de vue vers lequel notre système est encore utile à la vie sociale, c'est qu'il apprend à être exempt de haine et de mépris, à n'avoir pour personne ni moquerie, ni envie, ni colère. Il apprend aussi à chacun à se contenter de ce qu'il a, et à venir au secours des autres, non par une vaine pitié de femme, par préférence, par superstition, mais par l'ordre seul de la raison... » [1]

Celui qui est assuré de l'éternité n'est plus l'homme pieux, qui se lave de la faute originelle et conquiert le ciel par ses mérites ; mais le Sage :

« Les principes que j'ai établis font voir clairement l'excellence du sage... L'âme du sage peut à peine être troublée. Possédant par une sorte de nécessité éternelle la conscience de soi-même et de Dieu et des choses, il ne cesse jamais d'être ; et la véritable paix de l'âme, il la possède pour toujours. » [2]

Il ne s'agissait pas de quelque sagesse à bon marché, vulgaire, facile ; mais plus stoïque que celle des Stoïciens ; harmonieuse et ardue ; et digne enfin d'être opposée au chris-

1. *Éthique*, deuxième partie, *De l'âme*.
2. *Ibid.*, cinquième partie. *De la liberté de l'âme*.

tianisme. De sorte qu'on aurait pu attendre un grand débat de pensée, où se seraient affrontés, précisément, le Chrétien et le Sage. Si, comme on l'a fort bien dit, on trouve dans les *Pensées* et dans l'*Éthique* « la description la plus parfaite des deux états limites vers lesquels tendent d'une part l'idéal de la conscience religieuse, d'autre part l'idéal de la vérité philosophique » [1], à quelle noble lutte nous aurions pu assister entre ces deux conceptions de la vie, entre ces deux états d'esprit, entre ces deux empires ! Mais Pascal, nous l'avons remarqué, n'a pas de disciples; et Benoît de Spinoza, en tant qu'architecte d'idées pour le moment n'est pas compris. Plus tard il prendra sa revanche ; plus tard il inspirera la métaphysique allemande ; plus tard on verra dans l'apparition de l'*Éthique* un moment capital dans l'histoire de l'Occident. [2] Mais en 1677, il est trop tôt ; l'*Éthique* est une nourriture trop forte ; et si le *Tractatus* est mieux compris, il n'agit guère, semble-t-il, que par ses négations, que par sa puissance destructrice.

La doctrine de Spinoza — que de gens la réfutèrent sans l'entendre, sans la lire, sans prendre la peine de l'approcher ! Même parmi ceux qui firent davantage effort, que de gens n'arrivèrent pas à se familiariser suffisamment avec elle pour en parler justement, et ne poussèrent encore que de vains cris ! Du moins les cartésiens, sa parenté, auraient-ils pu l'accueillir ; mais c'est justement là qu'ils étaient embarrassés, refusant de l'admettre : ils rougissaient de ce cousin trop compromettant. Plus encore que Bekker, l'auteur du *Monde enchanté*, qui le renia ; plus que Jean Le Clerc, qui l'appela « le plus fameux athée de notre temps », Malebranche le repoussa, rejetant loin de lui une accusation que ses ennemis se faisaient un malin plaisir de souligner, et dont ses amis croyaient nécessaire de le défendre. Deux fois au moins, en 1683, dans ses *Méditations chrétiennes*, en 1688 dans ses

1. Léon Brunschvicg, *ouvr. cité*, chap. xiv, p. 150.
2. Léon Brunschvicg, *Le progrès de la conscience dans la philosophie occidentale*, 1927, p. 188.

*Entretiens sur la métaphysique et sur la religion*, il dit combien on faisait tort non seulement à sa foi, mais à sa philosophie, en l'assimilant à celle du « misérable Spinoza ».

Par Spinoza, la pensée de Bayle est hantée. Souvent il a prononcé son nom ; à maintes reprises, exhumant quelque hérésie ancienne, il a marqué comment elle ressemblait au spinozisme. Il ne pouvait s'empêcher d'admirer l'homme, qui n'aimait pas la contrainte de conscience, qui avait osé donner libre carrière à sa pensée, et qui, ayant mené dignement sa vie, était mort sans se démentir. Avoir le premier réduit en système l'athéisme, en avoir fait un corps de doctrine, lié et tissé selon les manières des géomètres, ce n'était pas pour Pierre Bayle un sujet de réprobation, il s'en faut. Mais il y avait un point, dans la métaphysique de Spinoza, auquel il répugnait. S'il appelle sa doctrine la plus monstrueuse hypothèse qui se puisse imaginer, la plus absurde et la plus diamétralement opposée aux notions les plus distinctes de l'esprit humain, ce n'est pas pour l'exposer en ayant l'air de la réfuter ; son opposition était sincère ; elle s'est manifestée trop souvent pour n'être qu'une ruse de combat ; il s'est mis en colère, il s'est indigné. C'est qu'il était préoccupé du problème du mal, rien ne lui a été plus sensible ; et de toutes les solutions proposées, celle de Spinoza lui paraissait la pire. Eh quoi ! l'Être infini produira en lui-même toutes les folies, toutes les rêveries, tous les crimes du genre humain ! Il en sera non seulement la cause efficiente, mais le sujet passif ; il se joindra avec elles par l'union la plus intime qui se puisse concevoir ! Car c'est une union pénétrative, ou plutôt c'est une vraie identité, puisque le mode n'est point distinct réellement de la substance modifiée... « Que les hommes se haïssent les uns les autres, qu'ils s'entr'assassinent au coin d'un bois, qu'ils s'assemblent en corps d'armée pour s'entretuer, que les vainqueurs mangent quelquefois les vaincus, cela se comprend : parce qu'on suppose qu'ils sont distincts les uns des autres, et que le tien et le mien produisent entre eux des passions contraires. Mais que les hommes n'étant que la modification du même être, n'y

ayant par conséquent que Dieu qui agisse ; et le même Dieu en nombre qui se modifie en Turc, se modifiant en Hongrois il y ait des guerres et des batailles : c'est ce qui surpasse tous les monstres et tous les dérèglements chimériques des plus folles têtes qu'on ait jamais renfermées dans les petites maisons.[1]

De philosophe qui, abordant Spinoza comme peut le faire un égal, s'assimile l'*Éthique*, et réponde à sa philosophie capable de la réfuter, il n'y a guère alors que Leibniz. Mais le *Tractatus* est une autre affaire : il ne faut pas être grand clerc pour le comprendre vaille que vaille, pour puiser dans ses pages des arguments contre l'Écriture Sainte et contre le pouvoir du roi. D'où, malgré la censure et sous de faux titres, sa diffusion ; d'où les virulentes critiques qui l'accueillirent ; d'où, jusque dans la libre Hollande, l'appel au pouvoir civil, et la condamnation.

Ainsi s'explique que l'on recueille au sujet de son influence des témoignages contradictoires. Arnaud déclare que le libertinage vient de Spinoza et Jurieu répond que, sur un million de profanes, il n'y en a pas dix qui aient entendu parler de lui. Dubos écrit que pour lire Spinoza et pour l'entendre il faut être fait à la fatigue en matière de lectures ; aussi les libertins vivent-ils comme s'il n'y avait pas d'autre vie, sans se soucier de lire Spinoza. Tel est aussi l'avis de Fénelon : la grande mode des libertins de son temps n'est pas de suivre Spinoza ; tandis que le P. Lamy assure que le nombre des sectateurs de Spinoza va croissant tous les jours : ses erreurs ont tourné la cervelle à bien des jeunes gens ; une personne qui est en place à connaître ce qui se passe dans le monde le lui a répété. Ces témoins se contredisent, et ils ont tous raison. Des disciples proprement dits, Spinoza n'en a guère au dehors de la Hollande et de l'Allemagne. « Très peu de personnes sont soupçonnées d'adhérer à sa doctrine ; et parmi ceux que l'on en

1. Bayle, *Dictionnaire*, article *Spinoza*.

soupçonne, il y en a peu qui l'aient étudiée ; et entre ceux-ci, il y en a peu qui l'aient comprise, et qui n'aient été rebutés des embarras et des abstractions impénétrables qui s'y rencontrent. Mais voici ce que c'est : à vue de pays on appelle Spinozistes tous ceux qui n'ont guère de religion, et qui ne s'en cachent pas beaucoup... »[1]

Il s'en est allé chez les libertins, pour entretenir leurs audaces, pour encourager leurs révoltes. Il s'en est allé chez les incrédules Italiens ; car il y en eut : dans les pages d'un révolté, comme le comte Alberto di Passerano, qui écrivit à la fois contre la Religion et contre le pouvoir politique de Rome, on retrouvera son souffle. Il s'en est allé nourrir l'impiété allemande, Matthias Knutsen et sa secte des *Conscienciari*, F. W. Stosch, et les autres. Il s'en est allé fournir d'arguments les déistes anglais, Shaftesbury, Collins, Tindal ; et en particulier le plus bruyant, le plus voyant de tous ! John Toland.

*
* *

John Toland, quel homme étrange ! Il était ivre de raison. *Christianity not mysterious* ! s'était-il écrié dans le livre qui le rendit célèbre, en 1696 ; le Christianisme n'est pas mystérieux. Pour cette simple et excellente raison qu'il n'existe pas de mystère. Le mystère : terme païen que nous avons conservé, comme tant d'autres ; il veut dire soit superstition qu'il faut abolir, soit difficulté provisoire qu'il faut élucider. Ou bien le Christianisme est la raison, et il ne représente qu'une simple adhésion à l'ordre universel, se dépouillant de tout ce qui n'est pas cette adhésion elle-même, tradition, dogmes, rites, croyance, foi ; ou bien il ne saurait exister, puisque rien au monde ne peut être au-dessus de la raison, ne peut être contraire à la raison.

John Toland n'était pas sans connaissances ; il avait pris son grade de maître ès arts à l'Université de Glasgow, étu-

1. BAYLE, *Dictionnaire*, article *Spinoza*.

dié à Édimbourg, à Leyde, à Oxford. Il connaissait l'antiquité : pour montrer qu'elle n'était qu'une vaste imposture ; que ses historiens n'avaient jamais fait que tromper les hommes. Il connaissait l'Écriture : pour dire qu'elle était apocryphe ; que les miracles qu'elle rapportait s'expliquaient par des causes naturelles ; pour trancher, déblatérer, inventer, tout mêler, tout confondre. Il connaissait les belles-lettres, la poésie, l'éloquence : pour dire que les paroles des imposteurs sacrés des diverses religions ne sont qu'un déguisement qu'ils prennent pour mener le peuple par le nez. Il était brouillon, vaniteux, né pour provoquer le scandale, heureux de faire du vacarme, bouffi dans la bonne fortune et non point mécontent d'être lapidé, parce que les pierres qui tombent font encore du bruit.

Chez John Toland, qui ajoute sa force destructrice à celles que nous venons d'énumérer, ne cherchons pas d'idées originales. Souvent, quand nous le lisons, nous entendons l'écho de Fontenelle et de Bayle, de Bekker et de Van Dale, de Hobbes et de Spinoza ; et si nous doutions de ces influences, les citations expresses qu'il fait de ces auteurs viendraient nous prouver qu'il ne s'agit pas de ressemblances fortuites, mais d'un aboutissement certain. Il avait la tête farcie de lectures, et les idées de ses prédécesseurs reparaissaient par lambeaux dans ses écrits. Ne cherchons pas d'idées originales, mais une exaltation, mais une rage : comme l'explosion de sentiments longtemps refoulés par le catholicisme irlandais, par le puritanisme anglais, par la décence sociale de la respectabilité : et qui, toutes contraintes un beau jour brisées, éclataient insolemment.

John Toland est né en Irlande, et catholique ; il a passé au Protestantisme ; il dit avec fierté que, dès le berceau, il avait été élevé dans la superstition et l'idolâtrie ; mais que sa raison, aidée de quelques personnes, avait été l'heureux instrument de sa conversion. Car il n'avait pas encore seize ans, qu'il était aussi zélé contre le papisme qu'il l'a toujours été depuis, contre l'anglicanisme aussi, contre toute Église qui aurait essayé d'aliéner fût-ce une parcelle

d'une personnalité exaspérée, de porter atteinte à une liberté qui ne souffrait même plus l'ombre d'un joug. Après le succès de son *Christianisme non mystérieux*, il était allé en Irlande pour se délecter de sa mauvaise réputation, et pérorer dans les cafés, et faire le beau ; mal lui en prit. Car il fut honni, repoussé, chassé ; on le rejeta dans une classe inférieure, il devient un hors la loi. Le mathématicien Molyneux, auquel Locke l'avait recommandé au temps de sa première estime, a rendu compte au philosophe de cette déchéance : «M. Toland est enfin contraint d'abandonner le royaume. Ce pauvre homme, par sa conduite imprudente, a excité contre lui un soulèvement si universel, qu'il était même dangereux d'être connu pour lui avoir parlé une seule fois. Ceci a fait que toutes les personnes qui ont quelque réputation à garder évitaient sa rencontre, de sorte que sur la fin il a manqué de pain, à ce qu'on m'a dit, et que personne ne voulait le recevoir à sa table. La petite bourse qu'il avait apportée ici étant épuisée, j'ai appris aussi qu'il s'était vu réduit à emprunter du tiers et du quart jusqu'à une pièce de trente sols, et qu'il n'a pu payer ni sa perruque, ni ses habits, ni sa chambre. Enfin, pour comble de malheur, le Parlement est tombé sur son livre, a ordonné qu'il serait brûlé par la main du bourreau... Sur quoi il s'est sauvé d'ici, et personne ne sait de quel côté il a pris sa route... »

Cette condition d'*outlaw* explique pour une part son attitude mentale. La pointe d'aristocratie qu'on trouve chez les libertins français, l'intelligence pure d'un Bayle, la dignité d'un Spinoza, sont loin de son caractère. Il rêvait d'être un fondateur de religion, comme Mahomet ; il lui manquait à la fois force et prestige. Mais âpre ; mais farouche ; mais appliquant toutes les ressources d'une langue bien pendue et d'un esprit agile à servir ses haines. Les prêtres, comme il les hait ! Tous les prêtres, ceux du présent, ceux du passé, à commencer par les sacrificateurs de la tribu de Lévi, qui déjà n'étaient que des fourbes. Il les injurie ; il les appelle menteurs, criminels. Car il est, essentiellement, anticlérical.

Il y avait en Angleterre un débat politique, à qui reviendrait la couronne quand la reine Anne viendrait à mourir ? — Toland se fit le partisan décidé de la maison hanovrienne, dans son *Anglia libera* (1701) : que l'Angleterre ne risque pas de retomber sous le joug papiste! qu'elle sauvegarde sa liberté politique, le plus précieux de tous les biens ! Une telle production ne fut pas pour déplaire à la maison de Hanovre, comme on pense. John Toland devint un agent politique à la solde du gouvernement. Souvent il partait, chargé de missions secrètes à l'étranger ; on le vit à Berlin, à Hanovre, à Düsseldorf, à Vienne, à Prague, à La Haye. Sophie Charlotte, reine de Prusse, la même qui demandait à Leibniz l'explication suprême des choses, interrogea ce bizarre personnage sur sa philosophie ; elle provoqua des controverses entre les savants et les exégètes qui l'entouraient, et lui. Aussi lui adressa-t-il, en 1704, les *Letters to Serena*, qui contiennent peut-être le plus vif de sa pensée.

Il lui explique que la croyance à l'immortalité de l'âme n'est pas exclusivement chrétienne ; qu'elle était un dogme païen ; que les Égyptiens l'ont professée d'abord. Que la croyance à un Dieu personnel est venue de l'idolâtrie ; les hommes ont décerné des honneurs divins à des créatures de leur espèce, ont bâti des temples, élevé des autels, dressé des statues, institué des prêtres et des sacrificateurs. Que de très bonne heure, on a habitué les sujets à se figurer Dieu d'après leurs Souverains : et voilà pourquoi on a pris l'habitude de regarder Dieu comme fantasque, changeant, jaloux, vindicatif, despotique. Toutes ces idées, nous les avons déjà entendues, nous les connaissons ; nous pouvons passer vite. En fait d'idées, Toland est l'homme qui a écrit expressément pour réfuter Spinoza, et qui a subi l'influence de Spinoza ; c'est même lui qui a mis en usage le mot *panthéiste*. Il n'y regardait pas de si près, et il n'était pas tellement sensible aux contradictions.

En même temps, comme notre seconde impression se confirme : quelle violence de sentiment ! quelle fureur antisacrée ! Dès qu'il aborde le thème de la « superstition », il

s'échauffe, il s'emporte ; il va chercher ce qu'il appelle le préjugé jusque dans notre chair, jusque dans notre sang ; il le voit partout, il ne voit plus que lui, c'est une obsession. Dès que nous naissons, le préjugé nous guette :

*La sage-femme qui nous met au monde fait sur nous des cérémonies superstitieuses, et les bonnes femmes qui assistent à l'accouchement ont une infinité de charmes qu'elles croient propres à procurer du bonheur à l'enfant qui vient de naître ou à écarter les accidents. Elles ont des présages ridicules d'après lesquels elles prétendent connaître son sort futur. Dans quelques endroits le prêtre n'est pas moins alerte que ces commères, il s'empare promptement de l'enfant pour le mettre en esclavage, il l'initie à ses mystères en prononçant de certaines formules qui ressemblent à des enchantements, en appliquant ou du sel ou de l'huile ou de l'eau, ou même, comme il arrive dans de certains pays, en lui appliquant le fer ou le feu, il annonce qu'il en prend possession et lui fait porter les marques de l'empire qu'il exercera sur lui*[1].

Lorsque l'enfant grandit, la force des préjugés croît avec lui ; les nourrices lui racontent des histoires de loups-garous, et les domestiques des contes de fées. Les écoles publiques lui parlent de Génies, de Nymphes, de Satyres, de métamorphoses et autres événements merveilleux ou miraculeux ; elle lui font lire des poètes, des fabulistes, des orateurs, tous professionnels du mensonge. Dans les Universités, les adolescents ne deviennent ni meilleurs, ni plus sages. Les professeurs, obligés de se conformer aux lois du pays, ne sont ni indépendants ni sincères. « Les Universités sont les vraies pépinières des préjugés... »

Et toute la vie, les préjugés nous attendent, nous abusent ; et quand vient la mort, c'est encore au préjugé que nous demandons nos espoirs, que nous attribuons nos craintes. Mais lui, Toland, n'a pas de préjugés ; il est né

1. Première lettre à Serena, *De l'origine et de la force des préjugés.*

pour les combattre chez les autres ; il possède la vérité. Jamais il n'en douta ; et il écrivit jusque dans les lignes de son épitaphe sa vanité, son intrépidité, son acharnement : « Ci-gît, Jean Toland, qui né en Irlande, près de Londonderry, étudia en Écosse et en Irlande et également à Oxford, devenu adolescent. Et ayant été plus d'une fois en Allemagne, passa son âge d'homme aux environs de Londres. Il cultiva toutes les littératures, et sut plus de dix langues. Champion de la Vérité, défenseur de la liberté, il ne fut ni le partisan ni le client de personne. Ni les menaces ni les maux ne le détournèrent d'aller jusqu'au bout de la route choisie, subordonnant l'intérêt au Bien. Son âme est réunie avec le Père Céleste, dont il sortit autrefois. A coup sûr il ressuscitera pour l'éternité, mais jamais il n'y aura un autre Toland. Il naquit le 30 novembre ; le reste, cherche-le dans ses écrits... »

*
* *

Tels furent les rationaux.

Entraînant avec eux des compagnons aussi différents du gros de leur troupe que pouvait l'être un Malebranche, qui les suivait en protestant contre eux, ils allaient vers des terres où régneraient l'évidence, la logique et l'ordre. Et donc ils démolissaient les obstacles dont leur route était encore semée. Ils critiquaient : *Siamo nel secolo dei censuristi*, nous sommes dans le siècle des censeurs, *we live, it seems, in a faultfinding age* : nous vivons dans un âge *trouveur de fautes*... [1] Ils attaquaient sans cesse. Ils s'en prenaient aux soumissions serviles, aux habitudes paresseuses, à toute une masse de faussetés, d'absurdités. Ils recommençaient la tâche, toujours nécessaire, de nous débarrasser non seulement de nos erreurs, mais de nos lâchetés. Quand ils disaient qu'ils étaient utiles aux croyants eux-mêmes,

1. Gregorio LETI, *Il Teatro britannico*, 1684, Préface ; Aaron HILL, *The Ottoman Empire*, 1709, Préface.

en les obligeant à justifier leur croyance, et à l'adopter non comme une acceptation passive, mais après un choix délibéré, ils n'avaient pas, dans ce sens, tout à fait tort. Ils méritaient l'estime par leur sincérité, par leur courage, par leur audace ; car ils avaient choisi non pas le parti facile, avantageux, mais l'autre, sachant qu'ils auraient d'abord grand'peine. Ils n'avaient pour eux ni le nombre, ni la force établie ; ils ne formaient, au contraire, qu'une minorité, et savaient bien qu'ils ne pouvaient compter que sur leur propre effort. « La peine qu'il faut prendre pour chercher la vérité par ses propres yeux est grande en comparaison de la commodité qu'il y a à suivre aveuglément le chemin que les autres suivent aussi à l'aveugle. » [1] Plus longtemps l'erreur avait dominé et plus courageusement il importait de la combattre : « J'avoue qu'il est bien moins scandaleux de combattre les erreurs avant qu'une longue position les ait enracinées dans les esprits de tout un peuple que lorsque leur antiquité semble les avoir consacrées. Mais comme il n'y a point de prescription contre la vérité, il ne serait pas juste de la laisser perpétuellement ensevelie dans l'oubli, sous prétexte qu'elle n'aurait jamais été connue. » [2] A cette peine qu'ils devaient prendre, à ce scandale qu'ils provoquaient, ils reconnaissaient le caractère nécessaire de leur mission, et sa grandeur. — « J'ai beaucoup meilleure opinion des qualités d'un homme qui nage contre le courant d'un torrent que d'un autre qui se laisse insensiblement emporter à ses flots ; je fais de même un jugement infiniment plus avantageux de la pénétration et de la solidité de l'esprit de celui qui examine tout, et qui s'oppose quelquefois même à des opinions reçues depuis longtemps, que de ceux qui les ont héritées de leurs ancêtres et qui ne les conservent souvent qu'à cause de leur âge ou de leur autorité. » [3]

1. Claude Gilbert, *Histoire de Caléjava, ou de l'isle des hommes raisonnables...*, 1700, p. 35.
2. Pierre Bayle, *Pensées diverses... à l'occasion de la Comète*, 1683, § 91.
3. Tyssot de Patot, *Voyages et aventures de Jacques Massé*, pp. 28-29.

Seulement, ils se montraient déjà aussi impérieux que les plus impérieux de ces religionnaires qu'ils détestaient. Ils ne se demandaient même pas pourquoi les hommes, pendant des siècles et des siècles, Juifs, Mahométans, ou Chrétiens, avaient prié ; s'il n'y avait pas dans leur âme une ardeur religieuse que rien ne pouvait éteindre ; et simplistes, ils croyaient avoir tout dit, quand ils avaient parlé de fausseté et d'imposture. Ils croyaient avoir tout dit, quand ils répétaient les mots de préjugé, de superstition ; et ils ne se demandaient pas si, dans ces seuls termes, ils ne confondaient pas des préjugés authentiques, des superstitions avérées, et des croyances légitimes et nécessaires. Pressés, présomptueux, ils comparaient toute l'histoire à une feuille de papier, pleine de faux plis : il fallait effacer ces faux plis, et revenir à la page blanche, voilà tout : comme si ç'eût été facile ; comme si ç'eût été possible ; comme si, au cours de notre route séculaire, nous n'avions accumulé que des erreurs. Ils ne voyaient que les malheurs et les crimes, oublieux des dévouements et des héroïsmes, des saints et des martyrs. Orgueilleux, ils croyaient avoir trouvé la vérité totale, la lumière capable de dissiper toutes ténèbres ; et ils en arrivaient à déifier l'homme : « En suivant la raison, nous ne dépendons que de nous-mêmes, et nous devenons par là en quelque façon des dieux. » [1]

1. Claude GILBERT, *Histoire de Caléjava...*, p. 57.

## CHAPITRE II

# LA NÉGATION DU MIRACLE : LES COMÈTES, LES ORACLES ET LES SORCIERS

Le miracle était l'ennemi, avec sa façon brutale de violer les lois de la nature, et son prestige insolent. Il séduisait la foule : et justement, c'était la foule, les croyants, les gens qui priaient dans les églises, les femmes, que les rationaux voulaient conquérir : leur succès était à ce prix.

Le miracle — ils devaient prendre garde : défense de l'attaquer librement. Du moins ils pouvaient s'en prendre à telle superstition particulière, elles ne manquaient pas. Donc ils dénonçaient un préjugé plus ou moins grossier ; ils le montraient absurde et nuisible ; ils descendaient jusqu'aux causes de l'erreur — l'autorité, le consentement, l'habitude ; et comme c'étaient l'autorité, le consentement, l'habitude, qui fondaient la croyance au miracle, ils revenaient à leur propos par ce détour.

Il y eut trois épisodes d'un même combat.

*
* *

*Journal des Savants*, lundi 1er janvier 1681 :

« Tout le monde parle de la comète, qui est sans doute la plus considérable nouveauté du commencement de cette année. Les astronomes en observent le cours, et le peuple lui fait présager mille malheurs... »

Le fait est qu'en décembre 1680, une comète parut dans

les cieux ; qu'au cours des années qui suivirent il en parut d'autres ; et qu'à ce signal, les hommes reprirent une vieille querelle, mais sur un ton encore inouï.

Les comètes sont dangereuses en soi, disaient les uns. Leur matière est faite d'un amas d'exhalaisons de la terre : quand il arrive que ces exhalaisons prennent feu, ce qui marque une grande intempérie dans la région élémentaire, il s'ensuit quelque grande et considérable révolution... — Ainsi raisonnait l'ancienne philosophie, répondaient les autres ; mais nous savons aujourd'hui que ces comètes sont des corps célestes, et que la terre n'a rien à craindre d'elles...

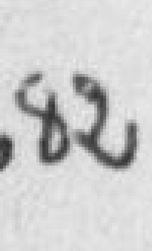
Les comètes sont des présages, disaient les gens crédules, des présages envoyés d'en-haut pour annoncer quelque grand châtiment mérité par les hommes : à la vue des comètes, malheur à ceux qui ne se repentiront pas de leurs péchés ! Rappelez-vous qu'au cours des siècles, toujours leur apparition a été suivie d'événements funestes, rois assassinés, tremblements de terre, famines, guerres, ou pestes. Pleurez et priez : l'impiété est arrivée à son comble, Dieu manifeste sa colère, il déchaîne contre nous ses messagers du ciel.

« Sommes-nous des gens si importants », répondaient les autres, « que nous puissions nous imaginer que le ciel fasse pour nous la dépense d'une comète ? » Nous avons beau chercher, nous ne trouvons rien qui fortifie en raison la croyance populaire, rien qui nous persuade parmi les arguments des doctes, rien dans l'Écriture Sainte qui autorise ce préjugé. Que sont les comètes, sinon de plus belles étoiles, ornement du ciel ? La nuit, l'obscurité, les ténèbres, inspirent la terreur, mais non pas une lumineuse étoile. Supposons même qu'il s'agisse d'une vapeur : comment penser qu'elle puisse être un présage ? Un corps tout matériel, sans raison ni sensibilité, est-il capable d'indiquer le sens de l'avenir ? Les comètes obéissent à l'ordre de la nature, que Dieu a créée, et dont le péché originel n'a pas troublé l'harmonie ; elles lui obéissent, elles n'influent pas sur lui.

*O vis superstitionis, quantos motus, quantas tempestates in illorum animis excitas, quos oppressisti* ! O force de la superstition, que de troubles, que de tempêtes tu excites dans l'âme de ceux que tu as opprimés !

Alors Bayle intervint [1], analysant les difficultés par ordre. Sur quoi, je vous prie, se fonde l'opinion que les comètes sont le présage et même la cause de grands malheurs ? Sur les récits des poètes, qui mentent par profession ? Sur l'autorité des historiens fabuleux ? Sur l'astrologie, la chose du monde la plus ridicule ? Cette opinion n'a aucune base solide. Quand il serait vrai que les comètes ont toujours été suivies de plusieurs malheurs, il n'y aurait point lieu de dire quelles en sont le signe ou la cause : « à moins qu'on ne veuille qu'il ne soit permis à une femme qui ne met jamais sa tête à la fenêtre, à la rue Saint-Honoré, sans voir passer des carrosses, de s'imaginer qu'elle est la cause pourquoi ces carrosses passent ; ou du moins qu'elle doit être un présage à tout le quartier, en se montrant à sa fenêtre, qu'il passera bientôt des carrosses... » En fait — et seuls doivent compter les faits positifs — il n'est pas arrivé plus de malheurs que d'ordinaire dans les années qui ont suivi les comètes ; il y a des malheurs sans comètes, et des comètes sans malheurs. Confondre une relation de cause à effet avec une comcomitance, c'est déraisonner ; affirmer une concomitance en dépit des faits, c'est mentir. Paix aux comètes ! Elles n'ont rien à voir avec les hommes ; seules la vanité, la sottise, puis la paresse, toutes les puissances d'erreur, ont pu s'imaginer qu'elles s'occupaient de nous.

A ces raisonnements, tout chrétien éclairé souscrit sans peine. Mais Bayle n'a pas fini ; il n'a jamais fini ; quand on croit sa démonstration terminée, il remplit et enfle de nou-




1. *Lettre à M. L. A. D. C., docteur de Sorbonne. Où il est prouvé par plusieurs raisons tirées de la Philosophie et de la Théologie que les Comètes ne sont point le présage d'aucun malheur...*, 1682. — *Pensées diverses écrites à un docteur de Sorbonne à l'occasion de la Comète qui parut au mois de décembre* 1680..., 1683. — 3e éd., 1699. — *Addition aux Pensées diverses sur les Comètes...*, 1694. — *Continuation des Pensées diverses*, 1705.

veaux chapitres ; quand le livre est terminé, il en commence un autre. Nous n'en sommes encore qu'au début.

Vous ne croirez pas à la puissance des comètes, même si des peuples entiers en ont porté témoignage, même si des millions d'hommes l'ont affirmée, même si elle a obtenu la preuve qu'on avance aux incrédules quand on veut leur prouver l'existence de Dieu, voilà ce que Bayle récuse. Et pareillement, il récuse la tradition, à laquelle les croyants attribuent le pouvoir de maintenir et de perpétuer les vérités de foi. « Je le dis encore un coup : c'est une illusion toute pure de prétendre qu'un sentiment qui passe de siècle en siècle et de génération en génération ne peut être entièrement faux. »

Le débat s'élève encore. Bayle sort l'argument qui lui est le plus cher, qui lui paraît le plus original et le plus nouveau : que si les comètes étaient un présage de malheur, Dieu aurait fait des miracles pour confirmer l'idolâtrie dans le monde... Il se passionne, il s'enflamme ; il devient éloquent, et presque lyrique : ah ! n'allons donc pas, dans notre faiblesse et dans notre ignorance, recourir à l'idée du miracle chaque fois que nous sommes embarrassés devant l'explication d'un fait ! Le miracle répugne à la raison. Il n'y a rien de plus digne de la grandeur de Dieu que de maintenir les lois générales par lui-même établies ; rien de plus indigne, que de croire qu'il intervient pour en violer le cours, et à quel propos ? A propos d'événements aussi menus, aussi infimes en comparaison de l'ordre universel, que la naissance ou la mort d'un roi !

« *Plus on étudie l'homme, plus on connaît que l'orgueil est sa passion dominante, et qu'il affecte la grandeur jusque dans la plus triste misère. Chétive et caduque créature qu'il est, il a bien pu se persuader qu'il ne saurait mourir sans troubler toute la nature, et sans obliger le Ciel à se mettre en nouveaux frais, pour éclairer la pompe de ses funérailles. Sotte et ridicule vanité. Si nous avions une juste idée de l'Univers, nous comprendrions bientôt que la mort ou la naissance d'un Prince*

*est une si petite affaire, eu égard à toute la nature des choses, que ce n'est pas la peine qu'on s'en remue dans le Ciel. Nous dirions avec celui de tous les Philosophes de l'ancienne Rome qui a eu les plus sublimes pensées* [Sénèque], *qu'à la vérité les soins de la Providence descendent jusques à nous, et que nous y entrons pour notre part, mais que leur but est bien autrement considérable que notre conversation, et qu'encore que les mouvements des cieux nous apportent de grandes utilités, ce n'est pas à dire pourtant que ces vastes corps se meuvent pour l'amour de la terre.* [1]

Le consentement universel, la tradition, le miracle : Bayle continue. L'opinion qui fait prendre les comètes pour des présages de calamités publiques, est une vieille superstition des païens, qui s'est introduite et conservée dans le Christianisme. Car enfin, beaucoup d'erreurs du paganisme se sont maintenues à travers les siècles, et il est facile de les retrouver dans les usages, les cérémonies, et jusque dans les croyances des chrétiens. Allons plus loin : Dieu ne s'est pas proposé, en retirant les païens de leurs ténèbres, de les rendre meilleurs philosophes, de leur apprendre les secrets de la nature , de les fortifier de telle sorte contre les préjugés et les erreurs populaires, qu'ils fussent incapables d'y tomber. Révélation ou non, le fond de notre nature, sujette à une infinité d'illusions, de préjugés, de passions et de vices, subsiste toujours ; les chrétiens tombent dans les mêmes désordres où tombent les autres hommes. Allons plus loin encore : il pourrait bien se faire que la religion, au lieu de dissiper les ténèbres, les eût accrues « pour revenir aux dispositions superstitieuses que le Diable a trouvées dans l'esprit humain, je dis que cet ennemi de Dieu et de notre salut a tellement poussé à la roue, et tellement profité de l'occasion pour faire ce qu'il y a de meilleur au monde, savoir de la religion, un amas d'extravagances, de bizarreries,

1. Pierre Bayle, *Pensées diverses... à l'occasion de la comète...*, 1683, § 83.

de fadaises, et de crimes énormes ; qui pis est, qu'il a précipité les hommes par ce penchant-là, à la plus ridicule et à la plus abominable idolâtrie qui se puisse concevoir. »[1]

L'idolâtrie est peut-être le caractère de toutes les religions du monde ; elle est très évidemment le caractère présent de la religion. Or il n'y a pas de plus grand mal que l'idolâtrie : pas même l'athéisme. On peut dire, dans l'abstrait, que l'imperfection est aussi contraire à la nature de Dieu que le non-être ; on peut, pour montrer le caractère détestable de l'idolâtrie, rassembler toutes les condamnations que l'Église elle-même a prononcées contre elle ; mais, de préférence, considérons les faits, auxquels il faut toujours revenir. Les chrétiens ne donnent-ils pas l'exemple de tous les vices ? L'immoralité la plus flagrante ne se concilie-t-elle pas, dans la pratique, avec la croyance en Dieu ? Inversement, n'y a-t-il pas des athées qui tiennent la conduite la plus vertueuse ? qui sont parfaitement sensibles aux lois de l'honneur ? qui, sans croire à l'immortalité de l'âme, travaillent à procurer à leur nom une gloire éternelle ? On peut concevoir une société d'athées qui serait non seulement égale, mais supérieure à une société de chrétiens. Que si, enfin, la valeur d'une idée se mesure aux héros qu'elle inspire, aux martyrs qu'elle suscite, ne sait-on pas que l'athéisme a eu ses héros, ses martyrs ?

Ainsi Bayle, partant des innocentes comètes, aboutit à la glorification de l'athéisme. Des continuateurs, des gens qui voulurent agir, comme lui, non plus dans les sphères philosophiques, mais sur les âmes simples, il y en eut certes : mais aucun, pas même Toland, qui le copie quelquefois, n'égale sa force déchaînée. Des contradicteurs, des adversaires, il en eut davantage encore, appliqués à le réfuter minutieusement et point par point : mais des années s'écoulent, avant qu'on trouve une pensée qui, se dégageant du détail, s'oppose fortement à la sienne. En 1712 seulement, Élie Benoist, pasteur de l'Église wallonne de Delft, écrivit

1. *Ibid.*, § 68.

contre lui quelques pages qui, sans être d'une plénitude parfaite, contiennent du moins de la substance. Avec la méthode que Bayle emploie au sujet des comètes, dit Élie Benoist, avec la méthode qui exige l'évidence absolue et récuse tout témoignage, on peut trouver qu'il n'est pas l'auteur de son *Dictionnaire.* Il le dit : mais quelle preuve m'offre-t-il de sa bonne foi ? — Il le jure : mais je veux de la précision et de l'évidence, et il y a des serments frauduleux. — Il me produira ses amis, qui déposeront qu'il est honnête homme : mais encore faudrait-il prouver la bonne foi de ses amis. — Il m'alléguera le libraire, le compositeur, le correcteur : mais je mettrai en doute la bonne foi des témoins, et de témoin en témoin, je ferai voir qu'avant que j'aie sujet de croire M. Bayle, il faut une assemblée générale de tout le genre humain...

C'est qu'il y a des cas où l'homme doit se contenter d'une démonstration morale ; et le défaut de la méthode de Bayle est de vouloir s'étendre à toute l'âme, et à toute la vie. La démonstration morale, qui comporte quelques obscurités et quelques ombres, permet de choisir, de rejeter, d'agir, de vouloir. « Les démonstrations exactes sont si rares et si difficiles à trouver, qu'elles ne peuvent être de nul usage dans les choses où la nécessité de la vie impose la nécessité d'agir ; et que si on prétendait que, pour choisir, il fallût avoir des raisons à l'épreuve de toutes les objections qu'un subtil philosophe pourrait faire, il faudrait renoncer à presque toutes les fonctions de la vie. Les Arts, les Sciences, les Sociétés, les Lois, le Commerce, n'ont point d'autre fondement que de semblales démonstrations. » Et la religion s'appuie sur elles... [1]

Ce jour-là, toutes comètes oubliées, entre le rationalisme pur et le pragmatisme des fidèles de l'Église wallonne de Delft, et après eux tous les hommes, purent choisir.

1. *Mélange de remarques critiques, historiques, philosophiques, théologiques sur deux dissertations de* M. Toland, *intitulées l'une, L'Homme sans superstition, et l'autre, Les Origines judaïques,* par Elie Benoist, *pasteur de l'Église wallonne de Delft,* Delft, 1712.

*
* *

Ces belles Sibylles que Michel-Ange a représentées dans la chapelle Sixtine sont des femmes inspirées de Dieu, qui, bien que païennes, ont prédit la venue de Jésus-Christ, sa vie, ses miracles, sa mort, sa résurrection. Les Pères de l'Église se sont servis avec beaucoup d'avantage de leurs oracles, pour convertir les infidèles : quand les Gentils reconnaissaient, dans les livres où sont consignés les dires des Sibylles, les mystères de la religion chrétienne à l'avance énoncés, ils étaient contraints d'avouer que cette religion était divine et véritable. Dix Sibylles fameuses ; huit livres grecs et latins ; le témoignage des grands auteurs, Virgile, Tacite, Suétone ; l'autorité des Pères, saint Justin le Martyr, saint Augustin, saint Jérôme : quelle masse imposante ! quel rempart contre le doute ! Vous remarquerez encore que les oracles ne se sont produits que jusqu'à la naissance du Christ ; qu'ils ont cessé alors, étant devenus inutiles : ce silence miraculeux est une nouvelle preuve de leur caractère divin.

Il y avait pourtant des érudits qui faisaient les difficiles. Ces livres des Sibylles sont-ils authentiques, n'auraient-ils pas été fabriqués par des Juifs messianiques ? ou peut-être même par des chrétiens ? Ils ont bien l'air de n'être qu'un recueil composite, assez grossier. Et quant aux Pères de l'Église, leur savoir et leur sincérité ne les mettent pas à l'abri de l'erreur. Ils manquaient de critique ; ils avaient l'esprit prévenu, et prenaient pour vraies des affirmations manifestement fausses. Ils ont été trompés ; et de la meilleure foi du monde, ils ont abusé leurs lecteurs, à leur tour.

Sans respect pour la Sibylle de Delphes ou pour celle de Cumes, pour l'Héllespontique, la Phrygienne, ou la Tibuttine, le savant Vossius, chanoine de Windsor, penchait pour l'attribution aux Juifs ; et Johannes Marckius, docteur en théologie de l'université de Groningue, pour l'attribution aux premiers chrétiens. Vint un médecin de Hollande,

nommé Antoine Van Dale, lourd et fort, qui sans tant regarder à l'érudition, asséna deux grands coups : d'abord ces oracles ne sont que des friponneries ; et ensuite ils n'ont pas cessé après la venue du Christ.

Et vint un Français, dégagé, subtil ; c'était encore un de ces hommes qui font entendre au milieu des querelles les mots décisifs, et que personne dans leur parti ne peut ensuite dépasser, pour si longtemps que l'on dispute. Dans la personne de Fontenelle, quel symbole de l'évolution des esprits ! Ce neveu du grand Corneille ne s'attarda guère à l'héroïque ; le sublime lui paraissait être du galimatias. Il passa par la préciosité ; il aima les petits vers, les épîtres galantes, les madrigaux, et trouva cent choses admirables à dire sur le thème d'un cheveu blanc qui se montre au milieu des cheveux noirs d'une belle. Il collabora au *Mercure.* Il fabriqua des comédies, des tragédies, des opéras ; il crut pour son compte que l'exercice de la littérature consistait à bien remplir, suivant des recettes fixes, des formes rigides : et cet exercice, tel quel, lui parut délicieux. De tous ces goûts, il garda plus que le souvenir ; et il fut toute sa vie, un peu, ce Cydias que La Bruyère nous a dépeint férocement.

Mais il était curieux de sa nature ; et plus que curieux, avide d'arriver à des connaissances précises et sûres : mathématiques, si possible. Aucun jeu, aucun plaisir, aucune jouissance ne valaient pour lui l'analyse, la déduction, le travail d'un esprit qui de proche en proche chasse les ombres. Elle est très voisine de la pureté idéale de sa substance, l'intelligence de Fontenelle, l'admirable intelligence qui comprend vite et qui comprend tout, qu'aucune image ne déforme, qu'aucun sentiment ne séduit ; on pense, en la voyant opérer, à un outil de dissection, acéré, et qui brille. Ajoutons cet esprit de prosélytisme dont personne n'était exempt, à cette époque, personne n'étant encore blasé. Il est vrai qu'il était fort égoïste, qu'il se priva de toute colère et de toute passion, qu'il n'aima les femmes que pour lui-même, qu'il se garda du froid, du chaud, des courants d'air, des importuns, des amis, de tout ce qui gêne, de

tout ce qui use ; et qu'à force d'être fragile, il enterra les plus robustes, et se procura tout un siècle de vie. Mais il n'est pas vrai que, tenant la main pleine de vérités, il la garda toujours soigneusement fermée. Les prosélytes ne sont pas nécessairement bruyants et mal élevés ; il en est de subtils et de fins, comme Fontenelle. La haine de l'erreur était si forte en lui, qu'il en oubliait sa prudence, qu'il résistait à la tentation du scepticisme : « il y a bien de l'erreur partout », disait-il tristement.

C'est ce Fontenelle-là qui s'approche des Sibylles, et qui les regarde d'un œil méfiant. Il publie son *Histoire des Oracles* en 1686. Il n'est pas allé chercher très loin ses informations, Van Dale lui suffit ; et même il aurait pu se contenter de le traduire, tant il le trouve vigoureux et sûr. Mais Van Dale est pesant, hirsute, bourré de citations, épais, décourageant à première vue : mieux vaut faire sa toilette, l'habiller joliment à la française, et le rendre accessible à tous ; car « les dames, et pour ne rien dissimuler, la plupart des hommes de ce pays-ci, sont bien aussi sensibles à l'agrément ou du tour, ou des expressions, ou des pensées, qu'à la solide beauté des recherches les plus exactes, ou des discussions les plus profondes. Surtout, comme on est fort paresseux, on veut de l'ordre dans un livre, pour être d'autant moins obligé à l'attention... » Bref il a partagé la besogne : de Van Dale vient l'érudition ; de Fontenelle viennent l'esprit, la grâce, l'allure dégagée, le ton incisif.

Premièrement, il n'est pas vrai que les oracles aient été rendus par des démons. Comment l'a-t-on pu croire ? Parce que toute une littérature, racontant mille faits surprenants, l'affirmait ; parce que, ces miracles une fois admis par les chrétiens, il était naturel qu'on leur donnât le plus d'emploi qu'il se pouvait ; parce qu'en outre, la croyance aux démons semblait d'accord avec la philosophie platonicienne ; et pour une raison plus forte que toutes les autres : la puissance du merveilleux sur l'esprit humain.

Mais tout cet édifice pèche par la base : les récits sur lesquels s'appuie cette tradition fabuleuse sont apocryphes,

ou contradictoires, ou si manifestement mensongers, qu'ils s'écroulent dès qu'on les examine avec l'aide de la raison. Et Fontenelle va son chemin, abattant à droite et à gauche : que l'opinion commune sur les oracles ne s'accorde pas aussi bien qu'on le pense avec la religion ; que les démons ne sont pas établis suffisamment par le platonisme ; que de grandes sectes de philosophes païens n'ont point cru qu'il y eût rien de surnaturel dans les oracles ; que d'autres que des philosophes ont aussi, assez souvent, fait peu de cas des oracles ; que les anciens chrétiens eux-mêmes n'ont point trop cru que les oracles fussent rendus par les démons. Partout où on affirmait, il doute, il nie : et il dit toujours pourquoi.

Étant bien démontré que les oracles étaient corrompus ; qu'on les établissait suivant les désirs des puissants ; que les prêtres païens employaient toute sorte d'artifices pour les imposer à la crédulité publique ; qu'ils étaient ambigus et par conséquent sans valeur ; qu'ils viennent de la fourberie humaine et non pas d'une intervention divine : il est faux, secondement, qu'ils aient cessé avec la venue du Christ. Beaucoup se sont produits après cette date ; et si enfin ils ont cessé de se faire entendre, c'est qu'ils portaient en eux une cause de ruine ; une cause logique, indépendante du pouvoir divin : l'évidence même de leur fausseté. « Les crimes des prêtres, leur insolence, divers événements qui avaient fait paraître au jour leurs fourberies, l'incertitude et la fausseté de leurs réponses, auraient donc enfin décrédité les oracles, et en auraient causé la ruine entière, quand même le paganisme n'aurait pas dû finir. » En somme, il n'y a rien de surnaturel dans toute cette histoire ; elle s'explique par l'ignorance des uns, par l'imposture des autres. Le surnaturel : voilà le recours le plus ordinaire de l'homme, et le plus faux, et le plus décevant. Nous courons à la cause, et nous passons par-dessus la vérité du fait ; d'où notre erreur ; et le remède tient dans une formule que nous devrions toujours avoir présente à l'esprit : *Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause.*

Qui ne connaît l'histoire de la dent d'or, si plaisante, si vive dans son tour, et si chargée de sens ? Relisons-la, sa valeur est éternelle ; et la relisant, songeons à l'éclat qu'elle eut dans sa première apparition. Fontenelle, en ayant l'air de se jouer, touche aux plus grands intérêts humains : à la science, à l'histoire, à la religion :

*En* 1593, *le bruit courut que les dents étant tombées à un enfant de Silésie, âgé de sept ans, il lui en était venu une d'or à la place d'une de ses grosses dents. Horstius, professeur de médecine en l'Université de Helmstad, écrivit en* 1595 *l'histoire de cette dent, et prétendit qu'elle était en partie naturelle, en partie miraculeuse, et qu'elle avait été envoyée de Dieu à cet enfant pour consoler les Chrétiens affligés par les Turcs. Figurez-vous quelle consolation, et quel rapport de cette dent aux Chrétiens, ni aux Turcs. En la même année, afin que cette dent d'or ne manquât pas d'historiens, Rullandus en écrit encore l'histoire. Deux ans après, Ingolsteterus, autre savant, écrit contre le sentiment que Rullandus avait de la dent d'or, et Rullandus fait aussitôt une belle et docte réplique. Un autre grand homme nommé Libavius ramasse tout ce qui avait été dit de la dent, et y ajoute un sentiment particulier. Il ne manquait autre chose à tant de beaux ouvrages, sinon qu'il fût vrai que la dent était d'or. Quand un orfèvre l'eut examinée, il se trouva que c'était une feuille d'or appliquée à la dent avec beaucoup d'adresse, mais on commença par faire des livres, et puis on consulta l'orfèvre.*

*Rien n'est plus naturel que d'en faire autant sur toutes sortes de matières. Je ne suis pas si convaincu de notre ignorance par les choses qui sont, et dont la raison nous est inconnue, que par celles qui ne sont point, et dont nous trouvons la raison. Cela veut dire que non seulement nous n'avons pas les principes qui mènent au vrai, mais que nous en avons d'autres qui s'accommodent très bien avec le faux.*

*De grands physiciens ont fort bien trouvé pourquoi les lieux souterrains sont chauds en hiver et froids en été ; de plus grands physiciens ont trouvé depuis peu que cela n'était pas.*

*Les discussions historiques sont encore plus susceptibles de cette sorte d'erreur. On raisonne sur ce qu'ont dit les historiens ; mais ces historiens n'ont-ils été ni passionnés, ni crédules, ni mal instruits, ni négligents ? Il en faudrait trouver un qui eût été spectateur de toute chose, indifférent et appliqué.*

*Surtout quand on écrit des faits qui ont liaison avec la religion, il est assez difficile que, selon le parti dont on est, on ne donne à une fausse religion des avantages qui ne lui sont point dus, ou qu'on ne donne à la vraie de faux avantages dont elle n'a pas besoin. Cependant on devrait être persuadé qu'on ne peut jamais ajouter de la vérité à celle qui est vraie, ni en donner à celles qui sont fausses...*

Le début semble n'être qu'une aimable raillerie ; le ton peu à peu devient grave. La pensée, profonde sous ses airs désinvoltes, rejoint celle que Bayle avait exprimée à propos des comètes ; la parenté se distingue aisément. C'est le même appel à une plus vaste audience que celle des philosophes et des théologiens, avec la même volonté de dénoncer la faiblesse de la nature humaine, première cause de l'erreur ; et l'aveuglement de la tradition, qui recueille l'erreur, la fortifie, et la rend presque invincible. Une sottise naît : les Anciens la croient, et l'accréditent ; nous la croyons les yeux fermés, sur la foi des Anciens. Le mécanisme est toujours le même : persuadez à une demi-douzaine de personnes que le soleil ne fait pas le jour, cela suffit : des nations entières finiront par en être convaincues. Comme Bayle, Fontenelle déteste l'autorité ; le consentement universel lui paraît particulièrement absurde, si l'on invoque comme une preuve de vérité : qu'une fable soit acceptée par cent personnes ou par cent millions, pendant une année ou pendant des siècles, elle reste toujours une fable. Comme Bayle, il répugne au miracle ; et comme Bayle enfin, il se refuse à trouver une différence spécifique entre les païens et les chrétiens : le christianisme n'a pas fait préfigurer ses vérités chez les païens, et les païens ont légué aux chrétiens leurs erreurs.

Sybarite de l'esprit, et presque trop sage, trop ami des petits bonheurs paisibles pour appeler sur sa tête la colère des dieux, il ne combat pas à grand bruit, mais il combat. Il sait qu'il existe à Bologne une Académie des Sciences qui s'appelle l'Académie des Inquiets : les Inquiets, c'est bien cela, le nom convient « aux philosophes modernes qui, n'étant plus fixés par aucune autorité, cherchent et chercheront toujours » [1]. Il fait partie de ces Inquiets. Il a, comme ceux de sa troupe, la conscience d'une mission difficile à remplir : pour rejeter sans examen une opinion nouvelle, ou pour accepter une opinion commune, point n'est besoin de faire usage de sa raison ; mais quitter une opinion commune, et se mettre du parti de la nouveauté, voilà qui est difficile et méritoire : « il faut des forces pour résister au torrent, mais il n'en faut point pour le suivre. » Aux croyants, il dénie tout ; aux incroyants, il donne tout ; comme dans cette maxime : « Le témoignage de ceux qui croient une chose établie n'a point de force pour l'appuyer ; mais le témoignage de ceux qui ne la croient pas a de la force pour la détruire. Ceux qui croient peuvent n'être pas instruits des raisons de ne pas croire ; mais il ne se peut guère que ceux qui ne croient point, ne soient pas instruits des raisons de croire... »

*
* *

Plus ancienne encore, plus profondément enracinée, plus vulgaire, était la croyance aux sorciers. Êtres abominables : ils se rendent au Sabbat sur d'étranges montures ; ils festinent avec le Malin. Comme dit un contemporain, par leurs sortilèges ils empêchent un mari de caresser sa femme ; ils corrompent aussi les filles sages et vertueuses par un charme qu'ils mettent dans ce qu'elles doivent boire ou manger. Ils empoisonnent les bestiaux, ils font périr les biens de la terre, mourir les hommes en langueur, blesser les

1. *Eloge de M. Marsigli.*

femmes grosses ; et cent autres maux... Il y en a d'autres encore plus méchants : ce sont les magiciens. Ils ont des conversations familières avec le Méchant Esprit ; ils le font voir à ceux qui en ont la curiosité sous telles figures qu'ils veulent. Ils ont des secrets pour faire gagner au jeu, et enrichir ceux à qui ils les donnent. Ils devinent ce qui doit arriver ; ils ont le pouvoir de se métamorphoser en toute sorte d'animaux et de figurer les plus horribles ; ils vont en certaines maisons faire des hurlements mêlés de cris et de plaintes effroyables, ils y paraissent tout en feux plus hauts que des arbres, traînant des chaînes aux pieds, portant des serpents dans la main ; enfin ils épouvantent tellement les gens qu'on est obligé d'aller chercher les prêtres pour les exorciser...

Il y en a beaucoup : en Amérique, chez les sauvages ; chez les Lapons. Les sorciers lapons, ayant fait pacte avec le diable, sont capables d'arrêter un navire dans sa course, et de changer la face du ciel. Ils frappent longtemps sur un certain tambour magique, entrent en transe, restent la face contre terre sans mouvement, tandis que leur esprit sort de leur corps, et part au lointain. En Laponie, vous rencontrez des sorciers autant dire à chaque pas.

N'allez pas si loin. Et par exemple dans la vieille Angleterre, à Tedworth, se trouve une maison d'où le propriétaire a chassé un joueur de tambour : or cet homme revient par sorcellerie, et fait entendre des roulements affreux, et autres bruits diaboliques. Le fait est certain. Un clergyman, Joseph Glanvill, s'est rendu dans la maison, l'a visitée de fond en comble : il a entendu les bruits, et n'a vu personne. Ceux qui récusent ce témoignage de l'existence du diable et de son pouvoir, sont des incrédules, des impies, et des saducéens. La secte saducéenne progresse en Angleterre, et ouvre la voie à l'athéisme, en faisant douter de l'existence d'un esprit infini ; mais les gens de bonne foi ne pouvant nier les méfaits du spectre de Tedworth, la flétriront comme il convient.

De sorte que la question, non pas nouvelle mais cent fois

reprise, était encore capable de troubler les esprits. Diableries, qu'êtes-vous au juste ? Les jeux d'esprits infernaux, de mauvais anges partout répandus, qui se plaisent à tourmenter les hommes et à les induire en tentation ? Ou bien les manifestations multiples et diverses du pouvoir cynique du démon, du même démon qui, ayant transporté Jésus-Christ sur le haut d'une montagne et lui ayant montré tous les royaumes de la terre, voulut le tenter ? Ou bien n'êtes-vous qu'un rêve mauvais, qu'une illusion des hommes ? que le produit d'une imagination qui s'échauffe, maîtresse de mensonge ?

Il fallait donc, pour la troisième fois, entreprendre la lutte ; ou pour mieux dire, intervenir d'une façon décisive, si l'on pouvait, dans un débat qui paraissait interminable et qu'enfin on terminerait. Et même il importait d'intervenir avec d'autant plus d'énergie, qu'il ne s'agissait pas seulement de vérité ou d'erreur, mais d'accusateurs et d'accusés, de tribunaux, de juges, de victimes. Si certains pays d'Europe tendaient à l'indulgence, défendaient qu'on intentât des procès contre de pauvres hères suspects de commerce avec le diable et par ailleurs innocents de tout crime ; si, en 1672, une déclaration du Roi de France avait interdit aux tribunaux d'admettre les simples accusations de sorcellerie : d'autres nations, au contraire, continuaient à poursuivre avec toute rigueur magiciens, nécromants, possédés, à les envoyer à la prison, à la torture, à la potence, au bûcher.

Un Hollandais, puis un Allemand, Balthasar Bekker, puis Christian Thomasius, avec plus de vigueur que tous les autres, incarnèrent ici l'effort victorieux des rationaux. Physionomie originale que celle de Balthasar Bekker : on voyait émerger de son rabat blanc un grand menton carré, une vaste bouche, un énorme nez, des yeux brillants sous des sourcils épais. Original, son caractère ne l'était pas moins. Ce pasteur, qu'il le voulût ou non, était sous l'influence de Descartes, qui lui avait appris à penser clairement, droitement. Une aventure l'avait à jamais dégoûté du jugement

des autres hommes : comme il exerçait son ministère en Frise, il avait écrit un catéchisme qui avait été condamné par plus de deux cents pasteurs assemblés, sans qu'il y en eût un seul, expliquait-il, qui pût justifier cette condamnation. Par la suite, ce même livre avait été approuvé deux fois, alors qu'il n'y avait apporté aucun changement doctrinal. Comment ne pas conclure, après cela, qu'un vrai chrétien, et surtout un docteur, doit tenir pour nul et non avenu le jugement d'autrui, et ne demander qu'à lui-même la règle de sa foi ? Désormais, il n'aurait plus qu'une mission, outre le soin de ses ouailles : dénoncer les erreurs, démasquer les mensonges. Il ne suivrait les traces de personne, il n'écouterait même pas les savants, prompts à s'incliner devant les réputations acquises, et pleins de préjugés. Il tâcherait de rendre les hommes plus sages, bien qu'à vrai dire il y en ait très peu qui désirent sincèrement amender leur esprit : il est si commode de croire et d'agir comme tout le monde, de répéter une opinion qu'on entend exprimer tous les jours ! il est si facile de suivre la foule ! il est si difficile d'examiner ! Comme Toland, Balthazar Bekker est intoxiqué de raison. Du moins est-il vaillant, sincère, actif ; il a dans l'esprit cette ardeur rebelle qui est nécessaire aux croisades de l'esprit.

Partant à la rencontre des préjugés, il n'a pas de peine à en trouver, nombreux. Il commence par innocenter, lui aussi, les comètes : mais c'est le diable qui l'intéresse surtout. Le diable obsède sa pensée, hante ses sermons, jusqu'à ce qu'il l'expulse enfin dans un gros livre qu'il publie l'année 1691 : *De betooverte Wereld* ; *Le monde enchanté*. Il va désenchanter le monde...

Il commence d'une vive allure. La croyance au diable et à son pouvoir, aux suppôts du diable et à leurs crimes, ne tient pas devant les lumières naturelles. Qu'on remonte à l'origine de cette croyance ; qu'on suive son développement à travers les âges et dans tous les pays, on s'apercevra qu'elle est de source païenne, qu'elle a infecté le Christianisme ; et bien que les protestants, depuis qu'ils se sont sé-

parés des papistes, en soient partiellement délivrés, elle ne laisse pas de les abuser encore. N'allez pas dire qu'elle soit fondée sur l'Écriture : sur l'Écriture interprétée par les Pères de l'Église, peut-être ; mais non pas sur l'Écriture interprétée rationnellement, interprétée par lui, Balthazar Bekker. Par exemple : l'Écriture parle des anges, mais comme elle ne dit rien de leur nature, de leur essence, on peut admettre qu'elle désigne des hommes, chargés par Dieu d'une mission particulière, et doués, en conséquence, d'un pouvoir spécial. Elle parle d'esprits malins, mais ici encore elle désigne des hommes, des hommes pervers. Elle rapporte la tentation d'Adam, mais dans le récit de Moïse, il n'est rien dit qui doive porter à conclure que le diable lui-même puisse agir immédiatement sur les âmes et sur les corps. Elle rapporte la tentation de Jésus-Christ, elle ne nous dit pas que le démon ne fut pas un méchant homme, tout simplement. Elle rapporte que Jésus-Christ a guéri des possédés, mais on avait coutume d'attribuer aux démons les plus dangereuses maladies, et même d'appeler les maladies, des démons. Jésus-Christ n'a pas changé les façons de parler qu'on avait de son temps ; de sorte que la guérison des *Daemonia* n'était pas proprement une expulsion de diables, mais la guérison de maux trop réels. Bref, « l'Écriture considérée dans le fond et sans prévention n'attribue point au diable cette puissance et ces opérations que la prévention des commentateurs et des traducteurs leur fait reconnaître en lui... » De nos jours, les magiciens, enchanteurs, ou sorciers, ont été de forts méchantes gens, dont la doctrine et les mœurs étaient très corrompues : ils n'ont eu aucune communication particulière avec le diable.

Balthazar Bekker fut réprouvé par son Église, et mourut sans changer d'avis. Il avait eu soin de faire traduire son livre en français, sous ses yeux, pour éviter les versions frauduleuses et inexactes qui ne manquent jamais d'exploiter les œuvres à succès. La précaution n'était pas inutile, et le livre, sous cette forme française, circula largement. On

le traduisit aussi en anglais, en allemand ; il fut lu dans toute l'Europe.

Cependant le pays où les sorciers se voyaient poursuivis avec le plus de dureté et d'obstination était alors d'Allemagne. Il n'y avait pas si longtemps qu'était mort un juriste fort renommé, un de ces hommes redoutables qui sont sûrs de tenir toute vérité, toute justice, et qui condamnent impitoyablement leurs frères, pour leur bien : Benoît Carpzow se vantait, dit-on, d'avoir lu cinquante-trois fois la Bible d'un bout à l'autre, d'avoir fidèlement communié au moins une fois par mois, et d'avoir consacré sa vie à renforcer la procédure et à aggraver les peines contre les sorciers : il en avait condamné ou fait condamner quelques milliers. Or, une génération plus tard, cette même Allemagne devait produire l'homme le plus capable de lutter contre cette barbarie, Christian Thomasius : son évolution même est un signe des temps.

A Leipzig, où il était né en 1655, il avait été élevé dans les bonnes doctrines, comme il convient au fils d'un respectable professeur. Il avait appris à penser suivant Aristote et à croire selon les pasteurs, durs gardiens de l'orthodoxie. Lorsque à vingt ans, il eut terminé ses études et gagné Francfort pour y professer à son tour, il savait ce qu'il devait faire pour défendre l'autorité et pour maintenir les traditions qui ne laissent place ni à la liberté dans l'exercice de l'esprit, ni à l'indulgence dans la pratique de tous les jours.

Mais voici qu'en l'année 1675, il lut les livres de Pufendorf, qui, distinguant le droit naturel du droit divin, laïcisait les études juridiques : et ce fut pour Thomasius une révélation. La doctrine du droit naturel, qu'il avait combattue sans bien la connaître, fut son Credo ; il remonta jusqu'aux principes qui l'inspiraient, et de dogmatique devint révolutionnaire. Plus de croyance aveuglément reçue ; quand j'examinerai une doctrine, je ne me demanderai plus quelle est la réputation, quel est le rang de celui qui la soutient, mais quel degré d'évidence elle présente ; j'étudierai les arguments, pour et contre ; et je me déciderai

suivant mes propres lumières. Au lieu de rester le sujet obéissant des dictateurs de la pensée, je serai comme ces héros de l'antiquité qui prenaient les armes contre le tyran qu'ils avaient servi, pour le triomphe de la liberté...

Il était naturellement âpre, ami de la bataille, des disputes rageuses, des vives querelles, des clameurs qui, partant de l'Université, remplissent la ville. Il pratiquait avec joie les ruses de guerre qui déroutent un ennemi trop confiant dans son pouvoir, et décontenancent la majesté routinière par des traits irrespectueux, par la plaisanterie, par la satire ; il ne détestait même pas cette réputation scandaleuse qui fait que les gens disent, au passage : Celui-ci est Christian Thomasius, qui n'a peur de rien. A Leipzig, où il revint en 1680 comme *privat docent*, il se donna beau jeu ; son enseignement prit vite un air de nouveauté provocante. Il disait que la métaphysique était vide ; qu'il fallait laisser aux théologiens la théologie ; que seules deux sciences comptaient : la logique et l'histoire, parce que la première enseigne à penser droitement, et que la seconde donne d'utiles exemples, soit à éviter, soit à suivre ; que la connaissance doit être un instrument d'utilité pratique, positive, immédiate, que le droit doit être social. Il combattait les préjugés, source de tous les maux ; les préjugés venaient de ce qu'on faisait avaler aux enfants et aux adolescents toute sorte d'erreurs pitoyables, sans en appeler à leur raison ; et encore, de la légèreté avec laquelle les hommes acceptent tout ce qu'on leur donne à croire. Enfin, il répétait ses théories très chères : autre chose la lumière naturelle, autre chose la Révélation ; la théologie est de l'ordre de l'Écriture Sainte, la philosophie de l'ordre de la Raison ; la théologie s'occupe du salut des hommes dans le ciel, la philosophie, de leur bonheur sur la terre, qui est plus pressant.

Les maîtres de l'Université ne tolérèrent pas ces hardiesses : Thomasius corrompait l'esprit des jeunes gens, les menant à l'athéisme. Ils l'attaquèrent : il répondit. Enveloppé dans sa toge professorale, engoncé dans la vaste perruque dont les boucles retombaient sur ses épaules, grand et fort, il

était solide comme une tour, et les coups ne l'ébranlaient pas. Dissertations qu'on lui asséna, libelles, menaces, comparution devant les dignitaires académiques, suspension de ses cours, excitaient sa verve. Il avait de temps en temps des trouvailles de génie ; comme le jour, resté fameux dans les annales des Universités allemandes, où il afficha le programme de ses leçons non pas en latin, mais en langue vulgaire. Et quel sujet ! Comme il voulait agir sur les étudiants, et former non pas des avocats ou des juges, mais des êtres pensants, il se proposait d'étudier le type humain que Baltasar Gracián a offert au monde : le héros. Sur quoi il rencontrait un autre type humain, l'honnête homme ; et la civilisation française, maîtresse d'humanité : dans sa leçon inaugurale, il se demandait jusqu'à quel point les Allemands doivent imiter les Français. Les étudier, certes ; lire leurs grands livres, comme la *Logique* de Port-Royal ; connaître leur langage, qui implique tant de nuances délicates de psychologie. Mais non pas les imiter, comme des plagiaires et comme des singes ! Les Français nous surpassent en science, en goût, en politesse : au lieu de les suivre bassement, piquons-nous d'émulation ! Progressons, rougissons d'être mis par ces orgueilleux au même rang que les Barbares moscovites ; montrons-leur de quoi les Germains sont capables ; c'est dans nos propres mains que se trouve notre avenir.

Au fort de la bataille, il riait ; car, dit Gracián, l'humeur joviale est une perfection plutôt qu'un défaut, quand il n'y a point d'excès : un grain de plaisanterie est un bon assaisonnement. Il assaisonnait le rationalisme de gros grains de plaisanterie, en publiant, en 1688, un journal de sa façon : nouvelle alerte parmi les doctrinaires. Un journal rédigé non pas en latin, comme les *Acta eruditorum*, gloire de la ville de Leipzig, mais en allemand : Thomasius y tenait. Un journal frivole et sérieux, futile et raisonnable, qui parlait des livres sévères et des livres gais ; un journal se recommandant d'un maître qui avait été lui-même raison et ironie : Erasme.

Tant et tant qu'en 1693, il dut enfin quitter Leipzig : la vie de ces opposants comporte de telles traverses. Il se rendit à Berlin. C'était le temps où Frédéric III de Brandebourg allait transformer l'Académie des nobles, à Halle, en Université, et où celle-ci allait devenir un grand centre d'activité intellectuelle. Christian Thomasius y trouva sa place ; il fut l'homme de l'institution, son créateur véritable et son animateur. Ce fut là qu'il en vint à s'occuper du diable.

Comme il s'évertua ! Comme il multiplia les arguments, soit qu'il reprît quelques-uns de ceux de Bekker, soit qu'il en inventât de son cru ! Ni les faits, ni l'Écriture Sainte bien interprétée, ni le bon sens, ni la raison, ne permettent de laisser subsister cette superstition : Satan apparaissant à un homme, sous une forme animale ou humaine ; la conclusion d'un pacte ; le sorcier, en échange de son âme, recevant un pouvoir maléfique sur les hommes et sur les choses. Tantôt Thomasius s'ingénie : cette absurde image, elle vient des livres, et des livres de piété. C'est là que les catholiques ont vu, dès leur enfance, le diable sous la forme d'un monstre ; c'est là que les luthériens ont vu, dès leur enfance, le diable sous la forme d'un moine ; et ses pieds étaient fourchus ; et ses cornes perçaient le fond de son capuchon. Tantôt il s'indigne : on devrait penser qu'après Luther, après la dénonciation de tant de fables, romaines et papistes, les Réformés seraient délivrés de cette absurde croyance ; or elle survit dans l'opinion vulgaire, voire elle fait des progrès chez les protestants, et en particulier chez les luthériens. Quelle indignité ! Mais ce n'est pas seulement le philosophe qui parle ; c'est le professeur de droit, c'est l'avocat, qui a eu à défendre les sorciers dans des procès criminels. Il y a en Saxe des lois, et des lois récentes, pour déclarer que quiconque, au mépris de la foi chrétienne, fera un pacte avec le diable, même s'il ne cause aucun dommage à autrui, sera livré au feu jusqu'à ce que la mort s'ensuive. Ah ! que par le progrès de la philosophie cartésienne, par le progrès de la raison, juristes et théologiens allemands ces-

sent de tomber dans une erreur qui mène au crime ! La note la plus originale donnée par Thomasius est peut-être cette intervention pratique : il prend ici, dans le concret, la défense de la justice et de l'humanité.

En 1709, il eut la joie de refuser une chaire que l'Université de Leipzig, repentante, lui offrait. A Halle il était fixé, à Halle il mena les dernières années d'une longue vie, à Halle il mourut, en 1728 : glorieux initiateur de l'*Aufklärung* allemande, héros du grand combat mené pour les lumières.

*
* *

Il n'est pas nécessaire de creuser profond dans les consciences pour y trouver la superstition, toujours prête à affleurer. La Brinvilliers, la Voisin, ne sont pas seulement des empoisonneuses : on les tient aussi pour sorcières. En 1680, on arrête et on emprisonne un des plus grands personnages du royaume de France, le maréchal de Luxembourg : il a, dit-on, fait pacte avec le diable. On n'en finit pas de discuter sur les possédées de Loudun, vieille histoire ; et autres du même genre. En 1692, un manieur de baguette, Jacques Aymar, fait découvrir des assassins. Il devient célèbre, sa baguette de coudrier vibre en présence des voleurs, des jeteurs de sorts ; il exploite son personnage, se pâme, entre dans des transes : on le demande partout, c'est la curiosité du jour. Il n'est pas le seul ; à Toulouse, en Dauphiné, en Picardie, dans les Flandres, on n'entend parler que de prouesses analogues ; des curés, des religieux, des enfants, des femmes, devinent la présence de l'eau, ou de l'or. S'agit-il de la France seulement ? Il s'agit aussi de l'Allemagne, où l'on se sert de la baguette pour remettre des os disloqués, pour guérir des plaies, pour étancher des hémorragies ; et encore de la Bohême, de la Suède, de la Hongrie, de l'Italie, de l'Espagne : « Zahuris, c'est ainsi qu'on nomme certains hommes en Espagne qui ont la vue si subtile, à ce qu'on prétend, qu'ils voient sous la terre les

veines d'eau, les métaux, les trésors et les cadavres. Ils ont les yeux fort rouges... » [1] En Égypte, la baguette de coudrier fait « sortir l'eau qui incommode les animaux enflés ». Il y a, dans toutes ces histoires, de nombreuses impostures. Mais comme il est incontestable qu'en certains cas, la baguette se met à bouger sans qu'on puisse soupçonner la bonne foi de celui qui la tient, on attribue ses mouvements mystérieux aux artifices du démon. — Tout ce trouble, sans préjudice des magiciens de toute espèce ; et les nécromants ; et les devineresses ; et les cartomanciens...

Mais partout se manifeste, aussi, la réaction du bon sens. Les livres que l'on écrit pour et contre Jacques Aymar ? Mais c'est, ni plus ni moins, l'histoire de la dent d'or qui recommence ! « Après deux petits livres déjà imprimés sur ce sujet, Vallemont en fit un troisième, contenant six cents pages in-12, pour expliquer mécaniquement le tournoiement de la baguette divinatoire. M. P. de l'Oratoire le réfuta, et prouva fort bien que la baguette ne pouvait tourner sans l'intervention du diable. Enfin, après ces beaux livres, il se trouva que Jacques Aymar était un fripon que M. le Prince fit chasser... Ce qui est le plus plaisant pour un philosophe dans cette histoire, c'est que Vallemont assure au commencement de son livre que l'aventure de la dent d'or rapportée par M. Van Dale l'a rendu sage, et que, avant d'entreprendre l'explication du prodige, il s'est assuré de son existence ! » Ainsi raille Dubos en écrivant à Bayle, le 27 avril 1696. Brossette, qui a vu, de ses yeux vu, l'homme prodigieux, et qui est encore sous son impression lorsqu'il s'épanche auprès de son ami Boileau, est tenté d'être crédule. « Lyon, ce 25 septembre 1706. — Je vis hiers céans un homme dont les qualités, ou si vous voulez les dons naturels, ne sont pas si faciles à expliquer. C'est le fameux Jacques Aymar ou l'homme à la baguette, qui est un paysan de Saint-Marcellin en Dauphiné, à quatorze lieues de

1. Pierre BAYLE, *Dictionnaire*, art. Zahuris.

Lyon. On le fait venir quelquefois en cette ville pour y faire des découvertes. Il m'a dit des choses surprenantes touchant sa faculté divinatrice pour les sources, les bornes déplacées, l'argent caché, les choses volées, les meurtres et les assassinats. Il m'a expliqué les douleurs violentes et les convulsions qu'il souffre quand il est sur le lieu du crime, ou proche des criminels. D'abord tout son cœur s'émeut par une ardente fièvre, le sang lui sort par la bouche avec des vomissements, et il tombe en pâmoison. Tout cela lui arrive sans même qu'il ait dessein de rien chercher, et ces effets dépendent moins de sa baguette que de son corps même. Si vous êtes curieux d'en savoir davantage, je puis vous satisfaire... » Non, Boileau n'a pas envie d'en savoir davantage, la description que lui envoie son ami le laisse insensible ; et il répond, bourru : « A Auteuil, 30 septembre 1706. — En vérité, mon cher Monsieur, je ne saurais vous cacher que je ne puis concevoir qu'un aussi galant homme que vous a pu donner dans un panneau si grossier, que d'écouter un misérable dont la fourbe a été ici entièrement découverte, et qui ne trouverait pas même présentement à Paris des enfants et des nourrices qui daignassent l'entendre. C'était au siècle de Dagobert et de Charles-Martel qu'on croyait de pareils imposteurs, mais sous le règne de Louis le Grand, peut-on prêter l'oreille à de pareilles chimères, et n'est-ce point que depuis quelque temps, avec nos victoires et nos conquêtes, notre bon sens s'en est aussi allé ? » — Le bon sens veille, au contraire. « L'on m'a assuré qu'il se trouvait plusieurs personnes dans Paris qui faisaient profession de deviner, et qui gagnaient de l'argent à ce métier-là. Je n'en suis point surpris. Il y a tant de sots, et de toute sorte d'espèces dans cette grande ville, qu'il n'est pas étonnant qu'on y coure au devin. »[1]

Telles sont les protestations individuelles des bons esprits, mais en outre un système s'élabore, qui, débarrassant les âmes de la superstition, attaque du même coup la

1. Richard SIMON, *Lettres*, t. III, p. 51.

croyance ; jamais il ne se soucie de distinguer les deux concepts ; toujours il les confond.

Les comètes n'annoncent aucune calamité. Les oracles n'étaient que des fourberies ; Dieu n'a pas inscrit ses décrets dans les fibres des animaux ; il ne les a pas confiés à des insensés, à des fous. Si on entend par sorciers des fripons ou des malades, il y a des sorciers ; autrement, il n'y en a pas. Il n'y a pas de diables ; ni de Diable. Il n'y a pas d'autorité sans appel. Il n'y a pas de tradition sans erreur ou sans mensonges. Il n'y a pas de miracles, la nature n'étant pas complice du délire humain [1]. Il n'y a pas de surnaturel. Aucun mystère n'est impénétrable à la raison : « Voulez-vous que je vous dise, en qualité d'ancien ami, d'où vient que vous donnez dans une opinion commune sans consulter l'oracle de la raison ? C'est que vous croyez qu'il y a quelque chose de divin dans tout ceci... ; c'est que vous vous imaginez que le consentement général de tant de nations dans la suite de tous les siècles ne peut venir que d'une espèce d'inspiration, *vox populi, vox dei* ; c'est que vous êtes accoutumé par votre caractère de théologien à ne plus raisonner, dès que vous croyez qu'il y a du mystère. » [2]

1. *Tractatus theologico-politicus*, Préface.
2. Pierre Bayle, *Pensées diverses... à l'occasion de la Comète*, § 8.

## *CHAPITRE III*

# RICHARD SIMON ET L'EXÉGÈSE BIBLIQUE

Comment l'Écriture Sainte aurait-elle été épargnée ? Il était logique qu'on en vînt à l'examiner, à la critiquer ; elle représentait l'autorité suprême.

Quand ils pouvaient la mettre en contradiction avec elle-même, les libertins exultaient. Par exemple : la Genèse nous apprend qu'Adam et Ève ont été les premières créatures humaines ; qu'ils eurent deux fils, Caïn et Abel ; que Caïn tua Abel ; que Caïn dit à Dieu : « Mon crime est trop grand pour m'être pardonné. C'est pourquoi quiconque me trouvera, me tuera. » *Quiconque me trouvera* : donc, il y avait déjà des hommes, avant Adam. Depuis longtemps Isaac de la Peyrère avait fait cette trouvaille, et les Préadamites étaient devenus les grands amis des esprits forts

Lisons l'Essai en forme de lettre qu'un maître ès arts de l'Université d'Oxford adresse à un noble de Londres, en 1695 : autre genre d'attaque. Tous les peuples orientaux, tous, sans excepter les Hébreux, ont eu l'imagination mythique. De même que l'histoire des Perses, des Mèdes, des Assyriens, n'est qu'un fatras de légendes : de même la Bible. Le Talmud contient des millions de fables. Les Arabes ont dépassé les Hébreux en fait de métaphores, comparaisons, fictions ; leur Alcoran en est la preuve, ainsi que leurs nombreuses troupes de poètes, qui ensuite infectèrent l'Espagne et la Provence, de leurs histoires de chevaliers errants, géants dragons, châteaux enchantés, et toute chevalerie...

Bref, l'Écriture Sainte *is altogether mysterious, allegorical, and enigmatical* ; elle appartient à ces fables de l'Orient, qui ne sont que des *romantick hypotheses...* [1]

Les protestants s'appliquant à étudier le texte de la parole divine, à le débarrasser des interprétations accumulées par le temps, trouvaient qu'il n'était pas si simple. Ils reprochaient aux catholiques leur passivité à l'égard de la Bible ; les catholiques leur reprochaient leur audace. En fait, tout un travail d'exégèse s'était accompli de ce côté-là, comme le prouvaient les œuvres de Samuel Bochart, ministre et professeur à Caen, et de Louis Cappelle, ministre et professeur à Saumur.

Du côté des Juifs se produisait Spinoza, qui proposait d'interpréter la Bible par une méthode semblable à celle qui sert à étudier la nature, c'était son expression ; on voit où elle conduisait. Cette méthode consistant à établir d'abord une histoire fidèle des phénomènes, pour aboutir, en partant de ces données certaines, à d'exactes définitions, il fallait commencer par connaître l'hébreu ; tâche exceptionnellement ardue, puisque « les anciens grammairiens hébreux ne nous ont rien laissé sur les fondements de ce langage et sur sa théorie », et que « nous n'avons ni dictionnaire, ni grammaire, ni rhétorique hébraïques ». Nous devons en second lieu, disait Spinoza, nous soumettre au sens et à l'esprit de la Bible, et nous accommoder à elle, au lieu de l'accommoder à nos préjugés. — « La troisième condition que doit remplir l'histoire de l'Écriture est de nous faire connaître les diverses fortunes qu'ont pu subir les livres des Prophètes, dont la mémoire s'est conservée jusqu'à nous ; la vie, les études de l'auteur de chaque livre ; le rôle qu'il a joué ; en quel temps, à quelle occasion, pour qui, dans quelle langue il a composé ses écrits. Cela ne suffit pas, il

1. *Two Essays sent in a letter from Oxford to a Nobleman in London. The first concerning some errors about the Creation, General Flood, and the Peopling of the World, in two parts. The second concerning the Rise, Progress, and Destruction of Fables and Romances. By L. P. Master of Arts.* London, 1695.

faut nous raconter la fortune de chaque livre en particulier, nous dire de quelle façon il a été d'abord recueilli, et en quelles mains il est successivement tombé, les leçons diverses qu'on y a vues, qui l'a fait mettre au rang des livres sacrés, comment enfin tous ces ouvrages... ont été rassemblés en un seul corps... » [1]

Les catholiques eux-mêmes n'avaient-ils pas dans leurs rangs Jean de Launoy, le dénicheur de Saints ? Mabillon le savant, habile à critiquer les textes ? Même l'abbé Fleury, l'auteur très orthodoxe de l'*Histoire ecclésiastique*, dépouillait la vie de la Vierge et celle des apôtres des légendes dont on les avait ornées à plaisir : tel était l'esprit du temps.

Mais toutes ces tendances ne se polarisèrent que lorsque vint un homme qui osa prononcer des mots très simples, et cependant décisifs, comme ceux-ci :

*Ceux qui font profession de critiques ne doivent s'arrêter qu'à expliquer le sens littéral de leurs auteurs, et éviter tout ce qui est inutile à leur dessein.* [2]

*
* *

Avec Richard Simon, et la publication de son *Histoire critique du Vieux Testament*, l'année 1678, la critique prend conscience de son pouvoir.

C'était un terme technique, ainsi que Richard Simon le marquait dans la Préface de son ouvrage : « Comme il n'a encore rien paru en français sur ce sujet, on ne doit pas trouver étrange que je me sois quelquefois servi de certaines expressions qui ne sont pas tout à fait du bel usage. Chaque art a des termes particuliers, et qui lui sont en quelque manière consacrés. C'est en ce sens qu'on trouvera souvent dans cet ouvrage le mot de *Critique*, et quelques autres sem-

1. *Tractatus theologico-politicus*, VII.
2. *Histoire critique du Vieux Testament*, l. III, chap. XV.

blables, dont j'ai été obligé de me servir, afin de m'exprimer dans les termes de l'Art dont je traitais. De plus, les personnes savantes sont déjà accoutumées à l'usage de ces termes dans notre langue. Quand on parle, par exemple, du livre que Cappelle a fait imprimer sous le nom de *Critica Sacra*, et des Commentaires sur l'Écriture imprimés en Angleterre sous le nom de *Critici Sacri*, on dit en français, *la Critique de Cappelle, les Critiques d'Angleterre.* »

Cet art particulier, qui désormais prétend sortir de l'usage érudit pour faire éclater devant tous sa puissance, possède sa fin en soi : il établit le degré de sûreté, d'authenticité, des textes qu'il étudie ; et il exclut tout ce qui n'est pas lui-même, comme par exemple les considérations de beauté à préserver, de moralité à sauvegarder ; s'il s'applique à quelque livre sacré, il entend ignorer la théologie, qui n'est à aucun degré de son ressort. Il ne doit ni l'attaquer, ni la défendre ; de son point de vue, elle ne commande pas le texte ; aucune autorité ne peut faire qu'un texte ne soit pas exactement ce qu'il est. Si quelque passage se trouve contraire à un dogme, et qu'il soit authentique, ce n'est pas le dogme qui vaut, c'est l'écrit. Si quelque passage est nécessaire à un dogme, et qu'il soit apocryphe, qu'il tombe. S'il s'agit de l'*Iliade*, de l'*Énéide*, ou du *Pentateuque*, les principes de la critique sont les mêmes ; elle récuse l'*a priori* ; du moment où elle est en présence de caractères gravés dans la pierre ou inscrits sur un parchemin ou tracés sur du papier, elle est souveraine maîtresse, seule maîtresse de ses propres opérations.

Elle s'appuie sur la philologie : laquelle, d'humble servante, devient reine. Ce que Renan a écrit sur l'éminente dignité de la philologie, Richard Simon, dans le royaume des ombres, a dû l'approuver car telle était son opinion. Critique et philologue, voilà ce qu'il voulait être. Critiques, les chronologistes avaient voulu l'être avant lui ; ils prétendaient ne connaître, eux aussi, que la matière de leur art, que la supputation des temps : mais ils avaient été effrayés de leurs propres découvertes. Ce qui leur manquait le plus,

c'était la conscience de la révolution qu'ils prétendaient accomplir ; et de toute manière, ils ne s'étaient pas placés à l'intérieur même du texte sacré. Critique, Grotius l'avait été, en annotant l'Ancien et le Nouveau Testament ; mais sans rigueur suffisante, puisqu'il avait deux fois enfreint la loi qu'il s'était prescrite ; d'une part, il avait fait appel à l'antiquité profane, qui n'avait ici rien à voir ; et d'autre part, il s'était laissé guider par ses opinions personnelles : arminien, socinien, il avait choisi d'ordinaire la meilleure explication du texte, mais quelquefois aussi la version qui favorisait les arminiens, les sociniens. Critique, Spinoza l'avait été ; et il serait difficile de ne pas voir en lui le prédécesseur direct de Richard Simon, qui certes le discute et le récuse dans ses conclusions, mais avec cette nuance de respect qu'on a pour un grand maître. « Ne m'objectez pas que ce langage est de l'impie Spinoza, qui nie absolument les miracles dont il est fait mention dans l'Écriture. Défaites-vous de ce préjugé dont plusieurs abusent aujourd'hui. Il faut condamner les conséquences impies que Spinoza tire de certaines maximes qu'il suppose ; mais ces maximes ne sont pas toujours fausses d'elles-mêmes, ni à rejeter. »[1] Spinoza, inventeur de génie, n'avait pas été suffisamment philologue, et la partie constructive de son exégèse souffrait de ce défaut ; Spinoza avait laissé sa métaphysique dominer sa science. Pour la première fois, la critique arrivait à sa pureté, à sa rigueur autonome, avec Richard Simon. Ni la philosophie, ni le dogme, ne pesaient sur ses décisions ; importaient seulement le manuscrit, l'encre, l'écriture, les caractères, les lettres, les virgules, les points, les accents. La science profane refusait de reconnaître l'autorité sacrée.

*
* *

C'était un petit homme à la voix de fausset, qui était laid, et n'avait pas l'air intelligent : « On ne peut pas

1. *Lettres choisies*, éd. de 1730, tome IV, Lettre 12.

dire de lui ce qu'on a dit de quelques autres, que la nature lui avait écrit sur le visage des lettres de recommandation. » La nature ne l'avait pas favorisé non plus du côté de la naissance ou de la richesse : il était le fils d'un pauvre forgeron dieppois. Mais elle lui avait donné la passion de l'étude, une raison forte et lucide, une volonté indomptable ; et tout à la fois, beaucoup de souplesse et d'opiniâtreté. Il fit ses humanités et sa philosophie chez les Oratoriens de Dieppe, suivit la pente naturelle, résolut d'entrer dans l'Ordre, et fut envoyé comme boursier au noviciat de Paris. Il faillit quitter la congrégation « pour quelques dégoûts qu'il ne put surmonter », et serait ainsi retombé dès ses premiers pas, si un riche protecteur, l'abbé de La Roque, ne l'avait remis en chemin, lui donnant les moyens de revenir à Paris pour y faire sa théologie. Ce fut là que sa vocation se décida. Il n'était guère humaniste ; et scolastique, pas du tout. Au contraire, l'érudition l'attirait, la moins banale, la plus difficile : il se mit à étudier l'hébreu.

Lorsqu'en 1662 il rentra dans l'Oratoire, on lui permit de continuer cette étude. Ici se place une des anecdotes qui ne manquent jamais d'illustrer de telles vies, et qui en symbolisent le sens. Ses camarades s'indignèrent de trouver dans sa chambre des livres hérétiques, comme la Bible polyglotte de Londres, et diverses critiques des textes sacrés ; ils le dénoncèrent. Or il se trouva que M. Simon avait un complice : c'était le Directeur même de la maison, le Père Bertad, qui tous les jours lisait avec lui les originaux de l'Écriture Sainte, et qui, à soixante ans, s'était fait le disciple de ce tout jeune maître. Alors M. Simon triompha.

Le plus heureux temps de sa vie, peut-être, fut celui qu'il passa dans la bibliothèque de la maison de la rue Saint-Honoré, à dresser le catalogue des livres orientaux que possédait la congrégation. Étendre et approfondir ses connaissances philologiques ; aller directement aux sources ; avoir autour de lui, à portée de sa main, les meilleurs des professeurs et à vrai dire les seuls : quelle joie de tous les instants ! Encore ne se borna-t-il pas à la fréquentation journalière

des imprimés, des manuscrits : il fit la connaissance personnelle de Juifs rabbinistes, notamment d'un Jona Salvador avec lequel il lut la Bible. En 1670 — l'année où il fut ordonné prêtre — il composa, à sa prière, un écrit où il défendit la cause des Juifs de Metz, accusés d'avoir commis un meurtre rituel.

Voulez-vous naviguer sur la grande mer rabbinique, disait-il, faites choix d'un pilote habitué à cette longue et difficile traversée. Elle dura pendant des années, la traversée de cette grande mer; il ne négligea rien de ce qui peut la rendre directe et sûre ; il consulta toutes les cartes, et regarda toutes les constellations. Il tendit sa volonté ; il fit appel à toutes ses qualités : sa clarté, puisqu'il trouve le moyen d'être clair jusque dans les matières les plus épineuses de la grammaire ; son bon sens, son discernement, sa candeur, sa pénétration, sa justesse [1] ; il puisa dans son érudition accumulée, « surtout la juive » ; enfin il se sentit prêt à donner au public son *Histoire critique du Vieux Testament.*

« Premièrement il est impossible d'entendre parfaitement les livres sacrés, à moins qu'on ne sache auparavant les différents états où le texte de ces livres s'est trouvé selon les différents temps et les différents lieux, et si l'on n'est instruit exactement de tous les changements qui lui sont survenus... » Aussitôt s'établissent le principe et la règle essentielle de sa méthode, il les répète, il insiste tant qu'il peut. Il dit : « Je suis persuadé qu'on ne peut lire la Bible avec fruit, si l'on n'est auparavant instruit de ce qui regarde la critique du texte ». De l'importance de la philologie, voyez un exemple saisissant : supprimez un mot, un seul mot, une simple conjonction, comme *or*, qui ne paraît avoir en soi aucune importance : et vous favorisez une hérésie. Le troisième chapitre de l'Évangile de saint Luc commence ainsi : *Or*

1. Toutes expressions de F. Spanheim, dans sa *Lettre à un ami, où l'on rend compte d'un livre qui a pour titre, Histoire critique du Vieux Testament, publiée à Paris en 1678* (1679).

*l'an quinze de l'Empire de Tibère...* Ce qui présuppose un récit antérieur, puisque la particule *or*, que les grammairiens appellent adversative, marque une liaison nécessaire avec quelque chose qui précède. Dites, au contraire : « *L'an quinze de l'Empire de Tibère...* », et vous donnez raison aux anciens hérétiques Marcionites, qui ont prétendu que les deux premiers chapitres de saint Luc avaient été ajoutés à son Évangile. A bien plus forte raison l'Ancien Testament, tout hérissé de difficultés dont le profane ne soupçonne même par l'existence, ne peut-il être abordé que si l'on possède ces règles, que si l'on est animé de cet esprit.

Prenons en mains la Bible, et traitons-la sans aucune idée préconçue : comment nous apparaîtra-t-elle ? Est-il possible de la considérer comme la parole de Dieu, directement inspirée, consignée par écrit et transmise jusqu'à nous dans son état original ?

A l'examen, répond Richard Simon, il est indéniable que les textes sacrés offrent la trace d'altérations, de changements ; qu'ils présentent des difficultés chronologiques ; qu'ils montrent, dans certains récits, d'étranges transpositions, qui peuvent porter sur des chapitres entiers. Dès lors, replaçons-nous à l'époque où ils ont été rédigés ; essayons de connaître et de comprendre la civilisation hébraïque. Qu'étaient les prophètes ? — Des scribes ; des écrivains publics, qui avaient pour fonction de recueillir fidèlement les actes de l'État, et de les conserver dans des archives destinées à cet usage. « Si ces écrivains publics étaient dans la République des Hébreux dès le temps de Moïse, comme il est fort vraisemblable, il sera aisé de satisfaire à toutes les difficultés qu'on propose, pour montrer que le Pentateuque n'est pas de Moïse ; ce qu'on prouve d'ordinaire par la manière dont il est écrit, ce qui semble insinuer que quelque autre que Moïse a recueilli les actes et les a mis par écrit. En supposant ces écrivains publics, on leur attribuera ce qui regarde l'histoire de ces livres, et à Moïse tout ce qui appartient aux lois et ordonnances : et c'est ce que l'Écriture nomme la loi de Moïse. » Et comme ces prophètes ou

écrivains publics n'étaient pas seulement chargés de recueillir les actes de ce qui arrivait de leur temps, et de les mettre dans les archives, mais qu'ils donnaient quelquefois une nouvelle forme aux actes qui avaient été recueillis par leurs prédécesseurs : ainsi s'expliquent les additions et les changements qui se trouvent dans les autres livres sacrés. De même, comme ces livres ne sont que les abrégés de mémoires beaucoup plus étendus, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on ne puisse pas établir sur l'Écriture une chronologie exacte et certaine. Il serait ridicule, par exemple, de ne vouloir point reconnaître d'autres rois de Perse que ceux qui sont marqués dans la Bible, et de calculer le temps d'après leur succession, puisque les écrivains publics ne parlaient que de ce qui regarde les Juifs ; tandis qu'on trouve chez des auteurs profanes l'indication de plusieurs autres rois, et par conséquent une chronologie beaucoup plus étendue. Songeons enfin aux injures du temps, à la négligence des copistes ; et représentons-nous les conditions matérielles dans lesquelles ceux-ci écrivaient. « Comme les exemplaires hébreux étaient autrefois écrits sur de petits rouleaux ou feuilles qu'on mettait les unes sur les autres, et dont chacune faisait un volume, il est arrivé que l'ordre de ces rouleaux étant changé par hasard, l'ordre des choses a été aussi transposé. »

Bref, Richard Simon expose ses idées avec tant d'apparente simplicité, avec tant de force, que les profanes, effrayés d'abord de pénétrer à sa suite dans un monde mystérieux et sacré, écoutent leur guide d'une oreille de plus en plus attentive : il possède l'art de mettre, dans l'explication du concret, un air d'évidence logique. D'ailleurs il s'est refusé à parler la langue des théologiens, et il a voulu écrire son *Histoire critique* en bel et bon français. Le latin sera suffisant pour quelques disputes entre exégètes : l'évolution générale des textes sacrés doit apparaître à tous les regards.

*
* *

Les caractères des grands acteurs que nous avons étudiés jusqu'ici sont relativement simples : ce sont des rebelles-nés ; ils ne respirent à l'aise que dans l'opposition. La psychologie de Richard Simon est plus compliquée. Prêtre catholique, non seulement il se déclare fidèle à la rigueur de la doctrine, mais encore à l'esprit de l'Église ; même si l'Église le condamne, il s'évertue à prouver qu'elle se trompe et qu'elle a tort.

Car il se prétend orthodoxe. En effet, loin de nier l'inspiration, il l'étend jusqu'à ceux qui ont remanié les Livres Sacrés. Il déclare que Dieu, s'étant communiqué à Moïse, s'est communiqué aussi aux secrétaires, aux annalistes, qui d'âge en âge ont remanié le texte mosaïque. Les auteurs des changements qu'on trouve dans la Bible, « ayant le pouvoir d'écrire des Livres sacrés, ont aussi eu le pouvoir de les réformer. » Les prophètes, les écrivains publics, continuent d'être les interprètes de Dieu. Humaines dans leurs procédés, les altérations successives sont divines dans leur inspiration. Les rédacteurs du texte biblique ont été préposés par Dieu à leur fonction sacrée, qui a commencé à l'époque de Moïse, et s'est continuée au cours des âges. Le peuple hébreu est le peuple élu, non par quelque figure, mais expressément : « la République des Hébreux diffère en cela de tous les autres États du monde, qu'elle n'a jamais reconnu pour chef que Dieu seul, qui a continué de la gouverner en cette qualité dans les temps mêmes qu'elle a été soumise à des rois. C'est ce qui lui a acquis le titre de République sainte et divine, et ses peuples ont aussi pris la qualité de saints, afin de se distinguer du reste des nations par ce nom glorieux. Ce fut aussi pour cette raison que Dieu donna lui-même des lois par le ministère de Moïse et des autres prophètes qui lui succédèrent, à un peuple qu'il avait choisi pour être entièrement à lui. »[1]

1. Livre I, chap. II.

Que d'autres nient la valeur de la tradition : il la défend, pour son compte. Il n'est pas vrai que l'Écriture Sainte soit toujours claire, ni qu'il suffise de la lire pour y trouver aisément tous les commandements de Dieu. La tradition est son complément indispensable ; elle sert à l'expliquer, à l'interpréter. L'*Histoire critique du Vieux Testament* tient à affirmer sa valeur. « On trouvera dans cet ouvrage que si on sépare la règle de droit de celle de fait, c'est-à-dire, si on ne joint la Tradition avec l'Écriture, on ne peut presque rien assurer de certain dans la religion. Ce n'est pas abandonner l'intérêt de la parole de Dieu que de lui associer la Tradition de l'Église : puisque celui qui nous renvoie aux Saintes Lettres, nous a aussi renvoyés à l'Église, à laquelle il a confié ce sacré dépôt. »[1] Richard Simon continue : il explique qu'avant que la loi eût été écrite par Moïse, les anciens patriarches ne conservaient la pureté de la foi que par la tradition ; qu'après Moïse, les Juifs ont toujours consulté dans leurs difficultés les interprètes de cette loi ; et voyez aussi ce qui s'est passé pour le Nouveau Testament : la doctrine de l'Évangile était établie dans plusieurs Églises, avant qu'on en eût rien mis par écrit ; cette même parole non écrite s'est conservée et perpétuée dans les principales Églises, lesquelles avaient été fondées par les Apôtres : au point que les saint Irénée, les Tertullien, ont eu recours à elle dans leurs disputes contre les hérétiques, plutôt encore qu'au Verbe de Dieu contenu dans les Livres Sacrés. Aux conciles, les évêques ont apporté la tradition de leurs Églises, pour expliquer les passages difficiles de l'Écriture. « C'est pourquoi les Pères du Concile de Trente ont ordonné sagement qu'on n'interpréterait point l'Écriture Sainte *contre le sens uniforme des Pères* : et de plus, ce même concile a donné autant d'autorité aux véritables traditions non écrites qu'à la parole de Dieu qui est contenue dans les Livres Sacrés ; parce qu'il a supposé en même temps que ces

1. *Ibid.*, Préface de l'auteur.

traditions non écrites venaient de Notre-Seigneur, qui les a communiquées à ses Apôtres, et qu'ensuite elles sont parvenues jusqu'à nous. On peut appeler ces traditions un abrégé de la Religion chrétienne, qui a été fondée dès le commencement du Christianisme dans les premières Églises indépendamment de l'Écriture Sainte... »

Fort de ces déclarations expresses, Richard Simon fulmine contre les protestants qui, recourant à la seule Écriture, recourent du même coup à un texte altéré, tronqué ; et rejetant la tradition, du même coup rejettent l'aide de l'Esprit qui a précédé, accompagné, éclairé ce texte obscur. Il soutient de longues et ardentes polémiques avec Isaac Vossius, chanoine de Windsor, et Jacques Basnage, pasteur à Rouen, puis à Rotterdam. Il fulmine en particulier contre les sociniens, qui non seulement tiennent la tradition pour nulle et non avenue, mais abandonnent une partie de l'Écriture elle-même, pour ne croire que ce qu'il leur plaît de croire, pour adopter quelques maximes que la raison universelle approuve, et rien de plus. Dans ce sens, il se donne comme défenseur du catholicisme.

Dans ce sens. Mais qui ne voit ici le défaut de son raisonnement, et comment il passe d'une valeur à une valeur spécifiquement différente ? En premier lieu, le texte de la loi mosaïque est recouvert d'une foule d'alluvions successives : c'est pour lui un fait. En second lieu, les auteurs qui ont remanié le texte de la loi, si loin qu'on les suive, ont continué à être inspirés par Dieu : ce n'est plus un fait, mais une croyance, une interprétation. D'une part un phénomène historique, scientifiquement démontrable ; d'autre part un article de foi. On peut, d'un point de vue extérieur à la foi, se laisser convaincre par le premier, sans accepter le second ; on peut, raisonnant en profane, admettre que l'Écriture est toute chargée d'empreintes humaines, ainsi qu'il l'a voulu prouver, sans admettre que les Juifs qui ont remanié le texte primitif continuaient à traduire la pensée divine, ainsi qu'il l'ajoute par conviction personnelle et sans preuve objective. Richard Simon sort du domaine de la cri-

tique, de la philologie, dont il avait si rigoureusement fixé les limites et les lois.

Il en sort, lorsqu'il indique ses intentions dans ses préfaces : mais si nous le suivons dans le détail de son *Histoire critique*, nous voyons bien vers quel parti le ramène la tendance naturelle de son esprit. Le voici devant le Pentateuque : il s'attache à montrer que Moïse n'en saurait être le seul auteur. Le Pentateuque contient des citations, des proverbes, des vers, qui sont d'une langue et d'un style postérieurs à Moïse. — Le Pentateuque contient le récit d'événements postérieurs à Moïse : « Dira-t-on, par exemple, que Moïse soit l'auteur du dernier chapitre du Deutéronome, où sa mort et sa sépulture sont décrites ? »[1] — Le Pentateuque contient une infinité de redites ; ainsi « la description du Déluge, de la manière qu'elle est au chapitre VII de la Genèse ». « Il est dit au verset 17 : *Que les eaux s'accrurent, et qu'elles élevèrent l'arche au-dessus de la terre* ; puis au verset 18, *que les eaux se renforcèrent et s'accrurent beaucoup sur la terre* ; et au verset 19, *Que les eaux s'accrurent beaucoup sur la terre, de sorte que toutes les plus hautes montagnes en furent couvertes* : ce qui est encore répété au verset 20, où il est dit : *Que les eaux s'accrurent de quinze coudées, dont les montagnes furent couvertes.* Il y a bien de l'apparence que si un seul auteur avait composé cet ouvrage, il se serait expliqué en bien moins de paroles, principalement dans une histoire... » Richard Simon continue son travail ; et quand il a terminé, quelle est l'impression du lecteur ? que le récit biblique de la création du monde est incohérent ; qu'il a été composé, à des époques très diverses, par des mains maladroites ; qu'à tout le moins il a été retouché si souvent et si gauchement, qu'il est impossible de distinguer l'auteur primitif. Contre ce résultat, de quel recours pourrait être l'appel à la tradition ?

Aussi bien Richard Simon examine-t-il cette tradition elle-même dans le plus pur esprit critique, et non pas du

1. Livre I, ch. v.

tout dans un esprit de foi. Suivons-le à l'œuvre, ici encore ; et voyons de près la façon dont il aborde saint Augustin. Ce grand saint occupe une place de choix dans la critique biblique par la force de son esprit et par la solidité de son jugement. « Il a très bien remarqué, dans ses Livres de la Doctrine chrétienne et dans plusieurs autres endroits de ses ouvrages, les qualités nécessaires pour bien interpréter l'Écriture. » — Seulement, « comme il était modeste, il a avoué librement que la plupart de ces qualités lui manquaient » ; et il a montré peu d'exactitude dans ses commentaires. — Comme il ignorait la langue hébraïque, il a reconnu que l'ouvrage qu'il avait entrepris sur la Genèse, pour répondre aux Manichéens, était au-dessus de ses forces ; « et il n'eut même pas honte de condamner ce qu'il avait fait avec trop de précipitation, et sans les secours qui étaient nécessaires pour bien expliquer l'Écriture. » — Au lieu de chercher le sens littéral, « il ne s'étend presque que sur des sens allégoriques et éloignés de l'histoire et de la lettre du Texte. » — « Comme il avait l'esprit subtil et pénétrant, il trouvait aisément les difficultés de l'Écriture, et il en formait même en des endroits où il ne paraissait pas y en avoir ; mais il ne s'était pas assez exercé dans cette sorte d'étude pour y donner des solutions propres, et qui satisfissent les lecteurs. » — « Il était de plus rempli de certains préjugés de philosophie et de théologie qu'il mêle dans tous ses ouvrages... » [1] Ainsi de suite. — Ajoutons seulement que Richard Simon se fait un malin plaisir de mettre saint Augustin aux prises avec saint Jérôme et demandons-nous, après cela, l'idée que le lecteur profane pourra se faire de l'autorité de saint Augustin...

A la critique, à la philologie, bien vite il revient ; ce sont ses vraies inspiratrices. Il pense, du plus profond de lui-même, que rien ne prévaut contre « de bonnes raisons », et spécialement les intuitions « des frères illuminés et des fanatiques ». Un « esprit particulier », un « maître intérieur »,

1. Livre III, ch. IX.

« qui nous révèle les vérités les plus cachées de l'Écriture », c'était bon pour les temps légendaires. « Cet esprit particulier ne se trouve plus guère aujourd'hui que parmi les Quakers et autres enthousiastes, qui faute de bon sens et de capacité sont bien aises de l'appeler à leur secours. »

*
* *

Contre vents et marées, il poursuivait sa route. Le 21 mai 1678, on lui signifiait son exclusion de l'Oratoire ; et la même année, l'*Histoire critique du Vieux Testament* était interdite, par arrêt du Conseil du Roi ; en conséquence, le lieutenant de police saisissait les exemplaires de l'ouvrage et les mettait au pilon. En 1683, la Congrégation de l'Index condamnait le livre à son tour. Mais Simon, voyant que jamais il ne s'accommoderait avec la censure, et qu'une édition fautive, faite par « M. Elzevier » sur une copie manuscrite, circulait hors de France, procurait un texte authentique qu'il faisait paraître à Amsterdam, en 1685. Il continuait ; il fallait que la force qui était en lui s'exprimât, et que, logiquement, elle s'en prît au Nouveau Testament, après l'Ancien. Donc il multipliait les travaux d'approche, en 1689 l'*Histoire critique du Texte du Nouveau Testament*, en 1690 l'*Histoire critique des Versions du Nouveau Testament*, en 1693 l'*Histoire critique des Commentaires du Nouveau Testament* : dans chacun de ces titres, le mot *critique* apparaît, et pour que personne n'en ignore, Richard Simon l'explique encore, l'explique toujours : l'Église a eu, dès les premiers siècles du christianisme, de savants hommes qui se sont appliqués avec soin à corriger des fautes qui se sont glissées de temps en temps dans les Livres Sacrés. Ce travail, qui demande une connaissance exacte des Livres, et une grande recherche des exemplaires manuscrits, s'appelle *Critique*, parce qu'on juge les meilleures leçons qu'on doit conserver dans le texte ; le mot *Critique* est un terme d'art, qui est en quelque façon consacré aux ouvrages où

l'on examine les diverses leçons, pour rétablir les véritables. Que cet art ait été ignoré dans les siècles où la barbarie régnait en Europe, passe encore ; mais qu'on le méprise aujourd'hui, c'est une indignité. Aujourd'hui, on doit attribuer à la critique le rôle qu'on assignait jadis à la théologie... On imagine l'indignation des théologiens, entendant un tel langage. « Ainsi, suivant ce critique, on ne doit suivre que les règles de la grammaire, et non pas la théologie et la tradition, pour bien expliquer le Nouveau Testament !... Rien ne peut être, à mon avis, plus favorable aux sociniens... »[1]

Enfin parut la grande œuvre, le *Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ, traduit sur l'Ancienne édition latine avec des remarques* : à Trévoux, en 1702. C'était une traduction qui ne voulait considérer que le texte, revenir au texte, donner le sens littéral du texte, en dépit des interprétations traditionnelles qui, disait-il, n'étant que des interprétations, des erreurs, et même des contre-sens, avaient cependant pris force de loi. Portant dans ses marges les remarques comparatives que suggérait à Richard Simon sa connaissance du grec et de l'hébreu, c'était, si l'on peut dire, une traduction critique. « Au reste, n'ayant point eu d'autre dessein dans mes notes que d'y expliquer le sens littéral des Évangiles et des Apôtres, on n'y doit point chercher cette *mystiquerie* qui ne peut être goûtée que de personnes peu judicieuses. » Le sens ; rien que le sens littéral : « autrement, on tombe souvent dans je ne sais quel jargon, auquel on donne le nom de spiritualité. » — Cette version de Trévoux fut condamnée.

*
* *

Il ne faut pas faire de Richard Simon un romantique ; encore moins l'édulcorer, car il était âpre et dur. Sa vie intellectuelle fut intense ; mais pauvre sa vie sentimentale. Il aima les grandes batailles d'idées, mais aussi les ruses :

1. Arnauld à Bossuet, juillet 1693.

« car il faut, Monsieur, que vous sachiez qu'un Théologien anonyme de la Faculté de Paris, René de l'Ile prêtre de l'Église gallicane, Jérôme le Camus, Jérôme de Sainte-Foi, Pierre Ambrun, ministre du Saint-Évangile, Origines Adamantius, Ambrosius, Jérôme Acosta, le sieur de Moni, le sieur de Simonville, que tous ces auteurs et plusieurs autres se trouvent renfermés dans un seul homme », Richard Simon. Dans ses débats avec les catholiques, il ne fut pas toujours parfaitement loyal, puisqu'il remit aux docteurs de Sorbonne, pour examen, une copie de son *Histoire critique* où ne figuraient pas des chapitres dangereux ; et nous voyons aussi que dans ses longues polémiques avec les protestants, le moindre de ses soucis fut celui de la charité chrétienne. Orgueilleux et dur, il eut des mots d'une ironie blessante ; il lança, non sans plaisir, des flèches aiguisées. Même dans ses grands traités, et malgré l'effacement où il prétendait se tenir, on sent que l'estime qu'il a de lui-même s'accompagne volontiers de dédain pour les autrse. Mais c'est surtout quand on lit ses *Lettres* — libelles et pamphlets, plutôt que lettres véritables — qu'on découvre en lui une dose de méchanceté et même de fiel. Il n'est pas seulement l'homme qui, n'ayant pas le pouvoir de son côté, et opprimé, se défend par tous les moyens, l'homme exaspéré, aigri : il a le goût de l'hérésie, il aime exposer les doctrines qui sentent le fagot, parler des théologiens qui se sont séparés de l'Église, attirer l'attention sur les livres cachés, les livres défendus, qui contiennent des semences de schismes, sur des livres chargés d'explosifs. Comment concilier de telles dispositions d'esprit avec le caractère religieux qu'il prétendit garder ?

> For some, who have his secret meaning guess'd,
> Have found our authour not too much a priest... [1]

Mais sur ses combats intérieurs, s'il en eut, il ne nous a

1. Dryden, *Religio laïci*, 1682 : « Car quelques-uns, qui ont deviné ses secrètes pensées — ont trouvé que notre auteur n'était pas trop un prêtre... »

pas fait de confidences. Pour savoir au juste ce que fut sa foi, il aurait fallu pouvoir lire les notes volumineuses qu'il brûla de ses propres mains, dans un accès de prudence. Il s'était réfugié dans sa cure de Bolleville, en Normandie. Un jour, il fut convoqué et questionné par l'intendant de la province, et il eut peur qu'on ne vînt ensuite saisir ses papiers ; il les empila dans plusieurs gros tonneaux, pendant la nuit les roula jusque dans une prairie, et les mit en cendres. Ce qu'il pensa tout au fond de lui-même, seul le sait Celui qui sonde les cœurs. Exclu de l'Oratoire, il se considéra toujours comme faisant partie de l'Ordre ; bien loin de vouloir effacer la marque, *Tu es sacerdos in aeternum*, il la garda opiniâtrément. Jusqu'au bout, il continua sa tâche de savant, qui veut ne rien connaître que la science, et maintint son attitude de fils obstiné de l'Église, malgré les censures de l'Église. « Il reçut les Sacrements d'une manière chrétienne et édifiante, et s'endormit au Seigneur au mois d'août 1712, dans sa soixante et quatorzième année... » [1]

*
* *

En protestant contre les formules, *on a toujours cru, il a été constamment enseigné, c'est une tradition aussi ancienne que le monde*, Richard Simon a concouru à ce reclassement des valeurs que nous avons vu de tant de façons déjà, s'opérer dans les consciences. — Il agit, en second lieu, parce qu'il donne à la critique la pleine conscience de sa force et de ses devoirs. *Critici studii utilitas et necessitas.* Son ennemi, Jean Le Clerc, qui, par certains traits de son esprit diffère de lui beaucoup moins qu'ils ne pensaient l'un et l'autre, publie en 1697 le code et le manuel de l'*Art critique* triomphant. — En troisième lieu, il provoque tout un mouvement d'exégèse biblique : sinon chez les catholiques, dont il alarme la conscience, du moins chez les protestants : plus de qua-

1. Bruzen de Lamartinière, *Éloge de Richard Simon.*

rante réfutations de l'*Histoire critique du Vieux Testament* montrent assez l'émoi qu'il excita. — Il a eu peu de disciples directs : encore que son élève, Raphael Lévi, dit Louis de Byzance, ait traduit le Coran suivant une méthode qu'il avait apprise de lui. Mais dans beaucoup d'esprits, il a excité des audaces nouvelles. Voici qu'en 1707, un Napolitain, Biagio Garofalo, montre que la Bible contient des vers rythmés et même rimés : aurait-il osé découvrir ces traces humaines dans le langage divin, si l'auteur de l'*Histoire critique* n'avait ouvert la voie à toutes les hardiesses ?

Pour les incrédules enfin, quel apport ! Ils ne sont pas capables d'examiner eux-mêmes les textes sacrés, mais ils sont disposés à croire tout ce qui peut en diminuer l'autorité ; et ils disent en gros : « Comment veux-tu que je croie la sincérité de ces Bibles écrites depuis tant de siècles, traduites de plusieurs langues par des ignorants qui n'en auront pas conçu le véritable sens, ou par des menteurs qui en auront changé, augmenté ou diminué les paroles qui s'y trouvent aujourd'hui ? ... » [1]

1. Baron de LAHONTAN, *Dialogues curieux*, 1703, p. 163 de l'éd. G. Chinard.

## CHAPITRE IV

# BOSSUET ET SES COMBATS

On ne voit Bossuet que dans sa majesté souveraine, et tel qu'il apparaît sur la toile de Rigaud. Si c'est une banalité que de rappeler ce portrait somptueux, elle s'excuse parce qu'elle est pour ainsi dire nécessaire : son style, sa pompe, son éclat, ont pour toujours rempli nos yeux. Ou bien nous imaginons l'orateur en train de prononcer quelque discours funèbre : dès les premiers accords, nous nous sentons emportés dans les régions du sublime ; le crescendo, tout chargé de sanglots et de plaintes, éveille dans notre âme des résonances si profondes qu'elles en deviennent douloureuses ; et quand cette musique sacrée s'achève dans un hymne à l'au-delà, nous croyons avoir entendu quelque prophète de Dieu, qui n'a jamais vécu que dans le surhumain.

Ce Bossuet-là n'est pas faux ; mais il suppose un éclairage spécial ; le temps a filtré ce qui n'était pas noblesse, majesté, triomphe. Il y a eu un autre Bossuet : humilié, douloureux.

Non pas que nous voulions changer quoi que ce soit à la forte, à l'admirable simplicité de sa conviction profonde. Une fois pour toutes, il a parié sur l'éternel, sur l'universel : *quod ubique, quod semper...* « La vérité venue de Dieu a d'abord sa perfection » : dans cette maxime tient son inflexible croyance ; il existe une vérité, que Dieu a révélée aux hommes, qui est inscrite dans l'Évangile, qui est garantie par les miracles, et qui, étant parfaite puisqu'elle est divine, est immuable : si elle variait, c'est qu'elle ne serait pas la vérité. Le rôle de l'Église est d'être sa gardienne :

« l'Église de Jésus-Christ, soigneuse gardienne des dogmes qui lui ont été donnés en dépôt, n'y change jamais rien ; elle ne diminue point ; elle n'ajoute rien ; elle ne retranche point les choses nécessaires ; elle n'ajoute point les superflues. Tout son travail est de polir les choses qui lui ont été anciennement données, de confirmer celles qui ont été suffisamment expliquées, de garder celles qui ont été confirmées et définies... »[1] A cette vérité unique et immuable, l'individu doit se conformer : car si chacun s'avisait d'avoir sa vérité particulière, on aboutirait au chaos, à l'illogisme, étant évident que sur un même sujet, il ne peut y avoir des millions de vérités, ou mille, ou cent, ou dix, ou deux vérités, mais une seule. « Par là s'entend clairement la vraie origine de *catholique* et d'*hérétique*. L'hérétique est celui qui a une opinion : et c'est ce que le mot même signifie. Qu'est-ce à dire, avoir une opinion ? C'est suivre sa propre pensée et son sentiment particulier. Mais le catholique est catholique : c'est-à-dire qu'il est universel ; et sans avoir de sentiment particulier, il suit sans hésiter celui de l'Église... »[2]

O Bible, ô chère Bible, qui, sous une forme si parfaitement belle, si colorée, si émouvante, présente aux hommes tout à la fois l'histoire de leur race et le code de leurs devoirs ! Elle contient les principes qui fondent le Catholicisme ; interprétée par la tradition, elle est l'autorité qui empêche de les remettre sans cesse en question. Bossuet ne quitte pas sa Bible ; depuis sa première jeunesse il l'a tendrement aimée, tendrement il l'aimera jusqu'à ses derniers jours. Il ne peut pas se passer d'elle ; elle est sa nourriture, elle est son pain. Et comme le plus humble des curés de campagne relit encore un livre de prières qu'il sait par cœur : de même Bossuet connaît la Bible par cœur, et la relit. Les Pères de l'Église ayant expliqué, confirmé, développé la vérité initiale, qu'on ne s'étonne pas de le voir recourir si souvent à eux. Il

1. *Premier avertissement aux Protestants*, 1689. Ed. Lachat, t. XV, p. 184. (Citation de Vincent de Lérins).
2. *Première instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise* (1700), Ed. Lachat, t. XVII, p. 112.

a la passion de l'imprimé ; dès qu'un débat s'annonce, il s'en procure toutes les pièces ; la solidité de sa foi ne l'empêche pas de s'informer par goût et par devoir. Mais entre tous les livres, ceux qu'il consulte le plus volontiers sont ceux des Pères, serviteurs de l'Église ; et entre tous les Pères, saint Augustin. Le Dieu, le secrétaire attentif qui a noté ses faits et gestes, l'a observé : « Il était tellement nourri de la doctrine de saint Augustin, et attaché à ses principes, qu'il n'établissait aucun dogme, ne faisait aucune instruction, ne répondait à aucune difficulté que par saint Augustin ; il y trouvait tout... Quand il avait un sermon à faire à son peuple, avec sa Bible il me demandait saint Augustin ; quand il avait une erreur à combattre, un point de foi à établir, il lisait saint Augustin. »

Sûr de sa croyance, éclairé par le recours aux livres, Bossuet s'intègre dans un ordre qui justifie sa propre existence, et l'effort de sa personnalité consiste à adhérer à cette conception du monde, à l'affermir, à la rendre visible à l'esprit des autres hommes. Ses limites ne la gênent pas ; il les accepte ; à l'intérieur de sa propre pensée, il est parfaitement à son aise pour organiser sa vie : l'effort de la vie devant être non pas de critiquer toujours une règle délibérément acceptée, mais de profiter de la sécurité qu'elle donne pour se consacrer à la charité, à l'action. Il a un mot admirable, qu'il emprunte au livre des Rois : « l'obéissance vaut mieux que le sacrifice ». On obéit ; on obéit à Dieu ; on obéit au Roi, qui est le représentant de Dieu sur la terre : et on a la douceur d'agir dans le sens même de Celui qui a établi l'ordre auquel on adhère, et qui est la Vérité et la Vie. On est débarrassé de la spéculation, des inquiétudes : de même qu'un écrivain classique, s'étant soumis une fois pour toutes à la règle des trois unités, qui lui a paru juste et fondée en raison, à l'intérieur de cette règle, à l'abri de cette règle, construit un chef-d'œuvre.

Il n'est pas ascétique par tempérament. Il aime et il estime Rancé : quand il va lui rendre visite, à la Trappe, les moines voient leur prieur et l'évêque de Meaux se prome-

ner longuement ensemble, consacrant à d'affectueux entretiens le temps qu'ils ne donnent pas à la prière. Mais il ne reste pas au couvent. Comme les classiques encore, en toutes choses il fuit l'excès ; même les excès de piété lui semblent dangereux. Intraitable avec les « opiniâtres », il est compatissant avec les faibles, et charitable avec les pauvres. Sa table, d'où ne sont exclus ni le Volnay, ni le Saint-Laurent, est bien fournie sans être luxueuse. Il est sensible à la nature, à la commodité des jardins de Germiny, les plus beaux du monde ; à l'agrément d'une allée d'arbres où l'on peut lire son bréviaire en méditant; et même aux correspondances qui s'établissent entre l'aspect d'un paysage et un cœur qui s'émeut. Il fut quelquefois très dur ; et cependant, très capable de tendresse : il eut la vertu de l'amitié. Chez lui, saint Augustin fait bon ménage avec saint Vincent de Paul, son maître. Il n'est pas seulement robuste ; il est équilibré.

Le doute n'entre plus dans une âme ainsi faite, qui n'a rien subi qu'elle n'ait justifié devant son propre tribunal, et qui possède la plus claire conscience de ses idées, de son vouloir : car Bossuet, aussi bien que le plus exigeant des sceptiques, se rend un compte exact de la marche de sa pensée et de son aboutissement. Causant avec son neveu l'abbé, il lui raconte la question que lui fit un jour un mourant, et de quelle manière il répondit :

*Un incrédule au lit de la mort m'envoya quérir. Monsieur, me dit-il, je vous ai toujours cru honnête homme, me voici prêt à expirer, parlez-moi franchement, j'ai confiance en vous, que croyez-vous de la religion ?*

*— Qu'elle est certaine, et que je n'en ai jamais eu aucun doute...* [1]

Sur cette foi indéracinable, il n'y a plus rien à dire. Mais au lieu de le représenter magnifique et solitaire, mêlons Bossuet à la foule de ses contemporains ; cherchons à le voir

1. Le Dieu, *Journal*, 15 mai 1700.

au milieu des disputes, des tracas, et des peines ; prenons-le, non pas dans sa jeunesse et dans sa glorieuse ascension, mais dans ses années vieillissantes : essayons de distinguer ce qu'il devient, sorti de son cadre doré, en pleine vie, représentant d'une tradition de toutes parts attaquée, et pour ainsi dire abandonné par son temps.

*
* *

Le *Tractatus theologico-politicus*, qu'Antoine Arnauld lui a envoyé, et dont il possède un exemplaire dans sa bibliothèque, n'est pas seulement un livre impie, mais un livre vexant. Eh quoi ! ce Spinoza, ce misérable Juif de Hollande, se donne des airs de supériorité parce qu'il sait l'hébreu ! Il décrète que le latin ne suffit pas, ni même le grec : ou vous ne parlerez pas de la Bible, ou vous connaîtrez l'hébreu.

Bossuet s'était contenté de la Vulgate, ignorant l'hébreu : voilà qui était grave, il le sentait bien ; s'il voulait répondre en connaissance de cause, n'avoir pas l'air attardé, arriéré et même un peu ridicule ; si, davantage, il voulait obéir à la conscience scrupuleuse qu'il portait en lui-même et qui lui dictait son devoir, il devait se remettre à l'école. Ce n'est pas si facile... Il travailla. On aime voir par la pensée le petit Concile, belle et pieuse image : quelques sages laïcs, quelques prêtres, régulièrement s'assemblent ; chacun d'eux tient en mains un exemplaire de la Bible : celui-ci lit le texte hébreu, et cet autre le texte grec, et l'on consulte aussi saint Jérôme et les docteurs ; et l'on commente, et l'on discute, et Bossuet décide, et M. l'abbé Fleury consigne les observations par écrit. Concile d'hommes de bonne volonté, qui forment le cercle, qui accroissent leur savoir et se fortifient, parce qu'ils pressentent que le temps des grandes épreuves est venu. Mais l'hébreu, Bossuet le saura-t-il jamais ?

Or, le Jeudi saint de l'année 1678, l'abbé Eusèbe Renaudot, qui faisait partie du concile, soumet au prélat la table

des matières d'un livre qui va paraître, l'*Histoire critique du Vieux Testament*, par Richard Simon. Ce livre avait obtenu le privilège, l'approbation des censeurs, la permission du Supérieur général de l'Ordre de l'Oratoire ; pour un peu, le Roi en aurait accepté la dédicace, car le Père La Chaise avait promis de s'entremettre à cet effet. Bossuet bondit : cette prétendue histoire critique est un amas d'impiétés, un rempart du libertinage, il faut l'arrêter. Malgré la majesté du jour, consacré aux cérémonies de l'Église et à la pénitence, il court chez le chancelier, Michel Le Tellier ; il le persuade, il le presse, il obtient que le livre soit arrêté dans sa publication.

Mais quelle douleur ! Un prêtre, un prêtre de l'Oratoire, qui ose traiter ainsi la Bible ! Richard Simon, aussi longtemps qu'il vivra, sera pour Bossuet un sujet d'inquiétude et de chagrin. Richard Simon tournera autour de lui, essaiera de lui montrer qu'il n'est pas opiniâtre : mais il ne pourra pas cacher à des yeux vigilants la force irréductible qui le pousse. Cet homme-là voulait substituer la grammaire à la théologie ; c'était un malfaiteur.

Si on lit la deuxième partie du *Discours sur l'Histoire Universelle* en se rappelant que Spinoza et Richard Simon hantent l'esprit de Bossuet, on comprendra mieux non seulement le langage passionné que parle le défenseur de l'orthodoxie catholique, mais le vrai caractère du livre. Il expose moins qu'il ne réfute ; il répond à des arguments qui diffèrent, par leur nature et par leur essence, de la pensée spécifique de l'auteur : dure tâche, que celle d'adapter à une profession de foi, à un principe *a priori*, une justification historique que ses adversaires lui imposent et qui est devenu nécessaire, s'il veut vraiment les rencontrer. Son affirmation est très nette : l'Écriture étant de source divine, on n'a pas le droit de la traiter comme un texte purement humain. Et ceci dit, pour répondre aux nouveaux exégètes, il faut entrer dans leur plan, il faut considérer les perspectives humaines. Tel est l'embarras de Bossuet; il est obligé d'expliquer la manière dont Moïse a recueilli l'histoire des siè-

cles passés, obligé de réfuter l'hypothèse d'après laquelle Esdras est l'auteur du Pentateuque, obligé d'aborder le texte en tant que texte, de justifier les obscurités, les difficultés, les altérations qu'il contient. Impatient de sortir de ces « vaines disputes », il fonce droit devant lui : laissons les détails, allons à l'essentiel : dans toutes les versions de la Bible, on trouve les mêmes lois, les mêmes miracles, les mêmes prédictions, les mêmes suites d'histoire, le même corps de doctrine, et enfin la même substance : que veut-on de plus ? qu'importent quelques divergences de détail, au prix de cet ensemble immuable ? Selon sa manière, claire et franche toujours, il ne tourne pas l'objection : il la pose devant lui, et puis il cherche à l'emporter, d'un mouvement impétueux : « Mais enfin, et voici le fort de l'objection, n'y a-t-il pas des choses ajoutées dans le livre de Moïse, et d'où vient qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue ? Quelle merveille que ceux qui ont continué son histoire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses actions afin de faire du tout un même corps ? Pour les autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque dogme, quelque miracle, quelque prédiction ? On n'y songe seulement pas ; il n'y en a pas le moindre soupçon ni le moindre indice ; ç'eût été ajouter à l'œuvre de Dieu : la loi l'avait défendu, et le scandale qu'on eût osé eût été horrible. Quoi donc ? On aura continué peut-être une généalogie commencée ; on aura peut-être expliqué un nom de ville changé par le temps ; à l'occasion de la manne dont le peuple a été nourri pendant quarante ans, on aura marqué le temps où cessa cette nourriture céleste, et ce fait écrit depuis dans un autre livre sera demeuré par remarque dans celui de Moïse, comme un fait constant et public dont tout le peuple était témoin ; quatre ou cinq remarques de cette nature faites par Josué, ou par Samuel, ou par quelque autre prophète d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardaient que des faits notoires et où constamment il n'y avait point de difficulté, auront naturellement passé dans le texte ; et la

même tradition nous les aura apportées avec tout le reste : aussitôt tout sera perdu ?... »

Là-dessus Richard Simon sourit et se moque. L'aveu est précieux : M. l'évêque de Meaux reconnaît qu'on a fait des additions au livre de Moïse, reconnaît que le Pentateuque a été altéré. Et dès lors M. l'évêque de Meaux (aussi bien que M. Huet, évêque d'Avranches), aux yeux des théologiens devient un spinoziste, qui ruine entièrement l'Écriture Sainte...

Bossuet n'aime pas l'ironie : « Les plaisanteries ne sont guère du goût des honnêtes gens. » Ce ne serait rien, s'il ne sentait que le dernier mot n'est pas dit, que Richard Simon de traité en traité s'enhardit et que « l'affaire devient très importante pour l'Église ». Dans sa vie surchargée, il n'y a plus de place : l'éducation du Dauphin, le soin de son diocèse, la conduite de l'Église de France dont il est devenu le chef moral, les hérésies qui naissent de toute part, la prédication, la présence à la cour, ah ! quel labeur ! labeur qui ne prend pas seulement ses jours, mais ses nuits : quand tout l'Évêché dort, il s'éveille, il allume sa lampe, il consulte ses dossiers, il écrit. Allons, il s'agit de comprimer encore ces multiples besognes, et de défendre la tradition et les Saints Pères contre Richard Simon : car il n'y a guère de devoir plus pressant. Quand paraît la traduction du Nouveau Testament, un nouvel accès d'indignation le saisit : vite, il faut arrêter ce livre, comme il avait arrêté l'*Histoire critique du Vieux Testament*. Mais vingt-quatre ans se sont écoulés depuis lors ; nous sommes en 1702 ; il a prononcé lui-même l'oraison funèbre de Michel Le Tellier qui obéissait complaisamment à ses ordres, jadis ; aujourd'hui le chancelier Pontchartrain ne l'écoute plus, lui est hostile, bien plus ! veut l'obliger à faire passer par la censure les *Instructions* qu'il prépare contre Monsieur Simon. Sans le roi, qui lui resta fidèle, il perdait la partie. Lui, Bossuet, soumis à la censure ! Lui, Bossuet, brimé par le magistrat ! Lui, Bossuet, faire figure de gêneur, et presque de vaincu ! L'autorité lui échappe, les temps sont changés, les libertins

l'emportent : rien ne saurait être plus sensible à son cœur.

Souvent il se fait apporter son grand ouvrage, la *Défense de la tradition et des Saints Pères* ; il le relit, il le reprend en mains, et s'y remet : jamais il ne l'achèvera. C'est qu'il doit ajouter à son livre chapitre après chapitre, et qu'il lutte moins contre un seul homme, que contre un esprit diffus qui saisit toute occasion de se manifester. L'affaire de Richard Simon n'était pas terminée, que le cas d'Ellies Du Pin avait surgi. C'était un prêtre encore, qui se montrait moins obstiné, il est vrai, mais dont l'inconscience tranquille avait un caractère fort significatif. Publiant un volumineux recueil des auteurs ecclésiastiques, il écrivait que les hérétiques avaient quelquefois été plus clairvoyants et plus vrais, dans l'étude des textes sacrés, que les catholiques ; et, chose monstrueuse, que des points capitaux, touchant les sacrements et touchant même le dogme, n'étaient pas encore fixés dans l'esprit des Pères de l'Église au IIIe siècle après Jésus-Christ. Le premier, saint Cyprien avait parlé bien clairement du péché originel ; le premier, le même auteur avait parlé fort amplement de la pénitence, et du pouvoir des prêtres pour lier et pour délier ; ainsi de suite... Bossuet veille. Il ne veut pas traiter trop durement Ellies Du Pin, qui est parent de M. Racine le poète, et qui d'ailleurs est prêt à reconnaître ses erreurs ; mais il y a plusieurs choses qu'il ne saurait souffrir : qu'on favorise les hérétiques, qu'on affaiblisse la tradition, tout d'abord sur le péché originel, et ensuite sur beaucoup d'autres articles ; qu'on tranche sur les Saints Pères avec une témérité que les catholiques n'avaient pas coutume de se permettre, autrefois. Les pires libertés deviennent de mode, dans un siècle « aussi critique que celui-ci... »

Fénelon lui écrit, le 23 mars 1692 : « J'ai été ravi de voir la vigueur du vieux docteur et du vieux évêque. Je m'imaginais vous voir en calotte à oreilles, tenant M. Dupin comme un aigle tient dans ses serres un faible épervier. » Fénelon a beau sourire : le champ du Seigneur serait in-

festé, si l'aigle de Meaux ne veillait encore. Mais il se sent quelquefois bien las [1].

*
* *

Il ne finira ni la *Défense de la tradition et des Saints Pères*, ni la *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte* : que d'ouvrages il ne finira pas — tous nécessaires, tous urgents ! — Il brûlait d'aller chez les Anglais, d'entrer en conférence avec les théologiens de là-bas, de leur ouvrir les yeux : en Angleterre, il n'ira jamais. L'Angleterre s'est enfoncée dans son schisme, a chassé son Roi, a préféré prendre comme souverain le pire ennemi de la France et du catholicisme. « Je ne fais que gémir sur l'Angleterre. » [2] Il avait songé, jadis, à ranimer une croisade contre les Turcs : où est le temps où il prononçait le panégyrique de saint Pierre de Nolasque, dans l'église des Pères de la Merci, et où il s'indignait des grands et épouvantables progrès de l'islamisme ? où il se lamentait de ce qu'on abandonnait au Turc, cet ennemi capital, le plus redoutable empire qui soit éclairé par le soleil ? « O Jésus, Seigneur des Seigneurs, arbitre de tous les empires, et Prince des rois de la terre, jusqu'à quand endurerez-vous que votre ennemi déclaré, assis sur le trône du grand Constantin, soutienne avec tant d'armées les blasphèmes de son Mahomet, abatte votre croix sous son croissant, et diminue tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées ? » Alors le jeune Louis XIV souriait aux grandes entreprises. Il n'était plus question de partir, maintenant, pour l'Orient lointain. Plus de rêves. Quand on parlait de croisades, non seulement les libertins souriaient, mais de pieux ecclésiastiques pensaient qu'il valait mieux laisser les Turcs en repos : des croisades, on est désabusé,

1. *Journal de* Le Dieu, 1er décembre 1703 : « Au milieu de tout cela, me disait-il, je sens que je ne puis encore porter ce travail. Que la volonté de Dieu soit faite ! Je suis tout résolu à la mort. Il saura bien donner des défenseurs à son Église. S'il me rend mes forces je les emploierai à ce travail. »
2. 22 décembre 1688, à l'abbé Perroudot.

disait l'abbé Fleury ; il n'en est plus question que dans les souhaits de gens plus zélés qu'éclairés, ou dans les prédications de quelques poètes flatteurs.

Il était toujours le même, inébranlable ; mais on aurait dit que les choses glissaient autour de lui, se présentaient sous des couleurs nouvelles, il ne les reconnaissait plus. On l'avait toujours entouré de considération ; même dans la vivacité des polémiques, on avait respecté son zèle, sa charité, sa bonne foi. Des évêques, des princes étrangers lui avaient rendu témoignage, l'avaient comblé de marques d'honneur. Mais depuis que les Réformés s'étaient établis en Hollande, plus de déférence, ni même de politesse ; on l'injuriait. Ce Jurieu, déchaîné contre tous, l'était particulièrement contre lui. Il l'accusait de déguisement, de mensonge ; il suspectait ses mœurs, il parlait de concubinage. Il était grossier, comme ceci : Bossuet se fait appeler Monseigneur, ah ah ! ces Messieurs les évêques sont bien montés en grade depuis les fondateurs du Christianisme, qui n'avaient pas d'autre titre que celui de Serviteur de Jésus-Christ. Bossuet est un déclamateur sans honneur et sans sincérité, Bossuet n'a ni bon sens ni pudeur ; Bossuet est d'une ignorance grossière, d'une témérité qui tient du prodige ; pour nier ce que nie Bossuet, il faut avoir un front d'airain, ou être d'une ignorance vaste et surprenante...

Il n'est pas de ceux qui ne s'émeuvent pas des injures, ou même qui éprouvent une certaine délectation à les provoquer, à les recevoir. Il avait des vivacités, des colères, qui trahissaient en lui une capacité de souffrir : il souffrait quand il s'agissait de ceux qu'il avait beaucoup aimés, comme Fénelon ; ou quand les injures pouvaient diminuer son autorité, le faire paraître moins digne d'interpréter la parole de Dieu. Sur sa voie douloureuse, Jurieu s'est trouvé pour lui jeter de la boue, pour l'appeler homme sans honneur et sans foi, pour l'accuser de mensonge et d'hypocrisie. Alors jaillit un cri, un émouvant appel à Celui qui sait, et qui fait tourner toutes choses au bien des âmes :

« *O Seigneur, écoutez-moi ; O Seigneur, on m'a appelé à votre terrible jugement comme un calomniateur, qui imputait des impiétés, des blasphèmes, d'intolérables erreurs à la Réforme ; et qui non seulement lui imputait tous ces crimes, mais encore qui accusait un ministre de les avoir avoués. O Seigneur, c'est devant vous que j'ai été accusé... Si j'ai dit la vérité, si j'ai convaincu de blasphème et de calomnie ceux qui m'ont appelé à votre jugement comme un calomniateur, un homme sans foi, sans honneur, sans conscience, justifiez-moi devant eux. Qu'ils rougissent ; qu'ils soient confondus ; mais, Dieu, je vous en conjure, que ce soit de cette confusion salutaire qui opère le repentir et le salut...* »[1]

*
* *

Tous les souffles d'incrédulité le font tressaillir ; tout ce que les libertins impriment, il le connaît. Il ne pratique pas seulement Grotius, ce socinien : il va chercher jusque dans la *Bibliotheca Fratrum Polonorum* les œuvres de Crellius, et celles de Socin, le maître de la doctrine, c'est de cette source que le poison s'est répandu dans les âmes... — Ne pensons pas qu'il ignore les discussions sur les Terres australes, et l'objection que l'on fait au Catholicisme en prétendant qu'il n'est pas universel, puisqu'il existe un continent où les hommes ont vécu sans jamais avoir entendu parler du Christ : il connaît tout cela. Allez donc, s'écrie-t-il, « chicaner saint Paul et Jésus-Christ même, et alléguez-leur... les Terres australes, pour leur disputer la prédication écoutée par toute la terre ! »

De même, il n'ignore rien de ces embarrassants Chinois : au contraire, il est du complot que MM. des Missions étrangères mènent contre les jésuites, pour les forcer d'avouer que les cérémonies de la Chine sont le fait d'idolâtres. Chez lui on décide de faire imprimer, avant de la montrer au Roi,

1. *Deuxième avert. aux Protestants*, 1689. Ed. Lachat, XV, 275.

qui pourrait intervenir par égard pour les RR.PP., la *Lettre au Pape sur les idolâtries et les superstitions chinoises* ; des missionnaires se rendent à l'évêché qui l'informent de ce qui se passe là-bas, du côté de Pékin : « M. de Lionne, évêque de Rosalie, est venu ce matin et cette après-dînée entretenir M. de Meaux des affaires de ce pays, des mœurs et du génie de ces peuples... » Oser parler d'une Église chinoise, quel blasphème ! Il s'indigne : « Étrange sorte d'Église sans foi, sans promesse, sans alliance, sans sacrements, sans la moindre marque de témoignages divins : où l'on ne sait ce que l'on adore et à qui l'on sacrifie, si ce n'est au ciel ou à la terre, ou à leurs génies, comme à celui des montagnes et des rivières, et qui n'est après tout qu'un amas confus d'athéisme de politique, et d'irréligion, d'idolâtrie, de magie, de divination et de sortilège ! ... »

Il n'ignore ni les chronologistes, ni leur travail en profondeur. Qui pourrait être surpris, le connaissant mieux, de trouver sans sa bibliothèque Marsham, et son *Chronicus Canon Ægyptiacus* ? Jean Le Clerc accuse M. de Meaux d'avoir pris à Marsham bien des choses sans le nommer. La vérité, c'est que, dès le moment où il publia son *Discours sur l'Histoire Universelle*, en 1681, il enregistra pour sa part l'émotion qui agitait ses contemporains, devant les discordances qui éclataient entre l'histoire profane et l'histoire sainte ; et que, préférant les données traditionnelles, il crut du moins devoir expliquer au Dauphin les raisons qu'il avait de les garder. Comme cette chronologie est malaisée, vraiment ! L'histoire sainte nous dit, d'une part, comment Nabuchodonosor embellit Babylone, qui s'était enrichie des dépouilles de Jérusalem et de l'Orient ; comment, après lui, l'empire babylonien ne put souffrir la puissance des Mèdes, et déclara la guerre à ces derniers ; comment les Mèdes prirent pour général Cyrus, fils de Cambyse, roi de Perse ; comment Cyrus détruisit la puissance babylonienne, et joignit le royaume de Perse, obscur jusqu'alors, au royaume des Mèdes si fort augmenté par ses conquêtes ; ainsi il fut le maître paisible de tout l'Orient, et fonda le plus

grand empire qui eût été dans le monde. Mais d'autre part, les historiens profanes, Justin, Diodore et la plupart des auteurs grecs et latins dont les écrits nous sont restés, ne parlent pas ainsi. Ils ne connaissent pas ces rois Babyloniens; ils ne leur donnent aucun rang parmi les monarchies dont ils nous racontent la suite ; nous ne voyons presque rien dans leurs ouvrages des fameux rois Teglathphalasar, Salmanasar, Sennacherib, Nabuchodonosor, et de tant d'autres si renommés dans l'Écriture et dans les histoires orientales.

Ces historiens profanes, vous ne les croirez pas, Monseigneur. Des histoires grecques se sont perdues ; et peut-être racontaient-elles, justement, ce que l'Écriture Sainte nous rapporte. Les Grecs, que les Latins ont copiés, ont écrit tard ; plus éloquents dans leurs narrations que curieux dans leurs recherches, ils voulaient divertir l'Hellade par d'antiques histoires qu'ils ont composées sur des mémoires confus. Vous ne les croirez pas ; vous croirez, bien plutôt, l'Écriture Sainte, plus intéressée aux choses de l'Orient, et donc plus vraisemblable — quand même nous ne saurions pas qu'elle a été dictée par le Saint-Esprit... [1]

Mais en 1700, lorsqu'il donna la troisième édition du même *Discours*, c'est alors qu'on vit plus clairement encore le travail de son esprit. L'*Antiquité des temps* du P. Pezron est de 1687, les réponses du P. Martinay et du P. Lequien sont de 1689 et de 1690 : la masse d'idées et de faits qu'ils représentent, Bossuet la recueillit. Comme les chronologistes, il fut gêné par les Égyptiens, les Assyriens, et les Chinois encore, qui demandaient tant de siècles pour le développement de leur histoire, qu'ils faisaient éclater les cadres de la chronologie sacrée. Comme le P. Pezron, il indiqua, voulant remédier à la difficulté grave, le recours à la Version des Septante, qui donne cinq siècles de plus pour loger ces gêneurs ; comme lui, il fut amené à décider, pour des raisons de date, entre deux versions de l'Écriture

1. *Discours sur l'Histoire Universelle*, éd. de 1681, p. 41 et suivantes.

qui ne concordaient pas dans la mesure du temps. Jamais sans doute il n'eut d'embarras plus cruel.

*
* *

Elle se dessine peu à peu, sa physionomie plus vraie ; il n'est pas le bâtisseur paisible d'une somptueuse cathédrale, bâtie tout entière dans le style Louis XIV ; mais, bien plutôt, l'ouvrier qui court, affairé, pressé, pour réparer des brèches chaque jour plus menaçantes. Sa clairvoyance allait jusqu'aux principes : et il mesurait l'ampleur et la puissance et la multiplicité des efforts accomplis par les incrédules pour ruiner les fondations mêmes de l'Église de Dieu.

Spinoza, niant le miracle, veut asservir Dieu aux lois de la nature. Ah ! que l'esprit des hommes ne se laisse pas séduire par ce Dieu-Entité, par ce Dieu qui n'est plus qu'une ombre ! Le Dieu de Moïse a bien une autre puissance : « il peut faire et défaire ainsi qu'il lui plaît ; il donne des lois à la nature et les renverse quand il veut... Si, pour se faire connaître dans le temps que la plupart des hommes l'avaient oublié, il a fait des miracles étonnants, et forcé la nature à sortir de ses lois les plus constantes, il a continué par là à montrer qu'il en était le maître absolu, et que sa volonté est le seul lien qui entretient l'ordre du monde... » Considérez la Création : « En faisant le monde par sa parole, Dieu montre que rien ne le peine ; en le faisant à plusieurs reprises, il fait voir qu'il est le maître de sa matière, de son action, de toute son entreprise, et qu'il n'a en agissant d'autre règle que sa volonté toujours droite par elle-même... » Considérez le déluge : « Que les hommes ne pensent plus que le monde va tout seul, et que ce qui a été sera toujours comme de lui-même. Dieu, qui a tout fait, et par qui tout subsiste, va noyer tous les animaux avec tous les hommes, c'est-à-dire qu'il va détruire la plus belle partie de son ouvrage. »[1] Bossuet songe aux ravages que le Dieu de l'*Éthique* peut produire dans les consciences chrétiennes ; et pour elles, ce Dieu lui fait peur.

1. *Discours sur l'Histoire Universelle*, IIe Partie.

Malebranche aussi l'inquiète, parce qu'il retrouve au fond de sa philosophie la même pensée. Il s'écrie, dans son Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, le 1er septembre 1683 : « Que je méprise ces philosophes qui, mesurant les desseins de Dieu à leur pensée, ne le font auteur que d'un certain ordre général d'où le reste se développe comme il peut ! Comme s'il avait, à notre manière, des vues générales et confuses, et comme si la souveraine intelligence pouvait ne pas comprendre dans ses desseins les choses particulières, qui seules subsistent véritablement ! » Le P. Malebranche est modeste, ses intentions sont pures, il l'avoue : mais il sait aussi qu'avec tout cela, ses disciples vont droit à l'hérésie. Quand on perce l'affreux galimatias dont il s'entoure, on trouve dans sa philosophie une explication du monde qui bannit le surnaturel; et cette explication elle-même se fonde sur une méthode qui comporte de « terribles inconvénients ». C'est un des passages de l'œuvre de Bossuet où il se montre à la fois le plus pénétrant et le plus admirablement lui-même :

*De ces mêmes principes mal entendus, un autre inconvénient terrible gagne insensiblement les esprits. Car, sous prétexte qu'il ne faut admettre que ce qu'on entend clairement — ce qui, réduit à de certaines bornes, est très véritable — chacun se donne la liberté de dire :* « *J'entends ceci, et je n'entends pas cela* » ; *et sur ce seul fondement, on approuve et on rejette tout ce qu'on veut, sans songer qu'outre nos idées claires et distinctes, il y en a de confuses et de générales qui ne laissent pas d'enfermer des Vérités si essentielles, qu'on renverserait tout en les niant. Il s'introduit, sous ce prétexte, une liberté de juger qui fait que, sans égard à la Tradition, on avance témérairement tout ce qu'on pense...* » [1]

Mais de qui procède Malebranche ? De Descartes. Dans un siècle enivré de cartésianisme, et dans une certaine me-

1. A un disciple de Malebranche, 21 mai 1687.

sure cartésien lui-même, Bossuet réfléchit, analyse, distingue, et se défend. Dans Descartes se rencontrent au moins trois choses. D'abord, des arguments utiles contre les athées et les libertins ; en second lieu, des théories physiques qu'on peut adopter ou n'adopter pas, et qui, étant indifférentes pour la religion, n'ont en soi pas grande importance et enfin, un principe qui menace la foi :

*Je vois... un grand combat se préparer contre l'Église sous le nom de philosophie cartésienne. Je vois naître de son sein et de ses principes, à mon avis mal entendus, plus d'une hérésie ; et je prévois que les conséquences qu'on en tire contre les dogmes que nos pères ont tenus la vont rendre odieuse, et feront perdre à l'Église tout le fruit qu'elle en pouvait espérer pour établir dans l'esprit des philosophes la divinité et l'immortalité de l'âme.* [1]

Allons plus loin : n'y aurait-il pas une attitude mentale dont la philosophie de Descartes n'aurait été d'abord que l'exposant, et qu'elle aurait ensuite renforcée ? Ne trouverait-on pas, plus diffuse, plus profondément engagée dans la vie, une volonté à laquelle tout se ramène ? Ne s'agirait-il pas d'un immense refus d'obéir à l'autorité, d'un invincible besoin de critique, qui serait « la maladie et la tentation de nos jours » [2] ? Après le temps où l'homme s'est humilié devant Dieu, et a prêté obéissance au Roi, voici qu'est venue l'époque de « l'intempérance de l'esprit. » Ici l'éloquence orne la vérité que Bossuet découvre ; et c'est dans ces paroles solennelles que l'orateur décrit l'état d'esprit qui gagne de proche en proche, qui tend à l'emporter dans les consciences, et qui lui inspire un véritable effroi :

*Leur raison, qu'ils prennent pour guide, ne présente à leur*

1. *Ibid.*, et *Lettre à Huet*, 18 mai 1689.
2. Bossuet à Rancé, 17 mars 1692. « La fausse critique qui est la maladie et la tentation de nos jours... »

*esprit que des conjectures et des embarras ; les absurdités où ils tombent en niant la religion deviennent plus insoutenables que les vérités dont la hauteur les étonne, et pour ne vouloir pas croire des mystères incompréhensibles, ils suivent l'une après l'autre d'incompréhensibles erreurs. Qu'est-ce donc, après tout, Messieurs, qu'est-ce que leur malheureuse incrédulité, sinon une erreur sans fin, une témérité qui hasarde tout, un étourdissement volontaire, et en un mot un orgueil qui ne peut souffrir son remède, c'est-à-dire qui ne peut souffrir une autorité légitime ? Ne croyez pas que l'homme ne soit emporté que par l'intempérance des sens : l'intempérance de l'esprit n'est pas moins flatteuse ; comme l'autre, elle se fait des plaisirs cachés, et s'irrite par la défense. Ce superbe croit s'élever au-dessus de tout et au-dessus de lui-même, quand il s'élève, ce lui semble, au-dessus de la religion qu'il a si longtemps révérée ; il se met au rang des gens désabusés ; il insulte en son cœur aux faibles esprits qui ne font que suivre les autres sans rien trouver par eux-mêmes ; et, devenu le seul objet de ses complaisances, il se fait lui-même son dieu.* [1]

*
* *

Plus rien n'est simple ; il n'y a plus d'équilibre ni de mesure, puisqu'on ne se soumet plus à l'autorité ; les plus pieux et les plus doctes peuvent se livrer à d'étranges fantaisies, on n'est plus sûr de rien, on ne sait plus. Ne s'avise-t-on pas de publier et de prôner l'œuvre d'une religieuse espagnole qu'on dit mystique, et qui est folle, Marie de Jésus, abbesse d'Agreda ? Et l'erreur monstrueuse de son cher Fénelon... On essaie de défendre le théâtre ; on veut à tout prix montrer que l'Église tolère le libertinage de la scène ; on torture les textes des Saints Pères pour extorquer leur approbation ; on ose invoquer l'exemple de l'Écriture Sainte, en disant qu'elle aussi se sert de paroles qui

1. *Oraison funèbre d'Anne de Gonzague.* Ed. Lachat, t. XII, p. 552.

expriment les passions, et que si l'on devait défendre toutes les choses qui peuvent avoir des suites fâcheuses, il faudrait interdire la lecture de la Bible même en latin, puisqu'elle est la cause innocente de toutes les hérésies ; et qui donc, je vous prie, profère ces sottises et ces blasphèmes, sinon un moine, un Père Caffaro ? — D'un excès on se jette dans un autre ; sous prétexte d'obéir au roi, pour un peu on refuserait l'obéissance au Pape, et l'Église gallicane deviendrait une Église schismatique, s'il n'était là pour rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Des à-coups continuels ; d'une défense il faut passer à une autre défense ; bien plus ! il faudrait être sur tous les points à la fois. Comme ses ennemis seraient heureux de le voir disparaître ! De temps en temps, on fait courir le bruit que M. de Meaux a été frappé d'apoplexie ; et on assure même que M. Simon a dit : Il faut le laisser mourir, il n'ira pas loin. Et M. de Meaux tient toujours.

C'est pour cela peut-être, c'est parce qu'il vit dans une vigilance exaspérée, dans un effort sans rémission, qu'il prend un ton farouche pour maudire ce qui appartient au monde trompeur : la concupiscence de la chair, qui nous entraîne vers le bas ; la concupiscence des yeux, et celle de l'esprit. Plus rien ne trouve grâce devant sa rigueur, ni le désir d'expérimenter et de connaître, ni le goût de l'histoire, ni la science si elle est une forme du péché d'orgueil, ni l'amour de la gloire, ni l'héroïsme : et dégoûté des erreurs innombrables des hommes, il se fait inhumain. C'est pour cela aussi qu'il aspire au divin, d'un cœur qui a besoin d'être consolé. Alors il reprend l'Évangile, non pour le discuter, mais pour méditer pieusement sur ses plus belles pages, pour se laisser aller à la douceur de croire, à la douceur d'aimer : « Relis, mon âme, ce doux commandement d'aimer... » S'élevant de cime en cime jusqu'aux demeures célestes, il en arrive à ce degré sublime où prière et poésie se confondent, et où son langage ne traduit plus d'autre sentiment que son aspiration totale à la vérité et à la beauté qui dureront toujours.

*CHAPITRE V*

# LEIBNIZ, ET LA FAILLITE DE L'UNION DES ÉGLISES

« Il était grêle et pâle ; ses doigts effilés prolongeaient des mains couvertes de lignes innombrables ; ses yeux, de tout temps peu aigus, l'avaient privé d'images visuelles dominatrices ; il marchait la tête penchée et haïssait les mouvements brusques ; il jouissait des parfums et y puisait un vrai réconfort. Il ne désirait pas tant la conversation que la méditation et la lecture solitaires ; mais si une causerie s'inaugurait, il la continuait avec joie. Il aimait le travail nocturne. Il se souciait peu de l'action passée ; la moindre pensée présente le retenait plus que les plus grandes choses lointaines. Aussi écrivait-il sans cesse des choses nouvelles qu'il laissait inachevées ; le lendemain, il les oubliait ou ne s'efforçait pas de les retrouver... » [1]

Tel est Leibniz. Dans son âme multiple, quel appétit de savoir ! C'est sa première passion. Il a envie de tout connaître, jusqu'aux limites extrêmes du réel, et au delà, jusqu'à l'imaginaire. Il dit : celui qui aura vu attentivement plus de portraits de plantes et d'animaux, plus de figures de machines, plus de descriptions ou de représentations de maisons ou de forteresses, qui aura lu plus de romans ingénieux, entendu plus de narrations curieuses, celui-là aura plus de connaissances qu'un autre, quand il n'y aurait pas un mot de vérité dans ce qu'on lui a dépeint et raconté... Il avait tout appris : d'abord le latin et le grec, la rhétorique,

1. JEAN BARUZI, *Leibniz* (*La pensée chrétienne*), pp. 10-12.

la poésie ; au point que ses maîtres, étonnés de son appétit insatiable, craignaient qu'il ne restât prisonnier de ces premières études; mais dans ce moment même, il leur échappait. De la philosophie scolastique et de la théologie, il passait aux mathématiques, pour y faire plus tard des découvertes de l'ordre génial ; il allait des mathématiques à la jurisprudence. Il s'engageait dans l'alchimie, cherchant ce qui est secret, ce qui est rare, ce qui mène peut-être, par des chemins inaccessibles au commun des mortels, vers l'explication des apparences. Chaque livre, chaque homme au hasard rencontré, étaient pour lui une provocation à connaître. « Se fixer, comme par un clou », à une place déterminée, à une discipline, à une science, voilà ce qu'il ne pouvait souffrir. Choisir un métier précis, devenir avocat ou professeur, se livrer aux mêmes occupations tous les jours à la même heure, — non pas ! Il voyagea, vit les villes allemandes, la France, l'Angleterre, la Hollande, l'Italie, visita les musées, fréquenta les compagnies savantes, enrichit son esprit par mille contacts, faisant de sa vie une perpétuelle acquisition. Il consentit à être bibliothécaire, prêtant l'oreille aux appels incessants de toutes les pensées humaines ; historiographe pour embrasser le plus possible du passé, du présent ; correspondant universel ; conseiller des princes ; encyclopédie toujours prête à se laisser consulter. Mais sa raison d'être fut de représenter dans le monde un dynamisme qui paraissait inépuisable, parce qu'il ne cessait jamais de se refournir de faits, d'idées, de sentiments, d'humanité.

De sa conscience en travail, remuant et brassant les acquisitions de toute espèce, venaient à surgir, au gré des jours, les inventions utilitaires, les systèmes philosophiques, ou les rêves généreux. Il finissait par posséder toutes les sciences et tous les arts, sans compter les matériaux infinis de ses constructions idéales ; il était, comme on l'a dit, « mathématicien, physicien, psychologue, logicien, métaphysicien, historien, juriste, philologue, diplomate, théologien, moraliste » ; et dans cette activité prodigieuse, que

nul enfant des hommes peut-être n'a pratiquée au même point, ce qui lui plaisait par-dessus toutes choses, c'était la variété : *utique enim delectat nos varietas.*

*Utique delectat nos varietas, sed reducta in unitatem.* La réduction à l'unité : telle est, en effet, la seconde passion de Leibniz, moins sensible aux contrastes qu'aux concordances, attentif à découvrir la série de gradations menues qui lient la lumière à l'ombre et le néant à l'infini. Il voudrait unir entre eux les savants : car d'où vient que la science progresse avec tant de lenteur, sinon de l'isolement de ceux qui la pratiquent ? Qu'on crée dans chaque pays des Académies, que celles-ci communiquent de nation à nation, et bientôt ces canaux de l'esprit, apportant le flot des connaissances nouvelles, féconderont la terre. Bien plus ! Leibniz voudrait instituer une langue universelle. En vérité, le monde offre un douloureux spectacle de mésentente ou de discorde : partout des barrières, des demandes qui demeurent sans réponse, des élans vers la vérité, qui sont condamnés à retomber dans le vide : confusion qui dure depuis des siècles. Ne serait-il pas possible de supprimer quelques-uns au moins des obstacles dont la seule vue choque la raison ; et, pour commencer, de s'entendre sur le sens des mots ? On créerait une langue qui vaudrait pour tous, et qui non seulement faciliterait les relations internationales, mais porterait dans son être de tels caractères de netteté, de précision, de souplesse, de richesse, qu'elle serait évidence rationnelle et sensible. On s'en servirait pour toutes opérations de l'esprit, comme les mathématiciens se servent de l'algèbre : seulement, ce serait une algèbre concrète, chaque terme offrant la vision de ses rapports possibles avec les termes voisins au premier coup d'œil. On posséderait ainsi une caractéristique universelle, l'instrument le plus fin dont l'esprit humain se soit jamais servi.

Il souffre de la désunion de l'Allemagne, de la désunion de l'Europe, qu'il voudrait pacifier, quitte à diriger vers l'Orient le trop-plein de ses activités guerrières. Et si nous pé-

nétrons dans les demeures plus profondes de son esprit, nous y trouvons le même désir. Sa grande découverte en mathématiques, le calcul infinitésimal, est un passage du discontinu au continu ; sa grande loi psychologique est celle de la continuité : une perception claire est liée à des perceptions obscures, qui nous mènent de proche en proche, par une série de degrés insensibles, à la vibration première de l'effort vital. L'harmonie demeure la suprême vérité métaphysique. En elle finissent par se fondre les diversités qui semblaient irréductibles, qui se composent en un tout où chacune a sa place, d'après un ordre divin. L'univers est un vaste chœur ; l'individu a l'illusion d'y chanter seul son chant, mais en réalité, il ne fait que suivre pour son compte une partition immense, où chaque note a été placée de telle sorte que toutes les voix se correspondent, et que leur ensemble forme un concert plus parfait que l'harmonie des sphères, rêvée par Platon [1].

Relisons ici la belle page où Emile Boutroux a marqué les difficultés que recontrait, à l'époque précise où il parut au monde, un esprit fait de telle sorte. — « La tâche ne se présente pas dans les mêmes conditions que pour les Anciens. Il trouve devant lui, développées par le Christianisme et par la réflexion moderne, des oppositions tranchées, et des contrariétés, sinon de véritables contradictions telles que les Anciens n'en ont jamais connues. Le général et le particulier, le possible et le réel, le logique et le métaphysique, le mathématique et le physique, le mécanisme et la finalité, la matière et l'esprit, l'expérience et l'innéité, la liaison universelle et la spontanéité, l'enchaînement des causes et la liberté humaine, la providence et le mal, la philosophie et la religion, tous ces contraires, de plus en plus dépouillés, par l'analyse de leurs éléments communs, divergent maintenant à tel point qu'il semble impossible de les concilier, et que l'option pour l'un des deux, à l'exclusion complète de

1. Nous aurons à revenir sur cette philosophie, dans la IVe Partie de notre ouvrage, chap. v.

l'autre, semble s'imposer à une pensée soucieuse de clarté et de conséquence. Reprendre, dans ces conditions, la tâche d'Aristote, retrouver l'unité et l'harmonie des choses, que l'esprit humain semble renoncer à saisir, peut-être même à admettre, tel est l'objet que se propose Leibniz »[1].

Ainsi cette admirable intelligence, audacieuse et calme, en un temps où les idées se dressaient les unes contre les autres avec une violence encore inconnue, irritées, exaspérées, voulut se placer à un point de vue si haut que tout choix qui excluait un contraire lui parût non pas un signe de force, mais de faiblesse et d'abandon. Réussira-t-elle dans son dessein ? Quand Leibniz descendra vers les faits, passant de la spéculation à la pratique, et qu'il voudra guérir la conscience religieuse de ses contemporains, déchirée et meurtrie, par le remède de la conciliation : la question est de savoir s'il aboutira, ou s'il ne fera qu'ajouter la notion d'irréparable au schisme préexistant. Parmi les croyances traditionnelles, était-il possible, fût-ce au génie, de sauver le sentiment de la chrétienté ?

*
* *

Dès que l'on considère l'Europe, une plaie frappe les yeux : depuis la Réforme, son unité morale a été rompue. Ses habitants sont divisés en deux partis, qui s'affrontent. Guerres, persécutions, aigres disputes, injures, sont la vie quotidienne de ces frères ennemis. Pour qui rêve d'harmonie, le premier devoir est de guérir un mal dont la violence s'accroît. Depuis 1660, en effet, la querelle entre catholiques et protestants s'est ravivée : jusqu'à quel excès n'ira-t-elle point ? Si elle continue, c'en sera bientôt fait de la foi, de toute foi ; car les libertins, les déistes, et même les athées, mènent contre la croyance une campagne tous les jours plus audacieuse, qui ne rencontre devant elle que des forces

1. *Préface à la Monadologie*, 1881.

divisées. Si, au contraire, protestants et catholiques arrivaient à s'entendre, les chrétiens réconciliés, trouvant dans leur union une force invincible, feraient front contre l'impiété et sauveraient l'Église de Dieu.

A l'œuvre de conciliation, Leibniz s'associera de tout son pouvoir. Il connaît les prétentions des deux partis ; il a longuement pratiqué les livres de controverse, et sait même qu'en général ils ne contiennent rien de bon. Il connaît les hommes. Il n'est pas le premier venu, ayant prouvé, par ses découvertes, qu'il méritait quelque crédit parmi les gens qui pensent : dans tous les pays d'Europe, des savants de premier ordre peuvent répondre de lui. Il est luthérien : mais, suivant un mot admirable qu'il a prononcé, dans un dessein aussi beau que celui de l'union, il ne veut pas « distinguer ce qui distingue... » Pour trouver une méthode, il n'a qu'à suivre le penchant de sa nature : montrer que les divergences ne sont pas essentielles, que les ressemblances sont multiples et aboutissent presque à l'identité, obtenir un ralliement général aux formes les plus simples de la foi, qui sont les plus profondes.

Du temps de son voyage à Paris, il avait prononcé chez Arnauld le Janséniste un *Pater noster* que tous, suivant lui, pourraient accepter : « O Dieu, unique, éternel, et tout-puissant, le seul Dieu véridique et infiniment dominateur ; moi, ta misérable créature, je crois et j'espère en toi, je t'aime plus que tout, je te prie, je te loue, je te rends grâce et je me donne à toi. Pardonne-moi mes péchés, et donne-moi, comme à tous les hommes, ce qui, d'après ta volonté présente, est utile pour notre bien temporel, comme pour notre bien éternel ; et préserve-nous de tout mal. Amen. » Mais Arnauld avait rejeté cette prière, parce qu'elle ne contenait pas le nom de Jésus-Christ. Il y aurait toujours des gens pour rejeter ses formules, et la tâche ne serait pas si simple ; du moins il voulait l'entreprendre. S'il réussissait, il réaliserait pour sa part l'harmonie, loi de l'univers. S'il échouait, — à d'autres la responsabilité, aux obstinés, aux aveugles ; d'autres prolongeraient le schisme, le rendraient

irréparable, et achèveraient de ruiner la conscience religieuse de l'Europe.

De lentes approches s'étendent sur une série d'années. Dès 1676, quand Leibniz cherche sa voie du côté de l'alchimie, il rencontre à Nuremberg un adepte, le baron de Boinebourg, un protestant converti, qui consacre le meilleur de sa vie aux « négociations iréniques », comme on disait alors. Boinebourg l'emmène à Francfort, puis à la cour de Mayence, où les controverses religieuses battent leur plein. Rentrant de Paris et acceptant la place de bibliothécaire à Hanovre, en 1676, il trouve dans la personne du duc Jean-Frédéric, prince catholique régnant sur des sujets protestants, l'homme par qui Rome espère convertir l'Allemagne du Nord. Le mouvement s'accélère, les acteurs s'affairent sur la scène du Hanovre : Ernest-Auguste, successeur de Jean-Frédéric ; l'évêque Spinola, protégé de l'Empereur, qui circule entre Vienne, les principautés allemandes et Rome, pour tisser les fils de l'union. En 1683, Spinola apporte une formule de base, *Regulae circa christianorum omnium ecclesiasticam reunionem.* Des théologiens des deux partis s'assemblent, tiennent des conférences, et sous l'inspiration de Molanus, abbé de Lockum, — esprit large, cœur généreux, — élaborent une méthode qui doit mener enfin à la conciliation longuement désirée : *Methodus reducendae unionis ecclesiasticae inter Romanenses et Protestantes.*

Leibniz va plus loin que tous. Vers le temps où se prépare et s'exécute, dans le royaume de France, la Révocation de l'Édit de Nantes, insensible aux violences passagères et convaincu que l'esprit de concorde est la vérité et la vie, il réfléchit et compose la profession de foi qu'on appelle le *Systema theologicum*, au ton si grave et si beau : après avoir invoqué le secours divin par de longues et ferventes prières ; mettant de côté, autant qu'il est possible à l'homme, tout esprit de parti ; méditant sur les controverses religieuses comme si j'arrivais d'un monde nouveau ; simple néophyte, étranger à toutes les communions, libre de tout engagement, je me suis enfin, tout bien considéré, arrêté aux points que

je vais exposer : j'ai cru devoir les embrasser, parce que l'Écriture Sainte, l'autorité de la pieuse antiquité, la saine et droite raison elle-même, et le témoignage certain des faits, me semblent se réunir pour en inspirer la conviction à tout homme exempt de préjugés...

De quelle conviction parle-t-il ? Ayant examiné non seulement les dogmes, l'existence de Dieu, la création de l'homme et du monde, le péché originel, les mystères, mais les points les plus controversés de la pratique, les vœux religieux, les œuvres, les cérémonies, les images, le culte des saints, il est convaincu que rien ne s'oppose à ce que catholiques et protestants se rapprochent, s'unissent, et, cédant les uns et les autres sur quelques difficultés apparentes, restituent l'unité de la foi. Voici comment il parle des disciplines romaines, de celles mêmes qui excitent la colère ou le mépris de ses coreligionnaires, les luthériens :

*J'avoue que les ordres religieux, les pieuses confréries, les saintes associations, et toutes les autres institutions de ce genre, ont toujours obtenu de ma part une admiration toute particulière. Elles sont comme une milice céleste combattant sur la terre, pourvu qu'on en éloigne tout abus et toute corruption, qu'on les dirige selon l'esprit et les règles des fondateurs, et que le Souverain Pontife les applique aux besoins de l'Église universelle.*

Ou mieux encore :

*Ainsi les sons de la musique, les doux accords des voix, la poésie des hymnes, l'éloquence sacrée, l'éclat des lumières, les parfums, les riches vêtements, les vases ornés de pierres précieuses, les dons de grand prix, les statues et les images qui excitent la piété, les lois d'une savante architecture, les combinaisons de la perspective, les solennités des processions publiques et les riches tentures qui tapissent les rues, le son des cloches, en un mot, tous les honneurs que la piété des peuples aime à prodiguer, ne rencontrent pas, je pense, auprès de*

*Dieu le dédain qu'affecte la simplicité chagrine de quelques hommes de nos jours ; c'est du reste ce que confirment à la fois la raison et les faits...*

Après cela, faut-il s'étonner qu'à Rome, où le conduisent en 1689 ses fonctions d'historiographe et son universelle curiosité, on lui offre de prendre la direction de la Bibliothèque Vaticane ? N'est-on pas fondé à croire qu'il est catholique de cœur, et tout près de se convertir ?

* * *

Bossuet ; c'est Bossuet qu'il faudrait atteindre pour réussir : « Vous êtes comme un autre saint Paul, dont les travaux ne se bornent pas à une seule nation, ou à une seule province : vos ouvrages parlent présentement en la plupart des langues de l'Europe, et vos prosélytes publient vos triomphes en des langues que vous n'entendez pas... [1] »

Longtemps Bossuet a cru que l'on pouvait réduire les protestants par la controverse. Lorsqu'en 1671, il a donné son *Exposition de la doctrine catholique*, il a semblé tendre la main, ouvrir les bras. Comme Leibniz, il ne voulait plus distinguer ce qui distingue, et insistait sur ce qui pouvait unir. Dégageant la doctrine catholique des surcharges, dont les brouillons et les excessifs l'avaient embarrassée ; montrant que les croyances fondamentales étaient communes ; s'expliquant sur le culte des Saints, sur les images et sur les reliques, sur les indulgences, sur les sacrements, sur la justification par la grâce, de la manière la plus conciliante ; justifiant la tradition et l'autorité de l'Église ; montrant que la croyance à la transsubstantiation constituait la seule difficulté réelle, et qu'encore cette difficulté n'était pas insoluble : il accomplissait un geste si généreux, si chaleureux, que tout le monde protestant s'en était ému.

1. Milord Perthe à Bossuet, 12 nov. 1685.

Et même on avait accusé son *Exposition* d'être trop libérale pour qu'elle fût orthodoxe, mais munie de l'approbation des évêques et du Pape lui-même, elle triomphait, elle parcourait toute l'Europe, agissante : « Cette exposition de notre doctrine produira deux bons effets ; le premier, que plusieurs disputes s'évanouiront tout à fait, parce qu'on reconnaîtra qu'elles sont fondées sur de fausses explications de notre croyance ; le second, que les différences qui resteront ne paraîtront pas, suivant les principes des Prétendus Réformés, si capitales qu'ils ont voulu d'abord le faire croire ; et que, selon ces mêmes principes, elles n'ont rien qui blesse les fondements de la foi... »

Il est vrai qu'il a loué la Révocation de l'Édit de Nantes, qui était dans la logique de sa pensée; et que la coupure s'est marquée là ; le jour où il a prêché sur le *Compelle intrare* devant la cour assemblée c'était le dimanche 21 octobre 1685, les protestants ont dû le ranger non seulement parmi leurs adversaires, mais parmi leurs ennemis. Et l'on sait comment la publication de l'*Histoire des Variations des Églises protestantes* en 1688, a provoqué des tempêtes. Pendant des mois, pendant des années, paraissent des réfutations, des réponses, et des réponses aux réponses : ni les unes ni les autres ne furent douces : « On n'a pas besoin de boire toute l'eau de la mer pour savoir qu'elle est amère, ni de rapporter au long toutes les calomnies qu'on nous fait pour nous faire sentir toute l'amertume qu'on a contre nous [1]. »

C'est ici que l'entreprise prend son caractère grandiose, et arrive à sa valeur pathétique. Après la Révocation, cherchez l'union des Églises ! De tous côtés on l'avait désirée ; il y avait des gens en Suède, en Angleterre, et jusqu'en Russie, pour essayer de rassembler en un seul troupeau les hommes de bonne volonté. Mais quand les gardiens ne faisaient plus que se battre entre eux, penser encore, penser toujours à la

1. *Seconde Instruction pastorale sur les promesses de Jésus-Christ à son Église* (1701). Ed. Lachat, t. XVII, p. 239.

conciliation ! Ce rêve fut pourtant celui de Leibniz, qui appela Bossuet à son secours.

Ils vont conférer, sinon dans leurs personnes de chair, du moins dans leurs idées, dans leur vouloir ; non pas assis l'un devant l'autre, mais aussi minutieusement que s'ils se trouvaient ensemble dans quelque salle austère, et sous un crucifix. Avec l'aide de quelques initiés dans la pénombre, dans le mystère qui conviennent aux longues négociations difficiles, entre ces deux grandes âmes s'engage un débat poignant.

* * *

A ne pas tenir compte d'une phase qui ne fut qu'un rapide échange de lettres et de politesses, c'est à partir de 1691 que le débat prit son ampleur. De France, un petit groupe d'esprit religieux jetait sur le Hanovre des regards d'espoir : Pellisson, l'ancien ami de Fouquet, embastillé, libéré, de huguenot devenu catholique, directeur de la Caisse des conversions, qui d'une âme brûlante cherchait à réunir l'Église qu'il avait quittée à l'Église romaine ; Louise Hollandine, sœur de la duchesse de Hanovre, qui s'était retirée à l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, après avoir abjuré le Protestantisme ; M$^{me}$ de Brinon, sa secrétaire, active et zélée pour la gloire de Dieu. Qui sait ? Peut-être la duchesse de Hanovre se convertira-t-elle à son tour ? Peut-être son mari suivra-t-il son exemple ? Et peut-être cette terre hanovrienne, où le bon grain semble lever, donnera-t-elle une glorieuse moisson ? Des signaux sont échangés : Leibniz et Pellisson correspondent, arguent, apprennent à s'estimer et à s'aimer à travers la distance ; Bossuet est alerté, et « entre dans le dessein ».

Les voici aux prises. Leibniz cherche le lieu de conciliation, l'endroit moins bien gardé ou plus mollement défendu par lequel on pénétrerait dans la forteresse, celui-ci : on peut se tromper en matière de foi, sans être hérétique ou schismatique, pourvu que l'on ne soit pas opiniâtre. Si les

protestants admettent que tout concile œcuménique exprime la vérité en ce qui concerne le salut ; ou s'ils se trompent, en pensant que le Concile de Trente, qui a sanctionné la séparation définitive, n'avait pas un caractère œcuménique, du moins se trompent-ils sans malice ; ils ne sont ni hérétiques, ni schismatiques, et consentant à s'en remettre aux décisions d'un concile œcuménique futur, ils demeurent en esprit dans la communion de l'Église... Quel grand espoir ! Et quel pas on ferait vers la paix des âmes, si Bossuet le favorisait !

Tourner les positions établies par un concile, de façon à le considérer, en définitive, comme nul et non avenu, — c'est ce que l'évêque de Meaux n'admettra pas si facilement. « Pour ne pas se tromper dans ces projets d'union, il faut être bien averti qu'en se relâchant, selon le temps et l'occasion, sur les articles indifférents et de discipline, l'Église romaine ne se relâchera jamais d'aucun point de la doctrine définie, ni en particulier de celle qui l'a été par le Concile de Trente... » Accorder aux luthériens certaines satisfactions, comme la communion sous les deux espèces, soit ; mais capituler sur le principe d'autorité, pierre angulaire de l'Église, assurément non. Donc, dans sa manière vigoureuse, peu faite pour la diplomatie, il prend l'offensive: si M. Leibniz croit à la catholicité, s'il déclare admettre les propositions qui sont l'essence de la catholicité, quoi de plus simple ? Qu'il se convertisse au Catholicisme !

Il se trompe ; il ne connaît pas bien son adversaire. Cette marge indécise, cette ligne à peine visible qui le sépare de l'Église romaine, Leibniz ne la franchira pas. Il ne la franchira jamais, parce que c'est une affaire de conscience individuelle, sur laquelle aucune pression extérieure ne saurait agir ; et surtout, parce que la vraie question n'est pas là. Il ne s'agit pas pour les protestants d'abdiquer, mais de s'unir ; et lui-même est un négociateur, non pas un transfuge. Que Bossuet le sache bien ; qu'il abandonne ces manières expéditives et impérieuses ; qu'il saisisse la différence entre conciliation et conversion : « On a fait de très

grands pas pour satisfaire à ce qu'on a jugé dû à la charité et à l'amour de la paix. On s'est approché des bords de la rivière Bidassoa, pour passer un jour dans l'île de la Conférence. On a quitté exprès toutes ces manières qui sentent la dispute, et tous ces airs de supériorité que chacun a coutume de donner à son parti..., cette fierté choquante, ces expressions de l'assurance où chacun est, en effet, mais dont il est inutile et déplaisant de faire parade auprès de ceux qui n'en ont pas moins de leur part... » Encore une fois, la question que l'on pose à Bossuet est de savoir si, considérant sans malice que le Concile de Trente n'avait pas un caractère œcuménique, on peut revenir sur ses décisions. La réponse du prélat était trop hâtive ; qu'il reprenne les données du problème, on attendra.

Et Bossuet se met au travail : malgré la masse des occupations qui l'accablent, il étudiera en détail les textes jusqu'ici rédigés, les formules arrêtées pour l'accord : « Le premier loisir que j'aurai sera employé à vous dire mon sentiment avec une entière ingénuité... » — « Puisse cette année vous être heureuse, à vous et à tous ceux qui recherchent sérieusement l'union des chrétiens ! »[1] Il s'applique. « J'entre dans le dessein ; et quoique je ne puisse pas entrer dans tous les moyens, je vois bien que, si l'on voulait en croire M. l'abbé Molanus et les autres aussi équitables que lui, la plupart des difficultés seraient aplanies. Vous verrez dans peu mes sentiments... »

L'attente de Leibniz n'est pas inactive ; pour étayer sa cause, il cherche des arguments. Déjà il avait fait remarquer que la France elle-même n'avait pas tenu le concile de Trente pour œcuménique : maintenant il trouve, à sa grande joie, une preuve de fait, un précédent qui lui semble indéniable. Une fois au moins, — et à vrai dire, dans plusieurs autres cas ; mais une fois au moins, et pour un cas typique, — l'Église romaine a cassé l'arrêt d'un concile. Les Calixtins de Bohême n'ayant pas reconnu l'autorité du concile

1. Lettre du 17 janvier 1692.

de Constance, pour ce qui est de la communion sous les deux espèces, le pape Eugène et le concile de Bâle passèrent par-dessus cette considération, et n'exigèrent point d'eux de se soumettre, mais renvoyèrent l'affaire à une nouvelle décision de l'Église. Que pense Bossuet de la force d'un tel précédent ? N'est-ce pas le cas même dont il s'agit aujourd'hui, *in terminis* ? « Jugez, Monsieur, si la plus grande partie de la langue germanique ne mérite pas pour le moins autant de complaisance qu'on a eu pour les Bohémiens... »

Elle vint enfin, la réponse longuement attendue ; elle arriva sous la forme d'un traité qui suivait point par point les *Pensées particulières sur le moyen de réunir l'Église protestante avec l'Église catholique romaine*, de Molanus, et concluait à son tour. Bossuet disait que la méthode proposée était inacceptable, la méthode suspensive, qui tendait à admettre la pacification avant d'en venir aux principes ; seule était admissible la méthode de déclaration, qui posait les principes avant d'en venir aux faits. Commencer par une conciliation dans l'ordre pratique, réunir ensuite une assemblée pour convenir à l'amiable de la doctrine, en arriver enfin à un concile qui déciderait des points sur lesquels on n'aurait pu s'accorder, quelle erreur ! Il faut d'abord un concile, qui recevra les protestants à résipiscence; après quoi l'on passera à la conciliation. Autrement, on cède à l'avance sur le point capital : si les protestants veulent rentrer dans la communion romaine avant de se soumettre, c'est qu'ils n'avouent pas leur erreur, refusant de reconnaître l'autorité de l'Église ; tout est là.

La méthode, en effet, implique déjà les idées qui constituent l'essentiel du débat. L'Église est infaillible ; ce que le Concile de Trente a décidé vaut pour toujours. Dire que la France n'a pas reconnu son caractère œcuménique, c'est s'abuser ; car le refus de la France ne concerne que les préséances, prérogatives, libertés et coutumes du royaume, sans toucher en aucune sorte aux matières de foi. Invoquer l'exemple des Calixtins de Bohême, c'est s'abuser encore : l'examen qu'on promettait à Bâle n'était pas fait pour re-

mettre en question la décision de Constance, mais pour la confirmer en l'éclairant. Et puisque Leibniz demande expressément si des gens qui sont prêts à se soumettre à la décision de l'Église, mais qui ont des raisons de ne pas tenir un certain concile pour œcuménique, doivent être considérés comme hérétiques, — expressément Bossuet répondra : « Oui, ces gens-là sont hérétiques ; oui, ces gens-là sont opiniâtres. » Après quoi Leibniz aura beau se défendre, répliquer que c'est une maxime bien étrange que de dire : « Hier on croyait ainsi, donc aujourd'hui il faut croire de même » ; il aura beau revenir sur les précédents ; il ne gagnera plus rien. Bossuet a dressé devant lui un mur qu'il estime être sans fissure ; et le débat pourrait être clos.

Il reprit cependant. Les auteurs de second plan disparaissaient, emportés par la mort ; mais Leibniz et Bossuet demeuraient, et une espérance était encore possible. Le 27 août 1698, dans le monastère de Lockum, Leibniz rédigeait un nouveau *Projet pour faciliter la réunion des protestants avec les catholiques romains*, qu'il terminait par une émouvante prière à Dieu ; et il reprenait sa correspondance avec Bossuet. Mais les arguments étaient toujours les mêmes, — sauf un. Persistant à vouloir montrer qu'il n'est pas vrai que l'Église n'ait jamais changé, il aborde la question de l'authenticité des Livres Saints. L'Église d'aujourd'hui, observe-t-il, tient pour authentiques des écrits que l'ancienne Église tenait pour apocryphes ; donc, il y a eu changement dans la tradition... La controverse continue, pesante et minutieuse, jusqu'au moment où Bossuet se trouve près de sa fin ; les lettres échangées deviennent de longs traités, dont l'un contient jusqu'à cent vingt-deux articles ; mais est-il besoin de dire qu'en soulevant un doute sur l'authenticité des Livres Saints, — Leibniz sort des voies de la conciliation ?

***

Ces deux grands ouvriers, que n'ont jamais rebuté la

fatigue ni la peine, ont travaillé jusqu'au bout, chacun suivant sa loi. Leibniz s'est servi de son intelligence pénétrante et souple, de son sens diplomatique ; il a commencé par la prudence et par la discrétion : car on n'avait pas, ainsi qu'il le disait, à disputer, à faire des livres, mais à connaître des sentiments et à mesurer des pouvoirs. Peu à peu il s'est échauffé ; impatient d'une résistance que ni sa bonne volonté, ni son ingéniosité ne réussissaient à vaincre, il a parlé de « pointilles », il a reproché à Bossuet de biaiser, de donner le change, d'être tragique ; une amertume a paru dans ses propos. Cet évêque est intransigeant de sa nature ; mieux vaudrait lui adjoindre des laïcs et conférer avec eux ; MM. les Ecclésiastiques ont leurs vues à part, et leurs préventions. Il est pour les transactions, les accommodements ; sa prodigieuse mémoire est toujours prête à lui fournir des exemples qui peuvent guider le présent ; sa pensée le porte à trouver toujours, entre les disparates, des points de conciliation, à réduire une difficulté en difficultés infiniment petites, à établir des harmonies. Il possède moins le sens religieux que le sens politique ; l'importance de l'enjeu lui paraît mériter qu'on ferme un peu les yeux sur les règles de la partie. En un seul point, il est irréductible, et il est vrai que celui-ci entraîne tous les autres : le droit au libre examen, le refus de subir une autorité dogmatique. Échouant dans sa tentative, il éprouve du chagrin, de la douleur même, et ne renonce pas sans peine à un projet dont il attendait tant de bien pour l'Europe et pour l'humanité. On croit sentir une amertume encore, et un reproche aux autres adressé, dans la façon dont il répète obstinément la même pensée : il prend « un acte de déchargement de tous les maux que le schisme pourra encore attirer à l'Église chrétienne » ; — « nous avons ici la consolation de n'avoir rien omis de ce qui était notre devoir, et qu'on ne saurait plus nous reprocher le schisme sans la dernière injustice » ; — c'est l'Église romaine « qui fait le schisme, et qui blesse la charité dans laquelle consiste l'âme de l'unité ».

Bossuet est plus secrètement sensible. Blesse-t-il Leibniz,

en l'appelant hérétique et opiniâtre, et Leibniz se plaint-il de cette condamnation, il s'afflige ; mais, dit-il, Leibniz m'eût blamé lui-même de périphraser, tandis qu'il exigeait qu'on parlât net. Il répond aux reproches avec une sorte d'humilité candide : « Si vous voulez bien nous marquer en quoi vous croyez que je n'ai pas répondu à votre désir, je vous assure que j'y satisferai pleinement, sans aucune vue ni à droite ni à gauche, mais avec toute la droiture de bonne intention que vous pouvez désirer d'un homme qui ne peut jamais avoir de plus grande joie que celle de travailler avec de si habiles et de si honnêtes gens à refermer, s'il se peut, les plaies de l'Église, encore toutes sanglantes par un schisme si déplorable. » L'idée qui vient à Leibniz : faire écrire par l'évêque Spinola un mémoire qui représentera le point de vue protestant, tandis qu'il en écrit un autre qui représentera le point de vue catholique, ne saurait se faire jour dans l'esprit de Bossuet. La vérité n'a pas cette double face. Elle est une, elle est immuable. Elle est éternelle aussi. Il s'en tient à la maxime qui a nourri son esprit, qui est la loi de son âme, qui a dirigé son action et sa vie : ne s'attacher qu'à ce qui demeure.

D'un cœur moins douloureux, mais sans rancune et sans aigreur, il voit s'éloigner un mirage qui ne l'avait jamais complètement séduit. Le sens religieux l'emporte, chez lui, sur le sens politique. Renoncer à la conciliation, c'est refuser de rendre à l'Europe la paix spirituelle dont elle n'a jamais eu plus grand besoin. Mais, s'il faut, pour arriver à l'union, admettre que l'Église catholique est faillible, qu'elle a condamné et exclu à tort, qu'elle peut se démentir et varier, — alors c'est son principe même que l'on ruine. Par une seule brèche faite à l'autorité, toutes les hérésies passeront l'une après l'autre ; et le temple de la Vérité sera détruit. Entre les deux perspectives, il a choisi : que les schismatiques restent dans leur erreur, mais que l'Église continue à vivre comme un arbre séculaire qui n'a perdu qu'une branche morte.

*
* *

Désormais c'en est fait ; il a trop longtemps vécu, il est trop vieux. Ceux même qui devaient le soutenir, l'abandonnent. Il est travaillé par la pierre, pousse des gémissements et des cris. Quand le mal lui laisse quelque répit, il se fait mettre dans sa litière, prend la route, et retourne vers le Roi auprès duquel il reprenait jadis force et courage : mais le Roi, qui est lui-même sur son déclin, ne peut accomplir le miracle de rajeunir ceux qui s'en vont vers le tombeau.

Se raidissant contre le mal qui le tenaille, « à peine ferme sur ses jambes », avec une gaucherie touchante, il essaie de faire sa cour au maître. On ne voit plus que lui à Versailles. Et les courtisans se moquent de ce grand vieillard cassé, un peu ridicule et encombrant. « Veut-il donc mourir à la cour ? » murmure la peu pitoyable Mme de Maintenon. En 1703, à la procession de l'Assomption, à laquelle il voulut assister, il donna un triste spectacle qui affligea ses amis, le fit plaindre par les indifférents et moquer par les vieux de la cour. « Courage, monsieur de Meaux, lui disait Madame le long du chemin, nous en viendrons à bout. » D'autres : « Ah ! pauvre monsieur de Meaux ! » D'autres : « Il s'en est bien tiré. » Le plus grand nombre : « Que ne s'en va-t-il mourir chez lui ? » [1]

Leibniz n'est pas plus heureux. Il poursuit ses rêves ; il faudrait convertir la Chine, non pas en montrant aux Chinois qu'ils sont dans l'erreur, mais en faisant ressortir les analogies qui existent entre leur religion et la nôtre, en remontant à l'unité substantielle de l'esprit humain... Mais la réalité l'a déçu ; ce n'est pas une matière qu'on modifie à son gré, et que la pensée peut modeler sans risque ; elle résiste invinciblement. Pas de caractéristique universelle ; pas d'union des Églises ; vains projets, ombres insaisis-

1. V. Giraud, *Bossuet*, 1930, p. 139.

sables. Fontenelle, faisant son portrait devant l'Académie des Sciences de Paris, le peindra en triomphateur : « Pareil en quelque sorte aux anciens qui avaient l'adresse de mener jusqu'à huit chevaux attelés de front, il mena de front toutes les sciences. » Mais il le verra aussi dans son humanité : « Chez lui, il était absolument le maître, car il y mangeait toujours seul. Il ne réglait pas ses repas à de certaines heures. Il n'avait point de ménage, il envoyait quérir chez un traiteur la première chose trouvée... Souvent il ne dormait qu'assis sur une chaise, et ne s'en réveillait pas moins frais à sept ou huit heures du matin. Il étudiait de suite, et il a été des mois entiers sans quitter le siège... » A mesure que Leibniz vieillit, cette image-là devient la plus vraie. Il est seul. Les puissants de ce monde, sur lesquels il avait compté pour agir, l'ont abandonné. Lorsqu'au mois de juin 1714 l'électeur de Hanovre est devenu Roi d'Angleterre, on a refusé les services de ce vieillard malade. Comme il ne fréquente pas le temple et ne s'approche pas des sacrements, on le tient pour un mécréant et les pasteurs sont contre lui. Il meurt le 14 novembre 1716 ; on l'enterre sans pompe, sans cortège, sans assistants, sans compassion : « plutôt comme un brigand que comme un homme qui a été l'ornement de sa patrie ».

Rêvons. Il y a eu un moment où l'union des Églises apparut comme réalisable, un moment tel « qu'à peine un siècle a coutume d'en offrir ». « La main de Dieu n'est pas raccourcie », écrivait Leibniz à Mme de Brinon, le 29 septembre 1691 ; « l'Empereur y a de la disposition ; le pape Innocent XI et plusieurs cardinaux, généraux d'ordres, le maître du Sacré Palais, et théologiens graves, après l'avoir bien comprise, se sont expliquées d'une manière très favorable. J'ai vu moi-même la lettre originale de feu Révérend Père Noyelles, général des Jésuites, qui ne saurait être plus précise ; et on peut dire que si le Roi [de France] et les prélats et les théologiens qu'il entend sur ces matières s'y joignaient l'affaire serait plus que faisable, car elle serait presque faite. Ainsi l'union s'opère, la catholicité se réforme, la Germanie

et la Latinité retrouvent leur communion spirituelle, les Provinces-Unies et l'Angleterre rentrent à leur tour dans une Église à la fois romaine et réformée, et les croyants, tous les croyants, s'opposent aux forces dissolvantes qui menacent leur foi ».

Revenons au réel. Catholiques et protestants ne peuvent pas s'entendre ; l'heure favorable a passé, le plus habile et le plus bienveillant des hommes a échoué dans la tâche qu'il avait assumée, les ennemis du Christianisme se réjouissent et triomphent. Que de démolitions! que de ruines!

Au Dieu d'Israël, d'Isaac et de Jacob, prétend se substituer un Dieu abstrait qui n'est autre chose que l'ordre de l'univers, et peut-être l'univers lui-même. Celui-là est incapable de miracles ; les miracles, qui montreraient son caprice, ou son désaccord avec lui-même, loin d'affirmer son existence, la nieraient. L'autorité ne vaut plus, la tradition est menteuse, le consentement universel est impossible à prouver, et quand il serait démontré, rien n'empêcherait qu'il fût entaché d'erreur. La loi de Moïse n'est plus la parole que Dieu dicta sur le mont Sinaï, et qui fut immédiatement transcrite dans son intégrité ; c'est une loi humaine, qui porte encore la trace des peuples qui l'ont transmise aux Hébreux, et en particulier des Égyptiens. La Bible est un livre comme les autres, plein d'altérations, et peut-être de repentirs ; rouleaux mis bout à bout par des mains inhabiles, par l'œuvre négligente d'esprits grossiers qui n'ont pas fait attention aux dates et qui ont pris quelquefois le commencement pour la fin. Elle n'apparaît plus comme divine. Encore moins le pouvoir royal est-il divin ; on a proclamé contre lui le droit à l'insurrection. Partout, on a substitué un signe négatif au signe positif ; et quand meurt Louis XIV, la substitution paraît accomplie.

Jamais sans doute les croyances sur lesquelles reposait la société ancienne n'ont subi pareil assaut, et en particulier le Christianisme. Swift [1], en 1717, se livre à un des accès

1. J. Swift, *An argument to prove that the abolishing of Christianity in*

d'ironie dont il est coutumier. Il est dangereux, écrit-il, il est imprudent, d'argumenter contre l'abolition du Christianisme, à une époque où tous les partis sont unanimement déterminés à l'anéantir, ainsi qu'ils le prouvent par leurs discours, leurs écrits, et leurs actes. Le défendre, montrer que son abolition n'irait pas sans quelques inconvénients, et que peut-être elle ne produirait pas tous les bons effets qu'on attend d'elle, ne saurait être que l'entreprise d'un esprit paradoxal... La boutade de Swift traduit l'inquiétude des consciences chrétiennes, quand elles constatent les résultats d'un travail de démolition qui a duré des années, et qui a procédé non plus par des attaques menues et secrètes, mais ouvertement, au grand jour.

Cependant, l'Europe n'aime pas les ruines ; elle ne les tolérera jamais que par une fantaisie provisoire, pour en faire l'ornement de ses jardins ; encore ne serviront-elles qu'à marquer, par contraste, l'élan des arbres et la vie frémissante des floraisons. Les plus sceptiques d'entre les esprits dont nous avons suivi l'activité se sont arrêtés devant le nihilisme où risquait de les conduire leur doute. Ils n'ont pas joui de « ce parfait repos, tant à l'égard de la volonté que de l'entendement », en quoi Pyrrhon faisait consister la sagesse et le bonheur [1] : si leur entendement leur a présenté quelquefois le *contre* avec plus de faveur que le *pour*, leur volonté ne s'est pas abandonnée. Ils ont déclaré qu'ils ne jetaient bas la vieille demeure que pour en édifier une autre, dont ils ont dessiné les plans, posé les fondations, élevé les murs, au milieu même de leurs démolitions. Démolition et, en même temps, reconstruction. Si nous voulons achever de comprendre les hommes qui ont vécu dans cette grande crise, c'est dans leur essai d'élaboration positive que nous devons les considérer maintenant.

*England may, as things now stand, be attended with some inconveniencies, and perhaps not produce those many good effects proposed thereby, written in the year 1708.*

1. Moreri, *Dictionnaire*, article *Pyrrhon*.

*TROISIÈME PARTIE*

---

# ESSAI DE RECONSTRUCTION

*CHAPITRE I*

## L'EMPIRISME DE LOCKE

Il fallait donc recommencer le grand voyage ; diriger la caravane humaine par d'autres routes, vers d'autres buts.

Et tout d'abord, il fallait éviter le pyrrhonisme dont Bayle lui-même avait peur. « Disputer sur toutes choses, sans prendre jamais d'autre parti que de suspendre son jugement », c'était aboutir à l'inaction, à la mort. Le pyrrhonisme, auxiliaire utile pour rendre à l'esprit sa liberté de choix, finissait par détruire la volonté, la possibilité même de choisir. Il ne s'agissait pas d'ergoter, de balancer le pour et le contre, mais d'aller vite vers les lointains du bonheur.

Fontenelle expliquait à son écolière la marquise, tandis qu'ils contemplaient ensemble les étoiles, que la philosophie est fondée sur deux choses : sur ce qu'on a l'esprit curieux et les yeux mauvais. De sorte que les philosophes passent leur vie à ne point croire ce qu'ils voient, et à tâcher de deviner ce qu'ils ne voient point : état insupportable. Il serait doux, au contraire, de ne pas se préoccuper de ce qu'on ne voit pas, et de croire ce qu'on voit. Un système du monde qui remplirait l'une et l'autre de ces conditions serait un bienfait pour les hommes ; il les sauverait du doute.

C'est à ce point que Locke intervient.

*
* *

Il apparut très opportunément, comme un bienfaiteur, parce qu'il établit la valeur et la dignité suprême du fait. Non pas du fait historique, qui avait été dénoncé, condamné, aboli. Sur ce point-là, on ne pouvait plus revenir, la cause

était entendue. Les faits, perdus dans un passé sans résurrection, quand on voulait les rappeler au jour n'arrivaient que mal recueillis, mal interprétés, faussés, et comme souillés de mensonge ; les hommes de bon sens ne pouvaient se fier à eux. Il fallait une autre certitude, et c'est John Locke qui l'a trouvée.

Car il indique aux penseurs les réalités psychologiques, présentes dans les âmes, vivantes, inaltérées. Dans ce domaine, la raison l'aide et ne le paralyse pas ; non seulement elle est obligée, quelque défiante qu'elle soit, d'enregistrer des données élémentaires sur lesquelles la critique n'a pas de prise, mais encore elle découvre avec joie les conditions de sa propre activité, qu'elle ignorait. Ainsi les rationaux acceptent une alliance qui les sauve du scepticisme ; l'esprit du XVIII[e] siècle, tel qu'il prend ses racines dans le XVII[e], est rationaliste par essence, et empiriste par transaction.

Locke semblait formé tout exprès pour être le vrai philosophe. D'abord il était Anglais : donc, il pensait profondément. Ensuite il ne s'était pas contenté d'étudier la métaphysique, mais les sciences expérimentales, la médecine ; avant de s'occuper de l'âme, il avait appris à connaître le corps : bonne précaution, que négligeaient les rêveurs. Il avait participé aux affaires publiques ; secrétaire et homme de confiance de lord Ashley, comte de Shatfesbury, disgracié avec son maître, exilé en Hollande, puis revenu en vainqueur avec Guillaume d'Orange, il avait été de ceux qui ont préparé la nouvelle Angleterre, l'invincible. Mais sagement, il s'était contenté de la seconde place ; et se tenant un peu en arrière, il avait pu observer le manège des hommes. Faible de santé, et toujours fragile, il ne s'était pas donné à l'action avec la joie des êtres vigoureux, qu'elle prend tout entiers : il s'était réservé, comme pour mieux réfléchir. Les voyages l'avaient assoupli ; il avait longtemps séjourné dans notre Midi, examinant de près cette race bizarre sans être antipathique, les Français : quelles étaient leurs mœurs, leur nourriture ; comment pensaient ceux qui pensaient ; comment travaillaient ceux qui ne pensaient

pas ; comment ils fabriquaient ces produits délicieux que n'a pas l'Angleterre : l'huile et le vin ; comment les paysans étaient misérables, et pourquoi. A Paris, il avait fait amitié avec les médecins, les astronomes, les savants de toute espèce, les chercheurs, les inquiets. Mais la Hollande lui avait été plus profitable encore, s'il est vrai qu'il n'est ni plus rude, ni meilleure école que l'exil. Chassé de son pays et errant dans les villes du Refuge, fréquentant les ministres, les dissidents, les hétérodoxes, il s'était remis à l'école de la pensée. Enfin il a été précepteur, c'est encore une façon d'apprendre ; et de quel élève ! précepteur du fils de lord Ashley, son protecteur, de Shaftesbury, qui revendiquera bientôt sa place parmi les maîtres de la philosophie nouvelle. Sans pédanterie, sans morgue, simple, sage (à quelques accès de colère près), aimable dans sa vie comme il l'est dans ses ouvrages, tout paré d'une distinction naturelle, John Locke est un gentleman ; il n'a rien d'un docteur en toge et en bonnet carré ; sa poitrine est trop faible pour qu'il se mette à crier du haut d'une chaire ; il parle pour les gens du monde, longuement, doucement. Les vrais philosophes seront désormais des laïcs ; ils ne se recruteront plus guère, sauf exception, parmi les pasteurs ou les monsignori, parmi les professeurs de la Sorbonne ou de la Sapienza : ils se mêleront à la vie, pour la diriger.

*
* *

Il est parti du péripatétisme, qu'on lui enseignait à Oxford et qui ne le contentait pas. Il a longtemps cherché sa voie, en prenant pour guides et Bacon et Gassendi et Descartes : mais il ne se fiait qu'à lui-même. Dans l'hiver de 1670-1671, comme il parlait philosophie avec quelques amis, il s'aperçut qu'il manquait d'une règle sûre ; les principes de la morale et de la religion révélées ne pouvaient être solidement établis, avant « d'examiner notre propre capacité et de voir quels objets sont à notre portée ou au-dessus de notre compréhension ». C'étaient donc les forces

de l'entendement qu'il fallait mesurer avec exactitude, avant toute autre démarche ; ne pas vivre d'aumône, ne pas se reposer nonchalamment sur les opinions d'autrui, ne pas se soucier de savoir si l'on est couvert par l'autorité de Platon ou d'Aristote, ne pas jurer sur les paroles des maîtres ; au contraire, prendre la vérité pour but unique, et l'atteindre par l'esprit d'examen. Au début de la carrière intellectuelle de Locke, il y a cette même volonté d'indépendance, ce même besoin de renouvellement, cette même aspiration à ne penser que par soi-même, qui furent alors comme le levain des consciences.

Cette méthode n'est pas le fait d'un solitaire. On croit entendre ces amis qui interrogent Locke, et qui ont besoin d'être rassurés par lui ; traduisant l'exigence de leur temps, ils confient au plus digne le soin de trouver une philosophie qui apaise leur doute. Locke est sollicité par son époque ; tout au long de son apprentissage, il reste en contact direct avec ses contemporains, écoutant la question qu'ils lui posent, l'éternelle question qui redevient aiguë, puisque les réponses traditionnelles ne suffisent plus : *Quid est Veritas* ? A lui de faire entendre cette vérité nouvelle. Dès 1671, il jette sur le papier des idées qui, très vite, forment un ensemble, et qu'il pourrait livrer telles quelles ; mais il mettra près de vingt ans à les développer, à les essayer, montrant son manuscrit à l'un ou à l'autre de ses intimes : non pas isolé, mais social.

Sur les routes de France, dans les auberges ; ou bien à Londres, au milieu des tracas du pouvoir ; à Oxford, son asile très doux ; à Rotterdam, à Amsterdam, à Clèves, il réfléchissait, travaillait, lentement arrivait à la perfection de sa doctrine. Quand enfin il s'exprima, on reconnut qu'il avait l'exceptionnel pouvoir de vivifier tous les sujets qu'il abordait. Car il ne s'en tenait pas à la philosophie pure ; il lui plaisait de donner son avis sur la religion, sur la politique, sur la pédagogie ; et chaque fois qu'il publiait un livre, il provoquait des répercussions qui n'en finissaient plus. D'homme qui, comme lui, n'ait rien écrit qui ne parût

essentiel, je ne vois guère que Jean-Jacques Rousseau ; lequel, parlant religion, politique, ou pédagogie, toujours provoquait des incendies. Locke, flamme discrète, n'avait pas les ardeurs dont Rousseau embrasera tous ceux qui l'approcheront. Mais, avant Rousseau, il a compris l'appel des consciences, et leur a répondu : de là sa force efficace. Ses écrits sont autant de conversations qui pressent le lecteur et ne lui permettent de partir que convaincu ; ils le persuadent par cent reprises ; ils le conquièrent patiemment ; ses phrases l'enlacent. Ses moyens sont l'urbanité, l'aisance, et je ne sais quelle fluidité claire. Les ténèbres sibyllines, l'excessive concentration, les profondeurs vertigineuses ne sont pas son fait ; il n'admet que l'intelligible ; il souffre, quand il est aux prises avec une âme métaphysique, comme celle de Malebranche. « Il faut avouer qu'il y a là beaucoup d'expressions qui, ne donnant point à mon esprit d'idées claires et distinctes, ne sont guère que des sons et ne peuvent par conséquent y porter la moindre lumière... » — « Ici je me trouve encore enveloppé d'épaisses ténèbres... » — « Il me semble qu'un auteur qui se serait donné la torture pour s'exprimer obscurément n'aurait pas pu réussir mieux que le P. Malebranche n'a fait ici... » Loin de lui une telle obscurité ! — « Mon dessein ayant été, en publiant cet ouvrage, d'être aussi utile qu'il dépend de moi, j'ai cru que je devais nécessairement rendre ce que j'avais à dire aussi clair et aussi intelligible que je pourrais à toute sorte de lecteurs. J'aime bien mieux que les esprits spéculatifs et pénétrants se plaignent que je les ennuie en quelques endroits de mon livre, que si d'autres personnes qui ne sont pas accoutumées à des spéculations abstraites, ou qui sont prévenues de notions différentes de celles que je leur propose, n'entraient pas dans mon sens ou ne pouvaient absolument comprendre mes pensées... »

Tel est son sentiment et telle est sa manière. N'est-ce pas encore un signe des temps que cette volonté avouée de ne pas agir seulement sur les spécialistes de la philosophie, et de mécontenter au besoin les esprits « spéculatifs et

pénétrants », pour servir tous ceux qui cherchent une bonne règle de vie ?

* * *

L'année 1690, enfin, parut sous un titre modeste *An Essay concerning human understanding* ; et quoi qu'en disent ceux qui n'aiment dans la philosophie que les grands jeux, ce fut la date d'un changement décisif, d'une orientation nouvelle. L'homme, désormais, eut la richesse infinie de l'esprit de l'homme pour objet de ses recherches. Abandonnons, dit Locke, les hypothèses métaphysiques : ne voyons-nous pas qu'elles n'ont jamais abouti ? et ne sommes-nous pas fatigués de nos interrogations vaines ? Qui fut jamais capable de déterminer la nature et l'essence de l'âme ? De montrer que les mouvements doivent s'exciter dans nos esprits animaux, ou quels changements doivent arriver dans notre corps, pour produire à la faveur de nos organes nos sensations et nos idées ? Le corps obéit à l'âme, le corps influe sur l'âme : dès que la métaphysique s'en mêle, ce fait d'expérience, en lui-même si clair, devient un mystère dont les plus savants n'ont fait qu'épaissir l'obscurité. Laissons-le ; cessons de le considérer. S'il y a des substances extérieures à nous (et il y en a sans doute), nous n'avons aucun moyen de les saisir dans leur être, pourquoi vouloir les appréhender à tout prix ? Renonçons désormais à cette recherche désespérée.

La certitude dont nous avons besoin se trouve dans notre âme : regardons cette âme ; et détournant les yeux des espaces infinis qui provoquent les mirages, concentrons sur elle notre vue. Sachant une fois pour toutes que notre entendement est limité, acceptons ses limites ; mais ainsi borné, étudions-le ; connaissons ses opérations. Observons la manière dont nos idées se forment, se combinent, la manière dont notre mémoire les garde ; tout ce travail prodigieux, nous l'avons ignoré jusqu'ici. Là se trouve la connaissance véritable, la seule qui soit sûre : si riche de perspectives que

nous n'avons pas trop de toute notre existence pour les contempler :

*Il en est de nous à cet égard comme d'un pilote qui voyage sur mer. Il lui est extrêmement avantageux de savoir quelle est la longueur du cordeau de la sonde, quoiqu'il ne puisse pas toujours reconnaître, par le moyen de sa sonde, toutes les différentes profondeurs de l'Océan : il suffit qu'il sache que le cordeau est assez long pour trouver fond en certains endroits de la mer qu'il lui importe de connaître pour bien diriger sa course, et pour éviter le bas-fond qui pourrait le faire échouer. Notre affaire dans ce monde n'est pas de connaître toutes choses mais celles qui regardent la conduite de notre vie. Si donc nous pouvons trouver les règles par lesquelles une créature raisonnable telle que l'homme considéré dans l'état où il se trouve dans ce monde, peut et doit conduire ses sentiments et les actions qui en dépendent ; si, dis-je, nous pouvons en venir là nous ne devons pas nous inquiéter de ce qu'il y a plusieurs autres choses qui échappent à notre connaissance* [1].

Ou pour le dire en d'autres termes (car Locke ne craint pas, certes, de se répéter) : qu'avons-nous à faire dans ce monde ? Connaître le Créateur par la connaissance que nous pouvons avoir de la créature ; nous instruire de nos devoirs, pourvoir aux nécessités de notre vie matérielle. Rien de plus. Or, nos facultés, toutes faibles et grossières qu'elles soient, ont été proportionnées à ces besoins. Donc, sans chercher une connaissance parfaite et absolue des choses qui nous environnent, et qui sont hors de la portée des êtres finis, contentons-nous d'être ce que nous sommes, de faire ce que nous pouvons faire, de savoir ce que nous pouvons savoir...

En effet, dès que notre esprit tend à sortir de sa sphère bornée pour aller vers les causes, nous constatons que cette recherche ne sert qu'à nous faire sentir combien sont courtes

1. *Essai*, Avant-propos, traduction de Pierre Coste.

nos lumières : nous nous heurtons à un mur de ténèbres. Au contraire, dès que nous nous contentons, modestes explorateurs, de la sphère qui nous est réservée, nous découvrons un monde de merveilles, et la sagesse, et le bonheur. Faut-il hésiter à choisir ? Répudions l'impossible ; nous ne craindrons plus de tomber dans l'abîme quand nous tiendrons fermement les faits certains que nos mains, même débiles, peuvent saisir.

La valeur originale de la philosophie de Locke n'est pas dans l'abandon de la métaphysique, accepté déjà par bien des consciences ; elle réside, plutôt, dans cette façon de circonscrire et de sauvegarder un îlot de la mer immense où se dissolvait le regard.

*
* *

Encore a-t-il le devoir d'organiser cette terre qu'il veut soustraire au doute. Il faut traiter l'*a priori* comme s'il n'existait pas : quel changement ! Toute la philosophie est à recommencer dans un autre plan ; toute la philosophie, depuis Aristote jusqu'aux derniers venus, les néo-platoniciens de l'école de Cambridge, Cudworth et les autres, qui prétendent ressusciter les Idées. Il n'y a pas d'idées innées. L'idée d'éternité n'est pas innée ; l'idée d'infini n'est pas innée. Pas davantage, celle d'identité ; celle de tout et celle de partie ; celle d'adoration, celle de Dieu. Lorsque la créature apparaît à la vie, il est impossible de distinguer chez elle ces prétendues réalités, venues on ne sait d'où, inventions d'une pensée spéculative qui a pris plusieurs formes, grecque, scolastique, moderne même, mais qui ne s'est jamais payée que de mots. Écartons ces fantômes. L'esprit est une table rase qui attend que des caractères se gravent sur elle ; une chambre obscure qui attend l'arrivée des rayons du soleil.

Pour tout reconstruire, un élément positif existe et suffit : la sensation. Elle vient du dehors, frappe l'esprit, l'éveille, et bientôt le remplit. Par juxtaposition et par combinai-

son, elle fournit ces idées de plus en plus complexes, de plus en plus abstraites, qui résultent du travail de l'âme sur ses propres données. Avec la sensation, rien n'est plus facile que de bâtir une théorie de la connaissance, soit intuitive, soit démonstrative, qui fournisse une certitude inébranlable. Le rapport n'est plus du sujet à l'objet, mais beaucoup plus simplement, du sujet au sujet ; et dès lors, la lutte contre les chances d'erreur n'est plus qu'une affaire d'ordre interne, de précautions à prendre et à maintenir. Puisque l'esprit n'a point d'autre objet de ses pensées et de ses raisonnements que ses propres idées, qui sont la seule chose qu'il contemple ou qu'il puisse contempler, il est évident que ce n'est que sur nos idées que roule toute notre connaissance... Il me semble donc que la connaissance n'est autre chose que la perception de la liaison et de la disconvenance qui se trouve entre deux de nos idées... » De sorte que notre science, notre science humaine, est à la fois parfaitement possible et infiniment sûre.

De même, que l'on concède à Locke son principe de la sensation initiale, et sans tarder il rebâtit une morale. Nous éprouvons du plaisir, de la douleur ; et de là nous vient l'idée de l'utile et du nuisible ; de là, l'idée de ce qui est permis et de ce qui est défendu ; de là, une morale qui ne se fonde que sur des réalités psychologiques, et qui, pour cette raison même, possède un caractère de certitude qu'elle n'aurait pas, si elle dépendait de quelque obligation extérieure. Car la certitude n'étant que la perception de la convenance et de la disconvenance de nos idées, et la démonstration n'étant autre chose que la perception de cette convenance par l'emploi d'idées intermédiaires : comme nos idées morales sont, au même titre que les vérités mathématiques, des abstractions élaborées par notre esprit, entre les unes et les autres il n'y a pas de différence d'espèces et elles sont également sûres.

Ainsi, de proche en proche, à l'attitude dogmatique se substitue un empirisme qui découvre et enregistre tous les faits de notre vie psychologique. Quelle est l'origine du lan-

gage ? Dieu a-t-il mis en nous ce truchement prodigieux, par quelque opération de son vouloir ? Nous n'en savons rien. Mais nous savons fort bien que l'homme a des organes propres à former des sons articulés, qu'à l'aide de ces sons, il traduit d'abord les changements qu'éprouve sa sensibilité, et que les mots deviennent les signes particuliers, puis les signes généraux des idées. Voilà toute la rhétorique et tout l'art d'écrire ; qu'on ne nous parle plus de traités de style ou d'arts poétiques, s'ils ne sont fondés sur ces simples observations. L'écrivain qui connaît l'origine et le rôle des mots se gardera de se servir de ceux qui ne contiennent aucune idée claire ; il les appliquera d'une manière constante, puisqu'autrement il confondrait les idées dont ces mots ne doivent être que des signes ; il évitera la subtilité, l'emphase, ces trahisons. Les fins du langage étant de faire entrer nos idées dans l'esprit des autres hommes, et de le faire promptement, écrit bien, parle bien celui qui applique les moyens du style à ces fins toujours présentes. La grammaire elle-même n'est pas l'œuvre de pédants vétilleux qui auraient imposé arbitrairement leurs caprices à de pauvres écoliers : elle a sa logique intérieure, on la reconstituera en partant de la sensation.

Voir s'élaborer la pensée humaine, et voir s'édifier, du même coup, les croyances qui permettent à l'homme de mener une heureuse vie, avec la conscience qu'il n'est rien, science, moralité, art, qui ne vienne de ses propres opérations : y a-t-il spectacle qui soit plus capable de procurer à ceux qui le contemplent intérêt, joie, orgueil ? Non pas l'orgueil de celui qui provoque les dieux, puisqu'on ne peut compter parmi les initiés qu'après un sacrifice et une humiliation préalables, l'aveu d'une ignorance substantielle, le consentement à un immense abandon. Mais la satisfaction intense de celui qui a failli périr au large, et qui, ayant regagné le rivage, a édifié sa hutte de ses sages et vaillantes mains. Le titre choisi par Locke a l'air humble ; il ne s'agit que d'un Essai : mais d'un Essai sur l'entendement humain, merveille des merveilles. Deux principes seulement : l'im-

pression que les objets extérieurs font sur nos sens, et les opérations de l'âme consécutives à ces impressions : or, ces principes, saisis dans leur activité, étudiés, analysés suffisent à nourrir toutes nos curiosités : tant ils opèrent de miracles, et de miracles vrais. Bien des savants se succéderont avant qu'on sache au juste ce que c'est que la volonté, le souvenir, les images. Mine inépuisable, qui livre indiscutablement un métal pur. Sa qualité ne trompe ni ne déçoit. « Lorsque les hommes viennent à pousser leurs recherches plus loin que leur capacité ne leur permet de le faire, s'abandonnant sur ce vaste océan où ils ne trouvent ni fond ni rive, il ne faut pas s'étonner qu'ils fassent des questions et multiplient des difficultés qui, ne pouvant jamais être décidées d'une manière claire et distincte, ne servent qu'à perpétuer et à augmenter leurs doutes, et à les engager enfin dans un parfait pyrrhonisme. » Au contraire,

*La connaissance des forces de notre esprit et de ses bornes suffit pour guérir du scepticisme et de la négligence où l'on s'abandonne lorsqu'on doute de pouvoir trouver la vérité.*

*
* *

Pierre Coste nous vante le succès de l'œuvre du maître, dans la préface qu'il écrit pour la deuxième édition française de l'*Essai philosophique concernant l'entendement humain* (1729) : « C'est le chef-d'œuvre d'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produits dans le siècle dernier. Il s'en est fait quatre éditions en anglais sous les yeux de l'auteur, dans l'espace de dix ou douze ans; et la traduction française que j'en publiai en 1700 l'ayant fait connaître en Hollande, en France, en Italie et en Allemagne, il a été, et est encore, autant estimé dans tous ces pays qu'en Angleterre, où l'on ne cesse d'admirer l'étendue, la profondeur, la justesse et la netteté qui y règnent d'un bout à l'autre. Enfin, ce qui met le comble à sa gloire, adopté en quelque manière à Oxford et à Cambridge, il y est lu et expliqué aux jeunes

gens comme le livre le plus propre à leur former l'esprit, à régler et à étendre leurs connaissances ; de sorte que Locke tient à présent la place d'Aristote et de ses plus célèbres commentateurs dans ces fameuses universités. »

C'est toujours une grande aventure intellectuelle que la diffusion d'une œuvre philosophique : celle-ci a été exceptionnellement rapide et heureuse. Des intermédiaires mis à sa disposition par les changements qui s'opéraient en Europe, et auxquels il avait lui-même pris part, Locke a profité. Les premiers hérauts de sa renommée ont été les journalistes de Hollande ; et entre tous Jean Le Clerc, dans sa *Bibliothèque Universelle* : *Extrait d'un livre anglais qui n'a pas encore paru, intitulé Essai philosophique concernant l'entendement humain, où l'on montre quelle est l'étendue de nos connaissances certaines, et la manière dont nous y parvenons...* Deux réfugiés, l'un David Mazel, et l'autre ce Pierre Coste qu'on ne se lasse jamais d'évoquer comme l'ombre de l'auteur, ont interprété l'un sa pensée politique, l'autre sa pensée philosophique. Locke est mort en 1704 ; et dès 1710 la traduction de ses *Œuvres diverses* achève de donner au public de langue française l'essentiel de ce qu'il a écrit. En Allemagne, Thomasius a lu l'*Essai* aux environs de 1700 ; et ce livre a fait de lui un précurseur de l'âge des lumières : Locke est au tournant des routes européennes qui conduisent vers le siècle nouveau.

Certes, il a subi quelques métamorphoses. Tout empiriste et sensualiste qu'il fût, il a inspiré l'idéalisme de Berkeley : et ce n'est pas, après tout, la plus illogique de ses aventures, puisqu'à ne pas tenir compte de son point de départ, et à vivre à l'intérieur de son système philosophique, on se trouve dans un monde non plus de réalités, mais de rapports. Il ne voulait, à aucun prix, être confondu avec les matérialistes, affirmant, au contraire, l'existence d'un Être éternel, principe pensant, infiniment sage ; sa démonstration, longue, précise avait un caractère d'insistance et même de solennité ; il prouvait dans les meilleures formes que la matière ne pouvait être coéternelle avec un esprit

éternel [1]. Mais en passant, et comme emporté par l'idée même qu'il se faisait de la toute-puissance de Dieu, il déclarait que ce Dieu aurait bien pu donner, après tout, « à quelques amas de matière disposés comme il le trouve à propos la puissance d'apercevoir et de penser » [2]. Imprudent passage, aussitôt dénoncé par les théologiens, et qui, aperçu, exploité et vulgarisé par Voltaire, devait aboutir à un long contresens sur son œuvre tout entière : Locke devint matérialiste malgré lui. Il voulait être chrétien, et une de ses préoccupations était de bien distinguer la raison de la foi : la raison sert « à la découverte de la certitude, ou de la probabilité des propositions ou vérités que l'esprit vient à connaître par des déductions tirées d'idées, qu'il a acquises par l'usage de ses facultés naturelles, c'est-à-dire par sensation ou par réflexion ». — La foi est « un assentiment qu'on donne à toute proposition qui n'est pas ainsi fondée sur les déductions de la raison, mais sur le crédit de celui qui les propose comme venant de la part de Dieu par quelque communication extraordinaire. Cette manière de découvrir des vérités aux hommes, c'est ce que nous appelons la Révélation ». Donc, il croyait à la Révélation, à la mission divine de Jésus-Christ, à l'autorité de l'Évangile, aux miracles ; il pensait que l'esprit le plus scrupuleux, le plus engagé dans le pyrrhonisme, ne pouvait former aucun doute contre la Révélation évangélique : tels étaient ses propres termes. Mais comme, d'autre part, il réduisait la croyance à un minimum : la foi dans le Christ, et la repentance ; comme il disait qu'il n'y avait pas d'autre condition pour être sauvé que d'admettre la mission de Jésus, et mener une bonne vie ; comme il se refusait à penser que toute la postérité d'Adam était condamnée à des tourments éternels et infinis, à cause du péché du premier homme, duquel des millions d'hommes n'ont jamais ouï parler : alors on le classait parmi les déistes, on l'assimilait à Toland, on rangeait son

1. *Essai...*, IV, 10.
2. *Ibid.*, IV, 3.

*Christianisme raisonnable* à côté du *Christianisme sans mystère* : et il en était profondément peiné, puisqu'il avait justement le dessein de ramener à la religion ceux qu'en écartaient les pratiques mécaniques, la subtilité des dogmes, la variété des sectes ; puisqu'il voulait établir que la religion naturelle était insuffisante en soi ; et puisqu'enfin c'était précisément les déistes qu'il voulait confondre, les déistes qui, au nom des principes rationnels, récusaient la Révélation.

Telles étaient les conséquences et les inconvénients d'une pensée qui n'était pas toujours cohérente avec elle-même, et qui volontiers donnait des gages à ceux qu'elle contredisait. Mais en dépit des interprétations fausses, malgré les déviations et les contre-courants, son œuvre continuait d'agir dans une direction qu'il était facile de saisir. Locke restait l'homme qui invitait les sages à ne cultiver que leur jardin. Un jardin à cultiver : en faut-il plus pour se donner l'illusion du paradis terrestre ? ou du moins pour consoler, et pour fournir encore des raisons de vivre ? — Surtout, Locke restait l'homme qui avait attiré l'attention sur le jeu qui est à la fois le plus nécessaire et le plus délicieux: sur la psychologie. Étudier les ressorts de l'esprit humain ; et plutôt que de juger et de condamner, observer, comprendre : c'est un travail et un plaisir qui, raffiné par Condillac, puis par les idéologues, puis par Taine, est arrivé jusqu'à nous, nous occupe et nous ravit encore.

## *CHAPITRE II*

# LE DÉISME
# ET LA RELIGION NATURELLE

Voici encore un des liens, si nombreux et si forts, qui unissent directement la Renaissance à l'époque que nous étudions. Le déisme est venu d'Italie ; il a émigré en France dès le XVIe siècle et il s'y est pour ainsi dire établi ; car c'est là qu'il a trouvé ses titres formels et que des définitions sans cesse reprises ont essayé de préciser et de délimiter son être confus. Dans la première moitié du XVIIe siècle il s'est souvent manifesté ; et puis il n'a plus guère vécu que dans l'ombre.

Mais déjà un rameau anglais s'était détaché de la branche maîtresse ; à Paris en 1624, Edward Herbert, baron de Cherbury, avait écrit une profession de foi déiste, qui portait un caractère non pas de négation et de blasphème, mais de respect, de piété, et presque de mysticisme. « Je te donne avis dès le commencement, mon cher lecteur, que ce ne sont pas les vérités de la foi que je propose, mais celles de l'entendement... » Sans doute. Encore est-il des vérités de foi que l'entendement accepte, et de cette nature étaient les préceptes doctrinaux d'Herbert de Cherbury : il existe une Souveraine Puissance ; il faut l'adorer ; la pratique de la vertu fait partie du culte que les hommes rendent à Dieu ; les impiétés et les crimes s'expient par la pénitence ; des récompenses et des châtiments nous attendent après cette vie...

L'Angleterre : transporté dans ce nouveau milieu, le déisme prolifie et prospère ; il a trouvé le sol et le ciel qui lui conviennent, il est chez lui. Ouvertement, et comme sur

la place publique, des débats s'élèvent entre ses tenants et ses opposants. Toland le porte jusqu'à son plus vif degré d'exaspération fanatique ; Bentley, Berkeley, Clarke, Butler, Warburton, défendent contre lui la religion révélée. Bref, « il n'y a pas de pays où la religion naturelle ait été mieux déterminée qu'en Angleterre... »[1]

Plus tard, dans le flux et le reflux incessant des idées, la France accueillera de nouveau le déisme, tout paré à ses yeux d'un caractère étranger. Voltaire tirera de lui sa philosophie religieuse ; Rousseau peindra sous les traits de milord Edouard Bomston le déiste idéal, à la fois matérialiste et vertueux. Mais nous n'en sommes pas encore à son exaltation ; nous sommes au temps où il lutte pour s'affirmer.

Les caractères négatifs sont faciles à saisir. « Il ne faut pas se contraindre ; rien n'est moins dans le goût de notre siècle ». [2] Il y avait, catholique ou protestante ou juive, une religion qui contraignait : on supprime cette contrainte. Plus de prêtres, de ministres ou de rabbins qui prétendent détenir une autorité. Plus de sacrements ; plus de rites, de jeûnes, de mortifications ; plus d'obligation de se rendre à l'église, au temple ou à la synagogue. L'Écriture Sainte n'a plus de valeur surnaturelle ; plus de tablettes de la loi ; plus de commandements. Le déisme est dans l'ordre des facilités accrues que le temps réclame. On refaçonne Dieu ; on ne veut plus de ses colères, de ses vengeances, ni même de ses interventions dans le cours des choses humaines. Lointain, effacé, il ne paraît plus gênant. Le sens du péché, la nécessité de la grâce, l'incertitude du salut, qui au cours des siècles avaient troublé tant et tant de consciences, cessent d'inquiéter les fils des hommes.

Mais les caractères positifs du déisme, quels sont-ils ?

1. *Bibliothèque anglaise*, 1717, I, 318.
2. Le P. Buffier, *Eléments de métaphysique à la portée de tout le monde*, 1725, p. 92.

*
* *

S'il récusait le Dieu d'Israël, d'Abraham et de Jacob, du moins croyait-il encore à l'existence d'un Dieu. S'il niait la religion révélée, du moins ne voulait-il pas que le ciel fût vide ; il ne faisait pas de l'homme seul la mesure de l'univers. De sorte que dans les paroles de réprobation que catholiques, huguenots, ou anglicans lançaient contre les déistes, se glissaient quelquefois une expression moins rude, un adjectif favorable : comme des gens qui ont en commun, avec ceux même qu'ils réfutent, la première et la dernière croyance : la foi en Dieu. Michel Le Vassor, prêtre de l'Oratoire, affligé de voir l'attitude de Richard Simon, veut venger l'honneur de l'ordre et publie en 1688 un volumineux ouvrage *De la Véritable Religion* : « Plus raisonnables et plus judicieux que les académiciens et les épicuriens, certains déistes du temps avouent de bonne foi qu'il y a des principes d'une religion et d'une morale naturelle, et que l'homme est obligé de les suivre. Mais ces principes, ajoutent-ils, suffisent, et nous n'avons besoin ni de Révélation ni de loi écrite pour nous marquer nos besoins à l'égard de Dieu et du prochain. On peut se conduire par la raison ; et Dieu sera toujours content, si nous suivons les sentiments de religion et de morale qu'il a imprimés dans notre âme... [1] » Ainsi, pour cet apologiste catholique, certains déistes (certains ; car la race comprend des espèces fort différentes) représentent moins une négation absolue qu'une fâcheuse déviation.

Demandons leur avis aux protestants. Le très savant Robert Boyle, attristé du progrès de l'incrédulité, avait consacré le revenu d'une maison qu'il possédait dans Londres à des conférences annuelles qui prirent son nom : conférences religieuses, qui ne devaient pas entretenir les disputes entre les sectes, mais affermir les principes généraux

1. *De la Véritable Religion*, Livre I, chap. 7.

de la foi : « mettre en évidence les preuves de la vérité de la religion chrétienne, et les défendre contre les attaques des Infidèles, notoirement tels, comme sont les Athées, les Déistes, les Payens, les Juifs, et les Mahométans, sans toucher aux controverses que les diverses Sociétés de chrétiens ont les unes avec les autres. » Les *Boyle Lectures*, accordées aux intentions du donateur, obtinrent un vif succès ; les plus profonds théologiens d'Angleterre, ou les prédicateurs les plus éloquents, furent appelés à les prononcer ; et parmi eux Samuel Clarke, alors chapelain de l'évêque de Norwich, qui, deux fois, eut l'honneur de donner ces conférences en 1704 et en 1705. Comment s'exprime-t-il au sujet des déistes ? — Ils sont de quatre espèces. Ceux qui font semblant de croire à l'existence d'un Être éternel, infini, indépendant et intelligent ; mais qui nient la Providence. — Ceux qui admettent Dieu, et la Providence, mais soutiennent que Dieu ne se met pas en peine des actions moralement bonnes ou moralement mauvaises ; les actions ne sont bonnes ou mauvaises qu'en vertu de l'établissement arbitraire des lois humaines. — Ceux qui admettent Dieu, la Providence, le caractère obligatoire de la morale, mais qui refusent d'admettre l'immortalité de l'âme et la vie à venir.

*Il y a enfin une autre espèce de déistes, qui... ont à tous égards des idées saines et justes de Dieu et de tous ses attributs. Ils font profession de croire à l'existence d'un Être unique, Éternel, Infini, Intelligent, Tout-Puissant, et Tout-Sage, Créateur, Conservateur, et Monarque Souverain de l'Univers...*

La note donnée par Samuel Clarke ressemble à celle que donnait Michel Le Vassor : les plus traitables parmi les déistes conservent les éléments d'une religion positive ; le malheur est qu'ils nient la Révélation.

Si maintenant nous interrogeons un laïc, un profane — dans l'espèce, le souple et fin Dryden — nous trompons-nous, en croyant trouver dans ses vers une condamnation, mais mitigée, et comme attendrie, parce qu'il a conscience

de la religiosité vague qui demeure chez beaucoup de déistes ?

Dryden les rencontre sur sa route, en suivant les philosophes qui ont exprimé leur opinion au sujet du *Summum bonum* ; et il les définit comme il suit : « Le déiste pense qu'il se tient sur un terrain plus solide. — Il s'écrie : Euréka ! le grand secret est découvert ! — Dieu est la source du Bien, suprême et parfaite. — Nous, nous sommes faits pour servir ; et le servir, c'est notre bonheur. — S'il en est ainsi, il faut certaines règles du culte — dont le ciel a fait un partage égal entre tous les hommes. — Sinon, Dieu serait partiel, et à quelques-uns seraient refusés — les moyens que sa justice doit procurer à tous. — Ce culte universel consiste à le louer, à le prier, — à emprunter de lui des bienfaits, d'une part ; et d'autre part, à en rendre. — Et quand notre faible nature glisse dans le péché, — le sacrifice expiatoire est la pénitence. — Cependant, puisque les effets de la Providence, nous le constatons, — sont dispensés d'une façon variable à la race humaine, — puisque ici-bas le vice triomphe, et la vertu pâtit, — (Flétrissure que la Souveraine justice ne saurait supporter), — notre raison nous oriente vers un état à venir, — suprême appel contre la fortune et contre le sort, — où toutes les justes voies du Seigneur se déclareront. — Les méchants seront punis et les bons récompensés. — Ainsi l'homme par sa propre force prendrait son élan vers le ciel, — sans avoir d'autre obligation envers Dieu... »[1] Les déistes que Dryden dépeint ainsi sont des rationaux, mais des rationaux qui ont la nostalgie d'une religion.

Le déisme, tel que nous le voyons se manifester dans les écrits de l'époque, atténue Dieu : mais il ne le détruit pas. Il fait de Dieu l'objet d'une croyance imprécise, mais encore positive, car il la veut telle. C'en est assez pour que ses sectateurs conservent un sentiment de supériorité sur leurs mauvais frères, les impies ; pour qu'ils prient, pour qu'ils adorent ; pour qu'ils ne se sentent pas isolés, perdus,

1. *Religio laïci*, 1682 ; vers 42-63.

orphelins ; pour que les vicaires savoyards de l'avenir, quand ils verront le soleil illuminer leurs montagnes, retrouvent le secret des grandes effusions et se remettent à croire en pleurant. Il est difficile d'être athée, et de nier brutalement la divinité ; il est incomparablement plus facile d'être déiste. Les rébellions totales, les négations absolues, demandent des caractères peu communs. « La différence entre les athées et les déistes n'est presque rien », dit Bayle, « quand on examine les choses à la rigueur. » Mais dans ce *presque*, combien de nuances peuvent se placer ! « Un déiste », dira Bonald, « est un homme qui n'a pas encore eu le temps de devenir athée. » Il semble que ce soit, bien plutôt, un homme qui n'a pas voulu devenir athée.

Ce n'est pas en vain que le déisme a fini de s'élaborer dans un pays dont les habitants ont coutume d'arrêter leur pensée assez exactement au point où ils le veulent ; où on brise l'élan d'une doctrine quand elle va trop loin et qu'elle devient dangereuse pour la sécurité morale du peuple. Croyons-en le témoignage d'un contemporain : « les Anglais ont toujours passé pour une nation bien disposée à recevoir les impressions de la religion et de la vertu ; et quoiqu'on ne puisse voir sans étonnement le progrès que l'impiété et le vice ont fait parmi nous, je me flatte que ce ne sera qu'une maladie passagère, puisqu'elle est si contraire au génie du peuple » [1]. Le génie du peuple ne s'étonne ni ne s'émeut d'une limitation volontaire ; ou même d'une contradiction. Passe pour une religion sans mystère ! Il abandonne le mystère, mais il garde une religion. Pour l'Angleterre, penser n'est pas seulement une affaire de logique, mais encore de volonté.

*
* *

Les déistes préservent, en second lieu, l'idée d'adhésion à une loi : la loi de nature.

1. Richard Blackmore, *Essays on several subjects*, 1716, I, The preface.

Les catholiques en reconnaissaient volontiers l'existence : *Est in hominibus lex quædam naturalis, participatio videlicet legis aeternae, secundum quam bonum et malum discernunt* [1] : il y a dans les hommes une certaine loi naturelle, c'est-à-dire une participation à la loi éternelle, d'après laquelle ils discernent le bien et le mal... Les protestants la reconnaissaient plus volontiers encore, étant plus près du rationalisme, plus disposés à faire un bout de route avec les philosophes, par conviction, par nécessité d'accommoder l'apologétique à la couleur du temps. Le renfort que leur apportaient ici les déistes n'était pas à dédaigner : autant de pris sur les athées, qui seraient surpris et confondus.

Seulement, dès qu'on voulait serrer de près ce concept de « Nature », les divergences apparaissaient, indéniables. Il y en avait au moins trois.

Ce que ni les catholiques ni les protestants ne pouvaient admettre, en premier lieu, c'est que cette Nature audacieuse au lieu de se contenter d'être la création des sept jours, et de ne devoir sa beauté qu'à Celui qui l'a tirée du néant, de degré en degré se substituât au Créateur ; qu'elle fût son intermédiaire, et même qu'elle agît à sa place ; qu'elle devînt l'ordre, l'ordre suprême auquel Dieu est obligé de se conformer ; qu'elle fût l'Être : nous avons vu avec quelle répugnance fut accueillie la pensée de Spinoza.

Ce que les croyants ne pouvaient admettre, en second lieu, c'est que la nature fût une manière d'instinct moral, capable de devenir à lui seul toute la religion : laquelle n'eût été qu'un rapport entre les lois naturelles et l'homme, rien de plus.

En troisième lieu, si on croit que la nature est « une bonne mère », comme dit Lahontan ; que *Nature has no malice*, comme dit Shaftesbury ; que pour faire le bien, il suffit de suivre les lois naturelles : Que devient le péché originel, et la corruption qui s'en est suivie ? Que devient la nécessité

1. Saint Thomas d'Aquin, *Summa theologica*, Prima secundae, quaestio 91, art. 2. — *Ibid.*, quaestio 94, art. 4 et 6.

d'un rachat ? La vie terrestre n'est donc plus une passagère épreuve, pendant laquelle nous luttons contre les principes mauvais qui sont en nous, de manière à gagner le ciel ?

Qu'est-ce que la Nature ? La question se posa dans sa force, comme elles se posèrent toutes alors, devant ces courageux, qui, à quelque camp qu'ils appartinssent, ne tolérèrent ni subterfuges ni faux-fuyants. Car ils étaient avides de vérité, et les uns et les autres combattaient pour la lumière. Plus les problèmes étaient difficiles et plus ils leur semblaient dignes d'être abordés. Qu'est-ce que la nature ? — Ils constataient bientôt que ce mot était pris dans toute sorte de sens, et qu'ainsi, il causait « une horrible confusion dans le discours des ignorants et dans celui des savants ». La nature est très sage. La nature ne fait rien en vain. La nature n'excède jamais sa fin. La nature fait toujours ce qui est le meilleur. La nature agit toujours par les voies les plus courtes. La nature ne se montre point redondante dans le superflu, non plus que dénuée dans le nécessaire. La nature est conservatrice d'elle-même. La nature guérit les maux. La nature veille toujours à la conservation de l'univers. La nature a horreur du vide... Que d'adages incohérents ! Et que d'interprétations, non moins incohérentes, non moins contradictoires, rapportées à un seul et même objet : l'auteur de la nature ; l'essence d'une chose ; l'ordre des choses ; une manière de demi-divinité ; et tant d'autres[1] !

On n'arrivait pas à s'entendre ; pas plus qu'avant ; pas plus qu'après. Mais on en souffrait. Robert Boyle, qui dénonçait cette confusion dans les termes que nous venons de rappeler, et qui demandait, par grâce, qu'on voulût bien mettre un peu d'ordre dans les différentes façons qu'on avait d'interpréter le mot, cherchait moins une définition décisive qu'il ne faisait entendre la protestation d'une conscience chrétienne, craignant que l'usage ne se répandît

1. Robert Boyle, *De ipsa natura, sive libera in receptam naturae notionem disquisitio*, Londini, 1686.

de substituer la nature à Dieu. Contre l'idée si particulièrement absurde, et destinée plus tard à une fortune si singulière, que les hommes sont naturellement bons, Pierre Bayle protestait. La nature ? D'abord on n'a jamais observé les mouvements qu'elle suscite au juste dans le cœur des hommes. « Il n'y a guère de mots dont on se serve d'une manière plus vague, que de celui de *Nature.* Il entre dans toutes sortes de discours tantôt en un sens, tantôt en un autre, et l'on ne s'attache presque jamais à une idée précise. Mais quoi qu'il en soit, ceux qui philosophent exactement m'avoueront que pour être bien assuré qu'une telle et une telle chose nous sont inspirées par la nature, il faudrait savoir que des jeunes gens les connaissent sans le secours d'aucune instruction. Je ne crois pas qu'on ait fait des expériences de ce qui se passe dans l'esprit d'un homme à qui l'on n'ait rien appris. Si l'on avait fait élever un certain nombre d'enfants par des personnes qui se fussent contentées de les nourrir, sans leur enseigner aucune chose, nous verrions de quoi la Nature toute seule est capable, mais nous ne connaissons que des gens que l'on a sifflés dès le berceau, et à qui l'on a fait accroire tout ce que l'on a voulu. » — Ensuite, dès qu'on ouvre les yeux et qu'on regarde autour de soi, on est bien obligé de voir que *nature* et *bonté* ne sont pas synonymes. « Nous voyons dans le genre humain beaucoup de choses très mauvaises, quoiqu'on ne puisse douter qu'elles ne soient le pur ouvrage de la nature... Je vois que les pères les plus pieux, et les plus affectionnés à instruire leurs enfants aux vérités évangéliques, ne peuvent venir à bout de réprimer le désir de la vengeance, celui des louanges, celui du jeu, celui de l'amour impur... »[1] Ou bien encore : « Je vous avertis que M. Sherlock suppose que le consentement général du genre humain est la voix de la nature, et par conséquent un caractère certain de la vérité. Cela prouve trop : si quelque chose peut passer pour la voix de la nature, c'est qu'il faut se venger, et satisfaire l'amour impudique tout comme la faim et la soif... »[2] Donc, il ne

1 et 2. Pierre Bayle, *Réponse aux questions d'un Provincial*, t. II, ch. cv:

suffisait pas de parler de nature pour croire qu'on tenait la bonté, la vertu...

Reste que les déistes se contentaient de croire qu'ils agissaient librement dans le sens de la force obscure qui assurait la conservation et l'ordre de l'univers. En adorant un Dieu sans mystère, ils avaient l'impression d'adhérer à une loi positive. Ils pensaient même quelquefois que c'étaient les religions révélées qui faisaient tort au Dieu véritable, en substituant à son Idée des images non point naturelles, mais artificielles, créées par des hommes intéressés, trompeurs, et perpétuées par la superstition.

*
* *

Parmi les déistes, il se forma une secte, « une nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement ». [1] Voici comment ils raisonnent. Ils définissent la liberté de penser « l'usage qu'il est permis de faire de son esprit, pour tâcher de découvrir le sens de quelque proposition que ce puisse être, en pesant l'évidence des raisons qui l'appuient ou qui la combattent, selon qu'elles paraissent avoir plus ou moins de force. » Or ce tribunal de la conscience n'aboutit pas toujours à des condamnations. Quand un témoignage lui semble suffisamment fondé, il l'accepte ; quand un fait se conforme aux règles de l'évidence, il l'admet. Le libre penseur écarte ce qui lui semble faux, mais garde ce qui lui semble vrai ; bien loin d'être un sceptique,

*Ce que c'est proprement qu'une chose qui émane de la nature. Si pour savoir qu'une chose est bonne il suffit de savoir que la nature nous l'apprend. — Ibid.*, ch. CXI.

1. Anthony Collins, *A Discourse of free-thinking*, London, 1713. — *Discours sur la liberté de penser, écrit à l'occasion d'une nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement. Traduit de l'anglais*, à Londres, 1714. — *Discours sur la liberté de penser et de raisonner sur les matières les plus importantes. Ecrit à l'occasion de l'accroissement d'une nouvelle secte d'esprits forts, ou de gens qui pensent librement. Traduit de l'anglais.* Seconde édition, revue et corrigée. A Londres, 1717.

il tient pour la puissance efficace de la raison, qui fonde la vérité et la justice.

D'où la force intérieure qui l'anime : à l'idée qu'il possède un principe si évidemment vrai, qu'il est comme impossible d'y rien ajouter qui mette sa vérité dans un plus grand jour, il prend confiance et assurance : il a pénétré le grand secret que jamais les faibles ne connaîtront. Il répète avec délices la formule magique qui le convainc de sa puissance sur les hommes et sur les choses : je pense librement. Il n'est personne au monde qui ne se soit trompé ; mais, pour son compte il ne se trompera plus ; au bout de l'examen sévère auquel il soumet tout ce qui se présente à ses yeux et à son esprit, comme récompense de la hardiesse qui lui a permis de se dégager de la superstition, il découvre le vrai et le bien. Ses affirmations rationnelles lui procurent le repos et la béatitude que les croyants, jadis, trouvaient dans leur foi : *neque decipitur ratio, neque decipit unquam*, pensez librement, et le reste vous sera donné par surcroît. Pensez librement, et vous goûterez aux fruits de l'arbre de la connaissance. Cependant les timides, les esclaves, resteront dans les ténèbres extérieures, hors du paradis terrestre. « Rien n'est plus déraisonnable que de s'imaginer qu'il soit dangereux d'accorder aux hommes la liberté d'examiner les fondements des opinions reçues ; rien n'est plus déraisonnable que de soupçonner les bonnes intentions de ceux qui usent de cette liberté. Jusqu'à ce que les hommes aient un meilleur guide que la raison, il est de leur devoir de suivre cette lumière partout où elle les conduit. »

Penser librement est un bonheur en soi, et en outre, un moyen d'organiser la vie vers le bonheur. Ce n'est qu'à force de penser que les hommes peuvent parvenir à connaître à fond la vie humaine, et à se persuader que la misère et les malheurs sont la suite du vice, tandis que le plaisir et une vie heureuse sont toujours les fruits de la vertu. Cicéron en était bien convaincu lorsqu'il vantait le bonheur de l'homme qui s'acquitte de ses devoirs avec joie, qui règle attentivement toutes ses actions, qui n'obéit pas à la loi

parce qu'il la craint, mais parce qu'il la regarde comme excellente en soi. Le libre penseur éprouve l'impression qu'il n'écoute que sa volonté éclairée, que la force logique qui est dans sa raison : il est maître de lui comme de l'univers.

Le premier qui ait proclamé ces définitions de la libre pensée fut Anthony Collins ; d'abord dans des écrits de polémique ; ensuite, et d'une façon plus détaillée, dans son discours fameux sur la libre pensée : *Discourse of free thinking*, en 1713. Alors le mot *freethinker* et le mot *libre-penseur* prirent droit de cité parmi les hommes. Il y eut un gentleman reconnu comme tel, jadis élève à Eton, étudiant à Cambridge, possédant, ainsi que l'écrit Locke, une maison à la campagne, une bibliothèque à la ville, et des amis partout ; irréprochable dans sa vie ; tout plein de cette *respectability* que ses compatriotes considèrent comme la première vertu sociale ; il y eut un gentleman pour recueillir l'héritage confus des libertins et des déistes, et pour extraire définitivement les volontés et les principes qu'il contenait. Ce fut vers ce temps-là que les libres penseurs commencèrent à représenter la mode et le bon ton ; et à prendre en pitié, à tourner en ridicule, les croyants de toute espèce, qui conservaient pourtant le nombre et le pouvoir. Anthony Collins parle à Samuel Clarke d'un ton parfaitement dédaigneux : Samuel Clarke est orthodoxe, cela suffit, il est jugé. « Une chose qui m'a extrêmement surpris dans M. Clarke, et dont je ne le croyais pas capable, est d'avoir lu dans sa *Défense* qu'il me soupçonnait de croire trop peu. Chacun peut faire des jugements de cette espèce et former des soupçons qui ne font guère honneur à leur auteur, et qui sont ordinairement fort mal reçus de tout lecteur judicieux et honnête. Je ne me crois pas obligé de me laver d'un soupçon avancé sans preuves ; et je n'y répondrai qu'en rendant témoignage à l'orthodoxie de M. Clarke. Je prends donc congé de lui en assurant le public qu'il ne croit ni trop ni trop peu, qu'il est parfaitement et exactement orthodoxe, et qu'il le sera toujours. » Telle est l'évolution qui conduit à

considérer les orthodoxes non seulement comme des gens qui sont incapables de penser par eux-mêmes, comme des esprits arriérés, mais comme des personnes nuisibles au progrès ; et les libres penseurs, non seulement comme des hommes qui raisonnent juste, mais comme des esprits qui contribuent positivement au bien de la société. On ne peut plus reprocher à ces derniers d'être des libertins frivoles, égoïstes et jouisseurs, ou d'appartenir à la canaille, qui ne compte pas, ou d'être des aventuriers, des déclassés. Un libre penseur comme Collins donne l'exemple d'une pureté de mœurs et d'une dignité qui le rehaussent aux yeux même de ses innombrables contradicteurs.

Sans se soucier des nuances, qui jamais n'embarrassent son esprit pour la bonne raison qu'il les ignore, sans entrer dans les arguments de ses adversaires, Collins, obstiné et fonçant droit devant lui, remplit de négations, mais aussi d'affirmations, son discours sur la libre pensée. Il change les signes : il en met de négatifs à la place des positifs, et réciproquement : il dit que la nécessité est une doctrine de liberté, et que le matérialisme assure le triomphe de l'esprit. Dès 1714, Louis XIV étant encore vivant, circule une version française de son ouvrage ; avec succès, puisqu'elle a les honneurs d'une seconde édition en 1717. Car enfin, dit son traducteur, sa portée est universelle. On avait prétendu que ce livre n'était fait que pour les Anglais ; qu'il faudrait un grand commentaire pour que les étrangers pussent l'entendre ; et qu'en conséquence, il ne pouvait être traduit dans une autre langue avec quelque chance de diffusion. Erreur manifeste ! « La vérité, la pensée et la raison sont de tout pays. » — « Le fond du discours est intéressant pour toute sorte de peuples. » Notons — ce n'est pas le trait le moins curieux — que Collins orne de saints la chapelle de la libre pensée. Les fidèles de la Raison vénéreront les grands hommes qui, dans la suite des temps, ont contribué à établir le nouveau culte : Socrate, Platon, Aristote, Épicure, Plutarque, Varron, Caton le Censeur, Cicéron, Caton d'Utique, Sénèque, Salomon, les Prophètes,

Josèphe l'historien, Origène, Minutius Felix, Milord Bacon, Hobbes, et même, outre Synesios, évêque d'Afrique, l'archevêque Tillotson : lequel est, à vrai dire, un apologiste du Christianisme, mais ses sermons tendent à établir la *liberté-de-penser* accompagnée de la religion et de la vertu, dont la pratique contribue puissamment à la paix et au bonheur de la société. Encore Collins pourrait-il ajouter à tous ces libres penseurs dont il développe les mérites, quantités d'autres héros, qu'il se contente d'indiquer parce qu'il a peur d'être trop long, et parmi lesquels il compte Érasme, Montaigne, Scaliger, Descartes, Gassendi, Grotius, Herbert de Cherbury, Milton, Marsham, Spencer, Cudworth, le chevalier Temple, Locke. En somme, conclut-il, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de citer un homme qui se soit distingué par son bon sens et sa vertu, et qui ait laissé quelque heureuse trace de lui-même, sans reconnaître en même temps qu'il nous a donné des témoignages de sa *liberté-de-penser*. De même, on ne saurait nommer un ennemi de la *liberté-de-penser*, de quelque rang et de quelque distinction que ce soit, qui n'ait eu le cerveau un peu blessé et ne fût fanatique ; ou qui ne se soit montré ambitieux, inhumain, et plein de vices abominables ; en un mot, qui n'ait toujours été prêt à tout faire sous le spécieux motif de la gloire de Dieu, et du bien de l'Église ; qui n'ait laissé des marques de sa profonde ignorance et de sa brutalité ; enfin qui ne se soit rendu l'esclave des prêtres, des femmes, ou de la fortune...

* * *

Il ne s'agit pas seulement de saints laïques. Reformer une communauté de pensée ; recommencer une initiation qui permette de reconnaître et de grouper des adeptes ; célébrer de nouveau des rites ; tel est le désir que nous constatons, à la fin de l'évolution dont nous venons de suivre le cours.

Qui pourrait encore prendre Toland pour un philosophe,

dit Swift, si on lui enlevait son seul sujet, la haine du Christianisme ? Par haine du Christianisme, Toland en revient, finalement, à organiser une société qui se dressera en face de celle de l'Église. Il compose un hymne, qui ne s'adresse pas à la divinité, mais à la philosophie ; et c'est un hymne, néanmoins. O Philosophie, guide de notre vie, qui nous portes à la vertu et qui chasses tous les vices ? Qu'aurions-nous pu être, aussi bien que tous les hommes pendant leur vie, sans ton secours ? C'est toi qui as formé les villes, qui as rassemblé et uni pour la société les hommes dispersés... C'est toi qui as inventé les lois, et qui nous as enseigné la règle de nos mœurs et la discipline. Nous avons recours à toi. Car un seul jour passé suivant tes préceptes est préférable à l'immortalité... De quel secours devons-nous donc nous servir, si ce n'est que du tien, toi qui nous as donné la tranquillité de la vie et qui nous as délivrés de la crainte de la mort ?...

Il déteste, il le proclame, toute sorte de culte professé par les hommes : et cependant, il propose la formule d'une nouvelle société, par le moyen de laquelle les hommes deviendront meilleurs et plus sages, qui les rendra toujours joyeux et souverainement contents. L'amour qu'il porte au genre humain le pousse à fonder une compagnie socratique, dont il esquisse les mœurs et les principes, l'inspiration et la philosophie. Les membres de cette association tiendront des assemblées secrètes ; il y aura des chants, de sages libations, des agapes. On se servira de formules rituelles. Un président dira les versets, les adeptes diront les répons. Pénétrons, guidés par John Toland, dans la salle de réunion de ces égaux, de ces frères ; écoutons-les :

LE PRÉSIDENT :

*Pour qu'elle soit heureuse et fortunée,*

LES AUTRES RÉPONDENT :

*Nous instituons une Société Socratique.*

LE PRÉSIDENT :

*Que la philosophie fleurisse*

RÉPONSE :

*Avec les arts libéraux.* /

LE PRÉSIDENT :

*Silence ! Que cette assemblée et tout ce qu'on y doit penser, dire et faire, soient consacrés au triple vœu des sages : à la Vérité, à la Liberté, à la Santé.*

RÉPONSE :

*Que cela soit présent dans tous les temps.*

LE PRÉSIDENT :

*Nommons-nous égaux et frères.*

RÉPONSE :

*Et aussi associés et amis...*

De sorte que celui de tous les hommes qui fut le plus acharné à détruire l'Église, sous nos yeux bâtit sa chapelle. N'oublions pas que la Grande Loge maçonnique de Londres se fonde en 1717 ; et que la première Loge française date de 1725.

a

## *CHAPITRE III*

## LE DROIT NATUREL

Il y avait le droit divin.

Et, comme pour la religion, tout était simple et grandiose. La politique s'appuie sur les propres paroles tirées de l'Écriture Sainte : quoi de plus solide ? « Écoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Dieu. Tu aimeras le Seigneur Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces. » L'amour de Dieu oblige les hommes à s'aimer les uns les autres, et ainsi naît la société. Le premier empire est l'autorité paternelle ; la monarchie, qui lui succède, est la forme de gouvernement la plus commune, la plus ancienne et la plus naturelle, puisque les hommes de par leur condition sont tous sujets ; et l'empire paternel, qui les accoutume à obéir, les accoutume en même temps à n'avoir qu'un seul chef. Le gouvernement monarchique est le meilleur ; des monarchies, la meilleure est successive et héréditaire. surtout quand elle passe de mâle en mâle et d'aîné en aîné [1].

Ainsi l'évêque de Meaux, précepteur du Dauphin, construit de ses mains le dais qui abritera la personne du Roi. Celle-ci est sacrée, et nul au monde ne peut porter atteinte à son pouvoir. Non pas que Sa Majesté soit en dehors de toute règle ; la loi divine lui prescrit, au contraire, des devoirs plus stricts et plus lourds qu'au plus misérable des mortels. L'autorité royale est sacrée, mais elle est paternelle ; elle est absolue, mais elle est soumise à la raison ; elle s'exerce par des volontés générales, non par des caprices ; si celui qui est investi d'un pouvoir immense en use

1. *Politique tirée des propres paroles de l'Écriture Sainte*, publiée en 1709.

mal, qu'il tremble, car il aura de terribles comptes à rendre le jour du jugement. Mais, responsable devant Dieu, le roi n'est pas responsable devant ses sujets ; il n'a pas à prendre leur conseil, à suivre leur avis. En effet, attribuer à ceux qui doivent obéir un pouvoir efficace sur ceux que Dieu a destinés à commander, serait un illogisme et une impiété. Cette maxime est si forte, que même l'incroyance déclarée de la part du souverain, même la persécution, n'exemptent pas les peuples de la soumission ; ils n'ont à opposer à la violence des princes que des remontrances respectueuses, sans mutinerie et sans murmure, des prières pour leur conversion. Dieu tient du plus haut des cieux les rênes de tous les royaumes ; les rois commandent à leurs sujets suivant ses desseins secrets ; les sujets obéissent sans murmure ; et les événements passagers qui troublent en apparence cette harmonie nous paraîtront y contribuer pour leur part, quand nous cesserons de les voir avec nos yeux de chair, et que nous serons capables de les comprendre dans leur enchaînement.

Si, maintenant, nous cherchons l'image qui ne dépare pas cette pompe éclatante, et qui convient à cette majesté presque surhumaine, celle de Louis XIV surgit aussitôt devant nous. Elle nous obsède par sa splendeur même, cette royale image ; elle nous poursuit à travers le temps, elle nous rejoint, elle est là, elle vit. Notre mémoire retient les mots fameux que le grand Roi a prononcés, et nous croyons l'entendre dire, comme au jour où il a marqué les débuts de son pouvoir personnel : *l'Etat, c'est moi.* Nous savons qu'il a voulu réaliser à la lettre cette devise : *un roi, une foi, une loi* ; qu'il a brisé toutes résistances ; qu'il a défendu devant le Pape même, pilote qui conduit le vaisseau de l'Église, les droits du capitaine, qui veille à la sûreté du navire : le capitaine, c'était lui. Il est le Héros de la monarchie. A Versailles, nous le cherchons à travers les salles et les cours ; nous le suivons dans la galerie des glaces, au milieu des courtisans attentifs à ses moindres gestes ; et quand nous quittons, dans le soir qui tombe, les allées du parc que sa vo-

lonté souveraine a tracé, nous nous retournons vers le château avec l'illusion de retrouver encore, à quelque fenêtre, l'ombre qu'évoque La Bruyère : « Lui-même, si j'ose le dire, il est son principal ministre ; toujours appliqué à nos besoins, il n'y a pour lui ni temps de relâche ni heures privilégiées. Déjà la nuit s'avance, les gardes sont relevés aux avenues de son palais, les astres brillent au ciel et font leur course ; toute la nature repose, privée du jour, ensevelie dans les ombres ; nous reposons aussi, tandis que le Roi, retiré dans son balustre, veille sur nous et sur tout l'État... »

Il y avait d'autre part pour renforcer l'idée qu'au prince revenait tout pouvoir, des théories fort impies, qui montraient qu'on ne pouvait gouverner les hommes sans les traiter comme des moyens. Celle de Machiavel, lointaine dans le passé, mais dont on n'avait jamais perdu le souvenir. Plus proche, celle des Hobbes. Esquissée dès 1642, l'âpre et cynique théorie était arrivée en 1651 à sa forme définitive, dans le *Leviathan*. Elle s'était imposée à tous les penseurs européens, qui étaient obligés d'en tenir compte, ne fût-ce que pour la réfuter. Que de fois, parcourant un livre de doctrine, on vit le nom de Hobbes paraître au détour d'une page ! Quel retentissement ont eu ses idées ! Quels échos, toujours vibrants !

Vous êtes naturellement mauvais, disait Hobbes en s'adressant aux hommes. Il n'existe au monde aucun principe spirituel; pas d'autre bien que le plaisir, ni d'autre mal que la douleur ; pas d'autre but que l'intérêt ; pas d'autre liberté que l'absence d'obstacle à la passion. Le principe de la conservation de la vie étant l'égoïsme, et chacun défendant son droit à la vie, l'état de nature est l'état de lutte entre les hommes, ces loups. « L'état des hommes dans cette liberté naturelle est l'état de guerre ; car la guerre n'est autre chose que le temps dans lequel la volonté et l'effort d'attaquer et de résister par la force est par paroles ou par action suffisamment déclaré. Le temps qui n'est pas la guerre est ce qu'on appelle la paix. » La destruction de

l'espèce s'ensuivra-t-elle ? Assurément, si on ne remédie par quelque artifice aux maux de l'état naturel ; si on ne substitue à l'égalité parmi les hommes un régime d'inégalité, seul capable de les préserver d'eux-mêmes. D'où institution d'un corps politique, sous l'autorité d'un monarque qui, de toute nécessité, doit être un tyran.

Pactes et serments seraient impuissants à maintenir la paix entre les hommes, qui les violeraient toujours ; seule la force peut réprimer leurs instincts sauvages, et la crainte que la force inspire : en conséquence, le Roi possédera l'épée de guerre et le glaive de justice. Tous les pouvoirs, absolus, seront concentrés en lui ; limiter son autorité par quelque invention démocratique, comme une Assemblée, serait favoriser l'anarchie, et retomber bientôt dans le chaos de l'état naturel. Le Roi n'est responsable devant personne ; il n'est justiciable de rien ; il est tout. Sans doute, on lui sacrifie la liberté, à laquelle les peuples tiennent dans une certaine mesure. Mais quoi ? puisqu'on ne peut concilier la liberté et la vie, mieux vaut choisir la vie. L'art de l'homme est prodigieux ; il réussit à fabriquer des animaux artificiels, des automates qui marchent, qui s'assoient, qui remuent la tête, qui ouvrent la bouche, qui clignent des yeux. De même, l'homme est parvenu à créer une société artificielle : une monstrueuse machine, un automate politique, qui, heureusement, remplace la société naturelle ; cet automate a nom Leviathan. « La société universelle que je désigne sous le nom de Leviathan est un homme artificiel, quoique plus fort et plus grand que l'homme naturel, à la sûreté et à la protection duquel il est destiné... »

***

A ces théories, venues de points si différents, mais qui convergent vers le principe d'autorité, d'autres théories vont faire face ; une nouvelle bataille va s'engager : combat d'abstractions, d'abord, mais qui n'en a pas moins sa beauté pathétique. On voit naître les idées, timides, frêles, et aussi-

tôt récusées ; on les voit grandir. Aucune ne reste enfermée dans son pays d'origine ; elles s'envolent, elles passent les frontières, c'est leur nature même, et c'est leur vie ; elles semblent reprendre des forces en arrivant dans des pays nouveaux. Sans cesse attaquées, sans cesse elles sont défendues et reprises et précisées, elles gagnent du terrain, elles se font agressives ; jusqu'au jour où elles se sentent assez vigoureuses pour se substituer aux principes qui ont inspiré le passé, et pour diriger les hommes vers un avenir qu'ils espèrent meilleur. Le droit naturel naît d'une philosophie : celle qui nie le surnaturel, le divin, et substitue l'ordre immanent de la nature à l'action et à la volonté personnelles de Dieu. Il procède encore d'une tendance rationnelle qui s'affirme dans l'ordre social : à chaque être humain sont attachées certaines facultés inhérentes à sa définition, et avec elles, le devoir de les exercer suivant leur essence. Il vient enfin d'un sentiment : l'autorité qui, à l'intérieur, règle arbitrairement les rapports des sujets et du prince, et qui, à l'extérieur, n'aboutit qu'aux guerres, doit être rejetée, et remplacée par un droit nouveau, d'où sortira peut-être le bonheur : un droit politique qui règle les rapports des peuples, avec l'idée qu'eux-mêmes dirigent leurs propres destins. Le droit des gens...

Le droit, philosophie de la vie, valeur sociale, valeur pratique ; le droit, racines profondes, rameaux touffus, ne modifie pas son être sans de longues peines. De grandes œuvres combattives jalonnent la route. Les suivre, en les replaçant à leur date, c'est assister à un prodigieux effort qui, à chaque étape, prend davantage conscience des réalités qu'il poursuit.

1625. Hughes de Groot, *De jure belli et pacis.*

C'est un hollandais, réfugié à Paris, qui donne le premier signal. Riche de sensibilité, de savoir, d'intelligence, placé au premier rang des mêlées politiques et au cœur des controverses religieuses, cet homme s'afflige en considérant les luttes continuelles qui ravagent l'Europe. « Je voyais dans

l'univers chrétien une débauche de guerre qui eût fait honte même aux nations barbares ; pour des causes légères, ou sans motif, on courait aux armes, et lorsqu'on les avait une fois prises, on n'observait plus aucun respect, ni du droit divin ni du droit humain, comme si, en vertu d'une loi générale, la fureur avait été déchaînée sur la voie de tous les crimes...» Grotius, qui a souffert persécution pour ses idées, s'évade romanesquement de la prison où ses ennemis l'ont fait enfermer, et passe en France : il dédie à notre Louis XIII, en 1625, son traité du « Droit de la guere et de la paix », grand livre, ignoré de la foule, comme il arrive à ceux qui agissent le plus profondément sur son sort. Cette partie du droit qui règle les rapports des peuples ou des chefs d'État entre eux, qui l'étudie ? Personne, constate Grotius. On dit même communément que la guerre est incompatible avec toute espèce de droit ; et qu'en vertu d'une certaine raison d'État, imaginée par Machiavel, on doit comprendre et excuser toutes perfidies, toutes violences. Ce n'est pas vrai, il existe un droit qui survit en temps de guerre, qui domine la guerre et qui s'appelle le droit naturel. La nature, en effet, l'a gravé au cœur même de l'homme, qu'elle a voulu sociable ; rien ne saurait prévaloir contre cette loi non écrite, loi vitale. « Pour que la guerre soit juste, il ne faut pas l'exercer avec moins de religion qu'on a coutume d'en apporter dans la distribution de la justice. » — « Pendant la guerre, les lois civiles se taisent : mais non pas les lois non écrites que la nature prescrit. »

Mais le droit divin ? Grotius essaie de le sauvegarder. Ce que nous venons de dire, déclare-t-il, aurait lieu quand même nous accorderions (ce qui ne peut être concédé sans un crime) qu'il n'y a pas de Dieu, ou que les affaires humaines ne sont pas l'objet de ses soins. Puisque Dieu et la Providence existent sans aucun doute, voici une source du droit, outre celle qui émane de la nature : celle qui provient de la libre volonté de Dieu. « Le droit naturel luimême peut être attribué à Dieu, puisque la divinité a voulu que de tels principes existassent en nous. »

La loi de Dieu, la loi de la nature... Cette double formule, ce n'est pas Grotius qui l'invente ; elle a servi bien avant lui ; le Moyen Age la connaissait déjà. Où est donc son caractère de nouveauté ? D'où vient qu'elle est critiquée, condamnée par les docteurs ? Pourquoi fait-elle éclat ?

La nouveauté consiste dans la séparation des deux termes, qui se fait jour ; dans leur opposition, qui tend à s'affirmer ; dans une tentative de conciliation après coup, qui à elle seule suppose l'idée d'une rupure. Elle consiste surtout dans le sentiment que nous avons dit, encore obscur, déjà très fort : la guerre, les violences, le désordre, que la loi de Dieu ne réprime pas, mais qu'elle tolère et justifie même par d'impénétrables desseins, tous ces maux, dont nous souffrons, peut-être une loi humaine arrivera-t-elle à les adoucir, à les abolir. Et c'est ainsi que l'on passe, en s'excusant de tant de hardiesse, de l'ordre de la Providence à celui de l'humanité.

Le livre est traduit, commenté, expliqué dans les chaires de droit, tout le long du siècle.

1670. Spinoza, *Tractatus theologico-politicus.*

1677. L'*Ethique.*

L'idée que les rois sont des imposteurs, profitant de la religion pour assurer leur injuste pouvoir ; et cette autre, autrement profonde, que chaque être s'efforce de persévérer dans son être, nécessairement.

Il suffit de rappeler à ce point le texte de l'*Ethique*, troisième partie, proposition VI. *Une chose, quelle qu'elle soit, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être.*

*Démonstration.* — En effet, les choses particulières sont des modes qui expriment les attributs de Dieu d'une façon certaine et déterminée..., c'est-à-dire des choses qui expriment la puissance de Dieu, par laquelle Dieu est et agit d'une manière certaine et déterminée. Et une chose n'a rien en soi par quoi elle puisse être détruite, c'est-à-dire qui supprime son existence... Au contraire, elle est opposée à tout ce qui peut détruire son existence, et par conséquent,

autant qu'il est en elle, elle s'efforce de persévérer dans son être. Ce qu'il fallait démontrer.

1672. Samuel Pufendorf, *De jure naturae et gentium libri octo.*

1673. *De officio hominis et civis juxta legem naturalem libri duo.*

Un Allemand, enseignant en Suède, reprend la tâche, et met sur les théories qui s'élaborent sa marque ineffaçable. Samuel Pufendorf est à l'Université d'Heidelberg le premier professeur du droit de la nature et du droit des gens ; en 1670, il accepte l'invitation du roi Charles XI de Suède, qui lui offre une chaire à l'Université de Lund. — Le devoir de l'homme et du citoyen : comme le titre nous surprend, à cette date ! Il semble en avance d'une centaine d'années, au moins ; si on nous avait demandé à quelle époque il appartient, nous l'aurions attribué sans doute au vocabulaire de la Révolution française. Le fait est que l'ouvrage contient des données qui, passant d'esprit en esprit, finiront par commander la conscience du siècle suivant : — l'abstraction philosophique remplaçant l'histoire, puisqu'on peut considérer « le premier homme comme tombé pour ainsi dire des nues, avec les mêmes inclinations que les hommes ont aujourd'hui en venant au monde » ; — la morale sociale, le devoir étant « une action humaine exactement conforme aux lois qui nous en imposent l'obligation; — le pacte politique. La Société civile, qui possède à l'état de nature par le moyen du mariage, de la famille, de la constitution d'un corps politique, repose nécessairement sur des conventions : les individus s'engagent à se joindre ensemble en un seul corps, et à régler d'un commun consentement ce qui concerne leur sûreté et leur utilité commune ; ceux qui sont revêtus de l'autorité souveraine s'engagent à veiller avec soin à la sûreté et à l'utilité publiques ; et les autres, en même temps, leur promettent une fidèle obéissance.

Il prend figure et force, le droit naturel ; il ne réclame

plus seulement sa place au milieu des guerres, il la conquiert, impérieux, dans la constitution politique des États ; il préside à la vie sociale : la loi « de nature est celle qui convient si invariablement à la nature sociable et raisonnable de l'homme que, sans l'observation de ses maximes, il ne saurait y avoir parmi le genre humain de société honnête et paisible... » Pufendorf ne nie pas la puissance divine, mais il la relègue dans un autre plan ; il y a le plan de la raison pure et celui de la révélation ; donc le plan du droit naturel et celui de la théologie morale, le plan des devoirs qui s'imposent à nous parce que la droite raison naturelle nous les fait juger nécessaires à l'entretien de la société humaine en général, et le plan des devoirs qui s'imposent à nous parce que Dieu nous les a commandés dans l'Écriture Sainte. Et cela dit, les arguments qu'il apporte pour montrer que ces plans ne se heurtent pas, et peuvent coïncider, montrent leur profond désaccord. La théologie concerne le ciel, la raison naturelle concerne la terre ; c'est la terre seule que Pufendorf se plaît à regarder : le ciel lui paraît trop lointain.

Les pasteurs de Suède comprirent bien le danger de ce partage, ou pour mieux dire de cette préférence avouée ; et contre le théoricien du droit naturel s'éleva une telle clameur, qu'il dut chercher l'appui du pouvoir séculier pour n'être pas chassé de son emploi.

Au contraire, il triompha.

1672. Richard Cumberland, *De legibus naturae disquisitio philosophica.*

C'est l'apport de l'Angleterre : le Révérend Richard Cumberland, docteur en théologie, futur évêque, réfute les abominables principes de Hobbes. Sur quoi s'appuyer ? Sur la loi naturelle, qui est exactement le contraire de la violence préconisée par l'auteur du *Leviathan* : « toutes les lois naturelles se réduisent à celles-ci : qu'on doit avoir de la bienveillance envers tous les êtres raisonnables... »

Mais elle va prêter un concours autrement efficace, la

vieille terre où les discussions politiques ont fait partie intégrante de la vie intellectuelle, morale et religieuse de la nation ; où la royauté, sans cesse mise en jeu au cours du XVII^e^ siècle, renversée, rétablie, renversée encore, rétablie et modifiée dans son essence, a fait l'objet de débats passionnés, auxquels les bourgeois, les gentilshommes, et non seulement les poètes et les philosophes, mais les rois eux-mêmes ont voulu prendre part. Les choses ne vont pas si vite ; il suffit d'attendre un peu.

1685. *La Révocation de l'Edit de Nantes.*

De la France qui se constitue hors de France, des Refuges établis en terre étrangère, partent des appels à la révolte. Certes, tous les Réformés, même après la persécution et l'exil, ne se croient pas déliés de leur serment de fidélité envers le Roi ; ils ne résolvent pas tous de la même façon le problème de conscience qui se pose à eux, puisqu'il en est qui continuent à croire que le droit divin fondant l'obéissance envers le prince, les fautes du prince n'altèrent pas l'autorité du Roi de droit divin. Mais il en est aussi, plus bruyants, qui demandent à grands cris qu'à la violence la violence réponde. De 1686 à 1689, Jurieu lance ses *Lettres pastorales aux fidèles qui gémissent sous la captivité de Babylone* ; il y proclame le droit à l'insurrection : « l'usage du glaive des princes ne s'étend pas sur les consciences » : Louis XIV, ayant usé du glaive pour forcer les consciences, s'est mis hors la loi : la révolte est désormais légitime.

A entendre cette affirmation, Bossuet se scandalise, et il consacre à la réfuter son *Cinquième avertissement aux protestants sur les lettres du ministre Jurieu contre l'histoire des Variations* (1690) : *Le fondement des empires renversé par ce ministre.* M. Jurieu répand « des maximes séditieuses, qui tendent à la subversion de tous les Empires et à la dégradation de toutes les puissances établies de Dieu ». Eh quoi ! l'ancienne Église chrétienne subissait la persécution sans se révolter ; les protestants eux-mêmes se sont longtemps défendus d'avoir été, en France, en Angleterre, rebelles à

l'autorité royale ; et aujourd'hui, Jurieu déclare qu'on a le droit de faire la guerre à son propre Roi et à son propre pays ! Cet esprit de révolte est abominable. « J'entreprends de vous prouver que votre Réforme n'est pas chrétienne, parce qu'elle n'a pas été fidèle à ses princes et à sa patrie. »

Or, ce n'était pas seulement une question de protestants à catholiques : voici que dans leur querelle, le droit naturel intervenait. Jurieu s'était appuyé sur Grotius. Grotius, Bossuet le connaissait bien ; c'était un savant homme à la vérité, et bien intentionné ; mais socinien, dangereux esprit, qui confondait le divin et l'humain. Que voulait-il dire, avec son droit de nature. S'imaginer que le peuple est naturellement souverain, c'est penser sans doute que l'humanité, dans son état primitif, a déjà la notion d'un droit de souveraineté qui lui est propre, et du pouvoir qu'elle possède de déléguer cette souveraineté à qui bon lui semble. Quelle erreur ! Grotius, et Jurieu après lui, errent dans le principe, et n'entendent pas les termes. Qu'on ne s'y trompe pas : le permier état de l'humanité étant une anarchie farouche et sauvage, et les premiers groupes d'hommes constituant, comme la raison permet de le supposer, non pas un peuple, mais une horde, comment concevoir alors une souveraineté qui serait déjà une espèce de gouvernement ? « Loin que le peuple en cet état fût souverain, il n'y a pas même de peuple en cet état. Il peut bien y avoir des familles, et encore mal gouvernées, et mal assurées ; il peut bien y avoir une troupe, un amas de monde, une multitude confuse ; mais il ne peut y avoir de peuple, parce qu'un peuple suppose déjà quelque chose que réunisse quelque conduite réglée et quelque droit établi ; ce qui n'arrive qu'à ceux qui ont déjà commencé à sortir de cet état malheureux, c'est-à-dire de l'anarchie. » Bossuet ne peut concevoir qu'une anarchie délègue une souveraineté.

Cependant Louis XIV, en tant que monarque absolu, était jugé ; il représentait ce qu'on pourrait appeler, déjà, l'Ancien Régime. Même à l'intérieur de son royaume de France, quelle poussée se produit contre le principe

d'une autorité uniquement sanctionnée par Dieu ! Protestataires, qui s'en vont enquêter dans les vieilles chartes sur l'origine de la monarchie, et la montrent usurpatrice ; parlementaires têtus, opiniâtres, qui défendent par la chicane les droits et prérogatives de leur illustre corps ; nobles, qui revendiquent les privilèges des pairs de France ; tous, bourgeois ou grands seigneurs, velléitaires ou révoltés, fous ou sages, dans des traités qu'ils impriment en Hollande, dans des manuscrits qu'ils font circuler sous le manteau, expriment leur mécontentement, leur colère, leur impatience du joug.

Au dehors, Louis XIV est honni, nous l'avons vu. Mais du point de vue du droit, l'objection de Bossuet subsiste. Si, dans l'état de nature, les hommes n'étaient guère qu'une horde, on se demande comment un droit a pu naître de ce désordre initial.

1688. *La Révolution d'Angleterre.*

Jacques II, Roi par la grâce de Dieu, est chassé ; Guillaume d'Orange prend sa place ; les historiens nous apprennent que le nouveau Roi, couronné à Westminster le 11 avril 1689, « règne en vertu d'un droit qui ne diffère en rien du droit d'après lequel tout propriétaire choisit le représentant de son comté » ; qu'il accepte le contrôle des Chambres et qu'il assure ainsi le triomphe du gouvernement parlementaire, d'après un pacte idéal conclu entre le prince et ses sujets.

Seraient-elles absentes, les idées que les professeurs ont émises du haut de leurs chaires, que les étudiants ont recueillies, que les journaux savants ont signalées, qui ont été discutées, contredites, à nouveau soutenues, et qui, depuis Grotius, ont nourri deux générations ? Et celles aussi qui ont été exposées par les docteurs de l'Église, illustrées par les juristes officiels, enseignées de leur côté, et qui ont pour elles la force d'une longue tradition ? Prendront-elles le parti de s'abstenir, lorsque la pratique elle-même, l'événement qui émeut toute l'Europe, leur offre une occasion

admirable de se manifester, et de s'opposer dans un épisode décisif de leur combat ? Pour défendre le pouvoir chancelant des Stuarts, on n'avait pas manqué de faire appel aux théories. On avait exhumé, entre autres écrits où s'affirmait la légitimité du pouvoir absolu, ceux d'un polémiste vigoureux qui, vers le milieu du siècle, avait défendu vaillamment la cause royale. Robert Filmer était allé prêchant la soumission, l'obéissance, disant qu'un gouvernement mixte ne saurait aboutir qu'au désordre, que les sujets n'avaient aucun droit à la rébellion ; que Hobbes avait tort dans ses principes, mais parfaitement raison dans ses conséquences ; qu'en somme, le pouvoir absolu de tous les rois était une nécessité. On remet Filmer à la mode ; et même on édite en 1680, on réédite au cours des années suivantes, le grand ouvrage de « ce savant homme », *Patriarcha*, prouvant clair comme le jour que l'autorité des rois est la prolongation de l'autorité paternelle : contre son propre père, aucun fils, craignant Dieu et les hommes, n'oserait se révolter.

Les faits démentent les prétentions des Jacobites. Quelqu'un va se présenter pour donner aux faits la valeur d'un principe universel.

1689. John Locke, *Deux traités de gouvernement. Dans le premier, les faux princips et les fondations erronées de Sir Robert Filmer et de ceux qui le suivent sont découverts et rejetés. Le second est un essai concernant l'Origine, l'Extension et la Fin véritable du gouvernement civil.*

Sur le vaisseau même qui, partant de Hollande, amenait Guillaume d'Orange vers l'Angleterre et vers la Révolution, se trouvait John Locke, le philosophe des temps nouveaux. C'est lui qui va relever le défi des monarchistes, dans ses deux Traités.

Il reprend, en effet, les idées que nous avons entendues plusieurs fois déjà : mais il les mène plus loin qu'elles ne sont jamais allées ; et il exige qu'elles prouvent, par une suite de raisonnements logiques, la légitimité du droit de ré-

bellion. Il part de l'état de nature, comme Pufendorf l'a fait, comme tout le monde le fait, à présent ; c'est une mode, presque une manie. L'état de nature n'est pas un état de violence et de férocité, comme Hobbes l'a prétendu ; mais ce n'est pas non plus un état parfait. Pour remédier aux maux que l'état naturel comporte, l'homme institue un état social mais sans suivre le modèle du patriarcat, comme l'a prétendu Filmer ; il l'institue en vertu d'un pacte, comme l'a montré Pufendorf. Que les lecteurs le sachent bien : « là seulement se trouve une société politique, où chacun des membres s'est dépouillé de son pouvoir naturel, et l'a remis entre les mains de la société, afin qu'elle en dispose dans toutes sortes de causes, qui n'empêchent point d'en appeler toujours aux lois établies par elle. » Le pouvoir absolu, qui nie ce droit d'appel, est purement et simplement incompatible avec la société civile ; et le droit divin, que prônent les docteurs catholiques, ne fonde à aucun degré le pouvoir d'un seul homme sur les autres hommes. Le pouvoir doit être contrôlé et divisé, comme en Grande-Bretagne : législatif, exécutif. Si le pouvoir exécutif n'agit pas conformément aux fins pour lesquelles il a été constitué, s'il empiète sur les libertés du peuple, on doit l'enlever des mains de celui qui le détient. Bien plus : si les sujets s'aperçoivent que le tyran prépare les moyens de les asservir, qu'ils le devancent ! qu'ils empêchent, par une rébellion ouverte, l'accomplissement de ses mauvais desseins !

Locke, de par la qualité même de son génie pratique, arrangeait les choses ; à l'idée de nature, il ajoutait l'idée de civilisation. A Bossuet, il avait l'air de répondre par avance. C'est vrai, l'état de nature comportait quelques inconvénients. C'est encore vrai, l'histoire, qui n'est ni aussi riche, ni aussi précise qu'on le voudrait, sur le commencement des sociétés, nous permet des hypothèses vraisemblables plutôt qu'elle ne nous donne des exemples sûrs ; ce que nous pouvons faire, c'est seulement nous représenter d'une façon probable la façon dont les hommes ont été amenés à déléguer leur pouvoir. Ainsi : les hommes étaient

naturellement libres ; mais pour affirmer cette liberté, ils étaient juges et parties ; et pour la défense, à qui en appeler ? Les hommes étaient naturellement égaux ; mais pour maintenir cette égalité contre les usurpations possibles, quels recours avaient-ils ? Ils seraient tombés dans un perpétuel état de guerre s'ils n'avaient délégué leur pouvoir à un gouvernement capable de sauvegarder la liberté et l'égalité primitives. Ils ne formaient pas une horde ; mais ils seraient devenus une horde, s'ils n'y avaient pris garde. Le droit de nature inspire le droit politique, qui empêche les qualités naturelles de se voir menacées dans la pratique de la vie.

Chaque difficulté qui se présentait, le sage Locke essayait de la résoudre sagement. Par exemple : on avait peine à sacrifier l'idée du droit paternel, intermédiaire entre Dieu et les hommes, première figuration du pouvoir royal. Et Locke intervient pour expliquer que les enfants ne naissent pas *dans* un état entier d'égalité, bien qu'ils naissent *pour* cet état ; que les parents (le père, et aussi bien la mère) ont une espèce de juridiction sur eux : les parents, en effet, ont l'obligation de préparer les enfants à la liberté, aussi longtemps que les enfants n'ont pas atteint l'âge de raison. Le pouvoir paternel existe donc ; mais il n'est pas absolu ; il est plutôt un devoir qu'un pouvoir ; il ne saurait édicter des lois ; et si l'on peut supposer, à l'origine des temps, un état patriarcal, cet état n'a pu reposer que sur un consentement tacite des enfants.

Considérons encore la propriété : question grave. Elle ne s'accorde pas très bien avec l'égalité naturelle. Tant par la raison que par la révélation, on voit que Dieu a donné la terre en commun à tout le genre humain : comment expliquer, dès lors, que les individus aient pu s'approprier légitimement une partie de ce bien général ? — Locke intervient encore et répond : la propriété individuelle s'explique par le travail. « Bien que la terre et les créatures inférieures soient communes et appartiennent en général à tous les hommes, chacun pourtant a un droit particulier sur

sa propre personne, sur laquelle nulle autre ne peut avoir aucune prétention. Le travail de son corps et l'ouvrage de ses mains, nous pouvons le dire, sont son bien propre. Tout ce qui a été tiré de l'état de nature, par sa peine et son industrie, appartient à lui seul... » L'eau qui coule de cette fontaine est à tous les passants; mais si j'en remplis ma cruche, qui osera dire que l'eau de ma cruche n'est pas mon bien ?

Locke épiloguait, commentait, intermédiaire entre les juristes purs et le public ; intermédiaire, aussi, entre les temps anciens et les temps nouveaux : des croyances anciennes, gardant juste assez pour ne pas effaroucher totalement les consciences ; et abondant en nouveautés : plus de droit divin ; plus de droit de conquête : « Les conquêtes sont aussi éloignées d'être l'origine et le fondement des États, que la démolition d'une maison est éloignée d'être la vraie cause de la construction d'une autre en la même place. » Grâce à lui, sur le droit naturel rejaillissait l'éclat de la constitution anglaise ; et en même temps, le droit naturel fondait la constitution anglaise, juste comme elle était, avec son Parlement, avec son Roi qu'avait appelé une volonté nationale. Il l'intégrait dans la politique de son temps, de son pays, de sa race ; et mieux encore, il marquait sa liaison avec la Religion réformée. Le droit divin, dès qu'il prétendait fonder l'absolutisme, n'était plus surnaturel, il était contre nature : et la justification de l'absolutisme par je ne sais quelle volonté divine n'était qu'une invention récente des théologiens catholiques : « On n'avait jamais entendu parler de rien de semblable, avant que ce grand mystère eût été révélé par la théologie de ce dernier siècle... »

1699. *Les Aventures de Télémaque.*

A vrai dire, Fénelon ne conteste pas le principe du droit divin. Mais entre tant de sentiments et d'idées que ce livre longtemps fameux, répandu parmi les petits et les grands à des milliers et des milliers d'exemplaires, met en circulation, il y a au moins un sentiment et une idée que nous devons retenir.

Un sentiment : l'horreur, la détestation de Louis XIV. Il s'agit d'autre chose que d'une opposition théorique ; et bien plutôt, d'une passion qui se déchaîne, de l'emportement d'un accusateur public. « Avez-vous cherché les gens les plus désintéressés et les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris soin de faire parler les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus intéressés dans leur conduite, les plus capables de condamner vos passions et vos sentiments injustes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? Vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connaître... Pendant que vous aviez au dehors tant d'ennemis qui menaçaient votre royaume encore mal établi, vous ne songiez au dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques... Vous avez épuisé vos richesses ; vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple ni à cultiver les terres fertiles... Une vaine ambition vous a poussé jusques au bord du précipice. A force de vouloir paraître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur... »

Une idée : la valeur du peuple. « Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est au peuple qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public... » — « Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner... » Bien plus ! le peuple opprimé ne désire plus que se venger des rois ; et alors sonne l'heure des révolutions : « Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards ; mais attendez la moindre révolution : cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne saurait durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples ; elle a lassé et irrité tous les corps de l'État ; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après

un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise et est foulée aux pieds ». [1]

Il y a grande misère au royaume de France. Qui ne connaît le passage dramatisé où La Bruyère dépeint la condition des paysans ? Les observations de Locke, qui vise moins à l'effet, sont peut-être plus saisissantes : il constate que les paysans vivent dans des tanières, ont à peine de quoi se vêtir, de quoi manger : et misérables qu'ils sont, le fisc trouve le moyen de les pressurer. Aussi les terres cessent-elles d'être cultivées, et demeurent-elles en friche : le travail n'aboutissant qu'à plus d'oppression, on cesse de travailler. D'autre part, les industries dépérissent, ou cherchent à s'établir au delà des frontières, pour y trouver une liberté qu'en France elles ont perdue. Des droits de douanes, exigés à toutes les sorties, à tous les passages, ruinent le commerce. L'échec de la politique de Colbert, déjà sensible de son vivant, devient manifeste après sa mort. La grande famine de 1694, la banqueroute : que de misères !

Or une élite recueille ces plaintes, essaie de guérir ces maux. La grande peine de la France va s'inscrire dans des livres que la nécessité de vivre semble dicter. Lourdement, sans art, mais avec une ténacité, une rigueur qui sont émouvantes à leur manière, Boisguilbert montre que la France, jadis le plus riche royaume du monde, a perdu cinq ou six millions de ses revenus annuels ; et ce déficit augmente tous les jours. La taille est si injustement répartie, qu'elle pèse sur les pauvres en épargnant les riches ; les pauvres sont devenus misérables, à ce système le royaume tout entier va vers sa perte. [2] Il est urgent de changer la répartition de l'impôt, dit à son tour Vauban ; une dîme, établie sans arbitraire, coûtera moins et rendra plus. Que si Boisguilbert et Vauban, loin d'être des révoltés, cherchent à assainir les finances et à procurer au Roi les ressources qu'il recherche désespérément, ils n'en agissent pas moins en

1. *Télémaque*, X^e Livre.
2. Pierre Le Pesant de Boisguilbert, *Le détail de la France*, 1695,

intrus, qui empiètent sur un domaine autrefois réservé : la *Dîme royale* est condamnée au feu. [1]

Mais comme Fénelon est plus hardi, et plus âpre ! Les questions que Télémaque adresse à Idoménée, Fénelon les pose, avec le même accent douloureux, à son élève le duc de Bourgogne, pour le cas où il viendrait à prendre le pouvoir : la constitution du royaume, la connaissez-vous ? les devoirs moraux des rois, les avez-vous examinés ? avez-vous cherché les moyens de soulager les peuples ? les maux créés par l'absolutisme, par la mauvaise administration, par la guerre, comment les éloignerez-vous de vos sujets ? Et lorsqu'en 1711 ce même duc de Bourgogne devient dauphin de France, c'est une table de réformes que Fénelon lui propose, pour préparer son avènement.

Au bilan de Fénelon, inscrivons enfin sa défense des droits de l'humanité. En ces termes : « Un peuple n'est pas moins un membre du genre humain, qui est la société générale, qu'une famille est un membre d'une nation particulière. Chacun doit incomparablement plus au genre humain, qui est la grande patrie, qu'à la patrie particulière dont il est né ; il est donc infiniment plus pernicieux de blesser la justice de peuple à peuple, que de la blesser de famille à famille contre sa République. Renoncer au sentiment d'humanité, non seulement c'est manquer de politesse et tomber dans la barbarie, mais c'est l'aveuglement le plus dénaturé des brigands et des sauvages : ce n'est plus être homme, et être anthropophage ». [2]

1705. Thomasius, *Fundamenta juris naturae et gentium ex sensu communi deducta.*

1708. Gravina, *Origines juris civilis, quibus ortus et progressus juris civilis, jus naturale gentium et XII Tabulae explicantur.*

Gian Vincenzo Gravina introduit le concept de droit naturel dans l'histoire. D'autre part, il essaie d'expliquer une

1. *Projet d'une dixme royale...*, 1707.
2. *Dialogue des Morts*, Socrate et Alcibiade (1718).

contradiction que cette insaisissable idée de nature ne laisse pas de faire naître. La loi naturelle est la raison, qui commande la vertu. La vertu exclut le vice : et pourtant, nous voyons que le vice aussi est dans la nature... Voici la réponse : « Outre la loi générale dont l'âme et le corps participent tous les deux, en tant qu'ils sont joints ensemble, l'homme a une loi qui lui est propre, et qui est souvent opposée à l'autre. J'appelle la première, *loi commune*, et la seconde, *loi de l'âme seulement*. La loi commune renferme l'universalité des êtres, par conséquent l'homme même. Mais la loi de l'âme, la loi raisonnable, celle qui consiste à penser, lui est particulière. » De par cette dernière loi, l'homme est soumis à sa propre raison ; et par conséquent aux vertus, comme à des magistrats créés par elle pour juger nos actions et veiller sur nos sens...

Le travail des esprits et la diffusion de ces idées se poursuivront jusqu'à nos jours. Mais la fin du XVII^e^ siècle marque une étape décisive, parce que la théorie du droit naturel, la théorie du droit des peuples, et les faits, s'y sont rejoints. Incomparablement moins vigoureux, moins profond que Grotius et que Pufendorf, et illogique souvent, Locke a achevé la sécularisation du droit. Liberté, égalité : son traité aurait pu prendre ces mots comme devise. « L'état de nature a la loi de nature, qui doit le régler, et à laquelle chacun est obligé de se soumettre et d'obéir. La raison, qui est cette loi-là, enseigne à tous les hommes, s'ils veulent bien la consulter, qu'étant tous égaux et indépendants, nul ne doit nuire à un autre, au regard de sa vie, de sa santé, de sa liberté, de son bien... » [1]

1. *Du Gouvernement civil...*, traduit par David Mazel, Amsterdam, 1691 ch. I.

## *CHAPITRE IV*

# LA MORALE SOCIALE

S'il est un homme qui, plus nettement et plus vigoureusement que tous ses prédécesseurs, ait affirmé l'indépendance de la morale et de la religion, c'est Pierre Bayle. Maintes et maintes fois il est revenu sur le sujet, dans les articles de son *Dictionnaire*, dans ses *Réponses aux Questions d'un provincial*. Mais dans ses *Pensées sur la Comète*, prenant son temps, déployant toutes ses ressources, lucide et emporté, il a écrit la grande charte de la Séparation.

Il commençait doucement ; les athées ne sont pas pires que les idolâtres, soit pour l'esprit, soir pour le cœur. Alors, suivant la pente ainsi établie, il insinuait que les athées ne sont pas pires que les chrétiens. Ah ! si l'on disait à un homme venant d'un autre monde qu'il existe des gens doués de raison et de bon sens, craignant Dieu, croyant que le Ciel récompensera leurs mérites et que l'enfer punira leurs vices : l'homme de l'autre monde s'attendrait à les voir pratiquer les œuvres de miséricorde, respecter le prochain, pardonner les injures, travailler enfin à gagner une éternité de bonheur. Hélas ! ce n'est pas ainsi que les choses se passent dans la réalité. Il faut bien se rendre à un fait d'expérience que le spectacle de la vie met dans une éclatante lumière : entre ce que l'on croit et ce que l'on fait, la différence est grande ; les principes restent sans influence sur l'action ; on est pieux en paroles, impie dans sa conduite ; on prétend adorer Dieu, et on n'obéit qu'à l'intérêt, on ne suit que les passions ; *je vois le bien et je l'approuve, je fais le mal* : l'adage n'est pas nouveau. Les chrétiens, regardez comment ils vivent. Ils

lisent des livres de dévotion : aussitôt lus, aussitôt oubliés. Les soldats des troupes très catholiques sont des paillards et des pillards ; ils mettent à sac ; ils n'y regardent pas de si près et brûlent au besoin églises, chapelles et monastères. Les croisades, quelle admirable entreprise, en théorie ! mais que de marchandages, de déloyautés, de trahisons, de crimes, les ont accompagnées et suivies ! Les femmes sont particulièrement dévotes : or combien n'en voit-on pas, qui vont retrouver leur galant au sortir du confessionnal ? Il y a des courtisanes, des voleurs, des assassins qui ont un culte particulier pour la Madone ; et il court des histoires prétendues pieuses, qui tendent à montrer que la Sainte Vierge, parce qu'on brûle un cierge ou qu'on vient s'agenouiller devant sa statue, protège les filles et les malfaiteurs. Les jansénistes s'opposent à la fréquente communion, parce qu'ils savent fort bien qu'on peut s'approcher tous les jours de la Sainte Table et demeurer un scélérat. Bref, la foi qu'un homme professe n'influe pas sur sa conduite, sur sa moralité. Et même la dévotion encourage certaines passions mauvaises, la colère contre ceux qui sont d'un autre sentiment, le zèle pour les pratiques extérieures, l'hypocrisie.

Alors Bayle propose au lecteur l'expérience inverse : de même qu'il n'est rien de plus ordinaire que des chrétiens orthodoxes qui vivent mal, de même on trouve l'exemple d'une quantité de libertins d'esprit qui ont parfaitement bien vécu. Sans parler des Anciens, Diagoras, Théodore, Nicanor, Evhémère, Hippon ; de Pline, qui fut toujours digne de sa qualité d'illustre Romain ; d'Épicure, qui mena une existence exemplaire, considérez les modernes ; le chancelier de l'Hospital a été soupçonné de n'avoir point de religion, quoi qu'il n'y eût rien de plus austère que sa mine, de plus noble que sa vie ; ceux qui eurent commerce avec Spinoza nous rapportent qu'il fut affable, honnête, officieux, et fort réglé dans ses mœurs. Et cependant, Spinoza était athée.

Une république d'athées — pourquoi ne la concevrait-on

pas ? Une société sans religion aucune serait semblable à une société païenne ; et les chrétiens, dans la pratique de la vie, ne diffèrent pas des païens... Les athées seraient sensibles, non moins que les chrétiens, à la gloire et au mépris, à la récompense et à la peine : l'opinion de la mortalité de l'âme n'empêche pas qu'on ne souhaite d'immortaliser son nom. S'il faut enfin, pour qu'une doctrine mérite respect, qu'elle ait eu ses martyrs, la doctrine de l'incroyance n'en manque pas : Vanini, qui fut capable de mourir pour l'athéisme ; et plus récemment, un certain Mahomet Effendi, qui fut exécuté à Constantinople pour avoir dogmatisé contre l'existence de Dieu. « Il pouvait sauver sa vie en confessant son erreur et en promettant d'y renoncer à l'avenir ; mais il aima mieux persister dans ses blasphèmes, disant *qu'encore qu'il n'eût aucune récompense à attendre, l'amour de la vérité l'obligeait à souffrir le martyre, pour la soutenir.* »

L'épreuve et la contre-épreuve étant ainsi faites, Bayle est arrivé au terme de sa démonstration : religion et moralité, bien loin d'être indissolubles, sont indépendantes ; on peut être religieux sans être moral; on peut être moral sans être religieux. Un athée qui vit vertueusement n'est pas un monstre qui surpasse les forces de la nature : « Il n'est pas plus étrange qu'un athée vive vertueusement, qu'il n'est étrange qu'un chrétien se porte à toute sorte de crimes. » Les athées qui vivent en Turquie, les athées qui vivent en Chine, ont des mœurs plus pures que n'en ont les chrétiens qui vivent à Rome ou à Paris...

Ne pourrait-on pas dire, même, qu'une morale indépendante est supérieure à une morale religieuse, puisque la première n'attend ni récompenses ni peines, et ne compte qu'avec elle-même, tandis que la seconde, craignant l'enfer et espérant le ciel, n'est jamais désintéressée ? — Toland renchérit, suivant son habitude : « Le plus abominable athéisme est moins funeste à l'état et à la société humaine que cette sauvage et barbare superstition qui remplit les États les plus florissants de divisions et de mouvements séditieux, qui fait le dégât dans les plus grands royaumes, et

souvent même les bouleverse ; qui sépare les enfants de leur père, les amis de leurs amis, et rompt l'union des choses qui devraient être jointes par les liens les plus étroits... [1] »

*
* *

Mais après avoir détruit la morale de l'ordre divin, comment reconstruire la morale dans l'ordre humain ? L'embarras commençait ici.

Fallait-il revenir en arrière, retourner vers l'antiquité, reprendre les païens pour guides ? Et lesquels, parmi les païens ? Épicure ? Épictète ? Ils s'étaient contredits. Fallait-il choisir un philosophe qui, sans créer une doctrine originale, avait essayé de présenter au monde le meilleur de la morale antique ? Fallait-il demander à l'orateur romain, à l'auteur du livre *Des Devoirs*, à Cicéron, la règle d'une vie toute laïque ? Érasme avait admiré, jadis, la grandeur de sa vie et la sainteté de son cœur ; et le fait est que « le monde païen ne nous a rien laissé qui développe si parfaitement, et qui recommande avec tant de force ces généreux principes dont la nature humaine tire sa gloire et sa perfection, l'amour de la vertu, de la liberté, de la patrie, et de tout le genre humain. » [2]

Mais les moralistes chrétiens avaient beau jeu pour répondre. Ces doctrines que l'on prétendait faire revivre, il y avait dix-sept cents ans que le Christianisme les avait balayées. Pauvres modèles que les Brutus et les Caton ? Ils ont trop aimé les grands mots, les grands gestes, les attitudes théâtrales ; leur vie a fini par une faillite. De la faillite, l'esprit chrétien a sauvé l'humanité.

Alors s'offrait une morale toute moderne, la morale des honnêtes gens ; une morale psychologique. Elle ne dédai-

1. *Adeisidaemon*, 1709.
2. Nous empruntons ces expressions à l'*Histoire de Cicéron*, par C. Middleton (Londres, 1741), traduite par l'abbé Prévost en 1743.

gnait pas de puiser aux sources antiques, qu'elle préférait de toute manière au Christianisme ; mais elle invoquait surtout la raison. Une raison qui s'était civilisée, qui n'était plus rude et austère comme autrefois, qui ne conservait presque plus rien de son ancienne rigidité. « Il faut oublier un temps où c'était assez d'être sévère pour être vertueux, puisque la politesse, la galanterie, la science des voluptés, font partie du mérite présent. Pour la haine des méchantes actions, elle doit durer autant que le monde, mais trouvez bon que les délicats nomment *plaisir* ce que les gens rudes et grossiers ont nommé vice, et ne composez pas votre vertu des vieux sentiments qu'un naturel sauvage avait inspirés aux premiers hommes. »[1] Cette morale-là n'excluait ni la volupté, ni même la passion, à condition qu'elle fût tempérée et dirigée... Sans doute. Elle ne pouvait pourtant pas prétendre à une force d'obligations ; encore moins à une valeur universelle. Pour la comprendre et pour la pratiquer, il fallait s'appeler Saint-Évremond, ou William Temple, ou lord Halifax. Morale d'aristocrates, de raffinés, de blasés ; composé fragile ; compromis ; non pas domination, mais adaptation...

*
* *

Accepter la haute et austère morale métaphysique proposée par Spinoza, voilà ce dont bien peu étaient capables, nous l'avons vu. — Devant l'immense variété, la perpétuelle contradiction des mœurs humaines, quel désarroi ! Comme elle était difficile à trouver, la norme commune, la règle qui doit s'imposer à tous les homme, dans tous les temps, dans tous les lieux ! Ici, on a l'habitude d'exposer les enfants aux bêtes, ou de les laisser mourir de faim : que l'on parle, après cela, du caractère universel du devoir familial ! Ailleurs, ce sont les enfants qui n'hésitent pas à tuer leurs parents de-

1. Saint-Évremond ; d'après Gustave Lanson, *La transformation des idées morales.* (*Revue du Mois*, 1910.)

venus vieux. « Dans un endroit de l'Asie, dès qu'on désespère de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre, et là, exposé au vent et à toutes les injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement sans lui donner aucun secours. C'est une chose ordinaire parmi les Mingréliens, qui font profession de Christianisme, d'ensevelir leurs enfants tout vifs, sans aucun scrupule. Ailleurs, les pères mangent leurs propres enfants. Les Caribes ont accoutumé de les châtrer, pour les engraisser et les manger. Et Garcilaso de la Vega rapporte que certains peuples du Pérou avaient accoutumé de garder les femmes qu'ils prenaient prisonnières, pour en faire des concubines, et nourrissaient aussi délicatement qu'ils pouvaient les enfants qu'ils en avaient, jusqu'à l'âge de treize ans ; après quoi ils les mangeaient, et traitaient de même leurs mères dès qu'elles ne faisaient plus d'enfants. » Le spectacle du monde prouve, en fait, que la moralité est essentiellement variable. Il faut s'y résigner : « Qui prendra la peine de lire avec soin l'histoire du genre humain, et d'examiner d'un œil indifférent la conduite des peuples de la terre, pourra se convaincre qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entières à l'égard des autres sociétés), on ne saurait nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune règle de vertu qui dans quelque endroit du monde ne soit méprisée ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entières... » [1]

*Excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine...* Ici apparut la possibilité d'une nouvelle morale ; d'une morale qui n'avait rien d'inné, pas même l'idée du bien, pas même l'idée du mal ; mais qui était légitime et nécessaire, puisqu'elle avait la charge de maintenir notre existence collective. Faits pour la société, nous craignons, très logiquement, l'anarchie qui détruirait

1. Cette citation, comme la précédente, est tirée de l'*Essai sur l'entendement humain,* livre I, ch. II.

notre espèce ; et donc, nous prenons les mesures qui doivent nous sauver d'un désordre mortel ; nous mettons en code les conseils que nous donne notre instinct de conservation. Car il y a un amour-propre légitime, qui maintient la vie du groupe ; l'égoïsme ne devient vicieux que quand il menace le groupe, et donc l'individu lui-même, en tant qu'unité inséparable du tout. Le bien moral n'est pas une matière d'opinion, comme la renommée, les richesses, les plaisirs, mais une nécessité vitale : il consiste à maintenir l'humanité.

Avantage admirable et inouï, disent ses partisans : cette morale est capable de démonstration. Elle se fonde non sur quelque postulat *a priori*, mais sur des réalités parfaitement analysables. Regardons en nous-mêmes : ce qui est propre à produire, à augmenter, à conserver nos sensations de plaisir, nous l'appelons *bien* ; au contraire nous appelons *mal* ce qui est propre à produire, à augmenter, à faire durer nos sensations de douleur. Dès lors, notre intérêt bien entendu, et pour mieux dire notre être même, nous portent à obéir aux lois civiles, puisqu'en les observant nous garderons nos biens, notre liberté, et qu'ainsi nous travaillerons à la continuité, à la sécurité de notre propre plaisir. Si nous ne les observons pas, au contraire, nous risquons des châtiments, puis le désordre, puis l'anarchie dans laquelle il est impossible de vivre sans douleur, ou tout simplement de vivre. Il n'en va pas autrement pour les lois d'opinion et de réputation : la vertu entraîne l'estime et l'amour des personnes au milieu desquelles nous vivons, et donc augmente notre plaisir ; le vice entraîne le blâme, la critique, l'hostilité, et donc la douleur. [1]

*
* *

Seulement, le bien social est-il pure vertu ? Une communauté qui remplirait son devoir strict, réussirait-elle à prospérer, ou seulement à vivre ? Voilà ce dont Locke ne dou-

1. *Essai sur l'entendement humain*, livre II, ch. XXVIII.

tait point ; mais voilà aussi ce que met en doute un mauvais esprit, un libertin, agacé par les moralistes qui ne prétendaient trouver dans le cœur de l'homme que générosité, bienveillance, altruisme. C'était un Hollandais de race, anglicisé, qui s'appelait Bernard de Mandeville ; il faisait partie des nouveaux philosophes, en ce sens qu'il disait librement sa pensée, sans tenir compte des autorités, de l'habitude, de quelque révérence que ce fût. Hardi, brutal, il aimait les paradoxes qui font du bruit. Et certes, il en fit, lorsqu'il se mit à raconter sa fable. Il s'était essayé, auparavant, à imiter Ésope et La Fontaine ; mais cette fable-ci n'était pas pour enfants.

Le 2 avril 1705 parut une brochure de vingt-six pages, sans nom d'auteur : *La ruche murmurante, ou les fripons devenus honnêtes gens.* Il y avait une fois une ruche qui ressemblait à une société humaine bien réglée. Il n'y manquait ni les fripons, ni les chevaliers d'industrie, ni les mauvais médecins, ni les mauvais prêtres, ni les mauvais soldats, ni les mauvais ministres ; elle avait une mauvaise reine. Tous les jours, des fraudes se commettaient dans cette ruche ; et la justice, appelée à réprimer la corruption, était corruptible. Bref, chaque profession, chaque ordre étaient remplis de vices : mais la nation n'en était pas moins prospère et forte. En effet, les vices des particuliers contribuaient à la félicité publique : et en retour la félicité publique faisait le bonheur des particuliers. Ce qu'ayant compris, les plus scélérats de la tribu travaillaient de bon cœur au bien commun.

Or un changement se produisit dans l'esprit des abeilles, qui eurent l'idée singulière de ne vouloir plus qu'honnêteté et que vertu. Elles demandèrent une réforme radicale ; et c'étaient les plus oisives, les plus friponnes, qui criaient le plus haut. Jupiter jura que cette troupe criailleuse serait délivrée des vices dont elle se plaignait ; il dit : et au même instant, l'amour exclusif du bien s'empara des cœurs.

D'où bien vite, la ruine de toute la ruche. Plus d'excès, plus de maladies : on n'eut plus besoin de médecins. Plus de disputes, plus de procès : on n'eut plus besoin d'avocats ni

de juges. Les abeilles, devenues économes et tempérantes, ne dépensèrent plus rien : plus de luxe, plus d'art, plus de commerce. La désolation fut générale.

Des voisines crurent le moment venu d'attaquer ; il y eut bataille. La ruche se défendit et triompha des envahisseuses, mais elle paya cher son triomphe. Des milliers de valeureuses abeilles périrent au combat. Le reste de l'essaim, pour éviter de retomber dans le vice, s'envola dignement dans le creux d'un arbre. Il ne resta plus aux abeilles que la vertu et le malheur.

« Cessez de vous plaindre, mortels insensés ! En vain vous cherchez à associer la grandeur d'une nation avec la probité. Il n'y a que des fous qui puissent se flatter de jouir des agréments et des convenances de la terre, d'être renommés dans la guerre, de vivre bien à leur aise, et d'être en même temps vertueux. Abandonnez ces vaines chimères ! Il faut que la fraude, le luxe et la vanité subsistent, si nous voulons en retirer les doux fruits... »

Que de réfutations s'ensuivirent ! que de disputes ! Bernard de Mandeville avait la dent dure, et ne laissait rien passer. Il vécut vieux ; mais sa fable vécut plus longtemps que lui, et on la discute encore.

## CHAPITRE V

# LE BONHEUR SUR LA TERRE

Le bonheur, faut-il le confier encore à l'autre vie ? Trop variées, trop diluées seront les ombres, dans l'au-delà ; il n'y aura même plus d'ombres, mais on ne sait quelle substance éternelle, dont il est impossible de concevoir les formes. Il n'y aura plus d'auréoles, ni de harpes, ni de concerts divins. Le bonheur, saisissons-le sur la terre. Vite, on est pressé, demain n'est pas tellement sûr, c'est aujourd'hui qui importe : imprudent celui qui spécule sur l'avenir ; assurons-nous d'une félicité tout humaine.

Ainsi raisonnèrent les nouveaux moralistes, qui se mirent à chercher le bonheur dans le présent.

*
* *

Pour se faire une vie heureuse, on peut, tout d'abord (c'est un premier moyen), raisonner de sang-froid, ainsi qu'il convient à de pures intelligences, et modérer une imagination qui exagère les maux. Quand il s'agit d'en créer nous sommes d'une habileté infinie ; nous les grossissons, nous les croyons singuliers, et puis inconsolables ; voire même nous avons un certain amour pour la douleur, et nous la chérissons. Elle a un autre travers, cette imagination traîtresse : elle tend vers des joies inaccessibles ; elle nous déçoit, en multipliant les mirages : nous courons pour les rejoindre ; et chaque fois trompés, nous ne comptons plus nos dégoûts. Sachons voir la vie comme elle est ;

ne lui demandons pas trop. Nous nous plaignons d'une condition médiocre : mais supposons qu'avant notre naissance, on nous montre tous les accidents, toutes les calamités qui peuvent nous échoir en partage : ne serions-nous pas épouvantés ? Et considérant ensuite à combien de périls nous échappons, ne tiendrions-nous pas pour un bonheur prodigieux d'être quittes à si bon compte ? « Les esclaves, ceux qui n'ont pas de quoi vivre, ceux qui ne vivent qu'à la sueur de leur front, ceux qui languissent dans des maladies habituelles, voilà une grande partie du genre humain. A quoi a t-il tenu que nous n'en fussions ? Apprenons combien il est dangereux d'être hommes et comptons les malheurs dont nous sommes exempts pour autant de périls dont nous sommes échappés. » [1]

Ramenés ainsi à une juste perspective, appliquons-nous à administrer sagement notre bien : il est petit, mais réel. Ayons soin de fuir les passions, dont les mouvements violents n'apportent jamais que troubles et chagrins ; cherchons la tranquillité. Que si, autour de nous, on l'appelle insipide, haussons les épaules : « Quelle idée a-t-on de la condition humaine, quand on se plaint de n'être que tranquille ? » Sachons éviter les situations en vue, l'éclat, l'ambition, tous dangers qui menacent le voyage paisible de notre humble barque, que nous devons conduire doucement vers le calme du port. Soyons d'accord avec nous-mêmes : une conscience sûre de soi est notre meilleur abri. Jalousement, avec des précautions d'avares, en craignant d'en gaspiller la moindre parcelle, surveillons notre pauvre trésor. Certes, un coup de la fortune peut toujours nous l'enlever, malgré nos minutieuses précautions. Mais en prenant bien garde et en veillant, nous avons plus de chances de le conserver : car nous sommes, dans la mesure où nous savons rester sages, les artisans de notre propre vie.

Petits bonheurs, menue monnaie d'une béatitude que

1. FONTENELLE, *Du bonheur*. Dans tout ce passage, nous suivons de près l'expression même des idées de Fontenelle.

nous ne pouvons pas atteindre ; une conversation agréable, une partie de chasse, une lecture : voilà de quoi remplir nos jours. Goûtons ces joies certaines au lieu de compter sur l'incertain. « Nous tenons le présent dans nos mains, mais l'avenir est une espèce de charlatan, qui en nous éblouissant les yeux nous l'escamote. » Jouissons des biens simples, comme accordés par une puissance qui demain peut nous retirer ses dons capricieux. Ne nous trompons ni sur les occasions opportunes, ni sur la qualité des plaisirs. « Il n'est question que de calculer, et la sagesse doit toujours avoir les jetons à la main... »

Cette attitude de joueur habile, qui ne cesse jamais de s'intéresser à la partie et qui, à bon escient, relance ou passe la main, n'est pas sans charme. Avouons cependant qu'elle n'est pas à la portée de tout le monde ; qu'elle demande une intelligence exceptionnellement lucide et froide ; qu'elle traite les passions comme s'il suffisait de raisonner pour les vaincre, et l'imagination comme une esclave docile ; qu'elle suppose une condition aisée, de l'indépendance, du loisir. Bonheur égoïste...

***

On nous en offre un autre. Ce qu'il faudrait enlever à notre âme, pour qu'elle se sentît tout à fait à l'aise, c'est le sentiment du tragique de l'existence. Ce sentiment-là nous fait souffrir tout au long de nos heures ; et quand vient le jour où nous devons mourir, il s'exaspère : commence alors une autre tragédie, celle de l'éternité. Heureux les hommes qui sont partis pour l'autre rive en plaisantant [1] ! Ils n'ont pas connu ce sombre enthousiasme qui est l'ennemi de toute paix intérieure, et qui, non content d'agiter ceux qu'il possède, leur inspire un zèle fanatique pour tourmenter autrui. Enthousiasme, illuminisme, crainte toujours torturante,

1. Deslandes, *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, 1712.

sombres visions d'enfer et de supplices, comment éloigner tout cela ?

Par un procédé assez simple ; par une disposition d'esprit qui s'appelle *good nature*, *good humour* : il suffit de s'en aviser. Mettez sur votre nez de bienfaisantes lunettes, légèrement teintées de rose : et tout prendra des couleurs riantes. Le jour où l'humanité serait prête au sourire, disparaîtrait l'âcreté d'esprit qui envenime les maux. Ne mésestimez pas la vertu de la bonne humeur, vertu efficiente, qui agit comme un remède permanent. Mr. Spectator, qui, comme nous savons, a entrepris de corriger doucement ses contemporains, et leur distribue une aimable dose de morale dans chaque feuille de son journal, déclare que la bonne humeur est un vêtement que nous devrions porter tous les jours : comme le monde en irait mieux !

Ce sentiment diffus, qui n'est pas inconnu en France, mais qui est plus actif en Angleterre, parce qu'il réagit à la fois contre une tendance au spleen que tous les observateurs ont notée, et contre les excès du zèle puritain, trouve un interprète raffiné dans la personne d'Anthony Ashley Cooper, comte de Shaftesbury. On aime reposer quelques instants les yeux sur cette délicate figure. Shaftesbury avait apparemment de nombreuses raisons d'être optimiste : il était d'illustre naissance, fils de l'homme d'État, protecteur de Locke ; Locke lui-même avait dirigé son éducation ; mal doué pour la vie politique, il s'était donné, doucement, aux joies de la pensée et de l'art ; riche, il avait pu voyager, s'entourer de beaux tableaux et de beaux livres, aider les hommes de lettres besogneux, comme Des Maizeaux, Bayle, ou Le Clerc : la fortune l'avait comblé de ses dons. Elle n'en avait oublié qu'un ; la santé. Il était phtisique ; et quittant son château, ses terres, ses amis, sa patrie, il chercha vainement dans l'air de Montpellier, puis de Naples, un remède au mal dont il mourut, à quarante-deux ans. De sorte qu'il avait beaucoup de raisons d'être optimiste ; et une seule, décisive, de maudire la vie.

Il la trouve belle, il la trouve heureuse : et dès lors ses

affirmations, sereines et souriantes en dépit de son mal, prennent un accent qui émeut. Dans le décor d'un parc anglais aux arbres séculaires, ou dans la lumière transparente des bords méditerranéens, Shaftesbury parle avec ses pairs ; sa conversation n'est jamais pesante ou guindée, mais aimable et facile ; si elle a un défaut, c'est qu'elle est diffuse et ne se hâte point. Tantôt elle rappelle les plus belles pensées des philosophes grecs et des poètes latins, qui viennent l'orner sans effort ; tantôt elle invoque le présent, fait surgir un fait contemporain, une personnalité vivante : elle varie ses grâces. Elle ne dédaigne même pas une pointe d'ironie, ou plus exactement d'humour : ce n'est pas la même chose ; l'ironie est pour les Français, et pour les Anglais, l'humour. Son allure sinueuse est dominée par une idée constante, par une conviction soucieuse de conquérir en charmant. Comment rencontrer le bonheur ?

En humanisant les hommes, si l'on peut ainsi parler, en les dépouillant de leur fausse gravité, de leur hypocrisie, de l'exaltation qui les trompe sur leurs vrais sentiments. L'ennemi que Shaftesbury attaque dans une *Lettre* restée justement célèbre [1], est l'enthousiasme : non pas certes le génie créateur, qui fait jaillir les œuvres de beauté ; mais l'enthousiasme dévot, qui nous porte à croire que nous possédons une étincelle de la divinité, quand nous ne faisons que favoriser en nous nos pires défauts : la mélancolie, la paresse de raisonner, l'amour de l'étrange, la suffisance, la gloriole ; et, davantage, le besoin indiscret d'intervenir dans la vie d'autrui, et d'opprimer les consciences ; l'habitude de la haine et de la cruauté... Contre l'enthousiasme, employons les armes du bon sens, de la liberté d'esprit, et même — ce qu'on attendrait moins — d'une raillerie opportune.

Sachons rire : il n'est pas de meilleur précepte de médecine morale. Irons-nous nous mettre en colère et, contre les fielleux, jeter du fiel à notre tour ? Que non pas ! Rions, bien

1. *A Letter concerning Enthusiasm*, 1708.

plutôt. Dégonflons les importants, moquons-nous des mélancoliques ; et les enthousiastes, traitons-les par le ridicule.

Voici de pauvres diables réfugiés à Londres, des Camisards français venus des Cévennes ; ils sont pleins d'une fureur sacrée, prophétisent, tombent en délire ; au point qu'ils sont devenus dangereux, et que la justice les a saisis. Faut-il les emprisonner ? les condamner à la potence ? les transformer en martyrs ? — On les a caricaturés au théâtre des marionnettes, cela suffit bien : raillés, ils perdent leur importance. Laissons la maladie éruptive dont ils sont atteints suivre son cours, rions, sourions : elle perdra sa force et se guérira d'elle-même. Ah ! si l'on avait agi de la sorte dans tous les débats religieux, depuis l'origine des temps, que de bûchers se seraient éteints !

La religion doit être traitée sans cérémonie : la bonne humeur mène à la vraie piété, la mauvaise humeur à l'athéisme. Si Dieu est divinement bon, comme il l'est, pensons à lui dans des dispositions paisibles, plutôt que dans la crainte et dans l'amertume. Par quelle aberration n'invoquons-nous jamais le Ciel que lorsque nous sommes malheureux, ou inquiets, ou aigris ?

*Bref, milord, la manière mélancolique dont nous nous occupons de la religion est à mon avis ce qui la rend si tragique, et ce qui lui fait engendrer en fait tant de lugubres tragédies dans le monde. Mon opinion est celle-ci : pourvu que nous traitions la religion avec de bonnes manières, nous ne pourrons jamais user à son égard de trop de bonne humeur ; et jamais nous ne l'examinerons avec trop de liberté et de familiarité. Car si elle est authentique et pure, non seulement elle supportera l'épreuve mais elle en retirera profit et avantage ; si elle est controuvée et mêlée d'imposture, elle sera découverte et mise au pilori.*

Il est naturel, et comme nécessaire, que Shaftesbury affronte l'homme qui a le plus intensément senti le tragique de l'existence : Pascal. Il connaît l'argument du pari, et il le récuse. Parier pour la religion, dit-il, parce que si Dieu existe, on gagne tout, et s'il n'existe pas, on ne perd rien,

revient à imiter les mendiants retors que l'on rencontre dans la rue. Ils appellent tout passant : Votre Honneur. Si le passant est lord, il sera vexé qu'on ne lui donnât pas son titre ; s'il ne l'est pas, il serait flatté de ce qu'on le baptise ainsi ; dans les deux cas, il fera l'aumône au mendiant... Fonder sa foi sur un tel calcul, n'est-ce pas faire injure à Dieu ?

Dieu lui-même n'est pas tragique. Dieu n'est pas injuste, comme le veulent les partisans de la prédestination. Dieu n'est pas doué de ressentiment, comme le veulent ceux qui ont peur des peines éternelles. Dieu n'oblige pas les hommes à être intéressés, hypocrites, comme le veulent ceux qui pratiquent la vertu en vue de récompenses futures. Dieu est la bonté, la charité éparses dans l'univers : qui est charitable et bon, s'unit à lui.

*Aimer le public, s'appliquer au bien universel, favoriser l'intérêt du monde entier, jusqu'à la limite de nos forces, c'est sûrement atteindre la suprême bonté, c'est réaliser ce caractère que nous appelons divin...*

Des controverses, des querelles, des disputes, des tumultes, voilà ce que nous avons constaté vingt fois, dans cette époque qui n'était pas blasée, qui détestait l'indifférence, qui avait peur du doute, et qui cherchait. Shaftesbury, tout aussi convaincu que ses contemporains, fait cependant entendre des accents moins âpres ; son urbanité, sa douceur, son élégance aristocratique, ses trésors de bienveillance et d'amour, sa doctrine qu'il croit rationnelle et qui n'est souvent que l'effusion sentimentale d'un cœur généreux, nous reposent et nous touchent. Chose incroyable, ce moraliste n'arrive pas à détester les hommes, ni même à les juger sévèrement ; il n'estime pas davantage que les temps où il vit soient mauvais : certes, pleins d'extravagances et de folies mais d'extravagances qu'on dénonce, de folies qu'on stigmatise ; animés par une libre critique, qui est le commencement du salut. Que si l'on trouve trop simples ses remèdes, insuffisante sa recette de

bonheur, trop familière et trop domestique sa philosophie — *this plain homespun philosophy of looking into ourselves, this plain honest morals*, comme il dit dans sa *Lettre* — il ne se décourage pas à si bon compte : toujours sans quitter la terre il veut nous faire jouir des délices du ciel par les prestiges de la beauté.

*Beauty and Good are one and the same* : Beauté et Bien ne font qu'un. Puisque l'univers est une harmonie, on n'y peut concevoir de dissonances ; et puisque notre sens moral tend à réaliser cette harmonie, il doit la vouloir complète. Le vice est une faute d'esthétique ; commettre volontairement ce péché, c'est d'abord enfreindre la logique, c'est ensuite enfreindre la morale, et c'est encore enfreindre le bon goût. Comme l'art reproduit les splendeurs du monde sensible, qui sont le reflet de l'Idée ordonnatrice des choses, de même l'homme doit chercher à reproduire en lui la grâce morale, la Vénus morale, qui n'est qu'un autre reflet de la même idée. Il est l'artiste de sa propre statue ; il fait surgir de lui-même des pensées justes, des actions vertueuses, des formes belles ; et cet ensemble, réalisé par sa volonté créatrice, est ce qu'on nomme le bonheur. L'athée se prive de cette coopération à l'ordre ; il se trompe, il est malfaisant, il propage la laideur, il est malheureux.

Ainsi pense celui qu'on a justement appelé « le virtuose de l'humanité ». Pour se convaincre que la morale est essentiellement sociale, il écoute Locke, qui fut son précepteur. Pour parler du bonheur, il écoute Spinoza : lequel, rejetant la notion de péché, conseille au sage de jouir des plaisirs de la vie, de la douceur des parfums, de la beauté des plantes, de la musique, des jeux, du théâtre : seule, une divinité hostile pourrait se plaire aux sanglots des humains. Spinoza n'est pas seulement inondé d'une joie secrète et profonde : la joie, pour lui, est le sentiment de la réalisation d'une qualité supérieure de l'être ; et la tristesse, le sentiment d'une diminution de l'être ; mais en outre, il donne un haut prix, et comme une valeur philosophique, à la gaieté. Shaftesbury le suit ; mais, choisissant partout le meilleur, il ne

laisse pas de suivre aussi Platon. Si l'époque où il vit rappelle par plus d'un côté la Renaissance, comment le souvenir de Platon en serait-il absent ? Les professeurs de Cambridge entretiennent pieusement son culte ; Cudworth explique le monde par des natures plastiques, intermédiaires entre les idées et la création ; et Shaftesbury aime regarder, sur le mur de notre caverne, le jeu divin des grandes ombres. Il s'imagine qu'il suffit d'écouter l'harmonie des sphères, pour ne plus entendre nos plaintes et nos cris.

Au terme de son travail, le bonheur n'apparaît plus dans le stoïcisme, qui supporte et qui méprise les maux qu'il ne peut éviter. Il ne s'achète plus au prix de l'ascétisme, de la répression constante de notre nature corrompue. La terre n'est plus un séjour d'épreuve, où les malheurs qui nous accablent sont plus précieux que les joies, parce que ceux qui pleurent seront consolés [1]. On veut détourner les yeux du Christ douloureux, crucifié pour le salut des hommes ; on ne veut plus entendre l'appel muet de ses bras. Le bonheur est l'expansion d'une force qui se trouve spontanément en nous-mêmes, et qu'il suffit de diriger. L'acceptation des peines, l'appétit du sacrifice, la lutte contre l'instinct, la folie de la croix, ne sont plus que des erreurs de jugement, des habitudes mauvaises. Le Dieu-Raison nous défend de concevoir notre existence mortelle comme une préparation à l'immortalité.

*
* *

A l'établissement du bonheur sur la terre, une vertu devait contribuer ; une vertu nouvelle.

Ce n'était pas une vertu, jusqu'alors ; c'était une faiblesse, et presque une lâcheté. Tolérer toutes les opinions ; tolérer l'opinion de mon frère, si mon frère s'abuse et s'il va per-

1. Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche* : « Un chrétien n'est jamais vivant sur la terre, parce qu'il y est toujours mortifié, et que la mortification est un essai, un apprentissage, un commencement de la mort. »

dant son âme ; tolérer l'opinion des faux prophètes et des menteurs — autant vaudrait se déclarer ouvertement complice de la fausseté et de l'erreur. Le devoir consiste, au contraire, à dessiller les yeux de ceux qui s'aveuglent, à ramener dans la voie droite ceux qui dévient. Sans doute il ne faut pas brusquer les consciences : mais faut-il les abandonner, quand on sait que la vérité est une, et que de la connaissance de la vérité dépend le salut éternel ? Le devoir défend d'être tolérant, et la charité. Dès lors, les tolérants ne sauraient être que des sociniens déguisés, des gens qui effacent les caractères auxquels on reconnaît la véritable Église, des gens qui acceptent tous les hérétiques dans la communion de la foi ; des sceptiques, professant l'indifférence des religions ; des rebelles ; des esprits forts. Tolérant, un Bossuet ne pouvait pas l'être ; ni même un Pellisson, fût-ce dans le moment où il négociait avec Leibniz pour rappeler les protestants vers l'Église romaine. « Je crois », écrivait-il à Leibniz en 1692, « je crois que ceux qu'on appelle sociniens, et avec eux ceux qu'on nomme déistes et spinozites, ont beaucoup contribué à répandre cette doctrine, qu'on peut appeler la plus grande des erreurs, parce qu'elle s'accorde avec toutes. Car craignant de n'être pas soufferts et que les lois civiles ne s'en mêlassent, ils ont été bien aises d'établir qu'il fallait tout souffrir. De là est né le dogme de la tolérance, comme on l'appelle ; et un autre mot encore plus nouveau, qui est l'intolérance dont on accuse l'Église romaine... »

Mais il avait beau dire ; une transformation s'opérait, il le sentait bien ; et à grande peine, à grandes alarmes, au prix d'un travail qui dura des années et des années, la tolérance changeait de signe et devenait une vertu. Elle était l'enjeu de deux débats, l'un politique et l'autre religieux. Oui, le Roi de France a le droit d'employer la force pour obliger des opiniâtres à revenir de leur erreur ; les magistrats de Hollande ont le droit de priver de leur emploi, d'envoyer en prison ceux qui, refusant de reconnaître une autorité en matière de pensée, troublent la paix et menacent

l'existence de l'État ; le Roi d'Angleterre a le droit de mettre hors la loi ces affreux catholiques, qui toujours professeront la suprématie de Rome sur le pouvoir civil. — Non. Les hommes ne peuvent ni ne doivent gêner les consciences dans leurs mouvements, parce que toute cette matière relève de la seule juridiction de Dieu. Une âme véritablement chrétienne sait et sent que la persécution est aussi opposée à l'esprit de l'Évangile que les ténèbres le sont à la lumière. De sorte qu'un monarque chrétien doit se montrer tolérant pour tous ses sujets, du moment où ils respectent son pouvoir politique. Tel était, écrivaient les historiens protestants, Guillaume d'Orange. « Il dit là-dessus qu'il était protestant, et que comme tel, il ne pouvait s'engager qu'à maintenir la religion réformée ; que d'ailleurs il ne savait point précisément ce qu'on entendait par hérétique, ni jusqu'où on pouvait étendre le sens de ce terme ; mais que pour lui il ne s'offrirait jamais qu'on persécutât personne pour sa religion, et qu'il n'entreprendrait de convertir qui que ce soit que par la voie de la persuasion, conformément à l'Évangile. »[1] A la Révocation de l'Édit de Nantes, il a soin d'opposer, en 1690, l'Acte de Tolérance.

Le débat religieux était encore plus vif. Dès 1670, le pasteur d'Huisseau avait donné le signal, lorsqu'il avait proposé aux sectes de déposer les armes, pour adopter une croyance si large qu'elle embrasserait tout l'univers. D'où l'une des premières fureurs de Jurieu ; il nous dit que pour réfuter d'Huisseau, il composa son *Examen du Livre de la Réunion ou Traité de la Tolérance en matière de religion* : « On voit que cette haine pour cette indigne tolérance des hérésies est en moi un mal ancien, qui s'est fortifié par le temps. » La lutte avait continué, plus âpre, sur la terre du Refuge ; les arguments se lançaient de part et d'autre, sans se rencontrer toujours ; les traités succédaient aux traités.

1. David Durand, dans la continuation de l'*Histoire d'Angleterre depuis l'établissement des Romains...*, de Rapin Thoyras, 1724-1736. T. XI, p. 48 : *Ses sentiments sur la tolérance.*

Les plus éclairés des pasteurs, Henri Basnage de Beauval, Gédéon Huet, Elie Saurin, montraient que l'intolérance, et non pas la tolérance, était un péché contre l'esprit ; et si à vrai dire ils excluaient les catholiques de leur bienveillance générale, de même que Guillaume III les avait exclus de son Acte de tolérance, du moins ils s'alliaient à de sages et savants Hollandais, Gilbert Cuper, Adrien Paets, Noodt, fidèles à la libre tradition de leur pays : et tous ensemble ils travaillaient à cet avènement difficile d'une vertu. Quelquefois naissaient des tempêtes, qui brouillaient tout : Bayle, par la publication de l'*Avis aux Réfugiés* qu'à tort ou à raison on lui attribua et qui s'en prenait à l'intolérance protestante non moins qu'à l'intolérance catholique, suscita un redoublement de polémiques passionnées. Mais une fois l'orage passé, on voyait mieux la tolérance, avec son rameau d'olivier.

Locke était le plus humain. Dans cette masse d'écrits il n'y a pas d'appel plus éloquent, plus généreux, que son *Epistola de Tolerantia*, qu'il publia en 1689 et qu'il défendit jusqu'à sa mort. Songez, s'écriait Locke, que la tolérance est l'essence même du Christianisme. Car si l'on manque de charité, de douceur et de bienveillance, comment osera-t-on se dire chrétien ? La foi agit par la charité, non par le fer et par le feu. Pour quelques différences d'opinion, dont on ne saura pas avant le jour du Jugement dernier si elles sont vraies ou fausses, faut-il que le frère brûle son frère ? Que les furieux zélateurs, s'ils veulent s'employer, combattent les vices et les crimes que commettent tous les jours leurs coreligionnaires : dérèglement plus funeste, à n'en pas douter, que de rejeter par scrupule de conscience quelques décisions ecclésiastiques ! Autre chose est le spirituel, autre chose le temporel ; autre chose la société religieuse, autre chose la société civile : le magistrat ne gouverne pas les esprits ; qu'il ne franchisse jamais le seuil des temples. La tolérance est si conforme à l'Évangile de Jésus-Christ, et au sens commun de tous les hommes, qu'on peut regarder comme des monstres ceux qui refusent d'en voir la nécessité

et l'avantage. Qu'importe qu'on parle ou non latin dans les Églises, qu'on se mette à genoux ou qu'on se tienne debout, qu'on porte une robe longue ou courte ? Vous, qui pratiquez le culte catholique ; et vous aussi, gens de Genève ; et vous, Remontants, Contre-Remontants, Anabaptistes, Arminiens, Sociniens, sachez que jamais vous ne prendrez une âme par la force ; vous n'en avez ni le droit, ni le pouvoir. Tolérez-vous ; et unis dans la volonté de faire le bien, aimez-vous les uns les autres.

## CHAPITRE VI

## LA SCIENCE ET LE PROGRÈS

Dans un grand parc solitaire deux personnages : une marquise coquette et un homme du monde, son ami, son amant peut-être, qui, lorsque la nuit est tombée, longuement s'entretient avec elle. De quel sujet ? D'astronomie : « Apprenez-moi vos étoiles... » Ils sont galants, précieux, raffinés : ainsi Fontenelle les peint, non seulement parce que telle est sa nature, mais parce qu'il les veut aimables. Il veut expressément que son livre ne rebute personne, et plaise à tous, surtout à ceux qui ne savent rien ; et qu'il séduise d'abord par son agrément, par sa légèreté charmante. Pour un peu, il réussirait à lui enlever son caractère de grandeur. Elle éclate cependant, même à travers les joliesses de la forme, cette grandeur souveraine. Le mondain, la marquise, enveloppés dans la nuit, renouvellent le geste des antiques pasteurs de Chaldée, interrogeant les constellations ; comme les premiers habitants de la terre, ils s'émerveillent des étoiles, après s'être émerveillés du soleil ; couple humain, qui de ses yeux misérables ose scruter le ciel.

La marquise ne sait rien : mais Fontenelle sait ; en quelques soirées, il lui enseignera le cours des astres, en apparence si mystérieux. Assez d'erreurs ! assez longtemps on s'est trompé sur les mouvements des corps célestes ! assez longtemps on s'est imaginé que le soleil tournait autour de la terre : fausseté initiale, qui en a entraîné bien d'autres après elle. Mais à la fin, l'erreur s'est dissipée. « Il est arrivé un Allemand, nommé Copernic, qui a fait main basse sur tous

ces cercles différents, et sur tous ces cieux solides, qui avaient été imaginés par l'Antiquité. Il détruit les uns, il met les autres en pièces. Saisi d'une noble fureur d'astronome, il prend la terre et l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'était placée, dans ce centre il y met le soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû... » Une fois encore, l'antiquité s'est abusée, et les hommes se sont trompés parce qu'ils l'ont suivie. Mais une nouvelle période s'ouvre. La raison et l'observation ont dénoncé les erreurs séculaires. La science parle, il faut la croire ; la terre et le ciel sont changés.

De cette découverte pourrait naître un sentiment d'épouvante. Comme cet Athénien fou, qui croyait que tous les vaisseaux abordant au Pirée lui appartenaient, la marquise pensait que l'univers était fait pour son usage ; quelle désillusion ! La terre, chargée de travaux, de guerres, d'alarmes, ne lui apparaît plus que comme une coque de ver à soie, si menue, si fragile, et si méprisable ! Elle pourrait trembler, devant les espaces infinis qui lui sont révélés.

Au contraire, elle éprouve une joie d'initiée, un sentiment d'orgueil : elle accède à cette science renouvelée. Elle entre dans une communion de fidèles, et ne fait plus partie du troupeau des païens, qui n'ont jamais connu la vérité, ou des hérétiques, qui se repaissent d'erreur : elle en est fière. Qu'on se représente, par une de ces comparaisons familières que Fontenelle assemble et qui transforment les abstractions en plaisantes images (une barque qui glisse sur une rivière, un vaisseau qui vogue sur la haute mer, une boule qui va roulant dans une allée), qu'on se représente l'Opéra : Phaëton quitte la terre, le vent l'enlève, il s'envole vers le ciel. Supposons que Pythagore, Aristote, Platon, et tous les sages dont on nous rebat les oreilles, assistent au spectacle. *Phaëton*, dira l'un, *est composé de certains nombres qui le font monter.* L'autre : *C'est une certaine vertu secrète qui enlève Phaëton.* L'autre : *Phaëton a une certaine amitié pour le haut du théâtre* ; *il n'est pas à son aise quand il n'y est pas.* Imaginez cent autres rêveries, que l'antiquité donnait

pour des explications : n'était-ce pas pitié ? Heureusement, Descartes et quelques autres modernes sont venus, qui ont dit : *Phaëton monte, parce qu'il est tiré par des cordes, et qu'un poids, plus pesant que lui, descend.* Personne n'avait songé à regarder derrière le décor : du jour où l'on a découvert les machines, et où l'on s'est mis à raisonner, on a su. Quel plaisir, que celui de la découverte ! Quelle béatitude, que celle de la vérité !

La connaissance scientifique a sa beauté propre, car la considération d'un monde parfaitement aménagé, où les faits les plus compliqués se produisent par les ressorts les plus simples et pour ainsi dire les plus économiques, ravit l'intelligence. Que d'autres aiment moins un univers mécanique : en apprenant qu'il ressemble à une montre, la marquise l'aime davantage. Cette régularité, cette épargne dans le choix des moyens, cette simplicité, quoi de plus admirable ? A découvrir les lois de la nature, elle éprouve une volupté d'ordre rationnel, délicate et rare : « Ce n'est pas un plaisir comme celui que vous auriez à une comédie de Molière ; c'en est un qui est je ne sais où dans la raison, et qui ne fait rire que l'esprit. »

La science, déjà nous l'avons vue partout ; maintenant, nous nous approchons de ceux qui passent pour être des savants par excellence, de ceux qui couvrent les tableaux noirs de chiffres vertigineux, de ceux qui regardent dans les télescopes, de ceux qui dissèquent les corps des animaux et des hommes ; nous entrons dans leur domaine réservé. Fontenelle nous y invite ; en philosophie, il se rangeait parmi les « inquiets » ; en matière de sciences, il se range parmi les « curieux » : c'est la même chose. Que les profanes s'approchent sans crainte de l'arbre de la connaissance du bien et du mal ! Sur tous les esprits, la vérité agira comme une révélation. Les *Entretiens sur la pluralité des mondes*, en 1686, sont une préface, coquette et profonde, à une nouvelle interprétation de l'univers.

*
* *

Ce n'est pas seulement l'esprit géométrique qui est à la mode, mais la géométrie. Des hautes cimes où l'avait portée l'âge précédent, elle descend vers le public cultivé. A Paris, un mathématicien, Joseph Sauveur, se fait toute une réputation en donnant des cours où les gentilshommes se pressent ; les dames exigent qu'on trouve la quadrature du cercle avant de prétendre à leurs faveurs. Du moins le *Journal des Savants* le raconte, raillant la manie du jour : « Depuis que les mathématiciens ont trouvé le secret de s'introduire jusque dans les ruelles, et de faire passer dans le cabinet des dames les termes d'une science aussi solide et aussi sérieuse que la mathématique, par le moyen du *Mercure galant*, on dit que l'empire de la galanterie va en déroute, qu'on n'y parle plus que de problèmes, corollaires, théorèmes, angle droit, angle obtus, rhomboïdes, etc. ; et qu'il s'est trouvé depuis peu deux demoiselles dans Paris à qui ces sortes de connaissances ont tellement brouillé la cervelle, que l'une n'a point voulu entendre une proposition de mariage, à moins que la personne qui la recherchait n'apprît l'art de faire des lunettes, dont le *Mercure galant* a si souvent parlé ; et que l'autre a rejeté un parfaitement honnête homme, parce que, dans le temps qu'elle lui avait assigné, il n'avait pu rien produire de nouveau sur la quadrature du cercle. » (4 mars 1686). Puisque la matière n'était pas autre chose que l'étendue, la physique n'était pas autre chose que la mathématique. On était reconnaissant aux géomètres d'avoir donné prise sur la matière, d'avoir substitué au verbalisme — l'opium fait dormir parce qu'il a des vertus dormitives — la sécurité des calculs. Grâce à eux, on tenait la clef de tous les phénomènes de l'univers.

Mais à vrai dire, ce sentiment n'était pas le seul qui régnât dans les esprits : une autre exigence les tourmentait, plus impérieuse chaque jour. Les mathématiques étaient une forme du savoir : en étaient-elles vraiment la forme unique ?

Tout abstraire, était-ce tout connaître ? Peut-être la géométrie, dans son triomphe même, excédait-elle son pouvoir ; et la preuve, c'est que M. Descartes, excellent géomètre, dans la physique s'était égaré. L'observation, l'expérience : voilà ce que conseillait la philosophie nouvelle ; fallait-il que la science les dédaignât ? On entendait la voix de Galilée ; et davantage encore celle de Bacon, qui jamais ne fut oublié. Bacon avait dit, on s'en souvenait, qu'il fallait commencer par l'observation ; que l'esprit humain appréhendait les choses par les perceptions des sens ; que les images des sens, transmises à l'esprit, devenaient la matière des jugements de la raison ; que la raison, à son tour, les rendait épurées, rectifiées ; qu'en conséquence, la vraie philosophie devait partir des sens, pour ouvrir à l'entendement une voie directe, constante, et sûre. Les géomètres, en partant de leur définition de la matière, avaient assuré que le vide n'existait pas ; là-dessus d'autres savants, par leurs expériences, avaient démontré que le vide existait à n'en pas douter ; et ces derniers, pour s'être appliqués à étudier le réel, avaient trouvé la vérité vraie. Le fait. Se soumettre au fait. Tel était le devoir.

Allons ; encore une tâche à entreprendre : lourde tâche. De nouveau, il fallait changer l'orientation de l'esprit humain ; il fallait chercher, travailler, peiner ; et surtout, apporter des résultats positifs ; garder l'aide des mathématiques, qui représentent une certitude ; mais arriver à un autre type de connaissance, qui ne décharnerait point l'être, et accepterait sa complexité pour la dominer. Et ce fut un nouvel effort collectif, de la part d'une Europe en devenir. Voici les Italiens, d'abord groupés autour de l'Académie du *Cimento*, à Florence. Pour les savants qui la composent, chaque phénomène naturel est sujet à question : pourquoi y a-t-il des vers dans les fruits ? quelles sont ces excroissances qui poussent sur les tiges et sur les feuilles des arbres ? comment se fait-il qu'un poisson, phosphorescent dans l'eau, n'est plus phosphorescent dans l'air ? Ils cherchent. Ils n'ont pas de laboratoire, pas d'outillage, à peine enlèvent-

ils leur habit, leur perruque solennelle, pour travailler. Ils cherchent. Ils fabriquent des instruments. Ils multiplient les expériences. Certes, disent-ils, le type idéal de la connaissance est la géométrie ; mais celle-ci nous abandonne pour s'élancer dans les espaces infinis : alors nous nous tournons vers l'expérimentation, qui, à force de preuves et de contre-preuves, nous amène à la vérité. Lorsqu'en 1667 l'Académie du *Cimento* se dissout, la tradition italienne ne meurt pas ; elle se prolongera, au long du siècle suivant par les Marsigli, les Vallisnieri, les Gualtieri, les Clarici, les Micheli, les Ramazzini, les Fortis ; nous n'avons pas la prétention de les nommer tous. Dans la *Galerie de Minerve*, en 1704, Giovanni Maria Lancisi publie un discours qu'il a tenu *sur la façon de philosopher dans l'art médical, où l'on prouve que pour la médecine rationnelle, il vaut mieux se servir de la philosophie expérimentale que de toute autre.*

L'équipe anglaise, où se distingue Boyle, ne montre pas moins d'activité : la *Royal Society* fait l'admiration de l'Europe. « Les personnes judicieuses et habiles qui la composent ne se piquent pas tant de montrer leur bel esprit ou leur grande mémoire dans leurs discours, que d'avancer les arts et les sciences par de solides effets. De sorte qu'on examine chez eux premièrement la vérité des propositions qui se peuvent réduire, en pratique, et on ne s'amuse guère aux autres... ; et puis on cherche les causes par le raisonnement et par de nouvelles expériences qui, de l'un à l'autre, mènent bien loin ces grands naturalistes, jusque-là même qu'ils ont envoyé au sommet du pic de Ténériffe pour y faire quelques essais, après en avoir fait une infinité chez eux et inventé des machines particulières [1]. »

Les physiciens hollandais sont des maîtres dans la méthode qui va se formant ; médecins, botanistes, naturalistes, ils travaillent à l'envi : Swammerdam, Huygens, Boerhaave, Gravesande ; et Leuwenhoeck. Celui-ci, doigts agiles, regard

1. SORBIÈRE, cité par G. Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française*, 1930, II, p. 42.

pénétrant, esprit que la nouveauté sollicite, commence par perfectionner sa technique, comme nous dirions dans notre langage d'aujourd'hui ; il n'a de cesse qu'il n'ait fabriqué, de ses mains et après de multiples essais, un microscope plus puissant que ceux dont se servaient ses prédécesseurs. Il y parvient; celui qu'il finit par construire grossit deux cent soixante-dix fois les objets. Dans une goutte d'eau lui apparaît un monde : des êtres minuscules se meuvent, luttent, cherchent leur nourriture ; cette goutte d'eau est habitée comme peut l'être l'Océan ; toute la vie y palpite. Il soumet à la même épreuve des liquides divers, du sang, de la semence humaine... Du reste, on contesta ses découvertes; et il fallut, comme toujours, des discussions, des réfutations des opuscules des livres, et un immense labeur pour que l'opinion commune se rendît à la vérité que ses yeux avaient vue.

Et les Scandinaves, Olaus Roemer, Thomas Batholin, Nils Stensen, dont les découvertes anatomiques renouvellent la médecine. Et les Allemands, comme Otto von Guericke, qui poursuit les expériences sur le vide. Disciplinés, appliqués au travail collectif, les Allemands publient un journal spécial, un journal médico-physique, qui fait connaître les travaux des curieux de la nature, et que Bayle loue fort, disant que ses auteurs rendent les plus grands services aux sciences, à la fois par leur assiduité infatigable au travail, et par leurs inventions, par leur génie.

Les Français deviennent, eux aussi, des curieux de la nature : les Parisiens vont au jardin du Roi écouter les leçons d'anatomie professée par Duverney; ils se vantent de posséder, dans la personne de Nicolas Lémery, qui d'abord fut apothicaire, celui que Voltaire appellera « le premier chimiste raisonnable » ; et un des plus célèbres physiciens du temps, Mariotte : « On a ouvert à Paris un nouveau cabinet de la nature, j'appelle ainsi l'Académie des Sciences. M. l'abbé Bignon, qui tient la clef de ce cabinet, a déclaré que la nature y paraîtrait toute simple ; et qu'elle n'avait point jugé à propos d'emprunter à MM. de l'Académie fran-

çaise les parures et les ornements dont ils sont dispensateurs. On a eu raison. » [1]

L'Espagne elle-même participe au mouvement d'investigation : une société de physique et de médecine expérimentale se fonde à Séville en 1697. Comme en littérature, comme en philosophie, et plus vite peut-être, on voit essaimer les idées. Un illustre médecin Toscan Grancesco Redi, a publié un traité sur les animalcules ; il y montre que les substances ne pourrissent pas quand elles sont à l'abri des mouches qui, autrement, leur apporteraient leurs œufs : toute l'Europe savante s'intéresse à sa découverte ; et comme pour marquer la collaboration des esprits, c'est un Français, Pierre Coste, qui traduit l'ouvrage italien ; c'est en Hollande que paraît la traduction. Un Vénitien, Paolo Sarrotti, fait la connaissance de Robert Boyle à Londres, et s'enthousiasmant pour la science, amène à Venise « deux jeunes Anglais très experts à manier les machines pour faire les expériences ». Lorsque le P. Tachard accomplit son second voyage au Siam, M. Thévenot lui demande de l'éclaircir d'une chose fort singulière, mais qu'on lui a assuré être vraie : on trouverait des coquillages sur la haute montagne de la Table, est-ce possible ? Intrépides, le P. Le Blanc et le P. de Bèze, entreprennent l'ascension. Les grands journaux européens consacrent une part importante de leurs feuilles aux problèmes de hautes mathématiques, mais une part plus importante encore aux sciences naturelles. Souvent les communications envoyées par les lecteurs ne font que trahir un goût obstiné du prodige : une poule qui n'avait jamais encore fait d'œufs, après avoir chanté d'une façon extraordinaire en suite d'un grand bruit, a fait un œuf d'une grosseur beaucoup au-dessus de la naturelle, marqué non pas d'une comète comme le peuple l'a cru, mais de plusieurs étoiles. On a pris un papillon qui avait une tête de petit enfant. Une fille a vomi quelques araignées, chenilles, limaces, et autres sortes d'insectes... Voilà des « faits singu-

1. *L'Esprit des Cours de l'Europe*, 1699, p. 25.

liers » qui délectent le public. Mais dans les mêmes pages, on voit aussi l'effort scientifique ; des savants de tous les pays sont à l'œuvre, animés de la même curiosité, de la même inquiétude : comment s'opère le mouvement du suc dans les arbres ? quels sont au juste les effets du china-china ? comment agissent les ferments ? Anatomie de l'œil, de l'estomac. Nouveaux conduits dans le cœur humain. On a trouvé un chat monstrueux ? Soit, au lieu de s'émerveiller et de crier au miracle, on le disséquera.

Comme en philosophie, comme en critique, lorsque l'atmosphère fut prête, parut un de ces héros que les grandes époques sollicitent : Newton.

*
* *

Que les deux hommes désignés par Vico comme « les deux premiers génies de l'époque, Leibniz et Newton », aient trouvé presque simultanément le calcul infinitésimal, n'est-ce pas un signe des temps ? L'application de cette méthode nouvelle permet de traiter les phénomènes naturels non plus comme discontinus, ce qu'ils ne sont généralement pas ; mais comme continus, ce qu'ils sont. Quelle place prit alors, dans l'évolution de la pensée humaine, cette science dont les honnêtes gens pensaient encore qu'ils pouvaient se passer aisément ! On a observé que, chaque fois qu'une des grandes disciplines de la mathématique avait pris conssience de soi, un système s'était constitué qui appuyait sur cette discipline une conception universelle des choses : sur l'arithmétique le pythagorisme ; sur la géométrie le spinozisme : et pareillement, sur l'analyse infinitésimale, la philosophie de Leibniz [1]. Le fait est que ce dernier a déclaré lui-même que les mathématiques étaient le principal secours du philosophe, et qu'il n'aurait jamais trouvé le système de l'harmonie, s'il n'avait pas établi d'abord la loi du mouve-

1. Léon Brunschvicg, *Les étapes de la philosophie mathématique*, 1912.

ment. Cependant Newton, par la méthode du calcul infinitésimal, était conduit à la découverte des lois de la gravitation.

Dès 1687, en effet, paraît le grand ouvrage qui en contient l'exposé, les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle.* Ces principes sont loin d'être compris aussitôt qu'ils paraissent au jour ; c'est seulement dans l'époque ultérieure qu'ils donneront tous leurs effets ; comme dans la philosophie, comme dans la critique, comme en toutes choses, le XVIII^e^ siècle se nourrira de ce que la fin du XVII^e^ siècle a trouvé ; ces fortes substances demandent une lente assimilation. Reste que les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* font des mathématiques non pas toute la physique, comme l'avait voulu Descartes, mais l'instrument dont la physique se sert pour ses découvertes et pour ses vérifications. Reste que le livre immortel restitue l'observation et l'expérience dans leur dignité, dans leur valeur. L'attention portée aux faits; la soumission aux faits; l'humilité devant les faits ; une horreur quasi instinctive pour toute théorie que l'épreuve des faits ne justifie pas : tels étaient quelques-uns des traits du génie de Newton, et sa découverte cosmique est comme l'illustration prodigieuse de ses principes, comme la récompense de son parti pris. L'imagination populaire, qui se représente Newton assis sous un arbre, regardant une pomme qui tombe, et se demandant pourquoi cette pomme s'est mise à tomber, ne s'abuse pas tout à fait, si elle symbolise à sa manière la démarche d'un esprit qui part d'abord du réel. Il réalise, à un degré éminent, le désir qui animait les équipes de chercheurs dont nous venons de voir le travail patient et passionné. Accepter le concret ; l'interpréter par la raison ; vérifier par le concret cette interprétation même : c'est la loi clairement formulée, de la science que ces équipes cherchaient obscurément à construire.

Lorsque Fontenelle, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, fera l'éloge de sir Isaac Newton ; lorsque sa claire pensée exposera de telle sorte ses découvertes, que

les profanes eux-mêmes auront l'illusion de les comprendre, et que sa prose, sans rien perdre de sa netteté, de sa sveltesse, s'animera, s'échauffera, comme sous l'influence du souffle créateur du grand homme, qu'elle s'appliquera à célébrer : alors nous aurons un parallèle qui ne sera pas un simple ornement d'éloquence, mais qui mettra en face l'un de l'autre Descartes et Newton, ainsi qu'il était juste et désirable ; et malgré sa partialité pour son maître, Descartes, Fontenelle montrera bien la différence des deux attitudes mentales qui, comme il dit, marquent les bornes de l'esprit humain :

*Les deux grands hommes qui se trouvent dans une si grande opposition, ont eu de grands rapports. Tous deux ont été des génies du premier ordre, nés pour dominer sur les autres esprits et pour fonder des Empires. Tous deux, géomètres excellents, ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un prenant un vol hardi a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la Nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide ou plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre tels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause...*

De même, lorsque la suite de son discours l'amènera à parler de l'*Optique*, ou *Traité de la lumière et des couleurs*, que Newton donna en 1704, Fontenelle saura montrer le rôle, la valeur, la difficulté, et jusqu'à la beauté de l'expérimentation :

*L'art de faire des expériences, porté à un certain degré, n'est nullement commun. Le moindre fait qui s'offre à nos yeux est*

*qu'on ne peut sans une extrême adresse démêler tout ce qui y entre, ni même sans une sagacité extrême soupçonner tout ce qui peut y entrer. Il faut décomposer le fait dont il s'agit en d'autres qui ont eux-mêmes leur composition* ; *et quelquefois, si l'on n'avait bien choisi sa route, on s'engagerait dans des labyrinthes d'où l'on ne sortirait pas. Les faits primitifs et élémentaires semblent nous avoir été cachés par la Nature avec autant de soin que des Causes* ; *et quand on parvient à les voir, c'est un spectacle tout nouveau et entièrement imprévu.*

Voyons, dans l'avènement de la physique expérimentale, la consécration d'un état d'esprit dont les effets sont multiples et sans doute innombrables. Avec l'éclat du génie, Newton marque ce passage du transcendant au positif qu'un Pufendorf essayait d'opérer dans le droit, un Richard Simon dans l'exégèse, un Locke dans la philosophie, un Shaftesbury dans la morale. Avec assurance, il écarte les craintes qu'on pouvait concevoir au sujet des excès d'une raison qui, pendant un temps, se concevait comme destructive. Il réalise l'union, si difficile qu'on pouvait la croire impossible, entre les exigences critiques et les faits d'expérience. L'homme repart à la conquête de l'univers.

* * *

Le 8 février 1715, le médecin Boerhaave prononce devant l'Académie de Leyde un discours intitulé : *De comparando certo in physicis* ; il y résume les résultats acquis au cours des précédentes années. Toutes les tentatives pour saisir l'être des choses sont demeurées vaines ; les causes premières, les substances nous échappent ; en vain nous multiplions les mots, atomes, monades ; nous devrions savoir, maintenant, qu'il s'agit là d'hypothèses que demain va démentir. Newton lui-même a bien spécifié qu'en parlant de l'attraction, il n'entendait pas retomber dans l'erreur des scolastiques, qui expliquaient par des qualités occultes les causes qu'ils étaient impuissants à concevoir. Tout se passe comme si les

corps s'attiraient : mais pourquoi ils s'attirent, c'est ce qu'il se garde bien d'expliquer ; il constate des phénomènes sensibles et manifestes, il compare et calcule des effets : il s'arrête là. En conséquence, considérons comme interdites ces régions métaphysiques où tant de philosophes se sont égarés. Bornons-nous aux résultats que l'expérience acquiert et confirme ; abandonnons la métaphysique, allons vers la physique ; alors seulement, nous commencerons à connaître les vrais caractères de la nature, qui nous ont échappé jusqu'ici...

Tout se tient ; et voici encore un pyrrhonisme de vaincu, le *Pyrrhonismus physicus*, comme disait Boerhave lui-même. Son dicours aurait été impossible à tenir avant les transformations dont nous essayons de suivre le développement. Le grand médecin hollandais résume les principes d'une récente sagesse, d'une philosophie générale dont Locke avait exprimé l'essence. Les hommes las de chercher les réalités substantielles qu'ils se croient désormais incapables de saisir, s'appliqueront à faire l'inventaire du domaine limité dont ils peuvent encore être les rois. Qu'ils le cultivent ! qu'ils s'y bâtissent une confortable demeure ! qu'ils rendent leur travail moins pénible et plus fructueux ! qu'ils y soient heureux, tous les jours davantage ! Et qui se chargera de les guider dans cette tâche ? Le savant, auquel il appartient de diriger la vie. Aussi est-il à l'honneur. On le proclame supérieur aux princes, aux conquérants, on fait son éloge dans les Académies, il mérite les morceaux d'éloquence qu'on réservait jadis aux seuls écrivains. Il pourrait aussi bien être à la tête des affaires publiques : on estime que si la politique se réduit à des calculs très fins, à des combinaisons délicates, le savant y excellera ; Newton, devenu membre du parlement d'Angleterre, n'y a certes pas fait mauvaise figure. L'historien se vante de contempler les mouvements qui agitent les nations, qui font naître et renversent les Etats : maigre plaisir, au prix de celui qui est réservé au savant ! « Les traits de l'histoire les plus curieux auront peine à l'être plus que les phosphores, les liqueurs froides

qui en se mêlant produisent de la flamme, les arbres d'argent, les jeux presque magiques de l'aimant, et une infinité de secrets que l'art a trouvés en observant de près et en épiant la nature... »[1] Quoi d'étonnant, après cela, à ce que la poésie se mette à célébrer le microscope, la machine pneumatique, et le baromètre ; à décrire la circulation du sang, ou la réfraction ? Elle ne fait que rendre hommage à l'esprit nouveau.

Les connaissances toujours davantage s'étendront : aujourd'hui, la gravitation nous a été révélée ; demain naîtront d'autres génies, qui, pour nous, dévoileront d'autres secrets ; de sorte que peu à peu, nous découvrirons toutes parties de la prodigieuse machine que, jusqu'ici, nous avons ignorée. Les connaissances nous donneront la puissance. Même si la science apparemment ne servait à rien, elle servirait encore ; il n'est pas indifférent d'apprendre à penser avec justesse, avec précision, et de se former l'esprit suivant la rigueur de ses lois. Mais toujours la théorie fait naître la pratique : *theoriam cum praxi*[2]. « Savoir que dans une parabole la sous-tangente est double de l'abscisse correspondante, c'est une connaissance fort stérile par elle-même ; mais c'est un degré nécessaire pour arriver à l'art de tirer des bombes avec la justesse dont on sait les tirer présentement. » — « Quand les plus grands géomètres du XVII^e^ siècle se mirent à étudier une nouvelle courbe qu'ils appelèrent la cycloïde, ce ne fut qu'une pure spéculation... : or, en approfondissant la nature de cette courbe, elle était destinée à donner aux pendules toute la perfection possible, et à porter la mesure du temps jusqu'à la dernière perfection. » Notre action sur la nature progressera sans cesse, et nous irons de merveille en merveille : viendra le jour où l'homme volera

1. Ces expressions, et les suivantes, sont tirées de l'hymne à la science que Fontenelle entonne dans sa *Préface* à l'*Histoire du renouvellement de l'Académie royale des sciences*, 1702.

2. Expression de Leibniz, *Denkschrift über die Errichtung der Berliner Academie* (Deutsche Schriften, B. II, p. 268). Voir aussi son plan de science générale : « De utilitate scientiarum et verae eruditionis efficia ad humanam felicitatem » (*Opuscules et fragments inédits*, édit. Couturat, p. 218).

dans les airs. Plusieurs ont essayé de voler, en s'ajustant des ailes qui les soutiennent : cet art « se perfectionnera, et quelque jour on ira jusqu'à la lune... » Bref, « voici un vaste champ de connaissances propres à l'usage et à l'avantage des hommes ici-bas : à savoir inventer des machines nouvelles et rapides qui abrègent ou facilitent notre travail, combiner l'application sagace de plusieurs agents ou matériaux qui nous assurent des produits nouveaux et bienfaisants dont nous puissions nous servir, et accroître par là l'ensemble de nos richesses, c'est-à-dire des choses utiles aux commodités de notre existence... » La terre deviendra le Paradis ; déjà, par l'œuvre des savantes sœurs, la mécanique, la géométrie, l'algèbre, l'anatomie, la botanique, la chimie, autrement puissantes que les Muses désuètes, la mort recule :

Savantes sœurs, soyez fidèles
A ce que présagent mes vers :
Par vous, de cent beautés nouvelles
Les arts vont orner l'Univers.
Par les soins que vous allez prendre
Nous allons voir bientôt s'étendre
Nos jours trop prompts à s'écouler ;
Et déjà sur la sombre rive
Atropos en est plus oisive,
Lachesis à plus à filer... [1]

*
* *

Quel sentiment de triomphe, et quelle joyeuse attente, dans ce seul mot : le progrès ! Il procure et cet orgueil sans lequel il est difficile de vivre, et ces perspectives sur l'avenir qui, au lieu de contredire le présent, le complètent et l'embellissent déjà. Nos méthodes sont en progrès. Notre science est en progrès. Notre pouvoir d'action s'augmente. La qualité même de notre esprit s'améliore. « Toutes les sciences et tous les arts, dont le progrès était presque complètement

1. Houdar de la Motte, *L'Académie des Sciences, Ode à M. Bignon.*

arrêté depuis deux siècles, ont repris dans celui-ci de nouvelles forces, et ont commencé, pour ainsi dire, une nouvelle carrière... »[1] — « Nous voilà dans un siècle qui va devenir de jour en jour plus éclairé, de sorte que tous les siècles précédents ne seront que ténèbres en comparaison... »[2]. Toutes les inquiétudes, toutes les agitations, on les canalise ; l'homme, las de se retourner pour contempler au lointain du passé l'âge d'or, et incertain de l'éternité, projette ses espérances sur un avenir plus proche, dont il jouira peut-être lui-même, et qu'en tout cas ses fils atteindront...

Déjà la science devient une idole, un mythe. On se met à confondre science et bonheur, progrès matériel et progrès moral. On croit que la science remplacera la philosophie, la religion, et qu'elle suffira à toutes les exigences de l'esprit humain. Et par réaction, déjà d'autres protestent ; reprochant à la science, qui a fixé avec soin ses propres limites, de vouloir les dépasser, ils parlent de son orgueil excessif, et ils proclament — tant il est nécessaire, si vite, de combattre ce mythe naissant — la faillite de la science[3].

1. Fontenelle, *Préface* citée.
2. Pierre Bayle, *Nouvelles de la République des Lettres*, avril 1684, article XI.
3. Thomas Baker, *Reflections upon Learning, by a gentleman*, London, 1700.

*CHAPITRE VII*

# VERS UN NOUVEAU MODÈLE D'HUMANITÉ

Lorsque le Courtisan italien, après avoir joué son rôle de maître et de guide, avait pris sa retraite, l'Honnête homme lui avait succédé. A une génération encore tumultueuse, il avait donné des leçons de sagesse, qu'on avait suivies : comment il fallait accepter l'ordre religieux, politique, social qui, après bien des expériences et bien des peines, semblait être le meilleur ; comment chacun devait s'y installer, sans bouleversement, sans révoltes, pour que tous fussent heureux, ou du moins contents. Il était fait de contrastes, mais si habilement ajustés qu'il finissait par présenter une harmonie parfaite : conciliation entre la sagesse antique et les vertus chrétiennes, entre les exigences de la pensée et celles de la vie, entre l'âme et le corps, entre le journalier et le sublime. Il enseignait la politesse, vertu difficile, qui consiste à plaire aux autres pour se plaire à soi-même ; il disait qu'il fallait fuir les excès, même dans le bien, et ne jamais se piquer de rien, sauf d'honneur. Il se formait par une constante discipline, par une volonté vigilante : c'est une entreprise difficile, que d'empêcher le Moi de déborder, de le contraindre à ne valoir que comme composant d'une valeur commune. Une telle obligation demande un héroïsme discret ; et l'honnête homme ne semble toute grâce que parce qu'il règle sa force intérieure et la dépense en harmonies.

Vers la fin du siècle, son image brillait encore ; il y avait encore des gens pour la contempler avec dévotion, et pour

la proposer comme modèle aux jeunes hommes. Des faiseurs de traités exploitaient le succès de leurs prédécesseurs et prodiguaient des conseils trop connus. Par exemple : l'honnête homme aime les compagnies et les recherche avec plaisir ; il juge bien des ouvrages de l'esprit et n'en parle ni par prévention, ni par critique, ni par jalousie...

Conseils attardés ; vieilles rengaines. Il ne s'agissait plus d'accepter, et de tirer le meilleur parti possible de cette acceptation volontiers consentie : il s'agissait de tout réformer, et au plus vite. Plus de conciliation, plus de compromis ; il faut changer la politique, la société. Et comment se soumettre à une religion d'État ? Les hommes nouveaux, les gens à la mode, comme le marquis d'Halifax proposant à sa fille des préceptes de vie, recommandent à la génération qui les suivra de se faire une religion à elle, une religion douce, commode, plaisante ; une religion exempte de crainte et de mélancolie : ce n'est plus Dieu, maintenant, qui commande aux créatures ; ce sont les créatures qui s'annexent Dieu. A peu près tous les principes, en somme, qui constituaient la philosophie de l'honnêteté, se sont effondrés ; la belle statue tombe en morceaux.

Elle avait paru, jadis, être l'ouvrage de la raison : mais précisément, c'est la raison qui a changé de sens. La raison n'est plus une puissance médiatrice, qui impose un ordre fait de transactions, mais une puissance critique, dont l'esprit d'examen est la première vertu. A cette raison toujours insatisfaite, l'honnête homme ne convient plus.

Il abdique de lui-même. Comme il a longtemps régné, une part de mécanisme est entrée dans la façon qu'on avait de l'imiter et de le suivre. Pour certains, l'honnêteté est devenue, non plus un moyen de bien vivre, mais une fin en soi, elle ne contient plus de moralité, elle n'est qu'un agrément : de sorte que ceux-là travestissent son être même. « Tu sais », dit le chevalier de Grammont à son ami Matta, en lui racontant l'instruction qu'il reçut à l'académie où on lui enseigna les armes , « tu sais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on

y montre ; et chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme, car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés [1]. » Il prend la paille pour le grain, et croit que le jeu, simple ornement, simple façon de passer le temps en compagnie, est toute l'honnêteté. Comme nous apprenons, un peu plus loin dans son histoire, qu'il s'aide de son habileté pour plumer un joueur trop confiant, nous constatons qu'au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, honnêteté et probité ne vont plus ensemble. Et dès lors, l'honnête homme est déchu de son rang, il faut un autre modèle pour diriger la vie.

*
* *

L'Espagne en proposa un : c'est une surprise, et d'autant plus marquée, que le Héros espagnol n'était pas une création récente, et semblait ressusciter. Le P. Baltasar Gracián, de la Compagnie de Jésus, avait publié en 1637 *El Héroe* ; en 1640, *El Político* ; en 1646, *El Discreto* ; en 1647, *El oráculo manual* ; en 1651, 1653, 1657, *El Criticón* : tous ouvrages consacrés à étudier l'homme, et à former, de ses traits choisis, un modèle à imiter ; mais qui, d'après la loi commune et particulièrement à une époque où les idées précipitaient leur cours, auraient dû sortir de mode. Pourquoi, vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, Baltasar Gracián fut-il si abondamment traduit, si hautement loué ? Il n'était pas inconnu : mais d'une demi-lumière favorable, il passait, sur le tard, à l'éclat des grandes gloires. Peut-être parce qu'une traduction française, celle d'Amelot de la Houssaye, en 1684, lui enleva, noble, aisée, un peu de sa saveur originale, mais lui donna en compensation l'air européen qui lui manquait encore. Peut-être parce que la Compagnie de Jésus, oubliant les querelles qu'elle avait eues avec l'auteur, contribua pour son compte à ce succès posthume. Peut-être parce qu'il

1. HAMILTON, *Mémoires de la vie du Comte de Grammont*, 1713, chap. III.

y avait un vaste public que ne satisfaisaient pas les tendances nouvelles, et qui trouvait amères les nourritures terrestres, il reste toujours, comme dira Stendhal, de l'espagnolisme dans les cœurs. Peut-être pour des motifs que nous ne saisissons pas : on ne saurait tout expliquer.

Le fait est que de 1685 à 1716, on compte, pour la France seule, une quinzaine de versions de Gracián. L'Allemagne s'engoue du moraliste espagnol : Thomasius, dans la retentissante leçon inaugurale qu'il prononce contre l'imitation servile des Français, le donne comme un des maîtres dont les Germains doivent s'inspirer, s'ils veulent polir leurs mœurs ; il le cite glorieusement au début et à la fin de son discours. En Angleterre, en Italie, partout Gracián est à l'honneur.

L'homme idéal, à l'en croire, n'est pas celui qui se contente d'un mélange harmonieux de qualités moyennes : des vertus médiocres, même si elles sont nombreuses, n'aboutissent jamais qu'à la médiocrité. Une plus haute ambition l'exalte, car il veut exceller dans le grand. Pourvu d'une intelligence éminente, d'un jugement solide et sûr, d'un esprit tout de feu ; brûlant de passion (qu'importe l'intelligence, si le cœur n'y répond pas ?) ; choisissant sa capacité dominante, et se fiant aussi, par intuition, aux desseins de la Fortune, qui aime ceux qui lui font violence ; se proposant les plus sublimes exemples en chaque genre, moins encore pour les égaler que pour les dépasser : l'homme idéal est celui qui travaille à devenir le Premier et l'Unique. Il faut pour cela qu'il soit secret, mystérieux, capable d'attendre son heure, voire même de dissimuler son jeu : tant il importe de ne révéler que par degrés, pour provoquer chaque fois l'émerveillement du vulgaire devant une force qui semble inépuisable. Le Héros est stoïque dans la souffrance, stoïque dans les humiliations : la seule humiliation véritable est celle qu'il devrait s'infliger à lui-même, devant le tribunal de sa conscience, s'il venait à démériter à ses propres yeux. Le triomphe n'est pas une fin ; la domination du monde n'est qu'un moyen : de son Moi vainqueur

et superbe, le Héros fait hommage à Dieu ; il rapporte à la Religion l'empire moral qu'il a conquis. Habile, jusqu'à pratiquer « une sainte astuce », et naïvement orgueilleux ; connaissant à fond le vrai du cœur humain, et romanesque ; pratique, et avide de beauté idéale ; exalté, impérieux, dévot, aimant la difficulté pour ce qu'elle contient d'âpre et de dur ; admirable, éclatant, contradictoire : ainsi se peint son portrait. L'Honnête homme, fait pour cadrer avec les paysages de l'Ile-de-France, discrets, doux et gris, paraît effacé par comparaison : le Héros demande le même soleil qui, sur les routes de Castille, brûlait Don Quichotte, et faisait miroiter devant lui la justice, la bonté, l'amour.

Il plut à l'Europe ; mais pour un moment. Elle pouvait considérer Gracián avec curiosité, avec sympathie ; lire ses livres, y trouver de l'instruction et de l'agrément : mais elle ne pouvait pas le prendre comme guide. Il était trop tard, sa décision était prise, elle ne reviendrait pas en arrière. Si déjà l'Honnête homme ne lui suffisait plus, comment aurait-elle suivi les traces d'un Héros bien moins que lui laïcisé ?

*
* *

On était à l'un de ces moments, curieux à saisir, où l'écran se brouille, où des images différentes le travaillent, l'une qui tarde à disparaître, l'autre qui manque encore de netteté, de sûreté. Le gentilhomme s'estompait, le bourgeois, lentement, prenait forme et couleur. On ne voulait plus du principe aristocratique qui, jusque-là, dominait. Adieu le guerrier ; le temps est passé, où l'on admirait seuls les exploits des capitaines, les villes prises d'assaut, les batailles gagnées de haute lutte, les ennemis mis en fuite par une charge impétueuse, et le vainqueur couronné de lauriers. Saint-Évremond se moque du maréchal d'Hocquincourt, ce brave ; Fénelon charge Idoménée d'apprendre à Télémaque qu'il faut cesser d'estimer les rois belliqueux, pour aimer les rois sages ; Fontenelle se moque : « La plupart des

gens de guerre font leur métier avec beaucoup de courage ; il en est peu qui y pensent ; leurs bras agissent aussi vigoureusement que l'on veut ; leur tête se repose, et se prend quelque part à rien. » Bayle condamne, au nom du bon sens, « comme une faiblesse, ou bien comme une fureur, la vanité de ces guerriers ambitieux » qui ne songent qu'à leur réputation ; Jean-Baptiste Rousseau, entendant ces propos, résonne : les conquérants ne sont que les favoris de la Fortune, qui couronne les forfaits les plus inouïs :

Mais de quelque superbe titre
Que tes héros soient revêtus,
Prenons la Raison pour arbitre,
Et cherchons chez eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Faiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés ;
Étrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus détestés...

Même les grands héros de l'antiquité devraient être privés de l'injuste admiration qu'on leur a trop longtemps concédée :

Quoi ! Rome, l'Italie en cendre,
Me feront honorer Sylla !
J'admirerais dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila !
J'appellerais vertu guerrière
Une vaillance meurtrière
Qui dans mon sang trempe ses mains ;
Et je pourrais forcer ma bouche
A louer un Héros farouche
Né pour le malheur des humains !

Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné au monde dans leur colère pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. — Ces grands conquérants, qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débor-

dés qui paraissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devraient seulement arroser. — De qui sont ces phrases ? De Fénelon encore, au huitième livre de son *Télémaque*.

Le point d'honneur ? On s'en est trop infatué ; c'est un préjugé sur lequel il est grand temps de revenir. La superstition du point d'honneur mène au duel, c'est-à-dire à la pire des folies. Contre les vices prétendus élégants, dont les nobles ont coutume de faire parade, et la corruption des mœurs, et la passion du jeu, et l'habitude du blasphème, le puritanisme anglais et la raison française se trouvèrent d'accord. Si bien que, chargé d'anathèmes, le gentilhomme rentra dans l'ombre.

Apparut le Bourgeois, souriant, et déjà si content de lui-même ! Steele et Addison furent ses parrains ; moralistes fins et sages, auxquels il n'a manqué qu'un certain pouvoir de concentration, un peu d'éclat, un peu d'audace, mais qui se plurent à dessiner joliment un nouveau type humain, pour l'imposer aux innombrables lecteurs, qu'ils eurent en Angleterre d'abord, ensuite dans toute l'Europe. Et s'il est vrai qu'il y a, dans tous les grands succès littéraires, un motif social, le motif fut celui-ci : le *Tatler* et le *Spectator*, aimablement, offrirent à une époque qui cherchait ses lois un modèle d'humanité : car ils examinaient l'homme, sans doute pour le plaisir de le peindre, mais aussi parce qu'ils avaient entrepris de le réformer. Chaque fois qu'une feuille sortie de leurs presses se répandait dans les cafés de Londres, et, plus tard, passait le détroit : chaque fois ils adressaient un message à une société qui demandait une règle de convenances, des bienséances, et des devoirs ; chaque fois ils contribuaient, comme dit le *Tatler*, à rétablir l'honneur de la nature humaine. Ironiques ou grondeurs, article par article, ils réfutaient une fausseté, corrigeaient un abus, et, mieux encore, montraient ce qu'il faut faire après avoir dit ce qu'il fallait éviter. Ils connaissaient à fond les Anciens, et leur rendaient hommage ; ils avaient pratiqué les moralistes français, Montaigne, Saint-Évremond, La Bruyère ; ils

n'ignoraient aucune des variétés récentes de l'espèce qu'ils étudiaient, un honnête homme, un galant homme, un homme du bel air, un petit maître, un bel esprit ; mais ils savaient aussi que notre cœur est à la fois immuable et changeant ; qu'il faut sans cesse reprendre le soin de le façonner ; et ils se mettaient à la tâche : après Castiglione et Benincasa, Nicolas Faret et le chevalier de Méré ; après ces Latins, deux Anglais, c'était leur tour.

Un jurisconsulte ; Freeport le marchand, Sentry le capitaine, Honeycomb le mondain ; un eccléciastique : telle est la petite société dont s'entoure Mr. Spectator. Elle ne comprend, en somme, que des bourgeois, sauf sir Roger de Coverley, baronnet : mais sir Roger est si simple, si plein de bon sens, si opposé aux manières des nobles, ses frères, et d'ailleurs si contredisant et si paradoxal, si délicat et si bienfaisant, qu'il ne ressemble en rien à ces mauvais sujets de gentilshommes que la littérature de l'âge précédent avait vu fleurir. Mr. Spectator lui-même est le plus simple des hommes. Toute sa fortune consiste dans un petit bien de campagne, qui n'a pas changé depuis six cents ans ; il sait beaucoup de choses, mais ne tient pas à en faire étalage ; il a voyagé à travers le monde, mais n'en tire pas vanité. Sérieux, taciturne, ami de la solitude, ayant peu d'intimes, ne fréquentant pas ses parents, il ne donne prise à personne, pas même à sa logeuse. Comme on le voit parcourir les théâtres, les cafés, les lieux publics de Londres, en quête des mœurs de ses contemporains, on le prend qui pour un Jésuite, qui pour un espion, qui pour un conspirateur, et qui pour un maniaque. « Ce qui me console de tous ces petits revers, c'est que j'ai la douce satisfaction de voir le naturel des hommes d'un œil serein et tranquille, sans aucun préjugé. Libre des passions et des intérêts qui les dominent, j'ai plus de sagacité pour découvrir leurs talents et leurs vices. » Par sa simplicité, par sa tranquille sagesse, Mr. Spectator, avant même qu'il ait parlé, offre déjà l'exemple d'une belle et heureuse vie.

Il nous dit que, pour un faux point d'honneur, puisqu'elle

s'obstine à se battre en duel ; et par une erreur sur le mot justice, puisqu'elle joue avec des brelandiers de profession, et qu'elle égrène sa fortune entre leurs mains, la noblesse est en train de se perdre. Il se moque de ceux qui mettent toute leur gloire dans de vains titres, donnés par le hasard de la naissance et ne dépendant pas de nous. Il prêche la politesse et le raffinement des mœurs, blâme les hommes qui font du vacarme au théâtre, les femmes qui boivent ou qui prennent du tabac ; mais il a soin de marquer, en même temps, que la politesse extérieure n'est pas le tout de la vie ; à l'effacement du caractère, il préfère l'affirmation de l'individualité : les compliments, les simagrées, les manières affectées, lui font mal au cœur ; chacun vaut par le spontané de son être, non par l'artificiel. On a tort de croire que la vertu suprême des hommes, et aussi la seule vertu, est la vaillance ; et celle des femmes, la chasteté : préjugé qui s'explique par le souci de plaire à l'autre sexe, les femmes estimant par-dessus tout le courage chez les hommes, et les hommes détestant les femmes infidèles. Comme si la moralité, le bon naturel, n'étaient pas des vertus aussi estimables que les qualités dites sociales qui sont habituellement à l'honneur ! Pareillement, l'utile doit l'emporter sur l'agréable : des coquettes qui ne cherchent qu'à briller, des oisifs qui ne cherchent qu'à plaire, de beaux esprits qui, raffinant sur toutes choses, deviennent indifférents au bien et au mal, sont une espèce funeste. Les plaisanteries, les bons mots, les railleries piquantes, que le monde aime tant, sont souvent méchanceté pure. Et que vaut, après tout, la vie mondaine elle-même ? Le rôle de l'homme doit-il être de faire le beau dans les assemblées, dans les compagnies ? Est-ce là qu'il trouve le véritable bonheur ? Le bonheur est ennemi de la pompe et du bruit, et cherche la retraite ; il naît de la jouissance de soi-même, ou de l'amitié d'un petit nombre de personnes choisies; il chérit l'ombre et la solitude, il fréquente les bois et les sources, les champs et les prairies : trouvant en lui-même ce dont il a besoin, il se passe de témoins spectateurs. Au contraire, le bonheur chimérique se plaît

à attirer les regards ; il ne cherche qu'à exciter l'admiration, vit dans les palais, dans les théâtres, dans les assemblées, et meurt dès qu'on n'a plus les yeux sur lui. En fait de bonheur n'exigeons pas trop ! Sa quête est moins nécessaire et moins utile au genre humain que l'art de se consoler, et de rester inébranlable au milieu des afflictions. Le contentement de l'âme est tout ce que nous pouvons attendre ici-bas : dès que nos ambitions s'élèvent, elles rencontrent traverses et peines. Employons notre étude et nos efforts à nous rendre tranquilles sur la terre, et heureux dans le monde à venir. — On voit comment Mr. Spectator reprend quelques variations connues sur d'antiques thèmes ; mais on voit aussi comment tout classique qu'il reste, il s'écarte très évidemment du type de l'honnête homme ; et comment il passe, en essayant de construire un état supérieur de civilisation, de l'aristocratie à la bourgeoisie, de l'extérieur à l'intérieur, du plaisir social à l'utilité sociale, et de l'art à la moralité.

Le marchand, prononce le *Tatler*, a plus de droits à s'appeler *gentleman*, que l'homme de cour qui ne paie que de paroles, que le savant qui se moque de l'ignorant. Le *Spectator* pense de même. Au marchand toute révérence est due. Non seulement il donne à l'Angleterre puissance, richesse, honneur ; non seulement il a élevé à sa gloire la Banque d'Angleterre, temple des jours nouveaux ; mais par son commerce il fonde la collaboration de tous les pays, et les fait contribuer au bien-être universel : il est l'ami du genre humain. Le héros se contente d'une vague renommée : le marchand a besoin d'une réputation plus délicate, plus sensible, et comme plus subtile, qui s'appelle le crédit. Un simple mot, une allusion, un faux bruit qui circule, blessent le crédit et ruinent le marchand : un gentilhomme disait un jour qu'il parlait assez librement des autres gentilshommes, sans trop de scrupules, mais qu'il se gardait bien de parler mal des commerçants : ç'eût été faire leur procès, ou plutôt les condamner sans les entendre. Ainsi s'étale, orgueilleux, un honneur d'un nouveau genre : l'honneur marchand.

Au théâtre, les traits sont plus vifs, comme chacun

sait ; les auteurs sont obligés de les forcer un peu, pour l'optique. L'antagonisme du gentilhomme et du marchand, Steele ne se contenta pas de le décrire dans les feuilles publiques ; il le mit au théâtre. Ce fut dans l'une de ses meilleures pièces, *The Conscious Lovers.* Sir John Bevil, le noble, est sur le point de marier sa fille au fils de Mr. Sealand, le riche marchand qui a fait fortune dans le commerce des Indes. Ils s'affrontent : le marchand se moque du gentilhomme. Il a eu, lui, Sealand, une généalogie magnifique : Godefroy, père d'Edouard, père de Ptolémée, père de Crassus, père du comte Richard, père de Henri le Marquis, père du duc Jean : tous excellents coqs de combat...

Pour le cas où sir John Bevil ne serait pas suffisamment édifié, Mr. Sealand se charge de préciser la nature de l'évolution qui s'est accomplie en Angleterre :

*Permettez-moi de vous dire que nous autres, marchands, nous sommes une espèce de noblesse qui a poussé dans le monde au siècle dernier. Nous sommes aussi honorables, et presque aussi utiles que vous autres terriens, qui toujours vous êtes considérés comme tellement au-dessus de nous. Car vos affaires, en vérité, ne s'étendent pas plus loin qu'une charretée de foin ou qu'un bœuf gras. Plaisantes gens, en vérité, que votre race, élevée pour faire des paresseux !*

Faut-il une formule encore plus orgueilleuse ?

*Il est parfaitement exact qu'un marchand accompli est ce qu'il y a de mieux comme gentilhomme dans la nation ; qu'en savoir, en bonnes manières, en jugement, le marchand l'a emporté sur bien des nobles.*

En somme, une révolution s'est accomplie, que la littérature, effet et cause, enregistre et propage :

*C'est le sort de bon nombre de gentilshommes que de se voir réduits à céder l'héritage de leurs pères à de nouveaux maîtres,*

*qui ont été plus exacts qu'eux à tenir leurs comptes, et il ne faut pas douter que celui qui s'est acquis un domaine par son industrie ne mérite beaucoup mieux de le posséder que celui qui l'a perdu par sa négligence...* [1]

*
* *

Le type anglais qui s'élabore ainsi fera sur toute l'Europe une impression profonde. Les journaux, les récits de voyages, le théâtre, le roman, le vulgariseront ; et les gens à la mode chercheront à l'imiter : l'extérieur simple, la mise sans ornements ; du drap, et non plus de la soie ; non plus une épée, mais une canne. La simplicité de l'âme aussi : un caractère franc, qui poussera jusqu'à la rudesse la haine du mensonge ; le bon sens ; le souci des questions pratiques : comme dit encore Mr. Spectator, faudrait-il ne s'occuper toujours que de Belles-Lettres, que de Beaux-Arts ? L'attention doit se porter, aussi bien et davantage, vers le travail, le négoce, le commerce, l'épargne, les arts mécaniques qui sont utiles au perfectionnement de la vie. Pierre Coste, traduisant en 1695 le livre *De l'éducation des enfants*, de John Locke, explique à ses lecteurs qu'à vrai dire, cet auteur anglais a écrit pour les jeunes *gentlemen* ; mais que les Français ne doivent pas se tromper sur le sens de ce mot, *gentleman* : il ne désigne pas les nobles, mais la classe qui vient immédiatement au-dessous de la qualité de baron ; et donc, les personnes qu'on nomme en France des gens de bonne maison, de bons bourgeois. « D'où il est aisé de conclure que ce Traité de l'éducation ayant été fait proprement pour les gentilshommes, à prendre ce mot dans le sens qu'on lui donne en Angleterre, il doit être d'un usage fort général. » Par la voix de Pierre Coste, la bourgeoisie anglaise fait une invite à la bourgeoisie européenne.

1. *Spectator*, n° 174.

Mais une seule nation n'aura plus la prérogative de former un type universel ; aussi sera-t-il plus complexe, moins net dans ses contours ; jamais plus un modèle ne présentera la simplicité de lignes que l'art classique avait conférée à sa projection concrète sur le monde. La France cherche de son côté. Il lui faut, c'est son tempérament, c'est sa volonté, un guide qui la mène vers la raison, vers l'indépendance de l'esprit. Et elle propose enfin l'idéal qu'au XVIII[e] siècle, la mode intellectuelle adoptera décidément : mâtiné d'Anglais et de Français, penseur abstrait et maître de vie : le Philosophe.

Dans la période de travail et d'enfantement, sous quelles espèces nous apparaît-il ? *Philosophe*, dit le dictionnaire de l'Académie de 1694 : « Celui qui s'applique à l'étude des sciences, et qui cherche à en connaître les effets par leurs causes et par leurs principes... On appelle philosophe un homme sage qui mène une vie tranquille et retirée, hors de l'embarras des affaires... Il se dit quelquefois absolument d'un homme qui, par libertinage d'esprit, se met au-dessus des devoirs et des obligations ordinaires de la vie civile. »

C'est l'époque où ces traits divers vont se superposant. D'abord le philosophe n'est plus le pédant qui ne jure que par Aristote ou par Platon, l'homme de métier, le spécialiste, le professeur ; on peut n'avoir jamais fait de métaphysique et être un philosophe. — Ensuite c'est un savant, qui se sert de sa raison et non pas de sa mémoire : il étudiera l'astronomie, parlera de la pluralité des mondes, et expliquera sinon pourquoi, du moins comment la terre tourne désormais autour du soleil. — C'est un sage ; et par exemple, il se fera une très douillette vie, entouré d'amis et d'amies, sans ambitionner d'autre place que celle de gouverneur des canards de Saint-James ; la volupté fera partie de son programme, sans qu'elle y prenne trop de place : une volupté raisonnée. — Libertin d'esprit : c'est l'essentiel. Il juge de toutes choses avec liberté entière; et comme le dira plus tard M[me] de Lambert, il rend à la raison sa dignité. Où ces messieurs de l'Académie se trompent, ou du moins prévoient

mal l'avenir, c'est quand ils disent que le philosophe se met au-dessus des obligations et des devoirs de la vie civile. Il voudra, au contraire, les réformer : point de philosophie sans une pointe de prosélytisme. — Enfin il aura le cœur ardent, mais plus tard ; il faut attendre un demi-siècle, avant qu'il ne s'échauffe et brûle de tous ses feux.

Dès ses débuts, le philosophe est hostile aux religions révélées. Si vous dites qu'à la Chine, les conseillers et les favoris de l'Empereur sont tous philosophes, vous entendez bien qu'ils sont, comme Confucius leur maître, des sages laïques. Si vous écoutez un philosophe qui parle de morale et d'érudition, vous pouvez être sûr que sa morale ne sera pas religieuse, et que son érudition n'aura rien de sacré : au contraire. Si vous apprenez qu'un homme a vécu en philosophe et qu'il est mort de même, vous comprendrez que cet homme-là est mort dans l'incrédulité. Les défenseurs de la tradition ne s'y trompent pas ; en 1696, le P. Lejay compose, pour le théâtre de son collège, une pièce qui s'appelle *Damocles, sive philosophus regnans* : ayez l'imprudence de confier le pouvoir à un philosophe, il aura vite fait de bouleverser le monde.

*
* *

Une philosophie qui renonce à la métaphysique ,et, volontairement, se restreint à ce qu'elle peut saisir d'immédiat dans l'âme humaine. L'idée d'une nature dont on conteste encore qu'elle soit parfaitement bonne, mais qui est puissante, qui est ordonnée, qui s'accorde avec la raison : d'où une religion naturelle, un droit naturel, une liberté naturelle. Une morale qui se fragmente en plusieurs morales ; le recours à l'utilité sociale, pour en choisir une de préférence. Le droit au bonheur, au bonheur sur la terre ; la lutte entreprise de front contre les ennemis qui empêchent les hommes d'être heureux en ce monde, l'absolutisme, la superstition, la guerre. La science, qui assurera le progrès indéfini de

l'homme, et par conséquent sa félicité. La philosophie, guide de la vie. Tels sont, semble-t-il, les changements qui se sont opérés sous nos yeux ; telles sont les idées et les volontés qui, dès avant la fin du dix-septième siècle, ont pris conscience d'elles-mêmes et se sont unies pour constituer la doctrine du relatif et de l'humain. Tout est prêt : Voltaire peut venir.

---

*QUATRIÈME PARTIE*

---

# LES VALEURS IMAGINATIVES ET SENSIBLES

## CHAPITRE I

## UNE ÉPOQUE SANS POÉSIE

Le mouvement rationaliste, on peut le suivre jusqu'à l'*Encyclopédie*, jusqu'à l'*Essai sur les mœurs*, jusqu'à la déclaration des Droits de l'homme, jusqu'à nous.

Mais Richardson, mais Jean-Jacques, mais le *Sturm und Drang*, d'où viennent-ils ? il faut bien qu'il y ait eu des sources cachées, qui plus tard ont produit ces fleuves de passion. Nous avons feint, jusqu'ici, de ne voir sur le théâtre du monde que les rationaux : et en effet, c'est l'époque où ils passent sur le devant de la scène, où ils occupent les grands premiers rôles, exigeants, bruyants. Mais il n'est pas vrai qu'ils soient seuls ; et il est temps de regarder les autres. Seulement, reconnaissons d'abord que l'enquête est plus difficile, que les apparences nous déçoivent et que nos premiers résultats sont négatifs.

*
* *

C'est du côté de la poésie, en effet, que nous sommes tentés de diriger notre recherche ; elle devrait abriter les valeurs imaginatives et sensibles que nous souhaitons trouver.

Or cet âge fut celui de la prose. Est-il une prose plus riche, plus ferme, et de toute manière plus admirable que celle de Swift ? plus souple que celle de Saint-Evremond ? plus subtile que celle de Fontenelle ? plus véhémente que celle de Bayle ? Ce dialecticien, ce logicien, cet homme qui n'aimait

que criminations et discriminations, comme dit Leibniz, n'est jamais froid. Il s'indigne, il se met en colère ; ses pages brûlent encore du feu qui les anima. Quand les mots du langage courant ne lui suffisent pas, il en crée d'autres ; sa phrase serre et enlace les idées jusqu'à leur faire exprimer tout leur contenu. Personne ne lui ressemble ; et vous reconnaîtriez aussitôt son style, même s'il n'était pas signé.

Tous tant qu'ils sont, les Anglais comme les Français, ont donné à la prose une efficacité nouvelle, la chargeant d'idées, la rendant combattive et agressive. Ils ont versé dans leurs essais, dans leurs lettres, dans leurs dialogues des vivants ou des morts, dans leurs voyages imaginaires, toute la morale, toute la religion, toute la philosophie.

Poètes, ils ne l'étaient pas. Leurs oreilles étaient fermées à l'éclat, à la douceur des mots, et leur âme avait perdu le sens du mystère. Ils inondaient tout le réel d'une lumière implacable, et ils voulaient que leurs effusions même fussent ordonnées et claires. Si la poésie est une prière, ils ne priaient pas ; si elle est tentative pour arriver à l'ineffable, ils niaient l'ineffable ; si elle est hésitation entre la musique et le sens, ils n'hésitaient jamais. Ils ne voulaient être que démonstrations et théorèmes ; quand ils faisaient des vers, c'était pour y enfermer leur esprit géométrique. [1]

Ainsi la poésie mourut ; ou du moins elle sembla mourir. Toute pénétrée d'intelligence, mécanique et sèche, elle perdit sa raison d'être. Il y eut, en ce temps-là, une foule de versificateurs : après la mort de La Fontaine, il n'y eut plus de poètes en France ; et dans l'admirable floraison de l'école classique anglaise, ce furent les vrais poètes qui manquèrent le plus.

1. [Limajon de Saint-Didier], *Le Voyage au Parnasse*, 1716, p. 258 : « On entendit tout à coup un grand bruit ; cent poètes élevèrent tous ensemble la voix pour prier Apollon d'écouter leurs Odes. Puissant Dieu, criait l'un, j'en ai fait une sur le mouvement de la terre ; moi, s'écriait l'autre, j'en ai composé une sur l'algèbre... » — Pour l'Angleterre, voir Georges Ascoli, *La Grande-Bretagne devant l'opinion française au XVII^e siècle*, 1930. Tome II, p. 119.

Et puis, le génie créateur eut un autre ennemi. On admira trop, pour ainsi dire, les chefs-d'œuvre que la génération précédente avait donnés à profusion. Les Corneille, les Racine, les Molière, eurent trop d'amis, trop de disciples ; on pensa que ces grands hommes étaient dignes d'être imités, d'être copiés toujours ; on crut qu'ils avaient employé des recettes, des secrets de l'art, et qu'il suffisait de retrouver ces recettes, ces secrets, pour produire comme eux des beautés éternelles. Les vigoureux esprits qui se vantaient de ne respecter rien, de haïr les préjugés et la superstition, quand il s'agissait de littérature devenaient moutonniers ; ils s'inclinaient devant les idoles ; ils n'osaient pas toucher à la loi de la séparation des genres, ou à la règle des trois unités. Ils refusaient de croire aux démons ou aux anges ; mais ils croyaient à Pindare, à Anacréon, à Théocrite, interprétés à leur mode ; ils croyaient même à Aristote : non pas le philosophe, mais l'auteur de la *Poétique*, et, comme tel, demi-dieu.

Pour un Racine, la Grèce était une émouvante réalité poétique ; Phèdre aurait moins souffert, si elle n'avait été fille des dieux :

J'ai pour ayeul le Père et le Maître des Dieux.
Le Ciel, tout l'Univers est plein de mes Ayeux.
Où me cacher ? Fuyons dans la Nuit infernale.
Mais que dis-je ? Mon père y tient l'urne fatale.
Le Sort, dit-on, l'a mise en ses sévères mains.
Minos juge aux Enfers tous les pâles humains.
Ah ! combien frémira son ombre épouvantée,
Lorsqu'il verra sa fille à ses yeux présentée,
Contrainte d'avouer mille forfaits divers
Et des crimes peut-être inconnus aux Enfers ?
Que diras-tu, mon Père, à ce spectacle horrible ?...

Mais trahie par ce succès même, et comprise à contresens, bientôt la Grèce ne fut plus la Grèce : elle perdit sa spontanéité, sa fraîcheur, sa vie ; elle ressembla à ces cimetières qui sont peuplés de statues ; ses chefs-d'œuvre originaux ne furent plus que codes, que répertoires d'arti-

ficieuses réussites. On la ramena vers le présent ; au lieu d'essayer de comprendre Ulysse et Ajax, on dit qu'ils étaient beaux parce qu'ils portaient déjà la perruque et la petite épée.

Quand, vers 1715, s'organisa l'apothéose d'Homère, et que les partisans des Anciens voulurent prendre leur revanche contre les Modernes ; quand Pope publia sa version de l'*Iliade*, dont la préface fut traduite en français, en allemand, que virent au juste les contemporains dans l'épopée grecque ? Homère, expliquait l'heureux traducteur, l'emporte sur tous les autres par l'invention, qui est la marque du génie, puisqu'elle fournit à l'art, serviteur de la nature, les richesses que celui-ci aura charge d'ordonner. Homère, grâce à cette faculté, a pu imaginer ces Fables qu'Aristote appelle l'âme de la poésie épique, et qui se divisent en trois espèces : les probables, les allégoriques, permettant au poète d'exprimer sous des voiles les secrets de la sagesse et de la science ; les merveilleuses, qui comprennent le surnaturel et la machinerie des dieux : « Homère semble être le premier qui ait réduit les Dieux en un système de machinerie pour la poésie, ce qui fait l'importance et la dignité de cette poésie même... » Cette invention, si utile aux discours, aux descriptions, aux images, aux comparaisons, au style et aux vers, ne va pas sans quelques défauts ! son merveilleux n'est plus vraisemblable ; ses métaphores sont excessives, et ses répétitions sont fatigantes...

En lisant ces paroles, l'impétueuse Mme Dacier ne tient pas en place. Que vient dire ce M. Pope, cet Anglais qui a traduit Homère et qui ne le comprend pas ? Selon lui, l'*Iliade* « est donc un amas confus de beautés qui n'ont ni ordre ni symétrie, un plan où l'on ne trouve que des semences et rien de parfait ni de formé, et une production chargée de beaucoup de choses inutiles, qu'il faudrait retrancher, et qui étouffent ou défigurent celles qui méritent d'être conservées ! Les ennemis d'Homère n'ont jamais rien dit de plus injurieux ni de plus injuste contre ce poète. Bien loin que l'*Iliade* soit un jardin brut, c'est le jardin le plus régu-

lier et le plus symétrisé qu'il y ait jamais eu. M. Le Nostre, qui était le premier homme du monde dans son art, n'a jamais observé dans ses jardins une symétrie plus parfaite ni plus admirable que celle qu'Homère a observée dans sa Poésie... »

A ce terme, le glissement est terminé, les choses ont pris leur place : Ithaque est devenue Versailles.

*
* *

La poésie, comme on la maltraitait ! On ne la comprenait plus, on ne l'entendait plus ; on ne sentait plus passer dans les cœurs un souffle divin. On la réduisait à n'être plus qu'un des modes de l'art oratoire, son ennemi. Au lieu de chercher le profond de l'âme, par un effort contraire à sa vraie nature elle allait vers l'extérieur, voulant arguer, prouver, résoudre. L'imagination était considérée comme une faculté inférieure; les images, soigneusement étiquetées, n'étaient plus que des oripeaux. Les vers, monotones et sourds, n'étaient plus que difficulté vaincue : leur mérite s'était réfugié là. Comme le disait Valincourt, dans sa réponse au discours de réception de M. de Fleury à l'Académie française, en 1717, les Muses n'habitaient plus le Parnasse, les Muses n'étaient plus des déesses ; elles n'étaient autre chose que les différents moyens dont la Raison s'était toujours servie pour l'insinuer dans l'esprit des hommes.

Si l'on veut voir jusqu'à quel point d'aberration on put tomber alors, il faut relire ce que Fontenelle a écrit sur la nature de l'Églogue, ce que Houdar de la Motte a écrit, sur l'ode. Encore celui-ci fut-il plus logique, puisqu'il alla sans crainte jusqu'aux conséquences de ses principes : les vers sont une gêne, écrivons en prose. La prose est capable d'exprimer tout ce que disent les vers, étant plus précise, plus nette, plus expéditive ; elle ne met pas l'esprit à la torture, avec ces histoires de rimes et de rythme; prenons notre parti, donnons au public des odes qui ne soient pas en

vers... Il n'était pas sur le chemin d'inventer le vers libre, de comprendre que l'inspiration a le droit de créer chaque fois sa forme, comme il lui plaît. Au contraire : il niait l'harmonie, tout fier.

En vérité, si tout au long de son histoire la poésie est menacée par l'éloquence, jamais cette dernière ne triompha plus cruellement que le jour où Houdar de la Motte écrivit l'ode qu'il intitula *La libre éloquence* : que disparaissent la rime et le rythme !

*Rime, aussi bizarre qu'impérieuse, mesure tyrannique, mes pensées seront-elles toujours vos esclaves ? Jusques à quand usurperez-vous sur elles l'empire de la raison ? Dès que le nombre et la cadence l'ordonnent, il faut vous immoler, comme vos victimes, la justesse, la précision, la clarté. Ou si je m'obstine à les conserver malgré vous, par quelles tortures ne vous vengez-vous pas de ce que je vous résiste ?... C'est à toi seule, Eloquence libre et indépendante, c'est à toi de m'affranchir d'un esclavage si injurieux à la Raison.*

Houdar de la Motte, l'homme qui, ayant refaçonné l'*Iliade* pour la réduire à douze chants, a écrit une ode où il représente l'aède le félicitant de son beau travail ; celui qui a mis en prose des scènes de Racine, et qui s'est frotté les mains, joyeux... Ses amis et ses semblables espéraient que, plus tard, tout le monde comprendrait que l'exposé des faits doit compter seul ; qu'alors on abandonnerait les fantômes pour n'exprimer que la vérité, on renoncerait à gêner le langage uniquement pour flatter l'oreille ; et les poètes deviendraient des philosophes : il n'y a pas de meilleure façon de les utiliser. [1] « Plus la raison se perfectionnera, plus le jugement sera préféré à l'imagination, et par conséquent moins les poètes seront goûtés. Les premiers écrivains, dit-on, ont été poètes. Je le crois bien ; ils ne pouvaient guère être autre chose. Les derniers seront philosophes. » [2]

1. Fontenelle, *Sur la poésie en général, Œuvres diverses*, VIII, 1751.
2. Abbé Trublet, *Essais sur divers sujets de littérature et de morale* 1735.

En attendant ce jour encore lointain, il fallait se méfier d'une race inutile, obstinée, trompeuse. Suivant la définition de Jean Le Clerc, un poète est un homme qui invente, ou en tout, ou en partie, le sujet qu'il traite ; qui range ses idées suivant un certain ordre propre à surprendre le lecteur et à le rendre attentif; et qui s'exprime d'une manière éloignée des expressions vulgaires, non seulement pour la cadence, mais encore pour l'élocution. « Quand on se met à lire un poème, il faut se dire que c'est l'ouvrage d'un menteur, qui nous veut entretenir de chimères ou du moins de vérités si gâtées qu'on a bien de la peine à distinguer le vrai du faux. Il faut se ressouvenir que les expressions pompeuses dont il se sert ne sont le plus souvent que pour surprendre notre raison, et que la cadence qu'il emploie n'est que pour flatter nos oreilles, afin de nous faire admirer son sujet et de nous donner une grande idée de lui-même. Ces pensées serviront de contre-poison dans cette sorte de lecture, qui peut être de quelque utilité à ceux qui ont l'esprit droit et juste, mais qui n'est propre qu'à brouiller ceux dont la raison n'est pas aussi forte lorsqu'ils s'y plaisent trop. » [1] D'où vient cette hostilité d'un des rationaux les plus en vue ? — De cette conviction bien établie : la poésie, c'est le faux.

Après tout, c'est bien ce que pensaient inconsciemment la plupart des contemporains. Il s'agissait pour eux de refaire les odes de Pindare, et l'*Ode sur la prise de Namur*, dont l'exemple leur fut particulièrement funeste. « J'ai toujours cru », écrit Jean-Baptiste Rousseau, qui passa pour le plus grand poète lyrique de l'époque, « qu'un des plus sûrs chemins pour arriver au sublime était l'imitation des écrivains illustres qui ont vécu avant nous. » Aussi son sublime consiste-t-il en points d'interrogation, d'exclamation, en faux transports. Il commence par un étonnement prodigieux : que vois-je ? qu'entends-je ? pourquoi les cieux s'entr'ouvrent-ils ? C'est que telle princesse se marie, tel

1. Jean Le Clerc, 1699. Début.

prince est né, tel roi est mort. Sur ce, quelques strophes se succèdent, soutenues par un renfort de mythologie. On finit sur une comparaison, sur un tableau, sur un trait : et l'ode est jouée. Elle n'est tout à fait réussie, que si la logique, que si le mécanisme de sa structure se dissimulent par les artifices d'un désordre savant. « Ce désordre a ses règles, son art et sa méthode, mais d'autant plus belles qu'elles sont plus cachées, et que les liaisons en sont imperceptibles, comme celles de nos conversations, quand elles sont animées par cette espèce d'ivresse d'esprit qui les empêche de languir. En sorte que ce désordre est proprement la sagesse habillée en folie, et dégagée de ces chaînes géométriques qui la rendent pesante et inanimée... » [1]

* * *

On pourrait, à la rigueur, plaider les circonstances atténuantes ; et même, dans le grand livre de comptes où s'inscrivent nos réussites et nos échecs, mettre en regard de tant de pertes quelques valeurs sauvegardées.

C'est un trop beau rêve que celui de la poésie pure ; il n'est de poésie que relative, relative à chaque génération qui passe. Pour que la poésie survive, il suffit qu'une génération, même éprise de raison abstraite, trouve encore quelque charme à ce qu'elle appelle un faux trompeur ; il suffit qu'illogique avec elle-même, elle se refuse à suivre l'exemple d'un homme qui veut décidément réduire le vers à la prose ; il suffit qu'elle ait encore des écrivains qui, sensibles à la musique, au rythme, lui donnent, si faibles qu'ils soient, l'illusion d'une harmonie supérieure. Il n'y a pas de poésie pure ; mais il y a une éternelle demande de poésie. Pope parut un poète de génie ; et il fut tel, puisqu'il le parut ; il satisfit, et au delà, à la demande timide de son temps.

1. A propos de l'*Ode sur la naissance du duc de Bretagne*, 1707.

Dès lors, il ne serait pas entièrement paradoxal de soutenir que même en cette époque aride, il y eut, pour les contemporains, poésie. Pour les Allemands, Canitz fut un poète; et même pour les Français, puisqu'il figura plus tard parmi les modèles qu'on leur présenta, lorsqu'on voulut leur faire goûter le naturel et la simplicité allemandes. Les Italiens offrirent à l'admiration de l'Europe toute une série de poètes et le miracle est que, malgré tant de raisons qu'ils avaient d'écrire de mauvais vers, ils en écrivirent quelques-uns qui durèrent plus d'un jour, plus d'une année, plus d'un siècle, et qui nous charment aujourd'hui. Ils étaient accablés par la tradition du marinisme, qui leur conseillait de chanter sans se lasser les feux glacés, les glaces ardentes, les douceurs cruelles et les plaisantes rigueurs. Et accablés, plus encore, par les souvenirs antiques ; quand ils ne se sentaient pas obligés d'imiter Anacréon, ils se faisaient un devoir d'imiter Pindare. Il y avait encore, pour les embarrasser, la science, nouvelle venue, qu'ils pratiquaient, qu'ils aimaient, et à laquelle ils voulaient absolument faire une place dans leurs vers. Chargées de mots pompeux, anxieuses d'arriver à ce beau désordre qui est le comble de l'art, leurs odes restaient laborieures et lourdes. Mais un beau jour, même en pindarisant Francesco Redi avait l'idée d'appeler Bacchus parmi les collines toscanes, de lui faire goûter l'un après l'autre les crus fameux que donnent les vignes lourdes, de le montrer titubant, bégayant, s'enivrant par degrés :

Chi la squall ida cergovia
Alle labbra sue congiugne,
Presto muore, o rado giugne
All'età vecchia e barbogia :
Beva il sidro d'Inghilterra
Chi vuol gir presto sotterra :
Chi vuol gir presto alla morte,
Le bevande usi del Norte...

En prononçant les seuls noms de ces boissons impures Bacchus a blasphémé ; il faut que sa lèvre profanée

Si purifichi, s'immerga,
Si sommerga
Dentro un pecchero indorato,
Colmo in giro di quel vino
Del vitigno
Si benigno
Che fiammeggia in Sansovino... [1]

Ce jour-là, une manière de poésie, épaisse et drue, et savoureuse, et originale, malgré sa prétention à rappeler les dithyrambes anciens, fut sauvée. Une autre fois, Vincenzo da Filicaja, songeant à la servitude de sa patrie, fit entendre de beaux cris, d'émouvantes plaintes :

E t'armi, o Francia ? e stringi il ferro ignudo
Contra a me, che a' tuoi colpi armi ho di vetro,
Nè a me la gloria de l'antico scetro,
Nè l'antica grandezza a me fa scudo ? [2]

Bien plus ! concetti, métaphores enflées jusqu'à l'extravagance, figures compliquées, raffinées, torturées ; tout le *secentismo*, les Italiens voulurent les bannir de leurs vers. Ils se révoltèrent. Plus de poésie hyperbolique ; de la simplicité, du naturel. La maison est surchargée : il faut faire place nette. Que dis-je ? Il ne faut même plus de maison, plus de murs, plus de toits : la poésie vraie a besoin de plein air. A Rome, en 1690, des poètes et des sages se sont assemblés ; ils ont décidé de tenir leurs réunions dans des bosquets, à ciel ouvert ; ils feront revivre l'antique Arcadie, le temps où les hommes respiraient la poésie dans les souffles du vent, le temps où les pasteurs faisaient sortir des mélo-

1. *Bacco in Toscana*, 1685.
*Celui qui porte à ses lèvres — la bière pâle et triste — meurt vite, ou rarement arrive — à la vieillesse radoteuse — Qu'il boive le cidre d'Angleterre — qui veut vite aller sous terre — Qui veut vite aller à la mort, — qu'il use des boissons du Nord...*
*... Se purifie, s'immerge — se submerge — dans une coupe dorée — débordante de ce vin — de la vigne — si bénigne — qui flamboie à Sansovino* !
2. *L'Italia alla Francia*, 1700 :
*Tu prends les armes, ô France ? et tu serres ton épée nue — contre moi, qui ne puis opposer que des armes de verre à tes coups ? — contre moi que ni la gloire de mon antique sceptre — ni mon antique grandeur ne peuvent protéger ?*

dies divines de leurs agrestes pipeaux. Hélas ! l'exécution d'un projet si beau tourne à la mascarade. Ces Arcades se donnent des lois, c'est leur premier souci ; ils s'affublent de noms de bergers, calqués sur le grec ; ils essaiment en colonies nombreuses, répandues dans toute l'Italie, et plus pédantes encore que l'Arcadie romaine ; dans leurs bosquets, ils récitent des vers aussi mauvais que ceux qu'ils voulaient bannir : ce sont les mêmes, ils les tenaient en portefeuille et ne les ont pas changés. L'entreprise se termina par une faillite. On insiste d'ordinaire sur la faillite : on pourrait insister sur la beauté, sur la noblesse de l'entreprise, si l'on voulait.

On trouverait encore des glanes dans les champs anglais. Sans doute n'y a-t-il pas, chez Prior, de grandes fresques aux couleurs vives : pourtant il sait mettre du charme dans le pittoresque de ses menus tableaux. Il ignore les symphonies puissantes : mais sa mélodie est douce ; et si l'art raffiné que lui ont enseigné les Grecs et les Latins est l'effet d'une seconde nature, celle-ci n'abolit pas tout à fait la première ; Anacréon, Horace son maître préféré, ont poli son talent, ils ne l'ont pas créé. Ses passions ne sont pas vigoureuses ; mais il met bien de la grâce à chanter les doux loisirs, notre peine de vivre et notre peur de mourir, la fuite du temps, et Chloé qui pleure parce que ses fleurs se sont fanées. Il n'a pas de colère, de mépris, de tristesse poignante : mais de temps en temps, une note mélancolique perce dans sa chanson, qui pénètre alors plus profondément dans nos cœurs. Mathieu voyage dans la vieille Angleterre, avec son ami Jean ; il se présente à l'auberge qu'il a connue jadis :

Come here, my sweet landlady, pray how d'ye do ?
Where is Cicely so cleanly, and Prudence, and Sue ?
And where is the widow that dwelt here below ?
And the hostler that sung, about eight years ago ?
And where is your sister, so mild and so dear
Whose voice to her maid like a trumpet was clear ? [1]

1. Matthew Prior, *Down Hall, a Ballad.* Publiée pour la première fois en 1723 : *Venez ici, ma douce hôtesse, comment allez-vous, je vous prie ? — Où est*

C'est une gravure anglaise : l'auberge campagnarde, l'hôte attablé, l'hôtesse ;

> By my throth ! she replies, you grow younger, I think.
> And pray, Sir, what wine does the gentleman drink ?
> Why now let me die, Sir, or live upon trust,
> If I know to which question to answer you first. [1]

Tout est naturel, familier ; puis, sans que le ton semble s'élever, passe dans la réponse l'émoi qui saisit les mortels, quand ils pensent aux neiges d'antan :

> Why, things, since I saw you, most strangely have varied,
> And the hostler is hanged, and the widow is married.
> And Prue left a child to the parish to nurse ;
> And Cicely went off with a gentleman's purse ;
> And as to my sister, so mild and dear,
> She has lain in the churchyard full many a year. [2]

Chez d'autres encore, il ne serait pas difficile de montrer quelque poésie ; soit qu'elle parût telle à ceux qui l'entendirent pour la première fois ; soit qu'embrumée tous les ans, elle ait préservé jusqu'à nous une grâce désuète et touchante. Mais ce faisant, nous en reviendrions toujours à plaider les circonstances atténuantes ; à renoncer à l'absolu pour nous contenter du relatif ; à constater, avec Carducci, qu'il n'y a guère eu de période moins lyrique que les cinquante première années du XVIIIe siècle, et donc, que c'est ici le commencement d'une ère de stérilité ; et à confesser enfin que les meilleurs des poètes que nous avons cités, à côté de Dante ou de Shakespeare sont de maigres figurants.

*Cécile, si proprette, et Prudence, et Suzy ? — Et où est la veuve qui demeurait en dessous d'ici ? — Et le palefrenier qui chantait c'était il y a huit ans, à peu près ? — Et où est votre sœur, si douce et si aimée ? — dont la voix sonnait comme un clairon à l'oreille des servantes ?*

1. *Par ma foi ! répond-elle, je crois que vous rajeunissez ! — Et dites-moi, Monsieur, quel vin ce monsieur va-t-il boire ? — Je veux mourir, ou ne plus vivre que sur parole — si je sais à laquelle de vos questions répondre d'abord.*

2. *Ah ! depuis que je ne vous ai vu, les choses ont changé étrangement — et le valet a été pendu et la veuve s'est mariée — et Prudence a laissé un enfant à la*

*
* *

Avouons encore que dans la plupart des domaines littéraires s'opéra la même transformation ; on perdit le sens des valeurs créatrices; on pensa qu'écrire, c'était imiter, c'était obéir.

Au croisement des routes, des critiques sont postés, pour empêcher que les auteurs ne s'égarent ou pour les remettre dans la bonne voie. Comme dit ce Thomas Rymer, qui a la gloire d'avoir montré que Shakespeare n'entendait rien à la tragédie, les poètes deviendraient bien négligents, s'ils ne sentaient peser sur eux le regard du critique.

Que de critiques ! Les défunts ne cèdent pas leur place, Aristote, Horace, Longin, qui n'a jamais été à pareille fête. Et la foule des vivants: le Père Bouhours, le Père Rapin, le Père Le Bossu, docteurs illustres, qui enseignent comment il faut bien penser dans les ouvrages de l'esprit, comment il faut régler les discours et les vers, comment il faut ordonner le poème épique. Toute une troupe anglaise de porte-férules, Gerard Langbaine, Edward Bysshe, Leonard Welsted, John Dennis, et de moindres encore. En Italie, Muratori, Crescimbeni, Gravina, analysent l'essence de la poésie parfaite, de la parfaite tragédie. En Allemagne, Christian Wernicke explique que la littérature française est arrivée à un haut point de perfection, parce qu'à Paris, tout ouvrage fût-il composé par un auteur célèbre, est aussitôt suivi d'une critique ... Quel zèle ! quelle aigre autorité ! que de gronderies et de disputes ! Faut-il plaindre les écrivains, brimés et querellés ? — Ils s'accommodaient assez bien au temps, et avaient, somme toute, un double plaisir : orgueilleux, celui de criailler en réponse ; et paresseux, celui d'obéir.

Boileau vieillit. Dans la préface à l'édition de ses œuvres

*charge de la paroisse — et Cécile s'est enfuie avec la bourse d'un monsieur — et quant à ma sœur, si douce et si aimée — elle gît dans le cimetière depuis de longues années.*

qu'il donne en 1701, il résume ses principes littéraires avec une vigueur qui ne faiblit pas, et il dit adieu. « Comme c'est ici vraisemblablement la dernière édition de mes ouvrages que je reverrai, et qu'il n'y a pas d'apparence qu'âgé comme je suis de plus de soixante et trois ans, et accablé de beaucoup d'infirmités, ma course puisse être encore fort longue, le public trouvera bon que je prenne congé de lui dans les formes et que je le remercie de la bonté qu'il a eue d'acheter tant de fois des ouvrages si peu dignes de son admiration... » Le public ne se lasse pas ; et la preuve, c'est que dans ces mêmes adieux, Boileau adresse un remerciement à M. le comte d'Eryceira, au sujet de « la traduction de mon *Art poétique* faite par lui en vers portugais, qu'il a eu la bonté de m'envoyer de Lisbonne avec une lettre et des vers français de sa composition... » Dans quel pays l'*Art poétique* n'est-il pas lu, commenté, traduit ? Dans quel pays n'a-t-il pas pris valeur de code ? On peut houspiller le méchant Boalò, qui a osé parler du clinquant du Tasse ; Boileau, l'orgueilleux Français, qui n'a rien connu, rien estimé au delà des frontières de son pays : il n'en est pas moins le législateur du Parnasse, l'autorité qui demeure, quand partout ailleurs elle fléchit.

Il n'est plus seulement un personnage, mais une institution : on va le voir à Auteuil, comme s'il s'agissait de la colonnade du Louve ou des chevaux de Marly. Imaginez une femme de lettres, qui n'est pas la dernière venue, Mrs. Montagu ; elle va rejoindre son mari, ambassadeur d'Angleterre à Constantinople ; on lui fait lire la traduction d'une poésie turque ; et à qui pense-t-elle ? A Boileau. — « Il y a de fort belles choses dans ces stances ; cette épithète de *Sultane aux yeux de cerf*, qui, en anglais n'est pas très agréable, me plaît infiniment ; il me semble qu'elle offre une image assez vive du feu qui brille dans les yeux d'une maîtresse indifférente. M. Boileau a observé, avec bien de la justesse, que nous ne pouvons pas juger si telle expression est noble dans le langage des Anciens par l'idée qu'elle nous présente ; et que tel mot qui chez eux pouvait être fort agréable, est

chez nous quelquefois ou bas ou rebutant à notre oreille... »[1]

Boileau n'avait jamais pensé qu'un écrivain pût se dispenser d'avoir du génie : mais laissez faire ses héritiers, ses successeurs ; au génie, ils préféreront les procédés, et même ils diront que pour écrire de beaux vers, une condition est suffisante : avoir « un goût exquis des règles ». Boileau avait préconisé la séparation des genres : à quelles distinctions misérables, divisions, subdivisions, sous-divisions de subdivisions son précepte aboutira ! Le classicisme était une âme, une volonté ; le pseudo-classicisme est une formule : la différence est là.

La moralité : voilà ce que les héritiers appauvris vont défendre, comme pour se consoler. L'épopée doit être morale, elle a pour but « la réformation des mœurs ». La poésie doit être morale, et même elle doit enseigner les vérités religieuses ; elle est une éthique, elle fait presque partie de la théologie. « Celui-là seul est bon poète, qui accouple de telle sorte l'utile et l'agréable, qu'en divertissant il enseigne, et qu'en enseignant il divertisse. » — « La poésie est une magicienne, mais salutaire ; elle est un délire qui élimine les folies. » Le théâtre, tout spécialement, doit servir d'école ; honni soit l'auteur comique qui rendrait la vertu ridicule, et déguiserait le vice ! La comédie avait trouvé, en Angleterre, une forme originale ; elle tirait ses intrigues de modèles français, surtout de Molière ; mais en les mélangeant, en les épiçant, elle leur donnait un goût particulier ; elle aimait les gros mots et les situations risquées ; elle était immorale, scandaleuse, et gaie, et plaisante : telle un Congreve, un Vanbrugh, la faisaient triompher sur les scènes de Londres. Or, un ecclésiastique, Jeremy Collier, se déchaîne contre elle, et publie en 1698 son *Court aperçu de l'immoralité de la scène anglaise.* De la moralité ; c'est de la moralité qu'il nous faut. Eh quoi ! le théâtre devrait montrer à tous les yeux l'incertitude de la grandeur humaine et les brusques changements du destin, les malheureuses conséquences de la

1. A. M. Pope ; d'Andrinople, avril 1717.

violence et de l'injustice, la folie de l'orgueil, les crimes de l'hypocrisie ; et que fait-il, au contraire ? La probité est tournée en dérision ; sur la scène anglaise règnent le blasphème, l'impiété, l'indécence ; on ne craint pas d'y ridiculiser les ministres du culte ? O honte ! ô scandale ! — Le plus curieux, c'est qu'après des discussions violentes, provoquées par la violence même de Jeremy Collier, la complicité de l'esprit puritain et du moralisme pseudo-classique réussirent à amender la comédie : laquelle, ayant jeté une dernière et plus délicate lueur dans les pièces de Steele, voyant qu'elle ne pouvait plus vivre sous la forme qu'elle aimait, prit le parti de mourir. Vers le même temps, en Italie, on dénonce la *commedia dell'arte* ; et on cherche à créer une comédie qui respecte à la fois la raison et les mœurs. Je ne dis pas à Florence ou à Rome, mais à Naples, il se trouve un auteur, Nicolo Amenta, pour renoncer à la verve, aux saillies, aux bouffonneries, aux extravagances — et à la gaieté, et au plaisir : plus de personnages immoraux, d'expressions grossières, d'emportements amoureux ; plus de servantes impudiques, de valets gloutons ; plus d'intrigues folles. Régularité ; moralité...

Posséder une institution d'État, dont la charge principale fût de se prononcer sur les questions de beau langage, et de prendre la défense du bon goût en littérature, c'est un désir qui n'était entré dans l'esprit d'aucune nation, sauf de la France, dans le temps qu'elle était passionnée de discipline et d'ordre. Maintenant, les voisines enviaient cette Académie française dont les occupations avaient pris peu à peu un caractère rituel, qui avait conquis un prestige qu'aucune autre compagnie ne conférait, et dont tous les actes, un prix décerné au concours, une réception, une harangue, faisaient événement. Le peuple le plus libre du monde, les Anglais, voudraient bien en avoir une ; en seraient membres M. Prior, qui est comme le La Fontaine de Grande-Bretagne ; M. Pope, qui en est le Boileau ; M. Congreve, qu'on peut en appeler le Molière [1] ; M. Swift, qui est impa-

1. Voltaire, *Lettres philosophiques*, XXIV. Sur les Académies.

tient de tous les jougs, mais qui se soumettrait volontiers à celui-là.[1] Après avoir été longuement débattu, le projet échoue. Du moins l'Académie de Berlin se fonde-t-elle en 1700 ; l'Académie royale espagnole, en 1713. Il n'est pas jusqu'à la lointaine Russie qui n'obtienne son Académie, en 1725.

La critique, qui faisait table rase des institutions du passé lorsqu'elle s'en prenait à la religion ou à la politique, ici, au contraire, est conservatrice ; elle accusait les Anciens de faire obstacle au progrès des lumières : ici, elle les invoque comme des dieux protecteurs. Du jugement individuel, elle faisait la règle de toutes choses : ici, elle ne voit pas de salut hors de l'observation des règles ; elle transforme les faits d'expérience en impératifs. Si vous voulez écrire une tragédie, prenez vingt-quatre heures, une salle dans un palais, de l'amour, du devoir, et quelques héros solennels.

*
* *

En 1711, les Anglais eurent la joie de voir naître chez eux, sur leur propre sol, un nouvel *Art Poétique*, écrit par un législateur du Parnasse. Frêle, menu, nerveux ; incroyablement sensible à tous les souffles, à tous les effluves ; mais malgré ces différences, et quelques autres, digne successeur de Boileau. Et promis à un long règne, puisqu'au moment où il publia son *Essay on Criticism*, Alexandre Pope n'avait encore que vingt-deux ans.

On croit saisir, dans cette œuvre qui devint vite une des plus célèbres de l'époque, un dernier combat. Chez l'auteur de l'*Essai sur la critique*, deux hommes coexistent et ne s'entendent pas toujours : voire même ils se contredisent souvent. L'un représente la fougue d'un vif tempérament individuel, et l'autre la discipline et l'ordre qui vont décidément triompher. Le premier de ces deux personnages

1. Swift, *A proposal for correcting, improving, and ascertaining the english tongue...* Londres, 1712.

dans un seul individu, donne cours à sa jeune verve, et exprime le sentiment qui existe, avoué ou secret, au cœur de beaucoup d'écrivains : l'agacement, l'impatience, la rébellion contre les critiques. Car on sait que les écrivains sollicitent leurs louanges, mais jugent intolérables leurs condamnations. Pope les traite fort mal : ces gens qui blâment les défauts de mes ouvrages, qui me jugent ou me censurent, quel est leur droit ? Ils ont déclaré un beau jour qu'ils se feraient critiques, c'est le métier qu'ils ont choisi : ce choix suffit-il à fonder leur supériorité ? Comment ! le premier sot venu prendra des airs d'importance, et prétendra me régenter ! Le premier poète manqué rendra des arrêts sur la valeur de mes vers ! Un dramaturge sifflé viendra me dire comment je dois composer des comédies ! Qu'ils entendent quelques vérités à leur tour ; et qu'une bonne fois, un écrivain critique les critiques. Pour un mauvais poète, il y a dix mauvais juges ; l'arrogance n'est pas un brevet de valeur ; avant de condamner, il faut au moins comprendre ; un esprit borné, incapable d'adopter le point de vue d'un auteur, ne peut parler qu'à contresens. Que de qualités on serait en droit d'exiger de messieurs les Aristarques ! Se sont-ils formé un jugement sûr par l'expérience et par le travail ? Ont-ils de la souplesse d'esprit, de l'intuition ? Sont-ils suffisamment modestes pour n'être point jaloux ? Sont-ils capables de passer sur les défauts légers, pour souligner les mérites ? de donner franchement des louanges, au lieu de les mesurer comme des avaricieux ? Sont-ils impartiaux ? Hélas ! ils sont les serviteurs de la puissance, de la célébrité, des partis politiques, des passions religieuses...

Ces indignations, qui montrent une âme non blasée, un tempérament pour lequel il n'y a pas de pires tempêtes que celles de l'encrier, sont fort plaisantes. Mais il est encore plus curieux de voir de quelle manière le second Pope fait la loi au premier, qui se laisse convaincre un peu trop vite, et qui, au fond, ne s'en prenait aux critiques que pour souhaiter chez eux une plus éminente dignité. Le Pope rai-

sonneur et raisonnable énonce des préceptes, des dogmes. Il dit qu'il faut suivre la nature, l'infaillible nature, pure lumière, éclat divin : mais qu'il faut la suivre, cette nature immuable et universelle, avec le guide de la raison : il est plus beau en effet de diriger Pégase que de l'éperonner, de contenir sa fougue que d'exciter sa vitesse ; il importe de modérer la course du noble cheval ailé. L'art est encore la nature, mais la nature perfectionnée, rendue méthodique, heureusement soumise aux convenances. Que les poètes suivent donc les règles que les anciens ont extraites de la nature ; qu'ils apprennent par quels préceptes utiles la savante Grèce nous enseigne à réfréner à propos notre imagination, pour lui rendre à propos son essor ! Virgile a éprouvé, un moment, la tentation de se fier à son propre génie ; mais il a compris à temps qu'Homère et la nature ne faisaient qu'un ; convaincu, étonné, il renonce à son téméraire dessein, et à force de veiller, contraint son œuvre à obéir à des règles aussi rigoureuses que si chaque vers avait passé sous les yeux d'Aristote. Que les poètes estiment donc à leur juste prix les grands modèles du passé : les imiter, c'est encore imiter la nature. De même, qu'ils polissent et repolissent leurs ouvrages ! Un style vraiment facile est un effet de l'art, non du hasard ; c'est en apprenant à danser qu'on acquiert une démarche aisée. — Ainsi s'exprime Pope, classique. Tout nourri des œuvres de ceux qu'il salue comme ses illustres prédécesseurs, Aristote, Horace, Denys d'Halicarnasse, Pétrone, Quintilien, Longin ; Érasme qui a triomphé de la superstition gothique ; Vida qui a traduit la suprématie de l'Italie, au siècle de Léon X ; Boileau. Tout fier de cette galerie d'ancêtres devant lesquels il a fait révérence, Pope, se tournant vers les écrivains de son temps, prétend régir et commander à son tour.

* * *

Il ne serait pas mauvais d'avoir quelques œuvres à montrer, pour justifier l'excellence des théories ; et rien ne

devait être plus facile. Connaissant à merveille la façon dont il faut bâtir une épopée, qu'attendent les poètes ?

> Excelling that of Mantua, that of Greece,
> A wond'rous, unexampled Epick Song,
> Where all is just, and beautiful, and strong,
> Worthy of Anna's arms, of Malbro's Fire,
> Does our best Bard united strenght require...

Dépassant celui de Mantoue, et celui de Grèce ; un poème épique merveilleux, inouï, où tout sera juste, et beau, et fort, digne des armes d'Anne et du feu de Malborough — voilà ce qui demande les forces unies de nos meilleurs poètes... Richard Blackmore, qui exhorte ainsi ses compatriotes, a donné lui-même le bon exemple. Le but de la poésie est d'instruire l'esprit, de régler les mœurs ; le genre épique, qui est le premier en dignité, est aussi le plus moral ; les héros qu'il met en scène enseignent la religion, la vertu, la domination des passions, la sagesse : c'est donc un devoir que d'écrire des épopées. Il est vrai que depuis Homère et depuis Virgile, personne n'y a réussi : mais cet échec vient moins du manque de génies que de l'ignorance des règles. Aujourd'hui, nous avons comme guides, outre Aristote et Horace, Rapin, Dacier, Le Bossu, Rymer ; donc, nous n'ignorons plus rien de ce qu'il faut faire pour exceller : Il commence : « Dis-moi, ô Muse »... La Muse lui inspire *Le Prince Arthur*, poème héroïque ; *Le Roi Arthur*, poème héroïque ; *Elisa*, poème épique ; *La Création*, poème philosophique ; *Alfred*, poème épique ; des dizaines, des douzaines de chants ; des milliers et des milliers de vers. Mais Richard Blackmore était meilleur médecin que poète ; ses épopées, personne ne les a retenues.

Et la tragédie ? Un excellent esprit, un juriste renommé, Gian Vincenzo Gravina, va montrer l'exemple. Il étudie les traités, les poétiques ; il ne se contente ni du classicisme français, ni des œuvres de la Renaissance, mais remonte jusqu'à la tragédie grecque, la vraie, la primitive : il la tient, elle ne lui échappera plus. Dans le prologue des

cinq pièces qu'il publie à Naples, en 1712, Gravina donne la parole à la Tragédie en personne : me voilà ! s'écrie-t-elle. Après tant de siècles d'ignorance, j'apparais enfin dans ma forme première ! Sous la conduite d'un légiste, d'un orateur, d'un philosophe, escortée de la Raison poétique à laquelle obéissent les règles, dirigée par le flambeau de la critique, j'arrive enfin !..... Cette Muse parle bien : mais les tragédies de Gravina n'en sont pas moins détestables.

A travers l'Europe s'organise un concours général de tragédie ; pour obtenir la palme et le prix les diverses nations se mettent au travail ; les gens à cothurne s'affairent de tout côté. Crébillon rivalise avec Racine : mais il prodigue les bistres et les noirs. L'étranger rivalise avec la France : ah ! s'il pouvait l'éclipser ! Du moins n'épargne-t-il ni le temps, ni la peine, ni le nombre des tragédies ; pendant des années il s'acharne. Jour mémorable, que celui où le marquis Scipione Maffei fit représenter pour la première fois, à Vérone, — c'était le 12 juin 1713 — une *Mérope* un peu décharnée, mais qui semblait plus classique que les plus classiques des tragédies françaises. Quels applaudissements d'abord dans sa province, ensuite dans toute l'Italie ! Quel triomphe ! Quelle admiration pour ces sentiments exaltés, pour ces tirades grandiloquentes, pour ces vers mécaniquement rythmés ! La pièce fit grand bruit à travers le monde, traduite, discutée, prônée ; et par Voltaire et par Lessing, elle alla, plus tard, jusqu'à Gœthe. Les Anglais aussi avaient bien compris qu'il fallait réformer leur théâtre, bannir les honteuses licences d'un Shakespeare, interdire à la tragi-comédie sa prétention de se confondre avec la tragédie même, supprimer les effets de batailles, de tumultes, de cortèges sur la scène, et ces trompettes et ces tambours, et ces assassinats dont on ne saurait supporter le spectacle, pour peu qu'on ait le goût bien fait ; bref, ils aspiraient à la belle tragédie régulière, savamment découpée, dosant la terreur et la pitié, héroïque avec sobriété, et sublime sans emportements. Ils travaillaint de leur mieux. On voit un

Nathaniel Lee composer des *Néron*, des *Sophonisbe*, des *Gloriana*, des *Reines Rivales*, des *Mithridate*, des *Œdipe*, des *Théodose*, des *Lucius Junius Brutus*, et autres, où son génie naturellement confus et brouillon s'efforce de ne pas introduire deux actions dans une seule pièce, d'écarter les épisodes inutiles, de satisfaire l'idole de l'unité de temps, de respecter les convenances, de ne parler qu'en langage noble et pompeux. Voire il y réussit quelquefois, et n'arrive pas très loin de cette régularité qui lui paraît la beauté suprême. La *Venise sauvée*, d'Otway, est déjà un beau succès, et prouve aux étrangers que le théâtre anglais est capable de se montrer à la fois correct et pathétique. Mais l'année 1713 marque enfin la victoire. Alors paraît le *Caton* d'Addison, digne d'être traduit en français sans tarder, tout de suite : Londres, qui possédait déjà un nouveau Boileau, possède un nouveau Racine ; et commence la gloire européenne de ce *Caton* solennel. Il est le résultat d'un demi-siècle d'efforts, ou à peu près. Il n'a pas fallu moins de temps aux Anglais pour discipliner ce que leur génie avait d'inculte, et pour produire ce chef-d'œuvre de régularité.

Les Allemands restaient en arrière : ils arriveront cependant, un peu de patience. Gottsched souffre de voir le théâtre allemand dans le chaos ; il travaille, lit la Poétique d'Aristote et ses commentateurs, le théâtre des Anciens, les poètes français, jusques et y compris leurs préfaces ; aussi ouvre-t-il les yeux, comprenant que l'art dramatique a des règles si bien fondées en raison, si absolues, et d'une si impérieuse nécessité, que l'Allemagne restera barbare, aussi longtemps qu'elle refusera de les observer. En conséquence, Gottsched travaille de toute manière à posséder les secrets de l'art, et donne triomphalement un *Caton mourant*, en 1732. Il se serait bien borné, explique-t-il, à mettre en allemand le *Caton* d'Addison : mais la pièce n'était pas encore assez régulière, assez desséchée ; elle se permettais quelques épisodes, quelques ornements, qui chargeaient mal à propos son architecture. Grâce au Ciel, et à son mérite, toutes les scènes du *Caton* allemand se passent dans

une seule salle du château d'Utique, et la durée de l'action « est depuis le midi jusque vers le coucher du soleil ».

Chose étrange à penser, qu'un Voltaire, quand il écrira des tragédies ou des odes, sortira de son génie propre sans que les contemporains s'en aperçoivent, sans qu'il s'en aperçoive lui-même ; et voudra recommencer Corneille et Racine ou Boileau. Il y a une tristesse à voir, dès cette époque, et sans attendre que le pseudo-classicisme se développe pendant une durée plus longue que celle qu'aucune école moderne ait jamais remplie, ce fatras de fables sans fraîcheur, de tragédies sans vérité, de vers sans poésie. Poids mort... C'est la rançon des bienfaits que le classicisme avait apportés au monde. Parce que les classiques français avaient atteint un point de perfection sublime, qui a ébloui leurs épigones au point de leur faire croire que leur seule ressource était de les imiter ; parce que les écrivains du second ordre, courant au plus facile, aiment recommencer ce qui a une fois réussi ; parce que l'esprit géométrique a fait perdre l'amour des formes souples et des vives couleurs ; parce que la raison dominatrice n'a plus toléré des fleurs qui ne fussent que des fleurs, les facultés lyriques se sont desséchées ; le génie poétique est entré en léthargie.

## *CHAPITRE II*

## LE PITTORESQUE DE LA VIE

Puisque ces champs de fleurs artificielles sont sans mirages, cherchons ailleurs...

Mr. Spectator prêche à ses lecteurs la sagesse et la mesure : or il s'arrête dans ses propos moralisants, pour vanter les plaisirs de l'imagination, pour affirmer que les délices que procure la vue ne sont pas inférieures à celles de l'intelligence, et même pour admirer les nobles extravagances de Shakespeare : *Juvat integros accedere fontes* ... Les théoriciens d'Italie prêchent l'obéissance aux règles : et en même temps, contre les règles, ils réservent les mérites et les droits d'une certaine fantaisie créatrice : au point qu'on a pu voir en eux avec bienveillance et non sans excès, les prédécesseurs des romantiques. Que d'heureuses contradictions ! Laissez faire les Français, ils sont en train de tout soumettre à leur compas : à moins que les fées ne viennent brouiller, comme par jeu, leurs dessins géométriques. La fin du siècle était austère et morose, pénétrée du sentiment des grands déclins ; aux œuvres majestueuses succédaient les essais critiques ; et tout d'un coup, qu'exige la mode, quels livres s'étalent aux devantures ? Des contes de fées.

Les contemporains de Louis XIV vieillissant, de Mme de Maintenon dévote et raisonnable, se délectent des histoires que ma mère l'Oye racontait aux petits enfants. Je veux bien que Descartes ne soit pas aboli tout d'un coup, qu'une citrouille dorée se transforme en carrosse doré, des lézards en laquais à chamarrures, des rats moustachus en cochers

à moustaches ; et qu'ainsi soient sauvegardés, en quelque manière, les rapports logiques qui sont chers à notre nation. Mais que d'illogisme, aussi ! Surgissent des palais somptueux ; on n'y voit qu'or et que rubis ; la porte est couverte d'escarboucles ; et pour entrer, on tire un pied de chevreuil attaché à une chaîne toute de diamants. Les animaux parlent; la biche qui paissait dans les bois, la chatte qui habitait sa chatterie, sont des femmes enchantées ; et les oiseaux bleus sont des princes charmants. Ce ne sont que merveilles, fleurs, bijoux, surnaturelles parures : une pièce de toile de quatre cents aunes tient dans un grain de millet, et dépliée, passe à travers le trou d'une aiguille ; tous les animaux de la terre, de la mer et du ciel y sont peints, avec la lune, le soleil et les étoiles. On chevauche des chevaux de bois, qui courent à toute bride, et qui sautent mieux que ceux des Académies ; on circule dans un cabriolet attelé d'un gros mouton qui connaît tous les chemins, dans un petit traîneau peint et doré que tirent deux cerfs d'une vitesse prodigieuse, dans une chaise volante traînée par des grenouilles ailées, dans des chariots de feu que des dragons emmènent à travers les airs. On ne reconnaît plus les lois du monde, que des pouvoirs magiques viennent bouleverser à plaisir ; les corps ne sont plus pesants, les rêves sont vrais, la vertu est récompensée, le vice est puni. Quand on quitte enfin ces contes admirables, on trouve la vie si terne et si froide, qu'elle fait peine à vivre.

Des femmes les ont recueillies les premières, ces histoires venues du fond des âges, de si loin qu'on ne sait plus, ces palpitations de l'âme primitive, qui dans toute la création, dans le vent et dans la nuit, dans le printemps et dans l'hiver, ne voyait que magie. Des femmes, elles-mêmes plus instinctives, plus sensibles à ce passé de leur race, gardiennes de l'imagination. Ensuite Charles Perrault est venu et l'ex-surintendant des bâtiments du Roi, prenant alors des ailes de papillon, des fils de la Vierge, et des rayons de lune, construit ses contes de fées, chefs-d'œuvre fragiles et immortels. La Belle dormait au Bois ; tout s'était arrêté,

même les songes ; les lutins ne voltigeaient plus, ni les caprices ; sur Versailles, sur la ville et sur la cour, planait la tristesse des choses achevées ; un coup de baguette, et tout s'éveille, les marmitons se mettent à courir, les valets gambadent, les chevaux s'ébrouent, les oiseaux du bois s'appellent dans les branches, la princesse s'éveille, sourit, et dit au prince qu'il est venu bien tard, qu'elle l'a attendu bien longtemps.

*
* *

Ceux qui faisaient de vrais voyages n'en rapportaient pas tout ce que nous aimons aujourd'hui, lente conquête ; ils ne transposaient pas leur moi dans les lointains pour savoir ce qui adviendrait de lui, pour sentir leur âme s'émouvoir au souffle des vents inconnus. Et pourtant, on n'a pas tout dit, quand on n'a parlé que de leurs idées. Étaient-ils de purs esprits ? Leurs yeux ne commençaient-ils pas à s'ouvrir devant le pittoresque du monde ? N'ont-ils pas offert, à un siècle saturé d'intelligence, des images qui l'ont séduit ?

Comme des îles nouvelles dans des océans familiers, apparaissaient encore, en Europe même, des terres merveilleuses. Telle la Laponie, qui sortait peu à peu des ombres cimmériennes. Étranges gens, comme dit François Bernier le voyageur, que ces Lapons au nez camus, que ces « petits courtauds avec de grosses jambes, de larges épaules, le col court, et un visage je ne sais comment tiré en long, fort affreux et qui semble tenir de l'ours ; vilains buveurs d'huile de poisson... » Étrange pays, où l'été, le soleil ne se couche pas, et ne se lève jamais, l'hiver ; où les chevaux sont remplacés par des rennes ; où les hommes glissent au moyen de planches qu'ils s'attachent aux pieds; où les sorciers entrent en transes pour un oui ou pour un non. Si étrange, que les voyageurs semblaient en rapporter « plutôt une description d'un nouveau monde qu'une relation d'une partie de notre continent... »

Des États barbaresques continuaient d'arriver d'étonnants récits, aventures de mer, captivités, fuites et délivrances, amants séparés et retrouvés, martyrs et renégats ; on entrevoyait des pachas et des janissaires, de belles éplorées, prisonnières au sérail, et des Infidèles s'éprenant de leurs larmes, des gardes-chiourme et des galériens penchés sur les avirons, des missionnaires apportant à grande peine en doublons d'Espagne ou en écus de France, d'énormes rançons. Sans cesse répétées, sans cesse embellies, ces histoires plaisaient toujours. Dénouements des comédies ; péripéties des histoires d'amour ; et faits réels, plus romanesques que les romans.

De Jérusalem, du Saint-Sépulcre, arrivait au moins une fois une lamentation lyrique. O Jérusalem ! ô ville infortunée ! ô cité des tombeaux ! Les squelettes, les os disjoints, les os brisés que l'on contemple dans les cimetières inspiraient des pensées lugubres, qui s'exhalaient dans une *Contemplation* :

> Is this, alas ! our boasted mortal State ?
> Is it fort this, we covet to be great ?
> What Happiness from envied Grandeur springs,
> When these poor Reliques once were mighty kings?
> O frail uncertainty of human Power,
> While Graves can Majesty itself devour ! [1]

Celui qui se lamente ainsi, ce n'est pas Young dans ses *Nuits*, ce n'est pas Hervey dans ses *Tombeaux* ; c'est Aaron Hill le romantique, Aaron Hill le voyageur en Terre Sainte.

Si Louis XIV lut les lettres que le Père de Prémare envoyait de Canton au Père de La Chaise, il dut soupçonner qu'il existait au monde des magots encore plus étranges que ceux qu'on pouvait voir sur les tableaux des Hollan-

1. *Tel est donc, hélas ! notre état mortel si vanté ? — Est-ce pour cela que nous convoitons les grandeurs ? — Quel bonheur provient donc des grandeurs enviées — quand ces pauvres reliques ont été jadis des rois tout-puissants ? — O fragile incertitude de l'humain pouvoir — puisque la tombe est capable de dévorer la Souveraineté elle-même...*

dais. Canton, quelle ville bizarre ! Imaginez des rues étroites, où fourmille tout un peuple ; portefaix qui vont pieds nus, et qui se coiffent d'un curieux chapeau de paille, qui les protège aussi bien de la pluie que du soleil ; au lieu des carrosses, des chaises bizarres, et le Père Prémare lui-même qui se promène dans une chaise fort grande et bien dorée, que six ou huit hommes portent sur leurs épaules ; cortèges guerriers, le Tsong-Tou, c'est-à-dire l'intendant de deux provinces, ne sort jamais sans être accompagné de cent personnes pour le moins... « Tout ce que je viens de dire forme, ce me semble, encore une idée de ville assez nouvelle, et qui n'a guère de rapport à Paris. Quand il n'y aurait que les maisons seules, quel effet peuvent faire à l'œil des rues entières où l'on ne voit aucune fenêtre, et où tout est en boutiques, pauvres pour la plupart, et souvent fermées de simples claies de bambous en guise de portes ?... »[1] Ajoutez les pagodes desservies par les bonzes, les portes des rues qui se ferment à la tombée du jour ; sur le fleuve, toute une ville flottante, des barques dont chacune loge une famille ; et les rizières dans la campagne...

Des Indes occidentales, des Iles, arrivait l'image de l'aventure elle-même, des aventuriers les plus aventureux qu'eussent jamais portés la terre ou les eaux. Leur quartier général est l'île de la Tortue, près de Saint-Domingue : ramassis de *desperados* de tout pays, de toute race, qui vivent sous les lois d'un honneur qui leur est propre, mais qui n'est pas celui du commun des mortels. Ce sont les boucaniers, les flibustiers. Les boucaniers chassent aux bœufs pour en avoir le cuir, ou bien aux sangliers pour en avoir la viande. Armés de longs fusils qu'on fabrique exprès pour eux à Dieppe et à Nantes, suivis de leur meute, aidés de leurs valets qu'ils engagent pour trois ans et qui deviennent ensuite des camarades s'ils sont braves et forts,

1. Lettre du P. de Prémare au R. P. de la Chaise, confesseur du Roi. A Canton, le 17 février 1699. (*Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères*, tome I, 1703.)

ils vont poursuivant leur proie : dès qu'une bête est abattue, le maître en tire les quatre gros os, qu'il casse, et en suce la moelle toute chaude : cela lui sert de déjeuner. Ils sont si adroits tireurs, que pour se divertir ils coupent la queue d'une orange sans que la balle touche le fruit ; et quelques-uns sont si allègres, qu'ils rejoignent les taureaux à la course et leur coupent le jarret. Durs, violents, intraitables, féroces, toujours prêts à verser le sang, ils sont braves entre les braves, et étrangement sensibles à l'amitié. Les flibustiers sont les chasseurs des mers. S'élançant sur les vagues océanes, ils courent sus aux gros vaisseaux, principalement aux espagnols, qui passent chargés de l'or des Indes ; ils montent à l'abordage, ils massacrent l'équipage, le vaisseau est à eux ; de bataille en bataille et de victoire en victoire, ils accumulent le butin : jusqu'au jour où, débarqués dans quelque port, ils se ruinent en folies ; comme ceux qui, arrivés à Bordeaux après des prises royales se firent porter en chaise et précéder par des flambeaux, en plein jour.

Par leur courage et par leur férocité, les flibustiers atteignent la grandeur épique. Ils s'appellent Alexandre, surnommé Bras de fer à cause de la force de son poignet, « qui a autant signalé son nom entre les aventuriers, que l'ancien Alexandre a distingué le sien entre les conquérants ». Pierre le Grand, natif de Dieppe ; Roc, dit le Brésilien, natif de Groningue ; Morgan le Gallois ; le capitaine Montauban, qui a couru pendant plus de vingt années les côtes de la Nouvelle Espagne, de Carthagène, du Mexique, de la Floride, de la Nouvelle-York, les îles Canaries et le Cap Vert. L'Olonois, natif du Poitou, à la tête de vingt et un hommes, vient mouiller devant Cuba ; il s'empare du vaisseau qui devait lui donner la chasse, et apprend que, sur ce vaisseau, le gouverneur espagnol avait eu soin de faire mettre un bourreau tout exprès pour pendre les flibustiers. « L'Olonois, à ces mots de bourreau et de pendre, devint tout furieux ; dans ce moment il fit ouvrir l'écoutille par laquelle il commanda aux Espagnols de monter un à un ; et à me-

sure qu'ils montaient, il leur coupait la tête avec son sabre. Il fit ce carnage seul et jusques au dernier. » L'Olonois prend Macaraïbo et Gibraltar, dans la province de Venezuela. « Tout ayant été ramassé, on trouva qu'en comptant les joyaux, l'argent rompu, prisé à dix écus la livre, il y avait deux cent soixante mille écus, sans le pillage, qui en valait bien encore cent mille ; outre le dégât, qui montait à plus d'un million d'écus, tant en églises ruinées que meubles rompus, navires brûlés, et un autre chargé de tabac, qu'ils avaient pris et emmené avec eux, et qui valait pour le moins cent mille livres. » L'Olonois finit mal : « Il eut le malheur d'être pris par les sauvages que les Espagnols appellent *Indios bravos*, qui le hachèrent par quartiers, le firent rôtir et le mangèrent. » [1]

De l'Orient arrivaient les plus beaux contes ; car « on sait qu'en fait de merveilleux, les Orientaux surpassaient toutes les autres nations. » De 1704 à 1711, Antoine Galland a publié sa traduction des *Mille et une Nuits*. Quand Schéhérazade commença ses récits nocturnes et se mit à déployer, infatigable, les ressources infinies de son imagination, nourrie de tous les songes de l'Arabie, de la Syrie, de l'immense Levant ; quand elle peignit les mœurs et coutumes des Orientaux, les cérémonies de leur religion, leurs habitudes domestiques, toute une vie éclatante et bigarrée ; quand elle indiqua comment l'on pouvait retenir et captiver les hommes, non par de savantes déductions d'idées, non par des raisonnements, mais par l'éclat des couleurs et par le prestige des fables : alors toute l'Europe fut avide de l'entendre ; alors les sultanes, les vizirs, les derviches, les médecins grecs, les esclaves noirs, remplacèrent la fée Carabosse et la fée Aurore ; alors les architectures légères et capricieuses, les jets d'eau, les bassins gardés par des lions d'or massif, les vastes salles tapissées de soieries ou d'étoffes de la Mecque, remplacèrent les palais

1. A. O. Oexmelin, *De Americaensche Zee-Rovers*, Amsterdam, 1678. Trad. fr., 1686.

où la Bête attendait que la Belle s'éveillât à l'amour ; alors une mode succéda à une autre : mais ce qui ne changea pas, ce fut l'exigence humaine, qui veut des contes après des contes, des rêves après des rêves, éternellement.

Des images... Les voyageurs ornent leurs récits de dessins et de gravures, les pagodes de la Chine, les cérastes ou les balons ou les talapoins de Siam, les plantes merveilleuses qui poussent dans les jardins de Malabar. Le Père Bouvet fait exécuter des planches qui montreront aux Français, tout surpris, les costumes des mandarins ; M. de Fériol, ambassadeur de la cour de France auprès du Grand Seigneur, commande un recueil de cent estampes qui feront voir aux Parisiens les robes somptueuses du Levant. Certains mettent sous les yeux du lecteur en utilisant ces types exotiques, des scènes, et même des tableaux : un sauvage porte l'allumette au lit de sa maîtresse ; dans l'une des pyramides d'Égypte, des explorateurs pénètrent et leurs torches jettent des lueurs fantastiques sur les tombeaux millénaires. Souvent elles sont pleines de charme, ces gravures qui viennent du lointain, de l'inconnu ; on dirait que leur nouveauté rend aux artistes la fraîcheur qu'ils avaient perdue à force de copier les modèles antiques. Quelquefois le voyageur lui-même, sachant bien qu'il touchera plus sûrement les esprits par la représentation directe des formes que par les mots et les phrases, se fait dessinateur : Cornelius Van Bruyn se place devant ses modèles avec la conscience, avec la gravité d'un homme qui remplit un sacerdoce : il prend en charge la vérité.

Mais s'agit-il seulement de livres ? Les visiteurs bariolés venus des Iles, venus de Bangkok, venus de Pékin, peuplent l'horizon familier. Plus volontiers que jamais, les tapisseries des Flandres prennent pour sujet les quatre parties du monde ; les Chinois, qui déjà figurent à l'Opéra et au théâtre de la foire, s'installent sur les paravents et sur les murs ; les porcelaines et les laques n'arrivent pas moins vite que les idées de Confucius.

Spinoza, Malebranche, Leibniz ! mais aussi Alexandre

Bras de Fer et Schéhérazade. Les grands systèmes métaphysiques, fondés en raison ; mais aussi, l'imagination qui vagabonde de contes en féeries, l'œil qui rêve en regardant avec quelque effroi le rhinocéros ou la vache marine. Tant d'efforts pour expliquer le monde, en profondeur ; et à la surface, ces miroitements et ces jeux.

*
* *

De la nature naturante, de la vision en Dieu, toute une troupe de gais lurons, paillards, ivrognes, et filous, se soucie autant qu'un poisson fait d'une pomme ; la seule harmonie préétablie dont s'occupent ces gaillards est celle qu'ils affirment entre leur gosier et le bon vin. Ils suivent leur chemin, sans se demander d'où ils viennent, sans savoir où aboutit leur route ; à quoi bon ? L'essentiel est de vivre, un chien vivant vaut mieux qu'un philosophe défunt. Le concret : voilà leur domaine. Ils le parcourent à grande joie, sifflant, chantant, faisant ripaille, profitant des imbéciles et des sots, heureux de vivre ; et tant pis pour la mort ; et tant pis pour l'au-delà.

Il faut que le type du gueux, du ribaud, du filou, ait en soi une vérité psychologique, une valeur de symbole, ou une puissance d'amusement prodigieuses, pour que, sous des masques divers, il ne cesse jamais de plaire aux générations. Immortel *picaro* ! Les fils et les petits-fils de Guzman d'Alfarache et de Lazarillo de Tormes couraient encore le monde, bras dessus, bras dessous avec les descendants de Panurge et Meriton Latroon, leur cousin anglais. Mais leur groupe infatigable se renforçait d'apports nouveaux. A Londres, Ned Ward le cabaretier quittait sa taverne, non sans s'être attablé au préalable, avec quelques bons amis, devant deux oies rôties, deux têtes de veau, un énorme morceau de *Chester cheese* : le tout arrosé de nombreuses pintes d'*ale*, pour commencer, et de *port*, pour finir. Quittant donc sa taverne, et croisant au passage Locke, Samuel Clarke, Boyle, ou Newton, il s'en allait à travers les

rues, à travers les places, entrant dans d'autres tavernes, et dans les maisons, et dans les églises, et dans les banques, et dans les musées, partout où l'on peut rencontrer des échantillons amusants de cette bizarre espèce qui s'appelle l'humanité. Alors il les décrivait, avec une verve rude, des images primesautières, un vocabulaire savoureux : intarissable, débordant d'humour et d'ironie, de chaque chapitre de son *Espion de Londres* faisant une comédie réaliste : réaliste et gaie, c'est le miracle qu'il accomplissait, qu'il renouvelait tous les jours. Non loin de lui, Tom Brown, bohême entre les bohêmes, satirique entre les satiriques, toujours prêt à louer sa plume pour de l'argent, toujours enclin à dépenser l'argent qu'il venait de gagner avec sa plume, observait de son côté les folies de la grande ville. Eh quoi ! La vie est-elle autre chose qu'un amusement ? L'un s'amuse avec l'ambition, l'autre s'amuse avec l'intérêt, et cet autre encore avec cette absurde passion, l'amour. Les petites gens s'amusent avec de petits plaisirs, les grands hommes s'amusent à acquérir la gloire : et moi, je m'amuse à penser que tout cela n'est rien, rien d'autre qu'un amusement...

Ainsi parlait ce moraliste à rebours, qui, après avoir bu, aimé, emprunté et dormi en prison plus que son compte, mourut à quarante et un ans. Cependant, à Paris-Madrid, le Diable boiteux s'amusait de la même manière : au lieu d'entrer par les portes, il aimait mieux soulever le toit des maisons, mais découvrait de même des antimétaphysiciens, des anti-héros, des gens enfoncés dans la matière, et qui ne pensaient pas s'en trouver plus mal ; ou plutôt ils ne pensaient rien : ils se contentaient d'exister . « Un tableau des soins, des mouvements, des peines, que les pauvres mortels se donnent pour remplir, le plus agréablement qu'il leur est possible, ce petit espace qui est entre leur vie et leur mort. » [1] Rien de mieux ; rien de plus ; sur les réalités transcendantes, aucune question, et, semble-t-il,

1. Alain René LESAGE, *Le Diable boiteux*, 1707.

aucun tourment; aucune curiosité. Le réel n'est ici que la laideur des âmes et des corps ; on le trouve, pour peu qu'on gratte un peu les apparences ; et on ne trouve que cela. « J'aperçois dans la maison voisine deux tableaux assez plaisants ; l'un est une coquette surannée qui se couche après avoir laissé ses cheveux, ses sourcils et ses dents sur la toilette ; l'autre un galant sexagénaire qui revient de faire l'amour. Il a déjà ôté son œil et sa moustache postiches avec sa perruque qui cachait une tête chauve. Il attend que son valet lui ôte son bras et sa jambe de bois, pour se mettre au lit avec le reste. » Ainsi la beauté n'existe pas ? Ne peut-on espérer la découvrir encore ? « Si je m'en fie à mes yeux, dit Zambullo, je vois dans cette maison une grande jeune fille faite à peindre. — Hé bien, reprit le boiteux, cette jeune beauté qui vous frappe est sœur aînée de ce galant qui va se coucher. On peut dire qu'elle fait la paire avec la vieille coquette qui loge avec elle. Sa taille que vous admirez est une machine qui a épuisé les mécaniques. Sa gorge et ses hanches sont artificielles... Néanmoins comme elle se donne un air de mineure, il y a deux jeunes cavaliers qui se disputent ses bonnes grâces. Ils en sont venus aux mains pour elle. Les enragés ! Il me semble que je vois deux chiens qui se battent pour un os. » Il n'y a pas d'idée dans le *Diable Boiteux*, mais bien plutôt un parti pris d'imagination grotesque ou noire. Lesage atteindra la perfection du genre avec *Gil Blas*, dont la première partie paraît en 1715 : le héros est plus fin, plus spirituel, plus complexe ; l'observation est poussée plus loin, l'allure est aisée, naturelle : nous n'en restons pas moins aux antipodes de la tragédie métaphysique.

***

Enfin, en arrière-garde, et comme s'ils avaient honte d'appartenir à la troupe, voici des gentilshommes d'assez fière mine, mais qui ont le défaut de ne jamais se poser le problème moral, ou d'y penser sur le tard, et dont on dirait

volontiers ce que l'hôtelier d'Amiens disait de Manon Lescaut et de Des Grieux : ils sont charmants, mais ils sont un peu fripons. Ils ne vivent que pour l'aventure, pour les voyages, pour le jeu, pour l'amour; ils aiment les bons tours les aimables filouteries, les audaces, les grands coups d'épée qu'ils distribuent littéralement et qu'ils reçoivent quelquefois : mais ils n'en meurent pas. On panse leurs blessures, on les met au lit : huit jours après ils se lèvent, et recommencent leur existence tumultueuse, vertigineuse, et dont le seul récit fait tourner la tête aux paisibles bourgeois. Tous pourraient prendre le nom qu'a donné à l'un de ses héros ce Gatien de Courtilz qui lança de par le monde tant de picaros déguisés en seigneurs ; tous pourraient s'appeler le chevalier Hasard. Quelle vie ! quel rythme effréné ! « Le chevalier Hasard n'a jamais connu père ni mère ; il est trouvé emmailloté sur la porte d'une église et élevé aux dépens de la paroisse ; quitte ses nourriciers pour aller chercher fortune ailleurs ; est mis en apprentissage par une dame de qualité chez un orfèvre ; abandonne son maître pour aller à l'armée ; prend parti dans le régiment de marine de mylord S. T. ; le vaisseau où il s'embarque fait naufrage ; il se sauve par miracle avec un autre de l'équipage ; s'embarque pour Boston ; son ami y est tué dans une querelle de jeu ; il venge sa mort au préjudice de l'amour de sa maîtresse ; est accusé d'avoir engrossé une fille ; prêt à se marier avec une autre ; on l'attaque dans la rue, il est blessé d'un coup de pistolet ; sa blessure devient dangereuse ; on fait pendant ce temps-là des difficultés à son mariage ; la fille qui l'accuse veut devenir sa femme ; lui fait procès ; le frère le veut assassiner ; il est encore attaqué une autre fois ; reçoit quatre blessures ; après sa guérison, sa maîtresse tombe malade de la petite vérole ; en meurt... »[1] Si occupé, et d'une telle allure, comment cet agité trouverait-il encore le temps de penser ?

1. *Mémoires du chevalier Hasard,* traduit de l'anglais sur l'original manuscrit. A Cologne, chez Pierre le Sincère, 1703. *Argument.*

Le plus séduisant de ces illustres aventuriers n'est pas le marquis de Montbrun ; ni le chevalier de Rohan, prince infortuné ; ni même M. d'Artagnan, destiné sans le savoir à une si belle carrière, après avoir dormi pendant cent cinquante ans ; mais bien le comte de Grammont, dont Anthony Hamilton se divertit à publier la vie. [1] Qui ne connaît cette étincelante image, dont un Anglais fit don à nos lettres françaises ? Qui n'a suivi le comte de Grammont dans ses années d'apprentissage, dans ses campagnes piémontaises, dans son exil à la cour d'Angleterre dont il fit le scabreux ornement ? qui n'a souri à tant d'évocations plaisantes, au portrait de Matta son compère, à celui de M[lle] de Saint-Germain ou de la marquise de Sénantes ? qui n'a admiré la liberté du récit, son pittoresque, sa qualité dense et incisive, sa vigueur, son humour ? Laissons Hamilton lui-même nous dire comment il s'est soucié non pas de la moralité, mais du caractère ; non pas du bien ou du mal, mais du relief ; non pas de philosopher, mais de vivre : « Il est question de représenter un homme dont le caractère inimitable efface des défauts qu'on ne prétend point déguiser ; un homme illustre par un mélange de vices et de vertus qui semblent se soutenir dans un enchaînement nécessaire, rares dans leur parfait accord, brillantes dans leur opposition. C'est ce relief incompréhensible qui, dans la guerre, l'amour, le jeu, et les divers états d'une longue vie, a rendu le comte de Grammont l'admiration de son siècle... » L'énergie vitale : voilà en effet ce que Grammont a incarné et ce qu'Hamilton a traduit.

Il serait un peu naïf de s'étonner devant le spectacle du grouillement pittoresque des hommes, reflété dans la littérature. Mais à ne regarder que les hauteurs, on l'avait presque oublié.

1. *Mémoires de la vie du Comte de Grammont,* contenant particulièrement l'histoire amoureuse de la cour d'Angleterre sous le règne de Charles II. Cologne, Pierre Marteau, 1713.

## *CHAPITRE III*

## LE RIRE ET LES LARMES. LE TRIOMPHE DE L'OPÉRA

Je chante les combats, et ce prélat terrible
Qui, par ses longs travaux et sa force invincible,
Dans une illustre église exerçant son grand cœur,
Fit placer à la fin un lutrin dans le chœur...

Au lieu de travestir l'Énéide, choisir un mince sujet, et le chanter sur le mode épique ; dire les querelles et les luttes d'un trésorier de la Sainte-Chapelle et d'un chantre, son ennemi ; donner un aspect burlesque aux ornements obligés des grands poèmes, les descriptions, les batailles, les mêlées, les prophéties, les songes : est-ce vraiment provoquer le rire ?

*Le Lutrin* nous a fait rire pourtant, quand nous étions encore à l'école et que nous n'avions pas d'autre pâture ; il a fait rire une Europe qui avait deux cents ans de moins que la nôtre et qui n'était pas blasée, l'Europe classique, l'Europe des honnêtes gens. Toute la fleur de l'Europe, puisqu'il n'est guère de pays où cette œuvre plaisante de M. Boileau, le grand satirique, n'ait été admirée, traduite, imitée ; puisqu'un des meilleurs médecins de Londres, Samuel Garth, trouva la gloire poétique rien qu'en reprenant le thème, en transformant le *Lutrin* en *Dispensaire*, en remplaçant les chanoines par les médecins, et les chantres par les apothicaires, avec leurs seringues, leurs pilons et leurs mortiers :

Muse, raconte-moi les débats salutaires
Des médecins de Londres et des apothicaires
Contre le genre humain si longtemps réunis :
Quel Dieu, pour nous sauver, les rendit ennemis ?
Comment laissèrent-ils respirer leurs malades,
Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades
Comment changèrent-ils leur coiffure en armet,
La seringue en canon, la pilule en boulet ?
Ils connurent la gloire : acharnés l'un sur l'autre,
Ils prodiguaient leur vie et nous laissaient la nôtre [1]...

De même : prendre pour épigraphe quelques vers de Milton, et leur donner une chute ridicule :

Sing, Haevenly Muse,
Things unattempted yet in Prose or Rhyme,
A shilling... [2]

Ayant ainsi donné le ton, chanter en vers quasi solennels le bonheur de l'homme qui possède un shilling, un beau shilling neuf, reluisant et brillant ; qui, dès lors, ne craint plus la pauvreté à la face blême, et peut entrer dans une taverne où il commandera bière mousseuse et huîtres fraîches ; ne jamais permettre à la mélancolie de se montrer tout à fait, la chasser, dès qu'elle fait mine de s'installer, par quelque tour facétieux — est-ce du comique ? Ce le fut, puisque le *Tatler* déclara que le plus beau poème burlesque qui eût jamais été écrit en langue anglaise était *The Splendid Shilling*, de John Phillipps.

De même, encore : Pope se met à son écritoire, et compose savamment *La boucle de cheveux enlevés.* [3] Il est fier d'avoir trouvé du nouveau, comme Boileau était fier d'avoir donné une œuvre qui n'avait passa pareille en français. Dans tout poème héroï-comique, il faut des machines ; c'est là un terme inventé par les habiles, désignant les divinités qui dirigent l'action; des machines dépend le merveil-

1. Voltaire, à propos du *Dispensary* de Samuel Garth, 1699. Dans le *Dictionnaire philosophique*, article *Bouffon.*

2. *Chante, ô céleste Muse — Des choses encore inouïes en prose ou en vers — Un shilling...* (J. Philipps, *The splendid shilling*, 1701 et 1705.)

3. The rape of the Lock, 1712.

leux. Donc il a eu l'idée d'employer, au lieu des anges et des démons un peu fatigués d'avoir tant servi, des sylphides, des gnomes et des salamandres ; personnel emprunté au monde de l'occultisme ; car il ne s'agit pas de ne pas emprunter, le fin du fin consiste à trouver de nouveaux prêteurs. Et puis il imagine une autre ressource ; s'il décrivait des objets qui ne rentrent pas facilement dans la catégorie poétique, comme serait à dire une partie de cartes, quel mérite ! La difficulté vaincue est le grand art. — Un seigneur amoureux coupe la boucle blonde d'une belle ; celle-ci se met fort en colère, et il s'ensuit une grande agitation, parmi les hommes et parmi les lutins. La trame légère d'un poème ancien ; quelques fleurs menues habilement brodées ; de l'esprit, des chatoiements : est-ce du rire ?

Plus sonore, en tout cas, était le rire italien. La muse, dans les campagnes toscanes, se sentait plus libre et plus allègre, elle ne faisait pas tant de cérémonies :

Non è figlia del Sol la Musa mia,
Nè ha cetra d'oro o d'ebano contesta
E rozza villanella, e si trastulla
Cantando in aria... [1]

Certes, elle voulait travestir, elle aussi, les récits héroïques : mais *alla buona*, sans façon ; si elle s'embrouillait, comme les fourmis qui rencontrent sur le chemin plâtre ou farine, elle ne faisait que s'en amuser :

Ma canta per istar allegramente,
E acciò che si rallegri ancor chi l'ode;
Nè sa, nè bada a regole niente... [2]

Et donc, elle n'hésitait pas. Plus d'amours éthérées ; plus d'honneur sublime ; plus d'esprit chevaleresque ; les

1. *Ma Muse, à moi, n'est pas la fille du Soleil — elle n'a pas de lyre d'or, ou incrustée d'ébène — C'est une grossière villageoise, et elle se divertit — à chanter en l'air...*
2. *Elle ne chante que pour être en joie — et pour rendre joyeux, aussi, celui qui l'entend* ; — *elle ne connaît pas les règles, elle ne s'en occupe en rien.*

paladins se transformaient en lourdauds, en paillards, en ivrognes :

> E Rinaldo ed Orlando in compagnia
> S'ubbriacano ben bene all'osteria... [1]

Cette muse folle et quelquefois grossière traitait sans respect tous les vieux éléments, magies, enchantements, chevauchées, poursuites, embuscades, combats singuliers, maléfiques auberges, prisons, morts lyriques ; elle allait d'histoire en histoire, de caricature en caricature, sans se soucier de marcher droit, de se diriger vers quelque but que ce fût ; occupée seulement à montrer combien il était facile de rire et de faire rire, à la barbe des cuistres et des pédants.

Les acteurs italiens de la *commedia dell'arte*, on les avait bannis de Paris, en 1697 ; ils étaient trop hardis, trop brillants, trop gais ; on avait fermé leur théâtre. Mais Regnard restait, l'aimable Regnard ; et les bourgeois de Paris ne sont pas de nature mélancolique. Il se contentait des intrigues les plus faciles, substitutions, reconnaissances, surprises attendues ; des caractères les plus usés du répertoire, usuriers qui étranglent les fils de famille, riches veuves qu'on exploite, mères autoritaires, filles amoureuses, jeunes dissipés ; et combien de valets et de soubrettes, pour mener le jeu ! Or par un miracle, ou pour mieux dire par son abondance, sa dextérité, son inépuisable verve, son sens des situations et des mots, sa belle humeur irrésistible, de ces éléments usés il tirait un comique qui paraissait chaque fois nouveau. Quoi de plus facile que son *Distrait* ? Ce Léandre qui perd une botte en chemin, qui suit la route de Picardie pour aller à Rouen, qui trempe son doigt dans un œuf à la coque et le mord jusqu'au sang, qui se trompe de chambre, qui jette sa montre par terre, qui déclare sa flamme à la belle qu'il n'aime pas et sa répugnance à celle qu'il aime ; qui, après vingt traits du même genre, oublie,

1. *Et Renaud, et Roland, de compagnie — s'enivrent tant qu'ils peuvent au cabaret.*

le soir de ses noces, qu'il est marié : quoi de plus connu ? quoi de plus souvent exploité, et dans un certain sens, de plus conventionnel et de plus banal ? C'est simplement un caractère de La Bruyère étiré en cinq actes. Et ceci dit, vous vous laissez prendre, et vous riez à chaque bévue, comme font les enfants.

Telle scène, telle pièce même, pourraient être tristes ; non pas de la tristesse profonde de Molière, puisque les psychologies ne sont jamais creusées. Mais Regnard ne s'aveugle pas au sujet des défauts et des vices des hommes ; mais il connaît la puissance de l'argent sur une société qui se décompose ; mais il n'hésite pas à peindre des vieillards cassés, fiévreux, épileptiques, paralytiques, étiques, asthmatiques, hydropiques, n'ayant plus qu'une dent dans la bouche, encore tombera-t-elle au premier accès de toux — lesquels convoitent de fraîches jeunes filles. Dans *Le Légataire universel* règne une odeur macabre... N'importe. Ce n'est pas la tristesse que l'on perçoit, mais la gaieté. Les personnages ne sont pas en scène pour autre chose que pour nous divertir un moment, et pour produire des étincelles. Ils sont agiles, ils sont légers, ils gambadent, ils sautillent : car ils ont pris le parti, une fois pour toutes, et même quand il s'agit de la mort, de croire que le remède à tous les maux est un grain de folie. Quand la pièce finira ; quand les jaloux et les avares auront été bernés, quand les Crispin et les Lisette seront pardonnés et absous, quand les amoureux s'épouseront, quand les acteurs tireront leur révérence et que le rideau tombera, le spectateur amusé ne gardera qu'un souvenir :

> Il faut bien que je rie
> De tout ce que je vois tous les jours dans la vie... [1]

Nouvel accompagnement en sourdine, et qui contredit les grands airs. Ni Toland, ni Collins, n'étaient des rieurs ; de Fontenelle, on n'obtenait guère qu'un sourire, ironique

1. *Le Distrait*, acte I, scène 6.

et léger ; Jean Le Clerc était grave, et Jurieu, tragique. Bossuet vieillissant était austère, malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ; Fénelon trouvait que le rire avait quelque chose d'indécent ; Louis XIV ne riait plus, à son automne, à son hiver. Mais ils ne représentaient pas toute l'humanité.

* * *

Comme le Diable boiteux, découvrons maintenant d'autres demeures. Laissons les farceurs, les buveurs, les *picaros*, les *rogues*, les filous, compagnons sans-souci ; et les rieurs ; considérons les âmes sensibles, qui ne peuvent vivre sans émotions, sans mélancolie, sans désespoir ; allons vers les mortels qui pensent que la raison est inhumaine.

La question n'est pas de savoir si on a jamais cessé de pleurer, ici-bas ; mais de déterminer l'époque où l'on crut que l'on pouvait, sans honte, montrer ses larmes.

Voici la scène d'un théâtre ; un héros casqué, emplumé, grandiloquent, pompeux, confesse à un autre héros, non moins romain, l'état de son faible cœur :

SERVILIUS.

Mais quand je songe, hélas ! que l'état où je suis
Va bientôt exposer aux plus mortels ennuis
Une jeune beauté, dont la foi, la constance,
Ne peut trop exiger de ma reconnaissance,
Je perds à cet objet toute ma fermeté.
Eh ! pardonne, de grâce, à cette lâcheté,
Qui, me faisant prévoir tant d'affreuses alarmes
Dans ton sein généreux me fait verser des larmes.

Des larmes ! Un héros cuirassé qui ose verser des larmes, sur la scène ! L'autre est plus indigné que touché :

MANLIUS.

Des larmes ! Ah ! plutôt, par tes vaillantes mains,
Soient noyés dans leur sang ces perfides Romains.
Des larmes ! Jusque-là la douleur te possède ! [1]

1. *Manlius Capitolimus*, tragédie de LA FOSSE D'AUBIGNY, représentée pour la première fois par les comédiens ordinaires du Roi, le samedi 18 janvier 1698.

Les spectateurs s'étonnent, et se demandent par quel mystère on n'a pas honte de rire si librement au théâtre, tandis qu'on a honte d'y pleurer ? [1]

Voici la chambre de Pierre Bayle ; il est en train d'écrire à Jacob, son frère ; leur mère vient de mourir. Il admet qu'on pleure, dans un tel chagrin :

*J'approuve l'excès de vos larmes et je ne trouve pas mauvais que vous m'exhortiez à en verser abondamment. La doctrine des stoïques ne doit pas être écoutée... La sensibilité que nous ferons paraître aux épreuves cuisantes que le ciel nous a envoyées ne manquera pas son effet ; c'est pourquoi il faut espérer davantage de la tendresse de cœur que de la dureté du tempérament. Dieu bénira nos pleurs et nos gémissements...*

Et puis Bayle hésite, et se reprend. On a le droit de pleurer ; on n'a pas le droit de pleurer toujours :

*En disant cela, je ne loue point le naturel dont vous me parlez, lorsque vous dites en propres termes que vous êtes d'un tempérament tendre, et que vous ne pouvez voir ni songer à la moindre chose que vous ne pleuriez épouvantablement. C'est une faiblesse qui ne sied pas bien à un homme, et qui est à peine pardonnable aux femmes. Il faut que dans toutes les rencontres de la vie tout ce qui appartient à un homme retienne un certain caractère de virilité...*

Mais ne l'aurait-il pas blessé ? Il se reprend encore: ah ! si son frère veut pleurer, qu'il pleure !

*Mais comme en reconnaissant la justice de votre douleur immodérée, je n'approuve pas ce grand et universel fond de tendresse que vous vous sentez : ainsi en condamnant un naturel si miséricordieux, je me garde bien de trouver à redire quelque chose à ce débordement de larmes que vous avez versées et que vous versez encore. On peut s'abandonner à cet*

1. La Bruyère, *Caractères. Des Ouvrages de l'Esprit.*

*excès sans perdre la force d'esprit qui doit distinguer notre sexe et puisque les plus grands Héros et les plus grands Saints ont pleuré, les larmes ne doivent pas passer pour une faiblesse de femme...* [1]

Une faiblesse de femme... Voici la riche maison bourgeoise où une faible femme écrit des lettres d'amour, en pleurant. Jeune, elle s'était éprise du baron de Breteuil, qui lui avait semblé le plus beau du monde, et désespérée d'apprendre qu'il n'était pas libre, elle s'était sauvée un jour de la maison paternelle, était partie vers le cloître ; on l'avait rattrapée en chemin, et pour la rendre sage, on l'avait mariée, malgré elle ; Anne de Bellinzani était devenue la présidente Ferrand. Or la présidente avait revu le baron ; elle l'avait aimé avec transport, avec fureur. D'où ces lettres, qui sont parmi les plus belles qu'ait jamais écrites la plume d'une amante, et toutes pleines d'émoi : joie d'un amour que le monde ignore, bien d'autant plus précieux qu'il demeure secret ; mélancolie qui provient de ce que ce même amour ne peut s'épanouir, libre et glorieux ; colère devant les obstacles qui peu à peu s'accumulent ; accents de tendresse quasi maternelle, et cris passionnés ; dégoût, à l'idée d'aller retrouver, en quittant son amant, un mari, que sa chair abhorre ; perspicacité du sentiment, « oui, mon cher, vous m'aimez et je vous adore..... » ; mésestime, qui ne suffit pas à abolir l'amour : « J'ai perdu les bonnes grâces de ma famille, et je me suis fait un enfer de mon domestique pour un amant qui ne mérite que ma haine. Mais Dieu ! c'est le comble de ma misère ; je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhorre, mais je sens que je ne le hais pas... » Cette amante-née possède quelques-uns des traits qui feront l'orgueil des héroïnes romantiques, cent quarante ans plus tard. Elle estime que la joie dissipe trop, et que la mélancolie rend l'amour plus

1. *Unpublished letters of Pierre Bayle*, par J. L. Gerig et G. L. van Roosbroeck. (*The Romanic Review*, July-Sept. 1932).

sensible ; elle est la plus malheureuse femme qui ait jamais aimé ; elle est marquée par la fatalité : l'amour, dès son enfance, l'avait regardée comme une victime destinée à ses tourments. Elle verse des torrents de larmes.[1] — Déjà !

La société se corrompait, c'est vrai ; la contagion du luxe gagnait de proche en proche, et le luxe exigeait de l'argent, vite gagné, et beaucoup : alors on en demandait à la spéculation, à la loterie, à la tontine, aux cartes. *Turcaret* est de 1709 ; et Turcaret, de laquais devenu partisan, pense qu'avec des écus on achète tout, les belles manières, l'art, le cœur des femmes. Sans doute Lesage nous le montre-t-il bafoué, berné et ruiné, pour finir : reste que l'argent, s'il ne peut tout, corrompt tout ; et telle est la morale que dégage de la pièce Frontin le valet, parlant avec Lisette la servante : « J'admire le train de la vie humaine ; nous plumons une coquette ; la coquette mange un homme d'affaires ; l'homme d'affaires en pille un autre ; cela fait un ricochet de fourberies le plus plaisant du monde. » Dans le théâtre de Dancourt, petit miroir du temps, à jolies facettes, les plus faussement naïves, les plus corrompues, les plus entêtées d'honneurs et d'argent, ce sont les femmes.

Il est encore vrai qu'on poussait les femmes vers la philosophie, vers la science : tantôt Lord Halifax, et tantôt Fontenelle. Il y a des gens pour dire qu'elles doivent s'émanciper tout à fait ; car les hommes ont abusé de leur pouvoir afin de les tenir en sujétion, lorsqu'ils ont établi les lois ; ils leur ont assigné des occupations frivoles, l'usage a enraciné le mal, l'éducation l'a aggravé : il est grand temps de changer tout cela. Les femmes doivent devenir les égales des hommes, ainsi que le veulent la logique et la raison : se former par les mêmes études et occuper les mêmes fonctions, dans la magistrature, dans l'enseignement, même dans la conduite des armées, même dans l'Église. Boileau, qui n'a pas oublié les *Femmes savantes*, n'est pas de cet avis;

1. *Histoire nouvelle des amours de la jeune Bélise et de Cléante*, 1689. — *Lettre de la Présidente Ferrand au baron de Breteuil*, éd. Eugène Asse, 1880.

il grogne, il raille la lubrique, la coquette, la joueuse, la savante, la précieuse, la fantasque ; il rappelle sur le mode ironique les douceurs du mariage : mais Perrault défend aussitôt l'honneur du sexe. Boileau, déclare Perrault, est du vieux temps ; Boileau fait la satire des femmes, parce qu'il a pris le thème chez Horace et chez Juvénal, et qu'il se croit obligé de répéter tout ce qu'ont dit les Anciens. Mais les Modernes, plus justes, savent que les mœurs d'aujourd'hui sont bien différentes de celles d'autrefois : louées soient les femmes ! Un philosophe italien, Paolo Mattia Doria, fait écho, prouvant que « la femme, dans presque toutes les vertus les plus grandes, n'est en rien inférieure à l'homme. »

Tout cela est vrai. Les témoins constatent que les jeunes filles s'émancipent, qu'elles oublient les bons vieux usages, qu'elles font scandale ; que les femmes sont effrontées, avides, intéressées. Mais que vienne un grand amour, et ses obstacles : tout à coup la passion reprend ses droits, éclate, se traduit en cris déchirants, en sanglots : appel lancé vers un âge proche, qui voudra être, tout entier, passion.

***

Qu'elle est ingénieuse à transparaître, la sensibilité que certains voudraient bannir du monde ! De l'Angleterre aussi partit un signal ; et ce fut un acteur, Colley Cibber, qui le donna : il avait deviné ce goût secret de son temps. Assez de pièces libertines ! assez de seigneurs débauchés se pavanant sur le théâtre ! Jeremy Collier avait raison, il était plus que temps de ramener les pièces anglaises à la décence, à la moralité. Et la moralité prit le sentiment pour compagnon.

Supposons un mauvais mari, qui a quitté sa femme vilainement pour courir l'aventure, qui a gaspillé tout son bien, comme il dit, en vin vieux et en femmes jeunes, et qui regagne l'Angleterre ruiné, mais toujours cynique ; sans trop nous fatiguer l'imagination, nous l'appellerons Love-

less. Supposons, d'autre part, le modèle des épouses, Amanda. Elle n'a pas cessé d'aimer son coquin de mari, et elle veut le ramener à elle. Par une morale directement appliquée ? Non certes ; il s'enfuirait de nouveau. Par le sentiment, bien plutôt ; par le repentir ; par un reste d'affection, peu à peu réveillée ; et même par le plaisir. A la fin, Loveless se rendra compte de ses fautes, et parlera en très humble repentant : « Oh ! tu m'as sorti de la profonde léthargie du vice... Que je me mette à genoux, et que je remercie celle dont la conquérante vertu a fini par me soumettre. C'est ici que je veux rester, prosterné de la sorte, pour ma honte ; je veux laver mes crimes dans les incessantes larmes de la pénitence. » Il a passé par l'école du sentiment.

Cette pièce vertueuse de Colley Cibber, *Love's Last Shift*, « La dernière ruse de l'amour », fut jouée au Théâtre Royal de Londres, en 1696, avec grand succès. Et dès lors s'organisèrent des comédies hybrides, gaies, sérieuses, bourgeoises, morales, avec des relents de l'immoralité ancienne : car on y voyait passer plus d'un personnage emprunté au répertoire, et qui, en conséquence, n'avait pas perdu l'habitude de boire, ou de courir les filles, ou de parler grossièrement, sans respect pour les oreilles chastes. Nouvelles, par quelques scènes fraîches et pures ; et utilisant sans scrupule les plus vieux procédés, comme seraient à dire déguisements, mascarades, lettres se trompant d'adresse, quiproquos : Colley Cibber donnait l'exemple, en supposant que Loveless ne reconnaissait pas sa femme Amanda ; la physionomie d'Amanda avait été changée légèrement par la petite vérole, expliquait-il. Gauches, chargées, à la fin des actes et quelquefois à la fin des scènes, de petits vers moralisants qui peuvent difficilement passer pour spontanés, ou pour beaux. Mais toutes témoignant d'un même état de conscience, offrant toutes un même trait psychologique pour lequel il leur sera beaucoup pardonné : une réforme morale ne peut pas s'accomplir par l'extérieur, par la force, par l'autorité ; il y faut l'adhésion de l'âme. Donc

il faut que l'âme s'émeuve, et avant de faire appel à la volonté rénovatrice, soit agitée d'abord, corrigée ensuite, par le sentiment. Un mari qui s'aperçoit des désordres de sa femme n'obtiendra rien d'elle, s'il n'excite dans son cœur les regrets, les remords. Pour ce faire, il imaginera toute une mise en scène ; il suscitera un faux amant, un figurant payé par lui pour la mettre à deux doigts de la faute : et presque coupable, elle sentira l'horreur du mensonge, de la trahison ; elle reviendra à la vertu par le dégoût du vice.

On s'attendrira. De vieux domestiques, fidèles comme de bons chiens, reconnaissants de tous les bienfaits que leurs maîtres leur ont prodigués, déploieront aux moments critiques un dévouement admirable. On abandonnera à leur malheureux sort quelques femmes, décidément incorrigibles ; mais la plupart seront tendres et douces ; et si leur cœur s'égare, on saura les ramener à temps dans le droit chemin. Chez les hommes, la constance d'un amour sincère ne manquera jamais d'être récompensée, après quelques épreuves. On admirera un père qui ne veut faire à son fils aucune peine ; et un fils non moins délicat, non moins affectueux : le meilleur et le plus tendre des pères ; le meilleur et le plus tendre des fils : deux sensitives, qui se rétractent dès qu'on les touche. Dans la même pièce se produira une ingénue pure et charmante qui ne veut pas croire à l'existence du mal, quoiqu'on lui dise. Les personnages les moins sympathiques seront tout au plus un peu rudes de caractère, ou légèrement jaloux. Mais les jalousies s'apaiseront, les rudesses se fondront en douceur, les malentendus seront éclaircis, et tout le monde s'embrassera, en pleurant. Tels *The conscious lovers*, « Les amants réservés », de Steele, qui marqueront le triomphe du genre en 1722.

Une partie de la littérature tend à devenir, en somme, « un service obligeant rendu à l'humanité ». [1]

1. R. Steele, *The tender husband, a comedy*, 1705. To Mr. Addison, « Poetry... is an obliging service to human society ».

*
* *

L'Opéra — quelle injure adressée à la raison ! Flatter les yeux et les oreilles, et révolter l'esprit : c'est une manière de provocation. Tout chanter, depuis le commencement jusqu'à la fin, et non seulement les déclarations d'amour, mais les discours, les messages, les ordres, les imprécations, les confidences, les secrets, quelle absurdité : « Peut-on s'imaginer qu'un maître appelle son valet, ou qu'il lui donne une commission en chantant ; qu'un ami fasse en chantant une confidence à son ami ? qu'on délibère en chantant dans un conseil ; qu'on exprime avec du chant les ordres qu'on donne, et que mélodieusement on tue les hommes à coup d'épée et de javelot dans un combat... ? » — « Si vous voulez savoir ce que c'est qu'un opéra, je vous dirai que c'est un travail bizarre de poésie et de musique ou le poète et le musicien, également gênés l'un par l'autre, se donnent bien de la peine à faire un méchant ouvrage... »

Sans compter le décorateur, autre criminel. Surcharger le théâtre de merveilles en carton, pour remplacer l'intérêt psychologique par des effets extérieurs de surprise et d'étonnement ; inventer des machines extraordinairement compliquées, chars volants, dieux qui montent au ciel, monstres animés : quel contresens ! Bref, à entendre les bons esprits, ceux qui aiment le vrai, le vraisemblable, le logique, et l'ordonné, Saint-Évremond, Boileau et La Bruyère, Addison et Steele, Gravina, Crescimbeni, Maffei, Muratori : l'opéra est irrationnel, l'opéra est parfaitement méprisable. Car enfin « une sottise chargée de musique, de danses, de machines, de décorations, est une sottise magnifique, mais toujours une sottise... » [1].

Précisément : l'opéra était déraisonnable, et l'opéra plaisait ! Voilà le fait que personne ne pouvait nier, la nouveauté qui mettait en colère les défenseurs du bon sens. L'opéra

1. SAINT-ÉVREMOND, *Lettre sur les Opéras.*

triomphait partout ; il avait conquis Florence, Venise, Rome, Naples, chaque ville italienne. Il s'était installé dans les grands centres musicaux de l'Allemagne, à Dresde, à Leipzig. Il faisait les délices de Vienne, devenue comme sa seconde patrie. Il n'était pas de prince ou de grand duc qui ne voulût avoir son théâtre, ses décorateurs, ses compositeurs, le meilleur *maestro*, le meilleur maître de ballet, la meilleure *prima donna*. Paris faisait une célébrité à Lulli, à Quinault. Londres accaparait Haendel. Madrid était en retard ; Mme d'Aulnoy dans sa *Relation du Voyage d'Espagne*, en 1691, racontait, avec un sourire : « Il n'a jamais été de si pitoyables machines ; on faisait descendre les dieux à cheval sur une poutre qui tenait d'un bout du théâtre à l'autre ; le soleil était brillant par le moyen d'une douzaine de lanternes de papier huilé, dans chacune desquelles il y avait une lampe ; lorsqu'Alcine faisait des enchantements, et qu'elle invoquait des démons, ils sortaient commodément de l'enfer avec des échelles... » Cela va changer : en 1703, une compagnie italienne s'installe à Madrid.

D'où vient cette passion ? — Les hommes ont éternellement besoin de pathétique ; la tragédie, qui, dès la fin du siècle n'est qu'imitation, que mécanisme, n'en fournit plus. Donc, la musique en fournira. Une exigence psychologique aboutit à une transformation de l'art, à une forme nouvelle.

Vaste synthèse décorative, où collaborent tous les arts ; fête des sons, des couleurs, des mouvements rythmés, enchantement des oreilles et des yeux ; émotion d'une qualité spécifique toute nouvelle, puisqu'on ne peut l'analyser, puisque sa douceur est sensuelle, puisque le corps lui-même semble se fondre et s'amollir en l'éprouvant ; plaisir qui tient des magies et des charmes ; inexplicable, profonde, intime volupté : tel était l'opéra. Et quand on l'aurait condamné cent et mille fois, on aurait parlé dans le désert. Les censeurs avaient tort ; ils ne comprenaient pas qu'un désir s'était éveillé, et qu'il fallait le satisfaire : le public demandait du merveilleux, du pathétique et du tendre. Les âmes

ne voulaient plus être convaincues, mais « alarmées » [1]. Le changement était là.

Cherchons à préciser encore : ce que l'Europe adoptait d'enthousiasme, c'était l'opéra italien. L'Italie, qui a donné le modèle du genre, est la source inépuisable d'où jaillissent les ondes sonores ; elle fournit à l'Europe entière aussi bien la musique que les exécutants ; elle est la Mélodie même. Aussi ses mélodrames envahissent-ils toutes les nations voisines. Paris veut lutter ; mais le génie qu'il oppose aux Italiens, est italien ; et d'ailleurs, c'est seulement la moitié de la France qui résiste, l'autre moitié est conquise. Hambourg reste longtemps fidèle à la musique allemande, mais finit par céder. Le monde de l'opéra n'est plus qu'une colonie italienne.

D'où vient à son tour ce traitement de faveur, et cette hégémonie ? — Les librettistes italiens voudraient bien rester fidèles, eux aussi, à la raison souveraine ; en lui obéissant, ils se sauveraient du mépris où les critiques les tiennent ; ils rivaliseraient en dignité avec les grands auteurs tragiques. L'effort de Benedetto Marcello, d'Apostolo Zeno, fournisseur de Sa Majesté Impériale, et qui veut être le Pierre Corneille de l'opéra est de régulariser le livret, de lui enlever ses habituelles incohérences, de le resserrer, de le dépouiller, de le rapprocher enfin de la tragédie ; plus tard, Métastase finira par justifier le mélodrame au nom de la poétique d'Aristote.

Mais en vain. Victimes de l'illusion littéraire qui régnait encore autour d'eux, et qui mettait l'épopée ou la tragédie au premier rang des productions de l'esprit humain, ils ne pouvaient pas comprendre, ces librettistes acharnés, que la littérature n'était plus qu'une humble servante, à qui la musique imposait ses lois. La musique exigeait ici un air, là un duo, plus loin un chœur ; elle voulait que tant de vers, et de tel rythme, fussent réservés au ténor, à la basse ; elle commandait tout, et même le vocabulaire, qui

1. Mme de Sévigné, *Lettre du 8 janvier* 1674.

ne devait plus rien offrir que de facile et d'harmonieux. A l'écrivain, elle ne demandait que souplesse et dextérité : il lui restait l'art de s'accommoder, l'art d'obéir au compositeur, au chef d'orchestre, à la *prima donna*. Et la langue italienne, plus riche et plus sonore et plus harmonieuse et plus variée que toutes les autres langues d'Europe, regagnait ici le prestige qu'elle avait perdu quand il s'agissait d'exprimer des idées.

La musique italienne, quelles délices ! quel jaillissement, s'échappant des contraintes ! quelle chaude richesse ! quelle abondance, quelle facilité triomphante ! Généreuse, intarissable, elle offrait à un public qui ne pouvait plus se passer d'elle ce que n'avait pas la musique française, ce que n'avait aucune musique d'aucun pays : la verve, le brio, le caractère. Oui, le caractère, toujours marqué, soit pour la vivacité, soit pour la tendresse. Elle ne cherchait pas une harmonie douce, égale, unie, ne procédant que par transitions, prudente, logique : elle osait ; elle risquait ; et par ses hardiesses mêmes, elle enivrait l'âme. Ce sont encore des contemporains qui le constataient ; voire des Français. « Les musiciens français se croiraient perdus s'ils faisaient la moindre chose contre les règles, ils flattent, chatouillent, respectent l'oreille, et tremblent encore sous la crainte de ne pas réussir après avoir fait les choses dans toute la régularité possible ; les Italiens, plus hardis, changent brusquement de ton et de mode, font des cadences doublées et redoublées de sept et huit mesures sur des tons que nous ne croirions pas capables de porter le moindre tremblement ; ils font des tenues d'une longueur si prodigieuse, que ceux qui n'y sont pas accoutumés ne sauraient s'empêcher d'être d'abord indignés de cette hardiesse que dans la suite on croit ne pouvoir jamais assez admirer... » Bref, « ils jettent la frayeur aussi bien que la surprise dans l'esprit de l'auditeur qui croit que tout le concert va tomber dans une dissonance épouvantable, et l'intéressant par là dans la ruine dont toute la musique paraît menacée, ils le rassurent aussitôt par des chutes si régulières, que chacun

est surpris de voir l'harmonie comme renaître dans la dissonance même, et tirer sa plus grande beauté de ces irrégularités qui semblaient aller à la détruire... »[1]

Plaisir que procure l'audace, plaisir inquiet que donne au moins l'illusion de violer les règles sacro-saintes, plaisir où notre être de chair s'intéresse, où nos nerfs vibrent comme le violon sous l'archet : c'est ce plaisir-là que donnaient tant de compositeurs italiens, aux noms eux-mêmes sonores, qui « charmaient toute l'Europe par leurs excellentes productions ». Quand les élèves de Scarlatti, le plus illustre de ces compositeurs, demandaient au maître pourquoi il professait telle ou telle prédilection, pourquoi il donnait tel ou tel conseil, il n'avait qu'une réponse : *Perchè fa buon sentire.*

1. RAGUENET, *Parallèle des Italiens et des Français en ce qui regarde la musique et les opéras*, 1702.

## *CHAPITRE IV*

## LES ÉLÉMENTS NATIONAUX, POPULAIRES, INSTINCTIFS.

Nous avons essayé de voir à l'œuvre quelques-unes des forces qui s'opposent confusément, par leur être même, à ce que toute l'Europe ne soit que critique et qu'analyse, que logique et que raison : recours pour l'avenir ; obscure préparation des revanches, encore lointaines, de la sensibilité et de l'imagination. Nous avons regardé ces forces telles qu'elles étaient, acceptant, enregistrant les manifestations de cette vie concrète, dans leur confuse variété. Est-il possible, maintenant, de les dominer, et d'un plus haut point de vue, de discerner quelques-uns des principes autour desquels ces éléments de résistance aiment à se grouper ?

*
* *

Le sentiment des différences nationales : qui l'abolira ? Il met en jeu des valeurs irréductibles ; il procède de raisons que la raison connaît, et d'autres, que la raison ne connaît pas.

A tous les pays tendaient à s'imposer une même façon de penser, et donc une même façon d'écrire : ordre, précision, sagesse réglée, beauté solide qui s'achète au prix d'une longue patience et d'un ferme labeur : c'est une première vérité. Mais n'est-ce pas une vérité seconde, que chaque pays interprétait à sa manière ce précepte général, et qu'ainsi des différences sensibles, voire même des opposi-

tions, se manifestaient encore dans cette uniformité voulue? Par exemple : l'Angleterre avait accepté le classicisme, en partie sous l'influence de la France, en partie parce qu'elle appelait une réforme intérieure qui disciplinerait sa puissance. Mais ce ne fut jamais qu'un classicisme britannique ; un classicisme à part ; un classicisme de compromis [1]. Allons tout de suite à un exemple saisissant. Swift figure parmi les classiques ; et en effet, il a contribué pour une large part à fixer la prose anglaise ; il est expliqué dans les classes, et sans doute y sera-t-il expliqué toujours ; il a cette solidité dans le mérite, cet incontestable génie qui le fait placer sans qu'on hésite parmi les plus grands écrivains de sa nation. Or quel étrange classique, aux yeux d'un Français, qui jurait par Boileau ! Ouvrons le *Conte du Tonneau* ; essayons de nous remettre dans l'état d'esprit d'un lecteur du continent, tel qu'il pouvait être en 1704 ! imaginons sa stupéfaction. Tout d'abord, quel désordre ; Cet homme-là ne sait pas composer; il suit la première idée qui lui passe par la tête, dévie, dévie encore : comme s'il ignorait cette grande ressource de l'art d'écrire qui s'appelle la transition. Il n'écoute que son caprice ; ses exordes sont plus longs que ses développements ; aucun respect de la logique formelle : et avec cela, il a l'air de se moquer de nous. « Après m'être jeté dans de si vastes détours, je me remets dans le chemin, résolu de suivre désormais mon sujet pas à pas jusqu'à la fin de mon voyage, à moins que quelque agréable pespective ne se présente à ma vue... » Que penser d'un auteur qui écrit une digression à la louange des digressions ? Et quelles extraordinaires images ! quelle bizarrerie ! quelle frénésie d'imagination ! « La sagesse est un renard, à qui souvent on donne en vain la chasse, si on ne le force pas à sortir de sa tanière ; c'est un fromage qui est d'autant meilleur qu'il est couvert d'une croûte épaisse

1. Voir sur ce point les pénétrantes observations de Louis CAZAMIAN, dans l'*Histoire de la littérature anglaise*, par E. LEGOUIS et L. CAZAMIAN, 1924, p. 694.

coriace, et dégoûtante ; c'est du chocolat, qui devient plus excellent à mesure qu'on approche du fond. La sagesse est une poule dont il faut essuyer le chant désagréable parce qu'il est suivi d'un œuf ; elle ressemble à une noix, qui, si elle n'est pas choisie judicieusement, peut vous coûter une dent, et ne vous payer que d'un ver... »

Quelle est encore cette manie de tout attaquer, de tout démolir ? Il s'en prend aux catholiques d'abord, mais aussi aux luthériens, aux calvinistes, aux enthousiastes de toute espèce ; on n'est jamais sûr qu'après avoir caressé, il ne mordra point ; il s'emporte, il entre dans des fureurs, il injurie : c'est un Aristophane fou. Et ces allégories constantes ! Et cette ironie ! On n'en finirait point. Et ces plaisanteries atroces ! « J'ai vu la semaine passée le corps d'une femme qu'on avait écorchée ; et vous ne sauriez croire combien elle était mise à son désavantage dans cette espèce de déshabillé...»

Combien d'Anglais, tout en admettant la valeur des règles classiques et même en essayant de s'y conformer, n'ont-ils pas eu dans leur cœur un regret pour la liberté perdue ! Combien n'ont-ils pas pensé qu'Aristote, et puis Horace, suffisaient bien ; et qu'on n'avait pas besoin vraiment d'adopter la sévérité, l'inflexibilité françaises ! « Comme si, pour faire d'excellent miel, on venait à rogner les ailes des abeilles, et les réduire à se tenir dans leur ruche ou à ne s'en écarter que peu... Les abeilles veulent se pouvoir étendre dans la campagne, aussi bien que dans les jardins, et choisir elles-mêmes les fleurs qu'il leur plaît... »[1]

L'opposition est plus marquée, elle se fait plus tenace et même violente, lorsqu'il s'agit non plus de la littérature, mais des mœurs ; lorsqu'il s'agit, en d'autres termes, de défendre une retraite plus profonde, des habitudes enracinées, une manière d'être spécifique. Quand on lit les romans ou les comédies d'une époque qui pourtant accepte à

1. William Temple, *Upon Poetry*, dans les *Miscellanea* de 1692. — *Essai de la poésie dans les Œuvres mêlées*, trad. fr., Utrecht, 1693 et 1694. Amsterdam, 1708.

quelque degré l'exemple de la sociabilité française, on est frappé par la puissance des réactions. La France y est représentée comme une impudente, qui délègue à Londres ses maîtres à danser, ses valets corrompus, ses soubrettes entremetteuses, ses marchandes de mode, ses aventurières, ses marquis vaniteux, qui font sottement parade de leurs belles manières, et qui ne sont que des lâches et des fripons. On leur oppose l'Anglais honnête, simple et rude : cette rudesse même est présentée comme une vertu. Mieux vaut garder son franc parler, ses frustes manières, sa force intacte, que de se laisser corrompre par une influence étrangère qui tend à faire d'un homme un mannequin, un hypocrite, un « Beau ». Dans nombre de pièces, Français et Françaises servent ainsi de repoussoir : personnages ridicules, qui sont destinés d'abord à faire la joie du parterre et ensuite à mettre en valeur les qualités, les indestructibles qualités britanniques.

L'Italie se plaint d'être l'esclave de la France ; et en effet, dans une certaine mesure, elle le devient. Mais ici encore, gardons-nous des affirmations massives. Car non seulement tels et tels poètes transalpins entretiennent vivante la tradition de l'unité romaine, l'idée que la Gaule n'est après tout qu'une tard venue, l'espoir d'une époque où la souveraine véritable reprendra ses droits ; mais puisque classicisme il y a, les théoriciens d'Italie revendiquent les droits d'un classicisme italien, antérieur par sa date aux doctrines françaises, le seul légitime, authentique et pur. Ils continuent obstinément la Renaissance, leur Renaissance : qui oserait leur en contester le mérite ? Tandis que les poètes travaillent à imiter Corneille et Racine avec l'intention hautement proclamée de réussir mieux qu'eux, ils vont répétant qu'ils veulent rester fidèles à l'esprit et à l'exemple de la tragédie grecque : la seule qui compte, et qui leur appartient par droit de découverte et de première exploitation. Qu'a fait la France, après tout ? Elle a altéré, elle a corrompu ces nobles modèles. Elle a efféminé la tragédie antique, elle l'a rendue galante, elle a donné à l'ex-

pression de l'amour une place excessive. Le grand maître reste Sophocle : il faut revenir à lui.

*
* *

De nation à nation, on bataille aussi pour revendiquer la priorité dans le temps. Elles essaient toutes, alors, de descendre jusqu'au fond de leur passé, pour en rapporter des titres de noblesse. Elles possèdent la langue la plus ancienne, la poésie la plus ancienne, la prose la plus ancienne, la civilisation la plus ancienne. Et à chacune d'affirmer fièrement que ses voisines ne sont que des prétentieuses, que des parvenues.

Nul pays ne tenta plus courageux effort, dans ce sens, que l'Allemagne. Elle n'était que poussière ; elle était écrasée, humiliée. Subissant toutes les influences et n'en exerçant aucune, elle semblait n'être plus une puissance morale.

Or elle défendait sa vitalité obscure ; et pour affirmer son être, elle combattait sur tous les fronts. L'unité ? Elle la retrouverait aisément par une réforme intérieure, disait Pufendorf, disait Leibniz. — Le droit ? n'existait-il pas un droit germanique antérieur et supérieur au droit romain, au droit canon ? Le droit romain, le droit canon, voilà tout ce qu'on enseignait dans les universités ; à grande erreur ; le temps était venu de restituer sa place au droit national et autochtone. — La langue ? Mais la langue allemande était aussi ancienne, et d'ailleurs aussi belle que le latin ; que le grec, que quelque langue que ce fût : la langue allemande remontait aux origines du monde. — La littérature ? La littérature allemande n'était inférieure à aucune. C'est ce que démontrait en 1862, le savant Morhofius. Comme il s'évertuait, comme il accumulait les preuves ! Comme on sentait, dans toutes les pages de son livre dense et lourd, l'amour de la patrie allemande ! Il disait que l'Allemagne a eu de très glorieux poètes, injustement oubliés, tel Hans Zachs ; et de plus anciens, qu'Olaus Rüdbeck revendique

à tort pour la Scandinavie. Dans son zèle, il raisonnait même étrangement : l'Allemagne a eu des poètes dont il ne reste pas de trace, mais cela ne veut pas dire qu'ils n'aient jamais existé : il faut qu'ils aient existé, au contraire, puisque chez tous les peuples, la poésie est le genre primitif; et dès lors ils existent, même inconnus, même introuvables.

Cette langue allemande, qui possède la rotondité de la langue grecque, la majesté de la langue romaine, la vénusté de la langue françaises, les grâces de l'italien, la richesse de l'anglais, la dignité du flamand ; cette langue millénaire va donner, ses défenseurs zélés l'espèrent bien, des chefs-d'œuvre qui forceront l'Europe jalouse à reconnaître son mérite. Lorsqu'en 1689 paraît l'*Arminius et Thusnelda* de Caspers von Lohenstein, quel cri de triomphe ! Enfin un grand auteur, *patriae amantissimus*, a cherché, a trouvé un sujet digne de la nation germanique ; il a célébré cet Arminius qui a résisté à Rome, non dans ses faibles commencements, mais lorsqu'elle était dans sa plus grande force ; il rend à l'Allemagne la couronne de chêne et de laurier. Cris de joies, clameurs triomphales...

L'appel de la *Sehnsucht*, quel trait plus généralement reconnu de la psychologie de l'Allemagne éternelle ? Il ne manque pas à une époque où les lumières prétendent dissiper toutes les ténèbres de l'âme, et éclairer même l'inconscient. Christian Weise, poète pédagogue, qui dans toute son œuvre a pratiqué l'émouvante recherche du simple et du naturel, donnait chaque année des pièces au théâtre de l'école qu'il dirigeait : amusement des élèves transformés en acteurs ; orgueil des parents. Et le tourment d'une âme insatisfaite apparut dans l'une de ces pièces, *Die unvergnügte Seele*, jouée en 1688. Vertumnus, bien né, bon, qui logiquement devrait être heureux dans la vie, est malheureux : il se sent incapable de jouir des biens qu'il possède, et ne peut même pas dire ce qui lui manque. Il essaie de combler le vide de son âme : par les femmes ; par la joyeuse compagnie des buveurs ; par les honneurs ; par la fréquentation des *Virtuosi* du Parnasse : tout lui est

inutile ; il tombe dans le désespoir, il est près de mourir ; n'y aurait-il donc de contentement que dans la mort? — A ce point, la pièce devient moralisante et perd de son intérêt psychologique. Passe un couple de paysans, Contento et Quiete ; ils ont eu leurs infortunes, qui furent grandes, mais ils n'en ont pas moins de goût pour la vie, ne lui demandant que ce qu'elle peut donner ; ils font la leçon à Vertumnus, qui les écoute, et qui se repent.

L'âme insatisfaite est encore timide et modeste ; elle manque d'orgueil, elle ne se tient pas pour privilégiée, elle croit qu'elle peut se guérir. Mais nous savons que Vertumnus aura des successeurs qui porteront leur ennui jusqu'à l'exaspération, qui prendront le monde et Dieu lui-même à témoin de leur disgrâce, et que ni Contento ni Quiete ne viendront secourir quand ils auront résolu de quitter ce monde indigne d'eux.

Ils ne songeaient pas, les critiques du temps, qui admiraient l'*Arminius et Thusnelda* ou les vers multiples de Christian Weise, ils ne songeaient pas que l'Allemagne avait produit, déjà, un des plus beaux romans où se fût jamais exprimée une âme collective : le *Simplicissimus* de Grimmelshausen. Picaresque, si l'on veut, par les multiples aventures que le héros traverse ; mais d'une saveur si profondément locale qu'il a défié les traductions, et que pour certains pays, comme la France, il les défie encore. Thème des souvenirs de la guerre de Trente ans, moissons détruites, villages pillés, paysans suppliciés, partout le feu, partout le sang. Thème de l'esprit simple et sain, jeté au milieu d'une civilisation corrompue, et qui, tenté et entamé par elle, finit cependant par en être vainqueur. Thème de la foi, qui traverse la terre comme une forêt de symboles, qui a conscience de vivre au milieu d'une multiplicité provisoire d'illusions en aspirant sans cesse aux réalités éternelles ; thème du chrétien qui gagne durement le ciel en passant par mille épreuves, par l'ignorance, par le péché, par le repentir, par l'espoir, qui précède l'éternelle joie : ces thèmes se développent, s'entrelacent se fondent, repren-

nent leur tonalité propre, se poursuivent avec une abondance et un éclat incomparables, chantant l'épopée d'un peuple que ses voisins croyaient près de mourir, et qui manifestait, au contraire, son invincible volonté de puissance originale.

On n'avait pas encore inventé, alors, la théorie de la supériorité d'une race sur une autre race. On n'avait pas encore analysé le contenu de ce mot : la patrie. On n'avait même pas pris une claire conscience de ce qu'une nation pouvait être. On n'avait pas encore ajouté, aux sentiments que provoquent dans les âmes l'appel du sol et du clocher, le travail de l'intelligence qui les explique et qui les justifie. Mais on les vivait, ces sentiments-là ; et dès qu'un Italien de l'Italie morcelée, qu'un Allemand de l'Allemagne désunie, qu'un Polonais de la Pologne volontiers en guerre contre elle-même, qu'un Espagnol de l'Espagne sommeillante, croyait qu'on portait atteinte à la qualité profonde, ou seulement à la gloire extérieure de son pays, commençaient les protestations et les disputes ; et devant les caractères nationaux, la raison universelle et égalisatrice perdait ses droits.

*
* *

Quelquefois, un chant s'élevait ; non pas une ode savamment composée, un madrigal ou une épigramme. Mais un chant quasi barbare ; on rapportait qu'un roi scandinave du Moyen Age, Regner Ladbrog, ayant été mortellement blessé par un serpent, peu avant que le venin lui eût saisi le cœur, chanta des vers en langage runique [1] ; et ces vers par leur étrangeté pouvaient surprendre ou charmer des contemporains de Guillaume d'Orange et de Louis XIV. Ou bien même, on citait des complaintes qui venaient de fort loin, du pays de ces invraisemblables habitants du pôle, des Lapons. Le chant de la lande d'Orra :

1. W. Temple, *Essay upon Heroic Virtue*, dans les *Miscellanea, The second part*, London, 1690, pp. 234-235.

O soleil levant, dont le joyeux rayon
Invite ma beauté aux plaisirs champêtres,
Dissipe la brume, éclaircis le ciel,
Et amène devant moi ma chère Orra.

Ah ! si j'étais sûr de la revoir, ma bien-aimée,
Je grimperais jusqu'à la plus haute branche de ce sapin
Là-haut, dans cet air qui doucement frissonne,
Et tout à l'entour, je regarderais sans trêve...

Ou bien la chanson du renne :

Hâte-toi, mon renne, et accomplissons d'un pas agile
Notre voyage d'amour à travers cette lande désolée.
Hâte-toi, mon renne, tu es encore, encore trop lent,
Un amour impétueux exige la vitesse de l'éclair... [1]

Ce n'est pas grand-chose, au milieu de tant de vers tournés suivant les meilleures règles ; c'eût été moins encore, si Addison ne se fût avisé de porter intérêt à ces productions informes, et d'avouer qu'il les aimait. La vieille chanson de Chevy Chace, la douce ballade des deux enfants dans la forêt, à la bonne heure : elles étaient naïves et belles ; il se plaisait pour son compte, quand il traversait l'Angleterre, à écouter ces chants qui se transmettent de père en fils, et qui font les délices des simples [2]. Il est vrai que pour justifier son goût, Addison faisait intervenir Homère et Virgile, montrant que ces vers offraient les mêmes mérites que l'*Odyssée*, que l'*Énéide*. Mais heureusement, il ne persistait pas dans cette démonstration savante ; et il revenait à vanter le naturel, le spontané, l'expression naïve d'un paysan rentrant du labour et fredonnant sa chanson, — l'expression de l'âme populaire. « Ce chant est une simple copie de la nature, privée de tous les aides et de tous les ornements de l'art... ; et il ne plaît pas pour d'autre raison que celle-ci : il est une copie de la nature... »

A un autre pôle de la vie, elle régnait aussi, ou du moins

1. *Spectator*, n^os 366 et 406.
2. *Spectator*, n^os 70, 74, 85.

elle tendait à croître, l'idée que le pouvoir populaire était le seul légitime,et que le pouvoir royal ne s'exerçait que par sa délégation. Même dans le royaume de France, il y avait des gens pour rappeler que la Gaule avait été conquise par les Francs ; que le peuple franc, tenant son assemblée au Champ de Mars, avait coutume de désigner ses chefs ; qu'ainsi la puissance venait non pas de quelque privilège divin, non pas de quelque tradition romaine, mais d'une investiture donnée par la masse des guerriers à un maître qu'elle choisissait librement. Le peuple n'existait pas encore en tant que démocratie ; mais le concept du pouvoir populaire se dégageait, chargé d'avenir.

*
* *

L'instinct : ce n'est pas qu'il fût encore très en faveur puisqu'il dégoûtait et inquiétait les chrétiens, et puisque les philosophes hésitaient encore à tenir la nature pour parfaitement bonne, la tirant plus volontiers du côté de la raison. Du moins il n'était pas non plus tout à fait absent des préoccupations courantes. Tantôt un médecin honnissait la Faculté, ses préceptes, et préconisait la façon de se soigner soi-même, de conserver la santé par l'instinct. Tantôt un original, parlant de l'inspiration poétique, attribuait son essence à une *furor*, à une folie supérieure, à l'instinct. Et à ce propos, se soustrayant aux efforts intellectuels et aux disciplines volontaires,il y avait un gêneur que les rationaux avaient bien de la peine à réduire à l'obéissance : le sublime. Quand on avait dit qu'il n'était autre chose que le vrai et le nouveau réunis dans une grande idée, et exprimés avec élégance et précision ; que sans le vrai, il ne pouvait y avoir de sublime beauté, ni par conséquent de sublime : on sentait que le procès n'était pas terminé. Aussi, avec une passion jamais satisfaite, interrogeait-on Longin, qui n'avait pas craint de donner une définition de ce mot difficile, et qui avait pour lui le prestige

de l'antiquité. Le sublime — ne serait-ce pas, malgré tout, une valeur qui échappe en partie au contrôle de la raison ?

La discussion sur l'âme des bêtes, qui durait depuis Descartes et qui n'était pas près de finir, engageant dans un tournoi toujours ouvert des champions de toute espèce, qu'était-elle donc, sinon une protestation, souvent obscure, en faveur de l'instinct ? En plaidant qui pour son cheval favori, qui pour son chien familier, on n'accordait pas aux animaux une âme semblable à celle de l'homme ; on ne revendiquait pour eux qu'une parcelle de jugement : mais on voyait bien qu'ils aimaient, qu'ils souffraient, et qu'ils n'étaient pas des machines, puisque les machines ne participaient pas à la sensation : j'attribuerais à l'animal, disait déjà La Fontaine, dans son Discours à Mme de la Sablière :

Non point une raison suivant notre manière,
Mais beaucoup plus aussi qu'un aveugle ressort :
Je subtiliserais un morceau de matière
Que l'on ne pourrait plus concevoir sans effort,
Quintescence d'atome, extrait de la lumière,
Je ne sais quoi plus vif et plus mobile encor
Que la flamme...
Je rendrais mon ouvrage
Capable de sentir, juger, rien davantage,
Et juger imparfaitement...

Magalotti, le naturaliste de Florence, l'animateur de l'Académie du *Cimento*, était plus hardi, invoquant contre Descartes notre amour pour les bêtes, « le très grand, le très tendre, et souvent très fol et très stupide amour que nous avons pour un chien, pour un chat, pour un cheval, pour un perroquet, pour un moineau ». Or Dante l'a dit :

Amor, ch'a nullo amato amar perdona...

Or le Tasse l'a dit :

amiamo or quando
Esser si puote riamati amando ;

« nous n'aimons que quand nous pouvons être aimés ». Donc, puisque nous aimons les animaux, c'est qu'ils nous aiment ; donc ils ne sont pas privés de sentiment... — Par ces voix dispersées, dans ces circonstances diverses, se marquait encore l'action de cette partie de la conscience qui aspirait au sentiment : bulles qui montaient du fond des étangs, et qui, souvent, venaient mourir à la surface des eaux.

Heureuses nymphes, heureux pasteurs, qui meniez une douce vie près des fontaines, et dans la solitude des bois, comme on vous envia, en ces temps arides ! Heureux habitants de la Bétique, si simples, et qui vous passiez si facilement, en rêve, de tous les raffinements de la civilisation, comme on vanta votre bonheur, inconnu de ceux qui ont cessé de suivre les lois de la nature ! « O combien ces mœurs sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples que l'on croit les plus sages ! Nous sommes tellement gâtés qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux ! » — Heureux sauvage, de quel ton révolutionnaire on proclama que tu devais être le modèle d'une existence parfaite, et que l'Européen devait se faire Huron !

Les gens les plus spirituels annonçaient la faillite de l'esprit :

Source intarissable d'erreurs,
Poison qui corromps la droiture
Des sentiments de la nature,
Et la vérité de nos cœurs ;
Feu follet, qui brilles, pour nuire,
Charme des mortels insensés,
Esprit, je viens ici détruire
Les autels que l'on t'a dressés...

Esprit ! tu séduis, on t'admire,
Mais rarement on t'aimera ;
Ce qui sûrement touchera
C'est ce que le cœur nous fait dire ;

C'est ce langage de nos cœurs
Qui saisit l'âme et qui l'agite ;
Et de faire couler nos pleurs
Tu n'aurais jamais le mérite... [1]

Les gens les moins sensibles, mais les plus prompts à flairer le vent, dénonçaient les méfaits de la raison :

C'est elle qui nous fait accroire
Que tout cède à notre pouvoir ;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'ivresse d'un faux savoir ;
Qui par cent nouveaux stratagèmes
Nous masquant sans cesse à nous-mêmes
Parmi les vices nous endort :
Du Furieux fait un Achille,
Du Fourbe un Politique habile,
Et de l'athée un Esprit fort.

Mais vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différents,
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hutte
Au seul instinct presque réduit :
Parlez : quel est le moins barbare
D'une raison qui vous égare
Ou d'un instinct qui le conduit ? [2]

On rencontre, dès lors, une expression saisissante de ce sentiment, de ce besoin d'écarter tous les artifices accumulés, le poids des siècles qui courbe nos épaules, l'hypocrisie que nous appelons, sans y croire, moralité. Il y avait une fois un Anglais qui s'appelait Thomas Inkle, troisième fils d'un riche citoyen de Londres ; il s'embarqua pour aller faire commerce aux Indes Orientales. Au cours d'une escale une partie de la troupe dont il était fut massacrée par les Indiens ; il s'échappa, se cacha. Une Indienne le découvrit, jeune et belle ; elle s'appelait Yarico. Elle aima cet étranger,

1. Chaulieu, *Ode contre l'esprit*, 1708.
2. Jean-Baptiste Rousseau, *Ode IX, à M. le marquis de la Fare.*

ce malheureux ; elle se donna corps et âme ; elle le nourrit, elle le garda ; il lui promit de l'emmener en Angleterre, si jamais l'occasion s'en présentait. Un jour ils aperçurent une voile, et firent des signaux : le navire approcha, des matelots débarquèrent, puis les conduisirent à bord : c'était le salut. Mais au long de la route, Thomas Inkle devint rêveur. Que ferait-il de cette femme ? Il avait perdu son temps, son capital : il décida de la vendre comme esclave, à la prochaine escale. L'Indienne pleura, gémit, essaya de toucher le cœur de son amant ; comme elle était enceinte, Thomas Inkle la vendit plus cher. Ainsi se comportent les civilisés... [1]

Un jour, Fontenelle rencontre l'instinct sur sa route ; et il est surpris, presque vexé de cette apparition. « On entend par le mot d'instinct quelque chose de surajouté à ma raison, et qui produit un effet avantageux pour la conservation de mon être ; quelque chose que je fais sans savoir pourquoi, et qui m'est cependant très utile : et c'est en quoi est le merveilleux de l'instinct... » Comme il ne saurait admettre de telles dérogations, et puisqu'il est entendu que le merveilleux n'a pas le droit d'exister, il se livre à la gymnastique d'esprit la plus compliquée, à l'argumentation la plus subtile, pour prouver que l'instinct est seulement une raison qui hésite, une raison qui n'a pas encore choisi, d'une façon consciente, entre plusieurs moyens d'agir qui s'offrent à elle : et dès lors, il se tient pour rassuré.

Nous sommes loin, semble-t-il, de « l'instinct divin » que célébrera Rousseau. Moins qu'on ne croirait, si, au lieu de chercher parmi ceux qui ne peuvent vivre sans les raffinements du monde, nous nous adressons aux tempéraments plus frustes, et si nous trouvons chez un Suisse, Béat de Muralt, une préfiguration de l'apostrophe célèbre de Jean-Jacques :

*Depuis que l'homme a perdu son occupation et sa dignité,*

1. *Spectator*, n° 11.

*la connaissance de ce qui le regarde s'est perdue de même, et dans le désordre où nous sommes, nous ne savons pas en quoi notre dignité et notre occupation consistent. Comme l'ordre seul peut nous donner cette connaissance, je pense qu'il y a un seul moyen de rester dans l'ordre : c'est de suivre l'instinct qui est en nous, l'instinct divin qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme, et qui nous est laissé pour nous y ramener. Tous les êtres vivants que nous connaissons ont le leur qui ne les trompe point. L'homme, qui est de tous ces êtres le plus excellent, n'aurait-il point le sien, tel qu'il s'étendît sur tout son caractère, et qu'il fût aussi sûr qu'étendu ? Il l'a sans doute, et cet instinct est la voix de sa conscience, où la Divinité se fait connaître à nous et nous parle...* » [1]

« L'instinct divin qui est peut-être tout ce qui nous reste du premier état de l'homme, et qui nous est laissé pour nous y ramener » : est-il possible de faire retentir, plus clair et plus haut, l'appel du primitif ?

1. *Lettre sur les voyages*, écrite entre 1698 et 1700. Voir l'éd. procurée par Ch. Gould, 1933, p. 288.

## CHAPITRE V

# LA PSYCHOLOGIE DE L'INQUIÉTUDE, L'ESTHÉTIQUE DU SENTIMENT, LA MÉTAPHYSIQUE DE LA SUBSTANCE ET LA SCIENCE NOUVELLE

### *La psychologie de l'inquiétude.*

John Locke renonce aux grands jeux, nous l'avons dit ; gagne-petit, il abandonne la recherche des vérités suprêmes, content des vérités relatives que nos faibles mains peuvent saisir. Qui lui demanderait les hauts vols de l'imagination, se tromperait d'adresse ; le sage Locke ne lui indiquerait qu'une route paisible vers une certitude modeste, une route plate et sans caprices.

Et cependant, quelles conséquences pour l'avenir, dans son affirmation de principe : la sensation est le fait primitif de l'âme ! Car elle provoque, à y bien penser, un bouleversement dans les valeurs hiérarchiques qui semblaient jusqu'alors le plus fermement reçues. Les nobles idées, les plus belles et les plus pures ; les préceptes moraux ; l'activité de l'âme, tout vient de la sensation. Notre esprit, qui opère sur la sensation même, n'est encore qu'un ouvrier, qu'un manœuvre : pas de vie rationnelle sans une vie affective qui la commande. La servante est désormais maîtresse ; elle s'est installée, elle vient d'acquérir droit d'aînesse et droit de noblesse ; ses titres sont inscrits dans l'*Essai sur l'entendement humain.*

Elle n'est pas l'essence de l'âme. — Mais l'essence de

l'âme est impossible à saisir ; et ce qui est certain c'est que cette prérogative ne peut plus s'attribuer, en toute hypothèse, à la pensée. Si l'âme était essentiellement pensée, on ne la verrait point passer (comme on la voit) par des degrés très divers, qui vont depuis l'application et la contention la plus forte jusqu'à un état où elle est près de s'abolir. La pensée disparaît totalement dans le sommeil ; même chez un homme éveillé, elle traverse des moments de faiblesse et d'obscurité qui sont très voisins du néant : or ces disparitions, ces vicissitudes, ces amoindrissements, ne sont pas le propre d'une essence mais seulement d'une action, qui, elle, comporte les intermittences et les abandons.

Il y a plus : la psychologie du désir et de l'inquiétude sont la conséquence de ce reclassement de valeurs.

Eh quoi ! Locke aurait préparé l'âme de l'Homme de désir ? Et Saint-Preux ? et Werther ? Et René ? — Tous ne sont pas de sa descendance immédiate et directe ; mais dans les multiples causes qui transforment la mentalité des générations successives, et dans l'évolution d'une psychologie qui finira par demander au cœur les satisfactions que l'esprit lui aura refusées, comptons, comptons sans hésiter la philosophie de Locke. Voici ce qu'elle disait avant que le dix-septième siècle ne fût clos :

*L'inquiétude qu'un homme ressent en lui-même pour l'absence d'une chose qui lui donnerait du plaisir si elle était présente, c'est ce qu'on nomme désir, qui est plus ou moins grand, selon que cette inquiétude est plus ou moins ardente. Et il ne sera peut-être pas inutile de remarquer en passant que l'inquiétude est le principal, pour ne pas dire le seul aiguillon qui excite l'industrie et l'activité des hommes...*[1]

*Uneasiness* : tel est le mot du texte anglais et le traducteur, Pierre Coste, tombe en arrêt sur ce mot, parce qu'il

1. *Essai sur l'entendement humain*, 1690. Livre II, chap. xx.

ne trouve pas d'équivalent en français ; il le traduit par *inquiétude*, faute de mieux, et il le met en italiques, pour indiquer qu'il s'agit d'un sens particulier et nouveau. Il le rencontrera plusieurs fois, car Locke insiste :

*Quiconque réfléchit sur soi-même trouvera bientôt que le désir est un état d'inquiétude ; car qui est-ce qui n'a point senti dans le désir ce que le sage dit de l'espérance, qui n'est pas fort différente du désir, qu'étant différée elle fait languir le cœur* (*Proverbes, XIII*, 12) ; *et cela d'une manière proportionnée à la grandeur du désir, qui quelquefois porte l'inquiétude à un tel point qu'elle fait crier avec Rachel : donnez-moi des enfants, donnez-moi ce que je désire, ou je vais mourir ?* [1]

Ce n'est pas la présence d'un bien donné qui nous fait agir ; c'est son absence. Nos actes dépendent de notre volonté ; et le mobile de notre volonté est l'inquiétude. Sans l'inquiétude, nous demeurerions engourdis, apathiques : d'elle dépendent nos espérances, nos craintes, nos joies, nos tristesses ; d'elle dépendent nos passions ; d'elle dépend notre vie. Les disciples de Locke reprendront ce thème et lui donneront toute son ampleur. Condillac, en rendant justice à son maître (entre Aristote et Locke, il n'y a pas eu de philosophe digne de ce nom, pense-t-il) déclarera qu'après lui, il restait à démontrer que l'inquiétude est le premier principe qui nous donne les habitudes de toucher, de voir, d'entendre, de sentir, de goûter, de comparer, de juger, de réfléchir, comme de désirer, d'aimer, de haïr, de craindre, d'espérer, de vouloir ; que de l'inquiétude naissent toutes les habitudes de notre âme et de notre corps. Il magnifiera le désir, et définira l'ennui, souffrance de l'âme. Sur Condillac, Helvétius renchérira, insistant sur la puissance des passions, sur la peine que cause l'ennui ; montrant que les gens passionnés sont supérieurs aux gens sensés, et qu'on devient stupide dès qu'on cesse d'être passionné. — On a cherché de multiples façons à expliquer l'avène-

1. *Essai sur l'entendement humain*, 1690 : Livre II, chap. XXI. Trad. Pierre Coste.

ment de la psychologie romantique, sans songer à regarder du côté de Locke : Locke aboutissait à l'Encyclopédie, Locke donnait naissance aux idéologues : c'est beaucoup. Mais il est aussi l'homme qui a observé dans l'âme l'inquiétude qui nous tourmente, et qui en a fait le principe de notre volonté et de notre action.

Et lorsqu'il s'occupe d'éducation ; lorsqu'unissant son expérience de précepteur à son idéal philosophique, il façonne une créature humaine, que cherche-t-il à développer en elle, sinon la spontanéité de la nature ? Il se pose en révolutionnaire, et proteste contre la façon dont les enfants sont élevés autour de lui. D'abord ce ne sont pas des ombres ; ils ont des bras, des jambes, une poitrine, un estomac ; un corps, qu'il faut endurcir par toutes sortes de pratiques, afin de le rendre sain et vigoureux. Quant à leur esprit, la raison doit le gouverner mais non pas la routine ; encore moins une autorité appliquée de l'extérieur, et qui s'exercerait sans rencontrer d'adhésion profonde, une règle arbitraire qui s'appliquerait indistinctement à tous. Car il y a, dans chaque enfant, un génie naturel dont il faut tenir compte. « On devrait porter le génie naturel de chaque enfant aussi loin qu'il peut aller. Mais entreprendre d'en joindre à celui qu'il a déjà un autre tout différent, c'est perdre sa peine. Tout ce qui sera ainsi plâtré, ne saurait faire tout au plus qu'une fort méchante figure ; on y verra toujours cet air choquant que la contrainte et l'affectation ne manquent jamais de produire. » — « La simple et grossière nature abandonnée à elle-même, vaut mieux qu'une mauvaise grâce artificielle, et que toutes ces manières étudiées de déguiser et de corrompre le naturel au lieu de le corriger. » Il faut préférer la vertu au savoir : car ce qui importe dans la vie, ce n'est pas de connaître beaucoup de choses, mais d'être honnête et bon. Encore devra-t-on pour inculquer à l'enfant le minimum de savoir qui lui est nécessaire, tenir compte de cette spontanéité à laquelle Locke pense toujours. On choisira le lieu et l'heure, la disposition du moment, la curiosité du jour. L'instruction,

proposée comme une tâche obligatoire, comme un lourd fardeau à soulever, est ennuyeuse et désagréable : profitez de telle humeur, de telle disposition momentanée, et vous verrez comme la tâche s'allégera. La nature doit être aidée, corrigée, conduite, mais sans qu'elle s'en doute : au besoin on la truque un peu, pour qu'elle ait l'air plus naturel.

L'individu : voilà au fond ce qui intéresse Locke. Pas d'écoles publiques. Un sage précepteur, qui remplace le père, et qui se sacrifie lui-même sans réserve à son élève. Pas de punitions corporelles, qui avilissent et qui humilient. Le moins de contrainte possible, sauf dans les toutes premières années ; à mesure que le temps s'écoule, plus de liberté. Mille précautions subtiles sont à prendre autour de la jeune plante qui pousse ; mille raisonnements ingénieux sont utiles pour justifier les pratiques qu'on veut lui inculquer. Dans cette éducation qui se croit très simple, et qui est au fond très compliquée et très orgueilleuse ; qui veut être stoïque jusqu'à la dureté, par moments, alors que, le plus souvent, elle demande tout et permet tout à la sensibilité ; qui parle sans cesse de réalités, et qui est pleine de rêves ; dans cette éducation qui est tout à la fois le programme réservé à un élève, et le roman où le maître a inscrit ses révoltes, ses regrets, ses nostalgies, ses désirs ; nous prévoyons ici encore l'homme qui devait, soixante-dix ans plus tard, affirmer hautement sa prédilection pour Locke : Jean-Jacques Rousseau.

## *L'esthétique du sentiment.*

« L'esprit philosophique, qui rend les hommes si raisonnables et si conséquents, fera bientôt d'une grande partie de l'Europe ce qu'en firent autrefois les Goths et les Vandales... Je vois les arts nécessaires, négligés ; les préjugés les plus utiles à la conservation de la société, s'abolir ; et les raisonnements spéculatifs préférés à la pratique. Nous nous conduisons sans égard pour l'expérience, le meilleur maître qu'ait le genre humain. Le soin de la postérité est

pleinement négligé. Toutes les dépenses que nos ancêtres ont faites en bâtiments et en meubles seraient perdues pour nous, et nous ne trouverions plus dans les forêts du bois pour bâtir, ni même pour nous chauffer, s'ils avaient été raisonnables de la manière que nous le sommes. » Celui qui fait entendre ces paroles hardies, est l'abbé Dubos. Ses *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture*, qui paraissent en 1719, sont le résultat d'une lente maturation.

Il y avait deux camps, et d'abord ceux qui voulaient réduire l'art lui-même à la pure raison. Qu'est-ce que le beau ? qu'est-ce que le bon goût, qui permet de discerner le beau ? qu'est-ce que le sublime ? Difficiles questions ! Il y avait les philosophes ; et non point eux seulement, mais tous ceux qui, même non philosophes, par habitude, par entraînement, par mode, ne se fiaient qu'à l'esprit géométrique pour trouver des solutions. Ils disaient, nous les avons entendus déjà, que le beau était le vrai, ou du moins le vraisemblable ; qu'étant la vérité, il contribuait pour sa part à la morale, à la vertu ; que le bon goût se fondait sur des principes, sur des modèles, et qu'en conséquence il pouvait prononcer des arrêts certains, suivant des règles bien fixées.

Transposez dans la pratique cette philosophie de l'art : vous aurez l'académisme. L'imitation des Anciens. La connaissance parfaite d'une technique à laquelle tout individu doit réduire son talent. L'observation de la nature : mais en même temps, la manière de corriger, de régulariser cette nature, qui se permet dans le détail bien des caprices et bien des fantaisies. Le Le Brun de Louis XIV, qui, comme Boileau dans son domaine, consacré par le succès, par le temps, par l'autorité royale, est une manière d'institution ; ce Le Brun dont le nom seul évoque à nos yeux une série de tableaux solennels et glacés dans leurs grands cadres d'or, enseigne à ses disciples les procédés de l'expression : comment ils doivent rendre la colère, la surprise, l'effroi ; ou, ce qui est plus compliqué, l'estime, l'admiration, la vénération. De l'estime à l'admiration : « Le visage

reçoit fort peu de changement en toutes ses parties, et, s'il y en a, il n'est que dans l'élévation du sourcil ; mais il y aura les deux côtés égaux, et l'œil sera un peu plus ouvert qu'à l'ordinaire, et la prunelle également entre les deux paupières et sans mouvement, attachée sur l'objet qui aura causé l'admiration. La bouche sera aussi entr'ouverte, mais elle paraîtra sans altération, non plus que tout le reste des autres parties du visage. » Ainsi de suite ; tout est prévu, classé, réglé. La beauté, c'est la raison mise en recettes...

Le second groupe est moins nombreux ; peintres que ne satisfait plus l'exemple de Le Brun, sculpteurs qui cherchent à s'éloigner des modèles du Bernin pour substituer la grâce à la noblesse et à l'emphase, architectes qui rêvent de construire, au lieu des églises à la manière du *Gesù*, ou des châteaux à la manière de Versailles, de jolies demeures où les libertins de mœurs abriteront leurs amours : une jeunesse impatiente de rompre avec les aînés, avec les maîtres. Et encore, des amateurs qui s'opposent aux professeurs, et qui, se révoltant contre l'académisme, osent revendiquer le droit de chérir ce qui leur plaît : comme Roger de Piles, qui préfère aux Bolonais, Rembrandt, et surtout Rubens, et qui ose le dire effrontément. Il n'est pas exactement un révolutionnaire, en ce sens qu'il ne s'attaque pas de parti pris aux doctrines régnantes ; mais un homme qui veut être lui-même : c'est, suivant les cas, un peu moins qu'un révolutionnaire, ou beaucoup plus. Même son manque de parti pris contribue à donner à ses propos un air savoureux de liberté. Par exemple : « Le génie est la première chose que l'on doit supposer dans un peintre. C'est une partie qui ne peut s'acquérir ni par l'étude ni par le travail... » — « Les licences sont si nécessaires qu'il y en a dans tous les arts. Elles sont contre les règles, à prendre les choses à la lettre ; mais à les prendre selon l'esprit, les licences servent de règles quand elles sont prises bien à propos.. »[1]

1. *Abrégé de la Vie des peintres*, 1600.

Parmi ces indisciplinés, l'abbé Dubos émerge. Parce qu'il réunit de rares qualités, étant à la fois homme du monde et très savant : il n'a pas moins fréquenté les cabinets des médailles que les coulisses de l'Opéra. Parce qu'il a l'esprit fin et vigoureux tout ensemble. Parce qu'il est très français, et cosmopolite. Parce qu'il est homme d'action et philosophe. Parce que la fréquentation de Locke (il l'a connu à Londres, et il s'est assuré, sur le manuscrit, de la fidélité de la traduction de Pierre Coste) l'a amené vers cette source de sensibilité que le grand Anglais avait découverte : et Dubos a compris qu'elle pouvait étancher la soif inexpliquée de ses contemporains. La sensibilité est la source du beau ; et du sublime ; et de l'art. Il se charge de le prouver aux hommes.

Les *Réflexions critiques sur la poésie et la peinture* fourmillent d'idées ; l'abbé Dubos a fait tant d'expériences, il a vu tant de tableaux, entendu tant de comédies, de tragédies, et d'opéras ; il aime tant la causerie, celle qui ne se contente pas de mots et sert d'excitant à la pensée ; il est si ingénieux, même quand il ne tient pas tout à fait la vérité, que son livre donne l'impression d'une richesse infinie. Il veut y mettre de l'équilibre, il le divise en sections : mais les unes sont courtes et les autres longues, les développements s'arrêtent ou se prolongent à leur gré, les thèmes disparaissent après avoir été amorcés, ou se répètent à plaisir : ce n'est plus du tout la grande composition classique, c'est déjà le genre de l'*Esprit des lois*, en moins brillant. La sensibilité qui se dégage non sans peine de l'esprit analytique, s'exprime par les soins d'une intelligence agile, faisant appel à l'exemple et au fait.

Que le pathétique est puissant sur nos âmes ! N'est-il pas bien curieux de voir que la poésie et la peinture ne font jamais plus de plaisir que lorsqu'elles réussissent à nous affliger ? Dans un appartement destiné à nous plaire, un tableau représentant l'affreux sacrifice de la fille de Jephté nous retient plus longtemps et nous séduit davantage que les tableaux riants. Un poème dont le sujet prin-

cipal est la mort d'une jeune princesse entre dans l'ordonnance d'une fête : et cette tragédie charme une compagnie qui ne s'est assemblée que pour se divertir. « J'ose entreprendre d'éclaircir ce paradoxe, et d'expliquer l'origine du plaisir que nous font les vers et les tableaux... »

En effet : le grand ennemi des hommes est l'ennui. Ils le fuient soit par la sensation, soit par la réflexion. Mais le premier moyen a plus de force ; les passions nous prennent tout entiers. L'agitation où elles nous tiennent est si vive, qu'à leur prix tout autre état de l'âme nous paraît langueur. Seulement, les passions véritables ont des suites dangereuses ; et nous le savons par de pénibles expériences. Que faisons-nous dès lors ? Nous imitons les objets qui auraient excité en nous les passions réelles. Telle est la fonction de l'art. « Les peintures et les poésies excitent en nous ces passions artificielles, en nous présentant les imitations des objets qui sont capables d'exciter en nous des passions véritables. »

Dès lors la formule généralement adoptée : art égale raison, ne vaut plus. Art égale passion ; passion épurée, mais intensément rendue. Ce degré d'intensité passionnelle explique la hiérarchie des genres : la tragédie nous touche plus que la comédie ; « chaque genre nous touche à proportion que l'objet, lequel il est de son essence de peindre et d'imiter, est capable de nous émouvoir. Voilà pourquoi le genre élégiaque et le genre bucolique ont plus d'attrait pour nous que le genre dramatique. » Et de proche en proche tout est renouvelé, pour la création comme pour la critique, puisqu'il ne s'agit plus que de rendre efficacement les passions, et de savoir si elles sont efficacement rendues. Le secret de l'art, l'abbé Dubos va le chercher jusqu'au plus profond de notre être, jusqu'à la sensation, valeur première : les valeurs intellectuelles ne paraissent jamais que pâles, fades, artificielles, par comparaison. « Je crois », avance-t-il, « que le pouvoir de la peinture est plus grand sur les hommes que celui de la poésie, et j'appuie mon sentiment sur deux raisons. La première est que la

peinture agit sur nous par le sens de la vue. La seconde est que la peinture n'emploie pas des signes artificiels ainsi que le fait la poésie, mais bien des signes naturels. C'est avec des signes naturels que la peinture fait ses imitations. » Sensuel, le plaisir que donne le style. Sensuel, le plaisir que donne la musique de la poésie. Le génie, loin d'être un maigre talent qu'on s'efforce en vain de fortifier par l'imitation, par la pratique, est un don naturel, une force primitive que rien ne peut arrêter, et qui est au-dessus des règles et des codes. Sans doute s'agit-il même d'une force physique : « Ce génie est une fureur divine, un enthousiasme, qui a sans doute des causes physiques, une qualité du sang, jointe à une heureuse disposition des organes. » On le saura plus tard, quand ces explications physiques, aujourd'hui imparfaites, auront acquis plus de sécurité. Mais on peut se demander, dès aujourd'hui, si les causes physiques n'ont pas une part dans les progrès surprenants des lettres et des arts ? si le soleil, si l'air, si le climat, n'agissent pas sur la production des peintres et des poètes ? si ces mêmes forces n'influent pas sur toute la machine humaine ? Les caractères de notre esprit et de nos inclinations dépendent beaucoup des qualités de notre sang ; celles-ci dépendent de l'air que nous respirons, surtout à l'époque de notre formation, de notre enfance : voilà pourquoi, sans doute, les nations qui habitent sous des climats différents, sont différentes par l'esprit comme par les inclinations...

Dubos s'arrête à ce point-là. Que de chemin parcouru ! Et quel signe éclatant d'une double révolte, d'une part contre l'académisme dogmatique, et d'autre part contre l'abstraction rationaliste ! Au moment où l'abbé met ses idées par écrit, le mot *esthétique* n'est pas encore inventé. Il n'apparaîtra qu'en 1735, dans la thèse de doctorat d'un jeune Allemand, Alexandre-Amédée Baumgarten. Nous n'en aurons pas moins, dans les *Réflexions critiques*, l'essai d'une esthétique basée sur le sentiment. Protestation des couleurs et des sons, de la terre et des eaux et du ciel, de tout ce que nous voyons, entendons, touchons, de tout ce

qui fait partie de notre vie sensible, de ce qu'il y a en nous d'affectif, d'animal, et presque de matériel, contre les oublis et les dédains de la pure raison.

*La métaphysique de la substance.*

Dans la philosophie de Leibniz, il est possible de voir une autre revendication : celle d'une métaphysique qui se base sur la valeur de l'infiniment petit, de l'imperceptible, de l'inconscient, de l'obscur ; sur la puissance du dynamisme psychique ; sur l'existence de substances simples qui sont comme l'essence de l'instinct vital, l'essence du Moi.

Leibniz ne pouvait admettre que la géométrie donne l'explication dernière des choses. A l'égard de Descartes il éprouvait une admiration sincère et aussi une répugnance qui se faisait jour d'opuscule en opuscule, suivant sa manière ; jusqu'à ce qu'il écrivît enfin son testament philosophique, la *Monadologie*, en 1714, deux ans avant sa mort. Elle ne fut pas aussitôt publiée ; le prince Eugène de Savoie la fit enfermer dans une cassette; il ne la montrait qu'à quelques initiés : trésor caché... Le moment viendra où lettres et traités sortiront de l'ombre, où la cassette sera ouverte, et où la substance spirituelle qu'elle contenait agira comme un ferment.

Descartes lui paraissait trop simpliste, avec la confusion qu'il commettait entre l'étendue et la substance, entre le mouvement et la force vive. Et trop clair, avec sa façon de tout trancher en deux, de négliger les gradations qui nous font descendre jusqu'aux infiniment petits, d'ignorer les perceptions obscures de l'âme. Ne compter pour rien les perceptions dont on ne s'aperçoit pas, c'est en quoi les Cartésiens ont fort manqué, disait-il expressément dans la *Monadologie* : comme il avait déjà noté dix ans plus tôt, dans ses *Nouveaux essais sur l'entendement humain*, qu'à tout moment il existe en nous une infinité de changements dont nous ne nous rendons pas compte, parce que nos im-

pressions sont ou trop petites et en trop grand nombre, ou trop unies. La coutume fait que nous ne prenons plus garde au mouvement d'un moulin ou d'une chute d'eau, quand nous avons habité tout auprès depuis quelque temps ; et pourtant, ce mouvement frappe toujours nos organes. Quand nous sommes au rivage, nous entendons le bruit de la mer : il faut donc que nous percevions le bruit de chaque gouttelette de chaque vague : et pourtant, nous n'en avons pas conscience. Ces perceptions insensibles, qui sont l'essentiel de la vie psychologique, Descartes ne les a pas observées. « On est obligé de confesser que la *Perception* et ce qui en dépend, est inexplicable par des raisons mécaniques, c'est-à-dire par les figures et par les mouvements. Et feignant qu'il y ait une machine, dont la structure fasse penser, sentir, avoir perception, on pourra la concevoir agrandie en conservant les mêmes proportions, en sorte qu'on y puisse entrer comme dans un moulin. Et cela posé, on ne trouvera, en la visitant au dedans, que des pièces qui poussent les unes les autres, et jamais de quoi expliquer une perception. Ainsi c'est dans la substance simple, et non dans le composé ou dans la machine qu'il la faut chercher...»

Cette substance simple est la Monade, véritable atome de la nature, élément des choses. Ce qui nous frappe en voyant la façon dont Leibniz nous expose les propriétés de cette Monade, qui va soustraire l'explication première de la vie à la physique pour l'attribuer à la métaphysique, c'est la défense, c'est la sauvegarde d'une force psychique individuelle ; tandis que Spinoza procède par la réduction du particulier à l'universel, Leibniz cherche un accord où l'universel soit représenté sans que le particulier perde ses droits. La Monade ne peut être altérée ni changée dans son intérieur par quelque autre créature ; elle n'a pas de fenêtres, par lesquelles quelque chose pourrait entrer ou sortir. La Monade a, par rapport aux autres Monades ses voisines, ses qualités spécifiques, puisqu'il n'existe jamais, dans la nature, deux êtres identiques. La Monade est sujette au changement, comme tout être créé : mais ce changement

même dépend d'un principe interne et ne vient pas de l'extérieur.

Ce caractère de la Monade est si marqué, qu'une difficulté se présente : puisqu'elle est substance simple, et puisqu'elle ne comporte rien qui ne lui vienne de l'intérieur, ne sera-t-elle pas condamnée à l'isolement ? — Non point ; par la vertu de l'harmonie préétablie.

Comment Leibniz établit ce merveilleux accord, c'est ce que nous n'avons pas à redire ici, c'est ce que toute histoire de la philosophie explique bien mieux que nous ne saurions le faire. Nous tenons désormais ce dont nous avons besoin pour notre démonstration. — L'inconscient. — La valeur substantielle de l'esprit : « Tout esprit étant comme un monde à part, suffisant à lui-même, indépendant de toute autre créature, enveloppant l'infini, exprimant l'univers, est aussi durable, aussi subsistant, et aussi absolu que l'univers même des créatures. » — La vision poétique d'un pullulement de vie :

*Chaque portion de la matière peut être comme un jardin plein de plantes, et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin, un tel étang.*

*Et quoique la terre et l'air interceptés entre les plantes du jardin, ou l'eau interceptée entre les poissons de l'étang, ne soit point plante, ni poisson : ils en contiennent pourtant encore, mais le plus souvent d'une subtilité à nous imperceptible.*

*Ainsi il n'y a rien d'inculte, de stérile, de mort dans l'univers ; point de chaos, point de confusion qu'en apparence...* [1]

Enfin l'affirmation d'une harmonie souveraine, et telle que nous entrons, en nous enivrant d'elle, dans les domaines du pur amour.

1. *Monadologie*, §§ 67, 68, 69.

*La Science Nouvelle.*

Naples. Du soleil ; la joie de vivre. Des cris, du tumulte. Dans les ruelles tortueuses, la foule la plus mobile qui soit au monde. Une vivacité, une curiosité d'esprit sans égales ; un intense mouvement de culture. Des conversations passionnées, des assemblées, des salons, où des hommes qui portent allègrement le poids d'un savoir immense, remettent en jeu toutes les questions scientifiques et philosophiques, examinent toutes les doctrines, recueillent tous les faits. A Naples, qui reçoit, parce qu'elle les appelle, les messages de la pensée européenne, et qui sait les adapter à son génie ; à Naples, l'originale et la tumultueuse, qui apparaît ici comme un symbole de puissance et de vitalité, naquit, le 23 juin 1668, Giambattista Vico.

Son esprit connut toutes les contraintes, et sut échapper à toutes. Il sut échapper au danger d'être un enfant prodige ; au danger d'être un écolier trop docile à ses maîtres, et qui ne jure plus que sur leurs paroles ; au danger de devenir captif d'une profession ; et même au danger d'être heureux, un des plus menaçants pour ceux qui veulent penser. Il lut Aristote, et tous les Grecs, saint Augustin et saint Thomas, Gassendi et Locke, Descartes et Spinoza, Malebranche et Leibniz, sans être l'esclave de personne et content de choisir quatre modèles : Platon ; Tacite ; Bacon, qui a vu « que les sciences humaines et divines ont besoin de pousser plus loin leurs investigations, et que le peu de découvertes qu'elles ont faites doit être encore corrigé » ; Grotius, qui « a réuni dans un système universel du droit toute la philosophie, et qui a appuyé sa théologie sur l'histoire des faits ou fabuleux ou certains et sur celle de trois langues : hébraïque, grecque ou latine, les seules langues savantes de l'antiquité qui nous aient été transmises par la religion chrétienne... » Mais ces génies n'agissent jamais sur lui au point qu'il renonce à reprendre par la base les éléments de leur savoir. Il est douloureusement et magnifiquement lui-même.

Il a les deux sortes d'intelligence, celle qui comprend et celle qui crée. Son impétuosité le fait sortir des chemins qu'il s'est à lui-même tracés ; il abonde en métaphores, en visions ; il veut être analytique, et tout d'un coup il procède par intuitions sublimes. Il démontre suivant les meilleures règles logiques ; et puis, pressé, il déborde sa propre démonstration, moins encore à cause de l'abondance touffue de la matière qu'il traite que par la nature de son esprit. Obstiné, il se répète ; impatient, il va trop vite, exposant les résultats alors qu'il n'en est encore qu'aux premiers principes; il a l'ivresse du nouveau, de l'audacieux, du paradoxal, du vrai, découvert sous l'amas des erreurs, et enfin révélé au monde, par lui, Giambattista Vico. Il ne possède pas l'équilibre classique : fougueux, nerveux, maniaque même, il est l'insatisfait : jamais il n'a suffisamment prouvé, corrigé son texte, précisé sa pensée, imposé aux lecteurs ses découvertes merveilleuses. Il est tenace ; il n'est pas facile, ni même aimable ; il est altier, il est colère ; il a conscience d'une supériorité de génie que ses contemporains n'avouent pas, ne comprennent pas, et il en souffre. Alors il redouble d'efforts pour les persuader ; et il engage une lutte contre eux, et contre lui-même. Il faudra bien qu'il finisse par leur communiquer son grand secret, celui de la Science Nouvelle.

Car elle sera nouvelle, d'abord par la faculté qu'elle emploie de préférence, et qui est l'imagination créatrice. Certes la critique a son rôle et son utilité, mais elle n'est pas d'accord avec le sens profond de la vie : laquelle n'est pas une abstraction, mais une création continue. — Elle sera nouvelle, ensuite, par sa méthode, qui est justement celle que l'on répudie tout à l'entour, la méthode historique. Seulement, l'histoire ne consiste pas dans les récits des historiens : elle se lit dans toutes les traces que l'humanité a laissées d'elle-même sur son passage : la poésie primitive, le langage, le droit, les institutions ; tout ce qui fut sa manière d'être. — Elle sera nouvelle, encore, par son mouvement car elle remonte le cours des âges, et va chercher la réalité

non pas dans les lointains de l'avenir, mais dans les origines de notre espèce. — Elle sera nouvelle dans son essence. Elle est la connaissance du devenir collectif, de l'être qui se crée et qui se connaît tout à la fois, et qui trouve la garantie de sa certitude dans l'identification du sujet et de l'objet : la science, c'est la création de l'humanité par l'humanité, enregistrée par l'humanité encore. « Du milieu de cette nuit profonde et ténébreuse, qui enveloppe l'antiquité dont nous sommes si éloignés, nous apercevons une lumière éternelle, et qui n'a pas de couchant, une vérité que l'on ne peut aucunement révoquer en doute : ce monde civil a certainement été fait par des hommes. Il est donc possible, car cela est utile et nécessaire, d'en retrouver les principes dans les modifications mêmes de notre esprit. »

***

Pauvre et grand Vico ! On ne le comprenait pas ; on l'écoutait à peine ; ses idées étaient trop nouvelles, trop différentes de celles qu'on approuvait autour de lui. Les autres prônaient l'abstrait, le rationnel, rougissaient d'un passé qui leur semblait faire honte à leur civilisation progressive, tenaient l'histoire pour un mensonge et la poésie pour un artifice, bannissant la sensibilité, cette malade, et l'imagination, cette folle. Mais lui, avec l'entêtement du génie, refusait de considérer le corps immense de l'humanité comme une pièce anatomique et s'obstinait à retrouver la palpitation de la vie. S'aidant de la jurisprudence, de la philologie, des images, des symboles, et des fables, et devenant peu à peu le familier du passé, il allait jusqu'au fond des abîmes millénaires, pour découvrir à la fois l'histoire de notre évolution et la forme idéale de notre esprit.

On n'acceptait pas le rameau d'or qu'il rapportait. Aussi pouvons-nous entendre encore, dans la *Scienza Nuova* [1], le

1. *Principii di una Scienza Nuova intorno alla comune natura delle nazioni* (Première édition, 1725 : *Prima Scienza Nuova*. Deuxième édition, 1730 : *Seconda Scienza Nuova*).

cri d'une âme indignée. La passion essaie de soulever des phrases trop chargées de pensée pour qu'elles prennent aisément leur vol ; et Vico, avide de tout prouver à la fois, craignant de n'en avoir jamais assez dit, pressé, haletant, et lourd, offre à ses contemporains l'œuvre grandiose qui les laisse indifférents. Il faudra trois quarts de siècle pour que ce livre admirable projette enfin son éclat sur l'horizon de l'Europe.

## *CHAPITRE VI*

## FERVEURS

Tous ces clochers qui dominent les campagnes, toutes ces cathédrales autour desquelles se serrent les maisons des villes, qui les supplient de monter vers le ciel. L'éclat doré des cierges qui palpitent devant les tabernacles, la voix des prêtres et le chœur des fidèles, le Credo et le Magnificat, le son des cloches, l'odeur de l'encens. Les églises innombrables, et aussi bien les temples, les synagogues et les mosquées, et tous les lieux où les hommes s'assemblent pour confesser le mystère qui entoure leur naissance, leur vie, et leur mort, et pour confier à Dieu l'explication suprême que leur seule raison ne peut donner....

L'exigence religieuse défend son éternité.

*
* *

Vers ce temps-là, les croyants se sentaient menacés par l'effort des libres penseurs, des athées ; quantité d'apologistes signalaient le danger croissant. Et si quelques-uns d'entre eux, sans hésiter, acceptaient la lutte sur le terrain rationnel, d'autres cherchaient des armes différentes. Les loups ravisseurs se multipliaient autour du troupeau, il fallait décourager leurs attaques par des défenses nouvelles : à l'impiété déclarée, que réponde une piété plus vive ! Contre ceux qui veillent et qui prient, l'ennemi ne prévaut pas.

« Ce siècle sublime, qu'on peut appeler le siècle de l'es-

prit, ou encore du pur amour... » Ainsi s'exprimait Henri Bremond, étudiant la vie chrétienne sous l'Ancien Régime ; et il montrait que le progrès du cartésianisme n'atténuait chez les âmes pieuses, ni la vivacité de l'adhésion aux vérités fondamentales de la foi, ni la pratique de la dévotion. Parmi les livres de prières qu'il citait à l'appui de ses dires, j'en veux retenir un, naïf et beau, *L'Horloge pour l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement*, qui date de 1674. Cette horloge sainte marque les heures des dangers pressants ; l'imagination des fidèles peut se représenter, en l'écoutant sonner, l'assaut des ennemis qui voudraient ruiner la foi, conduits par Satan ; chaque heure évoque une vision qui fait frémir. Minuit : Les princes des ténèbres, dans la profonde nuit qui est la partie principale de leur empire, sortent de leurs cavernes, sans se séparer de leurs tourments et des feux qu'ils portent partout, et volent par toute la terre pour assembler leurs suppôts... Cinq heures du matin : Les Saintes Hosties données aux chiens... Mais à chaque offense répond une litanie réparatrice ; et les battements de cette horloge redoutable éveillent «un instinct nouveau», « une ardeur secrète », qui n'avaient pas motif de paraître dans la quiétude des jours sans combats.

Une vie sentimentale accrue ; c'est peut-être ici le point capital ; ici se marquent, encore incertains et confus, les commencements d'une apologétique qui mettra tout un siècle à se développer. Les lumières, d'accord : aucune Église n'est ennemie des lumières. La raison, d'abord : aucune Église ne prétend se passer du concours de la raison. Et cependant, sans tenir compte des formes extrêmes de l'athéisme déclaré, et en ne considérant que les modifications qui s'opèrent dans la moyenne des consciences, à la religion est enlevée l'adhésion d'une certaine force intellectuelle qui veut se séparer de la foi, se passer d'elle et constituer sans elle un idéal humain. « Il est certain que notre siècle est savant et éclairé. On a fait de grands progrès dans les sciences et dans les arts, soit pour leur donner de meilleurs principes, soit pour en établir plus solidement les

preuves et les démonstrations. Combien de nouvelles découvertes, combien de nouvelles expériences n'a-t-on pas mises au jour, pour aider l'esprit à pénétrer au delà de ces limites dans lesquelles la barbarie des siècles précédents retenait les lumières enfermées ? — Cependant on peut douter avec raison si la religion a reçu de grands avantages de toutes ces belles recherches ; et si elle n'y a point perdu plutôt que gagné... »[1] Elle peut regagner le terrain perdu si elle fait appel à d'autres puissances de l'âme, que ses adversaires méprisent ou nient.

Les preuves métaphysiques de l'existence de Dieu sont assurément les meilleures ; mais elles sont inaccessibles « au commun des hommes, qui dépendent de leur imagination ». En faisant appel à leur imagination, à leur sensibilité, l'apologiste de la religion chrétienne peut encore prouver Dieu. Les merveilles de la nature ne montrent-elles pas son existence, sa puissance, sa bonté ? Argument qui n'est pas nouveau, mais qui prend une valeur nouvelle si on met sur lui l'accent, si la démonstration devient effusion. On entre alors dans un état admiratif qui explique tout, dans un état lyrique qui emporte tout. Voyez les bois : « En été, ces rameaux nous protègent de leur ombre contre les rayons du soleil ; en hiver, ils nourrissent la flamme qui conserve en nous une chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu ; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît, pour les plus grands ouvrages de l'architecture et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme... » — Voyez les eaux : « Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle deviendrait une espèce d'air ; toute la face de la terre serait sèche et stérile ; il n'y aurait que des animaux volatiles ; nulle espèce d'animal ne pourrait nager, nul poisson ne

1. Isaac Jaquelot, *Dissertations sur l'existence de Dieu*, La Haye, 1697, Préface.

pourrait vivre ; il n'y aurait aucun commerce pour la navigation. Si l'eau était un peu plus raréfiée, elle ne pourrait plus soutenir ces prodigieux édifices flottants qu'on nomme vaisseaux ; les corps les moins pesants s'enfonceraient d'abord dans l'eau... » Voyez les airs et voyez le feu ; voyez les astres, et cette aurore qui « depuis des milliers d'années, n'a pas manqué une seule fois d'annoncer le jour ; elle le commence à point nommé, au moment et au lieu réglé. » Voyez les animaux : « l'éléphant, dont le cou serait trop pesant pour sa grosseur, s'il était aussi long que celui du chameau, a été pourvu d'une trompe... » [1]

Encore un peu de temps, et viendra Nieuwentijt, et viendra l'abbé Pluche, qui, devant une clientèle innombrable, démontreront l'existence de Dieu par les merveilles de la nature : puis viendra Bernardin de Saint-Pierre ; et puis Chateaubriand.

* * *

A ce point de notre route, et sur le seuil des dernières retraites où s'exalte l'homme de sentiment, évoquons Gottfried Arnold, tenant en main son *Histoire impartiale des églises et des hérésies*. Il nous dit qu'elle est impartiale, parce qu'elle est écrite par un homme qui n'appartient à aucune secte, et qui emploie la méthode non pas théologique, mais historique. Générale, parce qu'elle n'admet pas qu'il y ait une seule église, et qu'elle parlera de toutes celles qui professent la croyance en Dieu et en Jésus-Christ. Et surtout, elle veut être une histoire glorieuse des hérésies.

A l'en croire, en effet, on se trompe au sujet des hérétiques, qui sont des incompris et des calomniés. Hérétiques, c'est le nom que les gens en place donnent à ceux qui nuisent à leur intérêt, à leur pouvoir. Les gens en place se vantent de posséder l'orthodoxie : or l'orthodoxie n'est pas la foi.

1. Fénelon, *Démonstration de l'existence de Dieu, tirée de la connaissance de la nature*, 1713.

Adopter aveuglément des dogmes et des formules ; se soumettre à des autorités ; estimer que la croyance est un *opus operatum* : voilà l'orthodoxie, qui n'est en réalité qu'un rationalisme vide, ignorant les expériences religieuses, les réveils et les résurrections.

Les hérétiques véritables ne sont pas ceux qui risquent de se tromper, tout en étant de bonne foi ; mais bien plutôt ceux qui, refusant de subir l'influence de Dieu, vivent comme des païens ; les égoïstes, les dogmatiques, les intolérants... Ainsi parle, en 1699, Gottfried Arnold, érudit, rebelle et mystique : ceux qu'on donne communément pour hérétiques sont les vrais chrétiens, les disciples du Christ, que purifie la souffrance et qu'exalte l'amour ; et ceux qu'on nomme communément les orthodoxes, desséchés, arides, sont les hérétiques.

*
* *

Sous sa conduite, pénétrons maintenant dans le cercle des âmes ardentes.

En 1709, on a expulsé les dernières religieuses qui demeuraient encore à Port-Royal ; en 1710, on a démoli le monastère. Le jansénisme sera définitivement écrasé ; la secte qui, depuis tant d'années, tourmentait l'Église de France, enfin sera réduite à la soumission : *ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.* — Mais non ; cette secte se répand au dehors ; elle gagne de proche en proche ; il reste des foyers de jansénisme à Louvain ; à Utrecht, où une église obstinée recueille les exilés, les bannis ; dans diverses villes d'Allemagne ; à Vienne, jusque dans la cour impériale ; en Piémont, en Lombardie, en Ligurie, en Toscane, même à Rome ; les jansénistes font de la propagande en Espagne. En France, la querelle a recommencé, aussi vive qu'au premier jour, avec la proclamation de la Bulle Unigenitus, l'année 1713. Quesnel, prêtre de l'Oratoire, publie un livre sur la Morale de l'Évangile ; le Pape condamne cent une propositions tirées de ce livre ; on dirait un signal,

tout recommence ; appelants, acceptants, accommodants se disputent, se disputeront pendant de longues années. Bientôt apparaîtront les convulsionnaires ; au cours des processions, sur la tombe des élus, des miracles se produiront et cette fois, les troubles iront jusqu'au scandale. S'il y a deux éléments dans le jansénisme, l'un théologique et l'autre moral, avec le temps la force du premier s'atténue, tandis qu'augmente la force du second. L'amertume et l'anxiété des âmes, l'incertitude du salut, le souvenir pathétique de la persécution, la foi dans les miracles vengeurs, ne s'abolissent ni par la volonté du Roi, ni par les décrets de Rome. A la longue le jansénisme n'est plus une doctrine ; c'est un esprit, âpre et austère, qui progresse contre l'édulcoration progressive de la croyance et des mœurs.

A bien plus forte raison les camisards des Cévennes, traqués par les dragons, suppliciés quand ils sont pris, martyrs de leur foi, entretiennent-ils une exaspération sentimentale qui, d'excès en excès, va jusqu'à l'hallucination. Considérons l'un de leurs chefs, Abraham Mazel, qui nous a laissé ses Mémoires et pour ainsi dire sa confession. « Quelques mois avant de prendre les armes, et que la moindre pensée m'en fût venue au cœur, je songeai que je voyais dans un jardin de grands bœufs noirs et fort gras qui mangeaient les choux du jardin. Une personne que je ne connaissais pas m'ayant commandé de chasser les bœufs noirs hors du jardin, je refusai de le faire, mais ayant redoublé ses instances et ses ordres, j'y obéis et je chassai les bœufs hors du jardin. Ensuite de cela l'Esprit du Seigneur étant venu sur moi me saisit à l'ordinaire comme un puissant et fort homme et m'ayant ouvert la bouche me fit déclarer entre autres choses que le jardin que j'avais vu représentait l'Église, que les gros bœufs noirs étaient les prêtres qui la dévoraient et que j'étais appelé pour accomplir cette figure. J'eus plusieurs inspirations par lesquelles il me fut dit de me préparer à prendre les armes pour combattre avec mes frères contre mes persécuteurs, que je porterais le

fer et le feu contre les prêtres de l'Église romaine et que je brûlerais leurs autels. » Par inspiration ils tiennent des assemblées dans les bois ; et l'Esprit vient sur eux d'une manière si sensible que les agitations qui font trembler leur corps portent la crainte et la frayeur chez ceux qui les regardent. Par inspiration ils prennent leurs armes, marchent, attaquent, se dispersent. Par inspiration, ils brûlent les presbytères et tuent les curés. Fait prisonnier, Mazel est enfermé dans la tour de Constance à Aigues-Mortes. Il scie une des pierres de la tour, pour s'évader ; et « il se sentait saisi de l'esprit chaque fois qu'il travaillait à cet ouvrage ».

Le cas d'Élie Marion est plus troublant encore. « Le premier jour de cette année 1703, Dieu m'honora de la visite de son esprit, et par la première inspiration que ma bouche prononça, il me fut dit entre autres choses que Dieu m'avait choisi dès le ventre de ma mère pour sa gloire. » Élie Marion est l'Élu, le précurseur du glorieux règne de Jésus-Christ. Sans le suivre dans ses combats, dans sa défaite, rappelons-nous la manière dont il se comporte à Londres, où il se réfugie en 1706. Il a des visions ; il prophétise ; l'Esprit de Dieu descend sur lui, le met en transe ; il fulmine moins encore contre les impies que contre les tièdes, contre les pasteurs. Déjà il avait flétri ceux de Genève, qui ne voulaient pas croire au proche avènement du Christ. « Ce second avènement leur est comme un soleil, dont ils ne peuvent soutenir le regard et qui les aveugle. Qu'ils prennent garde de n'être rejetés comme les Juifs le furent ! » A Londres, il tonne contre les ministres français, contre les anglicans, contre tous ; ainsi commence une étonnante et lamentable histoire. Exclus des Églises, bafoués par la populace, arrêtés, déférés aux tribunaux, condamnés, les prophètes camisards se sentent embrasés d'un feu toujours plus vif. Ils font des prosélytes parmi les Anglais, car leur maladie est contagieuse ; leur troupe s'enrichit d'une Anglaise hystérique. Un jour ils annoncent que les temps sont révolus, que le feu et le soufre vont consumer la Cité et

tous les impies qu'elle contient : seuls les croyants seront épargnés ; et pour que l'ange destructeur les reconnaisse, il convient qu'ils portent un ruban vert en forme de brassard ou de diadème. Une autre fois, ils prédisent qu'avant six mois, la persécution contre les prophètes aura cessé, et que la vérité de leur mission sera démontrée : les six mois s'écoulent et rien ne vient. Une autre fois encore, ils se vantent d'être capables de ressusciter un mort. La masse anglaise regarde avec stupéfaction ces Enthousiastes, ces fous ; contre eux, elle manifeste d'abord son impatience, ensuite sa rigueur calme. Élie Marion est mis au pilori ; et sur un papier fixé au-dessus de sa tête, on lit : « Élie Marion, convaincu de s'être donné pour vrai prophète, ce qui est faux et impie, et d'avoir imprimé et prononcé bien des paroles qu'il donnait comme dictées et révélées à lui par l'Esprit de Dieu, afin de terrifier les sujets de la Reine. » Élie Marion finira par s'en aller, suivi de quelques fidèles qui lui demeurent obstinément attachés ; la petite troupe passera de pays en pays, jusqu'à Constantinople, jusqu'en Asie Mineure, toujours prêchant, toujours prophétisant, toujours menaçant ; persécutée, emprisonnée quelquefois, mais portant avec elle une folle flamme, qu'elle prétend faire briller à travers toutes les nations : c'est l'*Éclair de la lumière descendant des cieux pour découvrir sur la nuit des Peuples de la terre la corruption qui se trouve dans leurs Ténèbres...*

*
* *

Dans un certain sens, le fatalisme de Spinoza représente l'inflexibilité même de la raison. Et cependant il y a une douceur à s'absorber, à se fondre dans l'Être universel : c'est un sentiment, c'est presque une sensation. Pour avoir sa vertu efficace, l'intégration dans l'ordre qui régit le monde, qui est le monde et qui est Dieu, qui est tout, doit être consciente et volontaire : mais on peut, par une pente facile, glisser de ce caractère réfléchi à une adhésion

passive, qui devient abandon. Ne nous étonnons pas, en conséquence, de voir un mysticisme naître de l'*Éthique* pour se répandre en Hollande, en Allemagne. — Mais avec ces spinozistes, nous sommes encore loin des derniers cercles, les plus ardents.

Puisqu'on reproche aux ministres luthériens les mêmes vices qu'ils reprochaient aux catholiques ; puisqu'ils sont devenus les serviteurs de la lettre et non plus de l'esprit ; puisqu'ils n'ont ni la charité ni la foi ; puisqu'ils tirent argent de l'exercice du culte et permettent même qu'on rachète les pénitences, contre argent ; puisque leurs sermons, au lieu d'être des sources de vérité et de vie, ne sont plus que des tirades apprises par cœur, entremêlées de plaisanteries populaires, et n'ont rien de commun avec la prédication de la parole de Dieu : contre eux naît et se répand, en Allemagne, le piétisme, la religion du cœur. La piété ; le cœur ; ces mots-là reviennent souvent sous la plume et dans la bouche de l'homme qui permit à la sensibilité allemande, longtemps refoulée, de se manifester au grand jour, Philippe Jacob Spener. Il était pasteur à Francfort, quand il eut l'idée de fonder les *Collèges de Piété* en 1670 : le devoir des ministres n'était pas de polémiquer, de criailler, mais bien plutôt de réveiller la vie intérieure ; et donc le soir, deux fois par semaine, il réunissait les hommes de bonne volonté pour lire la Bible, pour prier, pour laisser Dieu agir dans leur âme. C'était le premier pas ; il accomplit le second, lorsqu'en 1675, il publia les *Pia desideria, oder herzliches Verlangen nach gottgefalliger Besserung der wahren evangelischen Kirche.* Alors son action s'étendit, s'exerça sur les pasteurs, sur les fidèles, les invitant à revenir à une foi vivante et agissante, à une foi qui fût fondée sur l'amour. En 1686, il passe à Dresde, prédicateur à la cour, confesseur de l'électeur de Saxe, membre du Consistoire supérieur: ces honneurs ne seraient rien, s'ils ne permettaient de mesurer son influence et son succès : les étudiants, les femmes, écoutent sa parole ardente et grave à la fois ; à son inspiration, des cercles se forment

pour étudier la Bible ; le mot piétiste, de dérisoire qu'il était, devient glorieux. Piétiste, Auguste Hermann Francke, qui, devant prêcher sur la foi et s'apercevant qu'il ne la possède pas, tombe dans le désespoir, s'agenouille et supplie Dieu de le sauver de son misérable état : Dieu l'illumine, et sa mission sera de travailler à illuminer les autres, à son tour. Piétistes, des princes, des nobles, qui veulent chercher eux-mêmes leur salut ; piétistes, des bourgeois, des gens du peuple ; l'Allemagne se réveille à la foi.

La contagion toujours s'étendra, la pieuse contagion. Spener quittera Dresde pour gagner Berlin, conquerra l'électeur de Brandebourg ; et lorsqu'en 1694, celui-ci transformera l'Académie de Halle en Université, Spener en deviendra l'animateur. Ainsi s'élèvera la citadelle piétiste, toute ceinte d'œuvres chrétiennes. Que représentent-ils donc, ces cœurs acharnés, et ici triomphants ? D'abord une survivance, celle de Boehme le mystique, toujours présent en eux. — Ensuite un refus, une révolte contre la tendance à cristalliser, à glacer le flot de la vie religieuse jaillissant en eux. — Plus profondément, l'idée que la méthode analytique et l'investigation rationnelle ne représentent pas tout le savoir ; que la clarté n'est pas nécessairement toute la vérité : ils préservent l'intuition ; ils réservent la possibilité du savoir immédiat de la communication totale avec la source éternelle de la vie. — Le Moi ; et, dans le Moi, la puissance des facultés affectives, plus personnelles, plus individuelles que les autres. — L'attachement à un *substratum* primitif que les formes habituelles de la civilisation religieuse menacent dans son intégrité.

Les nuances infinies du sentiment enrichissent leur vie. Ils se sentent desséchés, stérilisés, perdus ; ils éprouvent les angoisses de celui qui crie en vain dans le désert : quoi de plus douloureux que la longue attente de la grâce ? Vient l'heure des confessions, des épanchements ; et ce grand coup qui les frappe : le miracle, l'illumination, la révélation directe. Alors c'est la douceur infinie d'un amour supra-terrestre, l'annulation de l'être humain dans

l'Être qui sait, qui veut, et qui donne à la vie un avant-goût de l'éternité. Désormais, à quoi bon chercher ? A quoi servent les philosophes ? ou même les théologiens, ou même les exégètes de la Bible, qui doit se comprendre d'elle-même, puisque le Verbe s'y est inscrit sans énigme ? *Unum est necessarium* : agir en Dieu... — Ici l'action subsiste encore ; les quiétistes vont l'abolir.

*
* *

Comment expliquer la querelle qui mit aux prises les deux prélats les plus illustres de l'Église de France, Bossuet et Fénelon ; qui les conduisit à échanger les reproches et les accusations ; à faire appel à Rome, jusqu'à ce que l'un d'eux fût condamné — si on ne reconnaît dans ce grand débat le cas particulier d'une tendance générale ? Le quiétisme fut l'une des formes de la poussée mystique qui, partout, ébranlait les murs des Églises établies, au nom du sentiment déchaîné.

De quels rêves Fénelon ne s'est-il pas bercé ? Il était prêt à partir ; la Grèce s'ouvrait à lui ; le Sultan, effrayé, reculait ; il voyait, ce sont ses propres termes, le schisme qui tombait, l'Orient et l'Occident qui se réunissaient, l'Asie qui soupirait jusqu'au fond de l'Euphrate et qui voyait renaître le jour après une si longue nuit. Ou bien il imaginait, pour la peindre en termes ravis, une terre de songe, une Bétique idéalement belle : les hivers y sont tièdes, les étés n'y sont jamais brûlants ; toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne qui semblent se donner la main ; la terre y est si féconde qu'elle porte une double moisson ; des grenadiers, des lauriers, des jasmins, bordent les routes parfumées. Ou bien encore il construisait de ses mains la cité sans défauts, Salente : là plus de vices, plus d'infortunes; à peine les terres australes seront-elles capables d'offrir aux enfants des hommes un égal bonheur. A Salente régneront la paix, la justice,

l'ordre social, l'abondance; les richesses y entreront comme le flux de la mer, au reflux elles laisseront d'autres richesses en leur place. A chaque difficulté « le remède est facile ». D'un coup de baguette tout se transforme : les citadins sont heureux, les paysans sont heureux, les femmes sont heureuses, et les enfants, et les vieillards. « Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'avaient osé espérer de voir dans la suite d'un si long âge, pleuraient par excès de joie mêlé de tendresse ; ils levaient leurs mains tremblantes vers le ciel... » A l'extérieur, la paix régnera. Pour arrêter les ennemis qui s'avancent, il suffit de se mettre au milieu d'eux, et de leur tenir un discours. Les soldats jetteront leurs armes, et tout le monde s'embrassera, en pleurant.

Car Fénelon aime les larmes ; les héros de son *Télémaque* versent des ruisseaux, des torrents de larmes, et le livre en est baigné. Calypso, Eucharis et Vénus ; Télémaque, Mentor, Philoclès, Idoménée, laissent couler tant et plus ces larmes chéries. Il aime à être aimable, doux, tendre. Je préfère l'aimable au surprenant et au merveilleux, dit-il dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie* ; et il y dit encore qu'il voudrait autoriser dans la langue tout terme qui nous manque, et dont la consonance fût douce : « Par une douceur qui vous est propre... », lui répondait, en échange, le directeur de l'Académie. Il était charitable, généreux ; il connaissait et pratiquait spontanément tous les moyens de séduire les cœurs, ceux qui se refusent et ceux qui s'offrent.

Mais il savait bien, aussi, que son imagination était ambitieuse, exigeante, et ne se contentait pas de planer dans l'irréel. Il se savait capable d'être hautain, cassant ; et même il portait en lui de vives puissances de haine. Comme il était loin de la perfection ! Comme il était malheureux de ces contrastes ! Ame peinée, cœur en proie à la mélancolie, à l'ennui, il regardait avec douleur « un certain fond inexplicable » de son être moral ; il éprouvait alors une impression de dégoût, car il y distinguait, comme il dit, des reptiles.

Il est avide des eaux pures qui pourraient le désaltérer ; il aspire à la grâce qui effacerait les défauts du mondain, de l'intrigant, de l'ambitieux, du comédien ; il souhaite une perfection qu'il n'est pas capable d'atteindre sans secours ; il souffre de sa propre inquiétude. C'est là sans doute le secret du pouvoir de Madame Guyon : elle n'a pris sur lui ce grand empire que parce qu'il éprouvait le besoin de fondre et de détruire au feu mystique les chaînes qui lui pesaient. Madame Guyon avait conquis les demoiselles de Saint-Cyr, les grandes dames, Madame de Maintenon elle-même : conquête vite perdue, parce que ces âmes-là se reprenaient au moindre signe. Elle avait essayé de conquérir Bossuet : tâche trop difficile ; il n'avait même pas été tenté, sa foi n'ayant pas besoin de ce louche secours. Cette femme, en tant que femme, cette personne qui avait « de grands sentiments d'elle-même », qui se vantait de prophétiser, d'avoir des visions, de faire des miracles, lui répugnait. Quand elle prétend que l'oraison doit être une manière d'anéantissement total, et qu'elle ne peut rien demander à Dieu, pas même le pardon de ses péchés : c'en est fait, Madame Guyon est une hérétique, jamais plus Bossuet ne l'écoutera. Mais à Fénelon, ce cœur troublé, ce cœur fiévreux, cette âme assez haute pour sentir ses défauts, et trop engagée dans la vie pour avoir le courage de s'en débarrasser — à Fénelon, Madame Guyon apportait la doctrine du pur amour.

Les intermédiaires entre Dieu et l'homme, ces milieux dont les uns sont compacts et grossiers, les autres, subtils et presque immatériels, mais qui constituent encore des séparations, de moins en moins tolérables à mesure qu'on en arrive à ce degré de désir où le dernier obstacle, la nécessité d'un geste, l'obligation d'une prière, paraît le plus fort ; ces milieux entre Dieu et sa créature, Madame Guyon veut les supprimer. Prosélyte, possédée de la passion de diriger les consciences, elle nous dit comment nous devons faire pour arriver à ce haut degré de spiritualité. Apprenez à prier, s'écrie-t-elle ; apprenez à faire oraison : vous devez

vivre d'oraison,. comme vous devez vivre d'amour. Venez, cœurs affamés ; venez, pauvres affligés, venez, malades ; venez, pécheurs, auprès de votre Dieu. Venez, vous qui avez un cœur.

Vous vous mettez en présence de Dieu, par un acte de foi vive ; vous commencez à lire quelques textes pieux, non pour en raisonner mais seulement afin de vous fixer l'esprit. Ensuite vous vous enfoncez fortement en vous-même, vous recueillez tous les sens au dedans. Lorsque l'affection est émue, vous la laissez reposer doucement et en paix. La mouvoir encore, ce serait ôter à l'âme sa nourriture ; il faut bien qu'elle avale par un petit repos amoureux et plein de confiance ce qu'elle a goûté.

L'habitude naît ; commence le second degré d'initiation, l'oraison de simplicité. Moins d'effort est nécessaire ; la possibilité augmente ; la présence de Dieu est plus aisée à sentir, et comme plus intense. Surtout, que l'âme apporte à l'oraison un amour pur, dégagé de tout ce qui n'est pas l'amour lui-même ; et par conséquent désintéressé. Qu'elle ne demande rien ; qu'elle ne fasse pas oraison pour obtenir quelque chose de Dieu, car un serviteur qui ne sert son maître qu'à mesure qu'il le récompense, est indigne d'être récompensé. Ne pas implorer ; tout attendre. Juste ce qu'il faut de prière pour entrer en recueillement : la prière n'est autre chose qu'une chaleur d'amour qui fond et dissout l'âme.

Le chrétien qui gravit la montagne sainte arrive alors à l'abandon : dépouillement de tout soin de lui-même, pour se laisser entièrement à la conduite de Dieu. Plus de raisonnement ; plus de réflexion. Renonciation à toutes volontés, même bonnes. Indifférence à toutes choses, soit pour le corps, soit pour l'âme, pour les biens temporels et éternels ; laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, et donner le présent à Dieu. Qui sait bien s'abandonner à lui sera bientôt parfait.

Disparaît le caractère propre et spécifique de l'individu, d'où vient toute malice. Le Tout-Puissant envoie devant

lui sa propre Sagesse, comme le feu sera envoyé sur la terre pour consumer ce qu'il y a d'impur dans l'homme. Le feu consume toutes choses, et rien ne lui résiste qu'il ne le consume. Il en est de même de la Sagesse, elle consume toute impureté dans la créature pour la disposer à l'union divine. Celle-ci est ineffable. Que si, malgré tout, on cherche à l'exprimer par des mots, on peut dire qu'on éprouve un amour infus qui nous inonde de bonheur. Il y a, dans le renoncement à être soi, dans la possession de l'infini, une douceur dont aucun plaisir humain ne peut donner l'idée. Non pas vide, mais abondance. Renoncer, c'est acquérir ; abandonner, c'est s'enrichir du tout. Il ne faut qu'aimer.

Ainsi Madame Guyon, resserrant pour une fois ses développements trop verbeux, fournit à qui veut l'écouter un *Moyen court et facile pour l'oraison, que tous peuvent pratiquer très aisément, et arriver par là en peu à une haute perfection* (1685). Entreprenante, intrigante, elle caresse tout un projet de rénovation religieuse. Jamais en Dauphiné, jamais, tandis qu'elle parcourait les routes de Piémont avec son acolyte le Père Lacombe, prêchant et répandant la doctrine de Molinos ; jamais à Paris, elle n'avait trouvé homme capable de donner à son quiétisme diffusion et ampleur. Fénelon serait la lampe ardente et luisante qui éclairerait l'Église rénovée ; il montrerait comment il faut adorer le Petit Maître dans l'Eucharistie ; comment il faut lutter contre le diable ; bref, il instaurerait sous sa direction le règne de l'amour divin.

Pour les autres, elle pouvait être une aventurière : pour lui, elle était le guide qui le menait vers la perfection. Qu'il lui était difficile d'abandonner sa raison, si subtile et si prudente ! de renoncer à sa sagesse humaine ! à tous ces éléments impurs, dont la présence contrariait et affligeait sa bonne volonté ! Mais l'ardeur mystique qui venait d'elle peu à peu consumait ces impuretés. « De plus en plus à vous sans réserve en Notre-Seigneur, et avec une reconnaissance que lui seul connaît. » Il avait des rechutes, des distractions, des sursauts de volonté, des répugnances, des impatiences, des

hauteurs, des accès de sécheresse, l'intérieure par rapport aux oraisons, l'extérieure par rapport au commerce avec le prochain : elle le corrigeait, elle le faisait progresser, elle lui ôtait ses entraves. Il percevait en lui un renouvellement de candeur, d'innocence : « O bonheur infini de l'humiliation de n'être rien ! » ; et il se sentait devenir ce qu'il voulait être, anéanti, dépourvu, pareil à un petit enfant. Alors il écrivait des vers, sur des airs de chansons :

O pur amour, achève de détruire
Ce qu'à tes yeux il reste encor de moi.
Divin vouloir, daigne seul me conduire,
Je m'abandonne à ton obscure foi...

ou bien :

C'est peu pour toi que n'avoir plus de vie
Et qu'abîmer ce moi jadis si cher...

Ce n'était pas encore assez ; il restait dans ces vers-là quelque chose de formel, et d'intelligible encore ; il lui fallait des bégaiements, des balbutiements, comme aux enfants. Toujours il en revenait là : ô délices, d'avoir été une créature qui avait la prétention d'exister par elle-même, pleine de malice, inquiète, misérable et sans cesse torturée — et qui n'est plus, maintenant, qu'un petit enfant qui s'endort dans les bras du Père ! Elle lui écrivait : « Il faut que vous deveniez un jour aussi simple que moi. Plus vous êtes sage, plus vous serez simple et petit, supposé la fidélité à cesser d'être grand homme pour devenir petit enfant. » Et lui, à elle : « J'ouvre à Dieu toute l'étendue de mon cœur pour recevoir cet esprit de petitesse et d'enfance dont vous parlez. » — « Il me semble que Dieu veut me porter comme un petit enfant, et que je ne pourrais pas faire un pas moi-même, sans tomber : pourvu qu'il fasse sa volonté en moi et par moi, quoi qu'il arrive, tout sera bon. »

Tout sera bon. Même les persécutions ; même les fausses interprétations qu'on donnait de la doctrine de Madame Guyon : car il les tenait pour fausses, et ne voyait rien de

plus en elle que ce qu'on trouve dans les plus grands mystiques reconnus par l'Église : Sainte Thérèse de Jésus, Saint Jean de la Croix. Seulement, des gens qui n'étaient pas faits pour goûter la douceur du pur amour, pressant dans leurs grosses mains cette fleur délicate de la piété sublime, prétendaient qu'elle était indigne des autels. Même la condamnation, venue de Rome après tant de débats, n'était pour lui qu'une épreuve ; s'humilier, l'accepter, la communiquer dans une lettre pastorale adressée aux fidèles de son diocèse, n'était qu'une façon d'anéantir l'homme de chair, d'accepter l'ultime sacrifice, de faire céder la dernière résistance de l'orgueil, et de triompher en Dieu. *Inveni portum*, il avait trouvé la quiétude qu'avant sa rencontre avec Madame Guyon il n'avait jamais connue, et qu'il ne voulait plus perdre, jusqu'à sa mort. Il reconnaissait ses erreurs, si elles en étaient ; il se soumettait à la pénitence, s'il avait péché : mais son esprit n'avait plus de place pour l'erreur, son cœur était incapable de pécher ; il était un vrai rien, une cendre — reste d'un amour si violent qu'il ne se satisfaisait que dans la mort de l'être qu'il avait choisi pour y brûler. Le drame de son acheminement intérieur au pur amour est autrement important pour Fénelon que celui vers lequel nous tournons d'ordinaire notre attention — la querelle avec Bossuet, les lettres, les traités, les répliques, les répliques aux répliques, les examens, les plaidoieries, les décisions. Drame secret, dont le vulgaire ne peut avoir même une idée : peut-il soupçonner le caractère pathétique, le caractère redoutable de cette transmutation de l'essence humaine à l'essence divine, de cette purification par le feu ? — « Quand je parle du pur amour, je ne parle pas de l'amour fervent qui ne travaille qu'à embellir celui qui le possède, et qui semble n'être appliqué qu'à lui : cet amour-là, je l'appelle imparfait, quoique ce soit celui que les hommes ignorants regardent comme le comble de la sainteté. Je ne regarde comme pur amour que l'amour impitoyable destructeur, qui loin d'embellir et d'orner son sujet, lui arrache tout sans miséricorde, afin que rien ne restant dans

ce même sujet, rien ne l'empêche de passer dans la fin. Hors de là il ne peut point subsister. Tout son soin est d'enlaidir, d'arracher, de détruire, de perdre ; il ne vit que de destruction ; il est comme cette bête que vit Daniel qui mange, broie, et dévore tout. »

*
* *

Madame Guyon eut des disciples dans toute l'Europe ; Poiret publia ses œuvres ; Poiret, qui ne fut pas le moindre parmi ceux qui professèrent la théologie du cœur. Les Enthousiastes, on avait beau les proscrire : aucune force ne prévalait contre eux ; et comment les raisonner, puisqu'ils rejetaient le raisonnement ? Ils se multipliaient, ils fourmillaient, ces avides, ces passionnés, voire même ces malades qui, poussant à l'excès les conseils de maîtres excessifs, finissaient par chercher Dieu dans l'exaspération de leurs nerfs, dans le dérèglement de leur esprit, dans la folie. Ils rejetaient toutes les contraintes, celle des Églises nationales, qui leur paraissaient comme des prisons : celle des ministres du culte, qu'ils appelaient des tyrans ; celle même de la société, qui les persécutait. Ils considéraient le progrès comme une corruption, la science comme une perversion. Ils admettaient généralement la chute originelle, la Rédemption ; mais le bienfait de cette rédemption première étant épuisé, il en fallait une seconde, qui allait venir. Les temps étaient accomplis, l'Antéchrist régnait sur un monde où il n'y avait plus de vrais chrétiens.

Cet Antéchrist est né
Ja plus d'un an passé.
Le temps est arrivé
Qu'il soit manifesté.
Je l'ai vu en esprit
Par une claire nuit,
Sur un théâtre grand
Riche et resplendissant,
Couvert d'un pavillon

Bordé à l'environ,
Tout tendu de velours
Incarnat à l'entour.
Dessus un lit mollet
Demi couché il est,
Il n'est plus en bas âge
Ains un grand personnage.
Sa gloire est sans pareille,
On l'estime à merveille ;
Fait paraître son train
De nuit, en grand festin :
Il a valets en nombre,
Comme une armée innombre
Du peuple aux environs
De toute nation.... [1]

Le premier fléau a commencé : les guerres ; les autres suivront, la peste, le feu, la famine. Mais Dieu ne laissera pas périr ses fidèles. Bientôt le Christ viendra, en corps, en âme, en divinité, et tout en gloire ; alors commencera l'ère du vrai bonheur.

Souvent ils formaient des communautés ; comme Johann Georg Gichtel, qui fonda la confrérie des Frères angéliques : se soustrayant à toutes occupations, à tous travaux, par la contemplation et l'anéantissement, ses disciples devaient transformer les hommes en anges. Ou comme Jane Lead, qui établit le culte de la Sophie mystique, organisa la secte des Philadelphes, et que Gichtel trouvait un peu bornée, un peu trop modérée pour son goût. Elle se contentait de visions fréquentes et de prédictions comme celle-ci : les sceaux occultes du livre de l'Agneau seront ouverts, le grand Attila chassera le Dragon, les Philadelphes élèveront la bannière de l'Amour brodée au nom royal, l'Évangile sera partout répandu, et les pays les plus reculés de la terre appartiendront au Christ Sauveur...

Ils ne se contentaient pas des célestes abandons ; ils avaient des visions miraculeuses, des ravissements, des

1. Antoinette Bourignon, *L'Antéchrist découvert*, Amsterdam, 1681, ch. XXIII.

extases ; il ne s'agissait plus seulement de jouissances spirituelles, mais sensuelles. Ils luttaient contre le Malin, qui leur apparaissait sous des formes effroyables ; et ils sortaient vainqueurs de ces combats épuisants. Ils étaient prophètes, guérisseurs, thaumaturges : pauvres thaumaturges, qu'on emprisonnait, qu'on lapidait, qui erraient de ville en ville et de pays en pays, poursuivis à la fois par les gens au pouvoir et par leur propre frénésie. Ils avaient la satisfaction de penser que c'était Satan qui les faisait ainsi souffrir, parce qu'il voyait en eux les destructeurs de son règne et les instruments de Dieu. Ils mouraient misérables, sur quelque lit d'hôpital ; et quelquefois dans les supplices, comme Quirinus Kuhlmann, qui, après avoir parcouru l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, la France, l'Italie, la Turquie, semant le grain sur des terrains pierreux, essayant de créer des communautés sur son passage, annonçant que Babel allait s'écrouler, et qu'allait commencer la cinquième Monarchie des Justes, fut brûlé à Moscou en 1689.

Songeons à leur nombre, qui est grand ; aux relations qui existent entre eux, à leurs filiations, à leur correspondance ; aux ouvrages qu'ils répandent à profusion et qui d'un pays à l'autre, trouvent toujours des traducteurs, vaste réseau théosophique qui s'étend sur l'Europe. Songeons à une autre catégorie d'individus qui entretiennent d'autres songes : aux Rose-Croix mystérieux ; aux cabalistes ; aux adeptes, qui recherchent la pierre philosophale, vaguement persuadés qu'ils pourront transmuter l'une en l'autre les apparences de l'âme moniste de l'univers : et nous aurons l'idée, enfin, d'une fermentation immense et continue.

Le sentiment est vaincu par la raison ; mais il n'accepte pas cette défaite. Contre les lumières, comprises à la façon des philosophes, les illuminés se vantent de posséder un feu qui les éclaire et les embrase à la fois. Contre la science dont le progrès est confié à l'avenir, les théosophes déclarent qu'ils possèdent une science immédiate et infuse, la seule qui compte. La majorité des penseurs contemporains dit : *connaître* ; mais une minorité répond : *aimer*. Dans sa vie

aventureuse, agressive et persécutée, Antoinette Bourignon, étrange femme qui finit par n'avoir plus de vie qu'affective ; qui communique directement avec Dieu, qui méprise le savoir, parce qu'il offusque l'obscure sapience qui lui suffit pleinement ; qui déclare que quand l'Évangile même périrait, la créature trouverait encore en elle-même une loi suffisante pour la mener vers la vérité et vers le bonheur[1], Antoinette Bourignon affronta un jour des Hollandais disciples de Descartes. « Elle eut des conférences avec des cartésiens, et se forma une idée bien terrible de leurs principes... Ils ne furent guère contents d'elle, ni elle d'eux. La méthode des cartésiens n'étant point son fait, elle ne voulait pas qu'on consultât les lumières de la raison, et leur principe est qu'il faut examiner toute chose à cette pierre de touche. Elle assurait « que Dieu lui avait fait voir, et même déclaré expressément que cette erreur du Cartésianisme était la pire, et la plus maudite de toutes les hérésies qui aient jamais été dans le monde, et un athéisme formel, ou une réjection de Dieu, dans la place duquel la raison corrompue se substitue. » A cela se rapporte ce qu'elle disait aux philosophes, « que leur maladie venait de ce qu'ils voulaient tout comprendre par l'activité de la raison humaine, sans donner place à l'illumination de la foi divine, qui exigeait une cessation de notre raison, de notre esprit, et de notre faible entendement, afin que Dieu y répandît ou y fît revivre cette divine lumière. Sans quoi non seulement Dieu n'est pas bien connu, mais même lui et sa connaissance véritable sont chassés hors de l'âme par cette activité de notre raison et de notre esprit corrompu. Ce qui est une espèce d'athéisme et de réjection de Dieu... »[2]

*
* *

« Lorsqu'après un long et austère travail, le XVIII^e^ siècle

1. *La lumière née en ténèbres.* Anvers, 1669. — 2^e^ éd., Amsterdam, 1684.
2. Pierre Bayle, *Dictionnaire*, art. Bourignon, note K.

eut aboli — ou cru abolir, ce qui revient au même — la figure du Dieu à barbe blanche qui couve chaque humain de son regard et le protège de sa dextre, il n'a pas aboli du même coup le problème religieux. Car l'aspiration mystique est une chose et l'emblème qu'on offre à cette aspiration pour se satisfaire en est une autre. L'emblème disparu, l'aspiration demeure. L'homme a soif de trouver au-dessus de lui un réceptacle où pousser les vœux informulés qui persistent à sourdre du profond de lui-même... » [1]

1. Pierre Abraham, *Créatures chez Balzac*, 1931, p. 15.

# CONCLUSION

Qu'est-ce que l'Europe ? Un acharnement de voisins qui se battent. Rivalité de la France et de l'Angleterre, de la France et de l'Autriche ; guerre de la ligue d'Augsbourg, guerre de la succession d'Espagne. Guerre générale, notent les traités d'histoire qui ont peine à suivre le détail de ces confuses mêlées. Les accords n'aboutissent jamais qu'à de courtes trêves, la paix n'est plus qu'une nostalgie, les peuples sont épuisés et la guerre continue : les armées se remettent en campagne à chaque printemps.

Leibniz, voyant qu'on ne peut empêcher les Européens de se battre, propose de tourner leur fureur guerrière vers le dehors. La Suède et la Pologne conquerront la Sibérie et la Tauride, l'Angleterre et le Danemark prendront pour leur part l'Amérique du Nord ; à l'Espagne l'Amérique du Sud, à la Hollande les Indes Orientales ; la France voit l'Afrique en face d'elle, qu'elle s'en empare, qu'elle aille jusqu'en Égypte, qu'elle étende jusqu'au désert le règne des fleurs de lys. Ainsi tous ces soldats, tous ces mousquets, tous ces canons, s'emploieront du moins contre les sauvages et contre les infidèles ; ambitions et intérêts divergeront au loin sur la planète, et ne se rencontreront jamais plus.

L'abbé de Saint-Pierre ne se contente pas d'exiler les disputes. « Faisant réflexion sur les cruautés, les meurtres, les violences, les incendies, et les autres divers ravages que cause la guerre, plus affligé qu'à l'ordinaire de ceux dont la France et les autres nations de l'Europe sont accablées, je me mis à chercher si la guerre était un mal absolument sans

remède, et s'il était entièrement impossible de rendre la paix durable... »[1] Oui, rendons la paix durable, et même perpétuelle ! Les souverains, signant un pacte, se désisteront pour eux et pour leurs successeurs de toutes les prétentions qu'ils peuvent avoir les uns contre les autres ; les possessions actuelles seront considérées comme acquises pour toujours, inaliénables ; afin qu'aucun État n'entretienne plus de troupes que ses voisins, les forces militaires seront limitées, on en fixera le nombre, douze mille dragons tout au plus. Si malgré tout quelque conflit vient à naître, l'Union l'arbitrera, au besoin elle fera la guerre au prince qui refusera d'obéir à un règlement par elle établi, d'accepter un jugement par elle formulé. Un congrès permanent de plénipotentiaires se tiendra dans une ville libre et neutre, comme par exemple Utrecht, Cologne, Genève, Aix-la-Chapelle... Organisant, avec la précision des utopistes, le détail méticuleux de son rêve, il s'enivre d'un mot qui lui semble contenir tous les espoirs, le mot *européen* : tribunal européen, force européenne, république européenne. Qu'on l'écoute ; et l'Europe, au lieu de rester champ de bataille, formera Société.

Mais lorsque Leibniz, en 1672, voulut engager la France dans son grand dessein, la guerre venait d'être déclarée à la Hollande ; et on n'est pas sûr que Louis XIV ait jamais reçu ce philosophe qui arrivait d'Allemagne pour lui donner des conseils. Lorsque, quarante ans plus tard, l'abbé de Saint-Pierre se mit à échafauder mirage sur mirage, les contemporains le laissèrent projeter dans le vide ses songes prématurés. L'abbé de Saint-Pierre, tout plein d'une ardeur nouvelle et cherchant des appuis, a communiqué ses plans à Leibniz, champion vieillissant de la grande cause pacifique, et Leibniz lui a répondu avec mélancolie. Il lui a répondu que ce qui manquait le plus aux hommes pour se délivrer d'une infinité de maux, c'était la volonté ; qu'à la rigueur, un

1. Ch. Castel de Saint-Pierre, *Mémoires pour rendre la paix perpétuelle en Europe*, Cologne, 1712. Préface.

prince énergique pouvait arrêter la peste ou la famine à l'entrée de ses États ; mais qu'il était beaucoup plus difficile d'empêcher la guerre, parce que l'affaire ne dépendait pas de la décision d'un seul homme, mais exigeait le concours des Empereurs et des Rois. Il n'y a point de ministre, disait-il, qui voudrait proposer à l'Empereur de renoncer à la succession de l'Espagne et des Indes ; l'espérance de faire passer la monarchie d'Espagne dans la maison de France a été la source de cinquante ans de guerre ; et il est à craindre que l'espérance de l'en faire ressortir ne trouble l'Europe encore pendant cinquante autres années. « Il y a le plus souvent des fatalités, qui empêchent les hommes d'être heureux... » [1]

*
* *

Qu'est-ce que l'Europe ? Une forme contradictoire, à la fois stricte et incertaine. Un enchevêtrement de barrières, et devant chacune d'elles, des gens dont le métier est de demander les passeports, et de faire payer des impôts ; toutes entraves possibles apportées aux communications fraternelles. Des champs dont on hérisse si bien les défenses qu'on n'a plus le temps de les cultiver ; pas un arpent du sol qu'on ne se soit disputé depuis des siècles, et que chaque possesseur enclôt à son tour. Il n'y a plus de grands espaces libres, tout est réglé, fixé, délimité ; on est serré, étouffé, tout est pris : « Je suis entré dans le monde si tard qu'à peine j'y trouve un pouce de terre pour m'y faire un domicile et un tombeau. » [2]

1. Leibniz à l'abbé de Saint-Pierre. De Hanovre, le 7 février 1915. — Voir, du même auteur, les *Observations sur le projet d'une paix perpétuelle, de M. l'abbé de Saint-Pierre* (*Œuvres*, éd. Foucher de Careil, t. IV).

2. Marana, *Entretiens d'un philosophe avec un solitaire sur plusieurs matières de morale et d'érudition*, 1696, p. 29. Voir aussi p. 28 : « On cherche à décider les querelles par la violence et par l'emportement ; le plus fort l'emportera toujours sur celui qui était moins en état de se défendre ; et tant qu'il y aura des Provinces, des Royaumes, et des Peuples, il y aura des hostilités et des guerres, de même qu'il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes sur la terre... »

Or ces strictes frontières, on les rend incertaines, puisqu'on les change suivant les conquêtes, les traités, ou même les simples prises de possession. Ces barrières, on les avance, on les recule, on les supprime, on les rétablit ; les géographes n'ont pas fini de dresser des cartes nouvelles, que déjà ces cartes ne valent plus [1]. De royaumes entiers, on voudrait faire la continuation d'autres royaumes, et qu'il n'y eût plus de Pyrénées. D'où cette contradiction interne : l'Europe est un composé de formes qu'elle déclare intangibles, et auxquelles elle ne cesse pas de toucher.

Du côté de l'Ouest on est tranquille : la mer n'apportera plus de grandes flottes barbares ; des envahisseurs étrangers ne viendront plus ravager les villages millénaires, et s'il y a bataille, ce ne sera plus, Dieu merci, qu'entre frères, Anglais, Français, Portugais, Espagnols. — Dans la Méditerranée, les Turcs se livrent à des jeux insultants pour les voyageurs ou pour les riverains : du moins ne présentent-ils plus de danger vital. — Mais à l'est, quelle surprise ! Jadis, il s'agissait de se défendre contre les armées du croissant, qui s'étaient emparées des marches de la civilisation. A présent, le problème n'est plus si simple. Voici qu'aux portes de l'est se présentent des millions d'hommes qui, par la volonté de leur tsar, demandent à s'intégrer à l'Europe. Ils demandent qu'on leur envoie des produits d'Amsterdam, de Londres, ou de Paris ; et des modèles aussi, et des maîtres ; ils coupent leur barbe et leurs cheveux, changent leurs habits, apprennent à parler l'allemand... Mais leur âme, la transformeront-ils si vite ? Se contenteront-ils du rôle d'écoliers tardifs, qui écoutent humblement les leçons d'une humanité supérieure ? Si on exauce leur prière (et comment ne pas l'exaucer ?) n'en viendront-ils pas à proposer en échange leur propre sagesse ; sagesse ou folie ? c'est la question qui se posera plus tard. Mais déjà l'Europe est

1. *Journal des Savants*, 13 avril 1693. A propos de l'*État présent des affaires de l'Europe*, 1693 : « il n'y a presque pas de jour où elle ne souffre quelque nouveau changement ».

gênée, elle est déséquilibrée par cette Europe concurrente, cette extension, cette imitation, cette falsification de l'Europe qui apparaît aux confins de l'Orient.

Europe, terre de discordes et de jalousies ! De jalousies, d'amertumes et d'aigreurs. Les Latins méprisent les Germains, corps massifs, tempéraments grossiers, lourds esprits ; les Germains méprisent les Latins, fatigués et corrompus. Les Latins se disputent entre eux ; on dirait qu'ils souffrent lorsqu'ils sont obligés de reconnaître les qualités d'une nation voisine, ce sont toujours les défauts qui leur viennent à l'esprit. Comme sur le manteau d'Asmodée le diable boiteux, où l'on voit une infinité de figures peintes à l'encre de chine : aucune n'est belle et toutes sont grimaçantes : une dame espagnole couverte de sa mante agace un étranger à la promenade ; une dame française étudie dans un miroir de nouveaux airs de visage pour les essayer sur un jeune abbé qui paraît à la portière de sa chambre avec des mouches et du rouge ; des Allemands déboutonnés, tout en désordre, pris de vin et barbouillés de tabac, entourent une table inondée des débris de leur débauche ; un Anglais présente galamment à sa dame une pipe et de la bière... [1] De même, entrez dans le jardin de Mr. Spectator : les fleurs, dès qu'elles deviendront le symbole des nations, cesseront d'être belles et parfumées : l'odeur des fleurs d'Italie est trop forte et offense le cerveau ; l'odeur des fleurs de France, quoique chamarrées, éblouissantes et vives, est faible et passagère ; les fleurs d'Allemagne et du nord ont peu ou point d'odeur, et quand elles en ont, elles sentent mauvais [2].

*
* *

Pourtant lorsqu'on a, comme nous, longtemps écouté les cris et les plaintes qui montent de ces terres tourmentées, on perçoit aussi, au milieu des provocations et des reproches,

1. Le Sage, *Le diable boiteux*, chap. 1er.
2. *Spectator*, n° 455.

des cris d'orgueil. On entend peu à peu un hymne qui s'élève pour célébrer les mérites d'une Europe dont aucune puissance au monde ne saurait égaler la force, l'intelligence, l'agrément, la splendeur.

Il est vrai que l'Europe est la plus petite des quatre parties du monde : mais elle est la plus belle, la plus fertile, sans solitudes et sans déserts ; la plus cultivée ; les disciplines libérales et les arts mécaniques y ont pris un incomparable éclat. Que d'autres vantent, s'il leur plaît, les merveilles que l'on découvre à la Chine : « Il y a un certain génie qui n'a point encore été hors de notre Europe, ou qui du moins ne s'en est pas beaucoup éloigné. Peut-être qu'il ne lui est pas permis de se répandre dans une grande étendue de terre à la fois, et que quelque fatalité lui prescrit des bornes assez étroites. Jouissons-en tandis que nous le possédons ; ce qu'il a de meilleur, c'est qu'il ne se renferme pas dans les sciences et dans des spéculations sèches, il s'étend avec autant de succès jusqu'aux choses d'agrément, sur lesquelles je doute qu'aucun peuple nous égale. »[1] Divisée contre elle-même tant qu'on voudra, l'Europe se reforme dès qu'on l'oppose aux continents qu'elle a su asservir, et qu'elle vaincrait encore si besoin en était. Dans l'esprit de ses peuples demeure le souvenir des navigations héroïques, des découvertes, des galions chargés d'or, des drapeaux glorieux qu'on a plantés sur les ruines des empires sauvages. Et ils se sentent encore, comme ils disent, « redoutables » et « belliqueux». « Que si l'Europe veut épouvanter l'Orient et l'Occident, elle le fera d'abord qu'elle l'aura décidé ». — « Au moindre signal que les princes feront d'en découdre, ils trouvent plus de gens qui prennent volontairement les armes, par le seul désir d'acquérir de la gloire, que les Asiatiques et les Africains n'en peuvent assembler à force d'or, d'argent, et de promesses. »[2] Déchirée, blessée par la vive conscience non seule-

1. FONTENELLE, *Entretiens sur la pluralité des mondes*, Sixième soir.
2. Louis DU MAY, *Le prudent voyageur*, Genève, 1681. Discours IV : *De l'Europe en général.*

ment de ses malheurs, mais de ses fautes, entre toutes les pertes qui lui sont sensibles déplorant celle de l'unité de croyance, désespérant de s'appeler jamais, comme autrefois, la Chrétienté — l'Europe n'en conserve pas moins le sentiment d'un privilège qui lui appartient en propre, d'une originalité que toute comparaison renforce, d'une valeur inaliénable et unique.

*
* *

Qu'est-ce que l'Europe ? Une pensée qui ne se contente jamais. Sans pitié pour elle-même, elle ne cesse jamais de poursuivre deux quêtes : l'une vers le bonheur ; l'autre, qui lui est plus indispensable encore, et plus chère, vers la vérité. A peine a-t-elle trouvé un état qui semble répondre à cette double exigence, elle s'aperçoit, elle sait qu'elle ne tient encore, d'une prise incertaine, que le provisoire, que le relatif ; et elle recommence la recherche désespérée qui fait sa gloire et son tourment.

Hors d'elle, non touchées par la civilisation, des masses d'humanité vivent sans penser, satisfaites de vivre. D'autres races se sentent si vieilles, si lasses, qu'elles ont renoncé à une inquiétude encore fatigante, et qu'elles se sont plongées dans une immobilité qu'elles appellent sagesse, dans un nirvana qu'elles appellent perfection. D'autres encore ont renoncé à inventer, et imitent éternellement. Mais en Europe, on défait la nuit la toile que le jour a tissée; on éprouve d'autres fils, on ourdit d'autres trames, et chaque matin résonne le bruit des métiers qui fabriquent du nouveau, en trépidant.

Si jamais l'ouvrière incontentable a eu l'impression qu'elle pouvait s'arrêter et se reposer, parce qu'elle avait enfin produit son chef-d'œuvre, ce fut à l'époque classique. Pouvait-elle créer formes plus belles et plus durables ? Si belles et si durables, que nous les admirons encore aujourd'hui, et qu'elles seront dignes d'être proposées comme modèles à nos enfants, et aux enfants de nos petits-enfants. Mais

cette beauté elle-même suppose une sécurité dans les esprits qui l'ont produite. Le classicisme a trouvé le moyen de ne pas abandonner la sagesse antique et de pratiquer la sagesse chrétienne ; d'équilibrer les facultés de l'âme ; de fonder l'ordre sur le contentement et sur l'admiration ; d'accomplir cent autres miracles, et pour tout dire en un seul mot, de proposer aux hommes un état voisin de la sérénité.

De sorte que l'Europe, heureuse de contempler ce résultat mémorable, pour un moment s'est arrêtée. Pour un moment, elle a eu l'illusion qu'elle pouvait faire halte au milieu de perspectives si mesurées et si grandioses qu'elle n'en trouverait jamais de plus justes ou de plus merveilleusement achevées.

Espoir trop bref, et bientôt nié ; tentation de s'arrêter, plutôt qu'arrêt véritable ; car l'Europe n'a guère cessé de subir sa propre loi, sa dure loi. Avant que les théoriciens d'un monde qui fondait sa logique sur la libre acceptation de l'autorité eussent fini de nuancer leurs doctrines, d'autres théoriciens dénonçaient les dangers, les abus, les défauts de cette même autorité, et combattant ce qu'elle avait d'excessif, en arrivaient à refuser toute valeur à son concept. Ainsi le travail de recherche recommençait en sous-main ; l'anxiété renaissait sous les tranquilles apparences ; on repartait vers un autre bonheur, vers une autre vérité ; et les inquiets, les curieux, d'abord honnis, persécutés, ou cachés, se produisaient au jour, s'avançaient, s'illustraient, et réclamaient la place de guides et de chefs. Telle est la crise de conscience à laquelle nous avons assisté, entre le dix-septième et le dix-huitième siècle.

*
* *

Mais cette pensée critique, qui l'a nourrie ? où a-t-elle pris sa force et ses audaces ? et d'où vient-elle enfin ?

Du fond des âges ; de l'antiquité grecque ; de tel ou tel

docteur d'un Moyen Age hérétique ; de telle ou telle autre source lointaine ; mais à n'en pas douter, de la Renaissance. Entre La Renaissance et l'époque que nous venons d'étudier la parenté est indéniable. Même refus, de la part des plus hardis, de subordonner l'humain au divin. Même confiance faite à l'humain, à l'humain seulement, qui limite toutes les réalités, résout tous les problèmes ou tient pour non avenus ceux qu'il est incapable de résoudre, et renferme tous les espoirs. Même intervention d'une nature, mal définie et toute-puissante, qui n'est plus l'œuvre du créateur mais l'élan vital de tous les êtres en général et de l'homme en particulier. Mêmes ruptures ; l'échec de l'union des Églises, à la fin du dix-septième siècle, n'est que la consécration du schisme du seizième, auquel on essaie vainement d'enlever son caractère définitif. Mêmes disputes interminables, sur la chronologie, sur les sorciers. Ces rudes années, ces laborieuses et honnêtes années, où chacun regarde jusqu'au plus profond de son âme, où tenants et défendants ont conscience de lutter pour le tout de leur conviction, où les sceptiques font encore figure de prosélytes, où personne n'ignore qu'il s'agit d'une interprétation décisive de la vie, nous apparaissent comme une Renaissance seconde. Elles sont seulement plus sévères, plus âpres, et comme désabusées : une Renaissance sans Rabelais ; une Renaissance sans joie.

Il ne s'agit pas ici d'une vague similitude, mais d'un rapport historique facile à saisir. Ces travailleurs acharnés, fabricants d'in-folios, ces grands liseurs dont l'appétit n'est jamais comblé, s'ils font peu de cas des poètes qui donnent à la Renaissance son charme et son sourire, ont pratiqué les philosophes qui ont façonné son âme hardie, et qui l'ont initiée aux délices et aux angoisses d'une pensée sans frein. Il les ont écoutés, admirés et suivis. Pierre Bayle est l'héritier des épigones libertins qui prolongent le seizième siècle jusque dans le dix-septième : il aime La Mothe Le Vayer, dont les *Dialogues* « contiennent des choses extrêmement hardies sur le fait de la religion et de l'existence de Dieu » ; il cite Lucilio Vanini comme le martyr glorieux de

l'incrédulité. Plus loin dans le temps, il connaît Jean Bodin, Charron, Michel de L'Hospital, et, cela va sans dire, Montaigne : lequel lui a fait observer, en son vieux gaulois, qu'il y a bien des gens qui laissent les choses pour courir aux causes : et c'est ce que l'on a fort bien vu par l'exemple des comètes. Il connaît, comme la plupart de ses grands contemporains, Giordano Bruno, qui « était un homme de beaucoup d'esprit, mais il employa mal ses lumières, car non seulement il attaqua la philosophie d'Aristote dans un temps où on ne le pouvait faire sans exciter mille troubles, mais il attaqua aussi les vérités les plus importantes de la foi. » Il connaît Cardan, « un des grands esprits de son siècle », « homme d'une trempe singulière », qui dit que ceux qui soutiennent que l'âme meurt avec le corps sont par leurs principes plus gens de bien que les autres » ; il connaît Pomponazzi. Qui ne connaît-il pas ? Il connaît Palingenius l'hérétique, auteur favori du sieur Naudé ; il connaît, d'une façon générale, tous ceux qui n'ont voulu avouer d'autre loi que celle de la raison humaine. [1]

De même, Richard Simon n'ignore aucun de ceux qui, avant lui, se sont penchés sur les Écritures, et qui, comme il dit de Guillaume Postel, avaient pour unique but « de réduire tout l'univers au vrai usage de la raison ». Le respect des textes, la connaissance des langues savantes, les progrès de la philologie, toutes les lumières qui ont éclairé sa route, viennent de la Renaissance. Il suit l'exemple de ses maîtres lointains du Collège Royal : « J'ai entre les mains », écrit-il, « les actes d'un procès que la Faculté de théologie de Paris fit aux professeurs royaux en hébreu et en grec quatre ans après leur établissement. » [2]

Cette alliance certaine, on l'a notée de leur vivant. Bossuet enveloppe dans une même réprobation « un Erasme et un Simon, qui, sous prétexte de quelque avantage qu'ils auront dans les belles-lettres et dans les langues, se mêlent

1. *Pensées sur la Comète*, passim ; et *Dictionnaire*.
2. *Lettres choisies*, Lettres 5, 9, 23.

de prononcer entre saint Jérôme et saint Augustin » ; [1] tandis que les admirateurs de Bayle estiment qu'on devrait lui élever une statue à côté de celle d'Érasme, à Rotterdam.[2] Les ennemis de la philosophie condamnent d'un seul jugement Spinoza, Bruno, Cardan, et la Renaissance italienne qui a revivifié les erreurs du paganisme et répandu l'athéisme dans le monde ; [3] » ses amis magnifient la fin du quinzième siècle et le commencement du seizième, d'où sont partis les rayons d'une nouvelle lumière [4].

* * *

Ainsi le mouvement de la pensée moderne se dessinerait à peu près comme il suit. A partir de la Renaissance, un besoin d'invention, une passion de découverte, une exigence critique si manifestes, qu'on peut y voir les traits dominants de la conscience de l'Europe. A partir du milieu du dix-septième siècle, environ, un arrêt provisoire ; un paradoxal équilibre qui se réalise entre des éléments opposés ; une conciliation qui s'opère entre des forces ennemies ; et cette réussite, littéralement prodigieuse : le classicisme. Vertu d'apaisement ; force calme ; exemple d'une sérénité consciemment atteinte par des hommes qui connaissent les passions et les doutes, comme tous les hommes, mais qui, après les troubles de l'âge précédent, aspirent à un ordre sauveur. Ce n'est pas que l'esprit d'examen soit annihilé : il persiste chez les classiques eux-mêmes, discipliné, endigué, s'appliquant à porter jusqu'à leur dernier point de perfection les chefs-d'œuvre qui exigent une longue patience pour

1. *Défense de la tradition et des Saints Pères*, chapitre xx, livre III, partie I : *Audacieuse critique d'Erasme sur saint Augustin, soutenue par M. Simon.*

2. Voir Bayle, *Correspondance*, éd. Gigas, Préface, p. ix. — Pierre Jurieu, *Le philosophe de Rotterdam accusé, atteint, et convaincu*, 1706, p. 2.

3. Voir John Evelyn, *The history of religion*, éd. de Londres, 1850, Préface, p. xxvii. — Ch. Korholt. *De tribus impostoribus magnis liber*, Kilonii, 1680, début.

4. L. P., *Two Essays sent in a letter from Oxford to a nobleman in London*, London, 1695.

devenir éternels. Il persiste chez les rebelles qui attendent leur tour, dans l'ombre. Il persiste chez ceux qui pactisent, en les minant, avec les institutions politiques et sociales dont ils profitent et qui font l'agrément de leur vie, comme Saint-Evremond et comme Fontenelle, aristocrates des révolutions.

Aussi, dès que le classicisme cesse d'être un effort, une volonté, une adhésion réfléchie, pour se transformer en habitude et en contrainte, les tendances novatrices, toutes prêtes, reprennent-elles leur force et leur élan ; et la conscience européenne se remet à sa recherche éternelle. Commence une crise si rapide et si brusque, qu'elle surprend : alors que, longuement préparée par une tradition séculaire, elle n'est en réalité qu'une reprise, une continuation.

Totale, impérieuse et profonde, elle prépare à son tour, dès avant que le dix-septième siècle soit achevé, à peu près tout le dix-huitième siècle. La grande bataille d'idées a lieu avant 1715, et même avant 1700. Les audaces de l'*Aufklärung*, de l'époque des lumières, apparaissent pâles et menues, à côté des audaces agressives du *Tractatus theologico-politicus*, à côté des audaces vertigineuses de l'*Éthique*. Ni Voltaire, ni Frédéric II, n'ont atteint la frénésie anticléricale, antireligieuse d'un Toland ; sans Locke, d'Alembert n'aurait pas écrit le *Discours préliminaire* de l'*Encyclopédie* ; la mêlée philosophique n'a pas été plus âpre que les querelles dont la Hollande et l'Angleterre ont retenti ; même le primitivisme de Rousseau n'a pas été plus radical que celui d'Adario le sauvage, mis en scène par Lahontan le révolté. De cette période si dense et si chargée qu'elle paraît confuse partent clairement les deux grands fleuves qui traverseront tout le siècle ; l'un, le courant rationaliste ; l'autre, menu dans ses commencements, mais qui plus tard débordera ses rives, le courant sentimental. Et puisqu'il s'est agi, pendant cette même crise, de sortir des domaines réservés aux penseurs pour aller vers la foule, pour l'atteindre et la convaincre ; puisqu'on a touché aux principes des gouvernements et à la notion même du droit ; puisqu'on a proclamé l'égalité

et la liberté rationnelles de l'individu ; puisqu'on a parlé hautement des droits de l'homme et du citoyen : reconnaissons encore qu'à peu près toutes les attitudes mentales dont l'ensemble aboutira à la Révolution française ont été prises avant la fin du règne de Louis XIV. Le pacte social, la délégation du pouvoir, le droit de révolte des sujets contre le prince : vieilles histoires, vers 1760 ! Il y a trois quarts de siècle, et plus, qu'on les discutait au grand jour.

Tout est dans tout, nous le savons ; rien n'est nouveau, nous le savons encore, puisque nous venons nous-mêmes de marquer les parentés et les filiations. Mais si on appelle nouveauté (et il semble bien qu'il n'y en ait pas d'autres, dans le domaine de l'esprit) une lente préparation qui aboutit enfin, le regain de tendances éternelles qui, après avoir dormi dans la terre, surgissent un jour, douées d'une force et parées d'un éclat qui paraissent inconnus aux hommes ignorants et oublieux ; si on appelle nouveauté une certaine façon de poser les problèmes, un certain accent, une certaine vibration ; une certaine volonté de regarder l'avenir plutôt que le passé, de se dégager du passé tout en profitant de lui ; si l'on appelle nouveauté, enfin, l'intervention d'idées-forces qui deviennent assez vigoureuses et assez sûres d'elles-mêmes pour agir évidemment sur la pratique quotidienne ; un changement dont les conséquences sont venues jusqu'à notre présente époque s'est opéré dans les années où des génies qui se nomment Spinoza, Bayle, Locke, Newton, Bossuet, Fénelon, à ne rappeler que les plus grands, ont procédé à un examen de conscience total, afin de dégager nouvellement les vérités qui dominent la vie. Pour le dire avec l'un d'eux, avec Leibniz, en étendant au monde moral ce qu'il disait du monde politique : *Finis saeculi novam rerum faciem aperuit* [1] : dans les années finissantes du dix-septième siècle, un nouvel ordre de choses a commencé.

1. *Œuvres*, éd. Foucher de Careil, t. III : *Status Europae incipiente novo saeculo.*

---

[illegible] ; puisqu'on a [illegible]

[illegible] de Louis XIV. Le pacte scellé [illegible] le droit de [illegible] des [illegible] vers 1100 ? Il y a [illegible] qu'on ne [illegible] au grand [illegible]

Tout est [illegible] le passé ; rien n'est retrouvé, [illegible] et les [illegible] Même si on [illegible] n'en est pas [illegible] un jour, douées d'une [illegible] une [illegible] de poser les problèmes, un [illegible] volonté de regarder [illegible] de ce [illegible] du [illegible] avec [illegible] la [illegible] les [illegible]

[illegible] de la [illegible] Lavisse [illegible]

# TABLE DES MATIÈRES

## *TROISIÈME PARTIE*

## ESSAI DE RECONSTRUCTION



## *QUATRIÈME PARTIE*

## LES VALEURS IMAGINATIVES ET SENSIBLES





---

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.

